

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

- Le Sens Commun, la Philosophie de l'être et les formules dogmatiques**, 3^e édit. 1 vol. in-8°, 391 pp. Paris, Desclée de Brouwer, 76 bis, rue des Saints-Pères. 20 fr.
- Providence et confiance en Dieu**, 2^e édit. 1 vol. in-8°, 410 pp. Chez le même éditeur 20 fr.
- Le Réalisme du Principe de finalité**. 1 vol. in-8°, 368 pp. Chez le même éditeur. 20 fr.
- Dieu, son existence et sa nature**, solution thomiste des antinomies agnostiques, 6^e édit. 1 vol. grand in-8°, 892 pp. G. Beauchesne, 117, rue de Rennes, Paris 50 fr.
Traduit en anglais.
- Les Perfections divines** (extrait du précédent sans discussions philosophiques). 1 vol. in-8° de 340 pp. G. Beauchesne (traduit en italien) 13 fr.
- De Revelatione ab Ecclesia catholica propo-
sita**, 3^e édition, 2 vol. grand in-8°, 564-482 pp. Rome, Ferrari; Paris, Gabalda. 50 fr.
Édition abrégée. 1 vol. grand in-8° 35 fr.
- Perfection chrétienne et contemplation**. 2 vol. in-8° de 424-514 pp. Paris, Desclée et C^{ie}, 30, rue Saint-Sulpice. 7^e édition. 35 fr.
Traduit en allemand et en italien.
- L'Amour de Dieu et la Croix de Jésus** (Le problème de l'amour et les purifications passives). 2 vol. in-8° de 452 et 465 pp. Éditions du Cerf, Juvisy (Seine-et-Oise) 35 fr.
Traduit en italien et en allemand.
- Les trois conversions et les trois voies**. 1 vol. in-12, 194 pp. Éditions du Cerf, Juvisy 5 fr.

R. GARRIGOU-LAGRANGE, O. P.

Professeur de dogme à l'Angelico, Rome

LE SAUVEUR

ET

SON AMOUR POUR NOUS

« Mes brebis entendent ma voix...
Je leur donne la vie éternelle, elles ne
périront jamais... Nul ne peut les ravir
de la main de mon Père. »

(JEAN, X, 27.)

ÉDITIONS
DU CERF  JUVISY
SEINE-&-OISE

Nous avons lu l'ouvrage du P. RÉG. GARRIGOU-LAGRANGE,
Maître en théologie, intitulé *Le Sauveur et son amour pour nous*,
et nous en approuvons la publication.

fr. ÉT. LAJEUNIE, O. P.
fr. M.-V. BERNADOT, O. P.

Imprimi potest.

fr. ST.-M. GILLET, O. P.,
Magist. gener. Ord.

Nihil obstat.

Pictavii, die 27^a Novembris 1933.

A. CHAPERON.

Imprimatur :

Pictavii, die 29^a Novembris 1933.

J. BRAUD,
Vic. cap.

2966

MAISON SACRÉ-COEUR
125 RUE FRASER.
RIVIÈRE-DU-LOUP.

A NOTRE-DAME DU PRÉCIEUX SANG

qui mieux que personne
a compris le mystère
de l'Incarnation rédemptrice
et peut nous en obtenir l'intelligence,

Humble hommage de profonde gratitude
et de filiale obéissance.

AVANT-PROPOS

Dans un précédent ouvrage, *La Providence et la confiance en Dieu*, nous avons voulu exposer d'après la Révélation et la Théologie ce qu'est la Providence divine, son extension, son infaillibilité, et comment nous devons nous abandonner à elle avec confiance en accomplissant chaque jour un peu mieux nos devoirs; comment la conformité à la volonté de Dieu signifiée nous permet de nous abandonner à sa volonté de bon plaisir non encore manifestée. « *Fidélité et abandon* » est ainsi une maxime qui conserve l'équilibre de la vie intérieure au-dessus des deux déviations opposées, qui sont l'agitation inquiète et stérile et la paresseuse indifférence des quiétistes.

Ce livre sur le Sauveur est comme la suite du précédent. Qui en effet, sinon le Sauveur, a fait définitivement prévaloir l'idée juste de la Providence, souvent exprimée dans l'Ancien Testament, sur celle du destin ou de l'enchaînement inconnu, irrésistible, des événements et des causes? Qui a libéré les hommes du cercle de fer de l'aveugle fatalité, dont parlaient les poètes grecs? Qui nous a permis de nous dégager des liens du *fatum*, des coups du sort ou de l'infortune, des mille soucis de l'existence, de l'esclavage des passions, sinon celui que nous appelons le Sauveur?

Les meilleurs des philosophes grecs cherchaient la délivrance dans la contemplation du Souverain Bien, qu'ils concevaient de façon différente suivant leur tendance plus ou moins idéaliste. Mais cette contemplation du Souverain Bien n'était accessible, ils l'avouaient, qu'à bien peu d'hommes. Pour eux-mêmes elle était passagère, d'assez courte durée,

et s'ils parlaient de la vie future, c'était comme d'un « beau risque à courir ». Ainsi s'exprime Platon lui-même dans le *Phédon*, et aussi Sénèque dans une de ses Lettres à Lucilius (102).

Le problème de nos destinées restait fort obscur, et l'on sentait toujours peser sur les âmes la nécessité qui résulte de la nature même des choses. Il n'y avait qu'à s'y résigner. « Les philosophes n'en délivrent point. Bien au contraire, ils fortifient, par leurs doctrines, la dure nécessité des lois universelles : *Volentem ducunt fata, nolentem trahunt* (Sénèque, Ep. 107, 10) (1). » Selon les Stoïciens la fatalité conduit celui qui se soumet à elle, elle entraîne malgré lui celui qui résiste. Les doctrines déterministes venues d'Orient ajoutent encore au poids du destin.

Le Sauveur vient nous délivrer non seulement de l'étreinte de la fatalité, de l'enchaînement irrésistible des causes connues et inconnues, des coups de l'infortune, mais il vient nous délivrer du péché, de l'injustice à l'égard de Dieu et des hommes; il vient nous justifier et nous promettre, non plus comme un beau risque à courir, mais avec une absolue certitude, non seulement la vie future d'ordre naturel, mais la vie éternelle d'ordre surnaturel, participation à la vie intime de Dieu : le voir comme Il se voit et l'aimer comme Il s'aime.

À la place de la croyance au destin, s'élève la foi à l'Amour de Dieu pour nous et à la Providence : « Dieu a aimé le monde jusqu'à lui donner son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais ait la vie éternelle » (Jean, III, 16).

Le poids du destin est enlevé et nos destinées s'éclairent. Le Sauveur apporte la délivrance à tous ceux qui ne résiste-

(1) A.-J. FESTUGIÈRE, O. P., *L'Idéal religieux des Grecs et l'Évangile*, p. 105. II^e P., ch. II : L'« Heimarménè », pp. 105 ss. Paris, Gabalda, 1932.

ront pas par convoitise ou orgueil à la lumière et à la grâce de Dieu.

C'est de ce point de vue que nous considérons ici le mystère de l'Incarnation rédemptrice.

*
* *

Après avoir plusieurs fois expliqué aux étudiants en théologie le traité de l'Incarnation de saint Thomas, en nous aidant de ses principaux commentateurs, nous avons pensé qu'il était utile d'en extraire ce qui touche directement la personnalité du Sauveur, sa vie intime, son amour pour nous, en le présentant sous une forme accessible aux âmes intérieures et *en remontant le plus possible de la théologie à la foi elle-même* qui lui reste très supérieure. La théologie aide ainsi à découvrir le sens profond de l'Évangile; et plus elle avance, plus en un sens elle doit se cacher; elle doit disparaître un peu comme saint Jean-Baptiste après avoir annoncé Notre-Seigneur. Elle fait connaître la structure du corps doctrinal, mais il convient qu'elle s'exprime le plus possible avec les termes mêmes de l'Écriture, ou de la parole de Dieu. Ainsi elle remonte vers la foi, d'où elle est sortie.

On parle couramment de la vie intime de Dieu, qui est avant tout le mystère de la sainte Trinité; la vie intérieure de la sainte âme du Sauveur résulte de même du mystère de l'Incarnation. Aussi la considérerons-nous d'abord par rapport à ce mystère même, et ensuite par rapport à celui de la Rédemption.

Dans la première partie, nous verrons ce qu'est la personnalité du Christ d'après son témoignage et celui des Apôtres, ce que fut et ce qu'est toujours sa vie intime par rapport aux convenances et au motif de l'Incarnation. Nous considérerons ce qu'est la sainteté du Christ, la plénitude de

grâce qui enrichit sa sainte âme dès le premier instant de sa conception et qui rayonne sur toutes ses facultés : intelligence, volonté et sensibilité.

Dans la seconde partie, nous traiterons du mystère de la Rédemption et de l'amour du Sauveur pour nous, en parlant de son humilité, de sa prière, de ses mérites, de son sacerdoce, du sacrifice de la Croix et de celui de la Messe. En contemplant ainsi de plus près ce qu'est la vie intime de Jésus sur la terre, au ciel et dans l'Eucharistie, nous verrons comment nous devons entrer dans l'intimité du Christ, et comment le mystère du Christ est lié à celui de nos destinées.

*
**

Nous ne nous sommes pas proposé ici d'écrire un ouvrage de théologie technique, ni non plus un livre de vulgarisation; mais ces pages ont pour but d'inviter les âmes intérieures à la contemplation du mystère du Christ.

Pour cela deux écueils très différents sont à éviter.

Assez souvent l'esprit qui anime les recherches techniques, même en ces matières, sans aller jusqu'au pédantisme, tourne la pensée vers des minufies, en sens inverse de la contemplation. Et même, tout défaut d'exposition mis à part, on se dispose moins à la contemplation des mystères du salut en consultant un bon manuel de théologie sur la solution des difficultés relatives à la communication des idiomes, à la transsubstantiation ou aux accidents eucharistiques, qu'en lisant les *Élévations sur les mystères* de Bossuet ou ses *Méditations sur l'Évangile*. La plupart des âmes intérieures n'ont pas besoin de bien des recherches indispensables pour le théologien. Pour les entendre il leur faudrait une initiation philosophique qu'elles n'ont pas, et qui en un sens les embarrasserait, parce que d'emblée et

d'une autre manière elles vont plus haut. Les grands classiques, qui doivent rester nos modèles, avaient le sens profond de ces choses.

D'autre part, bien des ouvrages de vulgarisation, et aussi bien des livres de piété manquent d'un solide fondement doctrinal. Pourtant doctrine sacrée et piété, loin d'être séparées, ou simplement juxtaposées, devraient être intimement unies; la seconde devrait naître spontanément de la première.

Quant à la vulgarisation, à cause du genre de simplification un peu matérielle qui s'impose à elle, elle fuit souvent l'examen de certains problèmes fondamentaux et difficiles, d'où pourtant jaillirait la lumière et même la lumière de vie.

Nous avons, au contraire, à dessein insisté ici sur plusieurs de ces problèmes, notamment sur celui de la personnalité du Christ (ce qui la constitue formellement), sur celui du motif de l'Incarnation, considéré, ce qu'on oublie souvent, par rapport à la prédestination du Christ, premier des prédestinés. Nous nous sommes assez longuement arrêté aussi au mystère de la conciliation de la liberté du Christ et de son impeccabilité absolue, ainsi qu'à plusieurs autres questions de ce genre, en elles-mêmes difficiles, qu'on néglige en bien des ouvrages à cause de leur difficulté. Elles sont pourtant importantes, non seulement pour le théologien, mais pour le contemplatif qui veut vivre profondément de sa foi.

C'est pourquoi nous avons parlé à la fin de Jésus et des diverses formes de la sainteté. A ce propos, nous avons consacré une étude spéciale à un problème très discuté aujourd'hui : la grâce du Christ et les mystiques du dehors.

Dans le but d'éclairer les âmes intérieures désireuses d'entrer davantage dans l'intimité du Sauveur, nous nous sommes efforcé d'exposer la doctrine de l'Église sur le Verbe fait chair, d'après saint Thomas d'Aquin, non pas dans les termes souvent très techniques de ses commentateurs, mais

en termes accessibles à tous. Nous avons essayé de le faire sans tomber dans une simplification matérielle et superficielle, mais pour retrouver la simplicité supérieure de la Révélation divine telle qu'elle s'exprime dans l'Évangile, surtout en celui de saint Jean et dans les Épîtres.

Saint Thomas, qui ne fut jamais un vulgarisateur, mais qui reste le grand classique de la théologie, s'éleva de la complexité savante des *Questions disputées* à la simplicité supérieure des plus beaux articles de la *Somme théologique*, simplicité dont la haute valeur échappe souvent à ceux qui ignorent la complexité savante qui la préparait. Elle les éclaire, sans qu'ils en sachent toujours le prix.

Le Docteur commun de l'Église nous montre ici la voie à suivre, et lui-même la suivit si bien, qu'au terme de son existence il ne put dicter la fin de la *Somme* ; il ne lui était plus possible de descendre à la complexité des questions et des articles qu'il voulait encore composer, parce qu'il était élevé à une contemplation qui atteignait les choses du royaume de Dieu d'une façon beaucoup plus simple, au-dessus de la lettre, dans leur esprit.

L'attardement aux minuties et la simplification superficielle sont deux ennemis très différents de la contemplation, qui s'élève, au milieu et au-dessus de ces deux déviations opposées, comme un sommet : celui vers lequel tendent toutes les âmes de prière.

En suivant de près la doctrine de saint Thomas sur tout ce qui touche la vie intime du Sauveur, nous verrons, comme éclairée d'en haut, notre propre vie spirituelle, qui doit être, toute proportion gardée, l'imitation de notre divin Modèle, comme le montre le chef-d'œuvre connu de tous qu'est *l'Imitation de Jésus-Christ*. Daigne le Seigneur bénir ces pages et les rendre fécondes pour l'extension de son règne et le salut des âmes !

PREMIÈRE PARTIE

Le mystère de l'Incarnation et la personnalité du Sauveur

CHAPITRE PREMIER

La vie intérieure et le mystère du Christ

« *Mihi vivere Christus est.*
« Le Christ est ma vie. »
(Phil., 1, 21.)

Pour montrer tout d'abord l'importance du mystère du Christ pour chacun de nous, à quelque degré de vie intérieure que nous soyons, fussions-nous à un degré infime, voyons ce qu'il faut entendre par la vie intérieure au sens le plus général de cette expression, puis en un sens plus déterminé et plus profond.

*
* *

*La conversation intime de chacun avec soi-même
et notre vouloir foncier*

Ces mots de « vie intérieure » évoquent tout de suite l'idée d'un *recueillement* plus ou moins profond qui paraît inaccessible à la plupart des gens qui vivent dans le monde, occupés de leurs affaires, dont ils cherchent à se distraire de temps à autre par les divertissements à leur portée.

Il y a, dans cette manière assez courante de voir, du vrai et du faux. La vie intérieure, comme l'expression l'indique, suppose un certain recueillement en Dieu, mais ce recueillement n'est pas aussi inaccessible qu'il paraît au premier abord.

Il faut d'abord remarquer que tout homme, bon ou mauvais, a, à certaines heures du jour, une conversation inté-

rieure plus ou moins profonde avec lui-même, dès qu'il se trouve seul, et même assez souvent au milieu du bruit d'une grande ville. L'ouvrier qui revient le soir de son travail dans un tramway, lorsqu'il ne cause pas, ne plaisante pas avec ses compagnons, paraît souvent soucieux : il a une conversation intérieure avec lui-même. A quoi pense-t-il ? Peut-être à ceci que, dans huit jours, il n'aura plus de travail : comment fera-t-il pour nourrir sa femme et ses enfants ? Sa conversation intérieure avec lui-même change suivant qu'il est jeune, d'âge mûr ou déjà vieux. Jeune, il pense à l'avenir ; vieux, il porte en lui l'expérience accumulée d'une soixantaine d'années, et cette expérience tend à se traduire en un jugement global, qui est le jugement de cet homme sur la vie ; jugement fort différent suivant que sa vie a été bonne ou mauvaise, suivant que lui-même est chrétien ou ne l'est pas.

*
**

La vie intérieure est une forme élevée de cette conversation de chacun avec soi-même, lorsque celle-ci devient ou tend à devenir une *conversation avec Dieu*.

Il y a en effet dans l'entretien intime de chacun avec soi-même non seulement la vie des sens, celle de l'imagination, de la mémoire sensible et des émotions de la sensibilité, qui existent déjà chez l'animal, il y a encore une certaine vie de l'esprit, de l'intelligence, qui porte son jugement sur l'existence, et un acte plus ou moins latent de la volonté, faite pour aimer et vouloir le bien. Il y a dans cet état intérieur un certain *amour foncier*, un certain *vouloir profond* qui n'est pas le même chez tous les hommes (1).

(1) Tauler a particulièrement insisté sur ce point, il y revient toujours. Cf. *Sermons de Tauler*, trad. Hugueny-Théry, Éditions de *La Vie Spirituelle*, 1927. — Cf. *ibidem*, t. I, Introduction, p. 79-82.

Suivant que ce vouloir est *rectifié* ou non, qu'il est bon ou mauvais, l'homme juge tout différemment de la fin dernière à poursuivre. Tous cherchent le bonheur ; mais les uns le cherchent là où il est, dans le vrai bien ; les autres là où il n'est pas, dans les satisfactions de la sensualité ou de l'orgueil. Et suivant que la volonté profonde est bien ou mal disposée, on juge tout différemment de la fin dernière (1).

Beaucoup, sans vouloir se l'avouer, s'aiment eux-mêmes par-dessus tout, et font plus ou moins consciemment tout converger vers eux, comme s'ils étaient le centre de tout. Ils ont avec cela, et comme à côté, un certain amour souvent inefficace de leur famille et de leur patrie. On ne dit pas qu'ils ont une vie intérieure : car leur conversation intérieure avec eux-mêmes est plutôt de la mort ; au lieu de les élever, elle les abaisse. Selon l'Évangile, ces âmes sont dans un état de mort spirituelle ou de péché mortel : *Le vouloir foncier* en elles est détourné du véritable bien, du Souverain Bien, principe de tous les autres ; ce qu'ils cherchent surtout ce n'est pas la vérité, et le vrai bien de l'homme, de leur famille, de leurs enfants, de leur patrie, c'est la délectation plus ou moins durable et l'argent utile pour se la procurer. Ils vivent, dit la philosophie chrétienne, de la recherche du bien délectable et de l'utile, sans s'élever à vouloir vraiment *le bien honnête* conçu par la droite raison comme l'objet de la vertu.

(1) Saint Thomas énonce souvent ce principe sous la forme que lui a donnée Aristote (*Ethique*, l. III, c. 5) : *Qualis unusquisque est, talis finis videtur ei*. Selon que l'homme est vertueux ou ne l'est pas, il juge tout autrement de la fin à poursuivre, car, suivant sa disposition intérieure, le *vrai bien* lui apparaît *convenable* ou *non*. Cf. saint Thomas, 1^{re} 2^{ae}, q. 58, a. 5 (et commentaire de Cajetan), et 1^{re} 2^{ae}, q. 9, a. 2.

C'est ce qu'il y a de vrai dans la philosophie de l'action. Nous y avons insisté ailleurs : *Le Réalisme du principe de finalité*, II^e P., ch. vi. Le réalisme moral : la finalité et la formation de la conscience.

Leur vouloir foncier va à la mort, et non pas à la vie; ils n'ont pas de vie intérieure, ce qu'ils trouvent au fond d'eux-mêmes, c'est la mort; et c'est pourquoi *ils cherchent à se fuir eux-mêmes*, à s'extérioriser soit dans l'étude, la science, l'art, l'activité sociale et politique, ou à vivre de la vie de l'imagination et des sens et à oublier leur triste jugement sur l'existence, qui les conduirait au découragement et au pessimisme. Pascal dit à ce sujet que l'homme qui veut se fuir lui-même, en se livrant par exemple à la chasse, préfère la poursuite du lièvre au lièvre lui-même, et en vient, dans un ordre plus élevé, à *préférer la recherche de la vérité à la vérité*. Il lui faut toujours du nouveau. C'est l'inverse de la contemplation immobile de la vérité obtenue. Cet homme cherche à se fuir, pour éviter la lassitude, le vide, le découragement. Mais quelquefois l'heure du découragement devient, par la grâce de Dieu, celle de la conversion. La chose est arrivée plusieurs fois : tel désespéré, avant de se donner la mort, se rappelle le nom de Dieu, l'invoque et, entrevoyant la grandeur du mystère du Christ et notre rédemption, se convertit et se donne désormais pleinement au service de Dieu et au salut des âmes.

Sans en arriver là, de temps en temps passe dans l'âme en état de péché mortel quelque noble pensée comme celles-ci : « L'honneur est la poésie du devoir » ; « une belle vie est une pensée de la jeunesse réalisée dans l'âge mûr » ; et parfois une grâce actuelle vient éclairer une de ces nobles maximes pour nous porter à chercher plus haut.

*
**

Lorsque le *vouloir foncier* d'un homme porte sur le bien honnête, objet de la vertu, lorsque l'homme veut, non pas seulement par velléité, mais de façon *efficace*, le bien lui-même ou le devoir, plus que la délectation et ce qui est

utile pour l'obtenir, alors on peut dire de lui qu'il a déjà une certaine *vie intérieure*. Si tel est son vouloir foncier, alors la conversation intérieure qu'il a avec lui-même aux heures de solitude, dans le silence ou au milieu de la foule, est une conversation qui va à la vie. Au fond, cet homme, qui aime vraiment et efficacement le bien plus que soi, commence à s'entretenir intérieurement non plus seulement avec lui-même, mais avec Dieu.

Saint Thomas (1) dit que, lorsque l'enfant même non baptisé arrive pleinement à l'âge de raison, il doit choisir la route du bien et du devoir de préférence à celle du plaisir, il doit vouloir *efficacement le bien véritable* et orienter dès cet instant toute sa vie dans ce sens ; car on veut *la fin*, au moins confusément connue, avant de vouloir les moyens. Or vouloir efficacement le bien véritable plus que soi, c'est déjà aimer plus que soi le souverain Bien, qui est Dieu, auteur de notre nature. L'homme déchu n'est pas capable d'un pareil *amour efficace*, sans être régénéré par la grâce qui le guérit du péché originel; et c'est pourquoi saint Thomas (*ibid.*) ne craint pas d'enseigner que l'enfant, même non baptisé, qui, arrivé pleinement à l'âge de raison, *aime efficacement le bien plus que soi*, est justifié par le baptême de désir, parce que cet amour, qui est déjà l'amour efficace de Dieu, n'est pas possible dans l'état actuel de l'humanité, sans la grâce régénératrice (2).

Oh ! sans doute, cet enfant, s'il n'est pas dans un milieu chrétien, trouvera bien des difficultés pour persévérer; mais s'il persévère, il recevra des grâces toujours plus fortes et sera sauvé.

Dans un milieu chrétien il sera, cela va sans dire, beaucoup plus aidé. Et c'est pourquoi c'est une si grande grâce d'être né dans l'Eglise.

(1) *Summa theologiae*, I^a II^a, q. 89, a. 6.

(2) Cf. saint Thomas, I^a II^a, q. 109, a. 3.

*
**

Il importe d'insister sur ce point : dès que *le vouloir foncier* d'un homme se porte *efficacement* sur le bien véritable, l'homme est justifié, il est en état de grâce, il a en lui le germe de la vie éternelle. Il a déjà une certaine vie intérieure, qui est vraiment une vie, sans qu'il y ait peut-être encore le recueillement désirable.

L'homme en état de grâce et qui y persévère depuis assez longtemps arrive à avoir, surtout aux heures de solitude, dans le silence d'une église, ou au milieu de la foule, une conversation intérieure avec lui-même, qui n'est plus celle de l'égoïsme et de l'amour-propre, mais qui est déjà, à sa manière, une conversation avec Dieu.

Lorsque le soir dans un tram on est assis à côté de plusieurs ouvriers qui rentrent de leur travail, il est parfois assez facile, sans avoir le don du discernement des esprits, de reconnaître parmi eux ceux qui s'égarent dans l'inconduite et qui font le malheur de leur famille, s'ils en ont une, et ceux au contraire qui vivent de la pensée du bien et obscurément de la pensée de Dieu, par une foi qui aurait certes besoin d'être éclairée, mais qui est pourtant comme la pupille de l'œil de leur intelligence. Ces hommes font de temps en temps une courte prière, et lorsqu'ils ne prient pas, leur conversation intérieure ne les éloigne pas de Dieu. En eux se vérifie la parole consolante du Christ à ses Apôtres : « *Celui qui n'est pas contre vous est pour vous* » (Marc, ix, 39; Luc, ix, 50). Souvent ces hommes sont heureux de rencontrer le prêtre, ils lui demandent parfois de prier pour eux et pour leurs enfants. Le fond est bon : Dieu est caché au fond de leur cœur, et Il les attire à lui par des lumières et par des grâces proportionnées à leur condition. Ces hommes marchent à leur manière vers la vie éternelle. Sont-ils nombreux dans un de ces trams qui ramènent

nent le soir les ouvriers ? Dieu les connaît. En tout cas, nous devrions nous dire que *ce n'est jamais par hasard que deux âmes spirituelles et immortelles se rencontrent*, où que ce soit, dans un train ou ailleurs, surtout si l'une des deux est en état de grâce, plus encore si elle est très unie à Dieu et si elle peut par sa prière attirer sur l'autre la lumière de vie.

*
**

Tout ceci nous fait entrevoir de loin ce qu'est *la vie intérieure*, ce qu'elle doit devenir dans une âme vraiment chrétienne, qui doit marcher toujours plus rapidement vers Dieu. Comme la pierre tombe d'autant plus vite qu'elle se rapproche de la terre qui l'attire, les âmes doivent marcher d'autant plus vite vers Dieu qu'elles se rapproche de Lui et qu'Il les attire davantage. Leur vouloir foncier doit se porter toujours plus efficacement vers Dieu ; elles doivent donc, aux heures de solitude surtout, que ce soit dans une église, ou dans le bruit de la rue, *s'entretenir toujours plus intimement*, non pas seulement de façon égoïste avec elles-mêmes, mais d'une façon généreuse avec Dieu, qui habite en elles. *Leur vouloir foncier ainsi rectifié et surnaturalisé* doit être de plus en plus victorieux de tout égoïsme ; elles doivent se dépasser elles-mêmes ; et, au lieu de vouloir tout ramener à soi, elles doivent vouloir tout ramener à Dieu. Leur vouloir foncier doit devenir *le zèle de la gloire de Dieu et du salut des âmes*. Alors elles auront une vie intérieure vraiment féconde pour elles-mêmes et pour le prochain.

Cela nous montre que la vie intérieure est pour chacun de nous *l'unique nécessaire*, qu'elle est beaucoup plus indispensable que ce que nous appelons la vie intellectuelle, artistique ou littéraire, et que, sans vie intérieure vraie, l'homme, devenant la proie de l'égoïsme et de l'orgueil, ne peut avoir une influence sociale bonne, profonde et durable.

Cette vie intérieure vraie a été réalisée par les saints, mais surtout dans le Saint par excellence, Notre-Seigneur Jésus-Christ. D'où la nécessité de considérer, et de considérer avec amour, la vie intérieure de Jésus, et de ne pas se contenter de le connaître du dehors, d'une façon seulement historique, comme un grand homme du I^{er} siècle, ou d'une façon théorique, comme le peut faire le théologien spéculatif, lorsqu'il ne cherche pas assez à vivre de ce qu'il enseigne.

*
**

Ce que doit être le Christ pour nous.

La nécessité de considérer la vie intime du Sauveur se fait particulièrement sentir à l'époque de désarroi général où nous sommes, au moment où les individus et les peuples, méconnaissant la fin dernière de la vie humaine, oublient la différence profonde qui sépare les biens matériels et périssables des biens spirituels et immuables. *Les biens matériels nous divisent d'autant plus que nous les recherchons plus avidement*, car ils ne peuvent appartenir en même temps en totalité à tous et à chacun. La même maison et la même terre ne peuvent appartenir intégralement et simultanément à plusieurs hommes, ni le même territoire à plusieurs nations. Au contraire, comme l'a souvent remarqué saint Thomas après saint Augustin (1), *les biens spirituels peuvent appartenir en même temps et pleinement à tous et à chacun*; et ils nous unissent d'autant plus que nous les recherchons davantage. Ainsi tous et chacun nous pouvons vivre de la même vérité, de la même vertu, du même Dieu, du même Christ, notre Sauveur.

Tout chrétien devrait pouvoir arriver à dire, comme saint

(1) Cf. saint Thomas, I^a II^{ae}, q. 28, a. 4, ad 2; III^a, q. 23, a. 1, ad 3.

Paul : « *Mihi vivere Christus est* : Le Christ est ma vie (1). »

Comme le remarque saint Thomas, lorsqu'il explique ces paroles (2), la vie de quelqu'un c'est ce qui l'intéresse le plus, c'est ce dont vivent le plus ses facultés, ce à quoi est vouée son existence; par exemple, ajoute-t-il, la vie de certains c'est la chasse, celle de certains autres c'est l'étude, le travail intellectuel; pour d'autres leur vie c'est l'activité extérieure, celle du soldat est le métier des armes. Enfin *la vie du chrétien*, comme tel, lorsqu'il a pris profondément conscience de la grandeur de sa destinée, *c'est le Christ*. C'est particulièrement vrai pour le prêtre, l'apôtre, qui a pour mission de révéler aux autres le mystère du Christ.

Le message du Christ en effet ne doit pas seulement être entendu, il doit être mis en pratique. Lui-même a dit à la fin du Sermon sur la montagne : « Tout homme qui entend ces paroles et les met en pratique sera comparé à un homme sage, qui a *bâti sa maison sur le roc*. La pluie est tombée, les torrents sont venus, les vents ont soufflé et se sont déchaînés contre cette maison, et elle n'a pas été renversée, car elle était fondée sur le roc. Mais quiconque entend ces paroles que je dis et ne les met pas en pratique sera semblable à un insensé qui a *bâti sur le sable*... ; les torrents sont venus, les vents ont soufflé, et cette maison a été renversée (3). »

Saint Thomas dans son Commentaire sur saint Matthieu (*ibid.*) remarque : « Le roc sur lequel il faut bâtir signifie le Christ lui-même : comme le dit saint Paul, le rocher spirituel c'est le Christ (4)... Mais certains écoutent le message du Christ seulement pour savoir (sans le mettre en pratique); ceux-ci bâtissent sur l'intelligence (seulement), et c'est là bâtir sur le sable... D'autres l'écoutent pour le mettre en

(1) *Phil.*, I, 21.

(2) *In Epistolam ad Philipp.*, I, 21.

(3) *Matth.*, VII, 24-27.

(4) *I Cor.*, X, 4.

pratique et aimer Dieu et le prochain ; ceux-là bâtissent sur le roc... et peuvent dire avec saint Paul : *Qui nous séparera de la charité du Christ?* (Rom., VIII, 35). »

Sous la plume d'un homme d'étude comme saint Thomas ces paroles sont très significatives (1). Sa vie à lui n'était pas seulement l'étude, sa vie était le Christ, il lui avait consacré tout son labeur et toute son existence.

*
**

Certes il faut du travail intellectuel et aussi de l'activité extérieure, mais le chrétien doit aimer le travail, non pas seulement pour la satisfaction naturelle et le profit qu'il y trouve, mais pour le Christ qu'il faut faire connaître et aimer, « *ut homo non sibi vivat, sed Deo* » (2).

Par là ses forces sont décuplées et même centuplées ; ce n'est plus seulement lui-même qu'il donne, c'est le Christ, pour le salut des âmes.

Pour vivre ainsi du Christ et de plus en plus, il faut mourir à soi-même, c'est-à-dire à la vie d'égoïsme, de sensualité

(1) Ses propres expressions sont les suivantes, in *Matthaeum*, VII, 26 : « *Fundamentum est illud super quod ponit aliquis intentionem suam. Quidam enim audiunt ut sciant, et hi aedificant super intellectum : et haec est aedificatio super arenam... Quidam autem audit ut faciat et diligat ; et hic aedificat super petram, quia super firmum et stabile... Istud enim fundamentum est super caritatem : Quis nos separabit a caritate Christi,* Rom. VIII, 35. »

(2) Saint Thomas, II^a II^{ae}, q. 17, a. 6, 3^m. Dans son Commentaire sur l'Épître aux Galates, II, 20, *Vivo autem, jam non ego, vivit vero in me Christus*, saint Thomas dit aussi : « *Homo quantum ad illud dicitur vivere, in quo principaliter firmat suum affectum, et in quo maxime delectatur. Unde et homines qui in studio seu in vocationibus maxime delectantur, dicunt hoc eorum vitam esse : quilibet autem homo habet quemdam privatum affectum, quo quaerit quod suum est ; dum ergo aliquis vivit quaerens tantum quod suum est, soli sibi vivit... Cum vero quaerit bona aliorum, dicitur etiam illis vivere.* » En ce sens saint Paul pouvait dire : Le Christ est ma vie.

et d'orgueil. « *Mihi vivere Christus est, et mori lucrum.* » Il faut ne plus se faire centre, ramener inconsciemment tout à soi, mais ramener tout à Dieu. C'est là le fruit très précieux de l'esprit de sacrifice, qui fait mourir progressivement en nous tout ce qu'il y a de déréglé et nous donne la paix, la tranquillité de l'ordre, en assurant la première place en nous à la charité, à l'amour de Dieu et des âmes et à un amour de Dieu qui est finalement victorieux de tout égoïsme ou de tout désordre dans l'amour de soi.

Comme nous le disions au début de ce chapitre, l'homme, depuis la chute, est, hélas ! incliné à ramener inconsciemment ou consciemment tout à soi, à penser constamment à lui-même, à s'aimer en se préférant à tout. S'il écoute le message du Christ et le met en pratique, un jour arrivera où, au lieu de penser constamment à soi et de ramener tout à soi, il vivra du Christ et, par lui, il pensera presque constamment à Dieu, Vérité et Bonté suprêmes, et il ramènera tout à Lui. Alors en son âme *le vouloir foncier*, dont nous parlions, sera vraiment *rectifié et surnaturalisé* ; la *vie intérieure* sera établie à l'image de celle de Dieu, où le Verbe, expression de la pensée du Père, spire l'Amour et fait tout converger vers le Bien suprême.

C'est de ce point de vue qu'il importe de méditer le traité de l'Incarnation de saint Thomas d'Aquin. Quand, à la fin de sa vie, le saint Docteur, absorbé par une contemplation supérieure, ne pouvait plus dicter les dernières pages de sa *Somme*, il pensait que les mystères cachés dans le Christ sont une mine inépuisable, et que ce que les Docteurs en ont découvert n'en représente qu'une minime partie.

C'est ce que dit aussi saint Jean de la Croix dans le *Cantique Spirituel*, str. 37, là où il appelle ces mystères des cavernes pour symboliser leur insondable profondeur. Daigne le Seigneur nous en donner l'intelligence vive et pénétrante pour nous permettre de mieux voir le rayonnement de sa bonté.

CHAPITRE II

Jésus, Fils de Dieu selon les trois premiers Évangiles

Pour pénétrer dans la vie intérieure de Notre-Seigneur il faut écouter d'abord le témoignage qu'il a porté sur lui-même, sur sa Filiation divine et sa mission de Sauveur.

Nous examinerons d'abord ce témoignage tel qu'il est dans les trois premiers Évangiles écrits entre 50 et 70; nous verrons ensuite dans les Actes des Apôtres, composés vers 63-64, comment saint Pierre dans ses premiers sermons déclare Jésus Fils de Dieu. En troisième lieu nous verrons le témoignage de saint Paul sur la divinité de Jésus dans ses premières Épîtres écrites entre 48 et 59, et enfin nous étudierons sur ce point l'Évangile de saint Jean écrit entre 80 et 100, précisément pour défendre la divinité de Jésus contre les premiers hérétiques qui la niaient.

L'étude historique des Évangiles a son utilité, surtout au point de vue apologétique, pour répondre à des objections des incrédules et les éclairer; cependant elle n'est pas absolument indispensable, car les documents primitifs pourraient être perdus, et il suffirait de la tradition vivante, du magistère vivant de l'Église; cette tradition orale a précédé l'Écriture et c'est par elle tout d'abord que la parole de Dieu a été transmise par Notre-Seigneur et par les Apôtres.

*
**

On sait que bien des protestants libéraux, qui ont été suivis par les modernistes, soutiennent que la divinité de

Jésus ne se trouve pas exprimée dans les Évangiles, mais qu'elle est un dogme que la conscience chrétienne a déduit de la notion de Messie (1). Ils ajoutent que dans tous les textes évangéliques le nom de Fils de Dieu équivaut seulement à celui de Messie et ne signifie pas que Jésus est vraiment et par nature Fils de Dieu.

Plusieurs rationalistes, comme Renan, B. Weiss, H. Wendt, A. Harnack, ont reconnu une certaine filiation divine du Christ, supérieure à la messianité, mais ils nient que Jésus, par cette filiation, soit véritablement Dieu. Renan, à la fin de sa *Vie de Jésus*, p. 440, a écrit : « Repose maintenant dans ta gloire, noble initiateur. Ton œuvre est achevée; ta divinité est fondée... Désormais hors des atteintes de la fragilité, tu assisteras, du haut de la paix divine, aux conséquences infinies de tes actes. Entre toi et Dieu, on ne distinguera plus. » Un peu plus loin, p. 464-474, Renan ajoute : « Pour s'être fait adorer à ce point, il faut qu'il ait été adorable... La foi, l'enthousiasme, la constance de la première génération chrétienne ne s'expliquent qu'en supposant à l'origine de tout le mouvement un homme de proportions colossales... Cette sublime personne, qui chaque jour préside encore au destin du monde, il est permis de l'appeler divine, non en ce sens que Jésus ait absorbé tout le divin ou lui ait été identique, mais en ce sens que Jésus est l'individu qui a fait faire à son espèce les plus grands pas vers le divin. »

Parmi les protestants conservateurs, plusieurs comme F. Godet, en Suisse, et en Angleterre Stevens, Gore, Ottley, Sanday, ont défendu ces dernières années la divinité de Jésus comme exprimée non seulement dans le quatrième Évangile et dans les Épîtres de saint Paul, mais même dans les Synoptiques (2).

(1) Cf. DENZINGER, *Enchiridion*, *Decretum Lamentabili* contra modernismum, n°s 2027-2038.

(2) Voir l'exposé de leur enseignement dans le livre de M. Lepin : *Jésus Messie et Fils de Dieu*, p. 237...

*
**

Pour bien entendre le témoignage contenu dans les Évangiles, il faut savoir que Jésus y est appelé plus de cinquante fois *Fils de Dieu*, et il importe de déterminer en quel sens cette expression doit être prise.

Dans l'Écriture le terme *fil* se dit par rapport à un autre homme, soit strictement pour exprimer celui qui est né d'un autre, soit au sens large pour désigner le disciple ou l'héritier adopté. De même ce terme de *fil* se dit par rapport à Dieu, soit au sens large où l'on dit que les chrétiens sont enfants de Dieu, vivent de son esprit, soit au sens propre et strict, réservé à la seconde personne de la Sainte Trinité appelée dans le Prologue de l'Évangile de saint Jean, 1, 18 : « *Le Fils unique, qui est dans le sein du Père*, » ὁ υἱὸς τοῦ Θεοῦ, *unigenitus qui est in sinu Patris*. » Nous allons voir que même dans les Évangiles Synoptiques Jésus est dit Fils de Dieu au sens propre et strict, le plus élevé, en tant qu'il a déclaré qu'il avait non seulement comme nous une participation de la nature divine, par la grâce, mais la nature divine elle-même, ses propriétés et ses droits.

*
**

La réserve de Jésus dans la manifestation de sa divinité

Mais il faut remarquer que Jésus n'a manifesté que progressivement sa filiation divine. Bien plus, lorsque saint Pierre à Césarée dit à Notre-Seigneur au nom des Apôtres : « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant », saint Matthieu, xvi, 20, rapporte : « Jésus défendit alors à ses disciples de dire à personne qu'il était le Christ. » De même un jour qu'il chasse les démons, ceux-ci s'écrient : « Vous êtes le fils de Dieu », « mais Jésus leur défend avec grandes menaces de

faire connaître qui il était » (Marc, iii, 12). De même encore après la Transfiguration, Notre-Seigneur dit aux trois apôtres qu'il avait emmenés sur le Thabor : « Ne parlez à personne de cette vision » (Matth., xvi, 9 — Marc, ix, 8). — Pourquoi cette réserve ? Parce que les âmes n'étaient pas encore préparées à recevoir une révélation si haute et qu'elles n'auraient pas pu la porter. Jésus voit en effet que beaucoup de Juifs ne comprennent que matériellement les prophéties, ils attendent un messie temporel, qui restaurera le royaume d'Israël et leur donnera la domination sur les autres peuples. Si donc Jésus s'était, dès le début de son ministère, nettement déclaré Messie et Fils de Dieu, il aurait excité un enthousiasme tout extérieur en cette foule avide de merveilleux et de prospérité terrestre. Sa parole n'eût pas été comprise dans son vrai sens. Même à la fin de son ministère Jésus dira aux Apôtres (Jean, xvi, 12) : « J'ai encore beaucoup de choses à vous dire ; mais vous ne pouvez les porter à présent. » Il fallait donc dévoiler lentement la vérité très haute du mystère de l'Incarnation dans la pénombre des paraboles ; c'était nécessaire pour que peu à peu ces âmes s'élèvent et deviennent capables d'entendre le divin message.

On voit là l'humilité de Jésus : il a des trésors infinis de lumière, d'amour, de puissance ; mais il porte un voile. Il ne cherche jamais à étonner, à ravir l'admiration, il veut sauver les âmes, par un travail profond et secret qui se passe dans l'intime du cœur. Loin de déclarer d'abord sa filiation divine, comme il le fera à la fin de son ministère avant de mourir, il la voile en quelque sorte, pour qu'une lumière trop vive n'éblouisse pas, n'aveugle pas ceux qu'il veut éclairer et former. Il les dispose progressivement à recevoir une plus grande lumière. Tout cela est à l'antipode du faux merveilleux qui cherche à étonner par ses prestiges. Il y a là une grande leçon : il faut donner peu à peu aux âmes la vérité qu'elles peuvent porter.

Mais le témoignage du Christ, d'abord très réservé, s'ac-

centuera de plus en plus, jusqu'à devenir, aux derniers jours de son ministère, tout à fait clair et éclatant à ceux qui ont des oreilles pour entendre.

Dans les Évangiles synoptiques Jésus manifeste d'abord sa divinité par les droits et les privilèges qu'il s'attribue, et il affirme ensuite de plus en plus clairement qu'il est le Fils de Dieu. Suivons cette progression ascendante, qui est le couronnement de tout ce que contenait l'Ancien Testament, c'est la plénitude de la Révélation qui porte la marque authentique des œuvres de Dieu, *fortiter et suaviter*, la puissance et la douceur.

*
**

Les droits divins que Jésus s'attribue

Jésus s'est attribué sept principaux privilèges qui ne peuvent appartenir qu'à Dieu.

Dans saint Matthieu et saint Marc, Jésus se déclare plus grand que le prophète Jonas, plus grand que Salomon (1), plus grand que David qui l'a appelé son Seigneur, dans le Psaume cix : « *Dixit Dominus Domino meo : Sede a dextris meis, donec ponam inimicos tuos, scabellum pedum tuorum* : Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite jusqu'à ce que je fasse de vos ennemis l'escabeau de vos pieds. » Jésus disait à ce sujet aux Pharisiens : « Si David appelle le Christ *Seigneur*, comment est-il son fils ? » « Nul ne pouvait lui rien répondre », ajoute saint Matthieu (2).

Jésus se montre aussi plus grand que Moïse et qu'Élie, qui le jour de la Transfiguration apparaissent à ses côtés (3); il est plus grand que Jean Baptiste, comme on le voit par sa réponse aux disciples du Précurseur, qui lui faisait demander : « Êtes-vous celui qui doit venir ? (4) »

(1) *Matth.*, xii, 41-42. — (2) *Matth.*, xxii, 45, et *Marc.*, xii, 36. — (3) *Matth.*, xvii, 3. — (4) *Matth.*, xi, 3, 11.

Il apparaît même plus grand que les *anges*, car il est dit en saint Marc, i, 13, et en saint Matthieu, iv, 11, qu'au désert, après la tentation, après la victoire sur le démon « *les anges le servaient* ». Et lui-même dit : « Le Fils de l'homme doit venir dans la gloire de son Père avec *ses anges*, et alors il rendra à chacun selon ses œuvres (1). » « Il enverra *ses anges*... qui rassembleront ses élus des quatre vents, depuis une extrémité du ciel jusqu'à l'autre (2). » Isaïe ni aucun prophète n'a jamais parlé d'envoyer *ses anges*.

Or celui qui est supérieur à tous les prophètes et aux anges est *supérieur à toute créature*.

*
**

De plus, Jésus exige à l'égard de lui-même la foi, l'obéissance, l'amour, jusqu'à l'abnégation de toutes les affections contraires et jusqu'au sacrifice de la vie. Il dit en annonçant les persécutions des trois premiers siècles : « On aura pour ennemis les gens de sa propre maison. *Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi*; et celui qui aime son fils ou sa fille plus que moi n'est pas digne de moi. *Celui qui ne prend pas sa croix et ne me suit pas n'est pas digne de moi*. Celui qui sauvera sa vie la perdra; et celui qui perdra sa vie à cause de moi la sauvera (3). »

Jésus en parlant ainsi devant ses apôtres savait qu'ils subiraient le martyre. Ces paroles, qui se réaliseront surtout pendant les persécutions, seraient d'un insupportable orgueil si Jésus n'était pas Dieu. Quel prophète a jamais osé dire : « *Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi* » ? Les saints, plus ils s'élèvent, moins ils parlent d'eux-mêmes; leur *moi* s'efface de plus en plus devant Dieu. D'où vient donc que Jésus parle ainsi avec une telle

(1) *Matth.*, xvi, 27. — (2) *Matth.*, xxiv, 31. — (3) *Matth.*, x, 37; *Luc.*, xiv, 26.

majesté de lui-même, lui si humble jusqu'à accepter les dernières humiliations pour notre salut? — Il dit encore, après avoir invité à la perfection le jeune homme riche, qui ne répondit pas à l'appel : « Je vous le dis en vérité, nul ne quittera sa maison, ou ses frères, ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère, ou ses enfants, ou ses champs, à cause de moi et à cause de l'Évangile, qu'il ne reçoive maintenant, en ce temps présent, le centuple... au milieu même des persécutions, et, dans le siècle à venir, la vie éternelle (1). » — « Qui n'est pas avec moi est contre moi, et qui n'amasse pas avec moi disperse (2). »

Saint Thomas d'Aquin dans son Commentaire sur saint Matthieu, XII, 30, voit dans ces derniers mots une manifestation de la divinité du Christ. « Dieu seul remarque-t-il, est la fin dernière vers laquelle tout homme doit tendre, et c'est pourquoi celui qui n'est pas avec Dieu (qui ne tend pas vers Lui) est séparé (ou détourné) de Lui. Ce qui faisait dire à Élie (III Rois, XVIII, 21) : « Jusqu'à quand clocherez-vous « des deux côtés? Si Yahvéh est Dieu, suivez-le. » Mais, continue saint Thomas, celui qui ne serait qu'un homme ne pourrait dire : Qui n'est pas avec moi est contre moi. » On peut en effet rester neutre ou indifférent à l'égard d'un homme, qui n'est qu'homme; on ne peut rester neutre ou indifférent à l'égard de Dieu, notre fin dernière. Si donc Jésus prononce ces paroles, c'est qu'il est supérieur à toute créature.

Il dit aussi dès le début de son ministère, dans le Sermon sur la montagne : « Heureux serez-vous lorsqu'on vous insultera, qu'on vous persécutera, et qu'on dira faussement toute sorte de mal contre vous, à cause de moi (3). » « A cause de moi » : c'est là souffrir persécution pour la justice et pour la cause la plus haute; aussi la récompense en sera grande dans les cieux.

(1) Marc, X, 29-30. — (2) Matth., XII, 30. — (3) Matth., V, 11.

*
**

Jésus ne demande pas seulement l'obéissance et la parfaite abnégation, il parle aussi comme le législateur suprême, égal au législateur du Sinaï, qui a donné l'ancienne Loi à Moïse pour le peuple élu. En venant parfaire en effet cette loi divine et l'expurger des fausses interprétations des rabbins, Jésus plusieurs fois s'exprime ainsi : « Il a été dit aux anciens... Et moi je vous dis... (1) » De même il défend le divorce que Moïse n'avait permis qu'à cause de la dureté de cœur des Israélites (2); et il se déclare « le maître du Sabbat (3) ».

Il fait aussi les miracles en son propre nom, par manière de commandement : il dit au paralytique : « Lève-toi et marche (4) »; il ressuscite la fille de Jaïre, en lui disant : « Talitha quoumi », c'est-à-dire : « Jeune fille, lève-toi, je te le dis (5) »; il ressuscite aussi le fils de la veuve de Naïm, en lui disant : « Jeune homme, je te le commande, lève-toi (6). » Il commande à la mer soulevée par la tempête : « Tais-toi, calme-toi », et le vent s'apaise et il se fit un grand calme, rapporte saint Marc (IV, 39). Et saisis d'admiration, tous disaient : « Quel est celui-ci, que les vents mêmes et la mer lui obéissent? » Les Apôtres, au contraire, font des miracles au nom de Jésus (7); Pierre dit : « Au nom de Jésus-Christ de Nazareth, lève-toi et marche... C'est par le nom de Jésus-Christ... que cet homme se présente devant vous complètement guéri (8). »

*
**

Jésus s'attribue en outre le pouvoir de remettre les péchés, de refaire les âmes, de leur rendre la vie divine, pou-

(1) Matth., V, 21-48. — (2) Matth., V, 32; XIX, 9. — (3) Marc, II, 27, 28. — (4) Matth., IX, 6; Marc, II, 9. — (5) Marc, V, 41. — (6) Luc, VII, 14. — (7) Matth., VII, 22. — (8) Act., III, 6; IV, 10.

voir qui, les pharisiens le reconnaissent, ne peut appartenir qu'à Dieu. On se rappelle cette scène rapportée par saint Matthieu, ix, 2 : « On lui présenta un paralytique étendu sur un lit. Jésus, voyant leur foi, dit au paralytique : *Mon fils, aie confiance, tes péchés te sont remis*. Aussitôt quelques scribes dirent en eux-mêmes : *Cet homme blasphème* (c'est donc qu'ils pensent que Dieu seul peut remettre les péchés). Jésus, connaissant leurs pensées, leur dit : « Pourquoi pensez-vous le mal dans vos cœurs ? Lequel est le plus aisé de dire : Tes péchés te sont remis ; ou de dire : Lève-toi et marche ? » Or, afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a sur terre le pouvoir de remettre les péchés : « Lève-toi, dit-il au paralytique, prends ton lit et va dans ta maison. » La multitude, ajoute saint Matthieu, voyant ce prodige, fut saisie de crainte, et rendit gloire à Dieu, qui avait donné une telle puissance aux hommes. »

Il dit de même : « *Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et ployez sous le fardeau, et je vous soulagerai* (1). » Bien plus, il s'attribue le droit de communiquer à d'autres le pouvoir de remettre les péchés : il dit à ses apôtres : « En vérité je vous le dis, tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel (2). »

*
**

Non seulement Jésus s'attribue le pouvoir de remettre les péchés, mais aussi celui de *juger les vivants et les morts*. Il répond à Caïphe : « Vous verrez le Fils de l'homme siéger à la droite du Tout-Puissant et venir environné des nuées du ciel (3). » « Il enverra ses anges avec la trompette retentissante et ils rassembleront ses élus... (4) »

Il promet aussi d'envoyer le Saint-Esprit en disant aux

(1) *Matth.*, xi, 28. — (2) *Matth.*, xviii, 18, et xvi, 19. — (3) *Marc.*, xiv, 62 ; viii, 38 ; xiii, 26. — (4) *Matth.*, xxiv, 31.

disciples avant l'Ascension : « Moi, je vais envoyer sur vous le don promis par mon Père ; et vous, restez dans la ville, jusqu'à ce que vous soyez revêtus d'une force d'en haut (1). » Il n'est donc pas inférieur au Saint-Esprit qu'il promet d'envoyer.

Enfin Jésus a accepté l'adoration (2), dont Pierre, Paul et Barnabé, et les anges eux-mêmes, dans l'Apocalypse, se sont déclarés indignes (3).

*
**

On voit ainsi que Jésus, selon les Évangiles synoptiques, s'est attribué sept principaux privilèges qui ne peuvent appartenir qu'à Dieu :

1° *Il est supérieur à toute créature* : plus grand que Jonas, que Salomon, que David, que Moïse, qu'Élie, que Jean Baptiste, supérieur aux anges, qui sont « ses anges ».

2° *Il demande à l'égard de lui-même foi, obéissance, amour*, jusqu'à l'abnégation de toute autre affection contraire, et jusqu'au sacrifice de la vie.

3° *Il parle comme Législateur suprême* dans le Sermon sur la montagne.

4° *Il fait les miracles en son propre nom*.

5° *Il s'attribue le pouvoir de remettre les péchés* et le confère à d'autres.

6° *Il s'attribue aussi le pouvoir de juger les vivants et les morts* de toutes les générations humaines.

7° *Il promet d'envoyer le Saint-Esprit*, et sa promesse se réalise le jour de la Pentecôte.

Jésus ne peut s'attribuer ces droits et ces pouvoirs que s'il est, non seulement l'envoyé de Dieu, le Messie, mais Dieu même. Il l'affirme ainsi d'une façon encore voilée, pour préparer peu à peu les âmes à recevoir une affirmation plus

(1) *Luc.*, xxiv, 49. — (2) *Matth.*, viii, 2 ; xxviii, 9, 17 ; *Marc.*, v, 6. — (3) *Act.*, x, 25-26 ; xiv, 14 ; *Apoc.*, xix, 10 ; xxii, 8.

explicite, qui deviendra de plus en plus claire et plus forte jusqu'à l'instant de sa condamnation à mort.

*
**

La filiation divine de Jésus selon les Évangiles synoptiques

Dans les trois premiers Évangiles Notre-Seigneur ne s'attribue pas seulement des privilèges et des droits qui n'appartiennent qu'à Dieu, mais à plusieurs reprises il se déclare *le Fils de Dieu* au sens propre et strict, tout différent de celui qui convient à tous les justes.

Tout d'abord, c'est en parlant du bonheur des humbles qui répondent à l'appel divin. On lit en saint Matthieu, XI, 25-27 : « Je vous bénis, Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents, et les avez révélées aux petits. Oui, Père, je vous bénis de ce qu'il vous a plu ainsi. *Toutes choses m'ont été données par mon Père* (il ne dit pas seulement, comme nous, « Notre Père », mais « mon Père ») ; *personne ne connaît le Fils, si ce n'est le Père, et personne ne connaît le Père, si ce n'est le Fils et celui à qui le Fils a voulu le révéler.* » Ces paroles sont aussi rapportées en saint Luc, X, 21. L'authenticité de ce texte est admise non seulement par les exégètes catholiques, mais par la majorité des critiques protestants. Ce qui y est affirmé, c'est l'égalité du Père et du Fils quant à la connaissance et à la cognoscibilité : « *personne ne connaît le Fils, si ce n'est le Père, et personne ne connaît le Père, si ce n'est le Fils* » ; le Père est naturellement inconnaissable, il dépasse la connaissance naturelle ; il en est de même du Fils ; mais ils se connaissent parfaitement l'un l'autre. Cette égalité dans la connaissance, comme le remarque saint Thomas (1), suppose la consubstantialité, ou

(1) *Commentum in Ev. sec. Matthaeum*, XI, 27.

la même substance divine ; en d'autres termes : c'est la substance commune du Père et du Fils, qui est dite inconnaissable, en tant qu'elle dépasse toute connaissance naturelle. Si *personne ne connaît le Fils, si ce n'est le Père*, c'est que, comme le Père, il est inaccessible à toute connaissance naturelle créée, c'est donc qu'il est Dieu.

Parmi les modernistes, Loisy a admis cette explication traditionnelle de ce texte ; bien plus, il remarque : le sens en est substantiellement le même que celui de ces paroles de saint Jean, I, 18 : « Dieu, personne ne le vit jamais : le Fils unique, qui est dans le sein du Père, c'est lui qui l'a fait connaître (1). » C'est la même élévation, il n'y a pas de distance entre ce texte de saint Jean et celui de saint Matthieu, Loisy le reconnaît ; mais il ajoute, sans aucun fondement, contre presque tous les critiques même protestants libéraux, que cette affirmation, bien que contenue en saint Matthieu et en saint Luc, n'est pas de Jésus lui-même, mais lui a été attribuée par la tradition chrétienne (2).

*
**

Une seconde déclaration semblable se trouve dans la réponse de Jésus à la Confession de Saint-Pierre à Césarée. Il est rapporté en saint Matthieu, XVI, 16 : « Simon Pierre, prenant la parole, dit : *Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant.* Jésus lui répondit : *Tu es heureux, Simon, fils de Jean, car ce n'est pas la chair et le sang qui te l'ont révélé, mais c'est mon Père qui est dans les cieux.* »

Quelques critiques disent qu'on ne peut pas prouver historiquement que Pierre, dans cette confession, a affirmé plus que la Messianité, parce que ses paroles sont ainsi rap-

(1) Cf. LOISY, *L'Évangile et l'Eglise*, p. 47.

(2) Contre cette opinion de Loisy, cf. P. LAGRANGE, *Revue biblique*, avril 1903, p. 304, et LEPIN, *Jésus Messie et Fils de Dieu*, p. 323.

portées en saint Marc, viii, 29 : « Vous êtes le Christ », et en saint Luc, ix, 20 : « Vous êtes le Christ de Dieu » ; c'est seulement en saint Matthieu qu'on lit : « *Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant.* » — De fait, s'il n'y avait ici que les paroles de Pierre, il serait difficile de prouver qu'elles affirment plus que la Messianité. Mais il y a la réponse de Jésus : « Tu es heureux, Simon, fils de Jean, car ce n'est pas la chair et le sang qui te l'ont révélé, mais c'est mon Père qui est dans les cieux. » Jésus, par ces mots, montre que Pierre a affirmé plus que la Messianité, car les signes de la Messianité étaient déjà manifestes depuis le commencement du ministère du Sauveur, et plusieurs des Apôtres l'avaient déjà reconnue; c'est ainsi que André, Philippe, Nathanaël (1), avaient déjà reconnu en Jésus le Messie, et c'est pour cela qu'ils l'avaient suivi.

Jésus avait déjà énuméré clairement les signes de sa Messianité aux envoyés de saint Jean Baptiste (Matth., xi, 4). Et donc la simple Messianité n'exigeait pas une si grande révélation que celle dont parle ici Notre-Seigneur dans sa réponse à Pierre : « Tu es heureux, Simon, fils de Jean, car ce n'est pas la chair et le sang qui te l'ont révélé, mais c'est mon Père qui est dans les cieux. » Ces paroles sont l'équivalent du texte précédent de saint Matthieu, xi, 27 : « *Nul ne connaît le Fils, si ce n'est le Père.* » On peut dire : Si Pierre n'a pu connaître que par le Père ce qu'il a affirmé de Jésus, c'est qu'il a affirmé sa Filiation divine. Il ne suit pourtant pas de là que Pierre a alors connu par la foi la nature de cette filiation divine aussi explicitement qu'elle sera définie plus tard par l'Eglise (2).

*
**

Une troisième affirmation se trouve dans la parabole des

(1) Joan., i, 41, 49.

(2) Cf. LEPIN, *op. cit.*, p. 332.

vignerons homicides rapportée en saint Marc (xii, 1-12), saint Matthieu (xxi, 33-46), et saint Luc (xx, 1-19). L'authenticité en est admise par la majorité des critiques, même par la plupart des protestants libéraux. On lit en saint Marc, xii, 1 : « Jésus (en présence des princes des prêtres et des scribes) se mit à leur parler en paraboles : « Un homme planta une vigne... puis il la loua à des vignerons et partit pour un autre pays. En temps convenable, il envoya un serviteur aux vignerons pour recevoir d'eux une part de la récolte. Mais, s'étant saisis de lui, ils le battirent et le renvoyèrent les mains vides. Il leur envoya encore un autre serviteur, et ils le blessèrent à la tête et le chargèrent d'outrages. Il en envoya un troisième, qu'ils tuèrent ; beaucoup d'autres furent encore, les uns battus, les autres tués par eux. Il restait au maître un fils unique qui lui était très cher; il l'envoya aussi vers eux le dernier, se disant : Ils respecteront mon fils. Mais ces vignerons dirent entre eux : Celui-ci est l'héritier ; venez, tuons-le, et l'héritage sera à nous. Et ils se saisirent de lui, le tuèrent et le jetèrent hors de la vigne. Maintenant que fera le maître de la vigne ? Il viendra, il exterminera les vignerons et donnera sa vigne à d'autres. »

Telle est la parabole, et Jésus ajouta aussitôt : « N'avez-vous pas lu cette parole de l'Écriture : *La pierre qu'ont rejetée ceux qui bâtissaient est devenue le sommet de l'angle : c'est le Seigneur qui a fait cela, et c'est une merveille à nos yeux* (1) ? » Saint Marc rapporte qu'alors les adversaires de Jésus « cherchèrent à se saisir de lui, sachant qu'il les avait en vue dans cette parabole; mais ils craignaient le peuple et, le laissant, il s'en allèrent. »

L'application de cette parabole des vignerons homicides était en effet manifeste. Les serviteurs du maître de la vigne,

(1) Ps. cxvii, 22.

envoyés par lui aux vigneron, étaient *les prophètes*. Jésus dira un peu plus tard clairement aux Pharisiens (Matth., xxiii, 31) : « *Vous êtes les fils de ceux qui ont tué les prophètes*. Comblez donc la mesure de vos pères! Serpents, race de vipères, comment éviterez-vous d'être condamnés à la géhenne? C'est pourquoi voici que je vous envoie des prophètes, des sages et des docteurs. Vous tuerez et crucifierez les uns, vous battrez de verges les autres... afin que retombe sur vous tout le sang innocent répandu sur la terre... Jérusalem, Jérusalem, qui tues les prophètes et lapides ceux qui te sont envoyés! Que de fois j'ai voulu rassembler tes enfants... et tu ne l'as pas voulu! »

Si donc les serviteurs du Maître de la vigne sont les prophètes, *son fils très cher* est plus que prophète et messie, il est vraiment son Fils.

Cette parabole exprime tout à fait le même mystère que le début de l'Épître aux Hébreux : « Après avoir, à plusieurs reprises et en diverses manières, parlé autrefois à nos pères par les Prophètes, Dieu, dans ces derniers temps, nous a parlé par le Fils, qu'il a établi héritier de toutes choses et par lequel il a aussi créé le monde. Ce Fils, qui est le rayonnement de sa gloire, l'empreinte de sa substance, et qui soutient toutes choses par sa puissante parole, après nous avoir purifiés de nos péchés, s'est assis à la droite de la majesté divine au plus haut des cieux. »

Ce qui est particulièrement frappant dans l'application de cette parabole des vignerons homicides, c'est que les Prêtres de la Synagogue, qui l'entendirent et la comprirent, étaient ceux qui par leur fonction même devaient le mieux connaître les Écritures, les signes de la Messianité, et recevoir le Messie. Or ce sont ceux qui lui résistent le plus. Dieu leur offre la plénitude de la révélation et une immense gloire : participer à l'œuvre du Christ et entrer avec lui dans la vie éternelle. A cette gloire toute divine ils préférèrent une gloire toute humaine : « avoir les premières chaires dans les

synagogues (1) » et les conserver. Il s'ensuit que, voulant résister à la majesté divine, « ils sont accablés par sa gloire », qui aurait dû devenir la leur. Trop attachés à ce qu'il y a d'infime, à leurs traditions humaines, à leur situation dont ils sont jaloux, leur âme ne s'ouvre pas pour recevoir le don immense du salut, que Dieu veut leur accorder. Ainsi le prêtre apostat est écrasé par les grandeurs de son sacerdoce, pour n'en avoir pas reçu l'immense grâce avec humilité. « Dieu renverse ainsi les puissants et élève les humbles : *Deposuit potentes de sede et exaltavit humiles*. » Les yeux de Zachée sont ouverts, tandis que les prêtres de la Synagogue sont aveuglés.

*
**

Une quatrième affirmation de la filiation divine de Jésus se trouve dans la demande qu'il adresse aux Pharisiens (Matth., xxii, 42) : « *Que vous semble du Christ? De qui est-il fils?* Ils lui répondirent : *De David*. — *Comment donc*, leur dit-il, *David inspiré d'en haut l'appelle-t-il Seigneur en disant : « Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Assieds-toi à ma droite, jusqu'à ce que je fasse de tes ennemis l'esca-* » beau de tes pieds? » *Si donc David l'appelle Seigneur, comment est-il son fils?* » — « Nul, ajoute saint Matthieu, ne pouvait lui rien répondre, et, depuis ce jour, personne n'osa plus l'interroger (2). »

L'authenticité de ce texte est admise par les principaux critiques libéraux. Le Seigneur dont il s'agit dans le Psaume cité par Jésus est supérieur à David, et égal au premier Seigneur, à Dieu le Père.

*
**

Une cinquième affirmation de la divinité de Jésus se

(1) *Marc*, xii, 39.

(2) De même *Luc*, xx, 44 ; *Marc*, xii, 37.

trouve dans sa réponse à Caïphe, pendant la Passion. On lit dans saint Matthieu, xxvi, 63 : « Le grand prêtre dit à Jésus : *Je t'adjure par le Dieu vivant de nous dire si tu es le Christ, le Fils de Dieu?* Jésus lui répondit : *Tu l'as dit ; de plus, je vous le dis, dès ce jour vous verrez le Fils de l'homme siéger à la droite du Tout-Puissant, et venir sur les nuées du ciel.* Alors le grand prêtre déchira ses vêtements, en disant : Il a blasphémé, qu'avons-nous encore besoin de témoins ? Vous venez d'entendre son blasphème... »

Dans cette réponse de Jésus, ce n'est pas seulement sa Messianité qui est affirmée, car ce n'est pas à la simple dignité de Messie qu'appartiennent la Filiation divine et le privilège de siéger à la droite du Tout-Puissant, l'exercice du souverain pouvoir. C'est pourquoi Caïphe déchire ses vêtements et s'écriant : « il a blasphémé », comme on lit dans les trois premiers Évangiles. Ils sont éclairés sur ce point par celui de saint Jean, où, ch. v, 18, après la guérison du paralytique on lit : « Les Juifs cherchaient encore avec plus d'ardeur à le faire mourir, parce que, non content de violer le sabbat, *il disait encore que Dieu était son père, se faisant égal à Dieu.* » De même en saint Jean, x, 31, lorsque Jésus eut dit : « Mon Père et moi nous sommes un », il est dit : « Les Juifs ramassèrent de nouveau des pierres pour le lapider. » On s'explique ainsi que Caïphe, n'ignorant pas les déclarations précédentes du Christ, lui posa la question : « Je t'adjure par le Dieu vivant de nous dire si tu es le Christ, le Fils de Dieu. » On lit enfin en saint Jean, xix, 7, ce qui éclaire encore le texte des Synoptiques : « Pendant la Passion les Juifs répondirent : *Nous avons une loi, et d'après notre loi il doit mourir, parce qu'il s'est fait Fils de Dieu.* » On n'aurait certainement pas fait un crime à Notre-Seigneur d'avoir affirmé sa Messianité, car tout le monde attendait alors le Messie, l'oint, l'envoyé de Dieu. C'est donc que ce qu'il affirmait était supérieur à la Messianité.

*
**

Enfin une sixième affirmation de la divinité de Jésus est contenue en saint Matthieu, xxviii, 18-19, après le récit de la résurrection du Sauveur, en la formule du baptême : « Jésus, s'approchant (des onze disciples), leur parla ainsi : « Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre. Allez donc, enseignez toutes les nations, *les baptisant au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit*, leur apprenant à garder tout ce que je vous ai commandé : et voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin du monde. » C'est ainsi que s'achève l'Évangile de saint Matthieu.

Loisy, qui sans motif légitime nie l'authenticité de la formule du baptême comme ayant été prononcée par Jésus lui-même, reconnaît du moins que « l'emploi de cette formule est attesté par la *Didachè*, VII, 1, et l'on peut croire qu'elle était universellement reçue dans les Églises au commencement du second siècle (1) ».

Or dans cette formule du baptême, le Fils apparaît égal au Père et au Saint-Esprit. Mais s'il n'était pas Dieu, il leur serait infiniment inférieur. Quant aux dernières paroles : « Je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la fin du monde », elles promettent un secours divin, par lequel se vérifie la prophétie d'Isaïe : « Son nom sera *Emmanuel*, qui signifie *Dieu est avec nous* (2). »

*
**

De ces six affirmations que faut-il conclure ? Il faut conclure, contre les modernistes, que dans les Évangiles synop-

(1) *Les Évangiles synoptiques*, t. II, p. 751.

(2) *Isaïe*, VII, 14 ; *Matth.*, I, 23.

tiques les déclarations de Jésus sur son éminente dignité dépassent la simple messianité et expriment la Filiation divine, qui lui est propre.

De plus, cette Filiation divine est supérieure à la messianité, non pas seulement au sens admis par plusieurs rationalistes, comme Harnack, mais en ce sens qu'elle constitue le Christ au-dessus de toutes les créatures, égal à Dieu et Dieu même, seconde personne de la Trinité.

C'est là le sens des paroles que nous avons citées : « Nul ne connaît le Fils, si ce n'est le Père ; et nul ne connaît le Père, si ce n'est le Fils », égalité de connaissance. « Allez, enseignez toutes les nations et baptisez-les au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. » Et selon les Synoptiques comme selon saint Jean, Jésus a été crucifié parce qu'il s'était déclaré le Fils de Dieu, égal à son Père. Il faut ajouter que dans saint Luc, I, 35, l'ange Gabriel annonce à Marie : « L'être saint qui naîtra de vous sera appelé *Fils de Dieu* » (cf. Matth., I, 20-23) — et dans saint Matthieu, III, 17, il est rapporté que, lors du baptême de Jésus par Jean Baptiste, le Précurseur « vit l'Esprit de Dieu descendre comme une colombe et venir sur lui. Et du ciel une voix disait : « *Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis mes complaisances.* »

*
**

Ce qui est particulièrement frappant, c'est que la mission du Christ n'a pas été reconnue par ceux qui auraient dû être les premiers à la reconnaître.

Et cela jette un grand jour sur ce que signifie une *mission divine*. « L'Incarnation, dit le P. Clérissac (1), est une

(1) *Le mystère de l'Eglise*, ch. VII.

mission du Fils de Dieu dans le monde et se diffuse à travers la multiplicité des ministères ecclésiastiques dans tous les temps. » L'Eglise continue ainsi la mission du Christ, elle est envoyée par lui, et elle conserve son esprit. L'important pour nous est d'être docile à sa voix qui nous transmet celle de Dieu, et qui, au milieu parfois de bien des pièges, de bien des erreurs et de bien des ruines, nous conduit vers l'éternité (1).

(1) « Le signe certain que nous gardons la plénitude de l'esprit, dit le P. Clérissac, *ibid.*, est de ne jamais admettre que nous puissions souffrir par l'Eglise, autrement que nous pouvons souffrir par Dieu. »

CHAPITRE III

**Le Sauveur, Auteur de la vie
selon les premiers sermons de saint Pierre
et des Apôtres**

Nous avons vu que, selon les Évangiles Synoptiques, Jésus a affirmé non seulement sa Messianité, mais aussi sa Filiation divine, en s'attribuant des privilèges qui n'appartiennent qu'à Dieu seul, comme parfaire la Loi mosaïque, remettre les péchés, juger les vivants et les morts, et en déclarant que « personne ne connaît le Fils si ce n'est le Père, et que nul ne connaît le Père si ce n'est le Fils » (Matth., xi, 27); c'est, du reste, pour s'être déclaré Fils de Dieu, qu'il a été accusé de blasphème par le prince des prêtres et qu'il a été crucifié (Matth., xxvi, 63).

Des rationalistes, comme Welhausen et Loisy, ont prétendu que ces déclarations contenues dans les Synoptiques sont le résultat d'une idéalisation progressive après la mort de Jésus et qu'elles lui ont été attribuées sans qu'il les ait réellement prononcées.

Pour défendre pareille interprétation, ces rationalistes devraient prouver que cette idéalisation progressive de la prédication de Jésus a eu le temps de se produire après sa mort. Or c'est le contraire qui est historiquement certain, car on voit par les Actes des Apôtres et les Épîtres de saint Paul, dont l'authenticité ne fait aucun doute, que dès le jour

de la Pentecôte les Apôtres ont enseigné que Jésus s'est déclaré non pas seulement Messie, mais Fils de Dieu (1).

*
**

Le discours de saint Pierre dans les Actes des Apôtres

L'authenticité du livre des Actes des Apôtres est historiquement certaine; elle est admise non seulement par tous les critiques catholiques et par les protestants conservateurs, mais par beaucoup de rationalistes, comme Renan, Reuss, Harnack, etc., qui attribuent tout ce livre à saint Luc, compagnon de saint Paul. Il est très probable que les Actes, qui se terminent brusquement sur le récit de l'arrivée de saint Paul à Rome en 62, ont été écrits vers l'année 63-64, et au moins avant 70, date de la ruine de Jérusalem. Le rationaliste Harnack (2) a déclaré en 1908 que la critique doit être disposée à regarder cette opinion comme plausible.

Dans ce livre sont rapportés les sermons de saint Pierre prononcés le jour de la Pentecôte et les jours suivants. Dans ces sermons, Pierre, s'adressant aux Juifs, met spécialement en relief le caractère messianique de Jésus, en rappelant qu'il a reçu l'approbation de Dieu (3), car il a fait des miracles, il est ressuscité (4), et les prophéties se sont accomplies en lui et par lui. Mais Pierre attribue en outre à Jésus un rôle sanctificateur qui dépasse la Messianité, et des privilèges qui ne peuvent appartenir qu'à Dieu.

Dans le sermon du jour de la Pentecôte, il est dit (ch. II,

(1) JACQUIER E., *Les Actes des Apôtres* (Études Bibliques, Paris, 1926); — cf. J.-M. VOSTÉ, O. P., *Theses in Actus Apostolorum* (Roma, 1931), c. I, Pentecoste christiana, Act., II, 1-42; c. II, *S. Pauli conversio*, Act., IX, 1-19; XXII, 4-16; XXVI, 9-18.

(2) *Die Apostelgeschichte*, 1908, p. 221. — Cf. P. BATIFFOL, *Orpheus et l'Évangile*, 1910, p. 132.

(3) Act., II, 22. — (4) *Ibid.*, IV, 33.

22-36) : « Enfants d'Israël, écoutez ces paroles : Jésus de Nazareth, cet homme à qui Dieu a rendu témoignage pour vous par les prodiges, les miracles et les signes qu'il a opérés par lui au milieu de vous, comme vous le savez vous-mêmes ; cet homme vous ayant été livré selon le dessein immuable et la prescience de Dieu, vous l'avez attaché à la croix et mis à mort par la main des impies. Dieu l'a ressuscité, en le délivrant des liens de la mort, parce qu'il n'était pas possible qu'il fût retenu par elle. Car David dit de lui : « ... Vous ne permettez pas, Seigneur, que votre Saint voie la corruption du tombeau »... Mes frères, qu'il me soit permis de vous dire en toute franchise, au sujet du patriarche David, qu'il est mort, qu'il a été enseveli, et que son sépulcre est encore parmi nous. Comme il était Prophète..., c'est la résurrection du Christ qu'il a vue d'avance en disant que son âme ne serait pas laissée dans le séjour des morts et que sa chair ne verrait pas la corruption. C'est ce Jésus que Dieu a ressuscité, nous en sommes tous témoins. Et maintenant qu'il a été élevé au ciel par la droite de Dieu, et qu'il a reçu du Père la promesse du Saint-Esprit, il a répandu cet Esprit que vous voyez et entendez... Que toute la maison d'Israël sache donc avec certitude que Dieu a fait Seigneur et Christ ce Jésus que vous avez crucifié. »

Les Apôtres appellent souvent Jésus Seigneur, Κύριος (1), c'est un terme que les Juifs, parlant grec, réservaient à Iahvéh (2).

Dans le second sermon (ch. III, 12...), que saint Pierre prononça dans le temple après avoir guéri au nom de Jésus un boiteux de naissance, il dit : « Enfants d'Israël, pourquoi vous étonnez-vous de cela ? Et pourquoi tenez-vous les yeux fixés sur nous, comme si c'était par notre propre puissance

(1) Actes des Apôtres, II, 20, 21, 36 ; III, 20 ; IV, 29 ; VII, 59, 60 ; X, 36 (Jésus est le Seigneur de tous).

(2) Dans les Septante, voir les psaumes I, II, III.

ou par notre piété que nous eussions fait marcher cet homme ? Le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, le Dieu de nos pères a glorifié son fils Jésus, que vous avez livré et renié devant Pilate, alors qu'il était d'avis qu'on le relâchât. Vous, vous avez renié le Saint et le Juste, et vous avez sollicité la grâce d'un meurtrier. Vous avez fait mourir l'Auteur de la vie, que Dieu a ressuscité des morts ; nous en sommes tous témoins... Et c'est la foi qui vient de lui qui a opéré devant vous tous cette parfaite guérison (du boiteux de naissance qui demandait l'aumône à l'une des portes du temple). » Cette expression *l'Auteur de la vie*, τὸν ἀρχηγὸν τῆς ζωῆς, ne peut s'appliquer à Jésus que s'il est Fils de Dieu au sens propre, et Dieu même. Car Dieu seul, qui est la Vie par essence, peut produire la vie par participation qui se trouve en toute créature vivante ; Dieu seul peut ressusciter, rendre la vie à un cadavre ; et surtout Dieu seul peut donner la vie de l'âme, la grâce qui est une participation de sa vie intime. Lors donc que saint Pierre dit : « Vous avez fait mourir l'Auteur de la vie », il dit équivalement que Jésus est Dieu. Jésus lui apparaît surtout comme l'auteur et le dispensateur de la vie surnaturelle, et ces paroles ont la même élévation que celles qui se lisent en saint Jean : « En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes (1) » ; « Je suis venu pour que les brebis aient la vie et qu'elles soient dans l'abondance (2) » ; « Je suis la voie, la vérité et la vie (3). »

*
**

Un autre témoignage se trouve dans la belle réponse de saint Pierre, lorsqu'il est arrêté avec saint Jean et qu'ils sont traduits devant le sanhédrin. Le grand prêtre de la synagogue, assisté des anciens et des scribes, leur demanda : « Par quelle puissance et au nom de qui avez-vous fait cela ? »

(1) Jean, I, 4. — (2) Ibid., X, 10. — (3) Ibid., XIV, 6.

c'est-à-dire : cette guérison du boiteux de naissance. Alors, est-il rapporté au ch. iv, 8, des Actes, Pierre, rempli du Saint-Esprit, leur dit : « Chefs du peuple et Anciens d'Israël, si l'on nous interroge aujourd'hui, sur un bienfait accordé à un infirme, pour savoir comment cet homme a été guéri, sachez-le bien, vous tous et tout le peuple d'Israël : *c'est par le nom de Jésus-Christ de Nazareth*, que vous avez crucifié et que Dieu a ressuscité des morts, *c'est par lui que cet homme se présente devant vous complètement guéri*. Ce Jésus est la pierre rejetée par vous de l'édifice, et qui est devenue la pierre angulaire. *Et le salut n'est en aucun autre; car il n'y a pas sous le ciel un autre nom qui ait été donné aux hommes par lequel nous devons être sauvés.* » Il est ajouté que les membres du sanhédrin, « n'ayant rien à répliquer, leur interdirent absolument de parler et d'enseigner au nom de Jésus (1) ».

Dans ce témoignage de Pierre trois choses capitales sont affirmées : 1° que *c'est au nom de Jésus que le miracle a été accompli*, or on ne fait pas de miracle au nom d'un simple prophète, mais au nom de Dieu, car lui seul peut produire un miracle proprement dit, qui dépasse toutes les forces naturelles. — 2° Pierre rappelle, comme Jésus lui-même l'avait fait dans la parabole des vignerons homicides, le Psaume cxvii : « La pierre qui a été rejetée de l'édifice est devenue la pierre d'angle. » — 3° il affirme que Jésus est le Sauveur du monde, comme le dirent, selon saint Jean, les Samaritains convertis : « *Le salut n'est en aucun autre.* » C'est dire qu'il est l'Auteur du salut; or l'Auteur du salut, selon les Psaumes (2), c'est Dieu même, auteur de la grâce. C'est redire que Jésus est l'Auteur de la vie.

(1) Actes, iv, 18.

(2) Ps. xxxvii, 23 : « Intende in adiutorium meum, Domine Deus salutis meae » ; — Ps. lxxxvii, 2 : « Domine Deus salutis meae, in die clamavi et nocte » ; Ps. cxxxix, 8 : « Domine, Domine, virtus salutis meae... »

*
**

C'est toujours le même témoignage qu'apporte Pierre, lorsque, après avoir été délivré par un ange de sa prison, il est de nouveau interrogé par le grand-prêtre. Il répond, lui et les autres Apôtres (ch. v, 29) : « On doit obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. Le Dieu de nos pères a ressuscité Jésus, que vous avez fait mourir en le pendant au bois. Dieu l'a élevé par sa droite comme Prince et Sauveur, pour donner à Israël le repentir et le pardon des péchés. Et nous sommes ses témoins pour ces choses, avec le Saint-Esprit que Dieu a donné à ceux qui lui sont dociles. »

Exaspérés de ce qu'ils venaient d'entendre, les membres du conseil étaient d'avis de faire mourir les Apôtres, mais un pharisien, nommé Gamaliel, docteur de la loi, vénéré de tout le peuple, prit leur défense, montra les inconvénients de leur mise à mort, et ajouta : « Ne vous occupez pas de ces gens-là et laissez-les aller. Si cette idée ou cette œuvre vient des hommes, elle se détruira d'elle-même; mais si elle vient de Dieu, vous ne sauriez la détruire. Ne courez pas le risque d'avoir lutté contre Dieu même. » Alors les membres du sanhédrin se rendirent à son avis, et se contentèrent de faire battre de verges les Apôtres, en leur défendant de parler au nom de Jésus, puis ils les relâchèrent.

C'est là qu'il est dit que « les Apôtres sortirent du sanhédrin, joyeux d'avoir été jugés dignes de souffrir des opprobres pour le nom de Jésus. Et chaque jour dans le temple et dans les maisons, ils ne cessaient d'annoncer Jésus comme le Christ » (Act. Ap., v, 41).

Au premier Concile de Jérusalem, Pierre, pour montrer qu'il ne fallait pas obliger les Gentils qui se convertissaient à observer la loi de Moïse, mais seulement l'Évangile, se leva et dit (ch. xv, 7) : « Mes frères, vous savez que Dieu, il y a

longtemps déjà, m'a choisi parmi vous, afin que par ma bouche les Gentils entendent la parole de l'Évangile et qu'ils croient. Et Dieu, qui connaît les cœurs, a témoigné en leur faveur, en leur donnant le Saint-Esprit comme à nous (1); il n'a fait aucune différence entre eux et nous, ayant purifié leurs cœurs par la foi. Pourquoi donc tentez-vous Dieu maintenant, en imposant aux disciples un joug que ni nos pères ni nous n'avons pu porter? *Mais c'est par la grâce du Seigneur Jésus-Christ que nous croyons être sauvés*, de la même manière qu'eux. » C'est dire encore que Jésus est l'Auteur du salut ou de la vie surnaturelle.

Pierre à plusieurs reprises dans ses discours appelle Jésus *Seigneur*, *Κύριος* (2), *Seigneur de tous* (3); il dit au centurion Corneille : « Il nous a commandé de prêcher au peuple et d'attester que *c'est lui que Dieu a établi juge des vivants et des morts*. Tous les prophètes rendent de lui ce témoignage, que *tout homme qui croit en lui reçoit par son nom la rémission des péchés* (4). » Pierre parlait encore, ajoute l'auteur des Actes, lorsque le Saint-Esprit descendit sur tous ceux qui écoutaient la parole : ils se mirent à parler en langues et à glorifier Dieu.

C'est aussi au nom de Jésus que les Apôtres font des miracles et confèrent le baptême.

Enfin un double témoignage se trouve dans le martyre de saint Étienne et dans la conversion de saint Paul également rapportés dans les Actes.

(1) De fait, comme il est dit *Actes Ap.*, x, 44, des gentils, se convertissant, s'étaient mis à « parler en langues et à glorifier Dieu », signe qu'ils avaient aussi reçu le Saint-Esprit. — Item *Act. Ap.*, xi, 15.

(2) *Act. Ap.*, ii, 36; xi, 20. — (3) *Ibid.*, x, 36. — (4) *Ibid.*, x, 42.

*
**

*Le martyre de saint Étienne et la conversion de saint Paul,
signes de la divinité de Jésus*

Dans le récit du martyre de saint Étienne il est dit (1) : « Étienne, qui était rempli de l'Esprit-Saint, ayant fixé les yeux au ciel, vit la gloire de Dieu et Jésus debout à la droite de son Père. Et il dit : « *Voici que je vois les cieux ouverts et le Fils de l'homme debout à la droite de Dieu.* » Les Juifs poussèrent alors de grands cris en se bouchant les oreilles et se jetèrent tous ensemble sur lui. Et l'ayant entraîné hors de la ville, ils le lapidèrent (2). Les témoins déposèrent leurs vêtements aux pieds d'un jeune homme nommé Saul. Pendant qu'ils le lapidaient, Étienne priait en disant : « *Seigneur Jésus, recevez mon esprit!* » Puis, s'étant mis à genoux, il s'écria d'une voix forte : « *Seigneur, ne leur imputez pas ce péché.* » Après cette parole, il s'endormit (dans le Seigneur). »

Le saint diacre Étienne dit en mourant : « Seigneur Jésus, recevez mon esprit », comme Jésus avait dit à son Père : « Je remets mon âme entre vos mains »; c'est donc que saint Étienne, voyant le Fils de l'homme debout à la droite de Dieu, le reconnaît comme Fils de Dieu. Et c'est de Jésus qu'il reçoit la grâce de mourir comme lui, en priant pour ses bourreaux. Et cette prière d'Étienne mourant, faite au nom de Jésus, est d'une efficacité splendide, véritablement éclatante.

Il est dit en effet au même endroit des Actes (vii, 60) : « *Or Saul* (le jeune homme qui gardait les vêtements de ceux qui lapidaient le saint diacre) *avait approuvé le meur-*

(1) *Act. Ap.*, vii, 55-60. — (2) La lapidation était le supplice des blasphémateurs.

tre d'Étienne. Le même jour, une violente persécution éclata contre l'Église de Jérusalem, et tous, sauf les Apôtres, se dispersèrent dans les campagnes de la Judée et de la Samarie... Et Saul ravageait l'Église; pénétrant dans les maisons, il en arrachait les hommes et les femmes et les faisait jeter en prison » (VIII, 1-3).

Quelques jours plus tard, la prière d'Étienne faite au nom de Jésus est exaucée : comme il est rapporté au ch. ix, 3, des Actes, Saul se convertit sur le chemin de Damas : « Tout à coup une lumière, venant du ciel, resplendit autour de lui. Il tomba par terre et entendit une voix qui lui disait : *Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu?* Il répondit : *Qui êtes-vous, Seigneur?* Et le Seigneur dit : *Je suis Jésus que tu persécutes. Il n'est pas bon pour toi de regimber contre l'aiguillon.* Tremblant et saisi d'effroi, il dit : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse?* Le Seigneur lui répondit : *Lève-toi, et entre dans la ville; là on te dira ce que tu dois faire.* » De fait, à Damas, le disciple du Seigneur, Ananie, entendit ces paroles au sujet de Saul : « Va, car cet homme est un instrument que j'ai choisi pour porter mon nom devant les nations, devant les rois et devant les enfants d'Israël; et je lui montrerai tout ce qu'il doit souffrir pour mon nom (1). »

Alors Ananie alla trouver Saul et lui dit : « Saul, mon frère, le Seigneur Jésus, qui t'a apparu sur le chemin par lequel tu venais, m'a envoyé pour que tu recouvres la vue et que tu sois rempli du Saint-Esprit (2). » Au même instant, il tomba des yeux de Saul comme des écailles, et il recouvra la vue. Il se leva et fut baptisé... » Puis il passa quelques jours avec les disciples qui étaient à Damas et « aussitôt il se mit à prêcher dans les synagogues que Jésus est le Fils de Dieu (3). » Persécuté lui-même par les Juifs qui formèrent le dessein de le tuer, il alla ensuite à Jérusalem se mettre en rapport avec les Apôtres et leur fit connaître, par

(1) Act. Ap., ix, 15. — (2) Ibid., ix, 17. — (3) Ibid., ix, 20.

Barnabé, comment sur le chemin de Damas « *il avait vu le Seigneur, qui lui avait parlé* (1) ».

Saul vit donc le Seigneur dans son humanité glorifiée.

Il en témoigne lui-même en racontant sa conversion (Actes Ap., xxii, 6-16) et en ajoutant quelques nouveaux détails pour que ses auditeurs sachent bien qu'il n'a pas été le jouet d'une illusion : « Ceux qui étaient avec moi virent bien la lumière, mais ils n'entendirent pas la voix de celui qui parlait (2) », et il rapporte aussi les paroles d'Ananie (3) et l'avertissement que lui donna Jésus lui-même (4).

Il raconte une deuxième fois sa conversion devant le roi Agrippa, qui reconnaît son innocence (Act., xxvi, 12-18).

Il écrit enfin dans la I^{re} Épître aux Corinthiens, ix, 1 : « Ne suis-je pas apôtre? N'ai-je pas vu Jésus, notre Seigneur? » — xv, 5-15 : « Il est ressuscité le troisième jour, conformément aux Écritures, et il est apparu à Céphas (Pierre), puis aux Onze. Après cela, il est apparu en une seule fois à plus de cinq cents frères, dont la plupart vivent encore... Ensuite il est apparu à Jacques, puis à tous les apôtres. Après eux tous, il m'est aussi apparu à moi, comme à l'avorton... Si le Christ n'est pas ressuscité, notre prédication est vaine, et vaine aussi est notre foi », c'est-à-dire nous n'avons pas de garantie que Dieu a accepté sa mort comme rédemption. Si au contraire par sa résurrection Jésus est le vainqueur de la mort, c'est qu'il a été sur la croix le vainqueur du péché, dont la mort est la conséquence, c'est donc qu'il est le Sauveur de l'humanité.

*
**

Que conclure des témoignages contenus dans les Actes des Apôtres relativement à la divinité de Jésus? — Il faut

(1) Act. Ap., ix, 27. — (2) Ibid., xxii, 9. — (3) Ibid., 14-16. — (4) Ibid., 18.

conclure qu'immédiatement après la Pentecôte Jésus est déclaré par les Apôtres *Fils de Dieu, Auteur de la vie, Sauveur de l'humanité, Juge des vivants et des morts*.

Comment les Apôtres, moralement anéantis pour ainsi dire pendant la Passion, ont-ils donné si fermement et jusqu'au martyre un pareil témoignage, s'ils n'ont pas été soutenus par Celui qui assistait saint Étienne pendant son martyre et qui a converti Saul sur le chemin de Damas?

Ce qui ressort particulièrement de tout ceci, contre les rationalistes J. Weiss, Holtzmann et Loisy, c'est qu'il n'y a pas eu un temps suffisant pour l'idéalisation progressive de l'enseignement de Jésus, puisque dès la Pentecôte Jésus est déclaré Fils de Dieu, Auteur de la vie et Sauveur. C'est la foi des premières Églises fondées, et, lorsque saint Paul écrira aux Romains, aux Corinthiens, aux Thessaloniciens ses premières épîtres entre 50-59, il y affirmera la divinité de Jésus comme un dogme déjà cru dans ces Églises, composées en partie de Juifs convertis si attachés au monothéisme, et par suite peu enclins à admettre sans une révélation divine incontestable la divinité du Sauveur. Il n'y a pas eu le temps suffisant pour une idéalisation progressive de l'enseignement de Jésus. Et au contraire, lorsque les ébionites nieront la divinité de Jésus, ils seront unanimement reprouvés par l'Église, et saint Jean écrira contre eux le quatrième évangile.

CHAPITRE IV

Le Mystère de l'Incarnation selon saint Paul

Le témoignage relatif à la divinité de Jésus contenu dans les Évangiles synoptiques et dans les Actes des Apôtres est grandement confirmé par celui que nous trouvons dans les Épîtres de saint Paul. La divinité de Jésus s'y trouve en effet expressément affirmée, et saint Paul en parle, non comme d'un dogme jusque-là inconnu, mais comme d'un dogme déjà admis dans les Églises auxquelles il écrit.

Rappelons que ses principales Épîtres, les deux aux Thessaloniciens, les deux aux Corinthiens, celles aux Galates, aux Romains, aux Éphésiens, aux Colossiens, aux Philippiens, ont été écrites de l'année 48 à 59, ou de 50 à 64, comme le reconnaissent plusieurs rationalistes, parmi lesquels Harnack et Julicher.

Voyons d'abord les lignes générales de la Christologie de saint Paul, nous insisterons ensuite sur ce qu'il dit de la divinité de Jésus (1).

*
**

La contemplation habituelle de saint Paul et sa Christologie

L'Apôtre des Gentils n'a pas appris à connaître le Sauveur

(1) Cf. F. PRAT, S. J., *La théologie de saint Paul*, per tot., en particulier t. I, p. 445 sq. — M.-J. LAGRANGE, O. P., *Commentaire sur l'Épître aux Romains*. — J.-M. VOSTÉ, O. P., *Studia Paulina* (Rome, 1928), c. 10. — *Commentarius in Epistolam ad Ephesios, Commentarius in Ep. ad Thessalonicenses*.

de la même manière que les autres apôtres, en l'accompagnant dans son ministère, en recueillant ses discours, en assistant à ses miracles et en observant ses exemples. Saint Paul s'est converti sur le chemin de Damas, après la mort de Jésus, et il ne l'a vu que dans la gloire, ressuscité (1). Cette connaissance, il l'a reçue en un instant par une grâce extraordinaire au moment de sa conversion miraculeuse. Pour toujours resteront gravées dans son esprit les paroles divines qu'il entendit alors : « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu?... Je suis Jésus que tu persécutes (2). » Et le Seigneur avait dit à Ananie : « Cet homme est un instrument que j'ai choisi, pour porter mon nom devant les nations;... je lui montrerai tout ce qu'il doit souffrir pour mon nom (3). »

Il s'ensuit que l'objet habituel de la contemplation de saint Paul n'est pas ce que Jésus a accompli pendant son ministère, mais sa grandeur infinie, le caractère de Créateur qui lui convient comme Dieu, son rôle dans l'humanité rachetée, son esprit, son règne dans les âmes. Saint Paul contemple presque toujours Jésus dans sa gloire. C'est ce qui lui fait écrire aux Éphésiens, iv, 10 : « Il est monté au-dessus de tous les cieux, afin de tout remplir ou parfaire. C'est lui aussi qui a fait les uns apôtres, d'autres prophètes, d'autres évangélistes, d'autres pasteurs et docteurs, en vue du perfectionnement des saints, pour l'œuvre du ministère, pour l'édification du corps du Christ, jusqu'à ce que nous soyons tous parvenus... à l'état d'homme fait, à la mesure de la stature parfaite du Christ. »

Certainement pour saint Paul Jésus est réellement homme (4), né de la femme et de la postérité de David (5), mais un homme qui n'a pas connu le péché (6), et qui par son amour, ses humiliations et ses souffrances sur la croix,

(1) Act. Ap., ix, 1-10. — (2) Ibid., ix, 5. — (3) Ibid., ix, 15-16. — (4) Rom., viii, 3. — (5) Rom., i, 3-4. — (6) II Cor., v, 21.

nous a mérité la vie éternelle dont il jouit au ciel : « Il s'est abaissé lui-même, se faisant obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix. C'est pourquoi aussi Dieu l'a souverainement élevé et lui a donné le nom qui est au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse dans les cieux, sur la terre et dans les enfers, et que toute langue confesse, à la gloire de Dieu le Père, que Jésus-Christ est Seigneur (1). »

Saint Paul prouve par les Écritures que le Messie devait souffrir, mourir pour nous et ensuite ressusciter (2), et que Jésus est le Messie ainsi défini (3).

Le nom par lequel il le désigne habituellement, c'est le *Seigneur* (1). On sait que dans les Septante ce terme de *Seigneur*, *Képios*, est habituellement la traduction du mot *Yahvéh* (ou *Jéhovah*). Appeler Jésus le Seigneur, c'est déjà dire qu'il est Dieu. Comme le latin *Dominus*, le terme *Képios* implique une souveraineté absolue non seulement dans l'ordre naturel sur le monde, mais dans l'ordre de la grâce sur l'Église et sur les consciences. C'est ainsi que saint Paul écrit aux Corinthiens (I Cor., i, 5) : « Par votre union avec Jésus-Christ, vous avez été comblés de toute sorte de richesses,... de sorte que vous ne le cédiez à personne en aucun don de grâce, attendant avec confiance la révélation de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il vous affermira aussi jusqu'à la fin, pour que vous soyez irréprochables au jour de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » — On a compté que saint Paul, dans ses Épîtres, plus de deux cent trente fois appelle Jésus le Seigneur. Mais en bien des endroits il affirme plus expressément que Jésus est fils de Dieu, non par adoption, mais par nature.

(1) Phil., ii, 8-10. — (2) Act., xvii, 2-3; xviii, 4-5; I Thessal., i, 10. — (3) Rom., i, 3; ix, 4-5; xv, 8-12.

*
***La filiation divine de Jésus selon saint Paul*

Cette filiation divine propre au Christ Jésus se manifeste d'abord dans les Épîtres de saint Paul par trois grands privilèges attribués à Notre-Seigneur et qui ne sauraient convenir à aucune créature, si élevée qu'on la suppose : 1° Il est le premier-né et le chef de tous les justes, même des anges; 2° Tout subsiste par lui et pour lui; 3° Tout lui sera définitivement soumis à la fin du monde.

Jésus est le premier-né et le chef de tous les justes, selon ce témoignage de l'Épître aux Romains, VIII, 29 : « Ceux que Dieu a connus d'avance, il les a aussi prédestinés à être conformes à l'image de son Fils, afin que son Fils soit le premier-né d'un grand nombre de frères. Et ceux qu'il a prédestinés, il les a aussi appelés; et ceux qu'il a appelés, il les a aussi justifiés; et ceux qu'il a justifiés, il les a aussi glorifiés. » — Cette doctrine est souvent développée dans les autres épîtres : « Je veux que vous sachiez que le chef de tout homme, c'est le Christ (1). » — « C'est en lui que nous avons la rédemption... selon la richesse de sa grâce que Dieu a répandue abondamment sur nous... en nous faisant connaître le mystère de sa volonté... pour le réaliser lorsque la plénitude des temps serait accomplie, à savoir : de réunir toutes choses en Jésus-Christ, celles qui sont dans les cieux et celles qui sont sur la terre (2). »

« Sa force, il l'a déployée dans le Christ, lorsqu'il l'a ressuscité des morts et l'a fait asseoir à sa droite dans les cieux, au-dessus de toute principauté, de toute autorité, de toute puissance, de toute dignité et de tout nom qui se peut

(1) I Cor., XI, 3. — (2) Ephés., I, 7-10.

nommer, non seulement dans le siècle présent, mais encore dans le siècle à venir (1). »

« Il est la tête du corps de l'Église, lui qui est le principe, le premier-né d'entre les morts, afin qu'en toutes choses il tienne, lui, la première place (2). » « Il est le chef de toute principauté et de toute puissance (3) », c'est-à-dire le chef des puissances angéliques. Il a dit en effet : « Le Fils de l'homme enverra ses anges (4) » au jour du jugement pour réunir les élus, et pendant sa vie terrestre il avait le pouvoir de chasser les démons et donna ce pouvoir à ses apôtres. Cette supériorité du Christ sur les anges est expliquée sous tous ses aspects dans l'Épître aux Hébreux, I, 5 — II, 18.

De plus, second privilège, selon saint Paul, *tout subsiste par Jésus-Christ et pour lui*. Il écrit aux Colossiens, I, 15-17 : « Il est l'image du Dieu invisible, né avant toute créature (selon la génération éternelle); car c'est par lui que toutes choses ont été créées, celles qui sont dans les cieux et celles qui sont sur la terre, les choses visibles et les choses invisibles, Trônes, Dominations, Principautés, Puissances; tout a été créé par lui et pour lui. Il est, lui, avant toutes choses, et toutes choses subsistent en lui. » — « Sa vertu puissante lui assujettit toutes choses (5). »

Troisième privilège attribué par saint Paul au Christ Jésus : *Tout lui sera définitivement soumis à la fin du monde*. Il écrit dans la I^{re} Épître aux Corinthiens, XV, 22-28 : « Comme tous meurent en Adam, de même aussi tous (les justes) seront vivifiés (ressuscités) dans le Christ... Puis ce sera la fin, quand il remettra le royaume à Dieu, au Père, après avoir anéanti toute principauté (rebelle), toute puissance et toute force. Car il faut qu'il règne « jusqu'à ce qu'il ait mis tous ses ennemis sous ses pieds » (Ps. CIX, 1). Le dernier ennemi qui sera détruit, c'est la mort, car Dieu « a

(1) Ephés., I, 20-21. — (2) Coloss., I, 18. — (3) Ibid., II, 10. — (4) Matth., XIII, 41; XIV, 31; Marc, XIII, 27. — (5) Philipp., III, 21.

tout mis sous ses pieds » (Ps. viii, 8)... Et lorsque tout lui aura été soumis, alors le Fils lui-même fera hommage à celui qui lui aura soumis toutes choses, afin que Dieu soit tout en tous ». Saint Paul écrit de même aux Colossiens, ii, 1-3 : « Je veux que vous sachiez quels combats je soutiens pour vous... afin que, étant étroitement unis dans la charité, vous soyez enrichis d'une pleine conviction de l'intelligence, et que vous connaissiez le mystère de Dieu, du Christ, en qui sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la science » ; par eux il dépasse les anges les plus élevés.

Ces trois privilèges ne peuvent appartenir à aucune créature. D'aucun être créé on ne peut dire : il est le premier-né, chef de tous les justes, même des anges ; — tout subsiste par lui et pour lui ; — tout lui sera définitivement soumis à la fin du monde.

**

De plus, bien des textes de saint Paul disent expressément que Jésus est *Fils de Dieu*, en un sens propre qui ne se vérifie qu'en lui.

Dans l'Épître aux Romains, i, 3-4, Paul se déclare apôtre du Christ Jésus, pour annoncer, dit-il, « l'Évangile que Dieu avait promis auparavant par ses prophètes dans les saintes Écritures, touchant son Fils (né de la postérité de David selon la chair et déclaré (1) Fils de Dieu miraculeusement, selon l'Esprit de sainteté, par la résurrection d'entre les morts), Jésus-Christ Notre-Seigneur ». En d'autres termes : Jésus, vrai homme, né de la race de David, a été manifesté aux yeux de tous Fils de Dieu par le miracle de sa résurrection.

De même, Rom., viii, 3 : « Dieu a envoyé, pour effacer le

(1) Au lieu de *déclaré*, il y a dans la Vulgate *prédestiné*, qui est un sens possible du grec *ὀρισθέντος*, mais qui s'explique plus difficilement à cause de ce qui est dit sitôt après du miracle de la résurrection.

péché, son propre Fils, τὸν ἑαυτοῦ υἱόν, dans une chair semblable à celle du péché, et il a condamné le péché dans la chair, afin que la justice de la loi fût accomplie en nous, qui marchons, non selon la chair, mais selon l'Esprit. »

Aux Galates, iv, 4-6 : « Lorsqu'est venue la plénitude des temps, Dieu a envoyé son Fils, formé d'une femme, né sous la Loi, pour affranchir ceux qui sont sous la Loi, afin de nous conférer l'adoption. Et parce que vous êtes fils, Dieu a envoyé dans vos cœurs l'Esprit de son Fils (c'est-à-dire l'Esprit-Saint promis par son Fils), lequel crie : Abba ! Père ! » Ce dernier texte montre plus clairement la différence entre les justes qui sont fils de Dieu par adoption, et celui qui est le propre Fils de Dieu par nature.

Cette filiation divine naturelle est affirmée plus explicitement encore là où saint Paul parle de la *préexistence éternelle du Fils de Dieu*, ou de la personne divine du Christ avant l'Incarnation. Il écrit en effet aux Colossiens, i, 15 : « Il est l'image du Dieu invisible, né avant toute créature (πρωτότοκος πάσης κτίσεως, *primogenitus omnis creaturae*, né avant toute créature, et non pas créé) ; car c'est en lui que toutes choses ont été créées, celles qui sont dans les cieux et celles qui sont sur la terre, les choses visibles et les choses invisibles, Trônes, Dominations, Principautés, Puissances ; tout a été créé par lui et pour lui. Il est, lui, avant toutes choses, et toutes choses subsistent en lui, *omnia per ipsum et in ipso creata sunt*, et *ipse est ante omnes*, et *omnia in ipso constant*. Il est la tête du corps de l'Église... car Dieu a voulu que toute sa plénitude habitât en lui, et il a voulu réconcilier par lui toutes choses avec lui-même. »

Dans ce texte le Fils de Dieu est dit manifestement Créateur, comme dans l'Épître aux Romains, xi, 36, il est dit de Dieu même : « De lui, par lui et pour lui sont toutes choses. »

Souvent même saint Paul se plaît à opposer l'anéantissement de Jésus crucifié à sa gloire, à sa puissance, à sa souveraine sagesse de Fils de Dieu. Il écrit, I Cor., i, 23-30 :

« Nous prêchons un Christ crucifié, scandale pour les Juifs et folie pour les gentils, mais pour ceux qui sont appelés, soit Juifs, soit Grecs, *puissance de Dieu et sagesse de Dieu*... De par Dieu il a été fait pour nous sagesse et justice, sanctification et rédemption. »

C'est la même antithèse qui se retrouve dans l'Épître aux Philippiens, II, 5-7 : « Ayez en vous les mêmes sentiments dont était animé le Christ Jésus : *bien qu'il fût dans la condition de Dieu*, il n'a pas retenu avidement son égalité avec Dieu ; mais il s'est anéanti lui-même, en prenant la condition d'esclave, en se rendant semblable aux hommes, et reconnu pour homme par tout ce qui a paru de lui ; il s'est abaissé lui-même, se faisant obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix. *C'est pourquoi Dieu l'a souverainement élevé...* » — On ne peut exprimer plus fortement l'anéantissement, l'écrasement de l'humanité de Jésus crucifié, et en même temps la préexistence éternelle de sa personnalité divine de Fils de Dieu, égal à Dieu, « *aequalis Deo* ».

De même aux Colossiens, II, 9 : « En lui (dans le Christ) habite corporellement (ou réellement) toute la plénitude de la divinité. » Rom., IX, 5 : « Je souhaiterais d'être moi-même anathème, loin du Christ, pour mes frères, qui sont Israélites, ... de la race desquels est issu le Christ selon la chair, lequel est au-dessus de toutes choses, Dieu, *béni éternellement. Amen !* » Ce texte est semblable à celui de l'épître aux Colossiens, I, 16-17, cité plus haut, où il est dit que le Fils de Dieu a créé et conserve toutes choses.

Il y a plusieurs doxologies analogues en l'honneur du Christ dans le Nouveau Testament : cf. Hébr., XIII, 21 ; I Pierre, IV, 11 ; II Pierre, III, 18. De là viendra à la fin des Psaumes de l'office le « Gloria Patri et Filio et Spiritui Sancto », qui affirme l'égalité des trois personnes de la sainte Trinité, en leur offrant également à toutes le culte d'adoration, réservé à Dieu seul.

Tous ces témoignages de saint Paul se peuvent résumer

par le début de l'épître aux Hébreux, I, 1, qui rappelle la parabole des vignerons homicides (1) : « Après avoir, à plusieurs reprises et en diverses manières, parlé autrefois à nos pères par les Prophètes, *Dieu, dans ces derniers temps, nous a parlé par le Fils, qu'il a établi héritier de toutes choses et par lequel il a aussi créé le monde. Ce Fils, qui est le rayonnement de sa gloire, l'empreinte de sa substance, et qui soutient* (ou conserve) *toutes choses par sa puissante parole*, après nous avoir purifiés de nos péchés, s'est assis à la droite de la majesté divine au plus haut des cieux, d'autant supérieur aux anges, que le nom qu'il possède est plus excellent que le leur. » La suite de ce chapitre I^{er} de l'épître aux Hébreux montre précisément que Jésus-Christ est Fils de Dieu par nature, Créateur et Maître de toutes choses, chef du royaume de Dieu, tandis que les anges ne sont que serviteurs de Dieu et ses fils par adoption (2). Si donc la parole des Anges sous l'Ancien Testament exigeait l'obéissance, combien plus la parole de Jésus-Christ, qui, après avoir été abaissé, humilié pendant sa Passion pour notre salut, est maintenant couronné de gloire (3).

(1) Matth., XXI, 33-46.

(2) Hébr., I, 5-10 : « Auquel des anges en effet Dieu a-t-il jamais dit : *Tu es mon Fils, aujourd'hui je t'ai engendré ?* Et encore... *C'est toi, Seigneur, qui as au commencement fondé la terre, et les cieux sont l'ouvrage de tes mains.* » — Item Hébr., II, 10.

(3) Des protestants libéraux et des rationalistes, comme Sabatier et Guignebert, ont soutenu que, de plusieurs textes de saint Paul, il paraît résulter que Jésus est inférieur au Père. D'après ces textes, Dieu a envoyé, ressuscité son Fils (Rom., VIII, 3 ; I Thess., I, 10) ; il n'y a qu'un Dieu, le Père, et un Seigneur, Jésus-Christ (I Cor., VIII, 6 ; XII, 5, 6) ; tout est au Christ, et le Christ est à Dieu (I Cor., III, 23) ; le Fils remettra son royaume au Père et lui sera soumis (I Cor., XV, 24-28 ; XI, 3 ; Ephes., I, 17).

A cette difficulté on doit répondre qu'il y a en Jésus deux natures, la nature divine et la nature humaine. Comme homme il est inférieur au Père, et comme Fils de Dieu il tient du Père sa divinité. Tel est manifestement le sens de ces textes, qui

C'est toujours l'idée générale de la christologie de saint Paul, qui, converti sur le chemin de Damas, après la mort de Jésus, le voit surtout dans sa gloire, ressuscité; il le voit dans sa grandeur infinie avec son caractère de Fils unique de Dieu, de Créateur et conservateur de toutes choses, de chef du royaume de Dieu. Pensons que saint Paul est celui « qui a été ravi au troisième ciel... et qui a entendu des paroles ineffables qu'il n'est pas possible à l'homme d'exprimer (1) ».

C'est aussi celui qui a écrit : « De crainte que l'excellence de ces révélations ne vint à m'enfler d'orgueil, il m'a été mis une épine dans ma chair, un ange de Satan pour me souffleter (2). » Avec de très hautes révélations, il a été affligé d'une de ces croix humiliantes qu'on traîne et qui rappellent constamment qu'on n'est rien.

Or saint Paul, s'exprimant ainsi avec cette splendeur sur la divinité de Jésus en ses épîtres écrites entre 48 et 59, ou entre 50 et 64, en parle, non comme d'un dogme jusque-là inconnu, mais comme d'un dogme déjà admis dans les Églises auxquelles il écrit. Il faut donc conclure contre les rationalistes J. Weiss, Holtzmann et Loisy, que ce dogme de la divinité de Jésus n'est pas le résultat d'une idéalisation progressive qui aurait peu à peu transformé et transfiguré l'enseignement primitif de Jésus et des Apôtres. Le temps a manqué pour cette idéalisation progressive, puisque vers 48 ou 50 saint Paul dans ses Lettres parle déjà de la divinité de Jésus comme d'un dogme déjà reçu parmi les

autrement seraient en contradiction avec ceux cités plus haut, où est affirmée l'égalité du Père et du Fils. La première règle de l'interprétation des textes d'un auteur est d'en entendre le sens de façon à ne pas le mettre en contradiction avec lui-même.

(1) *II Cor.*, xii, 2-4. — Les Hébreux appelaient troisième ciel (empyrée) le ciel spirituel où Dieu habite, au dessus du ciel de l'air (atmosphère) et du ciel des astres (éther).

(2) *II Cor.*, xii, 7.

chrétiens. C'était le résultat de la prédication des Apôtres depuis la Pentecôte. Saint Pierre n'avait-il pas prêché depuis lors que Jésus est l'Auteur de la vie, le Sauveur de tous, le Juge des vivants et des morts? (1)

Les affirmations de saint Paul sur la préexistence éternelle de la personne divine de Jésus ont la même élévation que celles que nous trouvons dans l'Évangile de saint Jean, dont nous parlerons en dernier lieu.

(1) *Actes des Apôtres*, iii, 13-16; iv, 10-18; v, 29-31.

CHAPITRE V

Le Verbe fait chair selon saint Jean

Les exégètes catholiques ont longuement montré, ces dernières années, qu'on ne peut apporter aucun argument valable contre l'authenticité et l'historicité du quatrième Évangile que la tradition, d'une façon unanime, a toujours attribuée à l'apôtre saint Jean (1). On a montré, par la langue même dans laquelle il est écrit et par la façon dont il est composé, que son auteur était juif, était un témoin oculaire et un disciple de Jésus, celui qui est appelé dans ce livre, où l'apôtre saint Jean n'est jamais nommé, « le disciple que Jésus aimait ». Il a voulu suppléer à ce qui manquait dans les Synoptiques pour la description des faits, surtout de ceux passés en Judée, et aussi pour les sermons de Notre-Seigneur qui n'étaient souvent rapportés qu'en substance par les trois premiers Évangiles (2). Le livre a été écrit entre 80 et 100, comme le reconnaît le rationaliste Harnack.

(1) Rappelons que saint Irénée, dans son livre *Adversus Hæreses* écrit de 174 à 189, dit que le quatrième Évangile a été composé par « Jean, disciple du Seigneur, celui qui a reposé sur sa poitrine, et qu'il le publia lorsqu'il habitait à Ephèse ». Or saint Irénée eut d'intimes relations avec saint Polycarpe et d'autres disciples immédiats des Apôtres, et il est un témoin exceptionnel, en tant qu'il est né en Asie, a vécu à Rome et fut évêque de Lyon.

(2) Cf. LAGRANGE, O. P., *Saint Jean* (1925), Introd. : ch. I, II, III; et J.-M. VOSTÉ, O. P., *Studia Joannea*, 2^e ed. (Rome, 1930), c. II : « De prologo Joanneo et Logo », et c. VI : « Ultimi Christi sermones »; BATAIFFOL, *L'Enseignement de Jésus*, p. 196 sq.

La fin principale du quatrième Évangile est certainement dogmatique, il a été écrit surtout pour montrer contre les Cérinthiens et les Ébionites que Jésus est vraiment le Fils de Dieu, comme il est déclaré dans les dernières lignes, ch. xx, 31. Quant aux faits qu'il rapporte, ils ne sont jamais proposés comme des allégories ou des paraboles ; ils sont donnés comme des faits réellement arrivés.

On ne peut pas dire non plus que, en rapportant les sermons de Jésus, saint Jean expose plutôt ses idées personnelles, car en plusieurs endroits il distingue nettement les paroles du Christ des réflexions personnelles qu'il fait à leur sujet (1).

*
**

Le Prologue

Le prologue du quatrième évangile sert de fondement dogmatique à tout le livre et en indique le point de vue. Il expose ce qu'est le *Verbe fait chair*, et d'abord quels sont les rapports du Verbe avec Dieu (1, 1-2) :

« Au commencement était le Verbe,
et le Verbe était en Dieu,
et le Verbe était Dieu.
Il était au commencement en Dieu. »

C'est-à-dire : avant le monde, avant le temps, était le Verbe de toute éternité. *Il était en Dieu*, comme sa parole intérieure, il était en communion substantielle et active avec Dieu le Père, mais distinct de lui, et il a été envoyé par lui. Distinct du Père, le Verbe était cependant consubstantiel au Père, car il est dit : *et le Verbe était Dieu*, Θεός ἦν ὁ Λόγος, *et Deus erat Verbum*. Le Verbe était uni éternellement à son Père par l'unité de nature et de volonté. Par ces premiers

(1) Ch. II, 21; XII, 33; VII, 39.

versets du Prologue, saint Jean s'élève de l'humanité du Sauveur à sa personnalité divine et à sa divinité, comme, sur le bord de l'océan, le regard se porte du rivage à l'immensité de cet océan et se perd en lui, sans pouvoir en atteindre qu'une infime partie. L'étendue de l'océan est pourtant finie, bornée, tandis que la perfection du Verbe est infinie.

Les rapports du Verbe avec les créatures en général sont exprimés dans le verset suivant (v. 3) :

« Tout par lui a été fait,
et sans lui rien n'a été fait,
rien de ce qui existe. »

Tout sans exception, même la matière, a été fait par lui. Le Père possède la puissance créatrice, mais rien ne vient à l'existence si le Verbe ne lui donne la forme. Avant sa création le monde avait une existence idéale dans le Verbe; il était éternellement présent à l'intelligence divine, où tout est vie (1).

Enfin les rapports du Verbe avec les hommes sont exprimés v. 4 et 5 :

« En lui était la vie,
et la vie était la lumière des hommes.
Et la lumière luit dans les ténèbres,
et les ténèbres ne l'ont point reçue. »

La lumière naturelle de l'intelligence et la lumière surnaturelle de la révélation et de la foi, que le Verbe répand sur la terre, brillent parmi les hommes plongés dans les ténèbres de l'ignorance et du péché; et beaucoup d'hommes sont restés endurcis malgré les miracles du Verbe fait chair et n'ont pas reçu la lumière qu'il apportait.

L'Évangéliste dit plus loin, 1, 11 : « Il vint chez lui, et les

(1) Cf. S. AUGUSTIN, in *Evang. sec. Joannem*, cap. 1, tr. I, 16. — S. THOMAS, I^a, q. 18, a. 4. — BOSSUET, *Elévations sur les Mystères*, 12^e semaine, 10^e élévation.

siens ne l'ont pas reçu »; III, 19 : « La lumière est venue dans le monde, et les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises. »

Par opposition, à ceux qui l'ont reçu, qu'a-t-il donné ? « A tous ceux qui l'ont reçu, il leur a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu » (1, 12-13). C'est-à-dire à tous ceux qui l'ont reçu comme créateur et auteur du salut éternel, qu'ils fussent juifs ou païens, il a donné le pouvoir de devenir, dans l'ordre surnaturel, fils de Dieu par adoption.

Cette filiation n'est pas le résultat de la génération naturelle, elle ne vient pas « du sang, ni de la volonté de la chair (de l'instinct aveugle des sens), ni de la volonté de l'homme (éclairée par la raison) », mais elle vient immédiatement de Dieu. On peut dire que le fils adoptif de Dieu est « né de Dieu » (1, 13), au sens où Jésus dira à Nicodème : « Nul, s'il ne renaît de l'eau et de l'Esprit (par le baptême), ne peut entrer dans le royaume de Dieu. Car ce qui est né de la chair est chair, et ce qui est né de l'Esprit est esprit » (Jean, III, 5-8). Saint Pierre dit de même que, par la grâce qui nous sanctifie, nous sommes rendus « participants de la nature divine » (*II Petri*, 1, 4), nous participons à la vie intime de Dieu.

Tel est le Verbe dans ses rapports avec Dieu le Père et avec les hommes. « *Le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous* » (1, 14). Le mot *chair* signifie ici *homme*, comme souvent dans le langage biblique (1) ; il a été choisi pour mieux marquer la réalité de l'humanité du Christ et le suprême abaissement du Verbe. Toutes les hérésies relatives au Christ Jésus viendront se briser contre cette parole, qu'elles nient sa divinité, ou la réalité de son humanité, ou leur union dans la personne du Verbe.

Quelles sont les sources de cette doctrine ? (2) Elles se

(1) « Toute chair avait corrompu sa voie sur la terre » (Genèse, VI, 12; Isaïe, XL, 5; Joël, II, 28).

(2) Plusieurs rationalistes soutiennent que la doctrine de saint

trouvent dans l'enseignement même de Notre-Seigneur, conservé dans la tradition apostolique et comparé avec ce que l'Ancien Testament nous dit de la Sagesse éternelle et de la Parole de Dieu (1).

Après le Prologue, le quatrième Évangile se divise naturellement en deux parties : Jésus manifeste sa mission et sa divinité pendant sa vie publique, I, 19-XII ; — Jésus manifeste sa mission et sa divinité pendant sa passion et après sa résurrection, XIII-XX.

*
**

*Jésus manifeste sa mission et sa divinité
pendant sa vie publique*

Tout d'abord Jésus est reconnu comme Dieu par les hommes de bonne volonté, puis l'incrédulité et l'opposition de

Jean sur le Verbe ou Logos provient en partie du juif Philon, son contemporain. Philon parle bien d'un Logos qu'il appelle fils de Dieu, qui a un rôle dans la formation du monde et qui apporte aux hommes une révélation céleste. Mais le Logos de Philon n'est pas créateur, il est fils de Dieu au même titre que le monde, il n'est ni Messie, ni Rédempteur. Philon n'a jamais eu l'idée de l'incarnation.

(1) Dans l'Ancien Testament la création est attribuée à la parole de Dieu. « Dieu dit : « Que la lumière soit ! » et la lumière fut » (Gen., I, 3). La parole de Dieu est ensuite personnifiée dans les *Psaumes* (Ps. XXXIII, 6 ; CVII, 20 ; CXLVII, 15, 18 ; CXLVIII, 8). D'après l'*Écclésiastique*, la Sagesse a son origine et sa demeure en Dieu (I, 1) ; elle est éternelle et se manifeste dans les œuvres de la création (I, 4, 9, 10) ; elle est un abîme insondable de science (XXIV, 38-47).

Cette doctrine se développe et se précise dans le *livre de la Sagesse*, VII, 25-26 ; VIII, 6, 8 ; IX, 4, 9.

Les *Épîtres de saint Paul* contenaient plusieurs éléments de la doctrine johannique du Logos : *Col.*, I, 15-16 ; II, 9 ; *Phil.*, II, 5-11 ; *Hébr.*, I, 1-3 ; IV, 12. Saint Jean a pu employer de préférence le mot *Logos* dont plusieurs philosophes faussaient le sens, pour en préciser la signification.

bien des Juifs éclatent et augmentent, enfin Jésus est glorifié à son entrée triomphale à Jérusalem. Ce sont les trois sections de cette première partie.

Jésus est d'abord désigné comme le Messie et le Fils de Dieu par Jean-Baptiste, I, 28-34 : « *Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui efface le péché du monde...* J'ai vu l'Esprit descendre du ciel comme une colombe, et il s'est reposé sur lui. Et moi je ne le connaissais pas ; mais celui qui m'a envoyé baptiser dans l'eau m'a dit : Celui sur qui tu verras l'Esprit descendre et se reposer, c'est lui qui baptise dans l'Esprit-Saint. Et moi j'ai vu et j'ai rendu témoignage que celui-là est le Fils de Dieu. »

Le lendemain et le surlendemain les premiers disciples, André, Simon-Pierre, Philippe, Nathanaël, reconnaissent Jésus comme Messie et même, selon le témoignage de Jean Baptiste, comme Fils de Dieu (I, 35, 41, 45, 49). Puis Jésus fait son premier miracle à Cana (II, 11), il se manifeste à Jérusalem en chassant les vendeurs du temple : « Ne faites pas, dit-il, de la maison de mon Père une maison de trafic » (II, 16). Beaucoup, voyant les miracles qu'il faisait, crurent en lui (II, 23). Il dit à Nicodème, III, 13-16 : « Nul n'est monté au ciel, si ce n'est celui qui est descendu du ciel, le Fils de l'homme qui est dans le ciel... Il faut que le Fils de l'homme soit élevé, afin que tout homme qui croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. En effet Dieu a tellement aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais ait la vie éternelle. »

Jean Baptiste donne un nouveau témoignage, III, 31-36 : « Celui qui vient d'en haut est au-dessus de tous... Celui qui vient du ciel est au-dessus de tous, et ce qu'il a vu et entendu il l'atteste... Dieu ne lui donne pas l'Esprit avec mesure. Le Père aime le Fils et il lui a tout remis entre les mains. Celui qui croit au Fils a la vie éternelle. »

Jésus se manifeste ensuite en Samarie, et les Samaritains le reconnaissent : « Nous savons, disent-ils, qu'il est vrai-

ment le *Sauveur du monde* » (iv, 42). En Galilée Jésus guérit le fils d'un officier, celui-ci croit en lui avec toute sa maison (iv, 53).

*
**

Mais à peine la filiation divine de Jésus est-elle reconnue par les hommes de bonne volonté, l'incrédulité des Juifs éclate et leur opposition désormais se fait de plus en plus sentir.

Cette opposition commence parce que le Sauveur guérit un paralytique le jour du sabbat (v, 16...). « Mais Jésus leur dit : *Mon Père agit jusqu'à présent, et moi aussi j'agis*. Sur quoi, les Juifs cherchaient encore avec plus d'ardeur à le faire mourir, parce que, non content de violer le sabbat, il disait encore que Dieu était son père, se faisant égal à Dieu. Jésus reprit donc la parole et leur dit : « En vérité, en vérité, je vous le dis, le Fils ne peut rien faire de lui-même, mais seulement ce qu'il voit faire au Père ; et tout ce que fait le Père, le Fils aussi le fait pareillement... Comme le Père ressuscite les morts et donne la vie, ainsi le Fils donne la vie à qui il veut. Le Père même ne juge personne, mais il a donné au Fils le jugement tout entier, afin que tous honorent le Fils comme ils honorent le Père... En vérité, en vérité je vous le dis, celui qui écoute ma parole et croit à celui qui m'a envoyé a la vie éternelle.... Comme le Père a la vie en lui-même (la vie par essence), ainsi il a donné au Fils d'avoir la vie en lui-même. »

L'incrédulité éclate aussi en Galilée, lorsque Jésus dit qu'il est le pain de vie dont il faut se nourrir par la foi et qu'il donnera plus tard en nourriture (vi).

L'opposition augmente en Judée à la fête des Tabernacles (vii-x) : Jésus dit aux Pharisiens, viii, 12-19 : « *Je suis la lumière du monde...* Vous ne connaissez ni moi, ni mon Père ; si vous me connaissiez, vous connaîtriez aussi mon Père. » Il ajoute, viii, 42-56-59 : « Si Dieu était votre Père, vous m'aimeriez... Abraham, votre père, a tressailli de joie

de ce qu'il devait voir mon jour; il l'a vu et il s'est réjoui. » Les Juifs lui dirent : « Vous n'avez pas encore cinquante ans, et vous avez vu Abraham ! » Jésus leur répondit : *En vérité, en vérité, je vous le dis avant qu'Abraham fût, je suis*. Alors ils prirent des pierres pour les lui jeter; mais Jésus se cacha, et sortit du temple. » — « Avant qu'Abraham fût, je suis : πρὶν Ἀβραὰμ γενέσθαι, ἐγὼ εἰμί. », Eimi, n'indiquant, par opposition à γενέσθαι, aucun commencement, exprime la préexistence éternelle et immuable de la personne du Verbe, avant l'incarnation.

La même opposition s'accroît encore à l'occasion d'un discours de Jésus lors de la fête de la Dédicace. Notre-Seigneur se promenait dans le temple et dit (x, 27-30) : « Mes brebis entendent ma voix ; je les connais, et elles me suivront. *Et je leur donne une vie éternelle*, et elles ne périront jamais, et nul ne les ravira de ma main : mon Père, qui me les a données, est plus grand que tous, et nul ne peut les ravir de la main de mon Père. Mon Père et moi nous sommes un. » Les Juifs ramassèrent de nouveau des pierres pour le lapider comme un blasphémateur, « parce que, étant homme, lui dirent-ils, vous vous faites Dieu » (x, 33). Jésus venait en réalité d'affirmer sa divinité en disant : *Le Père et moi nous sommes un*, et en s'attribuant comme au Père la toute-puissance en vertu de laquelle il conserve les âmes dans le bien, de telle façon que nul ne peut les ravir de sa main. Les Juifs comprirent si bien qu'il avait affirmé non seulement sa messianité, mais sa divinité, qu'il le traitèrent de blasphémateur et voulurent le lapider, eux qui attendaient le Messie, mais le Messie conquérant qui répondait à leurs préjugés nationaux. Quelque temps après, Jésus, ayant dit : *Je suis la résurrection et la vie* (xi, 25), ressuscite Lazare. Les Juifs témoins du miracle croient en lui; alors les sanhédrins se décident à le faire mourir (xi).

Enfin, au terme de son ministère, Jésus fait à Jérusalem une entrée triomphale. Des Gentils désirent le voir. Une voix venue du ciel fait entendre ces paroles : « *Je l'ai glo-*

rifié et je le glorifierai encore », et Jésus dit : « Quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tous les hommes à moi » (xii, 28-32). Cependant les ennemis du Sauveur restent incrédules.

*
**

*Jésus manifeste sa divinité
durant sa vie souffrante et sa vie glorieuse*

A la dernière Cène, Notre-Seigneur dit à ses disciples : « Vous m'appellez le Maître et le Seigneur; et vous dites bien, car je le suis » (xiii, 13). Dans le discours après la Cène, Jésus dit : « Je suis la voie, la vérité et la vie, nul ne vient au Père que par moi » (xiv, 6). Dieu seul peut dire : non pas seulement j'ai la vérité et la vie, mais *je suis la vérité et la vie*, car Dieu seul est l'Être même éternellement subsistant. Plus loin, lorsque Philippe demande : « Seigneur, montrez-nous le Père, et cela suffit », Jésus lui répond : « Il y a longtemps que je suis avec vous et tu ne m'as pas connu. *Philippe, celui qui m'a vu a vu aussi le Père...* Ne crois-tu pas que je suis dans le Père, et que le Père est en moi?... Le Père qui demeure en moi fait lui-même les œuvres », les miracles que j'accomplis (xiv, 9... — Item, 20).

En promettant le Consolateur, *l'Esprit de vérité*, Jésus ajoute : « Celui-ci me glorifiera, parce qu'il recevra de ce qui est à moi et il vous l'annoncera. *Tout ce que le Père a est à moi.* C'est pourquoi j'ai dit qu'il (le Saint-Esprit) recevra de ce qui est à moi, qu'il vous l'annoncera » (xvi, 14 ss. — Item xvi, 28, 32).

Dans la Prière sacerdotale (xvii, 1, 5, 10) Jésus dit encore : « Père, l'heure est venue de glorifier votre Fils, afin que votre Fils vous glorifie... afin qu'à tous ceux que vous lui avez donnés, il donne la vie éternelle... J'ai achevé l'œuvre que vous m'avez donné à faire. Et maintenant à vous, Père, glorifiez-moi auprès de vous, de la gloire que j'avais auprès de vous avant que le monde fût...

« Je prie pour ceux que vous m'avez donnés, parce qu'ils sont à vous : car *tout ce qui est à moi est à vous, et tout ce qui est à vous est à moi*, et que je suis glorifié en eux. »

Puis la gloire divine de Jésus est manifestée dans sa Passion, malgré la haine de ses ennemis et les humiliations qu'ils lui infligent : Les soldats venus avec Judas reculent et tombent à terre lorsque Jésus leur dit : « Qui cherchez-vous ? — Jésus de Nazareth. — C'est moi » (xviii, 6). A Pilate il déclare : « *Mon royaume n'est pas de ce monde... quiconque est de la vérité écoute ma voix* » (xviii, 36 ss.). Et lorsque Pilate, cherchant à le sauver, dit : « Je ne trouve aucun crime en lui », les Juifs lui répondent : « Nous avons une loi, et d'après notre loi il doit mourir, parce qu'il s'est fait *Fils de Dieu* » (xix, 7).

La gloire de Jésus se manifeste enfin aux yeux qui savent s'ouvrir par ses dernières paroles : « *Tout est consommé* » (xix, 30), par l'héroïsme de sa mort, par sa douceur pour ses bourreaux, finalement par sa résurrection. Elle se manifeste par ses dernières recommandations à ses Apôtres après la résurrection : « *Paix avec vous. Comme mon Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie...* Recevez l'Esprit-Saint. Ceux à qui vous remettrez les péchés, ils seront remis; et ceux à qui vous les retiendrez, ils seront retenus » (xx, 21...).

L'apôtre Thomas, finalement convaincu de la réalité de sa résurrection, lui dit : « Mon Seigneur et mon Dieu » (xx, 28).

Puis, après la pêche miraculeuse, Jésus, accomplissant la promesse faite à Pierre, lui confie la charge de gouverner toute l'Eglise : « Pais mes agneaux... Pais mes brebis. » Il apparaît ainsi de plus en plus comme le chef du royaume de Dieu.

*
**

Que conclure au sujet du témoignage relatif à la divinité de Jésus, contenu dans le quatrième évangile ?

Les déclarations de Jésus qui s'y trouvent expriment manifestement qu'il est Fils de Dieu par nature, et non par

adoption; c'est même pour ce motif que les Juifs demandent sa mort, parce que, disent-ils, « il disait que Dieu était son Père, se faisant égal à Dieu » (v, 8; x, 33; et xix, 7).

Or ces témoignages expriment la même chose que ce qui se lit en saint Matthieu, xi, 27, et Luc, x, 22 : « Toutes choses m'ont été données par mon Père; personne ne connaît le Fils, si ce n'est le Père, et personne ne connaît le Père, si ce n'est le Fils et celui à qui le Fils a voulu le révéler. »

Enfin cette dernière affirmation contenue en saint Matthieu et en saint Luc n'est pas inférieure aux paroles sublimes du prologue de saint Jean :

« Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu... Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous (et nous avons vu sa gloire, gloire comme celle qu'un fils unique tient de son Père), tout plein de grâce et de vérité... Dieu, personne ne le vit jamais : *Le Fils unique, qui est dans le sein du Père, c'est lui qui l'a fait connaître* » (i, 1, 14, 18).

Saint Jean dira de même dans la I^{re} de ses Épîtres, i, 1 : « Ce qui était dès le commencement, ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé et ce que nos mains ont touché, du Verbe de vie... ce que nous avons vu et entendu, nous vous l'annonçons pour que vous soyez en communion avec nous, et que notre communion soit avec le Père et avec son Fils Jésus-Christ. »

Telle est la contemplation de saint Jean, toute semblable à celle de saint Paul.

Le persécuteur converti sur le chemin de Damas et le disciple que Jésus aimait se sont rencontrés. Ce que saint Jean nous dit dans son Évangile vers 80, c'est ce que saint Paul avait écrit dans ses Épîtres vers 53, c'est aussi ce que prêchait saint Pierre dès le jour de la Pentecôte, en disant que Jésus est l'Auteur de la vie et le chef du royaume de Dieu, annoncé par les prophètes.

CHAPITRE VI

L'annonce prophétique du Sauveur

Les prophéties de l'Ancien Testament considérées en général contiennent toutes, on le sait, trois assertions fondamentales : Il n'y a qu'un seul Dieu; son règne spirituel doit s'étendre à toutes les nations; le Messie, envoyé par lui, sera le chef de ce royaume. Cette vue générale se précise et se confirme grandement par l'étude des principales prophéties prises en particulier, surtout si l'on considère le développement progressif des révélations divines depuis les promesses faites au premier homme et aux patriarches, jusqu'aux prédictions de David et d'Isaïe qui précisent même les circonstances de la vie et de la Passion du Sauveur.

Il faut rappeler aussi que, parmi ces patriarches et ces prophètes, plusieurs sont une figure du Christ à venir, comme *Abraham*, le père des croyants, comme *Isaac*, qui porte le bois de son sacrifice et se laisse lier pour être immolé, comme *Joseph*, vendu par ses frères et devenant le salut des siens. De même *Moïse*, le libérateur, le chef et le législateur des Hébreux; *Job*, figure du Christ souffrant; *David*, type du Messie par ses épreuves, sa royauté, sa prière, ses psaumes; *Jérémie* par ses souffrances et son amour pour son peuple, ou encore *Jonas*; c'est Notre-Seigneur lui-même qui signale dans Jonas la figure de sa prédication et de sa sépulture (Matth., xii, 39-41; Luc, xi, 29-32).

* *

Les prophéties de la période patriarcale

Les révélations prophétiques de la période des patriarches jusqu'à Moïse inclusivement annoncent le *Sauveur du monde* qui sera *de la famille d'Abraham, d'Isaac, de Jacob et de Juda*, fils de Jacob, qui donna son nom à l'une des douze tribus d'Israël et fut le père de la race royale de David.

Sitôt après le péché du premier homme, Dieu annonce, en même temps que le châtement, le Sauveur futur, qui sera de la race de la femme, et par qui cette race écrasera la tête du serpent (1). — La bénédiction future, annonce Lamech, passera par Noé (2), qui de fait est sauvé du déluge avec les siens ; Dieu renouvelle avec lui l'alliance et lui en donne pour signe l'arc-en-ciel (3). Noé annonce à son tour que Dieu choisira les tentes de Sem pour y habiter (4). De fait, c'est un fils de Sem, Abraham, que Dieu choisit pour en faire le père de son peuple. Il lui dit : « Quitte ton pays... et va dans le pays que je te montrerai. Je ferai de toi une grande nation, je te bénirai et je rendrai grand ton nom. *Tu seras une bénédiction... et toutes les familles de la terre seront bénies en toi* (5). » Dieu renouvela plusieurs fois à Abraham cette promesse (6), en particulier en lui annonçant la naissance d'Isaac, d'où devait venir sa postérité.

Enfin Abraham est mis à l'épreuve, lorsque le Seigneur lui demande de *sacrifier le fils de la promesse, Isaac*. Mais l'ange du Seigneur l'arrête : « Ne porte pas la main sur l'enfant... car je sais maintenant que tu crains Dieu et que tu ne m'as pas refusé ton fils unique... *Parce que tu as fait cela, je te bénirai et je te donnerai une postérité nombreuse*

(1) Genèse, III, 15. — (2) Ibid., v, 29. — (3) Ibid., ix, 12. — (4) Ibid., ix, 27. — (5) Ibid., xii, 1-3. — (6) Ibid., xiii, 14-17 ; xvii, 1-9 ; xviii, 17-19.

comme les étoiles du ciel... En ta postérité seront bénies toutes les nations de la terre (1). »

C'est ensuite Isaac qui reçoit la même bénédiction divine, à cause des mérites de son père : « parce qu'Abraham a obéi à ma voix (2) ». »

De même Jacob, fils d'Isaac, substitué à son aîné Esaü, qui avait vendu son droit d'aînesse, entendit de la bouche de son père désormais éclairé sur la substitution : « *Que le Dieu tout-puissant te bénisse... afin que tu deviennes une multitude de peuples ! Qu'il te donne la bénédiction d'Abraham à toi et à ta postérité avec toi !* (3) » Jacob entendit même le Seigneur lui dire : « *Ta postérité sera comme la poussière de la terre... toutes les familles de la terre seront bénies en toi et en ta postérité* (4) » ; c'est alors qu'il vit une échelle dont le sommet touchait le ciel, sur elle des anges de Dieu montaient et descendaient, et au haut se tenait le Seigneur.

Le même Jacob, près de mourir, bénit ses fils, et dit spécialement à Juda : « *Le sceptre ne s'éloignera point de Juda, ni le bâton de commandement d'entre ses pieds, jusqu'à ce que vienne le Pacifique, le Prince de la paix (schilo) ; c'est à lui que les peuples obéiront* (5). »

Ainsi, pour résumer ces prophéties de la Genèse : Le salut sortira de la postérité de la femme (iii, 15), de la race de Seth (v, 29), de la branche de Sem (ix, 26), de la famille d'Abraham (xii, 3), de la famille d'Isaac (xxvi, 1-4), de celle de Jacob (xxxv, 9), de la tribu de Juda (xliv, 10).

Plus tard Balaam annonce : « Un astre sort de Jacob, un sceptre s'élève d'Israël (6). » — Enfin Moïse, législateur et libérateur d'Israël, annonce : « *Yahvéh, ton Dieu, suscitera, du milieu de toi (Israël), d'entre tes frères, un prophète tel que moi : vous l'écouteriez* (7). » Cette promesse, dans son

(1) Genèse, xxii, 12-18. — (2) Ibid., xxvi, 5. — (3) Ibid., xxviii, 4. — (4) Ibid., xxviii, 14. — (5) Ibid., xlix, 8-10. — (6) Nombres, xxiv, 17. — (7) Deutéronome, xviii, 15.

sens complet, comprend éminemment le Messie, le prophète par excellence, le médiateur universel entre Dieu et les hommes, l'auteur de la seconde alliance, comme Moïse a été le médiateur de la première. C'est pourquoi le Nouveau Testament rapporte cette promesse au Christ et la déclare accomplie en lui. Jésus lui-même dira aux Pharisiens : « Si vous croyiez Moïse, vous me croiriez aussi, parce qu'il a écrit de moi (1). » Saint Pierre après la Pentecôte dira aux Juifs : « Moïse a dit : « Le Seigneur votre Dieu vous suscitera d'entre vos frères un prophète semblable à moi, vous l'écoutez en tout ce qu'il vous dira. Et quiconque n'écouterait pas ce prophète sera exterminé du milieu du peuple. »... (Or) c'est à vous premièrement que Dieu, ayant suscité son Fils, l'a envoyé pour vous bénir, lorsque chacun de vous se détournera de ses iniquités (2). » Saint Étienne premier martyr rapporte aussi cette prophétie de Moïse, avant d'être lapidé par les Juifs (3).

Tel est en raccourci le développement de la révélation prophétique à l'âge des patriarches. Elle se précise de plus en plus à l'époque suivante.

*
**

La période des Rois

A cette époque, qui est surtout celle de David, le Messie est annoncé comme *Roi, Fils de Dieu, Prêtre* par excellence, et même *sa Passion et son sacrifice* sont décrits.

Tout d'abord Anne, mère de Samuel, salue de loin dans son cantique le roi et le Christ que Dieu enverra : « Le Seigneur jugera les extrémités de la terre ; il donnera sa puissance à son roi, et il montrera la puissance de son Oint » ou de son Christ (4).

(1) Jean, v, 46. — (2) Actes des Apôtres, iii, 22. — (3) Ibid., vii, 37. — (4) I Rois, ii, 10.

Dieu, par la bouche du prophète Nathan, promet à David en récompense de l'édification du temple : « Quand tes jours seront accomplis et que tu seras couché avec tes pères, j'élèverai ta postérité après toi, celui qui sortira de tes entrailles, et j'affermirai son royaume. C'est lui qui bâtera une maison à mon nom, et j'affermirai pour toujours le trône de son royaume. Je serai pour lui un père, et il sera pour moi un fils... Ma grâce ne se retirera point de lui... Ta maison et ton règne seront affermés pour toujours (1). »

Le titre de *fils de David* donné au Messie dans les écrits rabbiniques suppose que la signification messianique de ce passage était universellement reconnue chez les Juifs.

David lui-même dans les Psaumes annonce le règne universel de Dieu et décrit les gloires et les douleurs du Messie. — Celui-ci sera Roi sur tous les peuples : « Tous les rois se prosterneront devant lui ; toutes les nations lui seront soumises. Car il délivrera le pauvre qui crie vers lui, et le malheureux dépourvu de tout secours » (Ps. LXXI, 11-12).

Quel grand sens prennent pour nous ces paroles si nous pensons à la fête de l'Épiphanie et à celle du Christ-Roi !

Ce Roi est appelé par David l'Oint du Seigneur, le Christ, et même le Fils de Dieu, comme on le voit dans le Psaume II : « Les rois de la terre se soulèvent contre Yahvéh et contre son Oint », c'est-à-dire contre celui qui a reçu l'onction royale, ici, l'Oint par excellence, le Roi-Messie. « Mais, continue le Psaume, celui qui est assis dans les cieus se rit de ses ennemis.... Je publierai le décret. Yahvéh m'a dit : Tu es mon Fils, je t'ai engendré aujourd'hui. Demande, et je te donnerai les nations pour héritage, pour domaine les extrémités de la terre. » Nous voyons la réalisation de cette prophétie dans la catholicité de l'Église.

(1) II Rois, vii, 12-16. Cette prophétie se rapporte dans le sens immédiat à Salomon (vers. 13), mais dans la personne de Salomon est comprise sa descendance tout entière (vers. 14-16). Aussi saint Pierre l'applique-t-il à Jésus-Christ (Actes des Apôtres, ii, 30).

Le psaume cix décrit la Royauté et le Sacerdoce du Messie : « *Dixit Dominus Domino meo : Sede a dextris meis. Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Assieds-toi à ma droite, jusqu'à ce que je fasse de tes ennemis l'escabeau de tes pieds. Le Seigneur étendra de Sion le sceptre de ta puissance...* Il l'a juré, et ne s'en repentira point : *Tu es prêtre pour toujours à la manière de Melchisédech.* Adonaï est à droite... il exerce son jugement parmi les nations. » C'est ce que développera l'Épître de saint Paul aux Hébreux.

Mais David prévoit aussi que le Messie sera *victime volontaire pour le péché*. Il est dit au psaume xxxix, 7-9 : « Tu n'as voulu ni sacrifice, ni oblation... tu n'as voulu ni holocauste, ni victime expiatoire. Alors j'ai dit : *Voici, je viens* — c'est de moi qu'il est écrit dans le livre de la loi —, *je viens pour faire ta volonté, ô mon Dieu.* » Saint Paul dans l'Épître aux Hébreux, x, 7-9, écrit que le Christ a dit ces paroles en entrant dans le monde, et s'est offert comme victime volontaire, les sacrifices de l'ancienne Loi étant impuissants à effacer le péché.

On lit encore dans le psaume xxi ces paroles que Jésus prononça sur la Croix : « *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné?*... Mon Dieu, je crie pendant le jour, et tu ne réponds pas ; la nuit, et je n'ai point de repos. Pourtant tu es saint... En toi se sont confiés nos pères. Ils se sont confiés, et tu les as délivrés. Ils ont crié vers toi, et ils ont été sauvés... *Et moi je suis un ver, et non un homme, l'opprobre des hommes et le rebut du peuple.* Tous ceux qui me voient se moquent de moi ; ils ouvrent les lèvres, ils branlent la tête, en disant : « *Qu'il s'abandonne au Seigneur ! qu'il le sauve, qu'il le délivre, puisqu'il l'aime !* » Oui, c'est toi qui m'as tiré du sein maternel... Ne t'éloigne pas de moi, car l'angoisse est proche, car personne ne vient à mon secours... Autour de moi sont de nombreux taureaux, les forts de Basan m'environnent... *Tous mes os sont disjointes...* Ma langue s'attache à mon palais... Des chiens m'environnent ; une troupe de scélérats rôdent autour de

moi. Ils ont percé mes mains et mes pieds (1). *Je pourrais compter tous mes os.* Eux, ils m'observent, il me contemplent ; ils se partagent mes vêtements, ils tirent au sort ma tunique. Et toi, Seigneur, ne t'éloigne pas ! Tu es ma force, viens en hâte à mon secours !... Sauve-moi de la gueule du lion... »

David annonce enfin les fruits du sacrifice du Messie et sa résurrection, dans le psaume xv, 10 : « *Tu ne livreras pas, Seigneur, mon âme au séjour des morts. Tu ne permettras pas que celui qui t'aime voie la corruption du tombeau.* »

Comme le montre le Père Lagrange, O. P., « la seule explication littérale du psaume xvi (xv), 10, surtout d'après le grec, est celle des Actes des Apôtres (ii, 25-32 ; xiii, 35-37) : celui qui parle dans le psaume espère ressusciter... — Les Apôtres, témoins de la résurrection de Jésus-Christ, lui en ont fait très naturellement l'application (2). »

Enfin, même dans le psaume xxi, 23-29, qui commence par ces mots : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » David décrit *la gloire du Messie*, comme le fruit de sa douloureuse Passion : « Alors, dit le serviteur de Dieu, j'annoncerai ton nom à mes frères, au milieu de l'assemblée je te louerai : Vous tous, qui craignez le Seigneur, louez-le !... glorifiez-le, vous tous, postérité d'Israël, car il n'a pas méprisé, il n'a pas rejeté la souffrance du pauvre, il n'a pas caché sa face devant lui, et quand l'affligé a crié vers lui, il l'a entendu... Les extrémités de la terre se souviendront et se tourneront vers Yahvéh (vers le Dieu d'Israël), et toutes les familles des nations se prosterneront devant lui. »

En résumé, David annonce les souffrances et les gloires du Messie. Il sera Fils de Dieu (ps. ii, 7), il sera le roi puissant, doux aux humbles, mais redoutable aux méchants

(1) De même au Psaume lxxviii, 22, il est dit : « Ils me donnent pour nourriture du fiel, et pour breuvage du vinaigre. »

(2) P. LAGRANGE, *Le Messianisme dans les Psaumes*, Rev. biblique, 1905, p. 192.

(ps. LXXI), le prêtre par excellence (ps. cx), mais en même temps il sera la victime volontaire pour le péché (ps. xxxix, 7-9) ; il sera accablé de tourments et souffrira une mort affreuse (ps. xxi, LXVIII), mais il sortira glorieux du tombeau (ps. xv, 10).

Après David, Salomon chante la Sagesse éternelle qui doit se manifester au monde : Proverbes, VIII, 22-IX, 6 : « Yahvéh m'a possédée au commencement de ses voies, dit la Sagesse... J'ai été engendrée dès l'éternité... La Sagesse a bâti sa maison... Elle a immolé ses victimes, mêlé son vin, et dressé sa table... Elle dit à ceux qui sont dépourvus de sens : Venez et mangez de mon pain et buvez du vin que j'ai mêlé... et marchiez dans la voie de l'intelligence. » Nous connaissons aujourd'hui l'Eucharistie, le pain eucharistique et le précieux sang.

De même, le Cantique des cantiques, selon la tradition, chante l'union du Christ avec son Église, dont il est aussi parlé dans le psaume XLIV, 7.

On le voit, dans ces prophéties de la période des rois, il s'agit toujours, comme dans les précédentes, d'un Messie descendant d'Israël, mais en même temps Fils de Dieu et Dieu lui-même : *Dixit Dominus Domino meo*, et Notre-Seigneur, s'appuyant sur ce psaume cix, put réduire au silence les Pharisiens en leur disant (Matth., xxii, 41-44) : « Que vous semble du Christ ? De qui est-il fils ? » Ils lui répondirent : « De David. » — « Comment donc, leur dit-il, David inspiré d'en haut l'appelle-t-il Seigneur en disant : *Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Assieds-toi à ma droite, jusqu'à ce que je fasse de tes ennemis l'escabeau de tes pieds* ? Si donc David l'appelle Seigneur, comment est-il son fils ? » Nul ne pouvait rien lui répondre, et, depuis ce jour, personne n'osa plus l'interroger. » (Item Marc, xii, 35-37 ; Luc, xx, 41-44.)

Les prédictions de la période des prophètes, celles surtout d'Isaïe, vont apporter encore des précisions nouvelles sur le Sauveur et l'œuvre qu'il doit accomplir.

*
**

La période des prophètes

A cette époque de l'histoire du peuple d'Israël, ce qui se précise c'est surtout l'origine du Sauveur, ses qualités, ses fonctions, son sacrifice.

Abdias, 21, annonce en général que des sauveurs viendront sur le mont Sion. — Joël, II, 28-32, prédit l'effusion de l'Esprit de Dieu sur toute chair, et il ajoute : « Quiconque invoquera le nom de Yahvéh sera sauvé, car sur la montagne de Sion et de Jérusalem il y aura une réunion de sauvés, comme l'a dit le Seigneur, et parmi les survivants seront ceux que Yahvéh appelle. » — Osée annonce la conversion d'Israël (III, 5) et la royauté du Messie futur (XI, 1). — Michée montre les peuples accourant à Jérusalem, la ville du salut (1), et le Messie naissant à Bethléhem : « *Et toi, Bethléhem Ephrata, trop petite pour être entre les chiliades (villes) de Juda, c'est de toi que sortira celui qui doit être le dominateur en Israël, et dont l'origine est dès les temps anciens, dès les jours de l'éternité... Il sera grand jusqu'aux extrémités de la terre* (2). » Nous voyons la réalisation de cet oracle aujourd'hui même dans le progrès des missions ou de l'évangélisation.

Mais c'est surtout Isaïe qui, dans sa grande prophétie, décrit la nativité du Messie, ses divins attributs, son royaume universel, son sacrifice qui doit donner le salut à tous les peuples et son triomphe.

D'abord la nativité : « Yahvéh lui-même vous donnera un signe : *Voici que la Vierge a conçu et enfante un fils, et elle lui donne le nom d'Emmanuel* » (VII, 14). Ce texte isolé serait déjà frappant, mais demeure encore obscur. De quelle

(1) Michée, IV ; item Isaïe, II, 2 sq. ; Zacharie, VIII, 20 sq.

(2) Michée, V, 1-3.

Vierge s'agit-il? Cela se précise dans la suite, car le nom d'Emmanuel est plus explicitement déterminé au chapitre suivant (viii, 8, 10) où Emmanuel désigne le *Seigneur*, le Messie, « *Dieu est avec nous* ». Aussi l'évangéliste saint Matthieu (1, 23) et à sa suite toute la tradition catholique entendent, dans ce texte d'Isaïe, par la *Vierge*, la Vierge Marie, et par *Emmanuel* le Verbe incarné, le Fils de Dieu fait homme, véritablement *Dieu avec nous* (1). Saint Matthieu, 1, 21, montrera comment la révélation faite à Joseph avant la naissance de Jésus est le couronnement de celle dont nous parlons : « L'ange du Seigneur apparut en songe à Joseph et lui dit : « Joseph, fils de David, ne crains point de prendre « avec toi Marie ton épouse, car ce qui est formé en elle est « l'ouvrage du Saint-Esprit. Elle enfantera un fils, et tu lui « donneras le nom de Jésus, car il sauvera son peuple de ses « péchés. » Or, ajoute saint Matthieu, tout cela arriva afin que fût accompli ce qu'avait dit le Seigneur par le Prophète : « La Vierge concevra et enfantera un fils, et on le nommera « Emmanuel », c'est-à-dire, remarque saint Matthieu, *Dieu avec nous*. »

*
**

Les fonctions du Messie sont décrites à partir du chapitre ix, 5 : « *Un enfant nous est né, un fils nous a été donné; l'empire a été posé sur ses épaules, et on le nomme le Conseiller admirable, Dieu fort, Père du siècle futur, Prince de la paix.* » Rien de plus grand ne peut être annoncé; ces mots *Dieu fort* signifient manifestement que dans cet enfant qui doit venir au monde résidera la plénitude des forces divines. Ces paroles, bien peu en saisirent le sens plein quand elles furent écrites. Nous voyons qu'elles ont déjà l'élévation du Prologue de l'Évangile de saint Jean : « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était

(1) Cf. LAGRANGE, *La Vierge et Emmanuel* (Revue biblique, 1892, p. 481); et KNABENBAUER, *Comm. in Isaiam*, 1, p. 172.

Dieu... Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous. »

Au chapitre xi, 1, il est dit : « *Un rameau sortira du tronc de Jessé* (père de David), et de ses racines croîtra un rejeton. *Sur lui reposera l'Esprit de Yahvéh*, Esprit de sagesse et d'intelligence, Esprit de conseil et de force, Esprit de science et de piété (1), la crainte du Seigneur le remplira. ... Il jugera les petits avec justice et fera droit aux humbles de la terre. » C'est l'énumération des dons du Saint-Esprit que le Messie recevra éminemment, et les justes par participation.

Son royaume universel est annoncé, xvi, 5; xviii, 7; xxiv-xxvii; et aussi son caractère *de pierre angulaire*, xxviii, 16 : « Ainsi parle le Seigneur, Yahvéh : *Voici que j'ai mis pour fondement en Sion une pierre, pierre éprouvée, angulaire, de prix, solidement posée. Celui qui s'appuiera sur elle avec foi n'aura pas à fuir.* » Saint Pierre après la Pentecôte dira aux membres du sanhédrin : « Ce Jésus (au nom de qui cet homme a été guéri) est la pierre rejetée par vous de l'édifice, et qui est devenue la pierre angulaire. Et le salut n'est en aucun autre; car il n'y a pas sous le ciel un autre nom qui ait été donné aux hommes, par lequel nous devons être sauvés (Act. Ap., iv, 11). Cette pierre d'angle, avait dit Isaïe, viii, 14, « sera aussi une pierre d'achoppement... beaucoup trébucheront contre elle, ils tomberont et se briseront. » Saint Paul le rappelle dans l'Épître aux Romains, ix, 32, et il ajoute : « mais quiconque croit en lui ne sera pas confondu ». De même : Éphés., ii, 20; I Petr., ii, 4.

Isaïe annonce, xxxv, 4..., que Dieu lui-même viendra : « *Voici votre Dieu... Il viendra lui-même et vous sauvera.* Alors s'ouvriront les oreilles des sourds. Le boiteux bondira comme un cerf, et la langue du muet éclatera de joie... Il y a là une route, une voie, qu'on appelle la voie sainte. Nul

(1) Selon l'hébreu, il faut plutôt ici lire « crainte de Dieu », mais les Septante et la Vulgate mettent « piété », qui a à peu près le même sens.

impur n'y passera... Ceux qui la suivront, les simples mêmes, ne s'égarent pas... Les délivrés y marcheront, et les rachetés de Yahvéh reviendront. Ils viendront en Sion avec des cris de joie; une allégresse éternelle couronnera leur tête. » Le salut messianique est ordinairement associé par les prophètes à la suprême apparition de Dieu sur la terre (Isaïe, VII, 14; XL, 5; Malachie, III, 1).

Les vertus et les œuvres du serviteur de Dieu sont clairement prédites, XLII, 1-9 : « *Voici mon serviteur, que je soutiendrai, mon élu, en qui mon âme se complait; j'ai mis mon Esprit sur lui; il répandra la justice parmi les nations. Il ne criera point, il n'élèvera pas la voix, il ne se fera pas entendre dans les rues. Il ne brisera pas le roseau à demi rompu, il n'éteindra pas la mèche qui fume encore. Il annoncera la justice en vérité. Il ne faiblira point et ne se laissera point abattre, jusqu'à ce qu'il ait établi la justice sur la terre... Ainsi parle Dieu, Yahvéh, qui a créé les cieux et les a déployés... Moi, Yahvéh, je t'ai appelé dans la justice... je fais de toi l'alliance du peuple, la lumière des nations, pour ouvrir les yeux des aveugles, pour délivrer ceux qui sont assis dans les ombres de la mort. Je suis Yahvéh (Celui qui est), c'est là mon nom, et je ne donnerai ma gloire à nul autre, ni mon honneur aux idoles...* » — XLIII, 1 ... : « Ne crains point, Israël, car je t'ai racheté... Quand tu passeras par les eaux, je serai avec toi et tu ne seras pas englouti. Quand tu marcheras au milieu du feu, la flamme ne te brûlera pas. Car moi, Yahvéh, je suis ton Dieu, et le Saint d'Israël est ton sauveur. »

« Le serviteur de Dieu » suivant quelques rationalistes signifie le peuple d'Israël tout entier; mais la plupart des critiques aujourd'hui et tous les exégètes catholiques remarquent que dans cette prophétie XLII, 1-9, le serviteur de Dieu est clairement distingué du peuple d'Israël; c'est d'une personne réelle, distincte de la masse de la nation, qu'il est dit : « *il ne brisera pas le roseau à demi rompu, il n'éteindra pas la mèche qui fume encore. Il annoncera la justice en*

vérité. » Et Jésus lui-même, comme le rapporte saint Matthieu, XII, 17, en demandant aux Apôtres de ne pas faire connaître ses miracles, pour ne pas provoquer le goût du merveilleux, s'appliquera à lui-même cette prophétie.

*
**

Isaïe insiste même beaucoup sur le sacrifice du Sauveur; il le décrit, en précisant plusieurs détails qui seront réalisés à la lettre pendant la Passion de Jésus : L, 6 : « *J'ai livré mon dos à ceux qui me frappaient (flagellation), et mes joues à ceux qui m'arrachaient la barbe; je n'ai pas dérobé mon visage aux outrages et aux crachats. Le Seigneur, Yahvéh, me viendra en aide; c'est pourquoi l'outrage ne m'a point abattu... et je sais que je ne serai pas confondu.* » — LII, 13, LIII : « Mon serviteur prospérera; il grandira, il sera exalté, souverainement élevé. Beaucoup ont été dans la stupeur en le voyant, tant il était défiguré, son aspect n'était plus celui d'un homme, ni son visage celui des enfants des hommes... Il n'avait ni forme, ni beauté pour attirer nos regards... Il était méprisé et abandonné des hommes, homme de douleurs et connaissant la souffrance, comme un objet devant lequel on se couvre le visage; il était en butte au mépris, et nous n'avons fait de lui aucun cas. Véritablement c'était nos maladies qu'il portait, et nos douleurs dont il était chargé; et nous, nous le regardions comme un puni, frappé de Dieu et humilié (1). Mais lui a été transpercé à cause de nos péchés, brisé à cause de nos iniquités; le châtiment qui nous donne la paix a été sur lui, et c'est par ses meurtrissures que nous avons été guéris. Nous étions tous errants comme des brebis; chacun de nous suivait sa propre voie,

(1) Ainsi les amis de Job ne voulaient voir en lui qu'un coupable.

et Yahvéh a fait retomber sur lui l'iniquité de nous tous. »

Il y a là tout le mystère de la Rédemption prédit en ce qu'il a d'essentiel, et en plusieurs de ses détails :

LIII, 7 : « On le maltraite, et lui se soumet à la souffrance et n'ouvre pas la bouche; semblable à l'agneau qu'on mène à la tuerie, et à la brebis muette devant ceux qui la tondent, il n'ouvre point la bouche. Il a été enlevé (mis à mort) par une injuste condamnation, et parmi les témoins qui donc a pensé qu'il était frappé à cause des péchés de mon peuple? » — Pas même les Apôtres, à l'exception de Jean, ne saisiront, au moment de la Passion et de la mort du Sauveur, que c'est pour notre salut qu'il s'offrait et mourait ainsi sur la Croix.

Cette prophétie est tellement frappante qu'elle a été appelée la Passion selon Isaïe, la Passion rédemptrice en ce qu'elle a de plus profond, dans son motif suprême de Miséricorde et de Justice, la Passion entrevue à l'avance en ce qu'elle a de plus intime, en ce qui apparaîtra dans une mesure à Marie au pied de la Croix, à saint Jean, aux saintes femmes, au bon larron, au centurion, la Passion, source infinie de grâces, en ce qui restera caché pour la plupart de ceux qui verront mourir Jésus sur sa Croix.

*
**

Enfin Isaïe après les abaissements et les souffrances du Messie décrit son triomphe et la conversion de beaucoup. LIII, 10 : « Il a plu à Yahvéh de le briser par la souffrance; mais quand son âme aura offert le sacrifice expiatoire, il verra une postérité, il vivra de longs jours, et le dessein de Yahvéh (c'est-à-dire la conversion des peuples et l'établissement du règne de Dieu dans le monde) prospérera dans ses mains... mon Serviteur justifiera beaucoup d'hommes... Parce qu'il a livré son âme à la mort et qu'il a été mis au nombre des malfaiteurs, et lui-même a porté la faute de beaucoup, il intercédera pour les pécheurs. » Saint Paul écrira aux Hébreux, VII, 25, après la Résurrection et l'As-

cension : « Le Christ toujours vivant ne cesse d'intercéder pour nous. »

La prophétie d'Isaïe s'achève par la description de la gloire de la nouvelle Jérusalem, qui attire les nations à sa lumière, par le tableau de sa sainteté et de sa splendeur. LV, 1, 5 : « O vous tous qui avez soif, venez aux eaux vives... Les nations qui ne te connaissent pas accourront à toi, à cause de Yahvéh, ton Dieu, et du Saint d'Israël, parce qu'il t'a glorifié ! Cherchez le Seigneur, pendant qu'il se trouve. Invoquez-le, tandis qu'il est près. Que le méchant se convertisse... car il pardonne largement. Car mes pensées ne sont pas vos pensées, et vos voies ne sont pas mes voies, dit Yahvéh. Autant les cieux sont élevés au-dessus de la terre, autant mes voies et mes pensées sont au-dessus des vôtres. »

— LX, 1-3 : « Lève-toi, Jérusalem, et resplendis ! Car ta lumière paraît, et la gloire du Seigneur s'est levée sur toi. Car les ténèbres couvraient la terre et les peuples. Mais sur toi le Seigneur se lèvera, sa gloire resplendira sur toi. Les nations marcheront vers ta lumière, et les rois vers la clarté de ton lever. » — Isaïe entrevoit même la Jérusalem céleste : LX, 20 : « Le soleil ne sera plus ta lumière pendant le jour... Le Seigneur sera pour toi une lumière éternelle; ton Dieu sera ta gloire, ton soleil ne se couchera plus, car le Seigneur sera pour toi une lumière éternelle et les jours de deuil seront achevés. » Ces textes font prévoir ce que Notre-Seigneur appellera si souvent « la vie éternelle ».

Comme le dit le P. Condamin, S. J., *Le livre d'Isaïe*, p. 361 : « Dans ce magnifique poème, Jérusalem est représentée comme le centre du royaume universel, s'étendant à toutes les nations, religieux, où tout converge vers le culte de Jahvé, composé de justes et de saints, éternel (55, 3 ; 60, 15, 19, 20 ; 61, 8). Les théologiens ont raison de voir la réalisation de ces promesses dans l'Eglise fondée par Jésus-Christ, puisque le Serviteur de Jahvé est Jésus-Christ, et que la postérité nombreuse du Serviteur, les multitudes d'hommes qui lui sont données pour prix de ses souffrances et de

sa mort, doivent peupler la nouvelle Jérusalem (53, 10-12 ; 54, 1-3). »

Isaïe est incontestablement le plus grand des prophètes, par l'importance de ses révélations et la puissance de son style. Il vécut à une des époques les plus troublées de l'histoire d'Israël, qui eut alors beaucoup à souffrir des Assyriens (1). Comme il est dit dans l'Ecclésiastique, XLVIII, 25-28 : « Isaïe consola ceux qui pleuraient dans Sion, il annonça les choses futures et cachées, avant leur réalisation. » Le style d'Isaïe est à la fois simple et sublime, d'un naturel parfait, d'une très grande noblesse, et d'un éclat exceptionnel. Ses sentences sont concises, pénétrantes, et mettent en relief les points saillants, pour dissiper les illusions et attirer fortement l'attention sur le règne de Dieu, pour faire pressentir la grandeur du Messie et la majesté de la gloire divine. Isaïe est aussi doué d'un vrai génie poétique; la puissance de l'imagination chez lui n'est pas moindre que la grandeur des idées à exprimer. Ce génie poétique apparaît en particulier dans les contrastes, les antithèses de ses prédictions. Dans son œuvre les prophéties proprement dites sont toujours en style poétique, une partie est en vers, et en vers d'une grande beauté. C'est l'inspiration au sens le plus élevé et tout à fait surnaturel du mot.

(1) Nous voyons maintenant Isaïe auréolé de gloire, mais de son vivant, c'était un homme simple, quoique de grande famille (VII, 3), marié à une seule femme (III, 3), père de deux enfants (VII, 3 ; VIII, 3, 18) ; il était l'ami et le conseiller d'un roi très éprouvé, Ezéchias, et après l'invasion de Sennachérib (XXXVII sq), le prophète, dont le nom devait être connu de tous les siècles à venir, rentra dans l'obscurité. D'après une tradition très ancienne il fut martyrisé, scié avec une scie de bois. Saint Paul, *Hébreux*, XI, 37, parle des prophètes qui ont été ainsi mis à mort. Selon une tradition juive semblable, Jérémie fut lapidé.

*
*
*

Après Isaïe, Jérémie prédit le vrai pasteur que Dieu doit susciter, XXXIII, 4-8 : « Les jours viennent, dit Yahvéh, où je susciterai à David un germe juste; il régnera en roi, il sera sage et fera droit et justice dans le pays. Dans ses jours, Juda sera sauvé. » — Item XXXIII, 14. — Ezéchiel, XXXIV, 23-31, dit de même au nom du Seigneur : « Je leur susciterai un pasteur qui les fera paître, ... ce seront des pluies de bénédiction... Et ils sauront que moi, Yahvéh, leur Dieu, je suis avec eux. » Ezéchiel dit aussi après la vision des ossements desséchés qui reprennent vie : XXXVII, 24 : « Mon serviteur David sera leur roi, et ils auront tous un même pasteur. » Jésus dira (Jean, X, 11-16) : « Je suis le bon pasteur. Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis... Je suis le bon pasteur : je connais mes brebis, et elles me connaissent, comme mon Père me connaît et que je connais mon Père, et je donne ma vie pour mes brebis. J'ai encore d'autres brebis, qui ne sont pas dans cette bergerie; il faut aussi que je les amène, qu'elles entendent ma voix, et il y aura une seule bergerie et un seul pasteur. » Le royaume de Dieu universel annoncé par les prophètes sera réalisé dans l'Eglise militante, souffrante et triomphante.

Daniel, II, 34-44, voit la petite pierre lancée d'en haut qui doit renverser le colosse aux pieds d'argile, qui est le symbole de l'idolâtrie. Il voit aussi que « la pierre devient une grande montagne et remplit toute la terre », puis il explique le symbole en disant (II, 44) : « Le Dieu du ciel suscitera un royaume qui ne sera jamais détruit, et dont la domination ne passera point à un autre peuple; il brisera et anéantira tous ces royaumes, et lui-même subsistera à jamais. » C'est l'annonce de l'indéfectibilité de l'Eglise.

Daniel, VII, 13-18, prévoit aussi le pouvoir qui sera donné au Fils de l'homme : « Il lui fut donné domination, gloire

et règne, et tous les peuples, nations et langues le servirent. Sa domination est une domination éternelle qui ne passera point, et son règne ne sera jamais détruit... Les saints du Très-Haut recevront le royaume, et ils posséderont le royaume à jamais, pour une éternité d'éternités. »

Enfin Daniel annonce de façon très mystérieuse dans la prophétie des soixante-dix semaines le temps de la venue du Messie (ix, 24) : Soixante-dix semaines ont été déterminées sur ton peuple et sur ta ville sainte pour enfermer la prévarication, pour sceller les péchés, et pour expier l'iniquité et pour amener la justice éternelle, pour sceller la vision du prophète et pour oindre le Saint des saints. » La tradition de l'Église a entendu ce verset de l'œuvre accomplie dans le monde par la venue de Jésus-Christ. Les 70 semaines sont des septaines d'années, 70 périodes de sept ans, comme celles du Lévitique, xxv, 8, jusqu'à l'avènement de Celui qui effacera les péchés du monde.

Parmi les derniers prophètes, Aggée, ii, 1-10, promet à ses contemporains que le Messie entrera dans le nouveau temple qu'ils bâtissent. — Zacharie salue le Messie à Sion (ii, 8-13), le « germe » (iii, 8), qui doit élever le vrai temple du Seigneur (vi, 9-15), le roi sur sa pauvre monture, sur une ânesse (ix, 9), le Sauveur, source de grâce à Jérusalem (xiii, 1; xiv).

Le dernier des prophètes, Malachie, annonce le précurseur qui doit le suivre à plus de quatre siècles de distance (iii, 1); il parle du sacrifice qui remplacera tous les autres (i, 10-14) : « Du levant au couchant mon nom est grand parmi les nations, et en tout lieu on offre à mon nom de l'encens et des sacrifices, une oblation pure, car mon nom est grand parmi les nations, dit le Dieu des armées. » Ce verset est appliqué par la tradition catholique au sacrifice de la Loi nouvelle, c'est-à-dire au sacrifice eucharistique qui perpétue en substance celui de la Croix jusqu'à la fin du monde, dans tous les peuples évangélisés.

*
**

Tel est le développement progressif des révélations divines sur le Messie. On en voit l'admirable unité depuis les débuts de la période des patriarches. Toutes ces prophéties annoncent l'établissement de la religion monothéiste, le règne universel du vrai Dieu, du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, devant devenir le Dieu de toutes les nations de la terre. Toutes elles annoncent le Messie chef du royaume de Dieu, le Messie, Sauveur du monde, qui sera de la famille d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, de la tribu de Juda, qui sera par suite fils de David selon la chair, et pourtant Fils de Dieu et Prêtre par excellence, dont le Sacrifice douloureux effacera les péchés du monde, et sera une source de grâces toujours nouvelles pour toutes les âmes de bonne volonté.

*
**

La force des prophéties

Après l'exposé du sens vrai du témoignage divin de l'Ancien Testament qui annonce la venue du Sauveur, nous pouvons saisir quelle est la force de ces prédictions.

Dieu seul par sa prescience a pu prévoir longtemps avant les événements (au moins 400 ans), et jusque dans les détails, nombre d'actes libres futurs, qui devaient être posés par la liberté de plusieurs, par celle du Messie, par celle de ses disciples et par celle de ses persécuteurs.

L'annonce est d'autant plus frappante que la liberté des pharisiens et des bourreaux était opposée à celle de Jésus et de ses apôtres, et qu'évidemment ils ne se sont pas entendus pour réaliser ces prédictions. Pourtant jusque dans le détail elles se sont accomplies.

Jésus est né à Bethléem (Michée, v, 2) de la famille de Juda et de David (Gen., xlix, 10; Is., vii, 13-14), pour annoncer l'évangile aux pauvres et aux petits (Is., xxix, 18, 19); il

a ouvert les yeux aux aveugles, rendu la santé aux infirmes et conduit à la lumière ceux qui languissaient dans les ténèbres (Is., Lxi, 1). Il a enseigné la voie parfaite, a été le précepteur des Gentils (Is., Lv, 4; XLII, 1-7). Il a été victime pour les péchés du monde (Is., LIII, 5). Il a été à la fois la pierre d'achoppement et la pierre angulaire (Is., VIII, 14; Ps. CXVII, 22). Il a été aussi comme la petite pierre annoncée par Daniel (II, 35) qui devait croître en une montagne et remplir toute la terre.

Il a été rejeté, méconnu (Ps. CVM, 8; Is., LIII, 2, 3), trahi, vendu (Zach., XI, 12), souffleté, moqué, couvert de crachats (Isaïe, L, 6), abreuvé de fiel (Ps. LXVIII, 22). Il a été transpercé, ses mains et ses pieds ont été cloués (Zach., XII, 10; Ps. XXI, 17); il est mort de ce supplice (Daniel, IX, 26), et ses habits ont été jetés au sort.

Il est ressuscité (Ps. XV, 10) le troisième jour (Ps. CIX, 1). Il est monté au ciel pour s'asseoir à la droite du Tout-Puissant (Ps. CIX, 1). — Les rois se sont armés contre lui (Ps. II, 2). Mais ensuite les rois de peuples nombreux, par toute la terre, l'ont adoré (Is., LX, 14). Et la vocation des Gentils par Jésus-Christ, annoncée par tous les prophètes, s'est réalisée.

*
**

Voilà quelque chose qui après l'arrivée des événements est singulièrement frappant.

Dieu seul a pu prévoir tous ces actes libres posés par des hommes dont beaucoup étaient opposés les uns aux autres. Surtout *Dieu seul a pu prévoir les faits absolument exceptionnels, qui ne dépendent que de sa liberté à lui*, en dehors de toute attente naturelle des hommes, comme la venue du Messie à Bethléhem plutôt qu'ailleurs, comme son triomphe après l'écrasement de la Passion, comme l'évangélisation de tout le monde connu des anciens par quelques pauvres pêcheurs de Galilée.

De telles prédictions, si nombreuses, si certaines, si extra-

ordinaires, ne peuvent être quelque chose de naturel. Elles dépassaient la sagacité humaine et aussi les aspirations naturelles des Juifs si portés à voir matériellement les choses mêmes de la religion, et si peu inclinés à faire participer les autres peuples à leurs privilèges religieux.

Ces prédictions ne peuvent pas non plus être quelque chose de fortuit, car un hasard aveugle, étant chose toute accidentelle, ne peut être la cause première de l'ordre du monde ni des grands événements qui donnent à l'histoire son sens le plus élevé. Ce serait dire que *l'ordre provient de l'absence d'ordre*, que l'harmonie et la beauté des plus grandes vies humaines proviennent d'une cause inintelligente, que le plus parfait sort du moins parfait, sans raison aucune.

Et puis enfin *la sainteté exceptionnelle*, que tous reconnaissent à Jésus, même Renan et les autres rationalistes, *ne peut venir que d'une cause intelligente et sainte*, qui ne peut être que Dieu même dont Jésus est l'envoyé.

Aussi Pascal a pu écrire : « La plus grande des preuves de Jésus-Christ sont les prophéties. C'est aussi à quoi Dieu a le plus pourvu... Il a suscité des prophètes durant seize cents ans (c'est-à-dire depuis Abraham); et, pendant quatre cents ans après, il a dispersé toutes ces prophéties avec tous les Juifs qui les portaient dans tous les lieux du monde (1). Voilà quelle a été la préparation à la naissance de Jésus-Christ, dont l'Évangile devait être cru de tout le monde : il a fallu non seulement qu'il y ait eu des prophéties pour le faire croire, mais que ces prophéties fussent (répandues) par tout le monde, pour faire embrasser l'Évangile par tout le monde (2). »

Pascal, pour mieux faire voir la force de ces prédictions,

(1) C'est pendant cette période que les Juifs se répandirent dans Alexandrie, dans l'Asie Mineure, et de là dans la Grèce et dans l'empire romain.

(2) *Pensées*, édition Ernest Havet, p. 273. Les citations qui suivent sont prises dans les mêmes pages relatives aux Prophéties.

insiste sur la multiplicité des prophètes venus à différentes époques, en diverses conditions, et pourtant tous d'accord entre eux sur ce qu'ils annoncent :

« Quand un seul homme aurait fait un livre des prédictions sur Jésus-Christ, pour le temps et pour la manière (dont il devait naître, vivre et mourir), et que Jésus-Christ serait venu conformément à ces prophéties, ce serait une force infinie. Mais il y a bien plus ici : *c'est une suite d'hommes, durant quatre mille ans* (c'est-à-dire depuis la création), *qui, constamment et sans variation, viennent, l'un en suite de l'autre, prédire ce même avènement.* C'est un peuple tout entier qui l'annonce, et qui subsiste pendant quatre mille années, pour rendre en corps témoignage des assurances qu'ils en ont, et dont ils ne peuvent être détournés par quelques menaces et persécutions qu'on leur fasse : ceci et tout autrement considérable. »

Le temps prédit en particulier par Daniel (II, 27 ; IX, 20 ; XI, 2...) était impossible à prévoir humainement à cause de la complexité des événements qui devaient y être réunis. « Il faut être hardi, dit Pascal, pour prédire une même chose en tant de manières : Il fallait que les quatre monarchies idolâtres ou païennes (dont parle Daniel), la fin du règne de Juda et les soixante-dix semaines (ou septaines d'années) *arrivasent en même temps*, et le tout avant que le deuxième temple (de Jérusalem) fût détruit. » Daniel en effet avait dit (IX, 26) : « Après 62 semaines (faisant suite au 7 autres), le Christ sera tué, et un peuple viendra avec son chef, qui détruira la ville et le sanctuaire. » De fait, quelques années après la mort de Notre-Seigneur, en 70, l'armée romaine commandée par Titus prit et détruisit Jérusalem.

De même il était prédit qu'en ce même temps, avant la destruction de Jérusalem, bien des païens seraient instruits et amenés à la connaissance du vrai Dieu adoré par les Juifs, que beaucoup se convertiraient.

Or, ajoute Pascal, « il est arrivé qu'en la quatrième monarchie, avant la destruction du second temple, les païens

en foule adorent Dieu et mènent une vie angélique : les filles consacrent à Dieu leur virginité et leur vie ; les hommes renoncent à leurs plaisirs. Ce que Platon n'a pu persuader à quelque peu d'hommes choisis et si instruits, *une force secrète le persuade à cent millions d'hommes ignorants, par la vertu de peu de paroles*. »

De fait, entre la mort de Jésus et l'année 70, date de la destruction du temple de Jérusalem, ont lieu la Pentecôte, la conversion de saint Paul, ses trois voyages apostoliques, le premier concile de Jérusalem, la fondation des différentes Églises auxquelles saint Paul adresse ses lettres, son martyre et celui de saint Pierre.

Que s'est-il donc passé ? « Les riches, continue l'ascal, quittent leurs biens, les enfants quittent la maison délicate de leurs pères pour aller dans l'austérité d'un désert. Qu'est-ce que tout cela ? C'est ce qui a été prédit si longtemps auparavant. Depuis deux mille ans (c'est-à-dire depuis Abraham), aucun païen n'avait adoré le Dieu des Juifs ; et *dans le temps prédit, la foule des païens adore cet unique Dieu.* Les temples sont détruits, les rois se soumettent à la Croix. *Qu'est-ce que tout cela ? C'est l'esprit de Dieu qui s'est répandu sur la terre.* »

En effet le prophète Joël (II, 28), parlant au nom du Seigneur, avait annoncé : « Je répandrai mon Esprit sur toute chair : vos fils et vos filles prophétiseront... Même sur les serviteurs et les servantes je répandrai mon Esprit en ces jours-là. »

Et vraiment il en fut ainsi. Comme le dit encore Pascal : « Tous les peuples étaient dans l'infidélité et dans la concupiscence ; toute la terre fut ardente de charité. Les princes quittent leurs grandeurs ; les filles souffrent le martyre. *D'où vient cette force ? C'est que le Messie est arrivé. Voilà l'effet et les marques de sa venue.* »

Malgré toutes les persécutions et malgré les passions révoltées cela s'est produit : « Tout ce qu'il y a de grand sur la terre s'unit (contre Jésus-Christ et les apôtres), les savants,

les sages, les rois. Les uns écrivent, les autres condamnent, les autres tuent (pendant trois siècles). Et, nonobstant toutes ces oppositions, ces gens simples et sans force résistent à toutes ces puissances et se soumettent, même ces rois, ces savants, ces sages, et ôtent l'idolâtrie de toute la terre. Et tout cela se fait par la force qui l'avait prédit (1). »

Le Seigneur avait annoncé par la bouche d'Ezéchiel (xvii, 22-24) le royaume du Messie : « J'ai abaissé l'arbre qui était élevé (l'idolâtrie) et élevé celui qui était abaissé... Moi Yahvéh, je l'ai dit et je le ferai. »

*
**

Une objection vient à l'esprit, qui a été notée au même endroit par Pascal : « Si cela était si clairement prédit aux Juifs, comment ne l'ont-ils pas cru ? ou comment n'ont-ils pas été exterminés de résister à une chose si claire ? »

« Je réponds, dit-il : premièrement, cela a été prédit et qu'ils ne croiraient pas une chose si claire et qu'ils ne seraient point exterminés. Et secondement rien n'est plus glorieux au Messie ; car il ne suffisait pas qu'il y eût des prophètes ; il fallait que leurs prophéties fussent conservées sans soupçon. Or, etc. », c'est ainsi que tout s'est produit. « ... Les Juifs, en tuant Jésus-Christ pour ne pas le recevoir pour Messie, lui ont donné la dernière marque de Messie. Et en continuant à le méconnaître, ils se sont rendus témoins irréprochables (qui parlent contre eux-mêmes sans vouloir s'en rendre compte) ; et en le tuant et en continuant à le renier, ils ont accompli les prophéties (2). »

David en effet et Isaïe avaient annoncé que le Serviteur de Dieu « serait méprisé et abandonné des hommes, en butte au mépris, qu'on ne ferait de lui aucun cas, qu'il serait regardé comme puni, frappé de Dieu et humilié (3) ».

(1) PASCAL, *Pensées*, *ibid.*

(2) PASCAL, *ibidem*. — (3) *Isaïe*, lxxi, 3, 4.

Mais, en annonçant ses souffrances et sa mort expiatoire, les prophètes avaient aussi prédit son élévation, et l'établissement par lui du règne spirituel de Dieu sur tous les peuples. C'est ce que l'évangélisation du monde a réalisé.

Dieu a ainsi prévu de toute éternité la faute des Juifs, mais il ne l'a nullement voulue ; il l'a seulement permise en vue d'un plus grand bien, en vue de la patience héroïque du Sauveur. Cette prévision divine n'a supprimé ni la liberté de Jésus ni celle de ses persécuteurs.

De tout cela se dégagent deux conclusions : L'attente messianique a été altérée, matérialisée par les préjugés nationaux des Juifs. Nous, ne matérialisons pas l'Evangile, ne l'abaïssons pas à nous, mais, par notre fidélité, élevons-nous vers lui, laissons la grâce divine nous élever vers lui et pratiquons-le véritablement.

La force probante des prophéties ne doit pas seulement produire un effet sur notre intelligence, mais aussi sur notre cœur et sur notre âme. Il faut que nous montrions par notre propre vie que vraiment le Christ est venu, et qu'il est Sauveur, que son action régénératrice est toujours vivante dans le monde et qu'elle doit continuer jusqu'à la fin des temps, tout comme aux premiers jours du Christianisme.

CHAPITRE VII

La personnalité divine de Jésus

Pour entrevoir ce que fut et ce qu'est toujours la vie intime de Notre-Seigneur, il faut s'arrêter à contempler le mystère de sa personnalité divine.

Nous avons vu quelle réserve il mit d'abord à la manifester, pour ne pas exciter un enthousiasme tout extérieur dans une foule avide de merveilleux et de prospérité terrestre. Nous voyons mieux maintenant pourquoi il s'est présenté au début sous le voile des paraboles comme le Semeur de vérité divine, comme le bon Pasteur qui donne sa vie pour ses brebis, comme le fils unique du maître de la vigne, envoyé après les serviteurs qui ont été maltraités et tués par les vigneron. Il annonce en cette parabole qu'il sera mis à mort.

Au cours de son ministère de plus en plus il apparaît comme l'égal du législateur divin du Sinaï, puisqu'il vient *parfaire la loi divine*. En guérissant le paralytique, il s'attribue le *pouvoir de remettre les péchés*, de refaire ou régénérer les âmes : « Venez à moi, vous tous qui êtes épuisés et brisés, et moi je vous referai » (Matth., XI, 28).

Enfin il déclare plus nettement sa filiation divine en approchant de la Passion. Il l'affirme devant les Pharisiens avec une autorité qui ne convient qu'à Dieu; lui, qui est doux et humble de cœur, ne craint pas de leur dire : « *En vérité, en vérité, je vous le dis, avant qu'Abraham fût, je suis* » (Joan., VIII, 58). Il déclare : « *Le Père et moi nous sommes un* » (Joan., X, 30). — « *Je suis la voie, la vérité et la vie* » (Joan., XIV, 5). Il ne dit pas seulement, comme les prophètes : J'ai

reçu la vérité pour vous la transmettre; il dit : « Je suis la Vérité et la Vie », ce qui ne convient qu'à Dieu seul.

Tel est l'enseignement de Jésus sur sa divinité. Les Apôtres l'ont compris ainsi. Saint Pierre a vu en lui « *l'Auteur de la vie* » (Act. Ap., III, 15); saint Paul : « Le Fils unique de Dieu qui a créé avec son Père toutes les choses visibles et invisibles » (Col., I, 15), « le Fils qui, étant égal à Dieu le Père, s'est abaissé en se faisant obéissant jusqu'à la mort de la croix » (Phil., II, 6). Saint Jean-Baptiste a vu en lui « *l'Agneau de Dieu qui efface les péchés du monde* » (Joan., I, 29), et saint Jean l'Évangéliste l'a appelé le *Verbe fait chair* : « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu » (Joan., I, 1).

L'Église ne fait donc que redire le témoignage de Jésus sur lui-même, lorsqu'elle professe dans le Credo qu'il est : « *Fils unique de Dieu, Lumière de Lumière, vrai Dieu de vrai Dieu;... consubstantiel au Père* », et que « *par lui tout a été fait* », *per quem omnia facta sunt* (Symbole de Nicée).

Tel est en résumé le témoignage de Notre-Seigneur sur sa filiation divine; avec le secours de la théologie, méditons sur le sens et la portée de ce témoignage et demandons à Dieu la grâce de la contemplation de ce mystère, dont notre âme devrait se nourrir constamment et dont elle doit vivre de plus en plus.

*
**

Pour pénétrer un peu ce mystère de la Personnalité divine de Jésus, il faut voir quelles sont les *convenances de l'Incarnation* du côté de Dieu et du côté de l'homme. Nous trouverons là une grande lumière.

Jésus s'est attribué à lui-même les propriétés de la nature divine et celles de la nature humaine. Il nous est apparu comme véritablement homme, né dans le temps à Bethléhem, et mort sur la Croix, et il a dit en même temps : « *Je suis la Voie, la Vérité et la Vie.* » Je suis la Vérité et la Vie en leur plénitude.

Comment *une seule et même personne* peut-elle avoir deux natures infiniment distantes, la nature divine et la nature humaine? — Nous avons peut-être cessé de nous en étonner, de ce saint étonnement qui est celui de la contemplation. Mais il en est un autre, qui tourne, lui, à la négation.

L'incrédulité objecte : Un Dieu fait chair ne serait plus ni Dieu, ni homme, mais un être fabuleux, une chimère, moitié Dieu, moitié homme, il aurait une nature mixte, ni divine ni humaine (ce fut l'erreur d'Eutychès). Comment, disent les incrédules, le Dieu infini qui gouverne les mondes serait-il en personne dans le corps d'un petit enfant, qu'un rien peut faire mourir? Un Dieu infini dans le sein d'une Vierge ! Ainsi parle la sagesse humaine qui ne voit que ténèbres dans les vérités surnaturelles trop hautes et trop fortes pour elle.

Certes, l'union de l'humanité et de la divinité en la personne de Jésus reste un mystère incompréhensible pour le croyant; elle ne s'éclairera définitivement qu'au ciel. Cependant la lumière de la foi nous montre dès ici-bas que, d'une part, *Dieu tend à se communiquer le plus possible à l'homme*, et que, d'autre part, *l'homme tend à s'unir le plus possible à Dieu*. Si l'on rapproche ces deux vérités, elles permettent de soupçonner de loin ce qu'est l'union de l'humanité et de la divinité en la personne du Sauveur.

Ce sont les deux points qu'il importe ici de développer.

*
**

Dieu s'est donné en personne à l'humanité

Dieu, d'une part, tend à se communiquer le plus possible à l'homme. Pourquoi? Parce que Dieu est le souverain Bien et que la bonté est *essentiellement communicative*; le bien tend naturellement à se répandre, à faire part de la richesse qui est en lui (1). Et *plus un bien est parfait, plus il tend à*

(1) Cf. S. THOMAS, III^a, q. 1, a. 1.

se communiquer pleinement et intimement (1). Le soleil répand autour de lui la lumière et la chaleur, la plante et l'animal arrivés à l'âge adulte donnent la vie à une autre plante et à un autre animal. Plus haut, l'artiste et le savant, qui ont conçu un idéal, tendent à le faire connaître; l'apôtre, qui a la passion du bien, veut la communiquer aux autres; la bonté est essentiellement communicative, et plus elle est d'ordre élevé, plus elle se donne abondamment et intimement; tandis que l'amitié d'une âme superficielle reste toute sensible et extérieure, celle d'une âme élevée est généreuse par le don intime de soi.

Si donc Dieu est le souverain Bien, il convient hautement qu'il se communique à la créature le plus possible, le plus intimement et le plus pleinement. Mais, ce que n'ont pas vu les néoplatoniciens, cette communication divine, si convenable soit-elle, reste *libre*; elle n'est nullement nécessaire à la béatitude infinie de Dieu, qu'il trouve dans la possession de sa souveraine bonté, infiniment supérieure à tout bien créé et qui ne saurait s'accroître par eux (2). C'est *librement* que Dieu a créé toutes choses. Au jour de la création, par bonté il a donné à ses créatures *l'être, la vie, l'intelligence*; par un amour tout gratuit il a élevé l'ange et l'homme à la vie surnaturelle de la grâce, participation de sa vie intime. Est-ce là tout ce que Dieu peut?

Pourquoi ne pourrait-il pas se donner lui-même *en personne*? N'est-ce pas le propre de l'amitié de nous porter à nous *donner nous-mêmes* intimement? Pourquoi le Verbe de Dieu ne pourrait-il se donner lui-même *en personne* à une âme privilégiée, de telle sorte que le Verbe, cette âme et son corps ne formeraient qu'une seule personne, un seul *moi*, celui du Verbe fait chair, à qui conviendraient les perfections divines et les propriétés humaines, et qui pourrait dire : « Moi qui vous parle, je suis la voie, la vérité et la vie. »

(1) Cf. S. THOMAS, *Contra Gentes*, I. IV, c. XI, n. 1.

(2) Cf. S. THOMAS, I^a, q. 19, a. 3.

Ainsi se réaliserait merveilleusement le principe : Dieu, souverain Bien, tend à se communiquer à l'homme le plus possible. La bonté est essentiellement communicative, et plus elle est d'ordre élevé, plus elle se donne abondamment et intimement. C'est là l'aspect le plus élevé du mystère dont nous parlons.

*
**

*Le plein développement de la personnalité humaine
et l'union à Dieu*

L'incrédulité objecte : Mais alors, comme il n'y aurait plus en Jésus de personnalité humaine, il ne serait plus vraiment homme. Ce fut autrefois l'objection de Nestorius et de ses disciples. Des rationalistes modernes la développent en disant : *La personnalité humaine* consiste surtout dans la *conscience* que chacun a de soi-même, et dans la *liberté* par laquelle nous sommes maîtres de nous-mêmes (1). Si donc Jésus, comme l'affirme l'Église, n'a pas eu de personnalité humaine, il n'a pas eu de conscience humaine de soi, ni de liberté humaine, mais seulement une conscience divine et une liberté divine, et dès lors il n'était pas véritablement homme, et, n'ayant pas de liberté humaine, il n'a même pu ni mériter, ni obéir. Ou bien, si l'on veut maintenir, ajoutent ces rationalistes, qu'il a eu une conscience humaine et une liberté humaine, en même temps qu'une conscience divine et une liberté divine, il faut dire qu'il y a eu en lui deux personnalités, deux personnes, très intimement unies sans doute par la connaissance et par l'amour, mais enfin deux personnes, et non pas une seule. Par suite, Jésus est seulement le plus grand des saints, qui a eu une union intime avec Dieu, à un degré tout à fait éminent; mais on

(1) Ce fut l'erreur de Günther et de Rosmini de concevoir ainsi la personnalité du Christ; cf. DENZINGER, *Enchiridion*, n° 1917.

ne peut pas dire qu'il est Dieu. Bref, si la personnalité est formellement constituée par la conscience ou par la liberté, pour qu'il n'y ait en Jésus qu'une seule personne, il faudrait qu'il n'y ait en lui qu'une seule conscience et qu'une seule liberté; il ne saurait donc être en même temps véritablement Dieu et véritablement homme.

*
**

Cette objection repose sur une idée superficielle et même fausse de la personnalité, et elle oublie aussi les rapports très intimes qui existent entre le plein développement de la personnalité humaine et l'union à Dieu.

Il importe d'y insister, c'est le second aspect de ce mystère.

Pour voir comment Jésus, sans avoir de *personnalité humaine*, de *moi* humain, peut être véritablement homme, et comment son humanité, loin d'être amoindrie, est glorifiée par la personnalité divine du Verbe, il faut considérer un instant ce qu'est la personnalité en général. Ce serait chose encore assez facile, si bien des confusions n'avaient été accumulées sur ce point. Il importe de les dissiper, pour conserver le vrai sens des termes *je* et *moi* dont tout le monde se sert.

Il faut se demander, avec saint Thomas, ce qu'est au juste la personnalité et s'élever progressivement des degrés inférieurs de la personnalité humaine jusqu'au plus parfait de tous; nous pourrions ainsi entrevoir dans la pénombre de la foi ce qu'est la personnalité du Sauveur, très au-dessus de celle d'un saint Paul, d'un saint Pierre ou d'un saint Jean.

La personnalité est quelque chose de positif : c'est ce par quoi tout être doué de raison est un *sujet indépendant* qui peut dire : *je, moi*, ou qui s'appartient, qui est maître de lui-même, *sui juris*; on lui attribue et la nature raisonnable, et l'existence, et les opérations qui constituent son activité. En ce sens on dit couramment que Pierre et Paul sont des per-

sonnes, et deux personnes distinctes ; chacun est un sujet indépendant, et un tout, auquel on attribue la nature humaine, l'existence, l'activité. Chacun d'eux dit : *je, moi*. Par là, la personne se distingue comme un *sujet premier d'attribution* de tout ce qui lui convient, et elle-même ne peut être attribuée à un autre sujet. On dit : Pierre est homme, Pierre existe, Pierre parle bien, mais on ne saurait attribuer Pierre à un autre sujet. Il est lui-même premier sujet d'attribution, qui existe séparément et opère séparément (1).

Il s'ensuit que notre personnalité, ou *ce par quoi* tout être doué de raison est un *sujet indépendant*, un *tout* auquel on attribue sa nature, son existence, ses opérations, ne peut être formellement constituée par rien de ce qui lui est attribué comme *partie*. Notre personnalité foncière ne peut donc être formellement constituée ni par notre corps, ni même par notre âme, c'est-à-dire par aucune des deux parties de la nature qui nous est attribuée, ni par aucune de nos facultés ou aucun de nos actes.

Il est clair, par suite, que notre personnalité foncière, au point de vue de l'être ou ontologique, ne peut être formellement constituée par notre conscience. *La conscience du moi* n'est pas *le moi*, elle le suppose et le connaît, elle ne le constitue pas. Notre liberté n'est pas non plus ce qui constitue formellement notre personnalité ; elle est seulement une manifestation psychologique et morale de notre personnalité foncière, qui, elle, appartient à l'ordre ontologique ou de l'être ; car l'agir suppose l'être : il faut d'abord être pour agir.

Notre personnalité est donc quelque chose de plus profond que la conscience et que la liberté ; c'est *ce par quoi* chacun de nous est un *sujet indépendant* auquel on attribue tout ce qui lui convient. Et si l'on peut attribuer à Jésus

(1) Cf. S. THOMAS, III^a, q. 2, a. 2 ; q. 4, a. 2 (Commentaire de Cajetan, 11^{es} VI, VII, VIII) ; q. 17, a. 1 et 2.

comme à un *même sujet indépendant* deux intelligences (l'une divine et l'autre humaine) et deux libertés, il ne s'ensuivra pas qu'il y a en lui deux personnes, mais une seule (1).

* *

Il y a là, à la vérité, un très grand mystère, incompréhensible pour nous. Mais il n'est pas inintelligible ou absurde. Au contraire, on peut s'y élever progressivement en partant des plus bas degrés de la personnalité humaine. Il est assez facile de voir qu'au point de vue psychologique et moral *une personnalité humaine grandit d'autant plus qu'elle tend à s'unir plus intimement à Dieu, en s'effaçant devant Lui*. Cette union dans l'effacement, loin d'être pour elle un asservissement, est une glorification (1). Si nous y sommes attentifs, nous entreverrons ce qui s'est réalisé dans le Christ, non plus seulement au point de vue psychologique et moral, mais au point de vue de l'être ou de la personnalité foncière.

Si, comme nous le disions plus haut, Dieu est incliné à se

(1) En disant avec saint Thomas que notre personnalité est *ce par quoi* chaque être raisonnable est un *sujet indépendant*, auquel on attribue sa nature, son existence, ses opérations, nous ne saurions admettre que ce qui constitue formellement notre personnalité est notre existence. L'existence est un *attribut contingent* de toute personne créée, et ce n'est pas ce qui fait d'elle un premier sujet d'attribution. Aucune personne créée *n'est* son existence, elle a seulement l'existence ; en quoi elle diffère de Dieu. « *Persona Petri, imo personalitas Petri, non est suum esse, sed realiter distinguitur ab eo* », disent les thomistes. Et S. Thomas lui-même a écrit (III^a, q. 17, a. 2, ad 2) : « *Esse personam sequitur tanquam habentem esse* » : l'existence suit la personne, elle lui appartient, elle ne la constitue pas. Cajetan a profondément montré (in III^a, q. 4, a. 2, n^o viii) que sans cette notion de la personnalité on ne peut expliquer la vérité des jugements : Pierre est homme, Pierre existe, mais il n'est pas l'existence. Il suit aussi de là qu'en Jésus il n'y a qu'une personne, un seul sujet, et une seule existence (III^a, q. 17, a. 2) et qu'il a pu dire : « Je suis la Vérité et la Vie » ou l'Être même.

(1) Cf. S. THOMAS, III^a q. 2, a. 2, ad 2.

donner le plus possible à l'homme, l'homme parfait tend à s'unir le plus possible à Dieu.

On a pensé parfois que la personnalité se développe d'autant plus que l'homme devient de plus en plus indépendant, dans son existence et dans son action, de *tout* ce qui n'est pas lui, et d'autant plus aussi que d'autres dépendent de lui. On a glorifié en ce sens la personnalité d'un Napoléon ou d'un Goethe.

On oublie en cela que notre personnalité consiste surtout dans l'indépendance à l'égard, non pas de *toutes* choses, mais de celles qui nous sont *inférieures* et que nous dominons par notre raison et notre liberté, indépendance telle que notre âme pourra subsister après la dissolution du corps.

En glorifiant certaines personnalités humaines, qui ont méconnu les droits de Dieu, on oublie surtout de remarquer que notre *indépendance spéciale* à l'égard des choses inférieures est fondée sur une *dépendance très étroite* de notre âme à l'égard des choses supérieures, à l'égard de la Vérité et du Bien, en fin de compte à l'égard de Dieu. Si notre raison domine l'espace et le temps, les choses sensibles, c'est qu'elle est faite pour connaître Dieu, Vérité suprême. Si notre liberté domine l'attrait des choses sensibles, des biens particuliers, c'est qu'elle est faite pour leur préférer Dieu, le Bien universel et total, et l'aimer par-dessus tout.

Il suit de là une loi très haute et très oubliée, à savoir que le *plein développement de la personnalité consiste à se rendre de plus en plus indépendant des choses inférieures*, mais aussi *de plus en plus étroitement dépendant de la Vérité, du Bien, de Dieu même*.

La fausse personnalité consiste, au contraire, dans une soi-disant indépendance à l'égard de tout, à l'égard de Dieu même, à qui l'on refuse l'obéissance. Cette fausse personnalité méprise les vertus dites passives d'humilité, de patience, de douceur; elle n'est qu'insubordination et orgueil. Elle se trouve pleinement réalisée dans le démon, qui a pour devise : *Non serviam : Je n'obéirai pas*. Elle mène du reste

à la pire des servitudes. Au contraire, la vraie personnalité est réalisée dans les saints, mais surtout en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Beaucoup de fausses idées se répandent sur le développement de la personnalité, parce qu'on ne contemple plus le Mystère de l'Incarnation, et qu'on oublie que le plein développement de la personnalité humaine consiste à s'effacer devant celle de Dieu, en s'unissant le plus possible à la sienne. C'est ce qu'il importe de bien remarquer pour entrevoir comment l'humanité de Jésus n'est en rien diminuée du fait qu'en lui la personnalité humaine a fait place à la personnalité divine du Verbe. C'est le point culminant que permet de soupçonner cette loi très haute : *la personnalité humaine grandit en s'effaçant devant celle de Dieu*.

*
*
*

D'où vient en effet la supériorité de l'homme de bien sur le libertin? C'est que l'homme de bien conforme sa volonté à celle de Dieu. Tandis que le libertin est écrasé par l'adversité, l'homme de bien grandit avec elle, en conformant toujours davantage sa volonté à celle de Dieu. — D'où vient la supériorité de l'homme de génie sur le travailleur ordinaire? C'est qu'il est inspiré par Dieu; il est étroitement dépendant d'une inspiration supérieure.

Au-dessus de l'homme de génie, une personnalité plus haute, plus puissante, se manifeste au cours des âges : celle des saints. La personnalité se mesure à l'influence profonde et durable qu'elle peut exercer. Or l'influence d'un saint n'est pas limitée à son pays, à son époque; elle s'exerce en un sens dans toute l'Eglise, dans une sphère supérieure à l'espace et au temps.

Depuis près de deux mille ans, des milliards d'âmes vivent des Épîtres de saint Paul, comme si ces pages avaient été écrites hier, tandis que presque plus personne, à part quelques lettrés, ne lit les lettres de Sénèque. Depuis sept siècles

des milliers de religieux vivent de la pensée d'un saint Bernard, d'un saint Dominique, d'un saint François d'Assise, d'une sainte Catherine de Sienne, d'une sainte Claire. D'où vient que ces saints ont exercé pareille influence sur les âmes, d'où vient leur prodigieuse personnalité qui les élève ainsi au-dessus des limites de leur pays et de leur temps?

C'est que, en un sens, *ils ne faisaient plus qu'un avec Dieu*. Ils étaient morts à eux-mêmes, pour vivre à Dieu. Seuls les saints ont pleinement compris que *la personnalité humaine ne peut véritablement grandir qu'en mourant à elle-même pour que Dieu règne et vive de plus en plus en elle*. Et c'est pourquoi les saints, mais eux seuls, ont déclaré, comme le dit Catherine de Sienne, une véritable haine à leur propre moi, au moi fait d'amour-propre et d'orgueil. Ils ont cherché à vivre de plus en plus, non pour eux-mêmes, mais *pour Dieu*, et par suite à mourir à leur jugement propre et à leur volonté propre, pour vivre uniquement de la pensée et de la volonté de Dieu. Ils ont voulu que Dieu devint pour eux un autre moi, *alter ego*, plus intime que leur propre moi; ils ont voulu devenir les serviteurs de Dieu, comme notre main est servante de notre volonté; ils ont voulu devenir profondément fils adoptifs et amis de Dieu, au point de vivre constamment pour lui, au point que leur pensée profonde et leur vouloir profond soient toujours pour lui. A certaines heures d'union, ils ont pu dire avec saint Paul : « *Je vis, mais non, ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi*. » Le plein développement de la personnalité humaine consiste à se perdre en celle de Dieu (1).

Et cependant le saint, si haut soit-il, n'en reste pas moins

(1) Cette *impersonnalité supérieure* des saints est le fruit de leur vie intérieure. On le voit en saint Jean Baptiste, qui veut de plus en plus disparaître pour que Notre-Seigneur soit de plus en plus reconnu. De même saint Thomas d'Aquin s'efface de plus en plus dans ses livres, pour qu'on n'y trouve que la lumière de la vérité. Les saints par cet effacement font place à Dieu et, à certains moments, il est clair que c'est Dieu qui vit et qui parle en eux.

un être distinct de Dieu, une créature. Il a bien substitué à ses idées humaines les idées divines, à sa volonté propre la volonté divine, mais il reste pourtant un être distinct de Dieu. Marie elle-même, aux heures de l'oraison la plus intime, reste une créature.

Au sommet de la sainteté, nous trouvons Notre-Seigneur Jésus-Christ. En lui, Dieu s'est donné le plus possible, en personne, à l'humanité, et l'humanité a été unie à Dieu le plus possible, *personnellement*, jusqu'à ne faire qu'un seul moi avec le Verbe de Dieu. En Jésus-Christ, ce ne sont plus seulement les pensées de Dieu qui ont été substituées aux idées humaines, ce n'est pas seulement le vouloir divin qui s'est pleinement subordonné le vouloir humain, mais à la racine de l'intelligence et de la volonté, à la racine de l'âme même, dans l'ordre de l'être, la Personne divine du Verbe a assumé l'humanité de Jésus. C'est ainsi qu'il a pu dire : « *Moi qui vous parle, je suis la voie, la vérité et la vie*. » — « *Le Père et moi nous sommes un* (1). »

C'est pourquoi Jésus a une façon unique de prononcer ce

(1) On voit par là même la profonde différence qu'il y a entre la *personnalité* et l'*individualité*. L'*individualité* provient de la *matière*, qui est principe d'individuation. C'est ainsi que deux hommes sont deux *individus* distincts du fait qu'en chacun la nature humaine est reçue en telle portion de matière déterminée, en tel point déterminé de l'espace et du temps, tout comme deux gouttes d'eau, si semblables qu'elles soient, sont *deux* du fait que la nature de l'eau est reçue en telle portion de matière avec telle quantité déterminée. L'*individualité*, prise de la matière, est donc chose très inférieure.

La *personnalité*, au contraire, est chose fort élevée, puisque c'est, en chaque être raisonnable, *ce par quoi* il est un *sujet indépendant*, *sui juris*, sujet de l'existence et de ses opérations (III^e, q. 2, a. 2, ad 2). Cela est vrai non seulement de l'homme, mais aussi de l'ange, esprit pur, et des personnes divines dans le mystère de la sainte Trinité. Chacune des trois personnes divines est un *moi* distinct, bien qu'elles possèdent la même nature indivisible, pleinement communiquée par le Père au Fils et par eux au Saint-Esprit : le Bien est essentiellement diffusif de soi, et d'autant plus intimement et pleinement qu'il est d'ordre plus élevé. (Cf. S. THOMAS, C. Gentes, I. IV, c. xi). — Il s'ensuit qu'en Jésus la *personnalité*, qui est celle du Verbe, est

mot *moi*, que les saints ne prononcent guère que pour s'accuser de leurs fautes. Ils savent que tout le bien qu'ils font c'est le Seigneur qui le leur fait accomplir, tandis que le mal ne vient que de nous. Ils savent que notre *moi*, fait d'amour-propre et d'égoïsme, est haïssable, comme dit Pascal, tandis que le *moi* de Jésus est adorable : c'est le *moi* du Verbe fait chair (1). Lui seul a pu dire : « *Celui qui aime son père et sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi.* » Une telle parole n'a pu être dite que par Dieu.

D'où vient que Jésus dépasse infiniment tous les saints dont il est le modèle, la lumière, la force, la vie ? C'est qu'en lui, en rigueur de termes, *la personnalité humaine, le moi humain a été remplacé* dès le premier instant de sa conception et pour toujours *par la personnalité divine du Verbe*.

En Jésus-Christ, il n'y a pas de personnalité humaine, de *moi* humain, et pourtant il est *véritablement homme*. Son humanité, loin d'être amoindrie par l'union personnelle au Verbe, est glorifiée par cette union ; elle en reçoit, nous le verrons, une sainteté innée, substantielle, incréée. De même l'imagination est plus noble chez nous que chez l'animal, du fait qu'elle est unie en nous à l'intelligence ; elle sert en

incréée, tandis que l'individualité provient en lui, comme en nous, de la matière, principe d'individuation, en vertu de laquelle son corps est *ce* corps plutôt qu'un autre et occupe telle portion de l'espace plutôt qu'une autre. L'individualité et la personnalité sont ainsi très distinctes : développer son individualité, c'est souvent devenir de plus en plus égoïste ; tandis que le vrai développement de la personnalité se trouve, nous l'avons vu, dans une union toujours plus intime avec Dieu.

(1) On saisit ainsi tout le sens et la portée de ces paroles de saint Thomas, III^e, q. 2, a. 2, ad 2^m : « La personnalité appartient à la dignité et perfection d'un sujet (comme l'homme ou l'ange), en tant qu'il appartient à la dignité de ce sujet d'exister par soi (ou en soi) séparément. Or il est plus digne encore d'exister dans un autre plus parfait que nous, que d'exister par soi (ou en soi). Par suite la nature humaine est plus digne dans le Christ qu'en nous, puisqu'en nous elle existe en soi avec une personnalité propre, tandis qu'en Jésus elle existe en la personne du Verbe. De même... la vie sensitive est plus noble chez l'homme que chez la brute, du fait qu'elle est unie en nous à la vie intellectuelle. »

nous cette faculté supérieure, et cette subordination l'élève, comme on le voit d'une façon éclatante chez les artistes de génie. C'est la gloire de l'inférieur de « servir » et de concourir ainsi à la réalisation d'une fin supérieure à lui. C'est ce qu'ont entrevu ceux qui ont associé ces deux mots : servitude et grandeur. « Servir Dieu, c'est régner », et nulle créature ne l'a jamais si bien servi que la sainte âme du Sauveur.

Des corollaires innombrables pourraient se déduire de cette doctrine. Notons seulement les principaux.

*
**

L'union hypostatique, la plus intime des unions après celle de la Trinité

On le voit, cette union personnelle ou hypostatique, c'est-à-dire union en une seule personne ou en un seul sujet, de la divinité et de l'humanité, n'est pas seulement une *union morale* qui naît de la conformité de la volonté humaine avec la volonté divine par la grâce et la charité. Cette union morale avec Dieu, qui existe surtout chez les saints, peut devenir très intime ; Abraham dans l'Ancien Testament est appelé ami de Dieu, mais il reste infiniment distant de Dieu ; de même les Apôtres et les plus grands saints.

Cette union personnelle ou hypostatique n'est pas non plus une *union naturelle et essentielle*, car elle ne constitue pas une seule et même nature ou essence. Les deux natures restent parfaitement distinctes, quoique intimement unies. La nature divine en effet est absolument *immuable* et ne peut se convertir ou se changer en une nature créée ; Jésus, du reste, ne serait plus alors vraiment Dieu. D'autre part, la nature humaine ne peut être convertie ou changée en la nature divine ; Jésus, du reste, s'il en était ainsi, ne serait plus vraiment homme. Les deux natures ne peuvent pas non plus entrer en composition d'une troisième nature, cela supposerait une modification ou altération de la nature divine,

qui est absolument immuable, et qui ne saurait être la partie incomplète d'un tout plus parfait qu'elle-même.

L'union personnelle ou hypostatique de la divinité et de l'humanité en Jésus n'entraîne donc nullement la confusion des deux natures. Ainsi, en nous l'union de l'âme et du corps n'entraîne point leur confusion. Un peu comme notre corps est dominé, vivifié par notre âme, et sera réanimé par elle au jour de la résurrection, ainsi en Jésus la nature humaine est tout entière sous l'emprise de Dieu, possédée par le Verbe (1). Le Christ n'est pas un être fabuleux, demi-dieu et moitié homme, il est vrai Dieu et vrai homme, sans confusion panthéistique des deux natures unies en sa personne divine.

Ainsi se réalisent surnaturellement en ce mystère sublime l'inclination de Dieu à *se donner* le plus possible à l'homme, et l'inclination de l'homme à *s'unir* le plus possible à Dieu.

C'est l'union la plus forte, la plus intime possible, après celle de la sainte Trinité. Dans la sainte Trinité, nécessairement les trois personnes sont une seule et même nature divine; en Jésus, c'est un fait que les deux natures appartiennent à la même personne. Cette union personnelle ou hypostatique, qui constitue l'homme-Dieu, est incomparablement plus intime que celle de notre âme avec notre corps. Tandis que l'âme et le corps se séparent à la mort, le Verbe ne se sépare jamais de l'âme ni du corps qu'il a assumés (2). L'union est immuable et indissoluble pour l'éternité.

Nous ne contemplons pas assez cet ineffable mystère d'Amour miséricordieux. Sa *sublimité* provient précisément de ce que deux natures infiniment distantes, l'une suprême,

(1) Cependant il y a une notable différence : tandis que notre corps et notre âme sont les deux parties de notre nature humaine, l'humanité et la divinité en Jésus ne sont pas les parties d'une même nature, mais sont unies dans la même personne.

(2) Même lorsque pendant trois jours le corps de Jésus après sa mort fut séparé de son âme, il ne fut pas séparé de la personne du Verbe ; il resta sur la croix et au saint sépulcre le cadavre sacré du Verbe fait chair. Cf. S. THOMAS, III^e, q. 50, a. 2.

l'autre infime, sont si intimement unies. Le beau provient de l'unité qui resplendit dans la variété; lorsque les éléments divers sont infiniment distants et pourtant intimement unis, on n'a plus seulement le beau, mais réellement le sublime. Seul l'Amour divin est assez fort pour associer ainsi la suprême richesse et l'humaine nature avec toutes les souffrances qui la peuvent accabler.

Quand nous faisons notre chemin de croix et que nous contemplons Jésus sur la voie douloureuse pliant sous le fardeau de nos fautes, rappelons-nous qu'il est la voie, la vérité et la vie, et par lui nous irons vers cet océan de vie divine, où Lui seul peut nous conduire, en nous donnant de persévérer.

Nous aimons à contempler la mer ou les montagnes, à arrêter longtemps sur elles notre regard avec admiration ; pourquoi ne contemplerions-nous pas plus souvent cet immense mystère de l'Incarnation, qui nous apporte le salut ? Des âmes très simples, formées par l'Évangile et la liturgie, arrivent à cette contemplation, comme il nous a été assez souvent donné de le voir dans les campagnes de France, d'Espagne et d'Italie.

Quand nous entrons dans une église nous nous contentons souvent de demander une grâce particulière pour nous et pour les nôtres ; pensons à remercier quelquefois le Bon Dieu de nous avoir donné Notre-Seigneur. L'Incarnation vaut bien une action de grâces spéciale. Cette action de grâces, qui doit commencer ici-bas, sera celle des saints pendant l'éternité, ce sera le cantique des élus dont parle l'Apocalypse, v, 13 : « A Celui qui est assis sur le trône et à l'Agneau, louange, honneur, gloire et puissance dans les siècles des siècles. »

Une âme qui, tous les jours, dans l'intimité de l'oraison, remercierait Dieu de nous avoir donné son Fils, arriverait certainement à un haut degré d'union divine. Cela est possible à toute âme simple, même privée de culture humaine : remercier Dieu du don infini qu'il nous a fait.

NOTE

**La Personnalité.
Ce qu'elle est formellement**

Il est clair d'abord pour tout théologien que la personnalité ne peut être formellement constituée ni par la conscience, ni par la liberté. La conscience du moi suppose le moi qu'elle connaît et ne le constitue pas. La liberté est aussi une manifestation psychologique et morale de la personnalité foncière, à laquelle elle est attribuée et donc qu'elle suppose. La personne est libre, mais la liberté n'est pas ce qui la constitue formellement. Aussi peut-il y avoir en Jésus une seule personne, quoiqu'il y ait en lui deux consciences et deux libertés, l'une divine et l'autre humaine.

La personnalité foncière n'est pas de l'ordre de l'agir, avons-nous dit, mais de l'ordre de l'être, car l'agir suppose l'être ; il faut d'abord être pour pouvoir agir.

Cette personnalité foncière est, selon la raison naturelle ou sens commun, *ce par quoi* chaque être raisonnable est un *sujet premier d'attribution*, qui peut dire *je, moi*, et auquel on attribue tout ce qui lui appartient, tandis que lui-même n'est attribuable à personne autre. Ainsi Pierre ou Paul sont des personnes. On dit communément : *Pierre est homme*, *Pierre est existant* ou *existe*, *Pierre est bon*, etc. En chacun de ces jugements affirmatifs, le verbe *être* exprime l'*identité réelle* du sujet de la proposition et de l'attribut ; dire en effet : *Pierre est homme*, c'est dire : *Pierre est le même être qui est homme*, etc.

Comment peut être sauvegardée cette *identité réelle* du sujet et de l'attribut de chacune de ces propositions ? Pour cela il faut qu'il y ait en Pierre, sous la diversité des qualités qui lui sont attribuées, quelque chose d'un, d'identique et de réel, qui le constitue formellement *sujet premier d'attribution* de tout ce qui lui convient. C'est là sa personnalité foncière, dans l'ordre ontologique ou de l'être.

*
**

Cette personnalité, selon quelques-uns, est quelque chose de *négalif* : Pierre serait une personne parce que son humanité ne dépendrait pas radicalement ni actuellement d'une personne divine, ou ne serait pas assumée, comme l'a été l'humanité de Jésus, par une personne divine (1).

Beaucoup de théologiens rejettent cette opinion pour bien des motifs : 1° Le constitutif formel de ce par quoi chacun de nous est un *sujet premier d'attribution* ne peut être quelque chose de négatif. Si la dépendance est quelque chose de positif, à plus forte raison l'indépendance est-elle une perfection positive, bien que nous l'exprimions négativement. L'indépendance de Dieu dans l'être est même la souveraine perfection, aussi positive que possible.

2° La personnalité *naturelle* de chacun de nous ne peut se définir par l'absence d'une grâce exceptionnelle toute surnaturelle, c'est-à-dire par l'absence de la grâce d'union hypostatique. Ce n'est pas l'absence d'un don surnaturel qui constitue les réalités de l'ordre naturel ; il s'ensuivrait que celles-ci ne seraient pas naturellement connaissables et définissables.

3° Dans la sainte Trinité, il y a *trois personnalités*, qui ne sont pas quelque chose de négatif, mais de positif, et qui doivent avoir une similitude analogique avec la personnalité créée ; autrement nous ne pourrions les connaître.

4° L'*identité réelle* affirmée par ces jugements : *Pierre est homme*, *Pierre est existant*, *Pierre est bon*, ne peut être constituée et expliquée par quelque chose de négatif. Il faut qu'il y ait quelque chose de positif qui constitue le sujet comme tel, toujours identique en lui-même en son fond sous la diversité des qualités qui lui sont attribuées.

Cette identité n'est pas non plus assurée par la portion de matière, propre à chacun de nous ; car s'il en était ainsi, mon corps, du fait qu'il est *ce corps individuel*, constitué par cette portion de matière, ma main, du fait qu'elle est cette main individuelle, seraient un *sujet premier d'attribution* ; or il n'en est rien, puisqu'ils *me* sont attribués comme parties. Et dans le Christ l'individuation de son humanité par la matière est infiniment distante de sa personnalité incréée.

5° De plus, ceux qui soutiennent que la personnalité est quelque chose de négatif refusent généralement d'admettre qu'il y a, *avant la considération de notre esprit*, une distinction entre

(1) Cf. Scotum in III Sent., d. 1, q. 1, n° 5 sq., et d. 5, q. 2, n° 4 et 5.

toute essence créée et son existence, entre toute personne créée et son existence. Or il est vrai, *avant la considération de notre esprit*, que l'humanité en nous *n'est pas* l'existence, et que la personne de Pierre *n'est pas* son existence, car Dieu seul est son existence. Lui seul a pu dire : « Je suis Celui qui suis. » Et c'est parce qu'il est Dieu que Jésus a pu dire : « Je suis la Vérité et la Vie. » Aucune personne créée *n'est* l'existence, mais elle a seulement l'existence; elle l'a reçue. Par elles-mêmes une essence créée et une personne créée sont seulement susceptibles de recevoir l'existence.

6° Ceux qui soutiennent que la personnalité est quelque chose de négatif refusent aussi généralement d'admettre qu'en Jésus il n'y a qu'une existence. Or, comme le montre bien saint Thomas, III^a, q. 17, a. 2, l'unité d'existence suit l'unité de personne; si en effet l'humanité de Jésus avait son existence propre, elle aurait, dans l'ordre de l'être, son *ultime actualité* ou perfection, indépendamment du Verbe, et l'union hypostatique ne serait plus, semble-t-il, qu'une union accidentelle; d'où le danger de revenir inconsciemment au Nestorianisme, qui admettait dans le Christ deux personnes accidentellement unies.

Pour ces différentes raisons la plupart des théologiens admettent que la personnalité consiste en quelque chose de positif. Mais il reste pourtant parmi eux quelques divergences.

*
**

Quelques-uns soutiennent que la personnalité est un *mode substantiel* qui suppose l'existence (1). La raison en est que pour eux, comme pour les précédents, il n'y a pas de distinction réelle (ou antérieure à la considération de notre esprit) entre l'essence créée et l'existence. Dès lors le mode substantiel qui constitue la personnalité humaine suppose non seulement l'essence ou nature humaine, mais l'existence identifiée avec l'essence.

A cela les thomistes répondent, comme dans la critique de l'opinion précédente : Avant la considération de notre esprit, l'humanité en nous *n'est pas* l'existence, car Dieu seul est son existence. Et donc la distinction entre l'essence créée et l'existence ne suit pas la considération de notre esprit, mais la précède. C'est dire que c'est une *distinction réelle*; ce n'est certes pas une distinction spatiale de choses séparables l'une de l'autre.

(1) Cf. Suarez, *Disput. Métaph.*, dist. 34, sect. 1-2, 4, n° 9 sq.; de *Incar-natione*, disp. 11, sect. 3.

tre, mais c'est une distinction qui, si minime qu'elle paraisse, est réelle, puisqu'elle est *antérieure* à la considération de notre esprit. La distinction qui est dite « de raison » suit la considération de notre esprit. Et il n'y a pas de milieu entre la distinction réelle et celle de raison, car une distinction précède ou ne précède pas la considération de notre esprit.

La personnalité ne suppose donc pas l'existence, mais c'est l'inverse, comme le dit saint Thomas, III^a, q. 17, a. 2, ad 1^m : « *Esse sequitur personam tanquam habentem esse* : L'existence suit la personne (supposée constituée), car c'est la personne qui a l'existence. » L'existence lui est attribuée comme à un sujet premier d'attribution, qui lui-même n'est attribuable à nul autre.

De plus, comme l'existence est en toute chose l'ultime actualité ou perfection dans l'ordre de l'être, tout ce qui survient à une substance déjà douée de sa propre existence, lui survient *accidentellement*. Si donc en Jésus l'humanité avait sa propre existence, le *mode substantiel postérieur à l'existence*, dont parle cette seconde opinion, ne lui conviendrait qu'accidentellement. Dès lors l'union hypostatique deviendrait accidentelle; on revient ainsi inconsciemment vers le Nestorianisme.

*
**

Une troisième opinion soutient contre les deux précédentes que la personnalité est bien quelque chose de positif, qui ne saurait supposer l'existence, mais qui *s'identifie avec l'existence*, réellement distincte de l'essence créée. De la sorte la personnalité de Pierre s'identifierait avec son existence créée, et la personnalité de Jésus avec l'existence incréée du Verbe (1).

Cette opinion, qui se rapproche de la doctrine de saint Thomas, en diffère pourtant sur un point notable. Saint Thomas a écrit : « *Esse non est de ratione suppositi* (2). » Au contraire, la personnalité est le constitutif formel de la personne. Il a écrit aussi, III^a, q. 17, a. 2, ad 1^m : « *Esse consequitur naturam*, non

(1) Cf. P. Billot, S. J., *De Verbo Incarnato*, ed. 5^e, q. 2, p. 75, 84, 137, 140.

(2) *Quodlibet* II, q. 2, a. 4 : « *Esse non est de ratione suppositi* » creati. Au contraire, « *personalitas est de ratione personae seu suppositi rationalis naturae* ». — De plus, saint Thomas dans le *Traité de l'Incarnation* ne traite de l'unité d'existence dans le Christ, III^a, q. 17, qu'après avoir traité de l'union hypostatique, en considérant ses conséquences. Cette conséquence : « *est unum esse in Christo* », n'est donc pas le constitutif formel de l'union personnelle ou hypostatique des deux natures.

sicut habentem esse, sed sicut quā aliquid est, PERSONAM AUTEM, sive hypostasim sequitur, SICUT HABENTEM ESSE. » « L'existence suit la nature, par laquelle Pierre est homme, et elle suit la personne de Pierre, qui existe. »

Si donc, selon saint Thomas, l'existence suit la personne, elle ne la constitue pas formellement.

Il est même absolument impossible que l'existence, qui est un attribut contingent de toute personne créée, constitue formellement celle-ci comme sujet premier d'attribution. Cela reviendrait à dire que la personnalité de Pierre est son existence. Or Dieu seul est son existence. Comme le disent les thomistes : « Persona Petri (imo personalitas Petri, qua formaliter constituitur ejus persona) non est suum esse. »

Antérieurement à la considération de notre esprit, cette proposition est vraie : « Pierre n'est pas son existence. » — « Dieu seul est son existence : Solus Deus est suum esse. » Saint Thomas le dit nettement, par exemple I^a, q. 50, a. 2, ad 3 : « Angelus est compositus ex ESSE et QUOD EST. » Quod est, ce qui est, c'est la personne qui existe. Il y a distinction réelle non seulement entre l'essence créée et l'existence, mais entre la personne créée (supposée formellement constituée par sa personnalité) et l'existence.

Aussi l'opinion qui identifie la personnalité créée et l'existence conduirait-elle à nier la distinction réelle de l'essence créée et de l'existence, distinction qui est pourtant défendue par les partisans de cette opinion, et qui est une doctrine fondamentale du thomisme.

On objecte : Mais Pierre n'est pas non plus son humanité, et pourtant il n'est pas réellement distinct d'elle. Pourquoi dès lors, de ce qu'il n'est pas son existence, serait-il réellement distinct de celle-ci ?

Nous répondons : Pierre est réellement distinct de son humanité, comme le tout est distinct de sa partie essentielle, et il est beaucoup plus distinct de son existence, qui est en lui, non pas une partie essentielle, mais un attribut contingent.

Avant toute considération de notre esprit ces propositions sont vraies : Pierre n'est pas sa nature humaine — Pierre n'est pas son existence. En effet : Pierre n'est pas sa nature humaine, car celle-ci est seulement la partie essentielle de ce tout qu'il est. La partie, même essentielle, n'est pas le tout. Donc il est faux de dire : Pierre est sa nature. Le verbe être exprime l'identité réelle du sujet et de l'attribut, et la partie même essentielle n'est pas réellement identique au tout.

Pierre n'est pas non plus son existence, car celle-ci est seule-

ment pour lui un attribut contingent. Pierre en effet pourrait ne pas exister. L'existence n'est en lui ni un attribut essentiel, ni le constitutif formel de sa personne, puisque celle-ci est seulement susceptible d'exister. En toute personne créée l'existence est un attribut contingent, qui ne saurait dès lors constituer formellement la personne comme sujet premier d'attribution.

De plus, comme le dit saint Thomas, III^a, q. 17, a. 2, ad 3, en Dieu il y a trois personnalités et une seule existence : « Tres personae (divinae) non habent nisi unum esse. » Les personnes divines ne sont donc pas formellement constituées par l'existence, et dès lors elles n'auraient pas une similitude analogique avec la personnalité humaine, si celle-ci était formellement constituée par l'existence.

*
**

Si donc la personnalité 1^o est quelque chose de positif, 2^o qui ne suppose pas l'existence, 3^o qui ne s'identifie pas non plus avec l'existence, que faut-il dire ?

Il faut dire, comme l'enseignent généralement les thomistes (1) et particulièrement Cajetan, in III^{am}, q. 4, a. 2, n^{os} VI-XI : La personnalité, selon la raison naturelle ou sens commun, est, en chaque être raisonnable, ce par quoi il est sujet premier d'attribution de la nature raisonnable individuée, de l'existence, des accidents.

C'est, en d'autres termes, ce qui est requis en lui pour sauvegarder l'identité réelle affirmée par toutes les propositions : Pierre est homme, Pierre est existant, Pierre est bon, c'est-à-dire Pierre est le même être ou sujet qui est homme, qui est existant, qui est bon. Il faut que, sous la variété des qualités essentielles et contingentes qui lui sont attribuées, il y ait en lui quelque chose de réel, de positif, d'identique, qui ne soit aucune des parties qui lui sont attribuées, et qui le constitue formellement comme sujet premier d'attribution, ou comme tout. Le constitutif formel de la personnalité ne peut donc être ni la nature individuée, ni l'existence, ni la conscience, ni la liberté. C'est ce qui constitue le sujet premier d'attribution comme sujet (suppositum) : on l'appelle en latin « subsistentia », et chez les êtres doués de raison « personalitas ».

(1) Cajetan, Ferrariensis, Bannez, Joannes a S. Thoma, Salmanticenses, Goudin, Billuart, Zigliara, Del Prado, Sanseverino, Hugon, Szabo, card. Mercier, card. Lorenzelli, card. Lépicier, P. Gredt. Voir aussi J. Maritain, *Les degrés du savoir*, p. 845-853 : « Sur la notion de subsistence ».

Cette conception, qui paraît à quelques-uns trop abstraite et trop subtile, n'est, comme le remarque Cajetan, que la simple explication de ce que dit la raison naturelle ou sens commun. Ceci est capital (1).

Ce par quoi chaque être raisonnable est sujet premier d'attribution est manifestement d'ordre substantiel et non accidentel. C'est le terme en lequel s'unissent la nature individuée, l'existence, les opérations attribuées à la personne, comme parties d'un même tout. Ainsi analogiquement le sommet d'une pyramide est le terme et le point culminant des lignes qui convergent vers lui. C'est là au fond chose assez mystérieuse pour nous, car nous n'en avons point l'intuition intellectuelle immédiate comme l'ange, notre connaissance s'élève difficilement du sensible à l'intelligible. Mais ce qui est ici affirmé n'est cependant pas plus mystérieux que ce qu'on affirme communément au sujet du continu. Comme le remarque saint Thomas, III Sent., dist. v, q. 3, a. 3 : « Si l'humanité du Christ était séparée du Verbe, elle deviendrait une personne distincte, comme lorsqu'on sépare deux parties d'une ligne continue,

(1) Cajetan, in III^m, q. 4, a. 2, n° viii, montre fort bien comment il faut passer de la définition nominale de la personne, admise par le sens commun, à la définition réelle qu'il défend, et qui n'est que l'explication métaphysique de la définition nominale, explication par simple analyse conceptuelle, sans raisonnement. Il suffit de chercher le sens profond des pronoms personnels : moi, je, tu, il. Aristote avait déjà noté (Métaph., I, V, c. 8) que la substance dite première est sujet premier d'attribution, par opposition à la substance dite seconde, qui est la nature de ce sujet; par exemple, Pierre est substance première ou proprement dite, plus que l'humanité qui lui est attribuée comme sa nature. Saint Thomas a précisé cette notion de personne dans l'explication du mystère de l'Incarnation, III^m, q. 2, a. 2; q. 4, a. 2; q. 17, a. 1 et 2, en montrant, comme nous l'avons vu, que la personnalité est, en tout être raisonnable, ce par quoi il est sujet premier d'attribution de la nature individuée, de l'existence et des opérations. Et Cajetan ajoute, in III^m, q. 4, a. 2, n° viii : « Accedit ad hæc quod nomen hypostasis, aut personae et similiter nomina propria naturarum cum pronomibus, ut hic homo, hic bos, et similiter pronomina demonstrativa personaliter, ut ego, tu, ille, omnes confitemur significare formaliter substantiam, et non negationem aut accidentis aut extraneam. Si omnes hoc fateamur (voilà l'affirmation de sens commun ou de raison naturelle), cur ad quid rei significatae perscrutantes, divertimus a communi confessione? » C'est-à-dire : Pourquoi, lorsque nous cherchons la définition réelle de la personne, nous écartons-nous de la notion de sens commun, ou de la définition nominale communément reçue par nous tous, et qui est le point de départ que tous nous entendons bien sauvegarder?

Ce que dit ici Cajetan n'est pas un vain songe, c'est la métaphysique

chacune des deux devient un tout (1). » Ce qui est ici affirmé n'est pas plus surprenant que le fait communément admis que la division d'un de ces animaux appelés annelés, comme le ver, donne deux animaux au lieu d'un. La division pose un terme qui auparavant n'existait pas actuellement. Ainsi tout continu est divisible à l'infini, sans être jamais divisé infiniment; il se compose de parties toujours divisibles (cf. Aristote, *Physiq.*, I, III, c. 1).

Il s'ensuit que l'humanité du Christ, qui est terminée par la personnalité créée du Verbe, n'est pas une personne humaine. Car elle n'est pas un sujet premier d'attribution. Lorsque Jésus dit : « Je suis la Voie, la Vérité et la Vie », il s'attribue à lui-même, au même moi, les propriétés de la nature humaine (moi qui vous parle) et celles de la nature divine (je suis la Vérité et la Vie). C'est pourquoi saint Thomas, III^m, q. 35, a. 5, ad 1, dit en substance : « Nativitas temporalis causaret in Christo temporalem filiationem realem, si esset ibi subjectum hujusmodi filiationis capax. » Il a écrit aussi, III^m, q. 4, a. 2, ad 3 : « Si humana natura non esset assumpta a divina persona, natura humana propriam personalitatem haberet... Persona divina sua unione impedivit ne humana natura propriam personalitatem haberet. » — Item IV C. *Gentes*, c. 43 : « Si praeexistisset (personalitas humana)..., desisset per corruptionem. »

L'humanité du Christ n'a donc pas, selon saint Thomas, la personnalité propre qu'elle aurait eue si elle n'avait pas été unie personnellement au Verbe. Mais il ne s'ensuit nullement qu'il manque quelque chose à l'humanité du Christ, car, comme dit saint Thomas, il est beaucoup plus digne d'exister dans le Verbe, que d'exister en soi (2).

de ce que le grammairien appelle le pronom personnel : je, moi, tu, il. Cette métaphysique du pronom personnel (ou de l'adjectif possessif, meus, tuus) n'est pas moins importante que celle du nom, du substantif, que celle du verbe ou de l'adverbe de temps ou de lieu. Cf. Aristote, *Perihermeneias*, I, I, de nomine, de verbo, etc.

(1) « Ad tertium dicendum, quod separatio dat utrique partium totalitatem et in continuis dat etiam utrique esse in actu; unde supposito quod (Verbum) hominem deponeret, subsisteret homo ille per se in natura rationali, et ex hoc ipso acciperet rationem personae. »

(2) Cf. saint Thomas, III^m, q. 2, a. 2, ad 2^m : « Personalitas tantum pertinet ad dignitatem alicujus rei et perfectionem, in quantum ad dignitatem alicujus rei et perfectionem pertinet, quod per se existat, quod in nomine personae intelligitur. Dignius autem est alicui, quod existat in aliquo se digniori, quam quod existat per se. Et ideo ex hoc ipso

*
**

Par cette notion de la personnalité s'explique la vérité des propositions. *Pierre est homme*, mais il n'est pas son humanité qui est en lui partie essentielle; *Pierre existe*, mais il n'est pas son existence, qui est en lui un attribut contingent.

De même on s'explique ainsi qu'il n'y ait en Jésus qu'une seule personnalité, un seul sujet premier d'attribution auquel conviennent et la nature humaine et la nature divine, et la liberté humaine et la liberté divine. Il n'y a par suite en lui qu'une existence (III^a, q. 17, a. 2), car l'existence suit la personne, qui est le sujet qui existe; l'unité de personne entraîne ainsi l'unité d'existence.

L'union hypostatique n'est donc pas accidentelle, elle est substantielle, en tant que les deux natures appartiennent à la même personne et existent par la même existence (III^a, q. 2, a. 6). Ainsi est sauvegardé le sens profond de l'affirmation de Jésus : « Je suis la Voie, la Vérité et la Vie. »

humana natura dignior est in Christo, quam in nobis, quod in nobis quasi per se existens propriam personalitatem habet, in Christo autem existit in persona Verbi. Sicut etiam esse completivum speciei pertinet ad dignitatem formae; tamen sensitivum nobilius est in homine propter conjunctionem ad nobiliorem formam completivam, quam sit in bruto animali, in quo est forma completiva. »

CHAPITRE VIII

Les convenances de l'Incarnation et notre vie intérieure

« Venite ad me, omnes qui laboratis
et onerati estis, et ego reficiam vos. »

« Venez à moi, vous tous qui êtes
fatigués et ployez sous le fardeau,
et moi je vous referai. »

(MATTH., XI, 28.)

Après avoir considéré la convenance de l'Incarnation du côté de Dieu qui est incliné à se donner le plus possible à l'homme, et du côté de l'homme qui est porté à s'unir le plus possible à Dieu, il faut considérer ce mystère par rapport aux plus hautes vertus qui sont comme l'âme de notre vie intérieure.

Ces vertus les plus hautes sont appelées théologiques, parce qu'elles ont immédiatement Dieu pour objet, et qu'elles nous unissent à lui : par la foi nous adhérons à ce que Dieu a révélé de lui-même et de ses œuvres; par l'espérance nous tendons vers Dieu en nous appuyant sur son secours, pour arriver à le posséder un jour, à le voir face à face; par la charité nous aimons surnaturellement Dieu plus que nous-mêmes et par-dessus tout, parce qu'il est infiniment aimable, infiniment meilleur que nous, et parce qu'il nous a aimés le premier comme un Père.

Il est certain que ces trois vertus sont les plus hautes

de toutes; elles doivent inspirer d'en haut les vertus morales, qui portent non pas sur la fin dernière, mais sur les moyens. C'est ainsi que la foi doit inspirer notre prudence, et que notre charité, notre amour de Dieu et des âmes, doit inspirer aussi et vivifier d'en haut les vertus de justice, de force, de tempérance, en les rendant *méritoires* par rapport à la vie éternelle.

*
**

Si telles sont les trois vertus les plus hautes qui puissent exister dans une âme humaine, quel rapport ont-elles avec le mystère de l'Incarnation ?

Nulle intervention divine ne pouvait mieux nous arracher au mal et nous porter plus puissamment au bien.

Saint Thomas (1), à la suite de saint Augustin, nous dit que Dieu, après la chute, aurait pu nous sauver par d'autres secours que celui de l'Incarnation, par exemple en nous envoyant un prophète qui nous aurait fait connaître les conditions du pardon. Mais alors il n'y aurait pas eu *réparation parfaite* de l'offense faite à Dieu par le péché mortel, qui, en nous détournant de Lui, dénie ou refuse pratiquement à Dieu la dignité infinie de fin dernière ou de souverain Bien. Pour réparer parfaitement cette *offense*, dont la *gravité est sans mesure* comme la personne offensée, il fallait qu'une âme humaine offrît à Dieu un *acte d'amour d'une valeur infinie*. Il fallait pour cela qu'une âme humaine appartînt à une personne divine, seule capable de donner à ses actes une valeur strictement infinie.

Ainsi le Verbe fait chair peut offrir en réparation à son Père un acte d'amour d'une valeur sans limites, *qui plaise plus à Dieu que ne lui déplaisent tous les péchés des hommes réunis*.

Par là l'Incarnation était la source de grâce la plus

(1) III^e, q. 1, a. 2.

féconde pour nous sauver, comme elle était nécessaire pour la réparation parfaite de l'offense faite à Dieu. Nulle intervention divine ne pouvait mieux nous tirer du mal; rien ne pouvait mieux nous guérir de nos trois plaies : la concupiscence de la chair, celle des yeux et l'orgueil de la vie que les souffrances, la pauvreté et l'humilité du Sauveur.

En même temps, et c'est sur quoi il convient ici d'insister pour la vie intérieure : l'Incarnation en nous arrachant au mal, nous porte puissamment au bien, parce qu'elle nous offre le modèle parfait de toutes les vertus et surtout elle décuple pour ainsi dire nos vertus les plus hautes : la foi, l'espérance et la charité.

*
**

La foi décuplée

Tout d'abord la foi est rendue beaucoup plus certaine par l'Incarnation du fait que nous croyons à Dieu qui est venu sensiblement nous parler.

Le motif formel de la foi, vertu théologale, est l'autorité de Dieu qui révèle les vérités à croire.

C'est parce que Dieu est infallible, qu'il ne peut ni se tromper ni nous tromper, que le premier homme après la chute a cru à la promesse divine du Rédempteur, qu'Abraham a cru que le Messie naîtrait de sa race, que les prophètes ont cru qu'il allait venir, non seulement pour le salut d'Israël, mais pour le salut de l'humanité. L'Autorité de Dieu, qui révèle et qui signe sa révélation par des miracles, est un motif en lui-même très ferme et infallible, mais Dieu cependant reste caché, il habite dans une lumière inaccessible. Il reste invisible même lorsqu'il parle par des prophètes comme Moïse, comme Elie ou Isaïe, même lorsqu'il confirme leur prédication par des miracles éclatants.

Combien la foi est rendue plus certaine, si Dieu vient à

nous et si lui-même, prenant un corps comme le nôtre et une bouche humaine, nous parle sensiblement, avec un accent et une autorité qui ne peuvent appartenir qu'à lui ! Combien la foi est rendue plus certaine, si le Verbe de Dieu se fait chair et vient nous dire : « *En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui croit en moi a la vie éternelle* » (Joan., vi, 47), ou encore : « *Je rends témoignage de moi-même* » (Joan., viii, 18), car je suis la Lumière même, « *Je suis la Voie, la Vérité et la Vie* » (Joan., xiv, 6).

Nul prophète n'a pu parler ainsi. Ils ont pu dire : « *J'ai reçu la vérité* » mais aucun n'a pu affirmer : « *Je suis la Vérité et la Vie.* »

Jésus-Christ, notre Sauveur, est lui-même la Vérité première révélatrice et révélée, et c'est pourquoi, comme le dit saint Augustin (1), il peut rendre témoignage de lui-même et des autres mystères, comme la lumière se manifeste elle-même en manifestant les couleurs et tout ce qu'elle éclaire.

La Vérité première révélatrice, motif formel de notre foi, ou l'Autorité de Dieu révélateur, se montre pour ainsi dire sensiblement dans le Christ et dans sa manière sublime d'enseigner.

Certes nous ne voyons pas ici-bas la divinité du Christ, ni par les yeux du corps, ni par ceux de l'esprit, mais Jésus parle avec une telle autorité en disant : « *En vérité, en vérité, je vous le dis, avant qu'Abraham fût, je suis* » (Joan., viii, 58), qu'on ne saurait douter qu'il est le Dieu vivant rendu sensible et qui nous parle, pour décupler notre foi. Aussi les envoyés des pharisiens ne purent s'empêcher de dire : « *Nul homme n'a jamais parlé comme cet homme* » (Joan., vii, 46). De même les Samaritains dirent à celle que le Seigneur avait convertie et qui les avait appelés pour entendre le Messie : « *Maintenant ce n'est plus à cause de ce que tu nous as dit que nous croyons; car nous l'avons entendu* »

(1) In Joannem, viii, 18.

nous-mêmes, et nous savons qu'il est vraiment le Sauveur du monde. »

S'il y avait dans l'accent du Curé d'Ars, lorsqu'il prêchait, le signe de sa sainteté, à combien plus forte raison dans l'accent, dans l'autorité, dans l'ascendant de Notre-Seigneur Jésus-Christ ! Et c'est pourquoi, dès son premier sermon sur la montagne, « *le peuple*, dit saint Matthieu, vii, 28, *était dans l'admiration de sa doctrine; car il enseignait comme ayant autorité*, et non comme les Scribes et les Pharisiens » qui épilguaient sur les textes scripturaires sans en faire sentir la vie. Les simples ont le sens des choses supérieures; ils reconnurent dès son premier discours la grandeur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et si le peuple le condamna ensuite, c'est qu'il était égaré par les pervers.

Quelle grâce d'avoir entendu, ne serait-ce qu'un instant, la prédication du Verbe fait chair, et d'avoir pu recevoir immédiatement de ses lèvres la vie, la simplicité et la grandeur de sa doctrine !

Saint Jean a pu écrire dans son Évangile : « *Personne n'a jamais vu Dieu : le Fils unique, qui est dans le sein du Père, c'est lui qui l'a fait connaître* » (Joan., i, 18). Et dans la première de ses Épîtres, i, 1 : « *Ce qui était dès le commencement, ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé et ce que nos mains ont touché, du Verbe de vie..., ce que nous avons vu et entendu, nous vous l'annonçons.* »

Notre foi est donc souverainement confirmée par ce témoignage suprême, rendu pour ainsi dire sensible par l'Incarnation. Aussi saint Paul a-t-il pu écrire aux Hébreux, i, 1, pour les confirmer dans la foi : « *Après avoir, à plusieurs reprises et en différentes manières, parlé autrefois à nos pères par les Prophètes, Dieu, dans ces derniers temps, nous a parlé par le Fils, qu'il a établi héritier de toutes choses et par lequel il a aussi créé le monde.* »

Supposons un instant que l'Incarnation n'ait pas eu lieu

et que la plus haute prédication ait été celle des prophètes, d'un Élie ou d'un Isaïe, combien notre foi serait moindre, comme l'histoire de l'humanité serait pauvre, en comparaison de ce qu'elle est réellement ! La grandeur même des prophètes disparaîtrait, puisqu'elle vient uniquement de ce qu'ils ont été les précurseurs de Notre-Seigneur Jésus-Christ. « Ceux qui ont des oreilles pour entendre » ne peuvent se méprendre sur l'accent de la voix du Sauveur, sur la sublimité de sa doctrine. Malgré les épreuves, les obscurités, les tentations, croyons à la parole de Jésus, gardons-la dans notre cœur, vivons d'elle en esprit de foi : *Justus ex fide vivit*.

*
**

L'espérance affermie

L'Incarnation ne confirme pas seulement notre foi, elle excite grandement notre espérance.

Par cette vertu théologale, nous désirons, attendons le Bien suprême, et nous tendons vers lui en nous appuyant sur le secours divin promis par Dieu aux croyants. L'objet premier de l'espérance est un bien futur et difficile à atteindre, le souverain Bien dont nous jouirons pendant l'éternité. Le motif formel de l'espérance est le secours divin, ou mieux, c'est Dieu même infiniment secourable, *Deus auxilians* ; il est infiniment secourable parce qu'il est infiniment miséricordieux, tout-puissant, et parce qu'il a promis de nous secourir pour nous faire arriver au terme de notre destinée. Dieu est fidèle en ses promesses. C'est un de ses plus beaux titres de gloire : « *Fidelis est Dominus in omnibus verbis suis* », dit le Psalmiste (Ps. cxiv, 13). Saint Paul le reedit souvent. Celui qui désespérerait douterait de l'infinie Miséricorde de Celui qui est la Bonté même ; ce fut la plus grande faute de Judas, après avoir été infidèle, de douter de

la fidélité de Dieu, qui a promis son secours aux plus grands pécheurs, s'ils le lui demandent.

Mais bien que l'espérance soit pleinement conforme aux aspirations les plus profondes de notre cœur, il y a, hélas ! en nous comme une pente, une inclination au découragement, lorsque nous sommes meurtris depuis longtemps par les luttes et les difficultés de la vie.

Or le mystère de l'Incarnation vient précisément relever notre confiance, car il nous donne non seulement le secours divin de la grâce, mais l'auteur même de la grâce. Celui qui nous est donné à Bethléem, c'est Dieu infiniment secourable, *Deus auxilians* ; c'est lui qui est le motif formel ou la raison de notre espérance, et il reste avec nous dans l'Eucharistie.

Notre confiance est augmentée, parce que Dieu, en venant à nous en personne, nous manifeste sensiblement son infinie bonté. Nous avons confiance surtout en nos amis, et dans la mesure où ils nous prouvent qu'ils ont pour nous une véritable et profonde affection. Or Jésus est Dieu infiniment secourable, *Deus auxiliator*, qui ne cesse de nous parler de son amour miséricordieux.

A tous les hommes, il dit : « *Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et ployez sous le fardeau, et moi je vous reposerai* » (Matth., xi, 28). Celui qui parle ainsi c'est l'auteur du salut, comme le dit la liturgie : « *Deus veniae largitor et humanae salutis auctor, quaesumus clementiam tuam...* » (1)

Jésus dit au paralytique, qui ne pense qu'à demander sa guérison corporelle : « *Tes péchés te sont remis* », c'est-à-dire : je guéris ton âme spirituelle et immortelle, beaucoup plus précieuse que ton corps, qui un jour redeviendra poussière. Et comme signe de la guérison spirituelle de l'âme, Jésus guérit ce pauvre homme de sa paralysie. Le miracle n'est qu'un signe d'une chose incomparablement supé-

(1) Oraison de l'Office des morts, selon le rite dominicain.

rieure : la résurrection de l'âme à la vie essentiellement sur-naturelle de la grâce.

Saint Paul peut écrire avec confiance aux Romains, VIII, 31, pour confirmer leur espérance : « *Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? Lui qui n'a pas épargné son propre Fils, mais qui l'a livré à la mort pour nous tous, comment avec lui ne nous donnera-t-il pas toutes choses ?* » Ces paroles durent fortifier les chrétiens dans les catacombes, pendant les trois siècles de persécution. Saint Paul ajoute, *ibid.* : « *Qui accusera les élus de Dieu ? C'est Dieu qui les justifie ! Qui les condamnera ? Le Christ est mort, bien plus, il est ressuscité, il est à la droite de Dieu, il intercède pour nous ! Qui nous séparera de l'amour du Christ ? Sera-ce la tribulation, ou l'angoisse, ou la persécution, ou la faim, ou la nudité, ou le péril, ou l'épée ? Selon qu'il est écrit : A cause de toi, tout le jour nous sommes livrés à la mort, et on nous regarde comme des brebis destinées à la boucherie.* » Tout cela s'est réalisé à la lettre à Rome, pendant les dix persécutions générales par lesquelles les empereurs romains accablèrent les chrétiens, de Néron à Dioclétien. Mais saint Paul continue, et ce fut aussi réalisé pleinement : « *Mais dans toutes ces épreuves nous sommes plus que vainqueurs, par celui qui nous a aimés* » —, « plus que vainqueurs », car il ne s'agit pas de triompher, mais de faire rayonner la vie de la grâce sur les adversaires eux-mêmes et de les aimer. « Car j'ai l'assurance, continue saint Paul, en parlant pour l'Eglise indéfectible, car j'ai l'assurance que ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les principautés, ni les choses présentes, ni les choses à venir, ni les puissances, ni la hauteur, ni la profondeur, ni aucune créature ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu en Jésus-Christ Notre-Seigneur. » C'est-à-dire : aucune puissance créée, quelle qu'elle soit, ne pourra nous séparer de l'amour du Christ pour nous, qui allume en nous un amour réciproque. Aucune puissance créée ou créable ne pourra faire que Dieu aban-

donne les justes, les justifiés par le sang de son Fils, si eux-mêmes ne l'abandonnent les premiers. C'est cette victoire de l'amour du Christ sur l'acharnement des persécuteurs que rappelle le Colisée de Rome aux générations qui se succèdent. Les ruines imposantes de cet amphithéâtre construit par Vespasien et Titus restent comme les témoins impérissables de l'espérance et de la force des martyrs appuyés sur les promesses et l'amour du Verbe fait chair.

Ils sont restés fidèles au milieu des supplices *par l'efficacité de la grâce du Christ* ; ils ont été, comme le dit saint Paul, « plus que vainqueurs par la force de celui qui nous a aimés, *in his omnibus superamus propter eum qui dilexit nos* » (Rom., VIII, 37). Le motif formel de notre espérance n'est pas en effet notre effort personnel, par lequel nous coopérons au secours divin ; le motif formel de notre espérance, c'est Dieu même infiniment secourable, *Deus auxilians*, Dieu même qui par l'Incarnation est avec nous, et qui y reste dans l'Eucharistie, comme nourriture quotidienne de nos âmes. C'est ainsi que notre confiance en Dieu est grandement fortifiée par l'Incarnation. Ce n'est pas pour rien que le Verbe s'est incarné ; ce n'est pas pour le progrès matériel ou celui des sciences, mais pour la sanctification de nos âmes, dont nous devrions avoir un ardent désir.

*
**

La charité plus ardente

Enfin ce mystère de notre foi doit exciter au plus haut point notre charité, notre amour de Dieu et des âmes. Comme le dit saint Augustin en des paroles que les théologiens répéteront jusqu'à la fin du monde : « *Pour quelle raison surtout le Verbe s'est-il incarné, sinon pour nous manifester son amour ?... Si donc nous ne savons pas l'ai-*

mer (les premiers), apprenons du moins à lui rendre amour pour amour (1). »

Par la charité infuse, reçue au baptême, nous devons aimer surnaturellement Dieu plus que nous; nous devons l'aimer comme le grand Ami, qui nous a aimés le premier, et qui est infiniment meilleur en lui-même que tous ses bienfaits réunis. Dire que nous devons l'aimer ainsi, c'est dire que nous devons *vouloir efficacement* l'accomplissement de sa sainte volonté, exprimée par ses préceptes; c'est dire que nous devons *vouloir qu'il règne vraiment et profondément en nos âmes* et qu'il soit glorifié par nous éternellement, selon la parole du Psaume cxiii, 1 : « Non pas à nous, Seigneur, non pas à nous, mais à ton nom donne la gloire. »

Ainsi la charité est supérieure à l'espérance. *Par l'espérance nous désirons posséder Dieu*, finalement pour Dieu, qui est la fin dernière de notre espérance comme de toute vertu (2); *par la charité nous aimons efficacement Dieu notre meilleur ami, formellement pour lui-même*, et plus que nous, en lui voulant tous les biens qui lui conviennent, c'est-à-dire son règne et cette manifestation de sa bonté que nous appelons la gloire divine. Aimer Dieu c'est conformer toute notre vie à cette parole du Pater : « *Fiat voluntas tua* » : que votre volonté, exprimée par vos préceptes, s'accomplisse sur la terre comme au ciel; aimer Dieu c'est aussi lui dire avec un confiant abandon : « Je remets mon âme entre vos mains », je vous offre le *fond de ma volonté*, faites-en ce qu'il vous plaira.

(1) « Quae major est causa adventus Domini, nisi ut ostenderet Deus dilectionem suam in nobis?... Si amare pigebat, saltem redamare non pigeat » (in libr. *De catechizandis rudibus*, c. 4).

(2) Comme le dit Cajetan, in II^m II^{ae}, q. 17, a. 5, n^o vi : « Per spem, desidero Deum, non propter me, sed mihi (jam finaliter), propter Deum qui est finis ultimus actus spei. »

Par la charité, en aimant Dieu efficacement plus que nous-mêmes, nous aimons en général tous ses décrets éternels, ordonnés à la manifestation de sa bonté. Ainsi Dieu, infiniment bon, devient pour nous un *alter ego*, un autre moi, qui en un sens est plus nous que nous-mêmes, car il contient éminemment tout le bien qui peut exister en chacun de nous. En ce sens Dieu est plus moi que moi-même, car il l'est éminemment.

Or cette divine bonté, objet formel de la charité, nous a été précisément manifestée par l'amour suprême, par lequel Dieu nous a donné son Fils unique : « *Sic Deus dilexit mundum, ut Filium unigenitum suum daret* — Dieu a aimé le monde jusqu'à lui donner son propre Fils » (Joan., III, 16). Telle est, peut-on dire, la vérité fondamentale du christianisme, puisque cet acte d'amour de Dieu pour nous nous a donné Notre-Seigneur Jésus-Christ comme Sauveur.

Aussi saint Jean dit-il dans sa I^{re} Épître, IV, 9 : « Dieu a manifesté son amour pour nous en envoyant son Fils unique dans le monde, afin que nous vivions par lui. Et cet amour consiste en ce que ce n'est pas nous qui avons aimé Dieu, mais c'est lui qui nous a aimés et qui a envoyé son Fils comme victime de propitiation pour nos péchés. Mes bien-aimés, si Dieu nous a aimés ainsi, nous devons aussi nous aimer les uns les autres. »

Saint Paul écrit de même à Tite, II, 11 : « Elle s'est manifestée la grâce de Dieu, source de salut pour tous les hommes; elle nous enseigne à renoncer à l'impiété et aux convoitises mondaines et à vivre dans le siècle présent avec tempérance, justice et piété, en attendant la bienheureuse espérance et l'apparition glorieuse de notre grand Dieu et Sauveur Jésus-Christ. »

L'Incarnation du Verbe fortifie ainsi grandement notre foi, notre espérance, notre charité, elle nous donne l'exemple de toutes les vertus, et surtout elle est le principe en la sainte âme de Jésus d'un acte d'amour d'une valeur infinie,

acte d'amour rédempteur qui plaît plus à Dieu que tous les péchés ne peuvent lui déplaire.

Louons Dieu de ce bienfait de l'Incarnation rédemptrice, qui rend en quelque sorte sensible la *Vérité première révélatrice*, la *Toute-Puissance secourable* et la *souveraine Bonté*, qui ne cesse de nous communiquer, surtout par l'Eucharistie, toutes les grâces dont a besoin notre pauvreté. Ces trois perfections divines, qui sont le motif formel des trois vertus théologales, sont ainsi pour nous comme trois étoiles de première grandeur, comme trois lampes de feu, dit saint Jean de la Croix, qui dans la nuit nous guident en notre pèlerinage vers la lumière de l'éternité.

Vraiment nous pouvons avec une profonde gratitude dire avec saint Paul : « Dieu, qui est riche en miséricorde, à cause du grand amour dont il nous a aimés, et alors que nous étions morts par nos offenses, nous a rendus vivants avec le Christ; c'est par sa grâce que vous êtes sauvés » (Éphés., II, 14). Cette grâce est le germe de la gloire; prions pour persévérer en elle et par elle, pour qu'elle soit vraiment en nous « la vie éternelle commencée ».

CHAPITRE IX

Le motif de l'Incarnation et la vie intime de Jésus

« Credo in Deum... Filium... qui
propter nos homines et propter nos-
tram salutem descendit de caelis. »

Une des considérations qui peuvent nous faire pénétrer profondément dans la vie intime de Jésus est celle du motif de l'Incarnation, du motif de sa venue en ce monde qui a dû être toujours présent à sa pensée, comme le but de sa vie terrestre. Nous voudrions rappeler ici que, comme le montre saint Thomas, 1° le motif de l'Incarnation fut un motif de miséricorde; 2° que le Verbe, en s'incarnant pour nous sauver, loin de se subordonner à nous, rétablit l'ordre primitif en le surélevant infiniment; 3° que Jésus dans sa vie intime est avant tout Sauveur, prêtre et victime.

*
**

Le motif de l'Incarnation fut un motif de miséricorde

Il existe une opinion selon laquelle le Verbe, dans le plan actuel de la Providence, se serait incarné même si l'homme n'avait pas péché. Le Christ serait alors venu, non pas comme Sauveur et victime, mais comme chef du royaume

de Dieu, et docteur suprême, pour rendre à Dieu une plus grande gloire, et couronner ainsi la création. Il serait venu ainsi avec un corps immortel, non sujet à la douleur. Mais, ajoute cette opinion, le péché étant survenu, le Christ est venu dans une chair mortelle, *in carne passibili*, comme Sauveur et victime pour notre salut.

Selon cette opinion, c'est pour ainsi dire *accidentellement* que, dans le plan actuel de la Providence, Jésus est *Sauveur et victime* ; avant tout il est *Roi des rois*, chef du royaume de Dieu.

Saint Thomas (1), qui a examiné la valeur de cette opinion déjà proposée de son temps, écrit à ce sujet : « Il paraît préférable de suivre l'enseignement contraire de ceux qui disent que, selon le plan actuel de la Providence, le Verbe ne se serait pas incarné si l'homme n'avait pas péché. Ce qui en effet dépend de la seule liberté de Dieu au-dessus de tout ce qui est dû à la créature ne peut nous être connu que par la révélation contenue dans l'Écriture. Or l'Écriture dit partout que la raison de l'Incarnation a été la rédemption du genre humain. Il est donc préférable de dire que l'Incarnation a été ordonnée par Dieu comme un remède contre le péché, et que si le premier homme n'avait pas péché, le Verbe, selon le plan actuel de la Providence, ne se serait pas incarné, quoique selon un autre plan l'Incarnation aurait pu avoir lieu sans cette condition. »

En d'autres termes, selon saint Thomas, les thomistes et bien d'autres théologiens anciens et modernes, le motif de l'Incarnation fut surtout un *motif de miséricorde*, pour relever de sa misère l'humanité déchue. De ce point de vue Jésus est avant tout Sauveur et Victime plus encore que Roi ; c'est là le trait primordial de sa physionomie spirituelle.

Cette réponse est fondée sur de nombreuses paroles de l'Écriture et sur des témoignages très forts de la Tradition.

(1) III^e, q. 1, a. 3.

Daniel (ix, 24) et Zacharie (iii, 9) annoncent que le Messie viendra « pour mettre fin au péché », « pour effacer les iniquités de la terre ». Jésus lui-même dit en saint Luc (xix, 10) : « Le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu. » Il dit aussi en saint Jean (iii, 17) : « Dieu a tellement aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais ait la vie éternelle. Car Dieu n'a pas envoyé le Fils dans le monde pour juger le monde, mais pour que le monde soit sauvé par lui. » — Saint Paul écrit (I Tim., i, 15) : « Le Christ Jésus est venu dans le monde pour sauver les pécheurs. » — Saint Jean ajoute dans sa I^{re} Épître (i, 7) : « Le sang de Jésus, Fils unique du Père, nous purifie de tout péché. » — « Si quelqu'un a péché, nous avons un avocat près du Père, Jésus-Christ, le juste. Il est lui-même victime de propitiation pour nos péchés, non seulement pour les nôtres, mais pour ceux du monde entier » (Ibid., ii, 2). « C'est Dieu qui nous a aimés le premier, et qui a envoyé son Fils comme victime de propitiation pour nos péchés » (Ibid., iv, 10).

Du reste, le nom de *Jésus* veut dire non pas Roi, ou Docteur, mais veut dire *Sauveur*, et les noms donnés par Dieu expriment le trait primordial de la physionomie spirituelle de ceux qui les reçoivent. L'ange Gabriel, envoyé de Dieu, dit à Marie : « Vous enfanterez un fils, et vous lui donnerez le nom de Jésus » (Luc, i, 32). A Joseph, l'ange dit : « Tu lui donneras le nom de Jésus, car il sauvera son peuple de leurs péchés » (Matth., i, 21). Ainsi le motif de l'Incarnation est ce pour quoi elle a été nécessaire : pour nous sauver par une réparation parfaite de l'offense faite à Dieu, par un acte d'amour réparateur, qui plaise plus à Dieu que tous les péchés ne lui déplaisent, et qui soit une source infinie de grâces pour nous.

La Tradition n'est pas moins affirmative que l'Écriture, comme on le voit par le Symbole de Nicée que l'on chante à la Messe : « *Credo in Filium Dei unigenitum...*, qui

propter nos homines et propter nostram salutem descendit de caelis : Je crois en Jésus-Christ, Fils unique de Dieu..., qui pour nous autres hommes et pour notre salut est descendu du ciel. » C'est le sens de toute la liturgie de l'Avent et de la Nativité, qui prépare depuis plusieurs siècles les fidèles à célébrer la naissance du Sauveur.

Les Pères de l'Église enseignent aussi généralement que, selon le plan actuel de la Providence, le Verbe ne se serait pas incarné si les hommes n'avaient pas eu besoin de rédemption. C'est en particulier la doctrine de saint Irénée (1), de saint Athanase (2), de saint Grégoire de Nazianze (3), du plus grand des Pères grecs, saint Jean Chrysostome, et du plus illustre des Pères de l'Église latine, saint Augustin.

Saint Jean Chrysostome dit expressément : « Il n'y a pas d'autre cause de l'Incarnation que celle-ci : Dieu nous vit déchus, dans l'abjection, opprimés par la tyrannie de la mort, et il a eu miséricorde (4). » Saint Augustin dit de même : « *Si homo non periisset, Filius hominis non venisset* : Si l'homme n'était pas tombé, le Fils de l'homme ne serait pas venu (5). » Le motif de l'Incarnation a été un motif de miséricorde. C'est ce que redisent saint Thomas, tous les thomistes, et beaucoup d'autres théologiens.

Les thomistes en particulier ajoutent cette raison : Dieu, après avoir arrêté le plan de la Providence, ne le modifie pas à cause d'un accident imprévu. Il a d'avance tout prévu ; nul bien n'arrive qu'il ne l'ait voulu, nul mal qu'il ne l'ait permis pour un plus grand bien. Et donc on ne peut dire

(1) « Si la chair n'avait pas eu besoin d'être sauvée, le Verbe ne se serait pas fait chair » (*Adv. haereses*, I, V, c. 14, n. 1).

(2) « Le Verbe ne se serait pas fait homme, si ce n'avait pas été nécessaire pour nous racheter » (*Adv. Arian.*, or. 2, n. 56).

(3) « Pourquoi l'humanité a-t-elle été assumée par Dieu, unie à la divinité (en Jésus) ? Sans aucun doute, pour préparer notre salut. Quelle autre raison peut-on donner ? » (*Oratio* 30, n. 2.)

(4) *In Epist. ad Hebr.*, hom. 5, n. 1.

(5) *Sermo* 174, 2, 2.

que Dieu a modifié le plan actuel par suite du péché du premier homme. Le décret divin *efficace* sur le monde s'étendait *d'emblée* à tout ce qui devait arriver, d'une façon positive au bien, et d'une façon permissive au mal (1). Or *de fait* le Verbe est venu dans une *chair mortelle* et sujette à la douleur, ce qui présuppose le péché, de l'aveu de tous. Donc en vertu du décret primitif, efficace, le Verbe ne se serait pas incarné si l'homme n'avait pas péché. C'est du reste, nous l'avons vu, ce que disent assez clairement l'Écriture et la Tradition. En d'autres termes : le motif de l'Incarnation a été un motif de miséricorde. Comme l'a dit Notre-Seigneur lui-même : « Le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu » (Luc., XIX, 10). C'est extrêmement consolant pour nous : les plus grands pécheurs, qui crient vers le Sauveur, trouvent le salut.

*
**

*Dieu n'a permis le mal, le péché de l'homme
que pour un plus grand bien*

Mais il est un autre aspect du mystère, qui permet de répondre à la question parfois angoissante qu'on appelle le problème du mal. Pourquoi Dieu a-t-il permis le mal, surtout le mal moral, le péché du premier homme, en prévoyant qu'il s'étendrait à toute l'humanité, par suite privée de la grâce et des privilèges de l'état d'innocence ?

Saint Thomas exprime fort bien ce second aspect du mys-

(1) Le décret divin *efficace* de l'Incarnation porte d'emblée non seulement sur la substance de ce fait, mais aussi sur les circonstances où il sera réalisé *hic et nunc*, particulièrement sur cette circonstance *in carne passibili*, incarnation dans une chair passible et mortelle ; circonstance qui, de l'aveu de tous, suppose la prévision du péché d'Adam.

tère, que certains de ses commentateurs ont négligé (1) et que d'autres ont heureusement mis en relief (2). Il dit (III^e, q. 1, a. 3, ad 3) : « Rien n'empêche que la nature humaine ait été élevée à quelque chose de plus grand après le péché. Car Dieu ne permet le mal que pour un plus grand bien. C'est pourquoi saint Paul écrit aux Romains, v, 20 : « Là où la faute a abondé, la grâce a surabondé. » Et l'Eglise chante dans la bénédiction du cierge pascal : « *O felix culpa, quae talem ac tantum meruit habere redemptorem* ! O heureuse faute, qui a mérité d'avoir un tel et si grand Rédempteur ! »

Il est clair en effet que Dieu ne peut permettre le mal, surtout le péché, qu'en vue d'un plus grand bien ; autrement la permission divine, qui laisse arriver le péché, ne serait pas sainte. On ne pourrait certes pas dire *a priori* pour quel plus grand bien Dieu a permis le péché du premier homme. Mais, après le fait de l'Incarnation, on peut et l'on doit dire avec saint Paul : Dieu n'a permis que la faute abondât que pour que la grâce surabondât en la personne de notre Sauveur et par Lui en nous.

Et donc, lorsque le Verbe s'est fait chair pour nous racheter, il ne s'est *nullement* subordonné à nous (il nous reste infiniment supérieur, et l'Incarnation est plus précieuse que notre rédemption) ; mais *il s'est incliné* vers nous, pour nous relever vers lui. C'est le propre précisément de la miséricorde d'incliner le supérieur vers l'inférieur, non pas certes pour le subordonner à l'inférieur, mais pour relever celui-ci. C'est ainsi que le Verbe en s'incarnant s'incline pour res-

(1) Par exemple Jean de Saint-Thomas et Billuart.

(2) Voir l'exposé de ce point de doctrine chez les carmes de Salamanque, et chez les dominicains Godoy et Gonet. Voir aussi ce que dit fort bien Cajetan (in I^{um}, q. 22, a. 2, n^o vii) : (Si non esset peccatum a Deo permissum) « *decsset universo hostia illa divini suppositi, quam in cruce obtulit ; quod adeo bonum fuit et est, ut excedat in bonitate omne malum culpae non solum hominum, sed daemonum... O felix culpa...* ».

taurer l'ordre primitif, l'harmonie originelle, et même pour surélever cet ordre primitif immensément, en s'unissant personnellement la nature humaine, et en nous manifestant ainsi de la façon la plus profonde sa toute-puissance et sa bonté (1).

Dieu ne permet le mal que pour un plus grand bien, et il n'aurait pas permis ce mal immense qui est le péché originel, s'il n'avait pas eu en vue ce plus grand bien qui est l'Incarnation rédemptrice. C'est ainsi que la Miséricorde divine, loin de subordonner à nous le Verbe incarné pour nous, est la plus haute manifestation de la Puissance de Dieu et de sa Bonté. Elle chante la gloire de Dieu plus que toutes les étoiles du firmament.

Le Verbe fait chair, notre Sauveur, est infiniment plus grand que le premier homme innocent. Marie est aussi, toute proportion gardée, incomparablement supérieure à Ève, et dans la plus pauvre église de village, au moment où se célèbre la messe, est offert à Dieu un culte infiniment supérieur à celui qui lui était offert par le premier homme innocent, dans le Paradis terrestre.

(1) On a objecté : Il serait pervers d'ordonner le supérieur à l'inférieur. Or l'Incarnation est supérieure à notre rédemption. Donc il serait pervers de l'ordonner à elle.

Les thomistes ont toujours répondu : Il serait pervers et même absurde d'ordonner le supérieur à l'inférieur comme à un *principe de perfection* et à une fin dernière, bien certainement ; mais il n'est pas pervers d'ordonner le supérieur à l'inférieur, comme à un *sujet perfectible* qui doit être perfectionné. Ainsi, bien que notre corps soit pour notre âme, Dieu ordonne d'une certaine manière l'âme au corps pour le vivifier, et *il ne créerait pas telle âme d'enfant, si le corps de cet enfant ne commençait à se fermer*. De même, bien que nous soyons pour le Christ, qui est notre fin, il est venu pour nous sauver, et il ne serait pas venu si nous n'avions pas eu besoin d'être sauvés. Comme il y a une dépendance mutuelle entre le corps fait pour l'âme et l'âme qui vivifie le corps, « *causae ad invicem sunt causae, sed in diverso genere* », il y a aussi dépendance mutuelle entre l'Incarnation en vue de laquelle le péché originel a été permis et ce péché pour la délivrance duquel l'Incarnation rédemptrice a été voulue par la miséricorde divine.

*
**

*Le trait primordial
de la physionomie spirituelle de Jésus*

Il s'ensuit que ce n'est pas accidentellement que le Christ est Sauveur, prêtre et victime. C'est là le caractère principal de sa vie. Il n'est pas avant tout un Roi et un Docteur sublime, devenu accidentellement, à cause du péché de l'homme, sauveur de l'humanité et victime (1). Comme le signifie son nom *Jésus*, il est avant tout le Sauveur, et toute sa vie est ordonnée à sa mort héroïque sur la Croix, par laquelle il réalise sa mission, sa destinée de Rédempteur. Le motif de l'Incarnation est notre rédemption par l'acte d'amour héroïque du Calvaire. Les stigmatisés comme saint François ont dû pénétrer très profondément cette vérité.

Le Christ apparaît ainsi plus grand, l'unité de sa vie beaucoup plus profonde. Elle est toute ordonnée à l'acte d'amour par lequel en s'offrant sur la Croix il a été victorieux du péché, du démon et de la mort, acte d'amour qui plaît à Dieu plus que tous les péchés ne lui déplaisaient.

C'est ce que dit saint Thomas (I^a, q. 20, a. 4, ad 1^m) : « Dieu aime le Christ Jésus non seulement plus que tout le genre humain, mais plus que toutes les créatures prises ensemble; car il lui a voulu un plus grand bien en lui donnant un nom au-dessus de tout nom, il a voulu qu'il soit vraiment Dieu. Cette excellence souveraine du Christ n'est pas diminuée du fait que son Père l'a livré à la mort pour notre salut; au contraire, le Christ est ainsi devenu le vainqueur glorieux

(1) Même dans la Messe et l'Office du Christ-Roi il est parlé constamment du Christ comme Sauveur, car il est roi et par droit de naissance et par droit de conquête; il a conquis cette royauté universelle pendant la Passion, où il fut couronné d'épines, avant de recevoir la couronne de gloire au ciel.

(du péché, du démon et de la mort), « le souverain pouvoir a été ainsi placé sur ses épaules », comme le dit Isaïe, ix, 5.

On comprend dès lors pourquoi la pensée de la rédemption par la Croix est, avec celle de la gloire de Dieu, la première pensée qu'eut Notre-Seigneur en venant en ce monde et qui ne le quitta pas un instant (1), comme le dit saint Paul (Hébr., x, 7) : « Le Christ dit en entrant dans le monde : Vous n'avez voulu ni sacrifice ni oblation (du sang des taureaux et des boucs), mais vous m'avez formé un corps... *Me voici, je viens, ô mon Dieu, pour faire votre volonté.* »

Cette oblation sera toujours vivante en son cœur, elle sera comme l'âme de sa prédication et de son sacrifice. Les trois premiers évangélistes nous rapportent que Jésus disait : « *Le Fils de l'homme est venu, non pour être servi, mais pour servir et donner sa vie pour beaucoup* » (2).

Dans une de ses plus belles paraboles, celle du bon Pasteur, il disait : « *Je donne ma vie pour mes brebis...* C'est pour cela que mon Père m'aime, parce que je donne ma vie pour la reprendre. Personne ne me la ravit, mais je la donne de moi-même (3).

Il disait encore : « *Je suis venu jeter un feu sur la terre, et que désiré-je, sinon le voir se répandre partout? Je dois être baptisé d'un baptême, et quelle angoisse en moi jusqu'à ce qu'il soit accompli!* » (Luc, xii, 49). Il parlait du baptême de sang, le plus parfait de tous (4).

Sous une autre forme il exprime le but de sa mission : « *Quand je serai élevé de terre, j'attirerai tout à moi.* Ce qu'il disait, ajoute saint Jean, pour marquer de quelle mort il devait mourir » (Jean, xii, 32).

(1) Voir sur ce point le très beau livre écrit au XVII^e siècle par le P. Chardon, O. P., *La Croix de Jésus*.

(2) *Matth.*, xx, 28; *Marc.*, x, 45; *Luc.*, i, 68; ii, 38; xxi, 28.

(3) *Jean*, x, 11-18.

(4) Cf. S. THOMAS, III^a, q. 46, a. 12.

C'est la pensée constante du Sauveur quand il forme les apôtres, quand il dit à Pierre qui ne peut porter l'annonce de la Passion : « *Tu n'as pas l'intelligence des choses de Dieu, tu n'as que des idées humaines* » (Matth., xvi, 23); de même quand il dit aux fils de Zébédée : « *Pouvez-vous boire le calice que je dois boire, ou être baptisés du baptême dont je vais être baptisé?* » (Marc, x, 38). C'est la même pensée qui anime la Cène, au moment de l'institution de l'Eucharistie : « Ceci est mon corps qui est donné pour vous... Cette coupe est la nouvelle alliance en mon sang, qui est versé pour vous » (Luc, xxii, 19-20). « *Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis* » (Jean, xv, 13).

Enfin Jésus appelle plusieurs fois l'heure de la Passion « *son heure* » (1), car c'est l'heure par excellence à laquelle toute sa vie terrestre est ordonnée.

Jésus est avant tout Sauveur, prêtre et victime. C'est le trait primordial de sa physionomie spirituelle, le caractère foncier de sa vie intérieure.

Que s'ensuit-il pour nous?

Il s'ensuit que ce n'est pas *accidentellement*, dans le plan actuel de la Providence, que les âmes, pour se sanctifier, doivent porter leur croix en union avec le Sauveur. Il l'a dit lui-même, comme le rapporte saint Luc (ix, 23) : « S'adressant à tous, il dit : Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce et qu'il porte sa croix chaque jour et me suive... Celui qui perdra sa vie à cause de moi, la sauvera. » C'est ce qui s'est réalisé d'une façon éclatante chez les martyrs, qui, en unissant leurs souffrances à celle du Sauveur, sauvaient à leur tour des âmes, et parfois celles mêmes de leurs persécuteurs.

Il s'ensuit aussi que pour être un saint, et même un grand saint, il n'est pas nécessaire d'être un docteur, ni un homme d'action, il suffit d'être vraiment configuré au Christ cru-

(1) Jean, ii, 4; xii, 23; xiii, 1; xvi, 21, 25, 32; xvii, 1.

cifié, comme le fut un saint Benoît-Joseph Labre, qui n'avait à lui que sa pauvreté, sa souffrance héroïquement supportée, et qui apparut comme la vivante image de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Il s'ensuit enfin, comme l'explique profondément saint Thomas (III^e, q. 62, a. 2) en parlant de l'effet du baptême, que, si la *grâce sanctifiante*, que possédait le premier homme dans l'état d'innocence, est une participation de la nature divine et fait de nous les enfants de Dieu, la *grâce proprement chrétienne*, qui nous est communiquée après la chute par le Christ rédempteur, a quelque chose de spécial, qui fait de nous « *les membres vivants du Christ* ». C'est pourquoi la grâce chrétienne, comme telle, nous inspire de souffrir à l'exemple de Jésus pour expier, réparer les outrages faits à Dieu, pour coopérer à notre salut et à celui du prochain, comme les membres d'un même corps doivent s'entraider.

C'est pourquoi nulle idée chrétienne n'arrive à prévaloir, nulle œuvre chrétienne ne persévère qu'après certaines épreuves; « il faut que le grain de froment, mis en terre, meure, autrement il reste seul; s'il meurt, il porte beaucoup de fruit » (Joan., xii, 24).

C'est par là que les chrétiens sont configurés profondément à leur chef, qui dit de lui-même aux disciples d'Emmaüs qui ne le comprenaient pas encore : « *Ne fallait-il pas que le Christ souffrit toutes ces choses, et entrât ainsi dans sa gloire?* » (Luc, xxiv, 26). C'est ce qu'avait annoncé Isaïe, dans sa prédiction de la Passion (ch. LIII). C'est ce que nous redit tous les jours le Sacrifice de la Messe et ce qu'il redira jusqu'à la fin du monde.

CHAPITRE X

La prédestination du Christ

Ce qui éclaire d'en haut toute la vie d'un saint, c'est sa prédestination, ou l'acte d'intelligence et d'amour par lequel de toute éternité Dieu l'a ordonné ou destiné à tel degré de gloire et a décidé de lui accorder, pour l'y faire parvenir, les grâces nécessaires, depuis la toute première jusqu'à celle de la persévérance finale (1). Par ces grâces, au milieu parfois d'épreuves très dures, le serviteur de Dieu devra très librement mériter cette béatitude, la vie éternelle, à laquelle de toute éternité il a été prédestiné (2).

Quant aux enfants morts après le baptême sans avoir eu le temps de mériter, ils ont été prédestinés à la gloire, sans avoir à lutter pour y parvenir.

Ce qui est vrai de tous les élus, anges ou hommes, adultes ou enfants, c'est qu'ils ont été prédestinés à la gloire ou à la vie éternelle.

*
**

Le caractère absolument exceptionnel de la prédestination du Christ

Lorsqu'il s'agit du Christ, premier de tous les prédestinés, sa prédestination est absolument exceptionnelle. Ce

(1) Cf. S. THOMAS, I^a, q. 23, a. 1 et 4.

(2) *Ibid.*, a. 5.

n'est pas seulement la prédestination à la gloire ou à la vie éternelle, c'est la *prédestination à la grâce unique d'union personnelle au Verbe*, grâce incomparablement supérieure à celle que possèdent au ciel tous les saints et tous les anges.

Le Christ, comme homme, a été prédestiné à devenir, non pas fils de Dieu par adoption, mais fils de Dieu par nature (1).

Saint Paul écrit aux Romains (VIII, 29) : « Dieu a prédestiné ceux qu'il a connus d'avance à être conformes à l'image de son Fils, afin que son Fils soit le premier-né d'un grand nombre de frères. » Jésus est ainsi le premier des prédestinés; de toute éternité Dieu a voulu faire de lui son fils par nature, et il a voulu faire des élus, anges et hommes, ses fils par adoption. La première filiation dépasse immensément la seconde.

On lit dans l'Épître aux Colossiens (1, 15, 21) : « Il est l'image du Dieu invisible, né avant toute créature; car c'est en lui que toutes choses ont été créées;... les choses visibles et les choses invisibles... Il est, lui, avant toutes choses, et toutes subsistent en lui. Il est la tête du corps de l'Église, lui qui est le principe, le premier-né d'entre les morts, afin qu'en toutes choses il tienne la première place... »

C'est tout d'abord à la filiation divine par nature que Jésus comme homme a été prédestiné, et tous les dons qu'il a reçus dérivent de celui-là qui est le plus élevé de tous. De là découle en effet la béatitude de sa sainte âme, la lumière de

(1) Cf. S. THOMAS, III^a, q. 24, a. 1, 2. Les thomistes qui ont longtemps médité les articles de saint Thomas relatifs au motif de l'Incarnation et à la prédestination du Christ, savent que pour lui ces deux questions *s'équilibrent*, et que la seconde permet d'insister sur ce que nous avons appelé dans le chapitre précédent le second aspect du mystère : Dieu a permis le péché du premier homme pour un plus grand bien, qui est l'Incarnation rédemptrice. Il a permis que la faute abondât pour que la grâce surabondât. On saisit mieux ainsi le sens du « *felix culpa quae talem ac tantum meruit habere redemptorem* ».

gloire qui lui permet de voir l'essence divine avec une pénétration supérieure à celle de tous les bienheureux. Non seulement Jésus voit Dieu face à face, comme tous les saints du ciel, mais il est Dieu. Et il est certes beaucoup plus grand d'être Dieu que de voir Dieu.

*
* *

La prédestination du Christ cause de la nôtre

Il s'ensuit que la prédestination du Christ est l'exemple éminent de la nôtre (1), tout comme notre filiation divine adoptive est une similitude participée de la filiation divine par nature. En ce sens, comme le dit saint Paul : « Nous avons été prédestinés à devenir conformes à l'image du Fils unique du Père » (Rom., VIII, 29). Mais nous ne recevons qu'une participation de la nature divine, la grâce sanctifiante, tandis que le Fils unique du Père a reçu de lui toute la nature divine par la génération éternelle. Il est « Dieu de Dieu, Lumière de Lumière, vrai Dieu de vrai Dieu », comme il est dit dans le *Credo*. Il est le Verbe de Dieu fait chair, et, étant déjà Fils de Dieu par nature, il ne peut le devenir par adoption et par participation; un père n'adopte pas celui qui est déjà son enfant (2).

Enfin en prédestinant de toute éternité les élus, Dieu a décidé que le Christ rédempteur serait la cause de leur salut (3), et qu'il leur mériterait tous les effets de la prédestination : la grâce, la persévérance finale et la vie éternelle. Cela ressort de tous les textes de l'Écriture où Jésus est

(1) Cf. S. AUGUSTIN, *De Praedestinatione sanctorum*, c. 13 — et S. THOMAS, III^a, q. 24, a. 3.

(2) Cf. S. THOMAS, III^a, q. 23, a. 4 : « Christus, qui est Filius Dei naturalis, nullo modo potest dici filius adoptivus. »

(3) Cf. S. THOMAS, III^a, q. 24, a. 4.

appelé Sauveur, auteur du salut. « Celui qui croit en moi a la vie éternelle (1). » « Je suis venu pour qu'ils aient la vie, et qu'ils l'aient en abondance (2). » « Mes brebis entendent ma voix, je les connais, et elles me suivront. Et je leur donne une vie éternelle, et elles ne périront jamais, et nul ne les ravira de ma main. Mon Père, qui me les a données, est plus grand que tous, et nul ne peut les ravir de la main de mon Père. Mon Père et moi nous sommes un (3). »

Jésus comme Dieu prédestine les élus, et, comme homme, il a mérité pour les élus tous les effets de la prédestination : la grâce habituelle, les grâces actuelles, la persévérance finale et la gloire (4). Tous les élus lui sont ainsi subordonnés, selon le mot de saint Paul : « Tout est à vous, mais vous êtes au Christ, et le Christ est à Dieu (5). »

On entrevoit dès lors la grandeur du prologue de l'Épître aux Éphésiens : « Béni soit Dieu, le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui nous a bénis dans le Christ de toutes sortes de bénédictions spirituelles dans les cieux ! C'est en lui qu'il nous a élus dès avant la création du monde, pour que nous soyons saints et irrépréhensibles devant lui, nous ayant, dans son amour, prédestinés à être ses fils adoptifs par Jésus-Christ, selon sa libre volonté, en faisant ainsi éclater

(1) Joan., III, 36; v, 24, 40; vi, 47.

(2) Joan., x, 10.

(3) Joan., x, 27-30.

(4) Jésus comme Dieu a prédestiné tous les élus, aussi bien les anges que les hommes. Comme homme, il a mérité aux hommes la grâce et la gloire, et il a mérité aux anges au moins les grâces accidentelles, par lesquelles ils le servent comme ses ministres dans le royaume de Dieu. Ils sont ses anges, comme il est dit plusieurs fois dans l'Évangile : « Le Fils de l'homme enverra ses anges rassembler ses élus des quatre vents, de l'extrémité de la terre jusqu'à l'extrémité du ciel » (Marc, XIII, 27; Matth., XIII, 41; xxiv, 31). — Cf. S. THOMAS, III^a, q. 8, a. 4 : *Le Christ est tête des anges*, qui font partie de l'Église triomphante; III^a, q. 59, a. 6 : *Le Christ juge les anges, ses ministres, et il est terrible aux démons*.

(5) I Cor., III, 23.

la gloire de sa grâce, par laquelle *il nous a rendus agréables à ses yeux en son Fils bien-aimé*. C'est en lui que nous avons la rédemption acquise par son sang, la rémission des péchés, selon la richesse de sa grâce, que Dieu a répandue abondamment sur nous en toute sagesse et intelligence... *C'est en lui (en Jésus-Christ) que nous avons été élus*, ayant été prédestinés suivant la résolution de celui qui opère toutes choses d'après le conseil de sa volonté, pour que nous servions à la louange de sa gloire, nous qui d'avance avons espéré dans le Christ (1). »

*
**

Cette haute doctrine de la prédestination du Christ éclaire celle de la prédestination de Marie à être Mère de Dieu. La prédestination du Christ, comme homme, à être Fils de Dieu par nature, s'identifie en effet avec le décret éternel de l'Incarnation. Or ce décret porte sur ce fait tel qu'il devait être réalisé *hic et nunc*, en telles circonstances déterminées. Et donc il comprend non seulement Jésus, mais Marie. De toute éternité il était décidé que le Verbe de Dieu fait chair naîtrait miraculeusement de Marie toujours vierge, unie au juste Joseph par les liens d'un véritable mariage. L'exécution de ce décret providentiel est ainsi exprimée en saint Luc (1, 27) : « L'ange Gabriel fut envoyé de Dieu, dans une ville de Galilée appelée Nazareth, auprès d'une vierge fiancée à un homme de la maison de David, nommé Joseph, et le nom de la vierge était Marie. » L'ange lui dit : « L'Esprit-Saint viendra sur vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre. C'est pourquoi l'être saint qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu » (Luc, 1, 35).

(1) *Éphésiens*, 1, 3-12.

On voit par là que la prédestination de Marie est intimement liée à celle de Jésus, et comme Notre-Seigneur n'est pas fils adoptif du Très-Haut, puisqu'il est Fils par nature, c'est Marie qui, dans l'ordre de dignité, est la *première fille adoptive de Dieu* ; très supérieure aux anges par le degré de grâce qu'elle a reçu à l'instant de l'immaculée conception, en vue de sa mission unique de Mère de Dieu et de Mère des hommes. Sa prédestination ne fait qu'un, pour ainsi dire, avec celle de son Fils, de même leur vie ici-bas et dans le ciel.

CHAPITRE XI

La Sainteté de Jésus

La sainteté innée, substantielle, incréée, et la plénitude de grâce créée

« Vidimus gloriam ejus, gloriam
quasi unigeniti a Patre, plenum gratiae
et veritatis. » (JOAN., I, 14.)

Après avoir considéré le motif de l'Incarnation, qui est notre salut, pour pénétrer plus avant dans la vie intime du Sauveur, il nous faut parler de sa sainteté. Elle va nous faire de mieux en mieux saisir le sens des paroles de saint Paul : « Là où le péché a abondé, la grâce a surabondé. » Jésus est infiniment plus parfait qu'Adam innocent; et, bien qu'il y ait depuis la chute des obstacles qui n'existaient pas dans l'état d'innocence, la grâce qui nous vient de Jésus, si nous n'y résistons pas, est plus abondante que celle qui nous eût été transmise par Adam innocent; elle introduit les saints dans une intimité plus profonde avec Dieu, intimité de la communion eucharistique, qui n'existait pas dans le paradis terrestre.

Considérons donc maintenant en Jésus lui-même la perfection radicale, qui pénètre toute son âme, et qui rayonne en toutes ses facultés et toutes ses vertus, c'est-à-dire sa sainteté et la plénitude de grâce qu'il a reçue.

La sainteté en général, comme le montre saint Tho-

mas (1), a deux caractères essentiels : premièrement l'absence de toute souillure, de tout péché et imperfection directement ou indirectement volontaire; et deuxièmement une très ferme union à Dieu, ce qui est le caractère principal de la sainteté, d'où l'autre dérive, car c'est dans la mesure où l'on est fermement uni à Dieu qu'on évite le péché directement ou indirectement volontaire, le péché de commission et celui d'omission ou de négligence. On a souvent exprimé ces deux aspects de la perfection surnaturelle en disant : La sainteté, c'est la séparation de tout ce qui est impur, de ce qui est terrestre au sens péjoratif du mot (2), et c'est aussi la consécration immuable et foncière de l'âme à Dieu. Cette séparation et cette consécration sont parfaites au ciel, mais elles existent à un degré moindre ici-bas, et parfois même en des enfants, qui ont la sainteté de leur âge, comme en un saint Tarcisius et une bienheureuse Imelda.

Mais où trouver ici-bas la sainteté parfaite ? Un philosophe grec demandait : « Où trouver l'homme idéal ? » La réponse nous est donnée par la vie et la mort de Jésus.

Contemplons en lui ces deux aspects de la sainteté. Tandis qu'en nous, qui venons d'en bas, la séparation progressive de l'esprit du monde conduit à l'union à Dieu, en Jésus, qui vient d'en haut, c'est l'union personnelle de son humanité au Verbe, qui entraîne la séparation de tout ce qui est impur ou même moins parfait.

Mais pour mieux saisir cette perfection radicale du Sauveur, élevons-nous progressivement de nos régions terre à terre vers celle où il habite; voyons d'abord ce que fut en lui l'absence de péché et d'imperfection, nous comprendrons mieux ensuite le caractère le plus positif de sa sainteté, et ce qu'elle a d'unique.

(1) II^e II^{ae}, q. 81, a. 8.

(2) En grec ἅγιος, saint, vient de ἅγιος, dégagé de la terre.

*
***Jésus fut sans aucun péché*

Les incrédules eux-mêmes sont forcés, par l'histoire de la vie du Christ, de reconnaître que jamais homme aussi parfait ne parut sur la terre. Ceux mêmes qui, comme Renan, ont passé leur existence — chose effroyable par ses conséquences — à nier la divinité de Jésus, ceux-là même doivent avouer qu'il est incomparablement supérieur à tous les sages du paganisme, que la vertu d'un Socrate n'approche en rien de sa bonté, de sa patience dans l'épreuve, de sa douceur à l'égard de ses bourreaux. Plusieurs rationalistes ajoutent : Il n'y aura jamais ici-bas de perfection morale plus haute; Jésus restera toujours le modèle inégalé, le sage idéal (1).

De fait, on n'a pu découvrir en Jésus aucun péché, aucune imperfection. Quelques humanitaires au ton doucereux lui ont reproché sa colère contre les pharisiens et les vendeurs du temple; mais il est évident que cette colère fut la sainte indignation du zèle. Ceux-là seuls peuvent la réprouver qui sont devenus par égoïsme tout à fait indifférents aux droits de Dieu et au salut des âmes.

*
**

Non seulement on n'a pu découvrir en Jésus aucune faute, mais le ciel dès avant sa naissance accumule les témoignages en faveur de son innocence absolue.

Isaïe, ix, 5, annonce : « On l'appellera le Conseiller admi-

(1) Une jeune fille qui n'avait pas la foi, mais qui cherchait la vérité, se mit, sur l'ordre réitéré de son père incroyant, à lire un dimanche la *Vie de Jésus* écrite par Renan. L'effet fut tout à fait contraire à celui qu'attendait son père. En lisant ce que Renan avait été obligé d'écrire de la grandeur de Jésus, pour ne pas s'opposer trop manifestement à la vérité, elle reçut intérieurement une grande lumière, elle crut à l'instant à la divinité du Sauveur, et devint à partir de ce jour une excellente chrétienne et une âme d'oraison. Elle obtint finalement la conversion de son père.

nable, Dieu fort, Père éternel, Prince de la paix. » — *XXII*, 1-4 : « Voici mon serviteur, que je soutiendrai, mon élu, en qui je me complais. J'ai mis mon Esprit sur lui. Il répandra la justice parmi les nations. Il ne criera point, il n'élèvera pas la voix, il ne la fera pas entendre dans les rues. Il ne brisera pas le roseau à demi rompu, il n'éteindra pas la mèche prête à mourir; il annoncera la justice en vérité. Il ne faiblira point et ne se laissera pas abattre, jusqu'à ce qu'il ait établi la justice sur la terre. »

Plus tard, au jour de l'Annonciation, l'archange Gabriel dit à Marie : « *L'être saint qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu* » (Luc, I, 35).

A Joseph un ange dit : « Ne crains point de prendre avec toi Marie ton épouse, car ce qui est formé en elle est l'ouvrage du Saint-Esprit. Elle enfantera un fils, et tu lui donnera le nom de Jésus; car il sauvera son peuple de ses péchés » (Matth., I, 21). Jésus, virginalement conçu dans le sein de Marie, est donc exempt de la souillure originelle, et c'est en prévision de ses mérites que sa Mère a été préservée de cette tache.

Le vieillard Siméon, divinement éclairé, voit en l'enfant Jésus : « *le salut des peuples... la lumière qui doit dissiper les ténèbres des nations : lumen ad revelationem gentium et gloriam plebis tue Israel* » (Luc., II, 30-32).

Saint Jean Baptiste refuse d'abord de baptiser Notre-Seigneur, et il lui dit : « C'est moi qui dois être baptisé par vous, et vous venez à moi. » Jésus lui répondit : « Laisse faire maintenant, car il convient que nous accomplissions ainsi toute justice. » Et en ce jour l'Esprit-Saint descendit sur Jésus sous la forme d'une colombe, et du ciel une voix se fit entendre disant : « *Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances* » (Matth., III, 13-17).

Plus tard, les Pharisiens épient Notre-Seigneur, cherchant quelle accusation ils pourront formuler contre lui. Jésus, dans sa souveraine dignité, égale à son humilité, leur répond : « *Qui de vous m'accusera de péché?... Celui qui est*

de Dieu entend la parole de Dieu; c'est parce que vous n'êtes pas de Dieu que vous ne l'entendez pas » (Joan., viii, 46). — Pour défendre la femme adultère qu'on s'apprêtait à lapider sans aucune pitié, Jésus dit au contraire : « Que celui de vous qui est sans péché lui jette le premier la pierre », et, « se sentant repris par leur conscience, ils se retirèrent tous les uns après les autres » (Joan., viii, 7).

Pendant la Passion, Pilate déclare : « Pour moi je ne trouve aucun crime en lui » (Joan., xviii, 38). Il se lave les mains devant le peuple en disant : « Je suis innocent du sang de ce juste; à vous d'en répondre » (Matth., xxvii, 24). Les Juifs ne peuvent dire qu'une chose : « Nous avons une loi, et d'après notre loi il doit mourir, parce qu'il s'est fait Fils de Dieu » (Joan., xix, 7).

La douceur de Jésus priant pour ses bourreaux pendant le crucifiement, les signes qui accompagnent sa mort font dire au centurion : « *Cet homme était vraiment le Fils de Dieu* » (Matth., xxvii, 54).

Sa résurrection enfin est la manifestation glorieuse de sa sainteté, les Apôtres ne cessent de le proclamer. Saint Pierre, rappelant une prophétie d'Isaïe, écrit dans sa I^{re} Épître (ii, 22) : « Le Christ a souffert pour nous..., *lui qui n'a point commis de péché* et dans la bouche duquel il n'est point trouvé de mensonge... *Il a porté nos péchés...* afin que nous vivions pour la justice...; c'est par ses meurtrissures que vous avez été guéris. » — « *Tel est, dit l'Épître aux Hébreux (vii, 26), le grand prêtre qu'il nous fallait, saint, innocent, sans tache, séparé des pécheurs, élevé au-dessus des cieux, qui n'a pas besoin comme les grands prêtres (de l'ancienne loi) d'offrir chaque jour des sacrifices pour ses propres fautes et ensuite pour celles du peuple, mais qui une fois pour toutes s'est offert lui-même.* »

Tous ces témoignages du ciel et de la terre attestent que Jésus est sans aucun péché. Il n'a jamais été effleuré par la souillure originelle, et il n'a jamais commis le moindre péché personnel.

*
**

Bien plus, non seulement de fait le Sauveur n'a jamais péché, mais il était *absolument impeccable*, comme l'enseignent communément les Pères et la théologie, impeccable à trois titres : à raison de sa personnalité divine, à raison de la plénitude de grâce inamissible, et à raison de la vision immédiate qu'il avait de la souveraine Bonté, dont il ne pouvait se détourner. De même qu'une masse de fer portée au rouge et maintenue toujours dans le feu ne peut se refroidir, ainsi l'âme de Jésus, unie personnellement et indissolublement au Verbe, enrichie par suite de la plénitude de grâce, et toujours éclairée au sommet d'elle-même par la lumière de gloire, ne pouvait pécher.

Il est absolument impossible que le péché soit attribuable au Verbe fait chair; cela reviendrait à dire : Dieu a péché. Il a pu mourir pour notre salut, mais non pas pécher. Dieu ne peut pas se détourner de lui-même, s'outrager lui-même; c'est trop clair.

De même une âme qui a reçu la plénitude de grâce de façon inamissible ne peut pécher; ce serait perdre cette plénitude, ou au moins l'amoindrir.

Enfin une âme qui voit Dieu immédiatement, comme les saints au ciel, ne peut se détourner de lui, ni cesser un seul instant de l'aimer.

*
**

Jésus exempt de toute imperfection

En dehors du péché, il n'y eut jamais en Jésus le moindre désordre involontaire de sensibilité, ni aucune imperfection morale. Jamais, en effet, il n'y eut en lui le foyer de convoitise, qui est en nous une des suites du péché originel. Il ne fut certes pas exempt des attaques du monde et du démon; il permit même à la tentation de s'élever contre lui,

pour nous apprendre à la vaincre. « Poussé par l'Esprit au désert, il fut pendant quarante jours en butte aux tentations du démon » (Luc., iv, 1); tentations de vaine gloire et d'orgueil, auxquelles il répondit par la parole sainte et par des actes d'humilité.

Aucune imperfection morale ne vint diminuer la sainteté du Sauveur; jamais il ne fut infidèle ou moins prompt à répondre à la moindre inspiration de son Père. « Celui qui m'a envoyé, disait-il, est avec moi, et il ne m'a pas laissé seul, parce que *je fais toujours ce qui lui plaît* » (Joan., viii, 29). Il n'eut jamais d'autre but que de « glorifier Dieu » en sauvant les âmes, selon la plénitude de sa mission (cf. Joan., xvii, 14).

Tel est l'aspect, qu'on appelle parfois négatif, de la sainteté du Christ : l'absence de tout péché. Mais comme c'est le péché qui est une privation, un désordre, cet aspect, qui est l'absence d'un désordre, est déjà très positif, et il nous manifeste déjà d'une certaine manière la très intime union avec Dieu, qui constitue formellement la sainteté de Jésus.

*
**

Avant d'aborder ce grand sujet et toujours par rapport à cet aspect de la sainteté qui est la séparation de l'esprit du monde, esprit de convoitise et d'orgueil, revenons à ce que nous indiquions d'un mot au début de ce chapitre : à la différence qu'il y a entre le Sauveur qui vient du ciel et nous qui venons d'en bas.

Jésus, en sa sainte âme, est séparé de l'esprit du monde, par son élévation même, parce qu'il vient d'en haut, parce qu'il est le Verbe fait chair, descendu du ciel pour nous sauver. C'est sa grandeur même qui le sépare de tout ce qui est inférieur, il ne peut s'y attacher. Par son élévation même il est détaché des biens terrestres, des honneurs, des affaires du monde; modèle parfait de pauvreté : « il n'avait où reposer la tête ». Pour la même raison il est détaché des plaisirs

du monde, libre des exigences de la famille, car il vient fonder une famille universelle : l'Eglise; il est ainsi le modèle parfait de la chasteté religieuse. C'est aussi son élévation qui le sépare de tout esprit de volonté propre, à douze ans il déclare qu'il est venu « pour les affaires de son Père » (Luc., ii, 49), et il obéit jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix. Il n'a pas eu besoin de faire les trois vœux de pauvreté, de chasteté, d'obéissance, dit saint Thomas, parce que sa volonté dès le premier instant de sa conception était affirmée et immuablement fixée non seulement dans le bien, mais dans le mieux.

Parce que Notre-Seigneur vient d'en haut, c'est sa grandeur qui le sépare de tout ce qui est inférieur, non point pour l'isoler, mais pour qu'il agisse sur le monde de très haut, pour que par suite son action soit plus universelle et plus profonde. Telle l'action du soleil sur la terre, lorsqu'il est au zénith, au plus haut point au-dessus de l'horizon. Notre-Seigneur, parce qu'il était, par son élévation même, dégagé de tous les liens qui attachent l'homme aux biens terrestres, à sa famille, à ses petites idées personnelles, à sa volonté propre, a pu agir non seulement sur les hommes d'un pays ou d'une époque, mais sur toute la race humaine, à laquelle il apporte l'éternelle vie. C'est à cause de la grandeur du Sauveur que l'Evangile est accessible à tous, aux plus humbles, tout en dépassant les plus hauts génies; c'est pour la même raison que l'Evangile n'a pas vieilli et qu'il sera toujours actuel, d'une actualité immuable, supérieure à celle du temps qui fuit.

Jésus n'était pas du monde, mais il a été donné au monde par l'infinie miséricorde pour le sauver.

C'est ce que nous montre le premier aspect de sa sainteté, l'exemption de toute faute et imperfection.

Il y a, à ce point de vue, une immense différence entre Notre-Seigneur et nous. Lui, parce qu'il vient d'en haut, est séparé par son élévation même de tout ce qui est inférieur, mauvais ou moins bon. Nous, nous venons d'en bas, de la

région du péché, du mensonge, de la convoitise et de l'orgueil; aussi devons-nous nous séparer progressivement de l'esprit du monde, de tout ce qu'il y a de désordre en lui, pour nous élever progressivement vers Dieu. C'est le sens des préceptes et des trois conseils évangéliques.

Ici, quelques-uns seraient tentés parfois de penser que, dans ce travail si difficile pour nous, nous avons plus de mérites que le Sauveur. Ce serait une aberration, car nos mérites n'existeraient pas sans la grâce qui vient de lui; et puis ce serait oublier que, à raison de son élévation même, Notre-Seigneur a souffert du péché, beaucoup plus que nous n'en souffrirons jamais. La plénitude de grâce *augmenta* considérablement en sa sainte âme la *capacité de souffrir du plus grand des maux*, du péché mortel, dont nous ne nous affligeons pas assez, car son désordre trop profond passe pour nous inaperçu. Notre-Seigneur a souffert du péché, dans la mesure de son amour pour son Père, que le péché offense, et dans la mesure de son amour pour nos âmes, que le péché ravage et fait mourir.

Si donc nous avons à peiner et à souffrir pour nous dégager du péché, Notre-Seigneur en a souffert incomparablement plus que nous, dans la mesure de sa pureté et de son amour.

Pour mieux saisir cet aspect si consolant de la sainteté de Jésus, redisons la belle prière conseillée comme action de grâce après la Communion : « *Anima Christi, sanctifica me* : Ame de Jésus-Christ, sanctifiez-moi. Corps de Jésus-Christ, sauvez-moi. Sang de Jésus-Christ, enivrez-moi : *Sanguis Christi inebria me*. Eau du côté de Jésus-Christ, purifiez-moi. Passion de Jésus-Christ, fortifiez-moi. O bon Jésus, exaucez-moi. Cachez-moi dans vos saintes plaies. Ne permettez pas que je me sépare de vous. Défendez-moi de l'esprit mauvais. A l'heure de ma mort appelez-moi, et commandez que je vienne à vous, afin qu'en la société de vos Saints je vous loue, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il. »

Pénétrons maintenant dans le sanctuaire de l'âme du Sau-

veur, et contemplons l'autre aspect de sa sainteté, le plus positif, celui qui la constitue formellement.

*
**

*La Sainteté innée, substantielle, incréée,
et inamissible de Jésus*

L'âme de Jésus par son union personnelle au Verbe a une sainteté innée, substantielle, incréée et par suite absolument parfaite et inamissible. Cette sainteté est constituée avant tout par la grâce d'union au Verbe, et dépasse infiniment celle des plus grands serviteurs de Dieu (1).

Sans doute, quand on lit la vie de ces êtres privilégiés que sont les saints, on est frappé de l'éclat de leurs vertus, de leur bonté, de leur générosité, de leur élan dans le sacrifice. Autrès d'eux la plus grande honnêteté est terne, et la vie des héros du paganisme paraît extérieure et sans profondeur.

Ce qui caractérise les saints, c'est qu'ils se sont donnés, non pas seulement à un idéal terrestre, d'ordre intellectuel ou moral, mais il se sont donnés pleinement à Dieu, ils sont pris par Lui, possédés par Lui, et ne vivent que pour Lui et pour les âmes à sauver. Ils veulent voir des ordres de Dieu dans les conseils de son amour, et ils se laissent guider par l'inspiration divine, dût-elle les conduire aux plus grands sacrifices. Or plus ils s'abandonnent à Dieu, plus le Seigneur les comble de ses dons, et plus ils reçoivent, plus ils se donnent, en donnant la vie au prochain.

(1) Cf. S. THOMAS, III^a, q. 6, a. 6 : « *Gratia unionis est ipsum esse personale quod gratis divinitus datur humanae naturae (Christi) in persona Verbi.* » Item, III^a, q. 22, a. 2, ad 3 ; q. 24, a. 1 et 2, de praedestinatione Christi ad filiationem divinam naturalem ; q. 26, a. 1 et 2, de Christo mediatore. — Cf. JEAN DE SAINT-THOMAS, de *Incarnatione*, disp. VIII, a. 1 ; GONET, de *Incarnatione*, disp. XI ; BILLUART, de *Incarn.*, disp. VIII, a. 1.

Pourtant cette sainteté des plus grands serviteurs de Dieu est infiniment inférieure à celle du Sauveur.

Elle se dégage peu à peu de multiples imperfections; elle n'est point en eux une perfection innée; elle est le couronnement d'un long et pénible labeur, le fruit du travail de la grâce et celui de leurs mérites. C'est le terme d'une ascension, où parfois les guides eux-mêmes trébuchent, comme Pierre pendant la Passion de son Maître. Il est certes plus facile de marcher dans la plaine sur les sentiers battus que de faire cette ascension, là surtout où il n'y a plus de chemin, et où l'on ne sait plus où mettre le pied. Parfois on recule, il semble qu'on est perdu et qu'on va être surpris par l'obscurité et le froid sans aucun abri. Dans cette ascension, comme le remarque saint Jean de la Croix, il y a comme des hauts et des bas; on fait ici trois pas en avant et deux en arrière, mais on avance pourtant, et après de longues épreuves, où le serviteur de Dieu n'est pas sans commettre des fautes, il arrive progressivement, sous l'illumination de la foi, à l'union à Dieu. Sa sainteté, mêlée tantôt de précipitation et tantôt de pusillanimité, est une œuvre laborieuse et lente, œuvre de la grâce et de la coopération personnelle, avec des signes encore nombreux de fragilité humaine, comme nous le voyons dans la vie des plus grands saints que furent les Apôtres (1).

De plus, la sainteté des serviteurs de Dieu est en eux une perfection *accidentelle*, en ce sens qu'elle est surajoutée à leur être; elle consiste dans la grâce sanctifiante qu'ils ont reçue à un degré supérieur et dans la charité qui a grandi en eux. Cette perfection est aussi *accidentelle*, en ce sens qu'ici-bas ils peuvent la perdre, comme Adam la perdit et pour lui et pour nous. Enfin c'est une perfection qui laisse toujours place à une perfection plus haute, à une connais-

(1) Bien que les justes puissent éviter chaque péché véniel pris en particulier, ils ne peuvent les éviter tous pris ensemble ou continuellement. Pour cela il faudrait la grâce très spéciale que reçut la Vierge Marie.

sance plus profonde des mystères de Dieu, et à une charité plus ardente, fruit de plus de grâces et de plus d'efforts.

*
**

La sainteté de Jésus, au contraire, ne s'est pas progressivement dégageée de multiples imperfections : elle est *innée* en lui. Jésus est né saint. Il l'est même dès le premier instant de sa conception, par l'union personnelle de son humanité au Verbe. Son âme a été ainsi dès l'origine sanctifiée par la divinité du Verbe, par la grâce d'union personnelle au Fils unique du Père. Elle a été ainsi consacrée, incomparablement mieux qu'un calice, incomparablement mieux que l'âme du prêtre marquée du caractère sacerdotal; Jésus est par excellence « l'oint du Seigneur (1) ». Il est exclusivement réservé « aux choses de son Père », comme il le dit à l'âge de douze ans au milieu des docteurs. Sa sainte âme est souverainement agréable au Père, dès le premier instant : en elle s'exerce dans son absolue plénitude le règne de Dieu.

La sainteté de Jésus est donc innée et antérieure même à sa naissance, et, à raison de ses mérites, sa mère, la Vierge Marie, a reçu elle aussi par la grâce de l'immaculée conception une sainteté innée.

*
**

Mais ce qui n'appartient qu'au Christ, ce qui ne se trouve en aucune autre âme humaine et en aucun ange, c'est que sa sainteté est non seulement innée, mais *substantielle* et *incréée*. Ce n'est pas une perfection accidentelle, surajoutée à son être. C'est la sainteté même du Verbe éternel, qui sanctifie substantiellement l'âme de Jésus *en lui donnant de subsister*. Elle la pénètre ainsi autant que possible. Si les saints sont des êtres pris par Dieu, possédés par Lui, à combien plus forte raison « l'oint du Seigneur », qui a reçu

(1) Ps. XLIV, 8, et IX, 24.

la plénitude de l'onction divine et qui par elle subsiste, car il n'a en Jésus, nous l'avons vu, qu'un seul sujet d'attribution, une seule personne et donc une seule subsistance ou personnalité, celle du Verbe, et une seule existence, à raison de laquelle il disait : « Avant qu'Abraham fût, je suis » (Joan., viii, 58).

C'est dire que la sainteté de Jésus, comme la *grâce d'union* au Verbe, est non seulement substantielle, mais qu'elle est *incrée*; car elle est formellement constituée par la personnalité *incrée* du Verbe, qui s'est uni pour toujours l'âme du Sauveur, de telle sorte qu'en Jésus les deux natures existent par l'existence *incrée*. C'est ce qui lui permet de dire : « Je suis la Vérité et la Vie » ou « Je suis celui qui Est (1). »

Jésus est celui dont parlait Isaïe en disant (vi, 1-4) : « J'ai vu le Seigneur assis sur un trône élevé... Deux séraphins se tenaient autour de lui, ils avaient chacun six ailes : de deux ils se couvraient la face, de deux autres ils se couvraient les pieds, et de deux ils volaient. Et ils criaient l'un à l'autre et disaient : « *Saint, saint, saint est le Seigneur Dieu des armées; toute la terre est remplie de sa gloire.* »

De même saint Jean dans l'Apocalypse (iv, 8) rapporte ces paroles : « *Saint, saint, saint est le Seigneur, le Dieu tout-puissant, qui était, qui est, et qui vient.* »

*
**

Cette sainteté substantielle et *incrée* du Christ est donc la plus parfaite qui se puisse concevoir, la plus intime, la plus ferme. Elle fait de lui le Saint des saints. Une personne

(1) Cf. S. THOMAS, III^e, q. 6, a. 6 : « *Gratia unionis est ipsum esse personale, quod gratis divinitus datur humanae naturae in persona Verbi, quod quidem est terminus assumptionis; gratia autem habitualis, pertinens ad spiritualem sanctitatem illius hominis, est effectus quidam consequens unionem.* » — III^e, q. 17, a. 2 : « *Est unum esse in Christo.* »

divine peut-elle être plus intimement et indissolublement unie à une âme, à une nature créée, qu'en lui communiquant sa propre subsistance, ou personnalité, et son existence? Il est impossible de concevoir une sainteté plus haute, à tel point qu'on peut dire que si les apôtres Pierre et Paul sont saints, Jésus est la sainteté même, comme il est Dieu même et la Déité. Cette sainteté est par suite *inamissible*, car le Christ ne peut pas cesser d'être le Christ, l'oint du Seigneur; il l'est et le sera toujours, *in aeternum*. C'est par là aussi qu'il est Prêtre pour l'éternité.

D'un mot : la sainteté de Jésus est avant tout constituée par la *grâce d'union*, qui est *incrée*, qui est la Personne même du Verbe possédant pour toujours l'humanité du Sauveur.

Jésus vit donc constamment dans un ordre supérieur et à celui de la nature, et à celui de la grâce ou de la sainteté surnaturelle créée. Son âme vit dans un ordre spécial, l'ordre de l'union hypostatique, celui de la vie personnelle et substantielle de Dieu, où l'établit la grâce de son union au Verbe (1).

Les saints, au ciel surtout, jouissent de l'extase de la connaissance et de l'amour, leur intelligence et leur volonté sont comme perdues en Dieu, ravies par l'objet divin; la sainte âme de Jésus, dès le premier instant de sa création, jouit d'une extase supérieure à celle de la contemplation et de l'amour; elle jouit, comme on l'a dit, de l'extase de l'être ou de l'existence, extase régulière, tranquille, permanente, car l'âme du Sauveur ne subsiste que par la personnalité et l'existence *incrée* du Verbe (2).

(1) La Vierge Marie, par la grâce de la maternité divine, touche à cet ordre hypostatique, en tant qu'elle est la *mère de Dieu*, ou la mère de Jésus qui est Dieu. C'est pourquoi on lui doit un culte d'hyperdulie.

(2) Comme l'âme séparée qui subsiste après la mort communiquera le jour de la résurrection *son existence* au corps qu'elle animera de nouveau, ainsi le Verbe a communiqué *son existence* *incrée* à l'humanité du Sauveur, à l'instant de l'Incarnation.

Telle est la sainteté innée, substantielle et incréée de Jésus, constituée formellement par l'union personnelle de son humanité au Verbe.

*
**

De ce que l'Eglise affirme que la sainteté du Christ est innée, des incrédules ont prétendu qu'elle est alors sans difficultés et sans mérites.

Il est facile de répondre que si la sainteté de Jésus n'est pas le fruit du mérite, elle est la source de tous ses mérites et des nôtres (1). De plus, s'il y a quelqu'un qui a trouvé ici-bas la difficulté, la contradiction, la lutte, ce fut le Sauveur. Dira-t-on que les saints, prévenus de grâces spéciales dès leur enfance, ont moins de mérites que nous ? Le principe du mérite est la charité ou l'amour de Dieu ; celui donc qui a plus d'amour de Dieu a plus de mérites, et il souffre aussi beaucoup plus que d'autres du plus grand des maux, qui est le péché. Nous ne pouvons dès lors soupçonner combien a souffert le Sauveur. Sa sainteté innée, substantielle et incréée, augmenta considérablement en son âme la capacité de souffrir ici-bas du péché, qui est une offense à Dieu et qui nous donne la mort en nous détournant de Lui.

(1) Comme le montre bien saint THOMAS, III^e, q. 19, a. 3, il est vrai de dire pour le Christ comme pour nous : *il est plus noble d'avoir une chose par mérite que sans mérite* ; ainsi Jésus a mérité la gloire de son corps, sa résurrection, son ascension, l'exaltation de son nom et le salut de nos âmes. Mais il faut faire à ce principe une exception, s'il s'agit d'une chose dont la privation momentanée diminuerait plus la perfection du Sauveur que ne l'augmenterait le mérite qui suppose cette privation. C'est ainsi que Jésus n'a pas mérité la vision béatifique, car la privation momentanée de cette vision diminuerait plus sa perfection que ne l'augmenterait le mérite. Le Christ, à plus forte raison, n'a pu mériter ce qui est en lui le principe du mérite : sa personnalité divine, et la plénitude de grâce.

*
**

La Plénitude de grâce créée

De la sainteté substantielle et incréée du Sauveur dérive en lui la grâce sanctifiante créée, dont il a reçu la plénitude, et de la grâce dérivent les vertus surnaturelles et les dons : charité, sagesse, piété, humilité, patience, douceur, à un degré proportionné, très supérieur à celui des saints et à celui qui fut réalisé en l'âme de Marie.

Comment l'âme du Sauveur, qui a été unie autant qu'il est possible à la divinité, source de toute grâce, n'en aurait-elle pas été comblée ? Comment n'aurait-elle pas été ornée de tous les dons surnaturels, elle qui devait nous en faire part ? (1)

La grâce créée est une participation de la nature divine, qui, comme une seconde nature, surélève notre âme pour lui permettre de produire *connaturellement* (2) les actes surnaturels et méritoires. C'est comme une greffe divine en nous, qui nous élève à une vie supérieure. De cette grâce créée Jésus a reçu en son âme la plénitude absolue. C'est ce qui fait dire à saint Jean : « *Nous l'avons vu plein de grâce et de vérité* » (Joan., 1, 14). Certains grands saints, comme saint Etienne, premier martyr, et surtout Marie, ont reçu une plénitude relative de grâce, proportionnée à leur mission dans l'Eglise. Aussi l'archange Gabriel dit à Marie : « *Je vous salue, Marie, pleine de grâce* » (Luc, 1, 28). Jésus, lui, a reçu une *plénitude absolue* de grâce, c'est-à-dire le degré suprême.

Cette grâce, selon le plan actuel de la Providence, ne peut être plus haute, car elle est moralement proportionnée à la plus haute dignité, celle de la Personne du Verbe fait chair (3). De plus, en Jésus elle coopère à des actes surna-

(1) Cf. S. THOMAS, III^e, q. 7, a. 9.

(2) C'est-à-dire : comme naturellement.

(3) S. THOMAS, III^e, q. 7, a. 9, ad 3 ; a. 12, ad 2.

turels et méritoires, qui sont, à raison la personnalité du Verbe, d'une valeur infinie.

Enfin cette grâce ne peut avoir plus d'*extension*, car elle répond à la mission la plus universelle, celle du Sauveur de tous les hommes, elle s'étend à tous les effets surnaturels et contient éminemment, comme une source supérieure, toutes les grâces nécessaires aux apôtres, aux martyrs, aux confesseurs, aux vierges de tous les pays et de tous les temps. L'âme de Jésus, dit saint Thomas (1), a reçu la grâce habituelle comme le soleil a reçu la lumière, selon le plus haut degré d'intensité et selon le plus grand rayonnement. Et s'il y a dans le monde physique un centre lumineux plus intense et plus rayonnant encore que le soleil, centre de notre système planétaire, c'est à lui qu'il faut penser pour avoir un très faible symbole de ce que doit être la plénitude de grâce créée en l'âme du Sauveur.

C'est dire que la grâce habituelle en Jésus surpasse en intensité et en splendeur celle de tous les saints et de tous les anges réunis, comme la lumière du soleil l'emporte sur celle des planètes et de leurs satellites.

Cette plénitude de grâce, le Christ l'a reçue dès le premier instant de sa conception, car elle est une conséquence immédiate de l'union personnelle au Verbe. Et même en ce premier instant, c'est librement qu'il l'a reçue; car sa sainte âme a été créée, comme les anges, non pas dans un état de sommeil, mais en état de veille, et librement agissante (2).

Si parfaite est cette plénitude dès le premier instant, qu'elle n'a pu augmenter dans le cours de la vie terrestre de Notre-Seigneur (3). Mais, avec un égal degré de grâce, il

(1) III^e, q. 7, a. 9 à 12.

(2) Cf. S. THOMAS, III^e, q. 34, a. 3. Ainsi l'adulte qui est justifié reçoit librement la grâce sanctifiante, principe du mérite. Ainsi les anges ont été créés en état de grâce. Cf. S. THOMAS, I^e, q. 62, a. 3.

(3) Il a été défini au II^e Concile oecuménique de Constantinople (553), contre Théodore de Mopsuète, que la sainte âme du

accomplit des œuvres de plus en plus parfaites, en grandissant en âge et jusqu'à la consommation de sa mission sur la Croix (1). Ainsi en un sens, le soleil, dont la lumière conserve un égal degré d'intensité, éclaire et réchauffe la terre d'autant plus qu'il approche du zénith, du point le plus élevé du ciel (2).

De cette plénitude de grâce dérivent dès le premier instant les vertus et les dons qui sont conciliables avec la vision béatifique et avec l'union personnelle au Verbe (3). Et ils en dérivent à un degré proportionné, c'est-à-dire au degré suprême (4). Nous entrevoyons par là ce que fut dès le premier instant la charité du Christ, son amour de son Père et des âmes, sa sagesse, sa prudence, sa piété, sa justice, sa force, sa patience, son humilité, sa douceur.

Il eut dès la première minute au degré suprême toutes les vertus, à l'exception de celles qui comportent essentiellement une imperfection inconciliable avec la vision béatifique, qu'il reçut dès ce premier instant. C'est ainsi qu'il n'eut ni la foi et l'espérance, qui disparaîtront en nous pour faire place à la vision de Dieu (5). Il n'eut pas non

Christ n'a pas été soumise aux passions et qu'elle n'est pas devenue meilleure par le progrès des vertus et des bonnes œuvres : « *ex prospectu operum non melioratus est Christus* » (cf. DENZIGER, n° 224).

(1) Cf. S. THOMAS, III^e, q. 8, a. 12, ad 3.

(2) En Marie, au contraire, il y a eu une augmentation de la grâce et de la charité, depuis la plénitude initiale de l'instant de l'immaculée conception, jusqu'à la plénitude finale de l'instant de sa mort, avant l'Assomption.

(3) Cf. *Isaïe*, XI, 1 : « Un rameau sortira du tronc de Jessé, et de ses racines croîtra un rejeton. Sur lui reposera l'Esprit de Yahvéh, Esprit de sagesse et d'intelligence, Esprit de conseil et de force, Esprit de science et de piété; il mettra ses délices dans la crainte de Yahvéh. »

(4) Cf. S. THOMAS, III^e, q. 7, a. 2.

(5) Il suit de là qu'il n'y a jamais eu de foi et d'espérance plus grande qu'en Marie. Sa foi et son espérance héroïques, surtout au pied de la Croix, dépassèrent de beaucoup la foi et l'espérance des anges lorsqu'ils étaient encore en état de voie.

plus la pénitence, qui suppose un péché personnel, mais il prit sur lui la peine due à nos propres péchés (1).

C'est ce qui nous montre combien il serait faux de dire : Le Christ, ayant tant reçu, n'a pu souffrir. Bien au contraire, comme nous l'avons déjà noté, la plénitude de grâce augmenta considérablement en son âme la capacité de souffrir ici-bas du plus grand des maux, qu'est le péché. Plus ici-bas une âme est pure et élevée, plus elle souffre du désordre radical qu'est le péché mortel, qui détourne les âmes de Dieu, leur fin dernière.

Cette souffrance spirituelle a commencé en Notre-Seigneur dès le premier instant où il connut sa mission de Sauveur (2). Il offrit alors son premier acte d'amour en union avec ceux qui devaient suivre jusqu'à sa mort; dès le début il offrit toute sa vie, incomparablement mieux que ne le fait le religieux lorsqu'à sa profession il promet l'obéissance jusqu'à la mort (3).

*
**

Cette plénitude de grâce s'est enfin manifestée par l'harmonie merveilleuse des vertus en apparence les plus opposées. L'harmonie, qui est l'unité dans la diversité, est d'autant plus belle que l'unité est plus profonde dans une diversité plus complète, que l'intimité est plus foncière entre des termes plus éloignés.

Or en Jésus se concilient admirablement le surnaturel le plus élevé et le naturel le plus simple et le plus spontané.

(1) La pénitence, pour la même raison, ne fut pas en Marie, bien qu'elle ait porté, en union avec son Fils, la peine due à nos péchés.

(2) Saint Paul dit (*Hébr.*, x, 5) : « Le Christ dit en entrant dans le monde : « Vous n'avez voulu ni sacrifice, ni oblation, « mais vous m'avez formé un corps... Me voici, je viens ô Dieu, « pour faire votre volonté. »

(3) Ainsi s'explique que le premier acte méritoire du Christ, quoique d'une valeur infinie, n'a pas rendu superflus les actes suivants. Il offrit le premier uni à tous les autres, comme devant le conduire jusqu'à la mort de la Croix.

Souvent au contraire, lorsque nous voulons être naturels, nous oublions les exigences de la grâce et nous tombons dans le naturalisme pratique de la tiédeur. Ou bien lorsque nous voulons, sans passer par les intermédiaires indispensables, arriver à la perfection surnaturelle, nous tombons dans une rigidité orgueilleuse qui rappelle celle des jansénistes, ou dans le faux surnaturel d'une exaltation qui frise l'extravagance. En Jésus nature et grâce s'harmonisent admirablement, parce qu'il a la plénitude de la grâce et que sa nature est pleinement soumise.

En lui s'harmonisent aussi la sagesse la plus sublime et le sens pratique le plus avisé. Nous autres, il nous arrive ou bien d'être trop abstraits, perdus dans de vagues généralités, ou au contraire de nous arrêter outre mesure aux détails, sans voir les choses d'assez haut.

En Jésus s'unissent de même la justice parfaite et la miséricorde inépuisable, alors que souvent chez nous la justice tourne à la raideur, et la miséricorde à la faiblesse. Rappelons-nous le pardon du Sauveur à la femme adultère : quelle fermeté et à la fois quelle bonté !

En lui s'harmonisent également une dignité souveraine et la plus profonde humilité, tandis que, parmi les hommes, les magnanimes sont souvent un peu hautains, et les âmes naturellement modestes restent fréquemment pusillanimes et sans énergie.

En Jésus se concilient enfin la force la plus héroïque et la plus grande douceur dans le sourire du Crucifié qui prie pour ses bourreaux : « Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font : *Pater, dimitte illis, non enim sciunt quid faciunt* » (*Luc*, xxiii, 34).

Impossible de trouver harmonie morale plus haute, plus profonde, d'un rayonnement plus étendu, d'une splendeur plus éclatante dans une plus noble sobriété d'expression.

*
**

Que s'ensuit-il pour nous?

Jésus est un soleil de sainteté qui veut prodiguer ses splendeurs. Il a reçu la sainteté comme principe universel de toutes les grâces, grâces de lumière, d'attrait, de force. Il n'est pas un vase, un ruisseau, un fleuve de sainteté : il en est la source vivante.

Saint Jean nous dit : « *C'est de sa plénitude que nous avons tous reçu, et grâce sur grâce* » (Joan., I, 16). Contemplons ce rayonnement dans la vie des saints, dans celle des Apôtres, des martyrs, des confesseurs, des vierges de tous les temps, y compris du nôtre.

Disons-nous qu'à notre baptême nous avons reçu du Sauveur ce même rayonnement de vie surnaturelle. Si nous sommes retombés dans la mort du péché, l'absolution, le pardon du Christ, nous a ressuscités spirituellement, a remis notre âme sous les eaux vives de la grâce, sous le fleuve des miséricordes divines. Si nous trouvons l'épreuve, disons-nous que la grâce qui nous est offerte est proportionnée aux sacrifices demandés. Laissons-nous attirer par le Sauveur, éclairer, réchauffer, vivifier par Lui. Laissons-nous aimer par son amour très pur et très fort, qui nous purifiera de plus en plus. S'il nous fait souffrir, c'est pour nous rendre semblables à Lui, et nous associer au mystère de la Rédemption par la souffrance. Demandons-lui des grâces toujours nouvelles, jusqu'à celle de la persévérance finale, et, sans résistance, laissons ces grâces nous porter aux actes de générosité grandissante, pour notre salut, pour celui du prochain, pour la gloire du Christ. Prions aussi pour avoir des saints, qui disent aux hommes de notre temps ce qu'ils ont le plus besoin d'entendre, et qui par leur vie leur révèlent l'amour du Christ pour nous.

Déjà dans l'Ancien Testament le Seigneur disait à ses mi-

nistres : « *Soyez saints, parce que je suis saint* » (Lévitique, XI, 44). Maintenant que nous avons reçu celui qui est le Saint des saints, disons-lui : « Seigneur, sanctifiez-nous, afin que nous sanctifions votre nom, que nous reconnaissons votre bonté, et que votre règne s'établisse plus profondément en nous. » C'est la première prière que l'enfant apprend de sa mère, ce sont les premières paroles du *Pater* : « Notre Père, qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié » ou glorifié, qu'il soit reconnu saint, et non pas seulement par nos paroles, mais par nos actes, par toute notre vie, qui devrait être un chant de gloire au Créateur pour reconnaître sa bonté.

CHAPITRE XII

L'Intelligence humaine du Sauveur
et sa contemplation

*« Numquam locutus est homo, sicut
hic homo. »*

*« Personne n'a jamais parlé comme
cet homme. » (JOAN., VII, 46.)*

Nous avons vu quelle est la sainteté innée, substantielle, incréée, de Notre-Seigneur, et quelle est la plénitude absolue de grâce créée qui en dérive pour rayonner sur toutes les âmes.

Il nous faut considérer maintenant les richesses surnaturelles de l'intelligence, de la volonté, du cœur du Sauveur. Nous parlerons d'abord de son intelligence humaine, car, on n'en peut douter, c'est un point défini par l'Église contre l'Apollinarisme, Jésus a une intelligence humaine, propriété de sa nature humaine, et une intelligence divine, propriété de sa nature divine. Vouloir soutenir qu'il n'a qu'une intelligence divine, ce serait prétendre qu'il n'a point d'âme, et que le Verbe en tient lieu. S'il en était ainsi, Jésus ne serait pas véritablement homme, puisqu'il n'aurait de la nature humaine que la partie la moins importante, le corps.

Pour entrevoir un peu les richesses spirituelles de l'intelligence humaine de Jésus, voyons d'abord ce qu'il a été de fait comme docteur, et ensuite dans quelle lumière il contemplait ce qu'il enseignait.

*
**

Que fut Jésus comme docteur?
Son enseignement

Les rationalistes modernes consentent à voir en lui un moraliste profond, d'une délicatesse charmante, traduisant en un langage figuré, éminemment populaire, les maximes de la vieille sagesse judaïque, « leur donnant une vie nouvelle en les faisant passer, dit l'un d'eux, par son âme impressionnable (1) ». Mais il est bien entendu que Jésus n'a jamais eu de doctrine; il n'a jamais enseigné un ensemble de vérités ou de dogmes, que nul ne peut sciemment et volontairement rejeter sans se détourner de Dieu et perdre son âme. C'est plus tard, par une élaboration lente, par l'union de la religion chrétienne et de la philosophie grecque, que se serait constitué le dogme catholique.

Pour que Jésus apparaisse plus semblable à nous, les protestants libéraux et les modernistes ont soutenu qu'il a ignoré bien des choses relatives au royaume de Dieu et qu'il n'a pas eu dès le début de sa vie conscience de sa Messianité. Les uns et les autres reconnaissent qu'il a porté un ferment qui a été l'origine d'un mouvement religieux, mais il n'aurait pas enseigné une doctrine à la vérité de laquelle on ne peut refuser de croire sans se détourner de la voie du salut.

*
**

Que voyons-nous, au contraire, dans l'Évangile? Nous

(1) Pour un croyant, ce mot « impressionnable » semble avoir été choisi pour dénaturer le plus possible la très haute inspiration dont il est ici question. Il lui enlève tout ce qu'elle est, en semblant lui accorder encore quelque grandeur poétique de l'ordre de l'imagination et de la sensibilité. Dire qu'on a prononcé ces paroles au sujet de Celui qui est « la Voie, la Vérité et la Vie »!

lisons en saint Luc (II, 46) que « Jésus, âgé de douze ans, est trouvé par Marie et Joseph dans le temple, assis au milieu des docteurs et les interrogeant. Et tous ceux qui l'entendaient étaient ravis de son intelligence et de ses réponses... Il répondit à sa mère et à Joseph : « Pourquoi me cherchiez-vous ? Ne saviez-vous pas qu'il faut que je sois aux choses de mon Père ? »

Bien avant le début de son ministère public, il connaissait donc sa mission. Dans ce ministère il parle constamment de sa doctrine, des vérités auxquelles il est venu rendre témoignage, de la lumière qu'il apporte au monde, de la foi due à ses paroles. Comme le rapporte saint Marc (I, 15), il commence son ministère en prêchant l'Évangile du Royaume de Dieu et en disant : « Le temps est accompli, et le royaume de Dieu est proche ; repentez-vous et croyez à l'Évangile. » Saint Matthieu (VII, 28) dit que, « Jésus ayant achevé le discours sur la montagne, le peuple était dans l'admiration de sa doctrine. Car il les enseignait comme ayant autorité, et non comme les scribes et les pharisiens ». Le même saint Matthieu rapporte aussi (XXVIII, 19) que Jésus avant de quitter ses Apôtres leur dit : « Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre. Allez donc, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit, leur apprenant à garder tout ce que je vous ai commandé ; et voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin du monde. » — En saint Marc (XVI, 16) ces paroles sont rapportées plus complètement et il y est dit : « Allez par tout le monde, et prêchez l'Évangile à toute créature. Celui qui croira et sera baptisé sera sauvé ; celui qui ne croira pas sera condamné. » C'est bien, à proprement parler, la doctrine nécessaire au salut.

Dans l'Évangile c'est constamment que Jésus apparaît comme Maître et qu'il parle de sa doctrine. Après avoir le Jeudi saint lavé les pieds à ses Apôtres, il leur dit : « Comprenez-vous ce que je vous ai fait ? Vous m'appelez le Maître

et le Seigneur ; et vous dites bien, car je le suis. Si donc moi, le Seigneur et le Maître, je vous ai lavé les pieds, ... je vous ai donné l'exemple, c'est pour que vous fassiez de même... Si vous savez ces choses, vous êtes heureux, pourvu que vous les pratiquiez » (Jean, XIII, 13). Très souvent il dit : « Ma doctrine n'est pas de moi, mais de celui qui m'a envoyé. Si quelqu'un veut faire la volonté de Dieu, il saura si ma doctrine est de Dieu ou si je parle de moi-même » (Jean, VII, 16). Jusqu'à six reprises Jésus dit en saint Jean : « Celui qui croit en moi (d'une foi vivifiée par l'amour) a la vie éternelle (1). » Et aux pharisiens : « Si je fais les œuvres de mon Père, lors même que vous ne voudriez pas me croire, croyez à mes œuvres : afin que vous sachiez et reconnaissiez que le Père est en moi et que je suis en lui (2). » « Pendant que vous avez la lumière, croyez en la lumière (3). »

Les Apôtres annoncent aussi partout la parole de Jésus comme divine. Saint Paul déclare tenir sa doctrine de Jésus lui-même, lorsqu'il écrit aux Galates (I, 11-12) : « Je vous le déclare, frères, l'Évangile que j'ai prêché n'est pas de l'homme ; car ce n'est pas d'un homme que je l'ai reçu ni appris, mais par une révélation de Jésus-Christ. » Saint Paul rappelle ici sa conversion et que sa doctrine est conforme à celle des autres Apôtres, qu'elle a été approuvée dans une conférence avec eux à Jérusalem. C'est de cette doctrine évangélique que vit toute l'Église primitive, qui ne se soucie nullement de la concilier avec la philosophie grecque. Jésus donc a bien eu un enseignement, quoi qu'en disent plusieurs rationalistes.

*
**

Bien plus, la sublimité de sa doctrine apparaît dès qu'on l'entend prêcher, surtout lorsqu'on compare ce qu'elle nous

(1) Joan., III, 15, 23 ; V, 24 ; VI, 47 ; VII, 38 ; XI, 25, 26.

(2) Joan., X, 38.

(3) Joan., XII, 36.

dit de Dieu et de la vie humaine à ce qu'en ont dit les philosophes ou même Moïse et les prophètes. On y découvre aisément les dogmes les plus élevés et la morale la plus pure. Et plus on la pratique, plus sa grandeur s'impose à nous; plus on en vit, plus on l'aime, plus on voit son éternelle actualité, tandis que les œuvres des plus grands génies humains vieillissent toujours par quelque endroit.

Les philosophes les plus éminents de l'antiquité, Platon et Aristote, s'étaient sans doute élevés au-dessus du matérialisme et du scepticisme de leurs prédécesseurs; ils avaient bien affirmé l'existence de Dieu, Intelligence suprême et souverain Bien; mais ils n'avaient pu arriver à l'idée explicite de la *création ex nihilo*, ne supposant aucun sujet pré-existant à transformer; surtout ils n'avaient pu parvenir à l'idée de *création libre*, à l'idée du *Fiat* créateur, énoncée dans les premières lignes de la Genèse. Ils ne parvenaient pas à concevoir de quelle manière profonde les êtres de ce monde dépendent de Dieu. Par suite leur idée de la Providence restait bien timide; ils n'osaient affirmer que la Providence divine peut s'étendre jusqu'aux moindres détails de la vie de chacun de nous. C'est avec plus de timidité encore qu'ils parlaient de la vie future, de ses récompenses et de ses peines. Lorsqu'ils l'affirmaient, leur affirmation était, disaient-ils, comme un beau risque à courir (1). Leur morale, très belle par certains côtés, restait entachée d'erreurs assez grossières; ils ne pensaient même pas qu'on pût abolir l'esclavage, et leur vie personnelle était bien loin d'être à la hauteur de leur enseignement, elle en était parfois la négation.

Quelle différence avec l'Évangile, avec la certitude absolue selon laquelle Jésus parle de Dieu, son Père et le nôtre, de la Providence et de la vie éternelle!

Se serait-il, comme on l'a prétendu, naturellement formé

(1) Même dans le *Phédon* la vie future est ainsi présentée.

par la simple lecture méditée de l'Ancien Testament, de Moïse et des Prophètes?

Moïse et les Prophètes dépassaient certes de beaucoup les philosophes anciens en ce qu'ils affirmaient par la lumière de la révélation et avec une absolue certitude que Dieu est *Celui qui est*, qui a *tout créé de rien*, qu'il a fait *l'homme juste et saint* à l'origine, et qu'après notre chute il travaille miséricordieusement au relèvement de son peuple, auquel il a promis un *Sauveur*.

Mais, dans l'enseignement de Moïse et des Prophètes, la vie intime de Dieu, la sainte Trinité, restait très voilée, et la toute-puissance du Créateur inspirait surtout la crainte, commencement de la sagesse. Les préceptes du Seigneur avaient tenu compte de l'imperfection des âmes, qui faisaient la dure expérience de leur besoin de rédemption, et qui devaient être lentement conduites vers l'ère nouvelle du Sauveur promis.

Jésus, lui, enseigne avec la plus absolue certitude, sans timidité aucune, non seulement les vérités de la création et de l'immortalité de l'âme, mais le dogme de la *vie éternelle*, très supérieure à la vie future dont parlaient les philosophes; et il la fait connaître non pas seulement par des symboles comme celui de la terre promise, dont se servait l'Ancien Testament, mais dès ses premières paroles sur les béatitudes il annonce: « Bienheureux ceux qui ont faim et soif de justice, car *ils seront rassasiés*. Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, car *ils verront Dieu*... Heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, car *le royaume des cieux est à eux*... Réjouissez-vous, soyez dans l'allégresse, car *votre récompense est grande dans les cieux* (1). » Au serviteur fidèle il est dit: « *intra in gaudium Domini tui*: entre dans la béatitude de ton Maître (2) », c'est-à-dire: vois Dieu comme il se voit, et aime-le comme il s'aime.

(1) *Matth.*, v, 6-12.

(2) *Matth.*, xxv, 21, 23.

Dès le début de son ministère, dans le Sermon sur la montagne (1), Jésus ne nous dit pas seulement comme Moïse que Dieu est Créateur et Maître de toutes choses, mais qu'il est notre Père, et il nous apprend à prier ainsi : « *Notre Père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive, que votre volonté soit faite.* » Quelle plus haute idée de Dieu peut être donnée aux hommes, et quoi de plus sanctifiant pour leur vie ! C'est en germe tout le dogme et toute la morale chrétienne.

Ce Père éternel, ajoute Jésus, a un Fils unique, engendré de toute éternité, et « *Dieu a tellement aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point mais ait la vie éternelle* (2) ». Jésus se manifeste de plus en plus comme ce Fils unique de Dieu venu pour nous sauver, pour nous racheter par sa passion et par sa mort (3). Il annonce qu'il ressuscitera, montera au ciel, mais qu'il restera pourtant présent dans l'Eglise jusqu'à la fin des temps dans l'Eucharistie (4) et par le Saint-Esprit qu'il nous enverra et qui habitera en nous pour nous faire pénétrer le sens des paroles évangéliques et conduire ainsi les âmes à la vie éternelle (5). Celle-ci apparaît dès lors comme l'union indissoluble avec le Père, le Fils et le Saint-Esprit dans la clarté de la vision : « *Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu.* »

Comment ne pas supporter ce qu'on peut dire injustement de nous, si nous pensons que de celui qui est le Maître des maîtres, de celui « qui est la Vérité et la Vie » on a écrit qu'il n'a jamais eu de doctrine ?

Son enseignement contient non seulement le dogme de

(1) *Matth.*, vi, 9.

(2) *Jean*, iii, 16.

(3) *Matth.*, xx, 28 : *Le Fils de l'homme est venu, non pour être servi, mais pour servir, et donner sa vie pour la rédemption d'un grand nombre.*

(4) *Matth.*, xxvi, 26; *Marc*, xiv, 22; *Luc*, xxii, 19.

(5) *Joan.*, xiv, 16, 26; xv, 26; xvi, 7; *Actes des Apôtres*, i, 8.

la Création déjà clairement énoncé dans l'Ancien Testament, mais ceux de la Sainte Trinité, de l'Incarnation, de la Rédemption, de l'Eucharistie et de la Vie éternelle.

Autant de mystères surnaturels insondables, mais qui répondent à nos plus profondes aspirations naturelles, en suscitent d'autres plus élevées ; mystères qui s'harmonisent admirablement entre eux et dans lesquels les incrédules cherchent en vain la contradiction.

Combien cette doctrine est supérieure aux timides affirmations des philosophes et aux prédictions souvent obscures des prophètes !

Cette doctrine, dans sa simplicité, est sublime au sens le plus propre du mot. Le sublime est en effet ce qu'il y a de plus élevé, de plus extraordinaire dans l'ordre du beau. Et comme le beau est une harmonie splendide, la splendeur de l'unité dans la variété, le sublime est l'harmonie la plus élevée et la plus intime des choses les plus diverses, les plus éloignées, en apparence inconciliables. Le sublime est surtout l'intime union de la suprême bonté et de la misère la plus profonde. Lorsque la Miséricorde divine s'incline ainsi, la reconnaissance s'exprime non plus seulement par des paroles, mais par les larmes : signe d'une relation des plus profondes qui dépasse le langage humain. Or les mystères de l'Incarnation, de la Rédemption, de l'Eucharistie, sont l'union des richesses infinies de la Miséricorde divine avec l'universelle misère de l'humanité, l'union de la pauvreté de l'homme et de l'infinie grandeur de Dieu.

*
* *

Cette sublimité n'apparaît pas moins dans la morale de Jésus que dans les mystères qu'il révèle.

Combien paraissent petites les maximes des sages païens en comparaison de l'Evangile ! Ils disaient, comme Socrate : « Connais-toi toi-même » — « Sois homme ». « La mesure

du bien, c'est l'homme de bien » qui vit selon la droite raison. Et Jésus vient dire : « *Soyez parfaits comme le Père céleste est parfait* » (Matth., v, 48). Soyez parfaits, non pas seulement comme des anges, mais comme le Père céleste est parfait; car vous avez reçu une participation non pas seulement de la vie angélique, mais de la vie intime de Dieu, le germe de la vie éternelle, qui consistera à voir Dieu comme il se voit, à l'aimer comme il s'aime. « Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu. »

Les sages de l'antiquité disaient avec orgueil : « L'homme fort aux prises avec l'adversité est un spectacle divin. » Et Jésus dit avec humilité, simplicité et profondeur : « *Bienheureux ceux qui pleurent* (leurs fautes), *Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, car le royaume de Dieu est à eux* », il est déjà réalisé en eux. Parole qui n'avait jamais été entendue; parole si haute, que les croyants eux-mêmes sont bien lents souvent à la comprendre, lorsque vient pour eux la persécution; parole étonnante et pourtant toute simple dans la bouche du Sauveur.

Il n'y a aucun rapport entre les plus hautes morales païennes et celle de Jésus. Les vertus dont parlent les philosophes sont des vertus acquises, souvent instables; les vertus dont parle le Sauveur sont des vertus infuses qui doivent grandir avec le mérite jusqu'à la vie surnaturelle de l'éternité.

Combien aussi la loi nouvelle de l'Évangile, qui est une *loi d'amour*, est supérieure à la *loi de crainte* promulguée par Moïse : « Il a été dit aux anciens : Tu ne tueras pas..., et moi je vous dis : « Quiconque s'irrite contre son frère mérite d'être condamné... (1) » « Vous avez appris qu'il a été dit : Tu aimeras ton prochain, et tu haïras ton ennemi. Et moi je vous dis : *Aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent, faites du bien à ceux qui vous haïssent, priez pour ceux qui vous persécutent, afin que vous soyez les*

(1) Matth., v, 21.

enfants de votre Père qui est dans les cieux, qui fait lever le soleil sur les méchants et sur les bons et descendre la pluie sur les justes et sur les injustes. Si vous aimez (seulement) ceux qui vous aiment,... que faites-vous de plus que les païens? Vous donc soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait (1). » Ces derniers mots sont le résumé de tout le Sermon sur la montagne, au début du ministère du Sauveur.

Comme on l'a dit, à la petite noblesse des vertus humaines, Jésus substitue la grande noblesse de la sainteté. Il prêche *la faim et la soif de la justice de Dieu* ou de l'union à Dieu (2).

On ne sait pas ce qu'il faut le plus admirer dans cette doctrine : l'élévation, la profondeur, l'étendue, la connaissance intime des secrets des cœurs (3), les vues infaillibles sur l'avenir. Toutes ces splendeurs surnaturelles se concilient admirablement avec le plus grand naturel dans l'expression, avec le sens pratique le plus avisé. Il est impossible de trouver une plus parfaite harmonie de la nature et de la grâce; *les aspirations naturelles* sont non seulement comblées, mais dépassées, et la parole du Christ en suscite d'autres très supérieures, qui s'unissent dans le désir efficace et très vif de la vie surnaturelle de l'éternité, de la gloire de Dieu et du salut des âmes. Autant de paroles ignorées des sages païens, et seulement balbutiées par les prophètes de l'Ancien Testament.

C'est vraiment la plénitude de la Révélation divine qui nous est donnée ici-bas de façon encore obscure, pour nous conduire à la révélation définitive et éclatante de l'éternité.

(1) Matth., v, 43-48.

(2) Matth., v, 6.

(3) Matth., ix, 4. Jésus, avant la guérison du paralytique, dit aux Pharisiens : « Pourquoi pensez-vous le mal dans vos cœurs? » Plusieurs fois il montre qu'il connaît les secrets les plus intimes des cœurs : cf. Matth., xii, 25; xxii, 18; xxvi, 10; Joan., ii, 25; vi, 65; vii, 20; xiii, 11; xiv, 19.

La doctrine de Jésus, par sa sublimité et sa conformité à nos aspirations les plus hautes, surpasse tellement toutes les autres doctrines, même celle que le peuple élu se glorifiait justement de tenir de Dieu, qu'il est impossible de n'y pas reconnaître le caractère d'une puissante et surhumaine originalité. Mais cette originalité n'est pas celle d'un novateur, qui brise avec le passé. Jésus dit : « Ne pensez pas que je sois venu abolir la Loi et les Prophètes; je ne suis pas venu les abolir, mais les accomplir (1). »

On comprend que les Juifs étonnés disaient : « Comment connaît-il les Écritures, lui qui n'a point fréquenté les écoles? (2) », et les envoyés des pharisiens, n'osant mettre la main sur lui, avouèrent : « Jamais homme n'a parlé comme cet homme (3). »

On ne saurait donc prétendre que Jésus a porté seulement un ferment qui a été le principe d'un mouvement religieux, mais qu'il n'a pas eu de doctrine. Le *Credo* tout entier se retrouve dans son enseignement et peut être exprimé en ses propres paroles, non seulement en celles rapportées par saint Jean, mais en celles qui se trouvent dans les trois premiers Évangiles et qui sont liées à toute la trame du récit, à tous les faits de sa vie, de sa Passion et de sa mort.

*
**

La manière dont Jésus enseignait

La manière dont Jésus a enseigné n'est pas moins sublime en sa simplicité que l'objet de sa doctrine. « Le style c'est l'homme », a-t-on dit. Le Christ Jésus a bien son style à lui.

Pour soupçonner vaguement ce que fut son ascendant sur les âmes, il faudrait avoir entendu la prédication de grands

(1) *Matth.*, v, 17. — (2) *Jean*, vii, 15. — (3) *Jean*, vii, 46.

saints, comme saint Bernard, saint Dominique, le saint Curé d'Ars.

L'apôtre, dit saint Thomas (1), doit s'exprimer de telle manière que la parole de Dieu éclaire l'intelligence, touche le cœur et meuve la volonté à l'accomplissement des préceptes. L'apôtre doit donc parler avec autorité, au nom de Dieu, avec simplicité pour être compris de toutes les âmes, avec onction surnaturelle pour toucher les cœurs, et avec force pour mouvoir les volontés vers Dieu.

Or la manière d'enseigner de Jésus nous révèle une autorité souveraine qui n'a d'égale que la simplicité et l'onction avec laquelle il communique les vérités les plus hautes; d'où la puissance de l'Évangile et l'attrait profond qu'il exerce depuis près de deux mille ans, malgré son austérité et ses exigences.

*
**

L'autorité incomparable de Jésus se manifeste par sa puissance d'affirmation et par l'ascendant de sa sainteté. Comment affirme-t-il? Il n'a pas recours aux procédés de l'éloquence humaine qui flatte l'auditeur, cherche à lui plaire et à ravir son admiration plus qu'à l'éclairer; il n'y a pas le moindre appareil oratoire dans les sermons du Maître. Il évite de même les considérations abstraites des philosophes, ou les discussions scripturaires des scribes, qui épiloguent sur les textes sacrés sans en faire sentir la vie. Jésus n'argumente pas. Il parle en formules brèves, claires, pénétrantes : « Si ton œil te scandalise, arrache-le; ta main, coupe-la. » — « Aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent. » Ce sont des formules que heurtent les passions désordonnées, étonnent la raison, mais qui vont droit à l'âme de bonne volonté, suscitent cette bonne volonté chez ceux qui cherchent la vérité, ou qui s'enfoncent comme un

(1) II^e II^{me}, q. 177, a. 1.

trait de lumière et un reproche dans les esprits les plus exigeants et les plus rebelles :

« Ce que vous voulez qu'on fasse pour vous, faites-le pour les autres (1). » — « Si quelqu'un te frappe sur la joue droite, présente-lui encore l'autre; à celui qui veut te prendre ta tunique, abandonne aussi ton manteau », tu gagneras l'âme de ton frère, tu l'éclaireras et le sauveras. Ces maximes sont si neuves et si belles, qu'on ne les oublie plus; elles restent en nous comme la lumière de notre conscience qui nous porte au bien et qui nous reproche notre égoïsme.

Jésus affirme avec l'autorité du Maître suprême : « Vous m'appellez Maître et Seigneur; vous dites bien, je le suis (2). » Il se sent supérieur à tout jugement des hommes, à tout examen, à toute critique, à toute contradiction. Nul autre n'a employé ses formules : « Je suis venu dans le monde pour rendre témoignage à la vérité; quiconque est de la vérité écoute ma voix (3). » — « En vérité, en vérité, je vous le dis... Ce que j'ai vu auprès du Père, je vous l'affirme (4). » — « Vous croyez en Dieu; croyez aussi en moi (5). » — « Je suis la lumière du monde, celui qui me suit ne marche pas dans les ténèbres, mais il aura la lumière de vie... Quoique je rende témoignage de moi-même, mon témoignage est digne de foi, parce que je sais d'où je suis venu et où je vais (6). » — « Je suis la voie, la vérité et la vie (7). » On ne saurait concevoir une plus haute autorité doctrinale.

L'autorité de sa vie venait confirmer celle de son intelligence. La conduite des philosophes était souvent contraire à leur morale. Moïse lui-même n'eut pas toute la perfection que le Seigneur demandait de lui, et c'est à cause de cela qu'il n'entra pas dans la terre promise (8). Jésus, lui, com-

(1) Matth., VII, 12; Luc., VI, 31. — (2) Joan., XIII, 13. — (3) Joan., XVIII, 37. — (4) Joan., VIII, 38. — (5) Joan., XIV, 1. — (6) Joan., VIII, 12-14. — (7) Joan., XIV, 6. — (8) Deutéronome, XXXII, 51.

mençait par pratiquer parfaitement tout ce qu'il enseignait : « coepit facere et docere (1) ». En accomplissant parfaitement les préceptes et les conseils, sans aucune imperfection, il pouvait dire : « Qui de vous me convaincra de péché? (2) »; « Je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez comme j'ai fait (3) »; « Si vous gardez mes commandements, vous demeurerez dans mon amour, comme moi-même j'ai gardé les commandements de mon Père, et comme je demeure dans son amour (4). » Sa parole n'était que le reflet de sa conduite, et il nous demande incomparablement moins que ce qu'il a fait pour nous : « Il s'est abaissé lui-même, se faisant obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix (5). » Jamais l'autorité de la vie n'a mieux confirmé celle de la doctrine.

**

Ce qui n'est pas moins frappant, c'est que la plus grande simplicité s'unissait intimement à cette autorité souveraine. Ce qui détruit la simplicité chez beaucoup de maîtres humains, c'est la fausse grandeur de l'orgueil, qui est en réalité une petitesse et une sottise. Jésus est trop grand pour éprouver le moindre orgueil de son intelligence et de sa vie; il est dans sa grandeur le modèle de l'humilité : « Ma doctrine, dit-il, n'est pas de moi, mais de Celui qui m'a envoyé (6). » Il ne tient ni au titre, ni aux honneurs, ni au rôle de docteur. Il dit des scribes et des pharisiens : « Ils aiment les premiers sièges dans les synagogues, les salutations dans les places publiques, et à s'entendre appeler Rabbi. Pour vous, ne vous faites point appeler Rabbi, car vous n'avez qu'un seul Maître, et vous êtes tous frères (7). » Et tandis que les pharisiens aiment à siéger sur la

(1) Act. Ap., I, 1. — (2) Joan., VIII, 46. — (3) Joan., XIII, 45. — (4) Joan., XV, 10. — (5) Phil., II, 9. — (6) Joan., VII, 16. — (7) Matth., XXIII, 7-8.

chaire de Moïse, qui va-t-il évangéliser de préférence? Les pauvres; les pauvres si méprisés par les sages du paganisme. C'est même, avec les miracles, un signe de sa messianité : « *pauperes evangelizantur*, les pauvres sont évangélisés (1) ». Isaïe (LXI, 1) avait annoncé qu'il « porterait la bonne nouvelle aux malheureux, et panserait ceux qui ont le cœur brisé ». Jésus prêche ainsi en parcourant la campagne, sur les bords du lac de Génésareth, sous le portique de Salomon, sans apprêt; rien en lui ne sent l'art ni l'effort humain. « *Mes paroles, dit-il, sont esprit et vie* (2). »

Chose étonnante, on l'a plusieurs fois remarqué : plus l'objet est sublime, plus le langage de Notre-Seigneur est calme; rien qui sente en quoi que ce soit l'exaltation. Comme le dit Bossuet (3) : « Qui n'admirerait la condescendance avec laquelle il tempère la hauteur de sa doctrine? C'est du lait pour les enfants et tout ensemble du pain pour les forts. On le voit plein des secrets de Dieu, mais on voit qu'il n'en est pas épuisé, comme les autres mortels à qui Dieu se communique : il en parle naturellement, comme étant né dans ce secret et dans cette gloire : et ce qu'il a sans mesure (Joan., III, 34), il le répand avec mesure, afin que notre faiblesse le puisse porter. »

Après la Cène, il dit aux Apôtres : « *J'ai encore beaucoup de choses à vous dire; mais vous ne pouvez les porter à présent*. Quand le Consolateur, l'Esprit de vérité, sera venu, il vous guidera dans toute la vérité (4). » Enfin avec quelle simplicité il recommande aux Apôtres l'humilité : « Faisant venir un petit enfant au milieu d'eux, il leur dit : Je vous le dis, en vérité, si vous ne vous convertissez pas (5) et ne

(1) *Matth.*, XI, 5. — (2) *Joan.*, VI, 64. — (3) *Discours sur l'Histoire universelle*, P. II, c. XIX. — (4) *Joan.*, XVI, 12.

(5) Il est ici clairement question de la seconde conversion, car les Apôtres sont en état de grâce, trois ont été sur le Thabor, ils communieront avant la Passion. La seconde conversion de Pierre aura lieu à la fin de la Passion, sitôt après son reniement. Il commencera alors à entrer dans l'intimité du royaume de Dieu, et plus encore à la Pentecôte.

devenez comme les petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. Celui donc qui se fera humble comme ce petit enfant est le plus grand dans le royaume des cieux (1) », il entre dans l'intimité de Dieu par l'oraison et par l'amour. Ainsi se concilient admirablement dans la manière d'enseigner de Jésus la plus haute autorité, la simplicité et l'humilité. — Combien paraît compliquée la doctrine abstraite des philosophes à côté de cette simplicité éminente!

* *

Enfin Jésus parle avec une onction toute divine, malgré l'austérité de ses conseils. On voit se réaliser en lui ce qu'il dit : « *la bouche parle de l'abondance du cœur* (2) ». Il prêche constamment l'amour par lequel Dieu nous a aimés le premier, alors que nous étions pécheurs. On sent que lui-même déborde de charité et veut ardemment notre salut. Il dit : « *Je suis venu pour que vous ayez la vie, et pour que vous l'ayez en abondance* (3). » Sa prédication est la bonne nouvelle : « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et ployez sous le fardeau, et moi je vous referai (4). » Cette onction, expression de sa bonté, est particulièrement sensible dans l'entretien avec la Samaritaine : « *Si tu savais le don de Dieu* et qui est celui qui te dit : Donne-moi à boire, tu lui en aurais fait la demande, et il t'aurait donné de l'eau vive... jaillissant en vie éternelle (5). » De même lorsqu'il prêche les béatitudes et dans sa dernière conversation avec les disciples avant la Passion. Dans ses derniers discours ce sont comme des nappes de lumière, comme une ondulation lumineuse qui descend du ciel pour se propager en cercles toujours plus étendus sur les générations à venir.

Cette onction divine, effet de la grâce, fait prévoir celle

(1) *Matth.*, XVIII, 3. — (2) *Matth.*, XII, 34. — (3) *Joan.*, I, 10. — (4) *Matth.*, XI, 28. — (5) *Joan.*, IV, 10.

du Saint-Esprit dont il est dit : « son onction vous enseigne sur toutes choses (1) ». Elle n'a rien du sentimentalisme romantique. Elle s'accompagne de renoncement, elle lutte contre le péché, contre l'esprit du monde et l'esprit du mal : « Si quelqu'un veut me suivre, qu'il se renonce et qu'il porte sa croix tous les jours (2). » Si Jésus dit souvent qu'il nous apporte la Paix, l'union à Dieu, il dit aussi que pour avoir cette paix il faut savoir lutter contre tout ce qui nous porterait au mal, en ce sens il ajoute : « Je ne suis pas venu porter la paix, mais le glaive (3). » Les plus aimés de Dieu auront particulièrement à souffrir de la persécution de ceux qui ne voudront pas recevoir la bonne nouvelle de l'Évangile. On lit en saint Luc (xii, 53) : « Le père sera divisé contre son fils, et le fils contre le père; la mère contre sa fille, et la fille contre la mère. » — « On aura pour ennemis les gens de sa propre maison. Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi (4). » On verra ces divisions dans les familles pendant les trois siècles de persécution. On sent ici toutes les exigences de la loi divine.

C'est cette sainte austérité, unie à l'humilité, qui montre l'origine toute surnaturelle de l'onction du Sauveur. Il a dit parfois à ses saints : « Ne compte pas sur les jugements favorables des hommes, car je t'aime d'un amour parfait. J'ai passé mon existence dans les humiliations, la vie cachée et les mépris. C'est ainsi que je glorifiais mon Père, établis les bases de mon Église et remédiais aux maux de l'orgueil. C'est là le chemin que tu dois suivre (5). » C'est bien là le style du Christ, sa manière à lui.

Comme le dit très bien le Père Grou, S. J. (6) : « Un maître humble peut enseigner de grandes choses, mais il les enseignera avec humilité... S'il met du poids et de l'auto-

(1) I Joan., II, 27. — (2) Matth., xvi, 24; Luc, ix, 23; xiv, 27. — (3) Matth., x, 34; Luc, xii, 51. — (4) Matth., x, 36. — (5) Cf. *Vie de la Vénérable Marie-Céleste Crostarosa*, par le P. J. FAYRE, C. S. R., p. 152. — (6) *L'intérieur de Jésus*, ch. 24 : Manière d'enseigner.

rité dans ce qu'il dit, ce ne sera point pour se faire valoir lui-même, mais pour relever celui au nom de qui il parle et pour faire plus d'impression sur les esprits. Tel a été Jésus-Christ dans son enseignement... *Il est impossible de dire des choses si hautes et si divines d'une manière plus simple...* Ainsi enseignent ceux qui ont l'esprit intérieur... Ils parlent avec assurance et en même temps avec humilité, parce qu'ils ne parlent pas d'eux-mêmes... Leurs discours ont, pour les cœurs bien préparés, une persuasion, une efficacité qui ne peut venir que de la grâce qui les a dictés. »

*
**

De là la puissance et l'attrait profond de l'Évangile qui heurte et captive en même temps : il heurte nos passions déréglées et captive notre bonne volonté. Et pourtant ce livre n'a pas été écrit immédiatement par Notre-Seigneur lui-même. Comme le dit saint Thomas (1), « *il convenait que le plus grand des maîtres* (au lieu d'écrire un livre) *imprimât sa doctrine dans le cœur de ses disciples* » par la grâce de lumière et de force qu'il leur accordait. C'est le magistère le plus élevé, le magistère vivant. Et c'est pourquoi, comme le remarque aussi saint Thomas (2), « la loi nouvelle de l'Évangile est tout d'abord écrite spirituellement dans les cœurs des fidèles par la grâce du Saint-Esprit, avant de l'être matériellement sur la pierre ou le parchemin ». Jésus s'est contenté d'écrire dans l'âme de ses apôtres une lettre vivante qu'ils ont fait connaître au monde : « Allez, enseignez toutes les nations. » Et de fait sa doctrine se répandit, malgré mille obstacles, jusqu'aux extrémités du monde connu des anciens.

Cette puissance de communication s'exerce aujourd'hui

(1) III^e, q. 42, a. 4.

(2) I^{er} II^{ae}, q. 106, a. 1 : « *Lex nova principaliter est lex indita, secundario autem est lex scripta.* »

après vingt siècles; ainsi se vérifie l'affirmation : « *Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront pas* (1). » Ce sont, comme le disait Pierre, « *les paroles d'éternelle vie* (2) ». Jusqu'à la fin du monde, le Sauveur suscitera des vocations sacerdotales toujours nouvelles pour que l'Évangile soit toujours prêché pour le salut des âmes.

Tandis que les livres des sages grecs restent sur les rayons des bibliothèques consultés seulement par quelques lettrés, l'Évangile, depuis vingt siècles, est la nourriture spirituelle de millions d'âmes, et celles des sociétés modernes qui le renient en restent comme malgré elles imprégnées. Tandis que les plus sincères des philosophes se reconnaissaient impuissants à changer les dispositions intérieures des hommes, Jésus avec quelques pauvres pêcheurs de Galilée, malgré trois siècles de persécutions, a réussi à changer l'idéal moral de l'humanité (3). Par sa grâce il a donné à des multitudes d'âmes l'amour du bien, à beaucoup l'élan surnaturel vers le sacrifice, et il a répandu dans tous les peuples des fleurs merveilleuses de sainteté. Le martyrologe chrétien, qui se lit tous les jours à l'office après les Laudes, est un grand motif de crédibilité, un très grand signe de l'origine divine de la doctrine de Jésus.

Nul autre n'a pu conserver ainsi une doctrine toujours vivante à travers les siècles par une race immortelle de disciples, de sorte qu'après deux mille ans nous reconnaissons toujours en elle « les paroles d'éternelle vie ».

Quand on lit avec recueillement l'Évangile, on se demande comment le Sauveur a pu réunir dans son enseignement, dans sa manière de prêcher, des qualités si diverses : la souveraine autorité de la doctrine et de la vie et une simplicité si parfaite, si pénétrée d'humilité, l'onction qui touche et l'austérité qui exige. L'union intime de qualités si

(1) *Matth.*, xxiv, 35. — (2) *Joan.*, vi, 68. — (3) Cf. S. THOMAS, *C. Gentis*, I, I, c. 6.

différentes ne se peut expliquer naturellement. La nature nous détermine en un sens, celui de notre tempérament, qui a besoin d'être complété par la vertu. Ici, en Jésus, l'union si profonde de qualités si diverses ne peut être que l'effet d'une très haute vertu et d'une très haute contemplation, en d'autres termes d'une grâce absolument exceptionnelle.

Remontons maintenant à la source en laquelle Jésus trouvait cette puissance doctrinale et cet ascendant.

*
*
*

La contemplation du Sauveur supérieure à toute autre d'après l'Évangile de saint Jean

Dans quelle lumière Jésus contemplait-il ce qu'il enseignait ? Pour nous en rendre compte, élevons-nous progressivement vers lui en partant d'un enseignement moins sublime; nous verrons ensuite ce que Jésus nous a dit lui-même, dans l'Évangile de saint Jean, de sa vision des choses divines.

Les plus grands génies du paganisme, comme Platon et Aristote, contemplaient leur doctrine dans la *lumière naturelle de l'intelligence*, dans celle des premiers principes, abstraits des choses sensibles, et, dans le miroir de ces choses, la puissance de leur regard découvrait un reflet des perfections divines. C'est ainsi qu'ils enseignaient que Dieu est l'Être premier, l'Intelligence suprême qui a tout ordonné et le souverain Bien; mais au milieu de leurs affirmations restaient encore beaucoup d'obscurités et d'incertitudes.

Les prophètes de l'Ancien Testament contemplaient la doctrine qu'ils annonçaient dans la lumière prophétique unie à la *lumière surnaturelle de la foi*, qui est incomparablement supérieure à la lumière naturelle de l'intelligence, dont furent doués les plus grands penseurs de la philosophie grecque. Ainsi Isaïe prévoyait le Sauveur promis : « Un

enfant nous est né, un fils nous a été donné; l'empire a été posé sur ses épaules, et on le nomme le Conseiller admirable, Dieu fort, Père du siècle futur, Prince de la paix (1). »

Mais la lumière prophétique et celle de la foi infuse restent obscures en ce sens qu'elles ne nous donnent pas l'évidence des mystères surnaturels; elles font seulement adhérer au témoignage infaillible de Dieu. Comme les plus hautes étoiles ne suffisent pas à nous manifester les dernières profondeurs du firmament, la lumière infuse de la prophétie et celle de la foi ne suffisent pas à éclairer ce que saint Paul appelle « *les profondeurs de Dieu* (2) », sa vie intime, qui ne nous sera clairement connue qu'au ciel. Sans doute les dons du Saint-Esprit, dons d'intelligence et de sagesse, nous donnent bien une *connaissance vivante, quasi expérimentale*, des mystères surnaturels, qu'ils nous font pénétrer et goûter, mais par eux pourtant nous ne sortons pas de *l'obscurité de la foi*.

Les Apôtres reçurent comme les prophètes la lumière prophétique et celle de la foi infuse à un haut degré. L'un d'eux, saint Paul, l'Apôtre des Gentils, reçut même, en vue de son ministère exceptionnel, une grâce de lumière spéciale, absolument extraordinaire, qu'il décrit ainsi : « Je connais un homme dans le Christ qui, il y a quatorze ans, fut ravi jusqu'au troisième ciel (si ce fut dans son corps, je ne sais; si ce fut hors de son corps, je ne sais; Dieu le sait); il fut enlevé dans le paradis et il entendit des paroles ineffables qu'il n'est pas permis à un homme de révéler (3). » — Saint Paul semble rappeler ici le ravissement mentionné dans les Actes des Apôtres (xxii, 17 ss.), où sont rapportées ces paroles du grand converti : « De retour à Jérusalem, comme je priais dans le temple, il m'arriva d'être ravi en esprit, et je vis le Seigneur qui me disait : Hâte-toi et sors

(1) *Isaïe*, ix, 5. — (2) *I Cor.*, ii, 10. — (3) *II Cor.*, xii, 2.

au plus tôt de Jérusalem, parce qu'on n'y recevra pas le témoignage que tu rendras de moi. »

Lorsqu'il dit qu'il fut ravi au troisième ciel, il entend, comme les Hébreux, *le ciel spirituel, où Dieu habite*, l'empyrée, au-dessus du ciel de l'air (l'atmosphère) et au-dessus même du ciel des astres (l'éther). Comme l'ont pensé saint Augustin (1) et saint Thomas (2), il est donc probable que saint Paul veut dire qu'il a été élevé, pour un court moment, à la vision béatifique de l'essence divine. Il semble bien, disent ces grands Docteurs qui avaient eux-mêmes reçu de très grandes grâces de contemplation (3), que Paul, en ce court moment, a contemplé « ce que l'œil de l'homme n'a pas vu, ce que l'oreille n'a pas entendu... ce que Dieu prépare à ceux qui l'aiment (4) ». A la suite de ce ravissement, le grand Apôtre avait une conviction tellement profonde de la vérité de la doctrine divine qu'il prêchait, que cette conviction dépassait toujours les paroles les plus élevées qui lui venaient sur les lèvres. Les termes sublimes abondent sous sa plume, parfois ils se précipitent comme un torrent qui descend des montagnes, et ils ne peuvent rendre ce qu'il a vu. Ses mots les plus élevés ne sont que la monnaie en laquelle se divise une intuition supérieure pour s'adapter à nos intelligences. Parfois, hélas ! sur les lèvres du prédicateur il y a plus que dans sa foi et dans son cœur, et la prédication devient alors théâtrale, emphatique et boursofflée. Au contraire, saint Paul savait plus qu'il ne pouvait dire. Il y avait toujours plus dans son âme que sur ses lèvres; l'esprit dominait la lettre et la vivifiait.

Il parlait de ce qu'il avait contemplé en Dieu. Saint Thomas dit que « la prédication doit dériver de la plénitude de la contemplation (5) » pour être vivante et sanctifiante, pour

(1) *De Genesi ad litteram*, xii, 28 ecc. — (2) *II^a II^{ae}*, q. 175, a. 3, 4, 5.

(3) L'autorité de ceux qui rejettent cette opinion est bien minime en comparaison de celle d'Augustin et de Thomas d'Aquin.

(4) *I Cor.*, ii, 9. — (5) *II^a II^{ae}*, q. 188, a. 6.

rappeler un peu cet *ignitum eloquium*, cette parole de feu, dont il est parlé dans les Psaumes (1). Pour parler de la vue dont on peut jouir sur le Mont Blanc, il faut y être monté, il ne suffit pas d'avoir feuilleté un guide des Alpes. Pour parler d'une façon extrêmement lumineuse et vivante de Dieu et de l'Incarnation rédemptrice, Paul avait été élevé, au moins un instant, au sommet de la contemplation divine. Et c'est pourquoi il a été le grand Docteur des Gentils, chargé de leur transmettre pour la première fois la parole du Maître.

*
**

Mais si Paul fut élevé au moins un instant à la contemplation de l'essence divine, que dire de Jésus lui-même ?

Jésus, bien certainement, par son intelligence divine, ne cessait de voir Dieu; bien plus, son intelligence divine, commune aux trois Personnes, s'identifie sans aucune distinction réelle avec l'essence divine toujours connue; et la personne du Verbe est « la splendeur de la lumière éternelle, *candor est lucis aeternae* (2) », « le rayonnement de la gloire du Père (3) ».

Mais, par son intelligence humaine, était-ce seulement dans l'obscurité de la foi que Jésus atteignait d'habitude les mystères surnaturels dont il parlait, les profondeurs de Dieu qu'il nous a fait connaître à nous obscurément ? Avait-il seulement, comme saint Paul, quelques instants de ravissement, tout en ignorant bien des choses sur le royaume de Dieu ?

A cette question le magistère infallible de l'Eglise a en partie répondu. Il a été défini, contre l'hérésie des Agnoètes, que *Jésus comme homme n'a rien ignoré de ce qui touche au royaume de Dieu* (4), qui sera consommé dans le ciel et qui

(1) Ps. cxviii, 140. — (2) *Sagesse*, vii, 26. — (3) *Hebr.*, i, 3.

(4) Cf. DENZINGER, *Enchiridion*, n° 248. Declaratio S. Gregorii I, an. 600 : « Omnipotens Filius nescire se dicit diem (judi-

comprend tous les élus, anges et hommes. Celui qui, même comme homme, est le chef du royaume de Dieu peut-il ignorer quelque chose de ce qui touche à sa fonction, peut-il ignorer le jour du jugement et le nombre des élus, pour lesquels il mérite ? L'Eglise nous dit que cette ignorance n'a pu être en lui.

Mais dans quelle lumière l'intelligence humaine du Christ connaissait-elle ici-bas toutes les choses du royaume de Dieu ? Était-ce seulement dans la lumière prophétique unie à celle de la foi, ou dans une lumière plus haute ? La sainte âme du Sauveur pendant sa vie terrestre était-elle *privée* de la lumière de gloire par laquelle les saints au ciel voient Dieu face à face ? S'il est probable que saint Paul ici-bas a reçu cette lumière au moins un instant, que faut-il dire de la sainte âme du Christ ?

Les théologiens répondent communément : *C'est dans la lumière de la vision béatifique que Jésus voyait ce qu'il enseignait* (1). La contemplation que saint Paul semble avoir eue un moment pendant un ravissement, Jésus la posséda à un degré très supérieur pendant toute sa vie terrestre. Sa contemplation dès ici-bas n'était pas inférieure à celle dont les saints jouissent au ciel. C'est, surtout depuis le XII^e siècle, l'enseignement commun des théologiens, et l'Eglise a déclaré qu'il serait téméraire de le nier (2).

cii) quem nesciri facit, non quod ipse nesciat, sed quia hunc sciri minime permittat... *Diem ergo et horam judicii scit Deus et homo; sed ideo, quia Deus est homo*. Res autem valde manifesta est, quia quisquis Nestorianus non est, Agnoita esse nullatenus potest... Scriptum est : « *Sciens Jesus, quia omnia dedit ei Pater in manus* » (Joan., xiii, 3). Si omnia, profecto et diem judicii et horam. Quis ergo ita stultus est, ut dicat quia accepit Filius in manibus quod nescit ? »

(1) Ce n'est pas chose de peu d'importance que tous les théologiens s'accordent sur ce point, qu'ils soient thomistes, scotistes, suarézien ou molinistes. Leur désaccord sur ce qui est controversé montre le prix de leur accord sur ce qui ne l'est pas.

(2) Cf. DENZINGER, *Enchiridion*, n° 2183 sqq. Le Saint-Office, par un décret du 5 juin 1918, a répondu qu'on ne pouvait sans

*
**

Sur quoi se fonde cette doctrine communément reçue dans l'Église?

Elle se fonde d'abord sur plusieurs paroles de Jésus. En saint Jean (iii, 11...) il dit à Nicodème, en lui parlant de la régénération spirituelle : « En vérité, en vérité, je te le dis, nous disons *ce que nous savons*, et nous rendons témoignage de *ce que nous avons vu*, mais vous ne recevez point notre témoignage. Si vous ne croyez pas quand je vous parle des choses qui sont sur la terre, comment croirez-vous si je viens à vous parler des choses qui sont dans le ciel? Nul n'est monté au ciel, si ce n'est celui qui est descendu du ciel, le Fils de l'homme qui est dans le ciel. »

Dans ces paroles, « ce que nous savons » est synonyme de « ce que nous avons vu », comme il est dit sitôt après. Or Jésus parle comme homme, c'est donc aussi comme homme qu'il voit Dieu et les choses qui sont dans le ciel. Le témoignage ne doit-il pas correspondre à la connaissance dont il dérive?

Et comme, à l'instant où parle Jésus, les âmes des justes défunts attendent leur entrée au ciel, il dit, nous venons de le voir : « Nul n'est monté au ciel, si ce n'est celui qui est descendu du ciel, le Fils de l'homme qui est dans le ciel. » Jésus est donc déjà au ciel, non seulement comme Fils de Dieu, de par sa divinité et son intelligence divine, mais comme Fils de l'homme, de par son intelligence humaine. Non seulement il sera au ciel, après sa mort, sa résurrection

témérité enseigner (*non posse tuto doceri*) les propositions suivantes : « Non constat fuisse in anima Christi inter homines *degentis scientiam, quam habent beati seu comprehensores*. — Nec certa dici potest sententia quae statuit animam Christi nihil ignoravisse, sed ab initio cognovisse in Verbo omnia, praeterita, praesentia et futura, seu omnia quae Deus scit scientia visionis. »

et son ascension, mais *il y est déjà*. C'est dire équivalentement que dès maintenant par son intelligence humaine il voit Dieu face à face, sans intermédiaire aucun. Car le ciel n'est pas autre chose que *la patrie spirituelle* où les bienheureux jouissent de la vision immédiate de Dieu, ou de la vie éternelle, qui consiste à voir Dieu comme il se voit et à l'aimer comme il s'aime.

Aussi la tradition dit-elle communément que Jésus, dès ici-bas, était en même temps *viator et comprehensor*, voyageur vers l'éternité et compréhenseur, ou bienheureux, possédant déjà la vie éternelle (1).

Jésus dit encore en saint Jean (vi, 46) : « Quiconque a entendu le Père et reçu son enseignement vient à moi. Ce n'est pas que personne ait vu le Père, *sinon celui qui vient de Dieu, celui-là a vu le Père*. En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui croit en moi a la vie éternelle. » — Jésus dit ici que les croyants ont *entendu* le Père, sa parole, mais qu'ils ne l'ont pas *vu* ; tandis que « *lui, qui vient de Dieu, a vu le Père* » ; c'est donc qu'il est plus qu'un croyant, il n'en est pas réduit à croire en Dieu, à croire en sa propre divinité et personnalité divine ; il a plus que la foi, il a la vision que possèdent au ciel les bienheureux (2). Il y a une immense différence entre croire et voir.

De même, dans l'oraison sacerdotale, en priant pour ses disciples, Jésus dit encore : « Père, je veux que là où je suis, ceux que tu m'as donnés *soient aussi avec moi, afin qu'ils voient ma gloire, la gloire que tu m'as donnée*, parce que tu m'as aimé avant la formation du monde » (Jean, xvii, 24).

Ces dernières paroles sont singulièrement expressives : « Je veux que, là où je suis (c'est-à-dire au ciel), ceux que

(1) Cf. S. THOMAS, III^a, q. 15, a. 10.

(2) Il suit de là que la foi la plus haute qui ait jamais existé fut celle de Marie, surtout au pied de la croix ; foi supérieure à celle qu'ont eue les anges dans leur court voyage vers l'éternité.

tu m'as donnés soient aussi avec moi. » Les Apôtres ont déjà la foi surnaturelle, Jésus demande pour eux la vision béatifique, la vision de l'essence divine et de la gloire qui lui a été donnée à lui-même comme homme, et qui dérive de la gloire incréée ou béatitude essentielle dont il jouit comme Dieu. Il demande pour ses Apôtres la grâce consommée qu'il a déjà lui-même, c'est-à-dire la vie éternelle qui consiste à voir Dieu et celui qu'il a envoyé (1).

C'est bien ainsi que saint Jean Baptiste et après lui saint Jean l'Évangéliste ont entendu le témoignage du Maître. Saint Jean Baptiste dit aux disciples de Jésus : « Je ne suis pas le Christ, mais j'ai été envoyé devant lui... Il faut qu'il croisse et que je diminue. *Celui qui vient d'en haut est au-dessus de tous* ; celui qui est de la terre est de la terre et il parle comme étant de la terre (2). *Celui qui vient du ciel est au-dessus de tous, il rend témoignage de ce qu'il a vu et entendu, et personne ne reçoit son témoignage...* Celui que Dieu a envoyé dit les paroles de Dieu, parce que *Dieu lui donne l'Esprit sans mesure* (3). Le Père aime le Fils et il lui a tout remis entre les mains. Celui qui croit au Fils a la vie éternelle », la vie éternelle commencée (Jean, III, 31-36).

Ce témoignage de saint Jean Baptiste n'est pas moins élevé que celui donné par saint Jean l'Évangéliste dans le prologue du quatrième Évangile (I, 18) : « *Personne n'a jamais vu Dieu ; le Fils unique, qui est dans le sein du*

(1) Cf. S. Jean, XVII, 3 : « La vie éternelle, c'est qu'ils te connaissent, toi le seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ. »

(2) « *Qui est de terra, de terra est* », c'est le principe de contradiction ou d'identité appliqué à l'ordre des choses spirituelles, pour montrer combien elles diffèrent des choses terrestres. La chair est chair, l'esprit est esprit, il ne faut pas les confondre.

(3) Dieu lui aurait donné l'Esprit avec mesure, si ici-bas Jésus comme homme avait eu seulement la connaissance obscure et limitée de la foi infuse, et non celle de la vision.

Père, est celui qui l'a fait connaître. » N'est-ce pas dire que par opposition aux prophètes, qui n'avaient pas vu Dieu, le Fils unique l'a vu, et qu'il l'a vu comme homme, car c'est comme homme qu'il l'a fait connaître ? Cette vision est le principe de son témoignage, incomparablement supérieur à tous ceux qui ont précédé.

Saint Jean dit encore dans sa I^{re} Épître (III, 2) : « Bien-aimés, nous sommes maintenant *enfants de Dieu*, et ce que nous serons n'a pas encore été manifesté ; mais nous savons que, lorsque cela sera manifesté, nous serons *semblables à lui*, parce que nous le *verrons tel qu'il est*. » Alors sera exaucée la prière sacerdotale de Jésus : « Père, je veux que, *là où je suis*, ceux que tu m'as donnés soient aussi avec moi, afin qu'ils voient ma gloire, la gloire que tu m'as donnée. »

Plus on s'arrête dans la contemplation au sens littéral de ces paroles du Christ, plus on saisit dans l'obscurité de la foi cette vérité que le Sauveur avait dès ici-bas cette *lumière de gloire*, dont il donna un signe manifeste à trois de ses disciples sur le Thabor, le jour de la Transfiguration, lorsque pour quelques instants cette lumière rejaillit sur son corps.

N'est-ce pas enfin ce que dit saint Paul : « *Dieu a voulu que toute sa plénitude habitât en lui* (1)... *En lui sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la science* (2) » ? « Puissiez-vous comprendre qu'elle en est la largeur, la profondeur et la hauteur (3). » « Après avoir, à plusieurs reprises et en diverses manières, parlé autrefois à nos pères par les Prophètes, Dieu, dans ces derniers temps, nous a parlé par le Fils, qu'il a établi héritier de toutes choses, et par lequel il a aussi créé le monde. Ce Fils qui est le rayonnement de sa gloire, l'empreinte de sa substance... d'autant plus grand que les anges que le nom qu'il possède est plus

(1) Col., I, 19. — (2) Col., II, 3. — (3) Éphés., III, 18.

excellent que le leur (1). » Si Jésus a été dès ici-bas établi « *héritier de toutes choses* », il a joui dès ici-bas de l'héritage éternel. Sans cela son intelligence humaine eût été moins éclairée que celle des anges, qu'il appelait déjà « *ses anges* » ou ses ministres dans le royaume de Dieu. Enfin si Jésus n'avait pas eu ici-bas la vision béatifique, *il aurait été rendu plus parfait* en la recevant après sa mort, sa charité aurait grandi avec sa connaissance de Dieu, ce qui est contraire à l'enseignement de toute la tradition, d'après laquelle *non melioratus est Christus*, le Christ n'est pas devenu meilleur ou plus parfait (2). Il n'est donc pas passé de la foi à la vision de l'essence divine; sa charité ou son amour de Dieu en cet instant aurait augmenté et aussi la grâce habituelle créée, ce qui est contraire à tout l'enseignement traditionnel relatif à la plénitude absolue de grâce qu'il reçut dès le premier instant de sa conception (3).

* *

La contemplation du Sauveur d'après la théologie

La théologie peut-elle préciser encore la portée des paroles scripturaires que nous venons de citer ?

Elle le fait par des arguments de très haute convenance que saint Thomas a admirablement exposés (4).

Jésus, dit-il, devait avoir dès ici-bas la vision que possèdent des milliers de bienheureux au ciel. Tout être intelligent doit avoir en effet la science qui convient à son état ; c'est le cas du médecin, du magistrat, du prêtre. Trop sou-

(1) Hébr., I, 1-4.

(2) Cf. *Concilium Constantinopolit. II*, œcum. V, ann. 553, DENZINGER, *Enchiridion*, n° 224.

(3) Cf. S. THOMAS, III^e, q. 7, a. 12 : « *Gratia Christi non potuit augeri, quia Christus, secundum quod homo, a primo instanti suae conceptionis fuit verus et plenus comprehensor.* »

(4) III^e, q. 10, a. 4.

vent, il est vrai, des incapables, des imprévoyants occupent de très hautes fonctions, au grand détriment de ceux qu'ils dirigent. Mais il ne peut en être de même de ceux immédiatement choisis par Dieu pour être ses ministres extraordinaires dans la transmission de la révélation. *La Providence se devait donc à elle-même de donner à Jésus une science ou connaissance proportionnée à sa mission.*

Or la mission de Jésus est celle du Maître de l'humanité, chargé de la conduire à la vie éternelle. Il a été constitué comme le Maître des maîtres, celui des Apôtres, des Docteurs, des plus grands contemplatifs, et cela pour toujours. Après lui nul autre plus éclairé ne doit venir pour mieux nous enseigner la voie qui mène à l'éternelle béatitude. Le Maître parfait ne doit-il pas avoir l'évidence de ce qu'il enseigne, surtout s'il est lui-même « la voie, la vérité et la vie » ?

La divine Providence se devait donc à elle-même de donner à Jésus l'évidence des mystères surnaturels qu'il enseignait, et cette évidence ne peut être que celle de la vision du ciel.

Le grand Semeur de vérité, chargé de dire à toutes les générations humaines jusqu'à la fin des temps « les paroles d'éternelle vie », devait connaître dès ici-bas cette vie éternelle. Il connaissait l'essence divine *non per speculum in aenigmate*, non dans un miroir d'une manière obscure, mais *facie ad faciem*, face à face, selon l'expression de saint Paul (I Cor., XIII, 12).

L'essence divine que saint Paul vit probablement un court moment en une extase, Jésus par son intelligence humaine la voyait toujours dès ici-bas, sans avoir besoin d'interrompre sa conversation avec ses apôtres. Il était au-dessus de l'extase, et sa parole n'était si lumineuse que parce que son intelligence était perpétuellement éclairée par ce soleil spirituel qui ne s'éclipse jamais, même pendant le temps du sommeil, même pendant l'heure ténébreuse de la Passion.

Des milliers d'âmes au ciel jouissent de cette contemplation, et elles n'y sont parvenues que par les mérites de Jésus-Christ. Pouvait-il donc être privé ici-bas de ce qu'il a donné aux autres par ses mérites? Le Maître de toute l'humanité devait avoir la vision du but vers lequel il la conduisait. Telle est la raison principale donnée par saint Thomas.

De plus, seconde raison : cette vision lui convenait pour qu'il eût *clairement conscience de sa propre divinité* et ne fût pas réduit à y croire obscurément. Nous ne nous rendons pas encore pleinement compte de l'immense différence qu'il y a entre *croire* et *voir* ; nous en aurons nettement conscience à l'instant de notre entrée au ciel.

Enfin, troisième raison : Jésus est *l'héritier naturel de Dieu*, comme le dit saint Paul (1) ; Jésus, même comme homme, est fils de Dieu par nature, et non pas par adoption comme nous. Or l'héritier naturel jouit aussitôt de son héritage. Il a donc eu la vie éternelle par droit de naissance. La plénitude de grâce qu'il reçut à l'instant de sa conception devait s'épanouir ainsi dès cet instant, autrement Jésus serait devenu *plus parfait* dans la suite, et contrairement, nous l'avons vu, à ce que dit le II^e Concile de Constantinople (2), sa charité, son amour de Dieu eût grandi plus tard quand il fût sorti de l'obscurité de la foi et eût reçu la lumière de gloire.

*
**

Cette vision béatifique, dont jouissait le sommet de l'âme du Christ dès ici-bas, n'était pas inconciliable avec ce fait que Jésus était encore, en un sens, *voyageur* vers l'éternité. Il cheminait vers l'éternelle vie par son corps mortel, encore sujet à la souffrance, aussi par son âme, en tant qu'elle était encore elle aussi capable de souffrir, et qu'elle connaissait

(1) Hébr., 1, 2 : « Dieu l'a établi héritier de toutes choses. »

(2) Cf. DENZINGER, *Enchiridion*, n° 224.

comme nous par cette science acquise qui est le fruit de l'expérience et de la réflexion. Ainsi Jésus était en même temps *viator et comprhensor* : bienheureux par le sommet de sa sainte âme et voyageur par les parties moins élevées en contact avec les duretés de sa vie de Sauveur et de victime (1).

Même pendant sa Passion, il ne perdit pas la vision béatifique, mais très librement il empêchait l'irradiation de la lumière de gloire sur la raison inférieure et les facultés sensibles; il ne voulait pas que cette lumière et la joie qui en dérive adoucissent en quoi que ce soit par leur rayonnement la tristesse qui lui venait de toutes parts, et il se livrait pleinement à la douleur pour que l'holocauste fût parfait (2). Ainsi, quoique d'une façon beaucoup moins parfaite, les martyrs au milieu de leurs souffrances se réjouissaient de donner leur sang en témoignage de leur foi au Christ.

*
**

Que contemplait l'intelligence humaine de Jésus sous cette lumière de gloire? L'essence divine, la sainte Trinité, qu'il connaissait déjà d'une manière plus parfaite que les anges, puisque sa sainte âme était, par l'union personnelle au Verbe, plus près de Dieu. Il contemplait aussi dans l'essence divine tout ce qui concernait sa mission universelle de chef du Royaume de Dieu, de tête des hommes et des anges, de juge des vivants et des morts. C'est dire qu'il connaissait déjà en Dieu toutes les créatures, toutes les âmes, tout ce qu'elles ont fait, font et feront. Il connaissait le nombre des élus, à quel jour et à quelle heure ce nombre sera complet, en d'autres termes quelle sera l'heure de la fin du monde. Il n'ignorait rien non plus du monde angélique, car les anges sont ses ministres dans le royaume de son Père; il a

(1) Cf. S. THOMAS, III^a, q. 15, a. 10.

(2) Cf. S. THOMAS, III^a, q. 46, a. 8, ad 2.

dit qu'ils sont « *ses anges* » qu'il enverra au dernier jour pour réunir les élus (1).

*
**

On comprend dès lors ce qu'a écrit saint Jean de la Croix pour les contemplatifs, dans la *Montée du Carmel*, l. II, c. 20 : « *Sous l'ancienne loi, il était licite d'interroger Dieu par voie surnaturelle. Mais ce n'est plus licite sous la loi nouvelle, parce que la plénitude de la révélation nous a été maintenant donnée par Jésus-Christ...* En nous donnant à son Fils ainsi qu'il l'a fait, à lui qui est sa parole dernière et définitive, il nous a tout dit ensemble et en une fois... *Ce qu'il disait jadis en déclarations séparées par les prophètes, il l'a dit maintenant de façon complète, en nous donnant le tout dans le Fils.* Concluez-en que désirer, sous la loi nouvelle, visions ou révélation, ce n'est pas seulement faire une sottise, c'est offenser Dieu, puisque par là nos yeux ne sont pas uniquement fixés sur le Christ, sans chercher chose nouvelle... *Fixez les yeux sur Lui seul*, car en Lui j'ai tout établi, dit le Père, en Lui j'ai tout révélé, tout ce que j'avais à dire, et vous trouverez là bien plus que tout ce que vous désirez et demandez. Ce qui vous intéresse en implorant des réponses, des révélation, des visions, n'est que détail, car si vous considérez mon Fils, vous trouverez le tout en Lui, car il parle toute ma parole, il est toute réponse, il est toute vision, toute révélation. Ce que je pourrais vous donner par parole, je vous l'ai accordé déjà en vous donnant mon Fils, comme Frère, maître, compagnon, rédempteur et récompense. Je l'ai dit en descendant sur Lui, avec mon Esprit, au mont Thabor : « *Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis ma complaisance. Écoutez-le* » (Matth., xvii, 5).

(1) Marc, xiii, 27 : « Le Fils de l'homme enverra alors ses anges pour rassembler ses élus de l'extrémité de la terre, jusqu'à l'extrémité du ciel. »

Jésus est le Maître des maîtres, celui des plus grands contemplatifs, il voyait immédiatement dans l'essence divine ce qu'il enseignait, et c'est pourquoi plus les âmes avancent, plus elles laissent tous les autres livres pour ne plus se nourrir que de l'Évangile ou des paroles du Sauveur.

*
**

Dans un ordre inférieur à la vision béatifique, Jésus avait aussi la science infuse, que possèdent les anges et qui est parfois accordée dans une mesure aux saints, lorsque par exemple, comme les Apôtres à la Pentecôte, ils prêchent en une langue étrangère, sans l'avoir apprise. Jésus connaissait de même les divers dialectes mieux que ne les connurent les Apôtres par la grâce de la Pentecôte (1).

Enfin le Christ Jésus eut comme tous les hommes la connaissance d'expérience, qu'il acquit promptement par l'exercice de ses sens et de son intelligence. C'était en lui une perfection de plus, qui n'était pas rendue inutile par ses connaissances supérieures, car même si elle lui faisait con-

(1) Selon plusieurs théologiens, c'est cette science infuse qui permit au Christ de mériter dès le premier instant de sa vie, lorsqu'il n'avait pas encore la connaissance acquise, et aussi plus tard de mériter pendant son sommeil, car cette science infuse ne suppose pas nécessairement le concours de l'imagination (III^a, q. 11, a. 2).

Cependant, comme le disent Jean de Saint-Thomas (*De Incarnatione*, d. 17, a. 3, n. 14, et les Salmanticenses (*De Incarnatione*, disp. 27, dub. 3, 55), Jésus a pu mériter même par les actes d'amour réglés immédiatement par la vision béatifique. Celle-ci laisse en effet la liberté d'aimer Dieu, sinon en lui-même et pour lui-même, du moins en tant qu'il est la raison d'aimer les créatures. Ainsi Dieu s'aime nécessairement et veut librement créer pour manifester sa bonté. Ainsi encore les bienheureux, en aimant nécessairement Dieu vu face à face, prient librement pour nous. Voir plus loin, ch. xiii : « La liberté du Christ. »

naître les mêmes choses, elle les lui faisait connaître autrement. Il prévoyait bien longtemps à l'avance et de façon infaillible qu'il serait crucifié tel jour, à telle heure ; mais lorsque le moment du crucifiement arriva, l'expérience de la douleur lui apprit en un sens quelque chose de nouveau, que nulle prévision ne pouvait lui révéler au même degré. Ainsi, dit saint Paul, « *Jésus a appris, tout Fils qu'il est, par ses propres souffrances, ce que c'est qu'obéir* ; et maintenant que le voilà au terme, il sauve à jamais tous ceux qui lui obéissent » (Héb., v, 8).

*
**

Telle fut dès ici-bas la contemplation de l'intelligence humaine du Christ sous les illuminations de son intelligence divine. Faisons oraison en pensant à la lumière de sa sainte âme, aux richesses surnaturelles qu'elle contient depuis le premier instant de sa vie. Il nous connaissait d'avance et il connaît notre existence tout entière comme elle est dans le livre de vie. Il savait et il sait toutes les influences héréditaires qui ont contribué à former notre tempérament, il connaît toutes nos aptitudes naturelles, toutes les grâces surnaturelles que nous avons reçues et celles que nous avons refusées. Il voit tous nos actes passés, présents et futurs. Il voit ce que sera notre âme dans trente ans, dans trois cents ans, dans trois mille ans. Il connaît nos fautes beaucoup mieux que nous et quelle humilité plus profonde devrait en être l'heureuse conséquence. Il sait l'heure exacte et les circonstances de notre mort, et ce qui pour chacun de nous la suivra. Seigneur Jésus, donnez-nous votre lumière dans l'oraison, menez-nous de la méditation raisonnée de vos perfections à l'oraison du cœur qui nous unira plus intimement à vous. Vous êtes le bon Pasteur qui conduit ses brebis aux pâturages éternels. Faites que se réalisent en nous vos paro-

les : « Les brebis entendent la voix du pasteur ; il les appelle chacune par son nom et il les mène aux pâturages... Je suis le bon Pasteur ; je connais mes brebis, et elles me connaissent... Elles entendent ma voix ; je les connais, et elles me suivront. Je leur donne la vie éternelle, et elles ne périront jamais et nul ne les ravira de ma main : mon Père, qui me les a données, est plus grand que tous, et nul ne peut les ravir de la main de mon Père. Le Père et moi nous sommes un (1). »

(1) Joan., x, 3-14 ; 27-30.

CHAPITRE XIII

La volonté humaine du Sauveur. Son impeccable liberté

« Sicut mandatum dedit mihi Pater,
sic facio.

« Comme mon Père me l'a ordonné,
ainsi je me livre pour vous. »

(JOAN., XIV, 31.)

Après avoir parlé de l'intelligence humaine et de la contemplation de Jésus, il faut considérer sa volonté humaine et la perfection éminente de sa liberté.

Il est défini par l'Eglise que Jésus a deux volontés, comme il a deux intelligences : une volonté divine et incréée, propriété de sa nature divine, et une volonté humaine, propriété de sa nature humaine (1). Si en effet le Sauveur n'avait pas, au-dessous de sa volonté divine, une volonté humaine, il ne serait pas vraiment homme, et il n'aurait pas pu obéir, ni mériter, car l'obéissance et le mérite supposent la soumission d'une volonté inférieure à une autre plus élevée.

*
**

Le mystère

La volonté humaine de Jésus contient une très haute perfection et un grand mystère : sa volonté était dès ici-bas

(1) Cf. le III^e Concile de Constantinople, contre les monothélites, définition des deux volontés du Christ. (DENZINGER, *Enchiridion*, n° 289.)

impeccable, et pourtant elle était parfaitement libre en obéissant et en méritant.

Non seulement Jésus n'a pas désobéi de fait à son Père, mais *il ne pouvait pas lui désobéir*, il était impeccable, à raison de sa personnalité divine, à raison de la plénitude inamissible de grâce, et à raison de la vision béatifique; pour ces trois raisons il était absolument impeccable; et pourtant c'est *librement* qu'il obéissait, avec une parfaite liberté, qui n'est pas seulement la spontanéité, mais qui est l'absence de nécessité dans le choix (*libertas non solum a coactione, sed a necessitate*) (1).

Comment l'obéissance est-elle libre et méritoire, lorsque la désobéissance n'est pas possible?

Ce mystère est si grand aux yeux de quelques théologiens, que, ne sachant comment éviter la contradiction, ils ont prétendu que Jésus n'avait pas reçu de son Père *le précepte*, l'obligation de mourir pour nous. Son Père lui aurait seulement suggéré, conseillé ce sacrifice, sans l'y obliger, et Jésus l'aurait librement accepté.

(1) L'animal agit *spontanément* quand il se porte vers la nourriture qui lui convient, mais il n'agit *pas librement*, il est nécessité par son instinct. Dans un autre ordre, infiniment supérieur, Dieu s'aime spontanément mais nécessairement, non librement. Les bienheureux qui voient Dieu l'aiment spontanément, mais nécessairement, d'un amour supérieur à la liberté, car ils sont infailliblement ravis par la bonté divine immédiatement connue telle qu'elle est en soi; cf. S. THOMAS, 1^{re} II^{ae}, q. 4, a. 4 : « Voluntas videntis Dei essentiam *ex necessitate* amat quidquid amat sub ordine ad Deum », et q. 5, a. 4.

Le mérite, qui n'existe plus au ciel, suppose non seulement la spontanéité, mais la vraie liberté, l'absence de nécessité dans le choix et l'amour. C'est pourquoi l'Eglise a condamné cette proposition janséniste : « Ad merendum et demerendum in statu naturae lapsae non requiritur in homine *libertas a necessitate, sufficit libertas a coactione*. » (DENZINGER, *Enchiridion*, n° 1094.) Le libre arbitre psychologique n'est pas non plus la libération morale du désordre, car il peut exister sans elle, et elle peut exister sans lui, comme dans l'amour que les bienheureux ont pour Dieu vu face à face.

Cette manière de voir, étrangère à la doctrine des grands maîtres, n'a aucun fondement dans l'Écriture. Au contraire, Jésus à plusieurs reprises dans l'Évangile parle du précepte qu'il a reçu de son Père, précepte de mourir pour nous : « Personne ne m'enlève la vie, mais je la donne de moi-même; j'ai le pouvoir de la donner et le pouvoir de la reprendre, *tel est l'ordre que j'ai reçu de mon Père, hoc mandatum accepi a Patre meo* » (Jean, x, 18) (1). De même, après la Cène, juste avant la Passion, Jésus dit encore : « Je ne m'entretiendrai plus guère avec vous, car le Prince de ce monde vient et il n'a rien en moi : *Mais afin que le monde sache que j'aime mon Père et que j'agis selon le commandement que mon Père m'a donné, levez-vous, partons d'ici* » (Jean, xiv, 31). C'est de cet ordre, et non pas seulement d'un conseil, que parle saint Paul, lorsqu'il dit aux Philippiens (II, 8) que « le Christ Jésus... s'est abaissé lui-même, se faisant obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort sur la croix ».

Du reste, Jésus a parlé d'autres préceptes divins qui constituaient une obligation pour sa liberté humaine : « *Observez, dit-il, mes commandements, comme j'ai observé les préceptes de mon Père* » (Jean, xv, 10).

Comment donc cette obéissance libre et méritoire de Jésus était-elle conciliable avec son absolue impeccabilité ?

Il y aura là toujours ici-bas un mystère pour nous, mais cela ne paraît impossible qu'à ceux qui conçoivent la liberté à la manière du monde, et non pas à la manière des saints. *La liberté, selon le monde, est celle de désobéir autant que d'obéir, c'est celle du mal autant que celle du bien. La vraie*

(1) En ce texte de saint Jean est affirmé et le précepte de mourir pour nous et aussitôt avant la liberté avec laquelle Jésus accomplit ce précepte. Saint Augustin dit même que par ces paroles Jésus montre qu'il donne sa vie parce qu'il le veut, quand il le veut, comme il le veut : *quia voluit, quando voluit, quomodo voluit* » (De Trin., I. IV, c. 13, n. 16).

liberté, selon les saints, n'est pas celle de désobéir, mais seulement celle d'obéir, ce n'est pas celle du mal, mais seulement celle du bien. Or cette liberté du bien est souveraine en Jésus.

La liberté, selon le monde, c'est le pouvoir de choisir entre le bien et le mal, entre le devoir et le caprice de l'égoïsme, entre l'obéissance et la révolte. C'est le pouvoir de dire comme le démon : « *Non serviam* : Je n'obéirai pas. » Autant prétendre, à ce compte, que la raison est la faculté de connaître le faux aussi bien que le vrai.

Si l'on comprend ainsi la liberté, il est clair qu'on ne peut entendre comment Jésus était libre, lui qui ne s'est jamais soustrait à l'Autorité divine, aux préceptes de son Père, et qui ne pouvait pas s'y soustraire.

Mais comme la raison est la faculté de connaître le vrai et non pas le faux, bien qu'on en puisse faire un mauvais usage en jugeant mal, ainsi la vraie liberté, selon Dieu et les saints, est le pouvoir de choisir, non pas entre le bien et le mal, mais entre plusieurs biens dont l'attrait ne nécessite pas la volonté (1). Tel est le libre arbitre qui existe en Dieu, qui existe en la sainte âme du Sauveur, et au ciel chez les bienheureux.

Pour le bien entendre, élevons-nous un instant à la contemplation de la liberté impeccable de Dieu, nous saisirons ensuite que la liberté humaine de Jésus est la plus pure image dans l'ordre créé de la liberté divine.

(1) Cf. S. THOMAS, I^a, q. 62, a. 8, ad 3 : « *Liberum arbitrium sic se habet ad eligendum ea quae sunt ad finem, sicut se habet intellectus ad conclusiones. Manifestum est autem quod ad virtutem intellectus pertinet, ut in diversas conclusiones procedere possit secundum principia data; sed quod in aliquam conclusionem procedat, praetermittendo ordinem principiorum, hoc est ex defectu ipsius. Unde, quod liberum arbitrium diversa eligere possit, servato ordine finis, hoc pertinet ad perfectionem libertatis ejus, sed quod eligat aliquid divertendo ab ordine finis, quod est peccare, hoc pertinet ad defectum libertatis.* »

*
***La liberté impeccable de Dieu*

Il est clair que Dieu est à la fois souverainement libre et absolument impeccable. Il n'a nullement la liberté de pécher, c'est-à-dire de se détourner de lui-même, de sa divine bonté qu'il aime nécessairement. Cependant il jouit de la souveraine liberté dans l'ordre du bien, en tant que sa divine bonté le porte à aimer les créatures, qu'il peut créer ou ne pas créer. C'est très librement qu'il nous a créés pour manifester sa bonté, tel est le dogme de la liberté divine (1).

Il y a là certes un mystère, mais aucune contradiction : quoiqu'il fût vraiment *convenable* pour Dieu de créer, cependant c'est *très librement* qu'il l'a fait, de telle sorte qu'il n'y aurait pas eu pour lui d'inconvénient à ne pas créer. Les théologiens disent très justement : « Creatio ita conveniens est ut non creatio non sit inconveniens. » Contrairement à ce qu'a dit Leibnitz (2), Dieu, s'il n'avait pas créé, n'eût pas été moins bon, ni moins sage, car, comme le dit Bossuet, « Dieu n'est pas plus grand pour avoir créé l'univers » ; avant la création Dieu est déjà infini, si bien qu'après la création il n'y a pas plus d'être, mais seulement plusieurs êtres, il n'y a pas plus de vie, mais seulement plusieurs vivants. « Comme la bonté divine, dit saint Thomas, est souverainement parfaite de soi et *n'est pas augmentée* par

(1) Cf. Concile du Vatican : « Deus bonitate sua et omnipotenti virtute, non ad augendam suam beatitudinem nec ad acquirendam, sed ad manifestandam perfectionem suam per bona quae creaturis impertitur, liberrimo consilio simul ab initio temporis utramque de nihilo condidit creaturam, spiritualem et corporalem, angelicam videlicet et mundanam ac deinde humanam quasi communem ex spiritu et corpore constitutam. » Cf. Conc. Lateran., IV, *ibid.*, n. 428.

(2) Leibnitz sur ce point a erré en disant que Dieu ne serait ni bon, ni sage, s'il n'avait pas créé.

l'existence et la bonté des créatures, il suit que c'est très librement que Dieu nous a créés (1). »

De même, Dieu a élevé librement les anges et les hommes à la vie de la grâce, et il aurait pu, sans inconvénient, ne pas les y élever. De même encore, Dieu a librement voulu l'Incarnation, et il aurait pu ne pas la vouloir, et remettre le péché autrement.

De même, Dieu jette dans les âmes la semence divine plus ou moins belle selon son bon plaisir. « L'Esprit souffle où il veut. » C'est très librement, bien sûr, que Dieu a choisi tel peuple plutôt qu'un autre pour y préparer par les patriarches et les prophètes le mystère de la Rédemption ; c'est très librement qu'il a choisi dans ce peuple Marie plutôt qu'une autre vierge pour qu'elle devînt la Mère du Sauveur, et Joseph plutôt qu'un autre juste pour qu'il devînt le père nourricier de Jésus. C'est très librement encore qu'il a choisi tel siècle plutôt que tel autre pour la venue du Messie, comme c'est librement qu'il a choisi telle heure pour la création ou le commencement de l'univers, et telle autre heure pour la fin du monde, lorsque le nombre des élus sera complet.

Telle est bien la liberté souveraine qui se concilie admirablement avec l'impeccabilité absolue. Dieu ne peut pas se détourner de lui-même, il est absolument impeccable, mais il est parfaitement libre à l'égard de tout le créé. Il n'a pas la liberté du mal, qui est une forme de notre défectibilité, mais il a celle du bien en sa plénitude absolue.

*
***La liberté impeccable du Christ,
parfaite image de celle de Dieu*

La liberté humaine dont jouit la sainte âme du Sauveur, et dont elle jouissait ici-bas, est, par la grâce, supérieure à

(1) Cf. S. THOMAS, I^a, q. 19, a. 3, c. et ad 5 ; C. Gentes, I, I, c. 76 et 82.

celle des anges, et aucune liberté créée ne fut et ne sera jamais plus conforme à la liberté divine, dont elle est depuis le premier instant la vivante image.

Dieu en effet, nous venons de le dire, est libre, non pas d'aimer sa divine bonté, mais *de vouloir la manifester* en nous créant, nous qui n'avions aucun droit à l'existence; et comme il est infiniment bon et sage en lui-même de toute éternité, il n'est pas devenu meilleur en créant librement l'univers. Dieu jouit ainsi à la fois de l'impeccabilité absolue et de la souveraine liberté, qui ne peut s'exercer que dans l'ordre du bien.

Or la volonté humaine du Christ est la très pure image de la volonté incréée, puisqu'elle est la volonté humaine du Verbe de Dieu fait chair, supérieur aux anges et à tous les bienheureux.

Il faut donc conclure que la volonté humaine du Christ est, à la fois, comme celle de Dieu dont elle est l'image, absolument *impeccable* et parfaitement *libre*, d'une liberté qui ne peut s'exercer que dans l'ordre du bien.

Comme Dieu, la sainte âme du Christ ici-bas était libre, non pas d'aimer la bonté divine en elle-même, clairement connue par la vision béatifique, mais d'aimer la manifestation de la divine bonté dans les créatures (1).

La sainte âme du Christ dès ici-bas aimait Dieu vu face à face, d'un amour supérieur à la liberté, comme Dieu s'aime nécessairement lui-même, mais elle aimait librement les créatures, manifestations finies de la bonté infinie.

C'est ainsi que Jésus était libre d'appeler à l'apostolat ses

(1) Saint Thomas dit, I^a, q. 19, a. 3 : « Bonitatem suam esse Deus ex necessitate vult... Cum (autem) bonitas Dei sit perfecta et esse possit sine aliis, cum nihil ei perfectionis ex aliis accrescat, sequitur quod *alia a se* eum velle non sit necessarium absolute. Sic Deus necessario diligit bonitatem suam in se, et libere diligit bonitatem suam (manifestandam), ut est ratio diligendi creaturas. »

douze premiers disciples plutôt que d'autres pêcheurs de Galilée; il était libre de choisir Pierre, plutôt qu'un autre de ses apôtres, pour faire de lui son vicaire, le chef de son Église. Il était libre d'appeler saint Jean à une amitié de prédilection. Il était libre de convertir Saul sur le chemin de Damas à tel jour et à telle heure et de faire ou de ne pas faire de lui l'Apôtre des Gentils. Il était libre de choisir entre plusieurs biens, dans l'ordre même du bien, mais non pas de vouloir le mal; sa liberté impeccable ne pouvait pas dévier, tout comme son intelligence humaine, toujours éclairée par la lumière divine, ne pouvait pas errer.

Il reste cependant une difficulté, celle-ci : Pour Dieu il y avait une convenance de créer, mais pas un précepte. Pour la volonté humaine du Christ il y avait le précepte de mourir pour nous.

*
**

*Le précepte demandant un acte libre
peut-il détruire la liberté de celui-ci?*

Un précepte proprement dit enlève certainement *la liberté morale* d'agir autrement, puisqu'il constitue une obligation morale; l'acte contraire est illicite et interdit. Mais nul précepte n'enlève *la liberté psychologique* d'agir conformément à ce qu'il demande; au contraire, c'est un acte libre d'obéissance qu'il demande, et s'il détruisait la liberté psychologique de cet acte, il se détruirait lui-même comme précepte. Par exemple, le précepte d'aimer le prochain rend illicite ou défendu l'acte contraire de haine; mais, loin de détruire la liberté de notre acte d'amour du prochain, il demande cet acte libre et méritoire (1).

Or le Sauveur avait et a toujours une liberté psychologique

(1) Ainsi l'homme n'est pas libre de choisir la religion qui lui plaît; il doit choisir la vraie, mais il la choisit librement.

impeccable, très pure image de celle de Dieu, à l'égard de tout bien dont l'attrait ne nécessitait pas sa volonté.

Il faut donc conclure que cette liberté psychologique impeccable n'était pas détruite par le précepte divin de mourir pour nous; autrement ce précepte, qui demandait un acte libre d'amour et d'obéissance, se serait détruit lui-même (1).

Devant ce précepte de mourir pour nous, pour l'accomplissement de ce devoir inévitable, Jésus était libre, de la liberté du bien, non de celle du mal. Il ne pouvait pas désobéir, mais c'est librement qu'« il a obéi, dit saint Paul, jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix ». Il avait exprimé lui-même cette liberté en disant : « On ne m'enlève pas la vie, mais je la donne de moi-même, selon le commandement de mon Père » (Jean, x, 18).

Où se trouve précisément ici la liberté de cette obéissance héroïque ?

Pour le saisir il faut bien considérer ceci : cette mort sur la croix, sous un aspect, est terrible, sous un autre elle va

(1) Jésus n'aimait nécessairement que Dieu vu face à face et ce qui a une connexion nécessaire et intrinsèque avec la béatitude suprême ; ainsi l'âme veut nécessairement exister, vivre et connaître, sans quoi elle ne pourrait voir Dieu. Mais Jésus choisissait librement les moyens qui n'avaient qu'une connexion accidentelle, (en vertu d'un précepte extrinsèque) avec la fin dernière, par exemple la mort sur la croix. Cette mort, effrayante sous un aspect, salutaire pour nous sous un autre, ne l'attirait pas nécessairement. Le précepte, qui s'y ajoutait, ne changeait pas sa nature de mort horrible, et ne détruisait pas la liberté de l'acte libre qu'il demandait.

Cf. Saint Thomas, III^e, q. 18, a. 4, ad 3 : « Voluntas Christi, licet sit determinata ad bonum (confirmée dans le bien), non tamen est determinata ad hoc vel illud bonum. Et ideo pertinet ad Christum eligere per liberum arbitrium confirmatum in bono, sicut ad beatos. » — « La volonté du Christ (dès ici-bas) est déterminée au bien, mais elle n'est pas cependant déterminée à tel bien particulier plutôt qu'à tel autre. Aussi lui appartient-il, comme aux bienheureux, de choisir par un acte du libre arbitre confirmé dans le bien. » Item III^e, q. 15, a. 1.

Voir aussi, parmi les commentateurs de saint Thomas, Jean de Saint-Thomas, les Carmes de Salamanque, Conet, Billuart, etc.

être éminemment salutaire pour nous, pour la délivrance des âmes. Elle n'attire pas invinciblement la volonté humaine du Sauveur, comme l'attire la bonté de son Père qu'il voit face à face. D'un côté cette mort effrayante répugne à la sensibilité et à toute la nature humaine du Christ ; de l'autre elle attire le Sauveur comme la consommation de sa mission. Le précepte, qui s'y ajoute, ne change pas la nature de cette mort à la fois redoutable et salutaire, il ne peut détruire non plus la liberté de l'acte libre qu'il demande.

Dans ces conditions qu'est-ce qui fera prévaloir l'un ou l'autre de ces aspects contraires d'une mort à la fois horrible et attirante ? La volonté de Jésus intervient ici librement pour donner au bien, au sacrifice héroïque, la préférence ; mais comme elle est foncièrement droite, la volonté du Sauveur intervient toujours comme elle doit. Elle intervient librement, parce que la mort sur la croix n'est pas d'elle-même un bien qui attire invinciblement, au contraire. Mais la volonté humaine de Jésus intervient infailliblement et d'une façon impeccable, parce qu'elle est la volonté du Verbe fait chair, parce qu'elle est éclairée par la vision béatifique, parce qu'elle est pleine de grâce, et reçoit toujours une grâce actuelle très forte et très douce, qui, loin de violenter la liberté, l'actualise ou la met en exercice comme il convient.

Ainsi Jésus a librement obéi, bien qu'il ne pût désobéir. On entrevoit de loin ce mystère, lorsque par exemple un acte très pénible d'obéissance est demandé à un bon religieux : il obéit librement, sans même penser qu'il pourrait désobéir. On lui interdit par exemple d'aller assister un mourant très cher, qui le réclame, parce que ce serait un trop long voyage et qu'un autre prêtre pourra le remplacer. C'est un acte peut-être très douloureux d'obéissance qui lui est demandé, et il l'accomplit librement, l'idée ne lui vient même pas qu'il pourrait désobéir. La vertu d'obéissance en grandissant éloigne de plus en plus de l'acte contraire, elle

enlève ainsi la liberté du mal, mais non pas certes celle du bien. Or en Jésus cette vertu, comme sa charité, était absolument éminente et inamissible (1).

Cette liberté du bien, Jésus la garde au ciel, bien qu'il ne puisse plus mériter, car l'heure du mérite est passée. Il est arrivé au terme du voyage, il n'est plus *viator* ; mais il garde la liberté du bien, sinon dans l'acte d'amour de Dieu vu face à face, du moins dans l'amour des créatures. Il en est de même des saints. Saint Dominique au ciel aime Dieu clairement connu d'un amour supérieur à la liberté, mais c'est librement qu'il prie pour tel ou tel de ses fils, pour lui obtenir telle ou telle grâce. Si cela est vrai de chaque bienheureux, à plus forte raison du Sauveur (2).

(1) En ce sens les thomistes disent : « Christus non potuit non obedire *privative*, scilicet recusando mortem ut praeceptum; sed potuit non obedire *negative*, recusando mortem secundum se. » — Ainsi le bon religieux obéit librement à un ordre très pénible, sans même qu'il lui vienne à l'esprit d'aller *contre cet ordre*. Il sent que ce qu'on lui demande est pénible en soi, mais il n'a même pas l'idée d'aller *contre l'ordre reçu*.

(2) Les thomistes se sont demandé si le Christ ici-bas accomplissait librement le précepte de l'amour de Dieu.

Il y a sur ce point deux opinions parmi eux.

Capreolus, Ferrariensis, Medina, Soto, disent qu'en lui l'amour de Dieu réglé par la *vision béatifique* était nécessaire, au-dessus de la liberté, mais que l'acte d'amour de Dieu réglé par la *science infuse*, semblable à la connaissance naturelle des anges, était libre. C'étaient, disent-ils, deux actes distincts, comme les actes de connaissance dont ils dérivait. Ainsi il est probable que Jésus méritait, non seulement en aimant les créatures pour Dieu, mais en aimant Dieu lui-même connu par la science infuse, distincte de la vision béatifique. Cette solution n'exclut pas la suivante, qui paraît plus probable.

Alvarez, Jean de Saint-Thomas, les Salmanticenses, Gonet, pensent qu'en Jésus l'amour de Dieu, réglé par la *vision béatifique*, était nécessaire, au-dessus de la liberté en tant qu'il se terminait à la bonté divine prise en elle-même, et qu'il était libre, en tant qu'il se terminait à la divine bonté, comme raison d'aimer les créatures, *ut est ratio diligendi creaturas seu media non intrinsece necessaria ad beatitudinem*. Si en effet, disent-ils, comme l'enseigne saint Thomas, I^a, q. 19, a. 3, Dieu aime néces-

*
**

Ajoutons qu'en Notre-Seigneur la sensibilité était dès ici-bas parfaitement soumise à son intelligence infaillible et à sa volonté impeccable. Les mouvements de la sensibilité, appelés émotions ou passions, comme la tristesse, la crainte, la joie sensible, ne dépassaient jamais chez lui la juste mesure; ils ne prévenaient pas, comme il arrive chez nous, le jugement de la raison et le consentement de la volonté, ils le suivaient. Si Jésus s'indigna contre les marchands du temple, c'est qu'il jugea qu'il fallait leur manifester une sainte colère, le zèle de la gloire de Dieu. Et s'il fut « triste jusqu'à la mort » à Gethsémani, c'est qu'il voulut connaître cet écrasement pour que l'holocauste fût complet (1).

*
**

Quelle grande leçon dérive pour nous de cette doctrine de l'impeccable liberté du Christ !

Elle nous dit que la vraie liberté est celle de pouvoir choisir le bien, non le mal, comme la raison est la faculté de connaître le vrai, non le faux, bien que parfois elle s'égare. Quand l'Eglise condamne une erreur, comme le jansénisme ou le modernisme, on a dit parfois : Il n'y a qu'à se soumettre ou à s'en aller. Il faut dire au contraire : Il n'y a abso-

sairement sa divine bonté considérée en elle-même, il veut librement la manifestation de sa bonté. Il a pu y avoir quelque chose de semblable en la sainte âme du Christ. Et au ciel tous les bienheureux, en aimant nécessairement Dieu vu face à face, prient librement pour tel pécheur encore sur la terre, pour lui obtenir telle ou telle grâce.

Cf. Jean de Saint-Thomas, *Cursus Theol. de Incarnatione*, d. 17, a. 3, n° 14, et *Salmanticenses, de Incarn. disp. 27, dub. 3, n° 55*.

(1) Cf. S. THOMAS, III^a, q. 15, a. 4, 6, 9.

lument qu'une seule chose à faire : à obéir, et non pas à désobéir.

Cette doctrine nous dit aussi que, plus nous aimerons Dieu, comme Notre-Seigneur et comme les saints, plus nous serons libres à l'égard de tous les biens créés pour dominer l'attrait des biens terrestres et ne pas nous laisser effrayer par les menaces des impies. Les martyrs ont montré quelle est la force de la liberté chrétienne, qui supporte tous les supplices plutôt que d'être infidèle à Dieu, et qui tient plus à l'union à Dieu qu'à l'union au corps.

Demandons au Seigneur de diminuer de plus en plus en nous l'inclination au mal en nous faisant grandir dans la vertu, et en confirmant notre volonté dans le bien, pour qu'elle y soit un jour confirmée d'une façon définitive au ciel, où le péché ne sera plus possible, et où par la force du Christ nous serons devenus avec lui impeccables et vraiment libres, de la liberté des enfants de Dieu.

II^e PARTIE

L'Amour du Sauveur pour nous et le mystère de la Rédemption

Nous avons parlé jusqu'ici du mystère de l'Incarnation, de la personnalité de Jésus, de sa sainteté, de la contemplation de son intelligence humaine, de sa volonté humaine à la fois libre et impeccable. Il nous faut considérer maintenant le mystère de la Rédemption d'après le témoignage de l'Évangile et des Épîtres des Apôtres, et voir ce que fut par rapport à ce mystère la vie intérieure du Sauveur, prêtre et victime.

CHAPITRE PREMIER

Le témoignage de Jésus sur le mystère de la Rédemption

Dans l'enseignement de Notre-Seigneur, le mystère de l'Incarnation est intimement lié à celui de la Rédemption, car Jésus veut dire Sauveur ou Rédempteur, et, comme il est dit dans le *Credo* : c'est pour nous sauver que le Verbe s'est fait chair. « *Credo in unum Deum, Patrem omnipotentem... Et in unum Dominum nostrum Jesum Christum, Filium Dei, natum ex Patre unigenitum, ... qui propter nostram salutem descendit (de caelis), incarnatus est et homo factus est* » (*Symbolum Nicaenum*).

On sait que les modernistes ont pourtant prétendu que la doctrine relative au caractère expiatoire de la mort du Christ n'est pas évangélique, mais qu'elle est seulement paulinienne, ou le fruit des réflexions personnelles de saint Paul sur la mort de Jésus (1).

Comment les modernistes ont-ils été conduits à soutenir cela ? Parce que, à la suite des protestants libéraux devenus presque rationalistes, ils ont voulu supprimer tout surnaturel dans le mystère de la Rédemption et le réduire à une vérité d'ordre naturel.

En suivant cette voie, ils ont prétendu que la Rédemption

(1) Parmi les erreurs modernistes condamnées par Pie XI, dans le décret *Lamentabili*, la 38^e est celle-ci : « *Doctrina de morte piaculâri Christi non est evangelica, sed paulina* » (DENZINGER, *Enchiridion*, n° 2038).

telle que l'Église catholique l'a toujours entendue est contraire à la miséricorde de Dieu et à sa justice.

Elle est contraire à sa miséricorde, ont-ils dit, parce qu'un Dieu infiniment miséricordieux ne peut exiger, comme réparation du péché, une satisfaction rigoureuse, supérieure à celle que l'homme peut lui offrir. — C'est vouloir oublier que Dieu, s'il exige une telle réparation, nous a donné en son infinie miséricorde son propre Fils pour nous racheter; il a aimé le monde jusqu'à vouloir lui donner non seulement la grâce et le pardon, mais l'auteur même de la grâce.

Les modernistes ont ajouté que la Rédemption, telle que la conçoit l'Église catholique, est contraire à la justice divine, car il est injuste et cruel de frapper un innocent pour les coupables. — N'est-ce pas vouloir oublier que le Sauveur est une victime volontaire, qui s'est généreusement offerte pour nous?

S'écartant ainsi des vérités fondamentales du christianisme, les modernistes et les protestants libéraux ont enlevé à la mort de Jésus sur la Croix tout caractère surnaturel. Jésus est seulement pour eux un sage, un saint incompris de ses contemporains, qui est mort courageusement plutôt que de renier ses idées. Il n'est pas mort pour expier à notre place, pour nous racheter, pour nous rendre une grâce surnaturelle, pour nous mériter la vie éternelle. Sa mort a seulement une *valeur d'exemple*, comme celle d'un Socrate ou d'un Léonidas. Elle est le plus grand exemple de force et de grandeur d'âme au milieu des pires épreuves.

Voilà ce que devient un mystère surnaturel aux yeux de la sagesse humaine, qui, voulant tout expliquer naturellement, ne trouve plus que ténèbres dans ce qui est la foi de l'Église, la foi de tous les martyrs et de tous les saints.

Nous allons voir au contraire que cette doctrine de l'Église se trouve nettement exprimée dans les paroles de Notre-Seigneur conservées dans les quatre Évangiles; nous verrons ensuite qu'elle se trouve dans les Actes des Apôtres et chez saint Paul.

*
**

*Le mystère de la Rédemption
dans les trois premiers Évangiles*

Il faut d'abord se rappeler que Jésus n'a manifesté que peu à peu le mystère de l'Incarnation, parce que les âmes n'auraient pu porter tout de suite une révélation si haute. Il a fait de même pour annoncer sa douloureuse Passion, car il était encore plus difficile de porter la révélation de ce mystère, en particulier pour des Juifs, qui, par suite de leurs préjugés nationaux, attendaient un messie temporel et conquérant qui leur aurait donné la domination sur les autres peuples.

Aussi Jésus ne commença à annoncer à ses disciples sa douloureuse Passion qu'après les avoir amenés à croire à sa Filiation divine, à sa divinité. Ce fut seulement après la confession de Pierre à Césarée, confession par laquelle il reconnaissait que Jésus était le « Fils du Dieu vivant », que Notre-Seigneur « commença, dit saint Matthieu (1), de découvrir à ses disciples qu'il fallait qu'il allât à Jérusalem, qu'il souffrît beaucoup... qu'il fût mis à mort ». Ce mystère, annoncé pourtant à plusieurs reprises et clairement par les prophètes, surtout dans certains Psaumes messianiques (Ps. xxxix, xxi, lxxviii) et par Isaïe (I et LIII), était difficile à porter. Il fallait pour cela un grand esprit de foi.

Voyons comment Notre-Seigneur le manifesta progressivement d'après les trois premiers Évangiles et ensuite d'après celui de saint Jean.

C'est comme un leitmotiv d'abord très doux, mais très

(1) *Matth.*, xvi, 21.

puissant, qui s'accroît peu à peu et qui finit par éclater et par tout dominer (1).

Au début de son ministère (Luc, iv, 16) dans la synagogue de Nazareth, Jésus lit dans le livre du prophète Isaïe (LXI, 1) l'endroit où il était écrit : « L'Esprit du Seigneur est sur moi, parce qu'il m'a consacré par son onction, pour porter la bonne nouvelle aux pauvres, et il m'a envoyé guérir ceux qui ont le cœur brisé, annoncer aux captifs la délivrance, aux aveugles le retour à la vue, pour rendre libres les opprimés, publier l'année favorable du Seigneur. » C'est plus qu'un exemple de grande vertu. L'annonce est générale, mais cependant déjà bien claire, et elle va se préciser de plus en plus.

Un peu plus tard, comme on lit en saint Matthieu (ix, 10-13), après la vocation de Matthieu le publicain, comme Jésus était à table dans la maison de celui-ci et qu'un grand nombre de publicains et de pécheurs étaient venus prendre place avec lui et ses disciples, les Pharisiens dirent à ses disciples : « Pourquoi votre maître mange-t-il avec les publicains et les pécheurs ? » Jésus, entendant cela, leur dit : « Ce ne sont point les bien portants qui ont besoin de médecin, mais les malades. Allez apprendre ce que signifie cette parole : j'aime mieux la miséricorde que le sacrifice. Car je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs » (de même Marc, ii, 17). Mais il n'est pas encore question de la douloureuse Passion. Ce serait trop tôt.

C'est seulement après que Pierre à Césarée eut confessé que Jésus était « le Christ, le Fils du Dieu vivant », comme il est rapporté en saint Matthieu (xvi, 19), que « Jésus commença à découvrir à ses disciples qu'il fallait qu'il allât à

(1) Ainsi dans l'ouverture de *Tannhäuser*, le leitmotiv du chant des pèlerins, d'abord presque imperceptible, s'élève peu à peu au-dessus du leitmotiv de volupté et d'enfer et finit par tout dominer.

Jérusalem, qu'il souffrit beaucoup de la part des Anciens, des Scribes et des Princes des prêtres, qu'il fût mis à mort et qu'il ressuscitât le troisième jour. Pierre, le prenant à part, se mit à le reprendre, en disant : « A Dieu ne plaise, Seigneur ! cela ne vous arrivera pas. » Mais Jésus, se retournant, dit à Pierre : « Retire-toi de moi, Satan, tu m'es un scandale ; car tu n'as pas l'intelligence des choses de Dieu ; tu n'as que des pensées humaines » (Item Marc, viii, 31-33). Pierre avait en effet si peu l'intelligence des choses de Dieu, qu'il parlait ici sans le savoir contre tous les desseins de Dieu pour le salut de l'humanité, contre le motif de l'Incarnation ou de la venue du Verbe fait chair en ce monde. Et cela, il le faisait par affection naturelle pour Jésus, ne pouvant porter l'annonce de la douloureuse Passion. On lit par opposition dans le *Stabat* : « *Fac ut portem Christi mortem* » : Faites que je porte la mort du Christ, à l'exemple de Marie qui resta debout au pied de la Croix.

Remarquons que c'est après cette première prédiction de sa Passion que Jésus dit (Matth., xvi, 24 ; Marc, viii, 34-39 ; Luc, ix, 23-27) : « Si quelqu'un veut être mon disciple, qu'il se renonce soi-même, qu'il prenne sa croix et me suive (1). » Cette expression encore obscure, « prendre sa croix », va devenir de plus en plus claire.

Faisant encore allusion à son sacrifice et à ses fruits, Jésus dit en saint Luc (xii, 49) : « Je suis venu jeter le feu sur la terre, et que désiré-je, sinon le voir se répandre partout ? Je dois encore être baptisé d'un baptême, et quelle angoisse en moi jusqu'à ce qu'il soit accompli ! »

D'une façon plus précise il annonce encore sa Passion en montant à Jérusalem, avant son entrée triomphale. C'est rapporté en saint Matthieu (xx, 17-28) : « Il prit à part les

(1) En ce sens on a dit : « Toute destinée qui n'a pas son calvaire est un châtiment de Dieu. » — « La vie, à vrai dire, ne trompe que ceux qui n'attendent pas assez d'elle. »

douze disciples et leur dit en chemin : Voici que nous montons à Jérusalem, et le *Fils de l'homme sera livré aux Princes des prêtres et aux Scribes. Ils le condamneront et le livreront aux Gentils pour être moqué, flagellé, crucifié; et il ressuscitera le troisième jour.* » (De même Marc, x, 34; Luc, xviii, 31...) Les Apôtres durent être frappés par ces derniers mots, et pourtant ils les oublièrent pendant la Passion. C'est alors que la mère des fils de Zébédée s'approcha de Jésus avec ses fils et demanda qu'ils soient assis l'un à sa droite, l'autre à sa gauche dans son royaume. Jésus, faisant encore allusion à sa Passion qu'il venait d'annoncer, leur répondit : « *Pouvez-vous boire le calice que je dois boire?* » Puis il ajouta que, tandis que les chefs des nations leur commandent en maîtres, « *le Fils de l'homme est venu, non pour être servi, mais pour servir et donner sa vie pour la rédemption d'un grand nombre* » (Matth., xx, 28). Voilà bien le mystère de la rédemption énoncé par Jésus lui-même. On ne saurait donc prétendre avec les modernistes que c'est là une idée personnelle de saint Paul due à sa réflexion sur la vie et la mort de Jésus. C'est Notre-Seigneur lui-même qui a dit qu'il venait « donner sa vie pour la rédemption d'un grand nombre ».

De même en saint Marc (x, 45) : « Le Fils de l'homme est venu, non pour être servi, mais pour servir et donner sa vie pour la rançon d'un grand nombre. » C'est bien là le caractère expiatoire de la mort de Jésus.

On trouve encore une annonce de la Passion dans la parabole des vigneronniers homicides (Matth., xxi, 39) : « Enfin le père de famille, maître de la vigne, envoya son fils... Mais quand les vigneronniers virent le fils, ils se dirent entre eux : Voici l'héritier; venez, tuons-le, et nous aurons son héritage. Et, s'étant saisis de lui, ils le jetèrent hors de la vigne et le tuèrent. »

Enfin la dernière prédiction de la Passion est pendant la Cène, comme il est rapporté en saint Matthieu (xxvi, 26-35),

en saint Marc (xiv, 24), en saint Luc (xxii, 19-20). On lit en saint Matthieu (loc. cit.) : « Pendant le repas, Jésus prit le pain et, ayant prononcé une bénédiction, il le rompit et le donna en disant : « *Prenez et mangez, ceci est mon corps.* » Il prit ensuite la coupe et, ayant rendu grâces, il la donna en disant : « *Buvez-en tous; car ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance, répandu pour un grand nombre en rémission des péchés.* » C'était très clair, surtout après les prédictions précédentes de la Passion. D'autant que pendant la Cène elle-même Jésus dit : « Le Fils de l'homme s'en va, selon ce qui est écrit de lui; mais malheur à l'homme par qui le Fils de l'homme est trahi ! » (Matth., xxvi, 24.) Pour avertir davantage encore ses Apôtres, il ajouta en allant au jardin des Oliviers : « *Je vous serai à tous, cette nuit, une occasion de chute, car il est écrit (Zach., xiii, 7) : Je frapperai le pasteur, et les brebis du troupeau seront dispersées. Mais après que je serai ressuscité, je vous précéderai en Galilée* » (Matth., xxvi, 31). Et saint Luc (xxii, 31) ajoute que le Seigneur dit à Pierre : « Simon, Simon, voici que Satan vous a réclamés pour vous cribler comme le froment (1); mais j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille point; et toi, quand tu seras converti, affermis tes frères. »

Cette dernière annonce de la Passion était singulièrement claire, et par les paroles de la consécration à la Cène, surtout par celles relatives « au sang de la nouvelle alliance répandu pour un grand nombre en rémission des péchés » (Matth., xxvi, 28), il était manifeste que Jésus, pendant la Passion et le crucifiement annoncé, offrirait son sang en sacrifice de réparation ou de rédemption. Et cependant, malgré toutes ces prédictions, qui venaient confirmer celles des Psaumes messianiques et celles d'Isaïe (LIII) sur le Messie souffrant, homme de douleur, malgré toutes ces lumières, lorsque le sacrifice commença à Gethsémani, les Apô-

(1) Comme il avait réclamé le saint homme Job (cf. Job, 1, 11).

tres s'endormirent, et au début de la Passion ils s'éloignèrent craintifs de Notre-Seigneur. Au moment où s'accomplit sur la Croix le mystère de la Rédemption, au moment du *Consummatus est*, ils ne saisirent pas que c'était la réalisation des promesses, plusieurs pensèrent même que tout était perdu. Et s'il en a été ainsi des Apôtres pendant cette nuit obscure de la Passion, que pourrait-il en être de nous, si nous étions placés en des circonstances qui aient quelque rapport avec celles-là ?

L'annonce du mystère de la Rédemption est donc très claire dans les Évangiles synoptiques, où il est rapporté aussi que Jésus dit après sa résurrection aux disciples d'Emmaüs (Luc, xxiv, 25) : « O hommes sans intelligence, et dont le cœur est lent à croire tout ce qu'ont dit les Prophètes ! Ne fallait-il pas que le Christ souffrît toutes ces choses, pour entrer dans sa gloire ? »

*
**

Le témoignage de Jésus dans le Quatrième Évangile

Le mystère de la Rédemption est encore plus parfaitement exprimé dans l'Évangile de saint Jean. Jésus y redit avec insistance qu'il est l'envoyé du Père dont il est venu faire la volonté et accomplir l'œuvre (1). Or cette œuvre consiste à rendre témoignage à la vérité (2) et à sauver les hommes, à leur communiquer la vie éternelle. Jésus dit à Nicodème : « Il faut que le fils de l'homme soit élevé, afin que tout homme qui croit en lui ne périsse point, mais ait la vie éternelle. Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais ait la vie éternelle » (iii, 15-16).

(1) Jean, iv, 34; v, 30; vi, 38...

(2) Jean, xviii, 37; xvii, 8, 14, 26.

Dans ce but, Jésus, le bon Pasteur, donne sa vie pour ses brebis. Rien de plus simple et de plus grand pour exprimer le mystère de la Rédemption que la parabole du bon Pasteur (x, 10-18) : « Je suis venu pour que les brebis aient la vie, et qu'elles soient dans l'abondance. *Je suis le bon Pasteur. Le bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis...* Je suis le bon Pasteur, je connais mes brebis, et elles me connaissent... Je donne ma vie pour mes brebis. J'ai encore d'autres brebis, qui ne sont pas dans cette bergerie; il faut aussi que je les amène, et elles entendront ma voix, et il y aura une seule bergerie, un seul pasteur. *C'est pour cela que mon Père m'aime : parce que je donne ma vie pour la reprendre. Personne ne me la ravit, mais je la donne de moi-même; j'ai le pouvoir de la donner et le pouvoir de la reprendre, tel est l'ordre que j'ai reçu de mon Père.* » Voilà bien l'oblation spontanée de la victime volontaire, et cette victime c'est le bon Pasteur lui-même, c'est le Prêtre par excellence, qui prononcera avant de mourir la prière sacerdotale (xvii). Ce n'est pas par suite de circonstances imprévues que Jésus meurt comme un Socrate plutôt que de renier ses idées. Il est envoyé de Dieu pour s'offrir pour nous.

Lors de son entrée triomphale à Jérusalem, Jésus annonce à ses disciples que sa mort sera un triomphe, mais qu'auparavant il doit être immolé. Il leur dit en effet (Jean, xii, 23-25, 31-32) : « *L'heure est venue où le Fils de l'homme doit être glorifié.* En vérité, en vérité je vous le dis, si le grain de blé tombé en terre ne meurt pas, il demeure seul; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit... *C'est maintenant que le Prince de ce monde sera jeté dehors. Et moi, quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tous les hommes à moi.* » « Ce qu'il disait, ajoute saint Jean, pour marquer de quelle mort il devait mourir. »

Jésus dit encore plus loin (xv, 13) : « Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis. » Dans l'oraison sacerdotale (xvii, 19) il ajoute : « *Et je me sacrifie*

moi-même pour eux, afin qu'eux aussi soient sanctifiés en vérité. »

Par les fruits de la mort du Sauveur, le démon est chassé ; il perd le droit et la puissance qu'il avait sur l'humanité coupable (xii, 31), et la grâce est rendue aux hommes. Jésus est la vigne, nous sommes les rameaux : « Celui qui demeure en moi, et en qui je demeure, porte beaucoup de fruit » (xv, 5). Saint Jean parle de même dans sa I^{re} Épître : « Nous sommes en communion les uns avec les autres, et le sang de Jésus, le Fils de Dieu, nous purifie de tout péché (1)... Il est une victime de propitiation pour nos péchés, non seulement pour les nôtres, mais pour ceux du monde entier (2)... Dieu a manifesté son amour pour nous en envoyant son Fils unique dans le monde, afin que nous vivions par lui (3). » Cette doctrine du précieux sang est admirablement développée par saint Jean dans l'Apocalypse, dans le cantique chanté à l'Agneau : « Vous avez été immolé et vous avez racheté pour Dieu, par votre sang, des hommes de toute tribu, de toute langue, de tout peuple, de toute nation ; et vous les avez faits rois et prêtres, et ils régneront sur la terre (4). »

C'est le même enseignement que nous trouvons dans les premiers discours de saint Pierre, après la Pentecôte, rapportés dans les *Actes des Apôtres*, iv, 11 : « Ce Jésus est la pierre rejetée par vous de l'édifice, et qui est devenue la pierre angulaire. *Et le salut n'est en aucun autre ; car il n'y a pas sous le ciel un autre nom qui ait été donné aux hommes, par lequel nous devions être sauvés.* » — « Dieu l'a élevé par sa droite, comme Prince et Sauveur, pour donner à Israël le repentir et le pardon des péchés » (*Ibid.*, v, 31 — Item viii, 37 ; x, 43 ; xv).

Saint Pierre dit enfin dans sa I^{re} Épître (i, 18) : « Vous avez été affranchis, non par des choses périssables, de l'ar-

(1) *I Joan.*, i, 7. — (2) *Ibid.*, ii, 2.

(3) *Ibid.*, iv, 9. — (4) *Apoc.*, v, 9.

gent ou de l'or, mais par un sang précieux, celui de l'Agneau sans défaut, sans tache, le sang du Christ. » — « Il a porté nos péchés en son corps sur le bois, afin que, morts au péché, nous vivions pour la justice ; et c'est par ses meurtrissures que vous avez été guéris (Isaïe, lxxviii, 8). » (*I Petr.*, ii, 24.)

Tel est le témoignage des Évangiles, des Actes des Apôtres et des lettres de saint Pierre sur le mystère de la Rédemption. On ne peut donc prétendre que le caractère expiatoire de la mort du Christ n'est pas évangélique, que c'est là seulement le résultat des réflexions personnelles de saint Paul sur la mort de Jésus qu'il aurait comparée aux sacrifices de l'ancienne loi. Les paroles du Sauveur lui-même telles qu'elles sont rapportées en saint Matthieu et en saint Marc nous disent qu'il a « donné sa vie pour la rédemption, pour la rançon d'un grand nombre », et avant saint Paul, saint Jean Baptiste a salué en lui : « l'Agneau de Dieu qui efface les péchés du monde » (Jean, i, 19). Même si nous n'avions pas les lettres de saint Paul, ce témoignage suffirait à nous faire connaître dans l'obscurité de la foi l'essence même du mystère de la Rédemption.

CHAPITRE II

La Rédemption selon saint Paul

Le sens de ce dogme et les erreurs contraires

Le témoignage de l'Évangile complété par celui des Actes des Apôtres montre déjà bien nettement, nous l'avons vu, que Jésus « a donné sa vie pour la rédemption, pour la rançon d'un grand nombre », selon ses propres expressions (Matth., xx, 28, et Marc, x, 45), que son « sang a été répandu pour beaucoup en rémission des péchés » (Matth., xxvi, 28), et qu'il est « l'Agneau de Dieu qui efface les péchés du monde », comme le disait saint Jean-Baptiste en désignant Jésus dès le début de son ministère (Jean, i, 29). Voyons maintenant ce que saint Paul nous dit au sujet de ce dogme de notre foi, pour en bien déterminer le sens.

*
**

Le témoignage de saint Paul sur la Rédemption

S'il est faux de prétendre que le caractère expiatoire de la mort du Christ n'est pas évangélique, mais qu'il est seulement le fruit des réflexions personnelles de saint Paul, ce qui est vrai c'est que le grand Apôtre a fait voir tout le rayonnement de cette doctrine. Des passages pour ainsi dire innombrables de ses Épîtres montrent que la rédemption et la sanctification des hommes ont été opérées par la mort de

Jésus. Dieu en effet, dit-il, a livré son Fils à la mort pour nous (1), pour nos offenses (2), pour tous les hommes (3), même pour les impies (4). Cette mort a été un acte d'obéissance (5), un don volontaire de l'amour de Jésus. On lit dans l'Épître aux Éphésiens : « *Marchez dans la charité, à l'exemple du Christ, qui nous a aimés et s'est livré lui-même à Dieu pour nous comme une oblation et un sacrifice d'agréable odeur* (6). » « *Le Christ a aimé l'Église et s'est livré lui-même pour elle, afin de la sanctifier*, après l'avoir purifiée dans l'eau baptismale, avec la parole, pour la faire paraître devant lui, cette Église, glorieuse, sans tache, sans rides, ni rien de semblable, mais sainte et immaculée (7). » « *Notre Pâque, le Christ, a été immolé* (8) », en d'autres termes, Jésus est l'agneau pascal, dont l'immolation a effacé les péchés du monde, comme l'a annoncé Jean-Baptiste.

Saint Paul précise qu'il s'agit d'un sacrifice d'expiation. Il écrit en effet aux Romains, III, 23-25 : « *Tous ont péché et sont privés de la gloire de Dieu ; et ils sont justifiés gratuitement par sa grâce, par le moyen de la rédemption, qui est en Jésus-Christ. C'est lui que Dieu a donné comme victime propitiatoire par son sang, moyennant la foi ; quem proposuit Deus propitiationem* (ἱλαστήριον) *per fidem in sanguine ipsius.* »

Saint Paul montre aussi que la mort de Jésus sur la croix fut un rachat par substitution : « *Vous avez été rachetés à grand prix, empti enim estis pretio magno* (9). » « *Le Christ nous a rachetés de la malédiction de la Loi, en se faisant malédiction pour nous* (10). » C'est la même idée que celle exprimée par Jésus en saint Marc, x, 45 : « *Le Fils de l'homme est venu, non pour être servi, mais pour servir et*

(1) I Thess., v, 10; Rom., v, 9. — (2) I Cor., xv, 3. — (3) Gal., II, 20; II Cor., v, 14; Rom., VIII, 32. — (4) Rom., v, 6-7. — (5) Phil., II, 8; Rom., v, 19. — (6) Ephés., v, 2. — (7) Ephés., v, 25-26. — (8) I Cor., v, 7. — (9) I Cor., VI, 20; VII, 23. — (10) Gal., III, 13.

donner sa vie pour la rançon (λύτρον) d'un grand nombre. » (*Item* Matth., xx, 28.)

C'est la même doctrine que saint Paul affirme encore : I Tim., II, 5, 6 : « Il y a un seul médiateur entre Dieu et les hommes, Jésus-Christ, qui s'est donné lui-même en rançon pour tous », c'est-à-dire qui nous a délivrés moyennant une rançon, au prix de son sang (1), expression suprême de son amour.

Contrairement à ce que soutiennent plusieurs protestants libéraux (2), selon saint Paul le Christ mourant s'est bien substitué à l'homme pécheur, puisqu'il dit : « Le Christ nous a rachetés de la malédiction... en se faisant malédiction pour nous (3) » sur la croix. « Celui qui n'a point connu le péché, Dieu l'a fait péché pour nous, afin que nous devenions en lui justice de Dieu (4) » ; c'est-à-dire : Dieu l'a traité comme péché pour nous, et Jésus de fait s'était chargé de toutes nos fautes pour les expier. — « Jésus-Christ, Notre-Seigneur, a été livré (à la mort) pour nos offenses, et est ressuscité pour notre justification (5). »

Ainsi par sa mort, le Christ nous a délivrés du péché (6), délivrés de l'esclavage du démon (7), il nous a affranchis de la Loi mosaïque qui était une occasion de péché (8). Il en résulte pour le chrétien la vraie liberté (9), « de sorte que nous servons Dieu dans un esprit nouveau, et non selon une lettre surannée (10) ».

Les chrétiens sont également réconciliés avec Dieu (11) :

(1) Cf. PRAT, *La Théologie de saint Paul*, t. I, note L : Expiation, propitiation, rédemption.

(2) SABATIER, *L'apôtre Paul*, 3^e éd., p. 328 : *La doctrine de l'expiation et son évolution historique*, Paris, 1903.

(3) Gal., III, 13, 14. — (4) II Cor., V, 21. — (5) Rom., IV, 25. —

(6) Rom., IV, 25 ; VI, 1-12, etc. — (7) II Tim., II, 26 ; Col., II, 15. — (8) Rom., VII, 4 ; Gal., III, 13 ; IV, 5-7 ; Col., II, 13-14. — (9) Gal., IV, 31. — (10) Rom., VII, 6. — (11) Rom., V, 10-11.

par le sang du Christ, ils sont lavés, sanctifiés, justifiés (1), établis fils adoptifs de Dieu, héritiers du ciel (2). La victoire sera définitive à la fin du monde, la mort sera complètement vaincue par la résurrection (3), et la rédemption sera complète, « lorsque ce corps mortel aura revêtu l'immortalité... Grâces en soient rendues à Dieu, qui nous a donné la victoire par Notre-Seigneur Jésus-Christ (4) ».

La doctrine du caractère expiatoire de la mort de Jésus sur la croix n'est pas le fruit des réflexions personnelles de saint Paul ; c'est une doctrine évangélique, nettement formulée à plusieurs reprises par Jésus lui-même ; mais saint Paul, c'était sa mission, en a montré tout le rayonnement, non seulement par les textes que nous venons de citer, mais par ce qu'il nous dit des sacrements, surtout du baptême (5) et de l'eucharistie (6), puisque la messe perpétue en substance, de façon non sanglante, le sacrifice de la croix, pour en appliquer les fruits aux générations qui passent, jusqu'à la fin du monde.

*
**

Le Dogme de la Rédemption et son explication théologique

De ce témoignage de saint Paul, qui complète et précise celui de l'Évangile, se dégage nettement la vraie notion de la rédemption.

Au sens le plus général du mot, la rédemption ou le rachat est l'acte par lequel on acquiert de nouveau, en en versant le prix, ce qu'on avait possédé autrefois et ce qu'on ne possédait plus. C'est ainsi qu'on parle du rachat d'une mai-

(1) Rom., III, 24 ; V, 9, 10, 11... — (2) Rom., VIII, 14-17 ; Gal., III, 26... IV, 4-7. — (3) I Cor., XV, 24-27. — (4) I Cor., XV, 54-58. — (5) Ephés., IV, 5 ; V, 26 ; Tit., III, 5 ; Rom., VI, 3-12 ; Gal., III, 27 ; I Cor., XII, 13. — (6) I Cor., X, 15-21 ; XI, 17-34.

son, d'une propriété, et qu'on a parlé aussi du rachat des captifs ou prisonniers de guerre.

La rédemption du genre humain se peut alors définir : l'acte par lequel le Sauveur, au prix de son sang, expression de son amour, a arraché le genre humain à la servitude du péché et du démon et l'a réconcilié avec Dieu. En d'autres termes, selon les expressions chères à saint Anselme (1) et à saint Thomas (2) : il a *satisfait* pour nos péchés, payé la dette à la justice divine, et il nous a *mérité* le salut. Le Concile de Trente définit ainsi ce dogme : « La cause méritoire de notre justification est le Fils unique de Dieu, Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui *lorsque nous étions ennemis* (Rom., v, 10), *à cause du grand amour dont il nous a aimés* (Ephés., ii, 4), *par sa très sainte passion* sur le bois de la croix *a mérité* notre justification et *a satisfait* pour nous à Dieu le Père (3). »

La rédemption ainsi conçue était nécessaire, après la chute de l'homme, si Dieu voulait nous relever et exiger une réparation équivalente à la gravité de l'offense qu'est le péché mortel.

Il convenait certes qu'après la chute Dieu veuille nous relever, car le péché de l'homme, moins grave que celui du démon, n'est pas irrémissible, et parce que le péché originel n'a été volontaire que dans le premier homme.

Mais Dieu aurait pu nous relever en nous pardonnant et en exigeant seulement une réparation imparfaite (4). Il aurait pu se contenter de nous envoyer un prophète, qui nous aurait fait connaître les conditions du pardon.

Il a fait infiniment plus, et, en exigeant une réparation équivalente à la gravité de l'offense, il nous a donné son

(1) S. Anselme, *Cur Deus homo*, P. L., t. 158, pp. 361-430.

(2) S. Thomas, III^e, q. 1, a. 2 : q. 46, a. 1-4.

(3) Cf. *Concilium Trid.*, sess. VI, cap. 7. Denzinger 799 et 820.

(4) S. Thomas, III^e, q. 1, a. 2.

Fils comme Rédempteur. Si sa Justice a exigé cette réparation, sa Miséricorde nous a donné le Sauveur, qui était seul capable de réparer pleinement l'offense ou le désordre du péché mortel.

L'injure en effet est d'autant plus grave que la personne offensée est plus digne ; il est plus grave d'insulter un magistrat que d'insulter le premier venu. Le péché mortel, par lequel l'homme, avec advertance et plein consentement, méprise en matière grave la loi divine, en agissant contre elle, le péché mortel par lequel il se détourne de Dieu, a ainsi une gravité infinie, car il dénie pratiquement à Dieu la dignité infinie de son être, et il met faussement cette fin en un misérable bien créé. Si l'offense grandit avec la dignité de l'offensé, l'injure faite à Dieu par le péché mortel a une gravité sans limite ; elle lui refuse la dignité infinie de Souverain Bien (1). Pour comprendre toute la gravité de cette injure, il faudrait avoir vu Dieu ; les anges et les saints la comprennent mieux que les démons et que les êtres les plus pervers.

Pour réparer ce désordre, il fallait un *acte d'amour de Dieu d'une valeur infinie*. Or nulle créature, qui reste seulement une créature, ne peut donner à son acte d'amour cette valeur infinie ; son acte, fût-il surnaturel, fruit de la grâce et de la charité infuse, *reste fini*, comme la créature dont il procède, comme la grâce et la charité créées, bien qu'il porte sur un objet infini qui est Dieu même. Nous pouvons aimer Dieu infini, mais nous ne pouvons l'aimer *infiniment*. Lui seul est capable de s'aimer ainsi.

Et donc, pour qu'il y eût sur la terre, en une âme humaine, un acte d'amour de Dieu d'une valeur infinie, il fallait que cette âme humaine fût celle d'une *personne divine*. Telle fut l'âme du Verbe fait chair : son acte d'amour puisait dans la personnalité divine du Verbe une valeur infi-

(1) Cf. S. Thomas, III^e, q. 1, a. 2, ad 2 ; et *de Veritate*, q. 28, a. 2.

nie pour satisfaire et pour mériter. C'était l'acte d'amour d'une âme humaine, mais aussi d'une personne divine ; on l'appelle pour cette raison un *acte théandrique*, à la fois divin et humain.

C'est là l'essence même du mystère de la rédemption, que saint Thomas exprime en ces termes : « *Pour satisfaire à proprement parler pour une offense, il faut offrir à l'offensé quelque chose qui lui plaise au moins autant que l'offense lui déplaît. Or le Christ en souffrant par amour et obéissance a offert à Dieu plus que n'exigeait la réparation de toute l'offense du genre humain.* Cela à cause de la grandeur de l'amour par lequel il souffrait, à cause de la dignité de la vie offerte qui était celle de Dieu et de l'homme, à cause de la généralité de la passion ou de la douleur volontairement supportée. Ainsi la passion du Sauveur a été une *satisfaction non seulement suffisante, mais surabondante pour les péchés du genre humain*, selon la parole de saint Jean : « Il est lui-même une victime de propitiation pour nos péchés, non seulement pour les nôtres, mais pour ceux du monde entier (I Joan., II, 2) (1). »

Bref : l'amour du Christ mourant pour nous sur la croix plaisait plus à Dieu que tous les péchés des hommes réunis ne peuvent lui déplaire. C'est sur ce point surtout que doit s'arrêter notre contemplation : tout le reste converge vers le contraste exprimé par ces deux mots : Péché et Amour rédempteur.

*
**

L'obscurité de ce mystère et les erreurs opposées

Il y a là certes un grand mystère. Comme le dit le Catéchisme du Concile de Trente, I^{re} Partie, IV^e article du Sym-

(1) S. Thomas, III^e, q. 48, a. 2 : « *Utrum passio Christi causerit nostram salutem per modum satisfactionis.* »

bole, § 1 : « Si l'esprit humain trouve ailleurs des difficultés, c'est sans contredit dans le mystère de la Rédemption qu'il en rencontre le plus. Nous avons peine à concevoir que notre salut dépende de la Croix et de Celui qui s'y laissa clouer pour notre amour (1). Mais, c'est en cela même, selon l'enseignement de l'Apôtre, qu'il faut admirer la souveraine Providence de Dieu. Car « *voyant que le monde, avec sa sagesse, ne l'avait point reconnu dans les œuvres de sa divine Sagesse, il lui a plu de sauver les croyants par la prédication... Nous prêchons un Christ crucifié, scandale pour les Juifs et folie pour les gentils, mais pour ceux qui sont appelés, soit Juifs, soit Grecs, puissance de Dieu et sagesse de Dieu* » (I Cor., I, 21-24).

« On peut dire, continue le Catéchisme du Concile de Trente, que le mystère de la Croix, humainement parlant, est, plus que tout le reste, en dehors des conceptions de la raison ; voilà pourquoi, depuis le péché d'Adam, Dieu n'a point cessé d'annoncer la mort de son Fils, tantôt par des figures, tantôt par des oracles des prophètes. »

Il y a dans ce mystère un clair-obscur des plus saisissants, surtout si l'on considère aussi l'application des mérites du Sauveur.

D'une part ce qui est clair, c'est la Miséricorde de Dieu qui s'incline vers nous pour nous relever. Mais ce qui est obscur c'est l'intime conciliation de cette Miséricorde si tendre avec les exigences de l'infinie Justice. Nous croyons fermement qu'elles s'unissent en Dieu et dans le cœur meurtri de Jésus, victime volontaire qui meurt par amour pour nous. Nous le croyons, mais nous ne le voyons pas, et à notre regard superficiel il semble qu'une Justice si rigoureuse vient limiter l'infinie Miséricorde ; nous ne voyons pas encore comment elles sont *deux formes* ou *deux vertus* de

(1) Nous avons peine à croire que la vie sorte de la mort et que la victoire procède de l'anéantissement.

l'Amour incréé, qui s'identifient en lui sans aucune distinction réelle (1). Nous entrevoyons pourtant que la Justice vengeresse elle-même est la proclamation des droits du souverain Bien à être aimé par-dessus tout.

Si l'on s'écarte de la voie droite qui conduit vers ces hauteurs, on dévie vers deux erreurs opposées entre elles : soit vers celle des premiers protestants, soit vers celle de leurs successeurs qui ont réagi contre eux.

Les premiers protestants, Luther, Calvin et leurs disciples ont faussé le mystère de la Rédemption, en disant : Le Christ a pris sur lui nos péchés au point de devenir odieux à son Père, et sur la croix ou dans la descente aux enfers il a souffert les tourments des damnés. Depuis lors, ont-ils ajouté, il ne nous reste rien à faire et à souffrir pour le salut, mais seulement à croire aux mérites du Christ.

Cette façon d'entendre la Rédemption fait d'elle un mystère, non pas supérieur, mais contraire à la droite raison. Comment le Verbe de Dieu fait chair serait-il devenu odieux à son Père ? Comment aurait-il enduré, en la partie supérieure de sa sainte âme, le tourment des damnés, la privation de Dieu, lui qui est Dieu même, qui est la Vérité et la Vie ? Luther et Calvin ont voulu ainsi trouver dans la Rédemption une compensation pénale, un tourment physique, plutôt qu'une œuvre d'amour spirituel, et ils ont supprimé aussi la nécessité de l'amour dans notre vie, en disant qu'il suffit de croire. Comment la foi sans l'amour, sans l'obéissance aux préceptes, pourrait-elle suffire au salut ? (2)

(1) Cf. S. Thomas, I^a, q. 20 et 21.

(2) Après une conférence faite un jour dans une ville protestante sur la grâce sanctifiante : vie éternelle commencée, un homme au regard pénétrant vint à moi et me dit : « Je suis fils d'une famille luthérienne : mon père, mon grand-père, étaient pasteurs ; je vous ai suivi avec un vif intérêt. » — « Mais comment, lui dis-je, peut-on s'expliquer que Luther en soit venu à écrire : *« Pecca fortiter et crede fortius »* — Pèche fortement et crois plus fermement encore » ; comment a-t-il pu méconnaître

Ces excès manifestement inadmissibles des premiers protestants ont provoqué la réaction des protestants libéraux actuels, qui tombent dans l'erreur contraire en disant : Le Christ n'est pas mort pour expier nos fautes et nous obtenir la grâce et la vie éternelle ; mais il nous a sauvés seulement par sa doctrine et son exemple, comme les prophètes et les martyrs, bien que son héroïsme ait dépassé le leur.

Au-dessus de ces deux erreurs opposées entre elles, la doctrine catholique s'élève comme un sommet. Elle nous dit que Jésus nous a rachetés, non seulement par son exemple et sa doctrine, mais en satisfaisant pour nos péchés et en nous méritant la grâce et la vie éternelle. Il s'est offert pour nous, particulièrement sur la Croix comme une véritable hostie.

Il y a là certes un grand mystère. Mais ce dogme, en affirmant les exigences de la Justice divine, n'est nullement contraire à la bonté de Dieu, comme le prétendent les protestants libéraux. Nous verrons au contraire que Dieu le Père, en demandant à son Fils de mourir pour nous comme victime, l'a aimé d'un amour supérieur, puisqu'il a voulu faire ainsi de lui le vainqueur du péché, du démon et de la mort. Ceux qui ont accepté de souffrir pour le salut des âmes entrent dans ces profondeurs du mystère. Dieu a voulu en

à ce point le précepte de l'amour qui est l'âme de l'Évangile : Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toutes tes forces, de tout ton esprit ? — « C'est bien simple, me répondit-il. C'était diabolique. » Je n'aurais pas osé le lui dire, et je compris que ce fils de famille luthérienne qui jugeait Luther avec cette liberté d'esprit allait, à la suite de grandes épreuves, entrer dans l'Église catholique.

Le démon, par contre, est quelquefois obligé de dire la vérité ; c'est ainsi qu'il avoua un jour dans un exorcisme que *ce qui fait le prix de la souffrance c'est l'amour*, et que les souffrances du Christ auraient été sans valeur s'il ne les avait pas supportées par amour pour Dieu et pour nous. Voilà ce qu'est parfois obligé de dire *celui qui n'aime pas*, comme l'appelle sainte Thérèse.

même temps proclamer les droits du souverain Bien à être aimé par-dessus tout, et nous pardonner nos offenses à cause de l'amour de son Fils, victime volontaire pour nous. Bien loin de se détruire en s'unissant ainsi sur la Croix, la Miséricorde et la Justice divines s'appuient en quelque sorte l'une sur l'autre, comme les deux arcs de cercle qui forment une ogive, et les exigences de la Justice y apparaissent comme les conséquences de celles de l'Amour. *L'Amour du bien demande que le mal soit réparé*, et il nous donne le Rédempteur, pour que cette réparation soit offerte et que la vie éternelle nous soit rendue.

Toute la grandeur de ce mystère nous apparaît dans ce qu'écrit saint Paul aux Éphésiens, II, 4 : « Dieu, qui est riche en miséricorde, à cause du grand amour dont il nous a aimés, et alors que nous étions morts par nos offenses, nous a rendus vivants par le Christ (c'est par sa grâce que vous êtes sauvés) ; il nous a ressuscités ensemble et nous a fait asseoir ensemble dans les cieux en Jésus-Christ, afin de montrer dans les siècles à venir l'infinie richesse de sa grâce par sa bonté envers nous en Jésus-Christ. »

CHAPITRE III

L'Amour de Dieu pour son Fils dans le mystère de la Rédemption

« *Si exaltatus fuero a terra, omnia traham ad meipsum.* »

« Quand j'aurai été élevé de terre (sur la croix), j'attirerai tout à moi. »

(JEAN, XII, 32.)

Nous avons vu quel est, selon saint Thomas (1), le sens exact du dogme de la Rédemption : L'amour du Christ mourant pour nous sur la Croix plaisait plus à Dieu que tous les péchés des hommes réunis ne peuvent lui déplaire.

Pour pénétrer plus intimement dans ce mystère, il nous faut considérer comment il est la manifestation de l'Amour incréé de Dieu pour son Fils et pour nous.

Au premier abord il peut sembler que Dieu le Père se montre cruel pour son Fils en frappant un innocent pour les coupables, comme le disent les protestants libéraux actuels par réaction contre la pensée de Luther et de Calvin. Il peut sembler aussi que Dieu le Père nous aime plus que son Fils, puisqu'il livre son Fils pour nous.

Il n'en est rien. Ce n'est là qu'une vue très inférieure des choses. Ce mystère est incomparablement supérieur.

(1) III^a, q. 48, a. 2 et 4.

*
**

*Dieu a voulu à son Fils
la gloire de la Rédemption*

Saint Thomas d'Aquin (1) a écrit ces profondes paroles : « L'amour incréé de Dieu est cause de la bonté de toutes choses, et par suite nul ne serait meilleur qu'un autre s'il n'était plus aimé par Dieu, si Dieu ne lui voulait pas un plus grand bien. — C'est ainsi que Dieu aime le Christ non seulement plus que tout le genre humain, mais plus que toutes les créatures prises ensemble, car il lui a voulu un bien supérieur et lui a donné un nom au-dessus de tout nom, puisqu'il est Fils de Dieu et vrai Dieu. L'excellence du Christ n'est en rien diminuée par le fait que Dieu l'a livré à la mort pour le salut du genre humain, mais au contraire le Christ est devenu ainsi le vainqueur glorieux (du péché, du démon et de la mort) et tout pouvoir lui a été donné (Isaïe, ix, 9). »

Dans son traité de l'Incarnation, saint Thomas développe cette très haute idée, lorsqu'il se demande (III^a, q. 47, a. 3) : Est-ce que Dieu le Père a lui-même livré son Fils à la passion et à la mort ? Il répond en expliquant les paroles de saint Paul (Rom., viii, 32) : « Dieu n'a pas épargné son propre Fils, mais il l'a livré à la mort pour nous tous. » « Dieu le Père, explique saint Thomas, a livré son Fils de trois manières : Premièrement en voulant de toute éternité ordonner la Passion du Sauveur à la délivrance du genre humain, selon ces mots d'Isaïe, LIII, 6-10 : « Dieu a fait « retomber sur lui l'iniquité de nous tous... Il lui a plu de « le briser par la souffrance. » — Deuxièmement il l'a livré en lui inspirant la volonté de souffrir pour nous et en lui donnant la plénitude de grâce et de charité (pour qu'elle

(1) I^a, q. 20, a. 4, c. et ad 1^m.

déborde sur nous). Ainsi le Christ s'est offert très volontairement (pour répondre à sa mission rédemptrice). — Troisièmement Dieu l'a livré en ne le protégeant pas pendant la Passion contre les persécuteurs. En ce sens le Christ sur la Croix a pu dire ces paroles (du psaume xxi, 2) : « Mon « Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » c'est-à-dire livré au pouvoir des persécuteurs, comme l'explique saint Augustin, epist. 140, ad Honorat., c. 10. »

Ce qu'il faut ici considérer, c'est l'amour de Dieu le Père pour son Fils, alors même qu'il le livre pour nous. Il y a là une vérité très haute, qui passe souvent inaperçue à cause de son élévation même et qui doit faire l'objet de la contemplation des âmes réparatrices.

Malgré toutes les apparences, la croix, sur laquelle Jésus paraît vaincu, est le trophée de sa victoire. Jésus a dit : « Quand je serai élevé de terre, j'attirerai tout à moi » (Jean, xii, 32). Dieu le Père, par amour pour son Fils, a voulu de toute éternité pour lui ce douloureux triomphe, cette victoire sur le péché et l'esprit du mal. Mais ceci dépasse nos idées humaines, et à peine trouvons-nous ici-bas un symbole de ces sublimités de l'amour divin.

Cependant, pendant une guerre, lorsqu'un général, pour sauver la patrie, a besoin de sacrifier une poignée d'hommes, quels sont ceux qu'il choisit ? — Il choisit les plus braves et ceux qu'il aime le plus ; il fait venir le meilleur de ses lieutenants et il lui dit sans détour : Il s'agit de se faire tuer pour sauver la patrie et l'armée. Il l'embrasse et l'envoie à la mort, mort d'autant plus glorieuse que le péril est plus grand, et qu'il n'y a pas de chance d'y échapper. Le jeune officier part, content d'avoir été choisi ; son général ne pouvait lui donner une plus grande preuve d'estime ; il accomplit sa destinée de soldat.

L'histoire raconte que dans une des dernières guerres, au Japon, un général en pareille circonstance choisit, parmi ses lieutenants, son propre fils, et lui demanda d'aller

mourir pour le salut de l'armée. Le jeune homme comprit de quel amour fort son père l'aimait et immédiatement se sacrifia.

De même encore dans une bataille quel officier est choisi pour porter le drapeau? — Un des plus braves; c'est lui qui est le plus visé par l'ennemi, et il ne peut se défendre; les coups pleuvent sur lui; il ne les rend pas, il tient le drapeau (1).

Ces exemples d'héroïsme humain nous permettent d'entrevoir de loin ce qu'a été l'héroïsme du Sauveur et ce qu'a été aussi l'amour de son Père pour lui en le livrant pour notre salut.

Après avoir envoyé ses prophètes, dont plusieurs furent mis à mort, Dieu envoya son Fils unique, comme il est dit dans la parabole des vigneronniers homicides. Dieu le Père envoya son Fils à la mort glorieuse de la Croix pour le salut de l'humanité. Et, comme le dit saint Paul : « *Le Christ dit, en entrant dans le monde : ... Me voici, je viens... vous n'avez pas voulu des holocaustes (de l'ancienne Loi) ; je viens pour faire votre volonté* » (Hébr., x, 5-9).

*
**

*Dieu, par amour, a demandé à son Fils
l'amour le plus héroïque*

Il est facile d'aimer son pays lorsqu'il n'en coûte rien.
Il est héroïque de l'aimer en restant ferme sous les balles.
Il est facile d'aimer Dieu lorsque tout nous y porte. Il est héroïque de l'aimer lorsque tout se retourne contre nous,

(1) Ce serait matérialiser la vie du soldat, de penser qu'il est avant tout un homme qui tue ; le vrai soldat est un homme qui offre sa vie pour sauver sa patrie, pour en défendre les foyers et le patrimoine intellectuel et moral.

lorsque les amis nous abandonnent, et lorsque le ciel lui-même semble se fermer pour nous. Or que fut-il demandé au Sauveur ?

L'Amour du bien demande la réparation du mal ; plus il est fort, plus il la demande. L'amour de Dieu pour le bien demande la réparation du péché, qui ravage les âmes, qui les détourne de leur fin dernière, pour les plonger dans la concupiscence de la chair, dans celle des yeux, dans l'orgueil de la vie, finalement dans la mort éternelle.

Dieu le Père, nous donnant son Fils pour nous racheter, aurait pu se contenter du moindre acte de charité du Verbe fait chair ; car le moindre de ses actes puisait dans la personnalité divine du Verbe une valeur infinie pour satisfaire et pour mériter. Mais nous n'aurions pas compris le désordre profond qu'est le péché, nous le comprenons encore si peu, même après toutes les souffrances qu'a supportées pour nous notre Sauveur.

Dieu le Père n'a pas reculé devant la mort douloureuse de son propre Fils, et il lui a demandé d'expier nos fautes par d'atroces souffrances, de réparer, en les supportant par amour, toutes les voluptés criminelles, de nous montrer par son dénuement absolu toute la honte de la concupiscence des yeux et de l'égoïsme jouisseur, de nous faire sentir par ses humiliations toute la sottise de l'orgueil, et d'effacer par son amour héroïque le désordre des haines qui divisent les individus, les familles, les classes et les peuples.

En allant ainsi jusqu'aux extrêmes exigences de sa Justice, Dieu ne prend certes pas plaisir à punir ; il montre au contraire jusqu'où va son amour du bien et sa sainte haine du mal, qui n'est que l'envers de l'amour. Nul ne peut aimer sincèrement le bien sans détester le mal ; nul ne peut aimer la vérité sans détester le mensonge. Dieu ne peut avoir l'amour infini du Bien sans avoir cette sainte haine du mal. C'est ce qui nous montre que les exigences de la Justice s'identifient avec celles de l'Amour : « *L'amour est fort*

comme la mort, son ardeur est inflexible comme le séjour des trépassés », dit le Cantique des cantiques, VIII, 6.

C'est cet amour incréé du bien, uni à la sainte haine du mal, qui a demandé au Sauveur le plus héroïque des actes, en l'envoyant à la mort glorieuse de la Croix.

Nous revenons ainsi à ce qui est, nous l'avons dit, l'essence même du mystère de la rédemption : Dieu le Père a demandé à son Fils un acte d'amour qui lui plaise plus que tous les péchés réunis ne peuvent lui déplaire, un acte d'amour rédempteur, d'une valeur infinie et surabondante.

Ce sera le *Consummatum est*, le couronnement de la vie du Christ, la victoire sur le péché et sur l'esprit du mal. Cette victoire du Vendredi Saint est très supérieure à celle du jour de Pâques, car la résurrection ou victoire sur la mort n'est que le signe du triomphe du Christ sur le péché.

C'est donc bien par amour pour son Fils que Dieu le Père lui a demandé de mourir pour nous. Il l'a prédestiné par amour à cette gloire de la rédemption. Que serait la vie de Jésus sans le Calvaire ? De même, toute proportion gardée, que serait sans son martyre la vie d'une sainte Jeanne d'Arc, et celle de tous ceux qui ont été appelés à verser leur sang en témoignage de la vérité de l'Évangile ? Leur vie sans ce couronnement nous apparaîtrait maintenant comme une vie tronquée. Et nous saisissons que c'est une prédestination d'amour qui les a envoyés à ce martyre.

La liturgie chante admirablement cette victoire du Christ le jour du Vendredi Saint :

*Pange, lingua, gloriósi
Láuream certáminis,
Et super Crucis trophæo
Dic triúmphum nóbilem :
Quáliter Redémptor orbis
Immóltus vicerit.*

*Agnus in crucis leváthur
Immóltandus stípite.*

Chante le glorieux combat du Christ, célèbre le noble triomphe dont la Croix est le trophée, et la victoire qu'y remporta le Rédempteur immolé.

L'Agneau est élevé sur l'arbre de la croix, pour y être immolé pour nous.

*Cruz fídelis, inter omnes
Arbor una nóbilis :
Sola digna tu fuísti
Ferre mundi víctimam :
Atque portum præparare
Arca mundo náufragó :
Quam sacer cruor perúnxit,
Fusus Agni corpore.*

*Dulce lignum, dulces clavos,
Dulce pondus sústinet.*

O croix, en qui j'ai foi, seul arbre illustre entre tous.

Seule tu as été digne de porter la victime du monde, et d'être pour ce monde naufragé l'arche qui ramène au port, toi qui fus teinte du Sang précieux qui a coulé du corps de l'Agneau.

O doux bois, ô clous bénis, ô le doux fardeau qu'il soutient.

*
**

Ces profondeurs du mystère de la Rédemption nous permettent d'entendre pourquoi Dieu par amour envoie à certaines âmes de si grandes souffrances pour les faire travailler, en union avec Notre-Seigneur et, un peu comme lui, au salut des pécheurs. C'est la plus haute des vocations, supérieure à celle qui consiste à enseigner, tout comme Jésus est plus grand sur la Croix que lorsqu'il prononce le Sermon sur la montagne.

Quelle plus grande preuve d'amour Dieu peut-il donner à une âme que de faire d'elle une victime d'amour, en union avec le Crucifié ? Comme la cause première ne rend pas inutile la cause seconde, mais lui communique la dignité de la causalité ; les mérites et les souffrances du Sauveur ne rendent pas inutiles les nôtres, mais les suscitent pour nous faire participer à sa vie.

Rappelons, parmi bien des exemples, celui de sainte Catherine de Ricci. Elle eut chaque semaine, pendant douze ans, de 1542 à 1554, une extase de douleur de 28 heures, du jeudi à midi au vendredi à 4 heures du soir, extase où elle revivait tous les moments de la Passion du Sauveur. Immobile, la figure pâle ou rayonnante, les yeux et les bras tendus vers le Bien-Aimé invisible pour les autres personnes, elle le sui-

vaît pas à pas et cœur à cœur, dans toutes les stations de ce long sacrifice (1). Les témoins de ce fait comprenaient les souffrances de la sainte par le frémissement de sa nature qui se remarquait en elle, pendant ce douloureux chemin de croix. Lorsque le jeudi suivant ces souffrances recommençaient, la nature devait demander grâce; mais Notre-Seigneur faisait entendre à cette grande âme qu'elle devait s'unir ainsi à sa Passion pour le salut de tel pécheur qui lui était très cher, ou pour la délivrance de telle âme du Purgatoire. C'est ainsi que Jésus fait entrer dans les profondeurs du mystère de la Rédemption les âmes qu'il aime le plus.

Une de ces âmes, qui s'était ainsi offerte et qui, à la suite de cette oblation, voyait tous les événements se retourner pour ainsi dire contre elle, s'écria un jour, sous le coup d'un nouveau malheur : « *Mais, Seigneur, que vous ai-je donc fait ?* » Et elle entendit cette parole intérieure : « *Tu m'as aimé.* » Elle pensa au Calvaire, et comprit un peu mieux que le grain de froment doit mourir pour porter beaucoup de fruit.

Ces faits extraordinaires sont suscités par la divine Providence, non pas pour que nous les considérions avec curiosité, mais pour nous faire mieux saisir la grandeur de la Passion de Jésus que nous devons méditer tous les jours. Ils nous rappellent aussi que si les saints ont accepté de telles souffrances en union avec le Sauveur, nous devons savoir, nous, accepter chaque jour un peu mieux les contrariétés quotidiennes pour l'expiation de nos fautes, pour notre sanctification et pour travailler nous aussi dans une certaine mesure au salut des âmes. Par là ces faits extraordinaires ont pour but de nous faire entrevoir tout ce qu'il doit y avoir de profond dans ce qui est l'ordinaire d'une vie vrai-

(1) Voir dans l'excellente *Vie de sainte Catherine de Ricci* écrite par le P. C. Bayonne le chapitre consacré à cette extase de la Passion.

ment chrétienne, depuis la messe et la communion, le matin, jusqu'à la prière du soir.

Nous devons saisir un peu mieux chaque jour les splendeurs de la liturgie de la Passion, ces vers sublimes qui expriment une haute contemplation et un grand amour :

*Vexilla Regis proudeunt :
Fulget crucis mysterium,
Qua vita mortem pertulit,
Et morte vitam protulit.*

Les étendards du Roi s'avancent;
voici la splendeur de la croix,
où la Vie a subi la mort,
et, par sa mort, rendu la vie.

Voilà l'objet habituel de la contemplation des saints.

Nous voyons ainsi que les exigences de la Justice finissent par s'identifier avec celles de l'Amour, et c'est la Miséricorde qui l'emporte, parce qu'elle est l'expression la plus immédiate et la plus profonde de l'Amour de Dieu à l'égard des pécheurs (1). La Justice terrible, qui arrête d'abord notre regard, n'est que l'aspect secondaire de la Rédemption. Celle-ci est avant tout œuvre d'Amour et de Miséricorde.

La Justice divine est apaisée par le Juste qui porte le fardeau du péché humain dans sa totalité, par la Victime d'amour frappée à notre place, par le Verbe fait chair mort pour nous.

Mais la Miséricorde triomphe : Dieu le Père se réconcilie en Jésus avec les pécheurs et leur rend la grâce; il offre à tous, même aux plus pervers, la vie éternelle, et il glorifie le Rédempteur en lui donnant la victoire sur le péché, sur le démon et sur la mort. C'est ce qui fait dire à saint Paul :

(1) Cf. S. Thomas, I^a, q. 21, a. 4 : « En Dieu toute œuvre de justice suppose une œuvre de miséricorde ou de pure bonté. Si en effet Dieu doit quelque chose à sa créature, c'est en vertu d'un don précédent (s'il doit récompenser nos mérites, c'est qu'il nous a donné la grâce pour mériter et que tout d'abord il nous a créés par pure bonté). La Miséricorde divine est ainsi comme la racine ou le principe de toutes les œuvres de Dieu, elle les pénètre de sa vertu et les domine. A ce titre elle dépasse la Justice, qui vient seulement en second lieu. »

« Tout est à vous, mais vous êtes au Christ, et le Christ est à Dieu » (I Cor., III, 23).

Un grand peintre a admirablement exprimé cette idée dans l'Oratoire du Rme Père Général des Dominicains à Rome. Au-dessus de l'autel il a représenté Jésus mourant sur la Croix et offrant sa vie à son Père pour notre salut. Le Père apparaît immédiatement au-dessus du Sauveur, recevant son dernier soupir. Le peintre a voulu marquer l'accord des volontés du Père et du Fils au Calvaire; il a voulu dire que Notre-Seigneur, sur la Croix, non seulement accomplit la volonté du Père, mais encore ne cesse de lui exprimer son amour. D'autre part, c'est par amour pour son Fils et pour nous que le Père a envoyé Jésus à la mort héroïque de la Croix, pour faire de lui le vainqueur glorieux du péché, du démon et de la mort, le Sauveur des hommes.

C'est pourquoi, dans ce très beau tableau, *il n'y a qu'un seul geste* : Le Père a les bras étendus pour soutenir et accepter le sacrifice de son Fils, et c'est là, sur le cœur du Père et dans ses bras, que Notre-Seigneur crucifié expire : *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum*. L'expression du Père est extrêmement noble et pleine de bonté, celle du Fils manifeste toute l'héroïcité de son amour pour son Père et pour nous (1). C'est là vraiment, autant que la chose peut s'exprimer, l'essence même du mystère de la Rédemption.

(1) Ce tableau a été très bien reproduit dans la revue trimestrielle d'art religieux de Dom Gaspar Lefebvre, O. S. B. : *L'Artisan liturgique*, oct.-déc. 1932, p. 571 : *Trois tableaux du Père M.-A. Coulurier, O. P.*, et dans l'*Année Dominicaine*, juin 1933.

CHAPITRE IV

L'amour rédempteur du Christ

« Fortis est ut mors dilectio.

« L'amour est fort comme la mort. »

(Cant. des cant., VIII, 6.)

Pour pénétrer plus avant dans le mystère de la Rédemption, après avoir parlé de l'Amour de Dieu pour son Fils, qu'il a envoyé à la mort glorieuse de la Croix, pour faire de lui le vainqueur du péché et notre Sauveur, il convient de considérer l'amour rédempteur du Christ, exprimé par son Cœur ouvert, qui a versé tout son sang pour nous (1).

Ce qui frappe peut-être le plus dans cet amour de Jésus, qu'il se porte vers son Père ou sur nos âmes, c'est l'union admirable et très intime de la plus profonde tendresse et de la force la plus héroïque dans la souffrance et dans la mort.

Ces deux qualités de l'amour sont trop souvent séparées chez nous, et pourtant elles ne peuvent vivre que très intimement unies. La tendresse sans la force devient langueur et mièvrerie; la force sans la miséricordieuse bonté devient rudesse et amertume. Dieu, lui, dispose tout avec force et douceur, *fortiter et suaviter* (Sagesse, VIII, 1).

Considérons l'union de ces qualités si diverses dans l'amour de Jésus pour son Père, et dans son amour pour nous.

*
**

La tendresse et la force de l'amour de Jésus pour son Père

L'amour de Jésus pour son Père est né dès le premier

(1) En exposant sur ce point la doctrine commune, nous nous inspirons d'un sermon du Père Monsabré, qui, depuis de longues années, ne s'est pas effacé de notre mémoire.

instant de sa conception, dans toute la plénitude de sa tendresse et de sa force.

En nous, au contraire, l'amour spirituel de Dieu ne s'éveille d'ordinaire que très lentement. La vie des sens et de l'imagination chez nous se développe avant la vie spirituelle, et trop souvent notre premier mouvement est de jouir des biens sensibles qui nous entourent. L'amour généreux qui désire le bien d'un autre, qui se donne, se prodigue, s'oublie, cet amour qui consomme la parfaite union des cœurs se fait parfois longtemps attendre, même entre les membres d'une même famille. Plus lent encore est d'habitude le mouvement de notre cœur vers Dieu, que nos sens ne peuvent atteindre. Il y a sans doute en notre volonté une inclination naturelle qui nous porte à aimer plus que nous l'Auteur de notre nature, à aimer aussi le vrai et le bien (1), et nous apprenons peu à peu que Dieu est la Beauté suprême, toute surnaturelle; mais *l'amour efficace de Dieu*, le désir de son règne et de sa gloire a peine à dominer en nous l'égoïsme, l'amour plus ou moins désordonné des créatures, à inspirer toutes nos affections pour les vivifier et les ennoblir. Notre pauvre cœur est lent à se donner à Dieu pour toujours.

Le cœur du Christ, lui, n'a pas attendu pour se porter de tout son élan vers son Père. Dès le premier instant de son existence, il eut toute sa générosité. Comme le dit saint Paul (Hébr., x, 5) : « Le Christ en entrant dans le monde dit à son Père : « Vous n'avez voulu ni sacrifices, ni holocaustes (de l'ancienne loi), mais vous m'avez formé un corps : *Me voici, je viens, ô mon Dieu, pour faire votre volonté.* »

Nul ne peut dire la tendresse de l'amour filial de l'enfant Jésus pour son Père. Il aima certes profondément sa sainte Mère et saint Joseph; dès ses premiers instants il aima

(1) Cf. S. Thomas, I^a, q. 60, a. 5.

ardemment les âmes, mais combien plus son Père du ciel, son seul et unique Père !

Cet amour très vif était dès la première minute la conséquence de la lumière surnaturelle qui éclaira toujours sa sainte âme. Cette lumière lui révéla sans obscurité l'infinie splendeur et l'infinie bonté du Père céleste. Cette lumière le dirigea en ses préférences, il ne put s'égarer dans ses affections.

Très tendre et très éclairé, cet amour de Jésus pour son Père inspirait et inspire toujours en lui l'adoration et l'action de grâces. Il nous dit : « *Dieu est esprit, et ceux qui l'adorent doivent l'adorer en esprit et en vérité* » (Jean, iv, 24).

L'adoration s'élève spontanément de son cœur. Il se plaît à reconnaître que Dieu est infiniment bon en lui-même, qu'il est notre Créateur et notre Père; il le reconnaît pratiquement, en s'inclinant avec amour devant sa majesté infinie. Jésus jouit même de son propre abaissement; de sa pauvreté, de sa vie cachée, ignorée des hommes; il s'anéantit en quelque sorte, en son humanité, pour mieux reconnaître l'infinie sainteté de Dieu. Ainsi nous nous inclinons et nous mettons à genoux, en entrant dans une église, pour reconnaître notre néant devant l'infinie grandeur du Très-Haut; mais c'est notre attitude d'un moment; nous avons des heures d'adoration et des heures d'oubli et d'indifférence; le Christ, lui, ne cessa pas un instant d'adorer son Père, depuis le premier instant de sa vie jusqu'à sa mort sur la Croix. Et cette adoration dure et durera toujours en sa sainte âme, pour reconnaître l'infinie bonté de son Père et chanter sa gloire. Le Christ Sauveur est la louange de Dieu.

Cet amour très tendre inspire aussi constamment en lui l'action de grâces, car Dieu n'est pas seulement bon en lui-même, mais il est notre bienfaiteur, et nul ne recevra jamais plus que le Christ n'a reçu. Qu'a été son action de grâces? Il remercie son Père pour lui-même et pour toute la création,

pour le trésor de vie surnaturelle donné aux âmes : « *Je vous bénis, Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux prudents et aux sages, et les avez révélées aux petits. Oui, Père, je vous bénis de ce qu'il vous a plu ainsi* » (Matth., xi, 25).

*
**

La force et la générosité, dans cet amour de Jésus pour son Père, ne le cèdent en rien à la tendresse.

Dès le premier instant, cet amour inspire en lui, non seulement l'adoration et l'action de grâces, mais la réparation. Dieu en effet n'est pas seulement un bienfaiteur, mais il est aussi un Père outragé par ses enfants ; il est le Créateur et Maître que des milliers d'âmes refusent de reconnaître, alors qu'elles ont été créées pour chanter sa gloire, mieux que les étoiles du firmament.

Aussi dès le premier instant de sa vie, Jésus, en disant à son Père : « *Me voici, je viens* » (1), s'offre en victime réparatrice à la place des coupables, à la place de peuples entiers, qui par orgueil et égarement ne veulent même pas prononcer le nom de Dieu à l'heure où ils auraient le plus besoin de son secours.

Des saints ont été éclairés dès leur enfance sur leur mission providentielle, apostolique ou réparatrice ; comment Jésus ne l'aurait-il pas été sur la sienne ? Et dès le premier instant, prévoyant le Calvaire, Jésus aime son Père, en lui offrant d'avance toute sa vie et sa mort sur la croix. C'est l'amour le plus fort, le plus généreux, amour du Verbe fait chair, qui plaît plus à Dieu que tous les péchés ne lui déplaisent.

Cor Jesu, fornax ardens caritatis, miserere nobis. Cœur de Jésus, fournaise ardente de charité, ayez pitié de nous !

(1) Hébr., x, 5.

Quoi de plus doux et de plus tendre que la charité divine ? Quoi de plus fort que le feu d'une fournaise, qui brûle et qui consume tout ? L'enfer s'acharne avec rage contre le Sauveur, mais cette rage ne fait que porter l'amour à des actes plus héroïques, qui transforment en un encens d'adoration l'opprobre dont il est couvert. *Cor Jesu saturatum opprobriis, miserere nobis.* C'est le plus haut degré de la force, uni à la plus profonde humilité et à la plus grande douceur. « *Fortis est ut mors dilectio, dura sicut infernus aemulatio* : L'amour est fort comme la mort, son ardeur est plus inflexible que l'enfer » (Cantiq. des cantiq., viii, 6). — *Jesu potentissime, miserere nobis. Jesu mitis et humilis corde, miserere nobis.* Cet amour est la source de toutes les vertus, de toutes les énergies : *Cor Jesu, virtutum omnium abyssus, miserere nobis.* Que ce soit un ange ou un homme qui touche le cœur du Sauveur, que ce soit même le démon qui le frappe, il répond toujours par l'amour de Dieu. Cet amour créé de la sainte âme du Christ est la plus haute manifestation de l'amour incréé de Dieu.

*
**

La force et la tendresse de l'amour du Sauveur pour nous

De ces hauteurs de la vision de Dieu, l'amour du Christ descend sur nos âmes, et, dans cet amour de Jésus pour nous, nous retrouvons unis les mêmes caractères si différents : la plus profonde tendresse et la force la plus héroïque.

La tendre miséricorde du Sauveur pour les âmes ne se démentit pas un instant, malgré toutes les ingratitude, les contradictions et les haines qu'il rencontra sur son chemin.

Nous autres, nous avons facilement une tendre affection pour quelques rares personnes de notre famille ou de nos amis : mais souvent cette tendresse est toute sensible, super-

ficielle; elle ne va guère jusqu'à l'âme de ceux que nous aimons. Prions-nous beaucoup pour eux? Désirons-nous fortement pour eux la vie éternelle? — De plus, bien souvent cette affection est aussi étroite que superficielle: nous la réservons pour quelques intimes; comme elle est faible, elle perdrait de son intensité très relative en se répandant. Notre cœur est pauvre, avare de son affection: les indifférents restent dehors, à plus forte raison ceux qui nous ont offensés, blessés; nous sommes même durs pour eux et parfois impitoyables.

La tendresse surnaturelle du Christ pour les âmes est profonde, parce qu'elle se porte sur l'âme d'abord, pour lui désirer la vie éternelle; et en même temps elle est universelle, immense, elle s'étend à tous.

Jésus est, comme il le dit, le Pasteur des âmes; toutes peuvent devenir les brebis de son bercail, il les connaît toutes, il les appelle *nominatim*, chacune par son nom (1), il les protège contre l'ennemi; il s'inquiète des absentes, il court à leur recherche et les prend sur ses épaules.

Un des plus grands signes de sa venue est celui-ci: « *Les pauvres sont évangélisés* (2). » Ils ont, comme les enfants, une place de choix dans son affection. Il ne craint pas de compromettre sa dignité en les admettant auprès de lui. Il leur expose avec bonté la doctrine du salut, et même il les sert. C'est parmi les pauvres et les humbles qu'il choisit ses apôtres; le jour du Jeudi saint, il s'humilie devant eux, il leur lave et leur baise les pieds, pour leur faire mieux entendre le précepte de l'amour fraternel. *Cor Jesu, deliciae Sanctorum omnium, miserere nobis.*

Que dit-il aux pécheurs? — « *Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et ployez sous le fardeau, et moi je vous soulagerai* » (Matth., XI, 28). Il a pitié de la grande misère où les

(1) Joan., x, 3: « Les brebis entendent sa voix; il appelle par leur nom ses brebis; il les mène aux pâturages. »

(2) Matth., XI, 5; Luc, VII, 22.

a conduits le péché; il les porte au repentir, sans les juger sévèrement. Il est le père du prodigue, il embrasse l'enfant malheureux par sa faute; il pardonne à la femme adultère que l'on s'apprête à lapider; il reçoit Madeleine repentante, lui ouvre aussitôt le mystère de sa vie intime; il parle de la vie éternelle à la Samaritaine malgré sa conduite; il promet aussitôt le ciel au bon larron. Vraiment se réalisent en lui les paroles d'Isaïe: « *Il ne brisera pas le roseau à demi rompu, il n'éteindra pas la mèche qui fume encore* (1). »

Il reprend sans doute très vivement les pharisiens, qui s'obstinent dans leur orgueil; mais c'est qu'il veut préserver les âmes, les soustraire à leur influence, et il veut aussi donner aux pharisiens eux-mêmes un dernier avertissement, qui les sauverait encore, s'ils ne s'endurcissaient pas dans leur orgueil. En les avertissant ainsi, Jésus les aime encore; il leur donne même une grâce qui leur rend *réellement possible* l'accomplissement du devoir.

Cet amour du Christ ne perd pas de sa tendresse, en s'étendant à toutes les âmes; il embrasse toutes les nations et tous les temps. Il a sans doute ses préférences pour un saint Jean, pour Zachée, pour le bon larron, mais il demeure ouvert à tous. « Il est mort pour tous les hommes », dit saint Paul (II Cor., v, 14, 15). Plusieurs s'éloignent de lui, mais lui ne chasse personne. Et lorsqu'on s'est éloigné, il intercède pour les ingrats, comme il a prié pour ses bourreaux. C'est le degré suprême de la bonté et de la douceur dans l'humilité. Il dit à Pierre qu'il faut « *pardonner septante fois sept fois* », c'est-à-dire toujours, et il est le premier à le faire.

*
**

En même temps, cet amour de Jésus pour nous est d'une

(1) Isaïe, XLII, 1-4; Matth., XII, 20.

MAISON SLORE-CONTE
125 RUE FRASER,
RIVIÈRE-DU-LOUP.

force qui fait de son cœur le plus grand de tous. *Cor Jesu, rex et centrum omnium cordium, miserere nobis.* Ce n'est pas seulement pour la gloire de son Père, c'est aussi pour notre salut, qu'il a voulu être victime à notre place. *Cor Jesu, victima peccatorum, miserere nobis.*

Cette force, cette générosité de son amour pour nous se manifeste de plus en plus depuis la crèche jusqu'à la Croix. « *Il m'a aimé, dit saint Paul, jusqu'à se livrer pour moi* (1) », et chacun de nous peut le dire. Les incrédules ne veulent voir dans le Christ mourant qu'un grand homme écrasé par des médiocrités jalouses. Il est infiniment plus; il est la victime volontaire qui s'est offerte pour nous sauver. « *Il n'y a pas de plus grand amour, a-t-il dit, que de donner sa vie pour ses amis* » (Jean, xv, 13).

Des âmes généreuses s'offrent parfois en victime pour obtenir la conversion d'un pécheur, ou pour abréger à un être très cher les souffrances du purgatoire. Jésus, lui, s'est offert en victime pour des milliards d'âmes, pour toutes sans exception et pour chacune en particulier; et nul adulte n'est privé du bénéfice de la rédemption que s'il le refuse par orgueil ou pour satisfaire sa convoitise. Jésus a porté la peine que chacun de nous devait subir. Il a souffert du péché dans la mesure de son amour pour Dieu que le péché offense, et dans la mesure de son amour pour nos âmes que le péché ravage et fait mourir. *Cor Jesu, attritum propter scelera nostra, miserere nobis* : Cœur de Jésus, broyé à cause de nos péchés, ayez pitié de nous. Le cœur douloureux et immaculé de Marie fut intimement associé à cette héroïque oblation, et il nous aide à en pénétrer le mystère.

Personne ne nous a aimés et ne nous aimera jamais comme le Christ. C'est pourquoi, lorsque les fidèles de Corinthe étaient divisés, celui-ci disant : Moi, je suis à Paul ! — tel autre : et moi à Apollos ! — et moi à Céphas ! — et

(1) *Galates*, II, 20.

moi au Christ ! — saint Paul leur écrit : « *Est-ce Paul qui a été crucifié pour vous ?* » (I Cor., I, 13).

Jésus a voulu prendre pour lui le calice immonde de Gethsémani, pour nous donner le calice de son précieux Sang, qui est élevé tous les jours sur l'autel. Ces deux calices représentent toute l'histoire du monde et des âmes, ils sont comme les deux plateaux de la balance du bien et du mal, et c'est le bien qui l'emporte; le précieux Sang peut effacer tous les crimes, si l'on implore le pardon.

Jésus, par sa victoire sur le péché, remportée sur la Croix, est la source de la vie et de la sainteté, la source de toute consolation, le salut de ceux qui espèrent en lui, l'espoir des mourants, les délices des saints, comme le disent les litanies du Sacré-Cœur. Il nous a laissé enfin l'Eucharistie, pour rester avec nous jusqu'à la fin du monde et se donner en nourriture à chacun de nous en particulier.

Il dit à ses amis privilégiés qui suivent son exemple : « *Ce qui laisse la plaie de mon cœur ouverte, c'est mon amour.* Je veux prouver aux âmes que mon cœur ne se ferme pas. Bien au contraire, mon plus grand désir est que les âmes entrent par cette plaie de mon cœur, abîme de charité et de miséricorde. Ce n'est que dans ce Cœur d'un Dieu qu'elles trouveront le remède pour adoucir leurs souffrances et fortifier leur faiblesse. Qu'elles me tendent la main; moi-même je les y conduirai. »

Nous restons égoïstes, parce que notre amour est trop faible, trop pauvre, trop étroit, et qu'il se replie misérablement sur nous. Le cœur du Christ dilatera nos cœurs en nous apprenant à aimer par-dessus tout la gloire de Dieu et le salut des âmes.

Pourquoi nous laissons-nous aller à la jalousie, à l'envie ? Parce que notre amour ne s'élève pas assez haut, jusqu'au *Bien suprême* que tous nous pouvons posséder ensemble sans nous nuire.

Au lieu de nous laisser aller à la jalousie, remercions plu-

tôt le Seigneur d'avoir donné à notre prochain des qualités que nous n'avons pas, et jouissons en nous-mêmes, comme la main profite de ce que l'œil voit.

Pourquoi sommes-nous lâches ? Parce que nous n'aimons pas assez, parce que notre cœur a froid ; parce que nous comptons trop uniquement sur nos forces, dont l'infirmité est manifeste, et parce que nous ne comptons pas assez sur le Cœur de Jésus, sur son amour pour nous.

Le Cœur du Sauveur peut et veut nous donner ces saintes énergies, celles de la confiance et de l'amour, qui inspire l'adoration, l'action de grâces et la réparation, en mettant au-dessus de tout la gloire de Dieu.

Cor Jesu, de cujus plenitudine omnes nos accepimus, miserere nobis. Allons au Père, par lui, avec lui et en lui.

CHAPITRE V

L'humilité de Jésus et sa magnanimité

Discite a me quia mitis sum et humilis corde.
(MATTH., XI, 29.)

Le mystère de la Rédemption a été surtout, disions-nous, la manifestation de l'Amour de Notre-Seigneur pour nous. Or l'amour surnaturel de charité contient virtuellement toutes les vertus qui lui sont subordonnées ; il les vivifie, les inspire, et ordonne leurs actes à la fin suprême, qui est son objet propre : à Dieu à aimer par-dessus tout. Parmi ces vertus de Notre-Seigneur, il en est une, l'humilité, qu'il convient de considérer en particulier, parce que, par elle, Jésus nous guérit spécialement de l'orgueil, qui est, selon l'Écriture, le principe de tout péché : « *Initium omnis peccati est superbia* » (Eccli., x, 15).

Les philosophes de l'antiquité, qui ont longuement décrit presque toutes les vertus morales, n'ont jamais parlé de l'humilité, parce qu'ils en ont ignoré le double fondement qui se trouve dans le dogme de la *création ex nihilo* (nous avons été créés de rien) et dans celui de la *nécessité de la grâce* actuelle pour le moindre acte salutaire.

La sagesse mondaine prétend aussi assez souvent que l'humilité n'est qu'un air de vertu que se donne le faible, le pusillanime, le découragé. L'humilité, pense-t-elle, cache un manque d'intelligence, de savoir-faire et d'énergie. Selon le monde, l'homme avisé et décidé doit savoir ce qu'il vaut pour s'affirmer et s'imposer ; il n'a que faire d'une attitude

humble, qui dénoterait en lui un manque de vigueur et de dignité. On confond ainsi humilité et pusillanimité.

Or il se trouve que le Sauveur, le fort par excellence, qui a pu dire à ses disciples : « *Ayez confiance, j'ai vaincu le monde* » (Jean, xvi, 33), Jésus, vrai Dieu, Verbe fait chair, qui pouvait s'imposer à tous par l'ascendant de l'intelligence et du caractère, par sa puissance et par ses miracles, Jésus, l'homme le plus grand par l'esprit et par le cœur qui ait paru sur la terre, vient nous dire : « *Recevez mes leçons, car je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes* » (Matth., xii, 29). Dieu veut que nous apprenions cette vertu d'effacement par celui dont la grandeur dépasse toutes les grandeurs ici-bas.

C'est qu'en effet pour Notre-Seigneur l'humilité, loin d'être l'indice d'un manque d'intelligence ou d'énergie, provient au contraire d'une très haute connaissance de Dieu et s'allie à une très grande dignité. Si bien qu'un écrivain comme Pascal, voulant montrer comment Jésus est infiniment supérieur à tous les héros et à tous les génies de l'humanité, se contente d'écrire : « Il n'a point donné d'invention, il n'a point régné; mais il a été humble, patient, saint, saint à Dieu, terrible aux démons, sans aucun péché! Oh! qu'il est venu en une prodigieuse magnificence aux yeux du cœur et qui voient la Sagesse! » (*Pensées*.)

Voyons quel est le principe de l'humilité en Jésus, comment il a pratiqué cette vertu et comment elle s'unissait en lui à la magnanimité ou grandeur d'âme.

*
**

Le principe de l'humilité du Christ

L'humilité vraie, loin de provenir d'un manque de clairvoyance, de savoir-faire, dérive d'une profonde connaissance de la grandeur infinie de Dieu et du néant de la créa-

ture, qui par elle-même n'est rien. Cette double connaissance s'unifie de plus en plus, car l'infinie majesté de Dieu manifeste la fragilité de la créature, et inversement notre impuissance nous révèle par contraste la force de Dieu. Ces deux connaissances, dit sainte Catherine de Sienne, sont comme le point le plus bas et le point le plus élevé d'un cercle qui grandirait toujours. Lorsqu'on sait où se trouve le point le plus bas, on voit par contraste où se trouve aussi le point diamétralement opposé. Le cercle qui grandit toujours est le symbole de la contemplation.

L'humilité naît de la vue de l'abîme qui sépare Dieu de la créature. Le Père céleste, voulant graver profondément cette pensée dans l'âme de Catherine de Sienne, lui dit : « *Je suis Celui qui est, tu es celle qui n'est pas.* » Il avait parlé de même à Moïse.

Dieu est l'*Être même*, qui ne peut pas ne pas être, qui est de toute éternité, sans commencement, sans limite aucune, l'océan infini de l'être. Dieu est aussi la souveraine Sagesse, qui n'ignore rien de l'avenir le plus lointain, et pour laquelle il n'y a pas de mystère. Il est l'Amour même, sans aucune défaillance, impeccable. Il est la Puissance même, à laquelle rien ne résiste sans sa permission.

Par contre, la créature, si bien douée qu'elle soit, *par elle-même n'est pas*. Si un jour elle a reçu de Dieu l'existence, c'est gratuitement, parce que Dieu très librement l'a aimée, en la créant de rien. Les philosophes anciens ne se sont jamais élevés à l'idée explicite de *création ex nihilo*; ils n'ont pas pensé à la liberté absolue de l'acte créateur. Dieu aurait pu ne pas nous créer, il n'avait nullement besoin de nous, lui qui est le Bien infini et la Béatitude même.

La créature par elle-même n'est rien, et, une fois qu'elle existe, *en comparaison de Dieu elle n'est rien*. La lueur d'une bougie est encore quelque chose, si peu que ce soit, en comparaison du soleil le plus éclatant, parce que la splendeur du soleil n'est pas infinie, tandis que la créature la

plus haute n'est rien en comparaison de l'Infinité de Dieu, en comparaison de l'infinie perfection de sa sagesse et de son amour. Après la création il y a plusieurs êtres, mais il n'y a pas plus d'être, ni plus de vie, ni plus de sagesse, ni plus d'amour. De même par rapport au Très-Haut, l'ange, l'homme, le grain de poussière, sont *également infimes*, car entre toute créature et Dieu il y a toujours une infinie distance.

De plus, pour la direction de sa vie, la créature intelligente dépend de Dieu, qui lui assigne sa fin, la vie éternelle. « Que sert de gagner l'univers, si l'on vient à perdre son âme? » Et pour gagner la vie éternelle, quel est le bon chemin? Celui que la Providence divine nous a tracé de toute éternité. A nous de reconnaître humblement cette voie; il ne nous appartient pas de la déterminer nous-mêmes. C'est peut-être une voie cachée, pour nous préserver de l'orgueil et de l'oubli de Dieu. C'est peut-être une voie de souffrance plus féconde qu'aucune autre en fruits de vie. L'apostolat par la prière et la souffrance n'est pas moins fructueux que celui par la doctrine, et il féconde même ce dernier en portant à chercher la doctrine non pas seulement dans les livres, mais à la source de vie. Nous devons humblement accepter la voie, peut-être cachée et douloureuse, que le Seigneur a choisie pour nous en sa bonté, la voie qui nous est indiquée par les circonstances et par ceux que le Seigneur nous a donnés comme guides.

Enfin pour avancer sur ce chemin, qui mène à la vie éternelle, que peut la créature par elle seule? Rien. Eût-elle reçu déjà la grâce sanctifiante à un haut degré, elle ne peut faire le moindre acte salutaire, le moindre pas en avant, sans un nouveau secours actuel de Dieu; ce secours lui est offert; mais elle peut ne pas le recevoir, si elle se laisse captiver par l'attrait du plaisir ou la tentation de l'orgueil. Ceux qui voient mieux l'élévation du but à atteindre sentent mieux aussi leur fragilité. Qui l'a jamais mieux connue que

les saints? Ils se sont défiés d'eux-mêmes et ils ont mis leur confiance en Dieu.

Tel est le principe de l'humilité : la connaissance de l'infinie grandeur de Dieu et celle de notre néant. S'il en est ainsi, que fut l'humilité de Jésus?

*
**

Pour savoir ce qu'a été l'humilité du Christ, il faudrait avoir approfondi comme lui le mystère de l'acte créateur et le mystère de la grâce.

Jésus, ici-bas comme au ciel, est plus humble encore que Marie et que tous les saints, parce qu'il connaît mieux la distance infinie qui sépare toute nature créée de son Créateur, parce que mieux que personne il connaît la grandeur de Dieu et la fragilité de toute âme humaine et de tout esprit créé.

Dès ici-bas en effet Jésus avait la vision béatifique. Il voyait Dieu face à face par son intelligence humaine, éclairée d'un reflet de la splendeur du Verbe. Au lieu d'avoir besoin de raisonner comme nous et d'employer des paroles humaines pour se dire que Dieu est l'Être même, la Sagesse même, l'Amour même, Jésus voyait immédiatement l'Essence divine, la Déité. La partie la plus élevée de sa sainte âme était comme en une extase perpétuelle, captivée par la Splendeur divine. Et du même regard, très supérieur au raisonnement et à la foi, il voyait le néant de toute créature et de sa propre humanité. Comme un peintre de génie, qui distingue aussitôt une œuvre de maître d'une pâle reproduction, Jésus voyait dès ici-bas et constamment la distance infinie qui sépare l'éternité du temps.

Tandis que l'homme qui commence de son propre mouvement une œuvre humaine difficile prend souvent un air décidé et dominateur, Jésus ne pense qu'à accomplir humblement sous la direction de son Père la mission divine qu'il

a reçue : « Père, que votre volonté soit faite, et non la mienne » (Matth., xxvi, 39).

Jésus voit aussi constamment que par ses seules forces humaines il ne peut absolument rien pour atteindre la fin divine qu'il poursuit : conduire les âmes à la vie éternelle. Il est heureux de cette impuissance, parce qu'elle glorifie Dieu et montre l'élévation de la fin surnaturelle à laquelle la Providence nous destine : « *Ma doctrine n'est pas de moi, mais de celui qui m'a envoyé* » (Jean, vii, 16). « *Pater in me manens ipse facit opera : Le Père qui demeure en moi fait lui-même ces œuvres* », ces miracles qui confirment la doctrine que je vous donne en son nom (Jean, xiv, 10).

Il est un acte spécial d'humilité, qui consiste à reconnaître non seulement notre néant, mais notre misère, suite du péché. Cet acte, nécessaire à la contrition, au regret d'avoir offensé Dieu, n'a pu exister en Notre-Seigneur impeccable. Mais lui, l'innocence même, a voulu prendre sur soi toutes nos fautes, et plus que personne il a compris l'infinie gravité du péché mortel, plus que personne il en a souffert dans la mesure de son amour pour Dieu offensé et pour nos âmes. Plus que personne il a éprouvé un dégoût inexprimable devant tant de souillures accumulées, devant tant de lâchetés, d'injustices, de trahisons, de sacrilèges. Ce dégoût a été à Gethsémani jusqu'à la nausée : « Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi » (Matth., xxvi, 39).

*
**

L'union en Jésus de l'humilité et de la magnanimité

Plus qu'aucune créature, Jésus dès ici-bas, en sa sainte âme, a connu la grandeur de Dieu, l'infirmité de l'homme et la gravité du péché qu'il venait réparer. C'est pourquoi plus que personne il a été humble. Cette humilité, loin de cacher un manque d'intelligence et d'énergie, était le signe

de la contemplation la plus haute, et la condition d'une force spirituelle unique. Aussi s'unissait-elle à la plus parfaite dignité, à la *magnanimité surnaturelle* la plus haute, qui fait tendre, comme il convient, vers de grandes choses, fallût-il traverser toutes les épreuves et toutes les humiliations.

Ces deux vertus en apparence opposées, l'humilité et la magnanimité, sont *connexes*, elles se prêtent un mutuel appui comme les deux arcs d'une ogive. Elles grandissent ensemble : nul n'est profondément humble s'il n'est magnanime, et nul n'est vraiment magnanime sans une grande humilité (1).

On trouve admirablement unis dans la physionomie spirituelle du Sauveur les traits de ces deux vertus.

Rappelons-nous le portrait du magnanisme tracé par saint Thomas qui perfectionne l'esquisse d'Aristote.

Le magnanime ne cherche que les grandes choses dignes d'honneur, mais il estime que les honneurs eux-mêmes ne sont presque rien. Il ne redoute pas le mépris, s'il faut le supporter pour une grande cause. Le succès ne l'exalte pas, et l'insuccès ne peut l'abattre. Les biens extérieurs sont pour lui peu de chose, il ne s'attriste pas outre mesure de les perdre. Le magnanime donne largement à tous ce qu'il peut donner. Il est véridique et ne fait aucun cas de l'opinion dès qu'elle s'oppose à la vérité, si formidable qu'elle puisse devenir. Il est prêt à mourir pour la vérité (2).

(1) Cf. SAINT THOMAS, II^e II^{ae}, q. 129, 1, 3; q. 161, a. 1, 2, ad 3. L'humilité empêche la présomption et l'orgueil; la magnanimité nous affermit contre le découragement. L'humilité nous incline devant Dieu et devant ce qu'il y a de Dieu en notre prochain; la magnanimité nous porte à de grandes choses, à celles que le Seigneur veut que nous accomplissions, fallût-il encourir la réprobation des hommes. C'est ce qu'entrevoit le poète Alfred de Vigny, lorsqu'il disait : « L'honneur est la poésie du devoir », et qu'il écrivait *Servitude et Grandeur militaires*, en rappelant l'héroïsme souvent caché des meilleurs soldats.

(2) Cf. S. Thomas, II^e II^{ae}, q. 129, a. 1-8.

Cette grandeur d'âme, qui se trouve chez tous les saints, intimement unie à leur profonde humilité, se trouvait éminemment en Jésus (1). Et jamais il ne fut plus grand que pendant la Passion, à l'heure des dernières humiliations. Rappelons-nous sa réponse à Pilate, qui lui demande s'il est roi : « *Mon royaume n'est pas de ce monde... Tu le dis, je suis roi... Je suis né et venu dans le monde pour rendre témoignage à la vérité : quiconque est de la vérité écoute ma voix* » (Jean, xviii, 36-38).

Ces deux vertus d'humilité et de magnanimité sont toujours unies dans la vie du Sauveur.

Il a voulu naître dans la condition la plus humble, bien qu'il fût d'une race royale.

Il est le fils d'une vierge, mais il passe au jugement des hommes pour le fils du charpentier.

Jusqu'à l'âge d'environ trente ans, lui, le Verbe de Dieu, qui pouvait s'imposer à tous, ne veut connaître que la vie cachée et le métier le plus ordinaire, pour nous montrer que rien de grand ne se fait sans recueillement et humilité. Ne nous arrive-t-il pas de nous plaindre, nous, de recevoir des fonctions inférieures à nos capacités ?

Au sortir de sa vie cachée, Jésus, qui est l'innocence même, va demander à saint Jean-Baptiste le baptême de pénitence, comme s'il était pécheur. Jean s'en défend et dit : « C'est moi qui dois être baptisé par vous, et vous venez à moi ! » Jésus lui répond : « Laisse faire maintenant, car il convient que nous accomplissions ainsi toute justice », c'est-à-dire : il convient que l'Agneau de Dieu, qui efface les péchés du monde, se mette volontairement au rang des pécheurs. Alors Jean ne résista plus et, Jésus ayant été baptisé, l'Esprit de Dieu descendit sur lui sous la forme d'une

(1) Dans les saints les plus magnanimes, comme saint Paul, nous découvrons une profonde humilité, et dans les plus humbles, comme chez Vincent de Paul, une haute magnanimité.

colombe, et une voix du ciel se fit entendre : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances* » (Matth., iii, 17).

Après le baptême, Jésus veut être tenté au désert, pour être plus semblable à nous, autre preuve d'humilité ; et en même temps il nous apprend à vaincre l'esprit du mal et à répondre à ses séductions par la parole de Dieu.

Au début de son ministère, quelle est sa première parole ? « *Bienheureux les pauvres en esprit* », les humbles, et il leur promet de grandes choses : *le royaume des cieux*.

Quels apôtres choisit-il ? — Des pêcheurs sans culture, un publicain comme Matthieu, et il en fait des « *pêcheurs d'hommes* » ; rien de plus grand !

Comment les forme-t-il, lorsqu'ils se demandent quel est le premier parmi eux ? — Il fait venir un petit enfant, le place au milieu d'eux et leur dit : « *Je vous le dis en vérité, si vous ne vous convertissez pas et ne devenez semblables à ce petit enfant, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. Celui donc qui se fera humble comme ce petit enfant est le plus grand dans le royaume des cieux* » (Matth., xviii, 2-4). Voilà bien l'union de l'humilité et de la magnanimité surnaturelle, qui tend vers les grandes choses qui ne s'obtiennent que par la grâce de Dieu à demander humblement chaque jour. Comme le disait un grand écrivain catholique, E. Hello, « il est temps de devenir humble, car il est temps de devenir fier » ou magnanime, au sens voulu par Dieu.

Ces deux vertus s'unissent encore en ce que Jésus dit à ses apôtres le jour du Jeudi saint, en leur lavant les pieds, marque suprême d'humilité : « *Vous m'appellez le Maître et le Seigneur, et vous dites bien, car je le suis. Si donc moi, le Seigneur et le Maître, je vous ai lavé les pieds, vous devez aussi vous laver les pieds les uns aux autres... Le serviteur n'est pas plus grand que son maître, ni l'apôtre plus grand que celui qui l'a envoyé* » (Jean, xiii, 13).

Sa gloire et l'un des signes de sa mission est *d'évangéliser les pauvres*. Il se laisse approcher par les publicains, par Madeleine la pécheresse, et fait d'elle une grande sainte.

S'il entre triomphalement à Jérusalem, c'est monté sur une ânesse et contredit par les pharisiens. Il permit cette contradiction; ne nous irritons pas de celles que nous rencontrons.

La Passion est l'heure des humiliations suprêmes acceptées pour notre salut, pour nous guérir de notre orgueil. On préfère Barabbas, le rebut du peuple, au Verbe de Dieu fait chair. On ricane devant le Sauveur, on le soufflette, on lui crache à la figure, on l'insulte jusqu'à son dernier soupir sur la croix. Mais sa grandeur éclate aux yeux du centurion qui ne peut s'empêcher de dire : « *Cet homme était vraiment le fils de Dieu* » (Matth., xxviii, 54).

Jamais humilité plus profonde ne fut si intimement unie à une magnanimité plus haute.

C'est ce qui fait dire à saint Paul aux Philippiciens, II, 6 : « Ayez en vous les mêmes sentiments dont était animé le Christ Jésus : bien qu'il fût dans la condition de Dieu, il n'a pas retenu avidement son égalité avec Dieu; mais *il s'est anéanti lui-même*, en prenant la condition d'esclave, en se rendant semblable aux hommes...; *il s'est abaissé lui-même, se faisant obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix. C'est pourquoi Dieu l'a souverainement élevé, et lui a donné le nom qui est au-dessus de tout nom*, afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse dans les cieux, sur la terre et dans les enfers, et que toute langue confesse, à la gloire de Dieu le Père, que Jésus-Christ est Seigneur. » Humilité et magnanimité, abaissement et grandeur toute surnaturelle, ces deux notes se retrouveront, bien que dans une tonalité moindre, chez tous les saints.

De même l'Eglise est constamment humiliée, elle a l'air d'une vaincue, tout en étant toujours victorieuse.

Il faut que certaines âmes intérieures aient part plus par-

ticulièrement à ces humiliations de l'Eglise et travaillent au salut des pécheurs, en ayant constamment l'air d'échouer. C'est le chemin du pur amour.

Certaines œuvres sont et seront toujours une source d'humiliations et de grâces pour ceux qui s'en occupent. Ils ne doivent pas se plaindre, si les choses, tout en ayant l'air de ne pas réussir, vont bien aux yeux du Seigneur; si Lui-même a mis sa main sur ces œuvres et accepte l'oblation réparatrice qui par elles lui est offerte chaque jour. Saint Philippe de Neri disait : « Je vous remercie, ô mon Dieu, de ce que les choses ne vont pas comme je voudrais. »

Ces humiliations et ces souffrances sont bonnes; et si toutes les consolations de la terre arrivaient alors, elles ne consoleraient pas; le Seigneur ne le veut pas, car il y a une certaine dose de souffrance que nous devons porter, et si on nous l'enlevait, on nous enlèverait la meilleure part.

Nous nous plaignons parfois de l'infériorité de notre condition et nous désirons une grandeur d'apparence; Dieu nous aime beaucoup plus que nous ne pensons; il nous a déjà donné de très grandes choses par le baptême, par l'absolution, par la communion, il nous a donné déjà des biens infiniment supérieurs à ceux que nous avons la sottise de désirer, et il nous en promet de plus grands encore : le voir pour l'éternité comme il se voit, et l'aimer comme il s'aime.

CHAPITRE VI

La Prière du Sauveur

Pour pénétrer davantage dans la sainte âme du Sauveur et dans le mystère de la Rédemption, il convient de parler de la prière du Christ. Nous sentons, aux moments surtout où nous sommes éprouvés, le besoin de prier, puisqu'il nous a été dit : « *Demandez, et vous recevrez ; frappez, et l'on vous ouvrira.* » Mais nous sentons aussi que trop souvent nos prières ne sont guère dignes d'être exaucées, comme il est écrit dans le *Dies irae* : « *Preces meae non sunt dignae ; sed tu bonus fac benigne...* Mes prières ne sont pas dignes ; mais vous, qui êtes bon, faites grâce... » Nos prières souvent n'ont pas l'humilité, la confiance, la persévérance qu'il faudrait, elles restent superficielles et ne sont pas assez un cri du fond de l'âme. Aussi nous sentons le besoin de nous appuyer sur une prière plus profonde, plus forte que la nôtre ; nous demandons aux saints, à la sainte Vierge, d'intercéder pour nous ; nous éprouvons surtout le besoin de nous appuyer sur la grande prière du Christ, comme le fait l'Église à la fin de chacune des oraisons de la messe : *per Christum Dominum nostrum*. Et de fait c'est cette grande prière du Christ qui continue dans l'Église jusqu'à la fin des temps, chaque jour à la sainte messe et dans l'office liturgique.

Voyons comment Jésus a prié sur la terre, et si sa prière continue au ciel.

*
***Comment Jésus a-t-il prié sur la terre ?*

On lit en saint Luc (vi, 12) que, avant de choisir les douze apôtres, « Jésus se retira sur la montagne pour prier et y passa toute la nuit à prier Dieu ». Un peu plus haut, dans le même Évangile (v, 16), il est dit qu'il se retirait dans le même but au désert. Nous connaissons tous sa prière sacerdotale après la Cène, rapportée par saint Jean (ch. xvii), et celle qu'il fit au jardin des Oliviers : « Mon Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi ; cependant que votre volonté soit faite, et non la mienne (1). » Un peu plus tard il implore son Père pour ses bourreaux. Et son dernier soupir est une prière d'adoration, de supplication pour nous, de réparation et d'action de grâces.

Il est certain que Jésus a prié, non pas comme Dieu, mais comme homme, car la prière est une élévation de l'âme vers Dieu et l'expression d'un désir que nous lui demandons d'exaucer. Jésus comme homme savait que la Providence divine avait ordonné de toute éternité que certaines grâces ne seraient obtenues que par sa prière ; il savait qu'il obtiendrait ainsi la conversion de Madeleine, celle du bon larron, celle du centurion. Il convenait aussi qu'il priât pour nous donner l'exemple de la prière humble, filiale, confiante, persévérante, lui qui nous a dit : « *Oportet semper orare* : Il faut toujours prier, sans jamais se lasser », comme on respire incessamment (Luc, xviii, 1). Quand il nous a enseigné à dire le *Pater*, il le disait avec nous et pour nous, en nous rappelant ainsi que Dieu est l'auteur de tout bien.

Quelles furent les grandes intentions de sa prière ? A-t-il prié pour lui-même ? — Il le fit certainement à Gethsémani,

(1) *Matth.*, xxvi, 39.

en disant, prosterné la face contre terre : « *Mon Père, s'il est possible, que ce calice passe loin de moi ! Cependant, non pas comme je veux, mais comme vous voulez* (1) » ; c'est-à-dire : non pas comme le désire ma sensibilité et l'inclination de la nature, à laquelle la mort, surtout une pareille mort, répugne ; mais comme vous voulez. C'est la prière de supplication, qui exprime un désir conditionnel, « *s'il est possible* », désir dominé par la pleine conformité de la volonté libre à la volonté divine. « *Mon Père, si ce calice ne peut passer sans que je le boive, que votre volonté soit faite* (2). »

Notre-Seigneur, qui avait annoncé plusieurs fois qu'il serait mis à mort et qu'il ressusciterait (3), savait bien que *cette prière conditionnelle* ne serait pas exaucée ; mais il la fit pour montrer qu'il était vraiment homme, et qu'il nous est permis d'exprimer la douleur que ressent notre nature, tout en conformant notre volonté à celle de Dieu.

Mais ce que Jésus a demandé d'une façon non pas conditionnelle, mais absolue, il l'obtint toujours. *La prière, qui était en lui l'expression de sa volonté humaine délibérée et absolue, fut toujours exaucée* (4). Il demandait ainsi ce qui était manifestement à ses yeux dans le sens des intentions divines, ce qu'il était inspiré à demander fermement : les grâces qui selon le plan de la Providence devaient être obtenues par son intercession. C'est ainsi que nous croyons tous à l'infaillible efficacité de la prière qu'il fit pour Pierre, lorsqu'il lui dit avant la Passion : « Simon, Simon, voici que Satan vous a réclamés pour vous cribler comme le froment ; *mais j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille point ; et toi, quand tu seras converti, affermis tes frères* (5). » Et de fait, après sa faute, que Jésus lui prédit alors, Pierre fut converti par une grâce très forte, que lui obtint la prière du

(1) *Matth.*, xxvi, 39. — (2) *Ibid.*, 42. — (3) *Matth.*, xvi, 21. — (4) Cf. SAINT THOMAS, III^e, q. 21, a. 4. — (5) *Luc*, xxii, 32.

Christ et qui le conduisit jusqu'au martyre. Personne n'en doute dans l'Eglise, c'est toujours en vertu de cette même prière du Christ que le successeur de Pierre affermit ses frères dans la foi.

Les disciples connaissaient cette puissance de l'oraison du Sauveur.

Après la mort de Lazare, sa sœur Marthe dit à Jésus : « Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort. Mais maintenant encore, je sais que tout ce que vous demanderez à Dieu, Dieu vous l'accordera. » Jésus lui dit : « Votre frère ressuscitera... Je suis la résurrection et la vie » (*Jean*, xi, 21). Au moment de la résurrection de Lazare, Jésus leva les yeux au ciel et dit : « Père, je vous rends grâces de ce que vous m'avez exaucé. *Pour moi, je savais que vous m'exaucez toujours* » (*ibid.*, xi, 42). Saint Paul écrit dans l'Épître aux Hébreux, v, 7 : « *Jésus a été exaucé à cause de sa piété* et, maintenant arrivé au terme de sa course, il sauve à jamais tous ceux qui lui obéissent. » En cela sa prière est exaucée tous les jours et le sera jusqu'à la fin du monde (1).

*
**

Comment a-t-il prié ici-bas pour ses Apôtres et pour l'Eglise ?

Nous le voyons dans la prière sacerdotale rapportée au chapitre xvii de l'Évangile de saint Jean, après la Cène, juste avant la Passion.

Elle commence par ces mots : « *Père, l'heure est venue,*

(1) Cette distinction de la prière conditionnelle et de la prière inconditionnelle s'applique aussi, toute proportion gardée, à nous. C'est ainsi que nous devons demander de façon inconditionnelle les grâces manifestement nécessaires à notre salut, et de façon conditionnelle les biens temporels dans la mesure où ils sont utiles à notre salut.

glorifiez votre Fils, afin que votre Fils vous glorifie. » Comment celui qui est doux et humble de cœur demande-t-il ainsi d'être glorifié? — Il le demande, au moment des dernières humiliations, *afin de glorifier son Père*, par sa mort, par ses humiliations mêmes, qui, acceptées par amour, lui donneront la victoire sur le péché et sur le démon.

Cette prière demande le rayonnement de la gloire de Dieu ; elle est exaucée pendant la Passion, car jamais Jésus ne fut plus grand qu'à cette heure suprême ; elle est exaucée par la conversion du bon larron, par celle du centurion, par la résurrection glorieuse, plus tard par la conversion du monde à l'Évangile.

Jésus continue sa prière sacerdotale en suppliant son Père de garder ses Apôtres : *« Père saint, gardez dans votre nom ceux que vous m'avez donnés, afin qu'ils ne fassent qu'un comme nous.* Lorsque j'étais avec eux, je les conservais dans votre nom. J'ai gardé ceux que vous m'avez donnés, et pas un d'eux ne s'est perdu, hormis le fils de perdition, afin que l'Écriture fût accomplie. Maintenant je vais à vous et je fais cette prière... afin qu'ils aient la plénitude de ma joie... Je ne vous demande pas de les ôter du monde, mais de les garder du mal... Sanctifiez-les dans la vérité... Je me sacrifie moi-même pour eux, afin qu'eux aussi soient sanctifiés en vérité. »

Jésus prévoit le grand abattement dans lequel vont tomber ses disciples dans quelques heures, pendant la Passion ; mais sa prière les soutiendra ; elle sera exaucée ; elle leur obtiendra la force pour être fidèles jusqu'au martyre.

Jésus prévoit aussi les grandes persécutions qui vont venir ; il les a déjà annoncées : *« Vous serez livrés même par vos parents, par vos frères, par vos proches et par vos amis, et ils feront mourir plusieurs d'entre vous. Vous serez en haine à tous à cause de mon nom. Cependant pas un cheveu de votre tête ne se perdra : par votre constance, vous sauverez vos âmes »* (Luc, xxi, 16).

Dans la prière sacerdotale, Jésus supplie encore son Père pour tous ceux qui par la prédication des apôtres et de leurs successeurs croiront en lui, *« pour que tous ils soient un, dit-il, comme vous, mon Père, vous êtes en moi et moi en vous... et que le monde connaisse que vous m'avez envoyé, et que vous les avez aimés, comme vous m'avez aimé »*.

Jésus demande ainsi pour son Église deux choses : l'unité ici-bas et la vision de gloire dans le ciel.

Il demande que la multitude des croyants ne fasse qu'un cœur et qu'une âme. C'est ce qui se réalisera dans l'Église naissante, comme le disent les Actes des Apôtres, iv, 32. Il demande que l'Église, malgré la diversité des races, des langues, des mœurs, des institutions humaines, apparaisse comme un miracle moral permanent, par l'unité de foi, de culte, d'espérance, de charité, de hiérarchie. Cela se réalise dans l'Église, surtout dans les plus saintes âmes de chaque génération, à quelque nation qu'elles appartiennent. Si nous constatons dans l'Église l'humaine faiblesse, il y a aussi toujours en elle de très saintes âmes dont le grand esprit de foi, de confiance et d'amour, est, en chaque génération, la réalisation du désir exprimé par Notre-Seigneur.

Enfin pour l'Église, il demande la gloire du ciel : *« Père, ceux que vous m'avez donnés, je veux que là où je suis, ils y soient avec moi, afin qu'ils voient la gloire que vous m'avez donnée... afin que l'amour dont vous m'avez aimé soit en eux et que je sois aussi en eux »* (Jean, xvii, 24-26).

Jésus veut que nous soyons les membres de son corps mystique et que, après avoir participé ici-bas à sa vie cachée et dans une mesure à sa vie douloureuse, nous participions à sa vie glorieuse dans l'éternité.

*
**

Le Sauveur continue-t-il au ciel de prier pour nous ?

Saint Paul écrit aux Romains, VIII, 34 : « *Le Christ ressuscité est à la droite de Dieu et il intercède pour nous*. Qui nous séparera de l'amour du Christ ? » de celui qu'il a pour nous et qui suscite en nous un amour réciproque ?

Dans l'Épître aux Hébreux, VII, 25, le grand Apôtre dit aussi : « Jésus, parce qu'il demeure éternellement, possède un sacerdoce qui ne se transmet point. De là vient aussi qu'il peut sauver parfaitement ceux qui s'approchent de Dieu par lui, puisqu'il est toujours vivant pour intercéder pour nous. »

Jésus lui-même nous a assuré, avant de nous quitter, qu'il prierait pour nous, quand il a dit : « Si vous m'aimez, gardez mes commandements, et moi je prierai le Père, et il vous donnera un autre Consolateur, pour qu'il demeure toujours avec vous » (Jean, XIV, 16).

Certains théologiens (1) ont dit que Jésus au ciel ne prie plus à proprement parler pour nous, mais qu'il montre seulement à son Père son humanité et ses plaies glorieuses, signes de ses mérites passés.

Aux yeux de beaucoup d'autres théologiens (2), qui se réclament de saint Augustin et de saint Thomas, cette manière de voir atténue sans motif les paroles inspirées que nous venons de rapporter. Lorsque saint Paul dit que *le Christ toujours vivant ne cesse d'intercéder pour nous*, il n'y a aucune raison de dire que ce n'est plus une prière proprement dite. Si Notre-Seigneur continue à demander que ses mérites passés soient appliqués à telle et telle âme, il n'y a

(1) Medina et Vasquez.

(2) Cf. Gonet, de *Incarnatione*, disp. XXII, a. 2, item Salmanticens, Billuart, Tolet, Suarez, etc.

là aucune imperfection pour lui; c'est au contraire une nouvelle expression de son amour pour nous (1).

Il est certain que la Vierge et les saints au ciel prient pour nous; en disant les litanies, nous leur demandons d'intercéder en notre faveur. Et à ce sujet saint Thomas (2) remarque : « Comme la prière pour les autres vient de la charité, plus les saints qui sont dans la patrie ont une charité parfaite, plus ils prient pour nous, pour nous aider dans notre voyage; et plus ils sont unis à Dieu, plus leur prière est efficace... C'est pourquoi il est dit du Christ dans l'Épître aux Hébreux, VII, 25, que, « toujours vivant, il ne cesse d'intercéder pour nous ».

Saint Ambroise dit aussi in *Epist. ad Rom.*, VIII, 34 : « *Semper causas nostras agit apud Patrem, cujus postulatio contemni non potest* : Il plaide toujours notre cause devant son Père, et sa prière ne peut être méprisée. »

Saint Augustin parle de même in *Psalm. 85* : « *Et modo orat pro nobis; ut Sacerdos noster, orat pro nobis; ut caput*

(1) Saint Thomas dit in *Epistolam ad Hebraeos*, VII, 25, à propos de ce texte : *Semper vivens...* : « *Aliter enim sacerdotium ejus finiretur... Excellentiam pietatis ostendit, quia dicit : Ad interpellandum pro nobis, quia licet sit ita potens, ita altus, tamen cum hoc est pius, quia interpellat pro nobis. Advocatum habemus apud Patrem, Jesum Christum* (I Joan., II, 1). Interpellat autem pro nobis, primo humanitatem suam, quam pro nobis assumpsit, repraesentando. Item sanctissimae animae suae desiderium, quod de salute nostra habuit exprimendo, cum quo interpellat pro nobis. »

Saint Thomas dit encore in *Epist. ad Romanos*, VIII, 34, à propos de ce texte : « *Jesus, qui est ad dexteram Dei, qui etiam interpellat pro nobis* » : « *Nunc autem ejus interpellatio pro nobis est voluntas ipsius de nostra salute : Volo ut ubi sum ego, et illi sint mecum* (Joan., XVII, 24). »

Voir encore in *IV Sent., dist. 15, q. 4, a. 6, q. 2, ad 1* : « *Christus, in quantum homo, orat pro nobis; sed ideo non dicimus : Christe ora pro nobis, quia Christus supponit suppositum aeternum, cujus non est orare, sed adjuvare; et ideo dicimus : Christe audi nos vel miserere nobis, et in hoc etiam evitamus haeresim Arii et Nestorii.* »

(2) II^a II^{ae}, q. 83, a. 11.

nostrum, orat pro nobis; ut Deus noster, oratur pro nobis : Maintenant encore il prie pour nous, en tant qu'il est notre Prêtre et notre chef; et, en tant que Dieu, il est prié pour nous. » Saint Grégoire le Grand s'exprime de même in *V^m Psalm. pœnitent.* : « *Quotidie orat Christus pro Ecclesia.* » Il reste toujours notre avocat et notre médiateur (I Joan., II, 1).

Sans doute Jésus au ciel ne prie plus comme il le fit au jardin des Oliviers, prosterné et accablé de tristesse; l'holocauste parfait a été offert. Mais il continue de demander que les fruits nous en soient appliqués au moment opportun, surtout à l'heure de la mort (1).

Si, dans les litanies, nous ne disons pas : *Christe, ora pro nobis*, mais : *Christe, miserere nobis; Christe, exaudi nos*; c'est pour rappeler que Jésus n'est pas seulement homme, mais qu'il est Dieu, et en nous adressant à sa divine Personne, c'est à Dieu même que nous nous adressons, le priant de nous exaucer (2).

(1) Comme le dit Gonet, *de Incarnatione*, disp. 22, a. 2, rien n'empêche que le Christ même au ciel prie pour nous, au sens propre de ce mot. S'il ne pouvait prier pour nous, parce qu'il est Dieu, il n'aurait pas pu le faire sur la terre; s'il ne le pouvait pas, parce qu'il est bienheureux, la bienheureuse Vierge Marie ne le pourrait pas non plus. Il convient au contraire qu'il fasse cet acte de religion, pour honorer Dieu et nous obtenir ce qui convient à notre salut, par l'application de ses mérites passés.

Jésus reste prêtre pour l'éternité, et une des principales fonctions du prêtre est de prier pour le peuple qui lui est confié.

Il ne prie pas par indigence, mais pour que la surabondante rédemption déjà accomplie nous soit appliquée. Les mérites infinis du Christ n'empêchent pas la Vierge et les saints de prier pour que les fruits de la Passion nous soient appliqués; ils n'empêchent pas non plus le Christ de continuer à prier pour nous.

Sans doute Jésus, arrivé au terme de sa course, ne mérite plus; et donc sa prière, comme celle des saints et de Marie, n'est plus méritoire (le temps du mérite est passé), mais elle est très digne d'être exaucée.

Item SALMANTICENSIS, *de Incarnatione: de Oratione Christi.*

(2) Cf. S. THOMAS, IV, dist. 15, q. 4, a. 6, q^a 2^a, ad 1.

Du reste, il est absolument certain que la prière d'adoration et d'action de grâces est toujours vivante au cœur du Christ glorieux, elle est comme l'âme du saint sacrifice de la messe. Bien plus, cette prière d'adoration et d'action de grâces durera éternellement, même lorsque la dernière messe sera dite. C'est ce qui est dit tous les jours dans la Préface : « *Vere dignum et justum est ... nos tibi semper et ubique gratias agere : Domine sancte, Pater omnipotens, aeternus Deus, per Christum Dominum nostrum* : Il est vraiment digne et juste, équitable et salutaire, de vous rendre grâces en tout temps..., Seigneur saint, Père tout-puissant..., par le Christ, Notre-Seigneur. C'est par lui que les Anges louent votre Majesté, que les Dominations vous adorent... »

Ce culte d'adoration et d'action de grâces durera toute l'éternité, alors même que la prière de demande aura cessé avec la dernière messe à la fin du monde.

Quelle consolation de penser que « le Christ toujours vivant ne cesse d'intercéder pour nous », que cette prière et cette oblation est comme l'âme du saint sacrifice de la messe, et que nous pouvons toujours y unir la nôtre ! Notre prière manque souvent de l'humilité, de la confiance, de la persévérance qu'il faudrait; appuyons-la sur celle du Christ; demandons-lui de nous inspirer de prier comme il convient, dans le sens des intentions divines, de faire jaillir la prière de nos cœurs et de la présenter à son Père, pour que nous soyons un avec lui pour l'éternité. Demandons-lui ainsi, pour nous et pour les mourants, la grâce des grâces, celle de la bonne mort ou de la persévérance finale, qui est le prélude de la vie du ciel.

CHAPITRE VII

Le Sacerdoce du Christ

La prière sacerdotale du Sauveur, dont nous venons de parler, ne se peut bien entendre si l'on ne considère pas le sacerdoce du Christ en lui-même. Il faut rappeler sur ce point l'enseignement que nous donne saint Paul dans l'Épître aux Hébreux, ce qu'ensuite nous en dit l'Eglise dans ses Conciles, et ce qu'ajoute la théologie pour nous aider à pénétrer le sens et la portée de cet enseignement, si fécond au point de vue spirituel.

**

Le témoignage de saint Paul

L'Épître aux Hébreux nous montre toute la grandeur du Sacerdoce du Christ à la lumière des idées énoncées par saint Paul dans les Épîtres aux Romains, aux Corinthiens, à Timothée sur le Christ rédempteur, Médiateur universel, Tête de l'Eglise, et sur la nécessité de la foi au Christ pour être sauvé : « Il y a un seul Dieu et aussi un seul médiateur entre Dieu et les hommes, le Christ Jésus fait homme, qui s'est donné lui-même en rançon pour tous » (I Tim., II, 5).

La première partie de l'Épître aux Hébreux a pour but de montrer la supériorité du sacerdoce de Jésus-Christ, médiateur de la nouvelle alliance, sur tous les organes dont Dieu s'est servi dans l'Ancien Testament pour se manifester aux hommes. Jésus, en sa qualité de Fils de Dieu, y est déclaré

supérieur à tous les prêtres de l'ancienne Loi, à tous les prophètes qui l'ont annoncé, supérieur à Moïse, supérieur même aux anges, qui ne sont que les serviteurs de Dieu, tandis que Jésus est Fils de Dieu par origine et par nature, Créateur et maître de toutes choses (1).

« *Tel est, dit saint Paul, le grand prêtre qu'il nous fallait, saint, innocent, sans tache, séparé des pécheurs, et élevé au-dessus des cieux*; qui n'a pas besoin, comme les grands prêtres (de l'ancienne Loi), d'offrir chaque jour des sacrifices d'abord pour ses propres péchés, ensuite pour ceux du peuple. *Il a offert son sacrifice une fois pour toutes en s'offrant lui-même* (2) », en s'offrant non pas pour lui-même, mais pour tous les pécheurs, pour tous les hommes.

Saint Paul, pour éclairer les Juifs récemment convertis et teniés parfois de revenir aux rites du sacerdoce lévitique, leur montre que les rites, les offrandes et les sacrifices du culte mosaïque étaient sans doute multiples, variés, que plusieurs s'accompagnaient d'une grande magnificence extérieure, mais qu'ils restaient inefficaces par eux-mêmes et n'étaient que la figure d'un grand sacrifice à venir, qui lui devait s'accomplir, non plus dans la magnificence extérieure, mais dans le plus parfait dénuement sur le Golgotha.

« Le Christ ayant paru, dit-il, comme le grand prêtre des biens à venir, ... ce n'est pas avec le sang des boucs et des taureaux, mais *avec son propre sang, qu'il est entré une fois pour toutes dans le Saint des saints, après avoir acquis une rédemption éternelle*. ... Si le sang des boucs et des taureaux (offert à Dieu) purifiait en quelque manière les pécheurs, combien plus *le sang du Christ*, qui, par l'Esprit-Saint, s'est offert lui-même sans tache à Dieu, *purifiera-t-il notre conscience des œuvres mortes pour servir le Dieu vivant* ! (3) »
Telle est l'efficacité, la valeur infinie du sacrifice du Christ.

(1) *Hebr.*, I, 5, 13; II, 18; IV, 12; VII, 24. — (2) *Ibid.*, VII, 26, 27.
(3) *Hebr.*, IX, 11-14.

Enfin, tandis que les grands prêtres de l'ancienne Loi se succédaient, fauchés par la mort, « Lui, le Christ, demeure éternellement, et il possède un sacerdoce qui ne se transmet point. De là vient qu'il peut sauver parfaitement ceux qui s'approchent de Dieu par lui, puisqu'il est *toujours vivant pour intercéder pour nous* (1) ». C'est lui qui reste le prêtre principal du sacrifice eucharistique, mémorial de la Passion, qui sera offert jusqu'à la fin du monde.

Cette haute doctrine sur le sacerdoce du Christ a été nettement formulée par l'Eglise au Concile de Trente qui nous dit, session XXII, cap. 1 : « Parce que l'œuvre de la rédemption ne pouvait être accomplie sous l'Ancien Testament, à cause de la faiblesse du sacerdoce lévitique, il fallut, selon la miséricorde de Dieu le Père, qu'un autre prêtre... surgît, Jésus-Christ Notre-Seigneur, qui pût conduire au salut et à la perfection tous ceux qui devaient être sanctifiés. Lui-même, notre Dieu et Seigneur, devant s'offrir une fois pour toutes à son Père sur l'autel de la croix pour notre rédemption, ... à la dernière Cène a laissé à l'Eglise son épouse un sacrifice visible, qui rappelle jusqu'à la fin des temps le sacrifice sanglant de la croix, et nous en applique les fruits. »

*
**

*Le sacerdoce du Christ est le plus parfait
qui se puisse concevoir*

Appuyés sur le témoignage de saint Paul, saint Augustin (2), et l'ensemble des théologiens, particulièrement saint Albert le Grand (3) et saint Thomas (4), ont montré que le

(1) *Hebr.*, VII, 24-25.

(2) *De Trinitate*, I, IV, c. 14.

(3) *De Eucharistia*, dist. V, c. 3, éd. Borgnet, t. 38, p. 347.

(4) *Summa Theologica*, III^a, q. 22, a. 1, 2, 3, 4; q. 48, a. 3; q. 50, a. 4, ad 3^m; q. 83, a. 1, ad 3.

sacerdoce du Christ est le plus parfait qui se puisse concevoir.

La raison qu'ils en donnent est aussi simple que profonde, elle dérive de la définition même du sacerdoce donnée par saint Paul (*Hébr.*, v, 1) lorsqu'il dit : « Tout grand prêtre, pris parmi les hommes, est établi pour les hommes en ce qui regarde le culte de Dieu, afin d'offrir des oblations et des sacrifices pour les péchés. » L'office propre du prêtre est d'être, comme l'explique saint Thomas (1), un *médiateur* entre Dieu et les hommes, pour offrir à Dieu les prières du peuple, surtout le sacrifice, qui est l'acte le plus parfait de la vertu de religion, pour donner aussi au peuple les choses divines (*sacerdos = sacra dans*) : par la prédication, la lumière de la vérité, et, par les sacrements, la grâce nécessaire à l'accomplissement de la loi de Dieu.

Cette double médiation ascendante et descendante s'accomplit surtout par le sacrifice, l'action sacrée par excellence : la médiation ascendante par l'oblation du sacrifice d'une victime; la médiation descendante par le don fait aux fidèles d'une partie de la victime offerte, pour qu'ils communient ainsi au Seigneur.

L'oblation et l'immolation extérieures de la victime doivent exprimer sensiblement l'oblation intérieure du prêtre, son adoration, sa supplication, les sentiments de son « cœur contrit et humilié (2) » et aussi son action de grâces. Ainsi par le sacrifice, acte extérieur et public de la vertu de religion, s'élèvent vers Dieu l'adoration, la supplication, la réparation et l'action de grâces du peuple entier, qui s'unit au prêtre, pour ne faire en quelque sorte qu'une âme avec lui.

Que s'ensuit-il au sujet de la perfection du sacerdoce et particulièrement pour le sacerdoce du Christ ?

Il s'ensuit, comme l'a montré saint Augustin (3), que le sacerdoce est d'autant plus parfait que le prêtre, médiateur

(1) III^a, q. 22, a. 1. — (2) Psaume L, 19. — (3) *Loc. cit.*

entre Dieu et les hommes, *est plus uni à Dieu, plus uni par l'oblation et l'immolation intérieures à la victime offerte, et plus uni aux hommes pour qui elle est offerte.*

Il est clair en effet que *plus le prêtre sera uni à Dieu, ou sera saint*, plus le sacrifice, acte principal de son sacerdoce, sera parfait, puisque le prêtre, en sa qualité de médiateur, doit suppléer par sa sainteté à l'imperfection de l'adoration, de la gratitude, de la réparation et de la supplication du peuple.

De même *plus le prêtre et la victime seront unis*, plus le sacrifice sera parfait, puisque l'oblation et l'immolation extérieures de la victime ne sont que le signe de l'oblation et de l'immolation du cœur du prêtre, qui accomplit ainsi le plus grand acte de la vertu de religion. *Plus aussi la victime sera pure, précieuse et entièrement consumée* en l'honneur de Dieu, plus le sacrifice sera parfait. C'est ainsi que l'holocauste était le plus parfait des sacrifices de l'ancienne Loi : toute la victime y était consumée en l'honneur de Dieu, pour signifier que l'homme doit s'offrir à lui tout entier.

Enfin *plus le prêtre et le peuple sont unis*, plus le sacrifice est parfait, car le prêtre doit réunir toutes les adorations, demandes, réparations et actions de grâces des fidèles en une élévation vers Dieu, qui soit comme l'âme du peuple entier. Par suite, plus le peuple ainsi uni au prêtre sera nombreux, plus grand sera l'hommage, le culte d'adoration, et plus les effets du sacrifice seront universels ou étendus.

*
**

Il suffit de considérer le sacerdoce du Sauveur à la lumière de ces principes pour voir aussitôt qu'il est le plus grand qui se puisse concevoir.

Le Christ Jésus est prêtre, non pas comme Dieu, mais comme homme, car le médiateur doit être un intermédiaire entre Dieu et les hommes, et à ce titre inférieur à Dieu.

Cependant, nul ne peut être plus *uni à Dieu* que la sainte âme du Christ. Nous avons vu que *sa sainteté fut innée, substantielle et incréée* (1). Jésus n'est pas seulement absolument pur de toute faute originelle et personnelle et de toute imperfection, il est la *Sainteté même*. Il est le Verbe de Dieu fait chair. Son humanité est sanctifiée tout d'abord par l'union personnelle au Verbe, par le Verbe même qui la possède intimement et pour toujours. C'est pourquoi les actions sacerdotales de Jésus, qui procèdent de son intelligence et de sa volonté humaines, avaient ici-bas une valeur méritoire et satisfactoire infinie, qu'elles puisaient dans la personnalité divine du Fils de Dieu. Et c'est encore le Verbe fait chair qui, par son âme humaine, « ne cesse d'intercéder pour nous » (Hébreux, VII, 25).

On ne peut concevoir un prêtre qui soit plus intimement et indissolublement uni à Dieu, plus saint. En outre Notre-Seigneur, en tant que tête de l'Eglise, a reçu *la plénitude de la grâce créée*, qui doit déborder sur nous, et *un pouvoir d'excellence pour instituer les sacrements*, leur donner la force de produire et d'augmenter la vie divine, *pour instituer aussi un sacerdoce indéfectible* jusqu'à la fin du monde, sacerdoce qui est une participation du sien (2).

« Il est l'agneau de Dieu qui efface les péchés du monde (3) » par son sacrifice parfait. Si le péché continue, ce n'est pas parce que la vertu de ce sacrifice est insuffisante comme celle des sacrifices de l'ancienne Loi, mais parce que les hommes souvent ne veulent pas en recevoir les fruits. On ne peut concevoir un prêtre plus saint.

*
**

Le sacerdoce du Christ ne peut en outre être plus parfait, à raison de *l'union du Prêtre et de la Victime, et de la di-*

(1) Cf. I^{re} Partie, ch. X. — (2) Cf. SAINT THOMAS, q. 64, a. 4, et Supplément, q. 35, a. 2. — (3) Joan., I, 29.

gnité de celle-ci. Jésus ne pouvait offrir à son Père pour nous d'autre victime que lui-même. Figure du Christ, le petit Isaac s'était laissé offrir en sacrifice ; Jésus s'offre lui-même, lorsqu'on le crucifie : « C'est pour cela, a-t-il dit, que mon Père m'aime : parce que je donne ma vie pour la reprendre. Personne ne me la ravit, mais je la donne de moi-même : j'ai le pouvoir de la donner et de la reprendre ; tel est l'ordre que j'ai reçu de mon Père » (Jean, x, 18).

Nous sommes tellement habitués à cette idée que nous ne pouvons nous représenter Notre-Seigneur immolant seulement un agneau distinct de lui, ou une colombe. Il est lui-même la victime.

Cette victime très pure a une valeur infinie, car c'est le corps du Verbe de Dieu, qui, déchiré, cloué sur la croix, répand tout son sang. L'union du Prêtre et de la Victime ne peut être plus parfaite, puisque Jésus est victime jusque dans son âme, toute plongée dans la douleur et dans l'universel abandon : « *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ?* » C'est la complète immolation, le parfait holocauste en réparation de l'orgueil de la vie, de la concupiscence de la chair et de celle des yeux. Le Prêtre et la Victime ne peuvent pas être plus parfaitement unis qu'en Notre-Seigneur immolé pour nous.

*
**

Enfin l'union du Prêtre et du peuple fidèle ne peut pas être plus étroite. Jésus est tête du corps mystique dont nous sommes les membres. De lui à nous découlent incessamment les fruits du sacrifice de la croix, la vie de la grâce. En même temps par lui, au moment de la Messe qui perpétue en substance le sacrifice de la croix, nos prières montent vers Dieu unies à la sienne.

C'est surtout à la Messe, au moment de la consécration et à celui de la communion, que se vérifient les paroles de saint

Paul : « Le Christ est le chef de l'Eglise, son corps, dont il est le Sauveur (1). » « Vous êtes le corps du Christ et vous êtes ses membres, chacun pour sa part (2). » « Continuons à croître à tous égards dans la charité en union avec celui qui est le chef, le Christ (3). » Le Sauveur est ainsi le Prêtre de l'humanité tout entière, car « il est mort pour tous les hommes (4) » de tous les lieux et de tous les temps, et tous peuvent lui être incorporés progressivement dans la suite des générations humaines et demeurer les membres de son corps mystique pour l'éternité.

Il a ainsi satisfait et mérité pour tous les hommes, il continue de prier pour nous, et sa sainte humanité comme l'instrument toujours uni à sa divinité nous communique toutes les grâces que nous recevons. L'influx vital de la grâce passe ainsi constamment de Lui à nous (5).

On ne saurait donc concevoir un sacerdoce plus parfait, un prêtre plus uni à Dieu, plus uni à la très pure Victime offerte encore tous les jours sur l'autel, plus uni enfin au peuple chrétien qui se renouvelle jusqu'à la fin des temps et dont les membres vivants doivent lui rester incorporés pour toujours. Le Sauveur est ainsi Prêtre pour l'éternité, *sacerdos in aeternum* ; son adoration et son action de grâces ne cesseront jamais, et la gloire des élus sera la consommation de son sacrifice (6).

*
**

*Qu'est-ce qui constitue formellement
le Sacerdoce du Sauveur ?*

Qu'est-ce qui correspond en lui à ce qu'est le caractère sacerdotal, imprimé de façon indélébile en l'âme de ses ministres ?

(1) *Ephes.*, v, 23. — (2) *I Cor.*, xii, 27. — (3) *Ephes.*, iv, 15.

(4) *II Cor.*, xv, 14, 15. — (5) Cf. SAINT THOMAS, III^a, q. 62, a. 5.

(6) Cf. SAINT THOMAS, III^a, q. 22, a. 5.

Plusieurs théologiens, comme les Carmes de Salamanque (1), ont pensé que le sacerdoce du Christ est formellement constitué par la *grâce habituelle créée* (par laquelle il est tête du corps mystique), en tant que cette grâce suppose l'union personnelle au Verbe. Ainsi le Christ serait prêtre par la grâce même qui le constitue tête de l'Église, et par laquelle il influe immédiatement sur nous.

D'autres théologiens de plus en plus nombreux, parmi lesquels plusieurs thomistes (2), estiment, à bon droit, semble-t-il, que ce qui constitue formellement le sacerdoce de Jésus-Christ, c'est la *grâce substantielle d'union au Verbe* par laquelle il est *saint, sanctificateur et médiateur capable d'offrir un sacrifice d'une valeur infinie*.

Cette manière de voir est de plus en plus acceptée par les théologiens aujourd'hui et a été d'une certaine manière approuvée par S. S. Pie XI dans une allocution du 28 décembre 1925 (3). Elle dérive de la doctrine qui a prévalu sur la sainteté non pas seulement innée, mais *substantielle et incréée de Jésus* (4).

C'est en effet la grâce substantielle d'union au Verbe qui *sanctifie* tout d'abord l'humanité du Sauveur. Elle ne lui donne pas seulement une sainteté accidentelle, comme celle qui procède en nous, chez les plus grands saints et en Marie, de la grâce habituelle créée, accident de notre âme, greffe divine reçue en elle. L'union personnelle au Verbe donne à

(1) *Cursus theologicus, de Incarnatione*, disp. XXXI, dub. 1, § IV, n° 16.

(2) Cf. GONET, O. P., *Clypeus thom. theol., de Incarnatione*, disp. 22, a. 3. HUGON, O. P., *De Verbo incarnato*, 2^e éd., p. 628 sq.

(3) S. S. Pie XI dit : « E unicamente perche l'Omocousios di Nicea si è incarnato... che si effuse e si effonde, inesauribile ed infinita, in Gesu Cristo, quella che i teologi chiamano *unzione sostanziale, che lo consecrava sacerdote*. » (*Civiltà Cattolica*, 1926, p. 182.)

(4) Voir plus haut, I^{re} Partie, ch. X; cf. JEAN DE SAINT-THOMAS, *de Incarn.*, d. VIII, a. 1; GONET, *de Incarnatione*, disp. XI.

l'humanité de Jésus une *sainteté substantielle et incréée* (1) qui est le principe de la *valeur infinie de ses actes humains* méritoires et satisfactoirs, de la valeur infinie de son adoration, qui subsiste au ciel maintenant que l'heure du mérite et de l'expiation douloureuse est passée.

Or Jésus, formellement comme prêtre et médiateur universel, doit offrir non pas un sacrifice d'une valeur limitée, comme ceux de l'ancienne Loi, *mais un sacrifice d'une valeur infinie*. Les actes sacerdotaux de sa sainte âme doivent avoir une *valeur théandrique*. Et qui dit prêtre capable d'offrir un sacrifice d'une telle valeur, dit plus que « tête de l'humanité ». Adam, dans l'état d'innocence, était tête de l'humanité (*caput naturae elevatae*), sans pouvoir, comme prêtre et médiateur, offrir un sacrifice d'une valeur infinie.

Le constitutif formel du sacerdoce du Christ paraît donc bien être la *grâce d'union substantielle au Verbe*, qui fait de lui « l'oint du Seigneur » (Ps. XLIV, 8, et IX, 24). Cette grâce d'union, qui est incréée, car c'est le Verbe même qui termine et possède l'humanité du Sauveur (2), implique une vocation sacerdotale unique, et elle est le principe de la grâce habituelle créée, par laquelle le Christ, tête de l'Église, influe immédiatement sur ses membres ou leur communique la vie surnaturelle. Tous ces dons sont requis à son sacerdoce, mais le premier en est le constitutif formel.

Telle paraît être la pensée de saint Thomas (III^a, q. 22, a. 2, ad 3^m), lorsque, parlant de Jésus prêtre et victime, il dit que son humanité fut sanctifiée par la grâce d'union. De même lorsqu'il parle (III^a, q. 24, a. 1 et 2) de la prédestination de Jésus, non pas seulement à la gloire comme lorsqu'il

(1) L'humanité de Jésus existe aussi par l'existence incréée du Verbe (cf. S. THOMAS, III^a, q. 17, a. 2).

(2) Cf. SAINT THOMAS, III^a, q. VI, a. 6 : « *Gratia unionis est ipsum esse personale, quod gratis divinitus datur humanae naturae in persona Verbi.* »

s'agit de la prédestination des saints, mais à la filiation divine naturelle, infiniment supérieure à la filiation divine adoptive. Enfin, selon saint Thomas (III^e, q. 26, a. 2, et q. 58, a. 3), Jésus, comme homme, est médiateur entre Dieu et tous les hommes, par la grâce d'union hypostatique, à raison de laquelle il touche les deux extrêmes à réunir et à réconcilier : Dieu et l'humanité (1).

Bossuet ne parle pas autrement dans ses *Élévations sur les Mystères*, XIII^e semaine, 1^{re} et 6^e élévations, où il expose ce qu'est le sacerdoce de Jésus-Christ : « O Christ! ô Messie, ô vous qui êtes attendu et donné sous ce nom sacré, qui signifie *l'oint du Seigneur!* apprenez-moi dans *l'excellence de votre onction* l'origine et le fondement du christianisme... Il s'agit d'expliquer *l'onction*, qui vous fait Christ... » — « Venez, Jésus, Fils éternel de Dieu... pour ce qui est du sacerdoce vous ne le tenez que de Celui qui vous a dit : « *Vous êtes mon Fils : je vous ai engendré* » (Ps. II, 7). Pour ce divin sacerdoce, il ne faut être né que de Dieu, et vous avez votre vocation « par votre éternelle naissance » (Hebr., VII, 16)... La loi de ce sacerdoce est éternelle et inviolable. Vous êtes seul : vous laissez pourtant après vous des prêtres, mais qui ne sont que vos vicaires, sans pouvoir

(1) Parfois les théologiens ont trop exclusivement distingué entre Jésus comme Dieu et comme homme, sans toujours assez prendre garde à ce qui lui convient comme *Homme-Dieu*, ou ce qui convient à son humanité à raison de la *personnalité divine* du Verbe. Jésus, comme Dieu, et nullement comme homme, a créé toutes choses; — comme homme, et nullement comme Dieu, il a souffert, il a été triste jusqu'à la mort; — comme *Homme-Dieu* il nous a aimés d'un *amour théandrique* qui, tout en étant un acte humain, a une valeur infinie à raison de la personnalité divine dont il procède.

Saint Thomas fait très bien ces distinctions, en particulier III^e, q. 58, a. 3, pour expliquer que Jésus est assis à la droite du Père : 1^o comme Dieu; 2^o comme *Homme-Dieu*, *secundum gratiam unionis*; 3^o comme homme, à raison de la plénitude de grâce créée.

offrir d'autres victimes que celle que vous avez une fois offerte à la croix et que vous offrez éternellement à la droite de votre Père. »

Jésus est donc prêtre par l'Incarnation même; son sacerdoce est substantiel comme sa sainteté, et c'est de lui que dérive le caractère sacerdotal imprimé d'une façon indélébile dans l'âme de ses ministres, dont il suscite et suscitera toujours les vocations jusqu'à la fin des temps.

CHAPITRE VIII

Les mérites infinis du Christ

« De plenitudine ejus nos omnes accepimus et gratiam pro gratia. »

« C'est de sa plénitude que tous nous avons reçu, et grâce sur grâce. »

(JOAN., I, 16.)

Après avoir parlé du Sacerdoce du Christ, il convient de considérer en lui ce qui fait la valeur infinie des actes méritoires et satisfactoirs qu'il a accomplis pour notre salut. Nous entrons ainsi dans l'essence même du mystère de la Rédemption, ou dans la source de toutes les grâces que nous recevons et recevrons.

Nous considérerons ici surtout le mérite du Christ plus que la satisfaction (1). Il y a entre l'un et l'autre cette différence que la satisfaction regarde le droit de l'offensé qui demande réparation, tandis que le mérite regarde la récompense à obtenir et donc le bien de celui qui mérite ou de ceux pour qui il mérite. On peut donc distinguer la considération du mérite de celle de la satisfaction, cependant l'un et l'autre se trouvent intimement unis dans les actes d'amour du Christ, et en lui la valeur infinie du mérite et celle de la satisfaction dérivent du même principe.

Voyons d'abord sur la valeur des mérites du Christ ce que nous dit la Révélation, nous dirons ensuite comment l'expliquent généralement les théologiens.

(1) Nous avons déjà parlé de la satisfaction : I^{re} partie, ch. VIII; II^e partie, ch. I, II, III, IV; et nous y reviendrons en parlant du sacrifice de la croix, ch. XII.

*
**

Le témoignage de saint Paul

Saint Paul écrit aux Romains (v, 8-19) : « Dieu montre son amour envers nous en ce que, lorsque nous étions encore pécheurs, (au temps marqué) *Jésus-Christ est mort pour nous*. A plus forte raison donc, maintenant que nous sommes *justifiés dans son sang*, serons-nous *sauvés par lui* de la colère. Car si, lorsque nous étions ennemis, nous avons été *réconciliés avec Dieu* par la mort de son Fils, à plus forte raison, étant réconciliés, serons-nous *sauvés par sa vie*... — Par un seul homme le péché est entré dans le monde, et par le péché la mort... Et si, par la faute d'un seul, la mort a régné par ce seul homme, à plus forte raison *ceux qui reçoivent l'abondance de la grâce et du don de la justice* régneront-ils dans la vie par le seul Jésus-Christ... De même, en effet, que par la désobéissance d'un seul homme tous ont été constitués pécheurs, de même *par l'obéissance d'un seul tous seront constitués justes*. » Saint Paul montre (ibidem, vi, 1-11) que le chrétien, inséré en Jésus-Christ par le baptême, est mort au péché et ressuscité à une vie nouvelle, dans la mesure où il croit d'une foi vive, unie à la charité, aux mérites du Christ. « Maintenant a été manifestée une *justice de Dieu par la foi* en Jésus-Christ, pour tous ceux et à tous ceux qui croient » (Rom., III, 22).

Dans l'Épître aux Ephésiens (II, 3), saint Paul développe d'une façon sublime la même idée : « Nous aussi nous vivions autrefois, comme les fils de désobéissance, selon les convoitises de la chair, accomplissant les volontés de la chair et de nos pensées, et nous étions par nature enfants de colère, comme les autres. *Mais Dieu, qui est riche en miséricorde, à cause du grand amour dont il nous a aimés*, et alors que nous étions morts par nos offenses, *nous a rendus vivants avec le Christ* (c'est par sa grâce que vous êtes sauvés) ; il

nous a ressuscités ensemble et nous a fait asseoir ensemble dans les cieux en Jésus-Christ (1), afin de montrer dans les siècles à venir *l'infinie richesse de sa grâce par sa bonté envers nous en Jésus-Christ*. Car c'est par la grâce que vous êtes sauvés, par le moyen de la foi, et cela ne vient pas de vous, c'est le don de Dieu... Car nous sommes son ouvrage, ayant été créés en Jésus-Christ pour faire de bonnes œuvres, que Dieu a préparées d'avance, afin que nous les pratiquions (2). »

C'est cette doctrine que l'Eglise résume en disant : « Notre-Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu, alors que nous étions ennemis ou pécheurs (Rom., v, 10), par le grand amour dont il nous a aimés (Ephés., ii, 4), en sa sainte passion sur la croix a mérité notre justification (3). »

Le pape Clément VI dit que « *les mérites du Christ sont infinis*, et qu'une seule goutte de son sang, à cause de l'union (personnelle) au Verbe, aurait suffi pour la rédemption de tout le genre humain » (4). C'est ce qu'avait dit saint Thomas dans l'Adoro te :

*Pie pellicane, Jesu Domine,
Me immundum munda tuo sanguine :
Cujus una stilla salvum facere
Totum mundum quit ab omni scelere.*

Miséricordieux pélican, Seigneur Jésus,
purifiez mes souillures par votre sang,
dont une seule goutte suffit pour effacer
tous les péchés du monde entier.

(1) Saint Paul contemple ici l'épanouissement suprême de la grâce reçue au baptême; elle est le germe de la gloire.

(2) Les bonnes œuvres, dont il est ici question, montrent que pour être justifié la foi ne suffit pas, il faut aussi l'amour de Dieu et du prochain, ou l'accomplissement des deux grands préceptes. Ce fut la grande erreur de Luther de le nier.

(3) Concile de Trente, sess. VI, cap. 7; DENZINGER, *Enchiridion*, n° 799, item n°s 795, 812, 820.

(4) Cf. DENZINGER, *Enchiridion*, n°s 550, 552 : « *Gutta ejus sanguinis modica, ... propter unionem ad Verbum pro redemptione totius humani generis sufficisset.* »

Cela revient à dire, comme on l'enseigne communément dans l'Eglise, que le moindre acte d'amour de Jésus, encore enfant, avait une *valeur méritoire infinie* pour obtenir à tous les hommes passés, présents et à venir, la grâce sanctifiante, la vie éternelle et tous les secours nécessaires pour y parvenir. A plus forte raison l'acte le plus héroïque de charité, accompli par Jésus mourant pour nous sur la Croix, nous a-t-il mérité la justification et le salut. « *Là où le péché a abondé, la grâce a surabondé* (1). » « *C'est de sa plénitude que tous nous avons reçu, et grâce sur grâce* (2). »

Ce doit être une force et une grande consolation pour nous de contempler ces mérites infinis du Sauveur, qui sont la source de toute notre vie spirituelle. Nous ne saurions mieux ranimer notre confiance dans les périodes de lassitude, de dépression, ou lorsque nous voyons les âmes que nous aimons aller à la dérive et que nous sentons le besoin de prier pour elles avec plus d'ardeur.

Pour bien entendre sur ce point la doctrine révélée, proposée par l'Eglise, élevons-nous progressivement des choses les plus ordinaires, de nos mérites imparfaits aux mérites infinis du Christ; nous verrons ensuite quelle est leur influence sur toute notre vie.

*
**

Le mérite en général et ses conditions

Le mérite en général ou l'œuvre méritoire est tout acte digne d'une récompense. *Le mérite proprement dit (de condigno)* est celui pour lequel une rétribution est due en justice, ou tout au moins en vertu d'une promesse; ainsi, dans l'ordre naturel, l'officier mérite sa solde. Quant au *mérite de*

(1) Rom., v, 20.

(2) Joan., i, 16.

convenance (de congruo), c'est l'acte pour lequel une récompense est due, non en justice ou par suite d'une promesse, mais pour des raisons de convenances, comme l'amitié, l'estime, la libéralité. Ainsi, dans l'ordre naturel, le vaillant soldat mérite d'être décoré.

Dans l'ordre surnaturel, il y a un mérite incomparablement supérieur. C'est un acte qui donne droit à une *récompense surnaturelle*, plus précieuse que tout ce que le monde peut nous offrir comme honneur et gloire. Cette récompense est même très supérieure à la vie naturelle des esprits les mieux doués, même à la vie intellectuelle des anges, à celle qu'ils possèdent par leur nature même très inférieure à la grâce.

Le *mérite surnaturel* est un acte surnaturel, accompli par amour pour Dieu, et qui, selon une ordination divine, donne droit à une *récompense surnaturelle*. C'est ainsi que tout chrétien, en état de grâce, mérite par ses actes d'amour de Dieu et du prochain, et par l'exercice de toutes les vertus, inspiré par la charité, une augmentation de grâce sanctifiante et la vie éternelle. C'est là un mérite proprement dit (*de condigno*). En ce sens saint Paul dit : « L'affliction du moment présent produit, pour nous, au-delà de toute mesure, un poids éternel de gloire (1). » Ainsi encore Jésus, en prêchant les béatitudes, énonce les mérites des justes et leur récompense : « Heureux les pauvres en esprit, car le royaume des cieux est à eux... Heureux ceux qui ont faim et soif de justice, car ils seront rassasiés... Heureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu... Heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, car le royaume des cieux est à eux... Réjouissez-vous et soyez dans l'allégresse, car votre récompense est grande dans les cieux » (Matth., v, 3-12).

Telle est la grandeur du mérite surnaturel proprement dit. En outre, d'un *mérite de convenance* fondé, non pas sur la

(1) II Cor., iv, 17.

justice ou sur une promesse, mais sur l'amitié divine, un juste peut obtenir la conversion d'un ami, et une sainte mère chrétienne, comme Monique, la conversion de son fils.

*
* *

Si telle est la valeur du mérite surnaturel, d'où peut-elle provenir? Pénétrons dans ce secret de nos âmes où se forment nos actes d'amour de Dieu et du prochain, pour nous élever ainsi par degrés à la contemplation des mérites du Christ, qui sont la source éminente des nôtres.

Quelles sont les conditions requises pour qu'un acte soit surnaturellement méritoire, pour qu'il nous donne droit à une récompense surnaturelle?

On ramène généralement aux suivantes les conditions du mérite surnaturel proprement dit : ce doit être un acte *libre*, qui procède de la *charité*, durant la *vie terrestre*, et pour lequel *Dieu a promis une récompense*.

L'acte méritoire doit être libre, procéder du libre arbitre (1). Il faut que l'âme donne librement du sien, et l'offre à Dieu.

La seconde condition de l'acte méritoire surnaturel est qu'il procède de la charité, qui suppose l'état de grâce. Il doit y avoir en effet proportion entre le mérite et la récompense ; un mérite d'ordre naturel peut obtenir une récompense du même ordre, mais non pas une récompense surnaturelle. Et il ne suffirait pas de la foi et de l'espérance, il faut la charité, car, comme le dit saint Paul : « Quand bien

(1) Ce point a été défini contre les jansénistes. Cf. DENZINGER, *Enchiridion*, n° 1094 : troisième proposition condamnée de Jansénius : « Ad merendum et demerendum in statu naturae lapsae non requiritur in homine *libertas a necessitate*, sed sufficit *libertas a coactione*. » La *libertas a coactione* est la simple spontanéité, qui existe déjà chez l'animal, la *libertas a necessitate* ou libre arbitre est le principe d'un choix non nécessaire.

même j'aurais le don de prophétie..., quand j'aurais la foi jusqu'à transporter des montagnes, *si je n'ai pas la charité, je ne suis rien* (1). » Sans la charité, en effet, notre volonté, captive du péché, est tournée en sens inverse de la volonté divine, vers la sensualité ou l'orgueil. Notre âme, privée de la grâce sanctifiante et de la charité, ne vit pas de la vie divine; comment produirait-elle des fruits surnaturels? — Au contraire, la charité commande, inspire, vivifie toutes les autres vertus, et, plus elle grandit, plus le mérite grandit. La valeur surnaturelle de l'acte méritoire, qu'il soit produit immédiatement par la charité ou par les vertus qu'elle inspire, augmente avec l'amour de Dieu dont il témoigne; la manière d'offrir double le prix de ce qui est offert. Si bien que la sainte Vierge méritait plus par des actes faciles que nous par des actes difficiles, car elle mettait plus d'amour de Dieu et des âmes dans un sourire adressé à un pauvre, que nous n'en mettons dans notre effort le plus généreux. Il faut donc que l'acte méritoire procède de la charité, qu'il soit bon d'une bonté surnaturelle ou accompli par amour de Dieu.

La troisième condition de l'acte méritoire est qu'il soit accompli pendant la vie terrestre ou dans l'état de voyage vers l'éternité. Au ciel on ne mérite plus, on jouit de la récompense. On ne mérite pas non plus au purgatoire, on est seulement purifié.

Enfin la quatrième condition du mérite, c'est que Dieu ait promis une récompense pour l'acte que nous lui offrons. Ainsi il a promis aux justes qui font des actes de charité une augmentation de cette vertu, des autres vertus infuses, des dons du Saint-Esprit et aussi la vie éternelle, s'ils meurent en état de grâce.

Telles sont les conditions du mérite : un acte libre, qui procède de la charité, durant la vie terrestre, et pour lequel

(1) I Cor., XIII, 2.

Dieu a promis une récompense. S'il en est ainsi, quelle est la valeur des mérites du Christ?

*
*
*

*Les mérites du Christ ont-ils une valeur infinie
par eux-mêmes, intrinsèquement,
ou seulement par l'acceptation divine?*

Les actes libres, qui, durant la vie terrestre du Christ, procédaient de son amour de Dieu et des âmes, avaient déjà une très grande valeur à raison de son éminente charité qui dépassait celle de tous les saints et de tous les anges réunis, puisqu'il avait reçu la plénitude de la grâce créée. Cependant cette charité éminente de l'âme de Jésus était encore quelque chose de créé, qui ne pouvait donner une valeur strictement infinie à ses actes méritoires.

Les mérites du Christ tirent surtout leur valeur absolument exceptionnelle de ce qu'ils étaient les actes humains d'une *personne divine*, dont la dignité est infinie. « Le sang de Jésus, Fils de Dieu, nous purifie de tout péché », dit saint Jean (1), parce qu'il est le sang du *Fils de Dieu*, versé par amour pour nous, et pour lequel Dieu a promis cette récompense qui est la justification et le salut de ceux qui croient au Christ et qui le suivent.

Quelques théologiens, les Scotistes, ont cependant soutenu que les actes d'amour du Christ n'avaient pas par eux-mêmes ou intrinsèquement une valeur méritoire et satisfaisante *infinie*, à raison de la personne divine du Verbe, mais qu'il convenait qu'ils fussent acceptés extrinsèquement par Dieu pour notre salut.

Presque tous les autres théologiens admettent au contraire que le moindre des actes d'amour du Sauveur avait de soi

(1) I Joan., 1, 7.

ou intrinsèquement une valeur infinie à raison de la personne divine du Verbe fait chair. Ces actes sont appelés *théandriques* ou divino-humains, parce qu'ils sont les actes humains d'une âme unie personnellement au Verbe, les actes humains de la personne du Fils de Dieu. Or la valeur d'un acte méritoire ou satisfactoire dépend, non seulement de la noblesse de son objet, mais plus encore de la dignité de la personne qui le produit. Ici la personne du Verbe est d'une dignité infinie. C'est le Fils de Dieu lui-même qui s'offre pour nous.

Si la gravité de l'offense augmente avec la dignité de la personne offensée, le prix de la satisfaction et du mérite augmente avec la dignité de la personne qui satisfait et qui mérite.

Les actions humaines du Sauveur sont unies à une personne divine par un lien indissoluble, fort comme l'éternité, par l'union personnelle, en sorte qu'on peut dire vraiment : C'est Dieu, le Fils, qui agit, qui souffre, qui mérite, qui satisfait dans la nature humaine qu'il a prise pour nous sauver.

Ces actes réparateurs ont l'union physique la plus intime avec Dieu; par suite leur infinie valeur dépasse l'infinie gravité de tous les péchés mortels, qui ne peuvent offenser Dieu que moralement, sans l'atteindre dans sa réalité physique et intime.

Le moindre des mérites de Jésus plaisait donc plus à Dieu que ne lui déplaisaient tous les péchés réunis. Ainsi, toute proportion gardée, les témoignages d'affection, qui sont pour nous les plus précieux, sont ceux qui nous sont donnés par les personnes qui nous touchent le plus intimement. La moindre de leurs attentions a pour nous un grand prix et suffit parfois à nous faire oublier de grandes injustices.

Cette doctrine, sans rien exagérer, nous fait estimer au-delà de toute expression la moindre action de notre Sauveur.

*
*
*

On a parfois, au sujet de cet enseignement, proposé cette difficulté : Si tous les actes du Sauveur ont un prix infini, il semble qu'ils soient absolument égaux, et donc que la mort de Jésus sur la croix ne soit pas plus méritoire que les actes de son enfance, et même qu'elle ne leur ajoute rien, puisque déjà leur valeur était infinie. La croix serait par suite superflue.

Cette conclusion, qui heurte si fort le sens chrétien, provient d'une confusion. Il est facile de répondre : Tous les actes de Jésus, les moindres comme les plus héroïques, ont la même valeur personnelle, qui résulte de l'union de son humanité au Verbe, mais ils n'ont pas la même valeur objective, qui tient à l'objet et aux circonstances de ces actes. Il y a en effet une subordination dans les divers objets des vertus. Ainsi les actes suprêmes de la Passion, qui avaient un objet si élevé, des circonstances si exceptionnelles et si douloureuses, surpassèrent en valeur objective les actes précédents, ajoutèrent au trésor déjà accumulé, comblèrent la mesure des mérites et des satisfactions du Christ, parce qu'ils allèrent jusqu'à l'extrémité du sacrifice, de la souffrance et de l'amour. Rien n'est superflu pour l'amour qui cherche à glorifier Dieu le plus possible et à se témoigner aux âmes d'une façon irrésistible. Enfin Jésus a offert à son Père ses premiers actes d'amour, non pas séparément, mais comme le commencement de son sacrifice qui devait s'accomplir pleinement sur la Croix. En entrant dans le monde il a offert toute sa vie *usque ad mortem, mortem autem crucis*. Ainsi, à l'exemple du Christ, doit faire le chrétien et plus particulièrement le religieux quand il fait profession de vivre dans l'obéissance, la chasteté et la pauvreté jusqu'à la mort.

Telle a été la valeur du mérite du Christ. C'est une source spirituelle, où toutes les âmes peuvent venir puiser sans qu'elle puisse jamais tarir. « Là où le péché a abondé, la grâce a surabondé » (Rom., v, 20).

*
**

*Qu'est-ce que Notre-Seigneur a mérité
pour lui et pour nous?*

Pour lui, il n'a mérité ni l'Incarnation, ni la grâce habituelle, ni la gloire essentielle de l'âme, car ces dons sont antérieurs à son mérite; ils le précèdent et en sont comme la racine. L'acte méritoire suppose en effet la grâce, la charité et une connaissance surnaturelle, qui dans le Christ n'était pas la foi, mais la vision de Dieu.

Est-ce à dire que Jésus n'a rien mérité pour lui? Nullement. Il a mérité sa résurrection glorieuse, son ascension, l'exaltation de son nom, l'expansion de la sainte Église, et la reconnaissance et l'amour des fidèles. Il pouvait prétendre à tout cela par droit de naissance, il a voulu l'obtenir par droit de conquête. C'est pourquoi il dit aux disciples d'Emmaüs : « *Ne fallait-il pas que le Christ souffrît toutes ces choses, pour entrer dans sa gloire?* » (1) Et saint Paul ajoute : « *Jésus s'est abaissé lui-même, se faisant obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix. C'est pourquoi Dieu l'a souverainement élevé et lui a donné le nom qui est au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse dans les cieux, sur la terre et dans les enfers, et que toute langue confesse, à la gloire de Dieu le Père, que Jésus-Christ est Seigneur* » (2). » Jésus n'a été couronné roi de gloire qu'après avoir été couronné d'épines. L'orgueil du démon souffre plus d'être ainsi vaincu par l'humilité du Sauveur et de la Vierge que d'être immédiatement écrasé par la Toute-Puissance divine, comme le dit le Bienheureux Grignon de Montfort. Le Sauveur a mérité que la puissance de son nom et du signe de la croix chasse l'esprit du mal et délivre les âmes.

(1) *Luc.*, xxiv, 26. — (2) *Phil.*, II, 8-11.

*
**

Pour nous Jésus a mérité la vie de la grâce et celle de l'éternité, c'est-à-dire tous les secours surnaturels qui amènent les âmes à se convertir, à persévérer, à parvenir au terme de leur destinée. « Nous avons tous reçu de sa plénitude et grâce sur grâce », dit saint Jean (1). Il a dit lui-même : « Je suis la voie, la vérité et la vie » (2). « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive. Celui qui croit en moi, de son sein couleront des fleuves d'eau vive » (3). « Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle, et moi je le ressusciterai au dernier jour » (4). » Le Sauveur nous a mérité tous les effets de la prédestination et il a pu dire : « *Mes brebis entendent ma voix; je les connais; elles me suivront. Je leur donne une vie éternelle; elles ne périront jamais, et nul ne les ravira de ma main : mon Père, qui me les a données, est plus grand que tous, et nul ne peut les ravir de la main de mon Père. Mon Père et moi nous sommes un* » (5). »

Ces grandes grâces, Jésus nous les a méritées, non pas seulement d'un mérite de convenance, comme la Vierge, mais en stricte justice, parce qu'il était le Verbe fait chair constitué tête de l'humanité. A raison de sa personnalité divine ses mérites avaient une valeur infinie, et parce qu'il était tête de l'humanité, il pouvait nous les communiquer, comme dans notre organisme la tête communique aux membres l'influx nerveux. Jésus a ainsi mérité pour nous tous, comme chaque juste mérite pour soi. Et comme le dit aux Juifs saint Pierre éclairé par la grâce de la Pentecôte : « Ce Jésus est la pierre rejetée par vous de l'édifice, et qui est devenue la pierre angulaire. *Et le salut n'est en aucun autre ; car il n'y a pas sous le ciel un autre nom qui ait été donné aux hommes, par lequel nous devons être sauvés* » (6). »

(1) *Joan.*, I, 16. — (2) *Ibid.*, xiv, 6. — (3) *Ibid.*, vii, 38. — (4) *Ibid.*, vi, 40, 44, 55. — (5) *Ibid.*, x, 2. — (6) *Act.*, iv, 11.

La Passion, qui a mérité le salut de tous les hommes, sauve de fait tout ceux qui ne résistent pas à la grâce du Christ. Elle fait parvenir jusqu'aux païens les plus dégradés des grâces de lumière, d'attrait, de force, et s'ils n'y résistent pas, ils sont conduits de grâce en grâce jusqu'à la foi, à la justification et au salut. Le genre humain tout entier fut consacré au Sacré-Cœur par Léon XIII au début du XX^e siècle pour qu'il soit rendu plus docile à ces grâces de lumière et d'attrait. Le petit infidèle qui, arrivé pleinement à l'âge de raison, choisit la route du bien et se détourne de celle du mal, ne le fait pas sans une grâce du Christ (1).

Dans la société évangélisée, dans l'Eglise, la Passion nous fait parvenir constamment la grâce, par les sacrements, le baptême, la confirmation, l'absolution, l'eucharistie, l'extrême-onction; elle sanctifie le foyer par la grâce du sacrement de mariage; elle façonne l'âme sacerdotale par la grâce du sacrement de l'ordre. En dehors des sacrements, le Sauveur nous soutient par mille inspirations intérieures et secours qui nous portent aux bonnes résolutions et nous y confirment. Après nous avoir mérité ces grâces sur la Croix, sa sainte humanité nous les communique aujourd'hui comme l'instrument toujours uni à la divinité (2).

*
**

Des incrédules objectent parfois : Mais si les mérites du Christ étaient infinis, les nôtres seraient superflus.

A cela il faut répondre : Comme la Cause première, loin de rendre les causes secondes superflues, leur communique la dignité de la causalité (3), comme Dieu auteur de la vie crée des vivants, tandis qu'un sculpteur ne peut faire que

(1) Cf. S. THOMAS, I^a II^{ae}, q. 89, a. 6.

(2) S. THOMAS, III^a, q. 62, a. 5.

(3) Cf. S. THOMAS, I^a, q. 105, a. 5.

des œuvres sans vie, ainsi le Sauveur par ses mérites suscite les nôtres et nous fait travailler à notre propre salut et à celui du prochain. Il ne sauve pas des êtres libres contre leur gré; il faut que nous nous laissions sauver par lui, que nous ne résistions à notre Sauveur, et *précisément parce que ses mérites sont infinis, il a la force de nous faire mériter avec lui, et de nous associer à son action rédemptrice pour sauver d'autres âmes avec lui, par lui et en lui*. C'est ainsi qu'il revit en quelque sorte dans les saints, et par eux manifeste au monde qu'il est toujours vivant.

En tout temps, particulièrement aux heures de tristesse et de tentation, appuyons-nous sur les mérites infinis du Christ, comme le fait l'Eglise en terminant toutes ses oraisons par ces mots : *per Christum Dominum nostrum*. Comme l'enfant prodigue, comme le bon larron repentant, les âmes les plus égarées doivent penser à s'appuyer sur les mérites du Christ. Tel ce pénitent qui, ne s'étant pas confessé depuis quarante ans, après l'aveu de ses fautes entendit le prêtre lui dire : « Mais alors quel bien avez-vous fait ? » Il répondit : « J'ai gardé la foi en la valeur infinie des mérites du Christ, et c'est pourquoi je suis venu me confesser. » Cet homme avait par la foi au Christ touché les profondeurs de Dieu.

De même à une âme très éprouvée, que nous avons connue, le Seigneur disait, au milieu d'une grande obscurité, d'où jaillissait pour d'autres la lumière : « Ta pauvreté est extrême, mais ne crains pas : si tu es pauvre, je suis riche et ma richesse te suffit. Qu'aurais-tu à me donner ? N'est-ce pas moi qui mets en toi le bien que je veux y voir ? Pour toi, marche en ma présence, car moi je ne te quitte jamais. »

C'est là que nous voyons combien le mystère du Christ est lié à celui de nos destinées.

CHAPITRE IX

La Cène et le Cœur eucharistique de Jésus

En rapportant ce que fut la dernière Cène, pour compléter ce qui en est dit dans trois premiers évangiles (1), saint Jean (xiii, 1) écrit : « Jésus, sachant que son heure était venue de passer de ce monde à son Père, après avoir aimé les siens qui étaient dans le monde, *les aima jusqu'à la fin.* » Un père qui va mourir veut laisser à ses enfants un témoignage suprême de son amour. Souvent il ne trouve pas la parole capable de le leur exprimer, et il garde parfois un silence plus éloquent que tout discours. Jésus, lui, au moment de mourir, a trouvé non seulement la parole expressive, mais celle qui réalise ce qu'elle signifie, *la parole transsubstantiatrice*. Il nous a donné comme testament l'Eucharistie, et dans ce sacrement il s'est laissé lui-même en personne.

*
**

Le don de soi, expression de l'amour

La plus grande manifestation de l'amour est le don parfait de soi-même. La bonté est essentiellement communicative, le bien est naturellement diffusif de soi. Saint Thomas

(1) Cf. *Matth.*, xxvi, 26-29; *Marc.*, xiv, 22-25; *Luc.*, xxii, 15, 20; *I Cor.*, xi, 23.

dit même : « *Non seulement le bien est naturellement diffusif de soi, mais plus il est parfait, plus il se communique avec abondance et intimement, et plus aussi ce qui procède de lui, lui reste étroitement uni (1).* »

C'est ainsi que le soleil répand autour de lui la lumière et une bienfaisante chaleur, que la plante et l'animal adultes donnent la vie à une autre plante et à un autre animal, que le grand artiste-conçoit et produit ses chefs-d'œuvre, que le savant communique ses intuitions, ses découvertes, qu'il donne à ses disciples son esprit ; c'est ainsi encore que l'homme vertueux porte à la vertu et que l'apôtre, qui a la sainte passion du bien, donne aux âmes le meilleur de lui-même pour les porter vers Dieu. La bonté est essentiellement communicative, et plus un être est parfait, plus il se donne intimement et abondamment.

Celui qui est le Souverain Bien, plénitude de l'être, se communique aussi pleinement et intimement que possible par la génération éternelle du Verbe, et la spiration de l'Esprit d'amour, comme la Révélation nous l'apprend. *Le Père, en engendrant le Fils, lui communique*, non pas seulement une participation de sa nature, de son intelligence et de son amour, mais *toute sa nature indivisible*, sans la multiplier aucunement ; il lui donne d'être « Dieu de Dieu, Lumière de Lumière, vrai Dieu de vrai Dieu », *et le Père et le Fils communiquent à l'Esprit d'amour, qui procède d'eux, cette même nature divine indivisible et ses perfections infinies*. Le bien est naturellement diffusif de soi, et plus il est parfait, plus il se donne pleinement et intimement.

En vertu du même principe, *il convenait*, nous l'avons

(1) « *Pertinet ad rationem boni, ut se aliis communicet. Unde ad rationem summi boni pertinet, quod summo modo se creaturae communicet* » (III^a, q. 1, a. 1). « *Secundum diversitatem naturarum, diversus emanationis modus invenitur in rebus, et quanto aliqua natura est altior, tanto id quod ex ea emanat magis est intimum* » (C. Gentes, l. IV, ch. xi, initio).

vu (1), *que Dieu ne se contentât pas de nous créer*, de nous donner l'existence, la vie, l'intelligence, la grâce sanctifiante, participation de sa nature, *mais qu'il se donnât lui-même à nous en personne par l'Incarnation du Verbe* (2).

Même après la chute du premier homme, Dieu aurait pu vouloir nous relever autrement (3), en nous envoyant par exemple un prophète qui nous aurait fait connaître les conditions du pardon. Mais il a fait infiniment plus, *il a voulu nous donner son propre Fils en personne*, comme Rédempteur. « Sic Deus dilexit mundum ut Filium suum unigenitum daret » (Jean, III, 16).

Jésus, prêtre pour l'éternité et sauveur de l'humanité, a voulu, lui aussi, *se donner parfaitement lui-même à nous*, dans tout le cours de sa vie terrestre, surtout à la Cène, au Calvaire, et il ne cesse de le faire tous les jours par la sainte messe et la sainte communion. Rien ne peut mieux nous montrer, que ce don si parfait de soi, les richesses du Cœur sacerdotal et eucharistique de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Et rien ne peut mieux motiver l'action de grâces spéciale due à Notre-Seigneur pour l'institution de l'Eucharistie et celle du sacerdoce.

(1) Cf. *supra*, I^{re} P., ch. VI.

(2) III^a, q. 1, a. 1 : « *Utrum conveniens fuerit Deum incarnari* (c'est la question de la possibilité et de la convenance de l'Incarnation, avant celle de son motif, dont il est parlé aux articles 2 et 3). — Saint Thomas répond : « *Unicuique rei conveniens est illud, quod competit sibi secundum rationem propriae naturae, sicut homini conveniens est ratiocinari... Ipsa autem natura Dei est essentia bonitatis... Pertinet autem ad rationem boni ut se aliis communique...* Unde ad rationem summi boni pertinet quod summo modo se creaturae communique, quod quidem maxime fit per hoc, quod naturam creatam sic sibi conjungit, ut una persona fiat ex tribus, Verbo, anima et carne, sicut dicit Augustinus in I. XIII de Trinitate, c. 17. Unde manifestum est, quod conveniens fuit Deum incarnari. »

(3) Cf. S. THOMAS, III^a, q. 1, a. 2 : « *Deus per suam omnipotentem virtutem, poterat humanam naturam multis aliis modis reparare.* »

L'effet qu'a produit l'Incarnation à l'égard du monde entier ou de l'humanité en général, l'Eucharistie doit le produire à l'égard de chacun de nous dans la suite des générations, puisque par elle Jésus se donne à chacun de nous (1).

*
**

Le Cœur eucharistique de Jésus et le don de soi dans l'institution de l'Eucharistie

Comme Dieu le Père donne *toute sa nature* dans la génération éternelle du Verbe et la spiration de l'Esprit-Saint, comme Dieu a voulu se donner *en personne* dans l'incarnation du Verbe, ainsi Jésus a voulu se donner *en personne* dans l'Eucharistie. Et son cœur sacerdotal est appelé eucharistique en tant précisément qu'il nous a donné l'Eucharistie, comme l'air pur est dit sain en tant qu'il donne la santé.

Notre-Seigneur aurait pu se contenter d'instituer un sacrement signe de la grâce, comme le baptême et la confirmation ; *il a voulu nous donner un sacrement qui contienne non seulement la grâce, mais l'Auteur de la grâce.*

L'Eucharistie est ainsi le plus parfait des sacrements, supérieur même à celui de l'Ordre (2). Et c'est en vue de la consécration eucharistique que Jésus a institué au même instant le sacerdoce (3).

(1) Cf. S. THOMAS, III^a, q. 79, a. 1 : « *Christus sicut in mundum visibiliter veniens contulit mundo vitam gratiae, ita in hominem sacramentaliter veniens vitam gratiae operatur.* »

(2) Cf. S. THOMAS, III^a, q. 65, a. 3 : « *Sacramentum Eucharistiae est potissimum omnium aliorum.* » Le sacrement de l'Eucharistie est le plus parfait de tous parce qu'il contient non seulement la grâce, mais l'Auteur même de la grâce. Et le sacrement de l'Ordre doit sa grandeur à ce qu'il est ordonné à la consécration de l'Eucharistie. — Cf. *ibidem* ad 8^{um}.

(3) L'expression « Cœur eucharistique » est par suite supérieure à celle de « Cœur sacerdotal ». Cette dernière est renfermée dans la précédente, car Jésus, en nous donnant l'Eucharis-

*
**

L'amour vrai et généreux, par lequel on veut et fait du bien aux autres, nous porte à nous incliner vers eux, s'ils sont plus petits que nous, à nous unir à eux dans une parfaite union de pensée, de désir, de vouloir, à nous dévouer à eux, à nous sacrifier s'il le faut, pour les rendre meilleurs, pour les porter à se dépasser eux-mêmes et à atteindre leur destinée.

Au moment de nous priver de sa présence sensible, Notre-Seigneur a voulu *se laisser lui-même en personne* parmi nous sous les voiles eucharistiques. *Il ne pouvait pas*, dans son amour, *s'incliner davantage* vers nous, vers les plus petits, les plus pauvres, les plus délaissés, *s'unir davantage* et *se donner davantage* à nous et à chacun de nous.

Nous désirerions parfois la présence réelle d'êtres très chers qui ont disparu. *Le Cœur eucharistique du Sauveur nous a donné la présence réelle* de son corps, de son sang, de son âme et de sa Divinité. Partout, sur la terre, où il y a une hostie consacrée dans un tabernacle, jusque dans les missions les plus lointaines, il reste avec nous comme « le doux compagnon de notre exil ». Il est dans chaque tabernacle « patient à nous attendre, pressé de nous exaucer, désirant qu'on le prie ». Il est porté même aux criminels repentants qui vont monter sur l'échafaud.

Le Cœur eucharistique de Jésus nous a donné l'Eucharistie comme sacrifice, pour perpétuer en substance le sacrifice de la Croix sur nos autels jusqu'à la fin du monde et pour nous en appliquer les fruits. Et à la sainte Messe, Notre-Seigneur, qui est le Prêtre principal, continue de s'offrir lui-même pour nous.

tie, a institué le sacerdoce. De plus, on peut appeler cœur sacerdotal le cœur même du ministre du Christ ; nous parlons du cœur sacerdotal du Curé d'Ars, tandis que l'expression « Cœur eucharistique » ne saurait s'appliquer qu'au Cœur qui nous a donné l'Eucharistie.

« *Le Christ toujours vivant ne cesse d'intercéder pour nous* », dit saint Paul (Hébr., vii, 25). *Il le fait surtout à la sainte Messe*, où, selon le Concile de Trente, c'est le même prêtre qui continue de s'offrir par ses ministres de façon non sanglante après s'être offert de façon sanglante sur la Croix (1).

Cette oblation intérieure, toujours vivante au Cœur du Christ, est comme l'âme du saint sacrifice de la messe et lui donne sa valeur infinie. Le Christ Jésus continue aussi d'offrir à son Père nos adorations, nos supplications, nos réparations et nos actions de grâces. Mais surtout c'est toujours la même victime très pure qui est offerte, le corps même du Sauveur qui a été crucifié, et *son précieux sang est sacramentellement répandu sur l'autel*, pour continuer à effacer les péchés du monde.

Le Cœur eucharistique de Jésus, en nous donnant l'Eucharistie-sacrifice, *nous a donné aussi le sacerdoce*. Après avoir dit à ses Apôtres : « Venez à ma suite, je vous ferai devenir pêcheurs d'hommes » (Marc, i, 16), et : « ce n'est pas vous qui m'avez choisi, mais c'est moi qui vous ai choisis et qui vous ai établis, pour que vous alliez et que vous portiez du fruit, et que votre fruit demeure » (Jean, xv, 16), il leur a donné à la Cène le pouvoir d'offrir le sacrifice eucharistique en disant : « *Ceci est mon corps, qui est donné pour vous ; faites ceci en mémoire de moi* » (Luc, xxii, 19). Il leur a donné le pouvoir de la consécration sainte qui renouvelle sans cesse le sacrement d'amour (2). L'Eucharistie, sacrement et sacrifice, ne peut en effet être perpétuée sans le

(1) Cf. C. Trid. sess. 22, cap. 2 : « *Una enim eadem est hostia, idem nunc offerens, sacerdotum ministerio, qui se ipsum tunc in cruce obtulit, sola offerendi ratione diversa. Cujus quidem oblationis (cruentae inquam) fructus per hanc incruentam uberime percipiuntur.* »

(2) L'office du Cœur eucharistique indique bien ces différentes manifestations de l'amour du Christ pour nous, qui sont intimement liées ensemble.

sacerdoce, et c'est pourquoi la grâce du Sauveur fait germer et s'épanouir dans la suite des générations depuis près de deux mille ans des vocations sacerdotales. Il en sera ainsi jusqu'à la fin du monde.

*
**

Enfin le Cœur eucharistique de Jésus s'est donné à nous dans la *sainte communion*.

Le Sauveur se donne à nous en nourriture, non pas pour que nous nous l'assimilions, mais pour que nous soyons rendus de plus en plus semblables à Lui, de plus en plus vivifiés, sanctifiés par Lui, incorporés à Lui. Il dit un jour à sainte Catherine de Sienne : « *Je te prends ton cœur, je te donne le mien* », c'était le symbole sensible de ce qui se passe spirituellement dans une fervente communion, où notre cœur meurt à son étroitesse, à son égoïsme, à son amour-propre, pour se dilater et devenir semblable au Cœur du Christ, par la pureté, la force, la générosité. Une autre fois, le Sauveur accorda à la même sainte la grâce de boire à longs traits à la plaie de son Cœur : autre symbole d'une communion fervente, où l'âme boit pour ainsi dire spirituellement au Cœur de Jésus, « foyer de nouvelles grâces », « doux refuge de la vie cachée », « maître des secrets de l'union divine », « cœur de celui qui dort mais qui veille toujours ».

Saint Paul avait dit (I Cor., x, 16) : « Le calice de bénédiction que nous bénissons, n'est-il pas une *communion au sang du Christ*? Et le pain que nous rompons, n'est-il pas une *communion au corps du Christ*? » Et, comme le remarque saint Thomas, le prêtre à la sainte messe en communiant au précieux sang, y communique pour lui et pour les fidèles (1).

(1) Cf. S. THOMAS, III^a, q. 80, a. 12, ad 3 : « Potest a populo corpus sine sanguine sumi. Nec exinde sequitur aliquod detrimentum : quia sacerdos in persona omnium sanguinem offert et sumit, et sub utraque specie totus Christus continetur. »

*
**

*Le Cœur eucharistique de Jésus
et le don quotidien et incessant de lui-même*

Enfin Jésus nous redonne tous les jours l'Eucharistie comme sacrement et comme sacrifice. Il aurait pu vouloir que la Messe fût célébrée seulement une ou deux fois par an, en certains sanctuaires où l'on serait venu de très loin. C'est au contraire incessamment, à chaque minute du jour, que la Messe et de nombreuses messes sont célébrées à la surface de la terre, partout où le soleil se lève. C'est l'incassante manifestation de l'Amour miséricordieux du Christ répondant aux besoins spirituels de chaque époque et de chaque âme. « *Le Christ*, dit saint Paul aux Ephésiens, v, 26, *a aimé l'Eglise et s'est livré lui-même pour elle, afin de la sanctifier, après l'avoir purifiée dans l'eau baptismale, avec la parole, pour la faire paraître devant lui, cette Eglise, glorieuse, sans tache, sans rides, ni rien de semblable, mais sainte et immaculée.* »

C'est ainsi qu'il lui accorde, surtout par la sainte Messe et la communion, les grâces dont elle a besoin aux divers moments de son histoire. La Messe a été un foyer de grâces toujours nouvelles dans les catacombes, plus tard pendant les grandes invasions des barbares, aux diverses époques du moyen-âge, et elle l'est toujours aujourd'hui pour nous donner la force de résister aux grands périls qui nous menacent, aux ligue athées que le bolchevisme propage dans le monde, pour détruire toute religion. Malgré les tristesses de l'heure présente, la *vie intérieure de l'Eglise de notre temps*, en ce qu'elle a de plus élevé, est certainement très belle, vue d'en haut, comme la voient Dieu et les anges.

Toutes ces grâces nous viennent du Cœur eucharistique de Jésus, qui nous a donné la sainte Messe et la communion,

qui nous donne toujours son sang sacramentellement répandu sur l'autel.

C'est ce qu'a compris profondément, il y a quelques années, le P. Charles de Foucauld, en priant et en mourant pour la conversion de l'Islam ou des pays musulmans. C'est ce que comprennent les âmes qui prient aujourd'hui de tout cœur et font célébrer des messes pour les pays ravagés par le matérialisme et le communisme. Une seule goutte du Précieux Sang du Sauveur peut régénérer des milliers d'âmes qui s'égarent et entraînent les autres dans leur égarement (1).

On n'y pense certes pas assez. Le culte du Précieux Sang du Sauveur et la souffrance profonde de le voir couler en vain sur les âmes rebelles peuvent contribuer beaucoup à incliner le Cœur eucharistique de Jésus vers ses pauvres pécheurs; oui, vers ses pauvres pécheurs. Ce sont les siens, et des apôtres comme saint Paul, saint François, saint Dominique, saint Catherine de Sienne et tant d'autres, aimaient assez le Sauveur pour débattre avec Lui le salut de ces âmes.

Quand on pense à l'amour du Christ pour nous, on devrait agoniser de voir des âmes se détourner de son Cœur, de la source de son précieux sang. Il l'a versé pour elles, pour toutes, si éloignées soient-elles, pour le bolcheviste qui blasphème et veut partout effacer son nom. Daigne le Seigneur, qui ne veut pas la mort du pécheur, accorder par la sainte Messe comme une nouvelle effusion du sang de son Cœur et de toutes ses saintes plaies.

Des saints ont vu parfois en assistant à la Messe, au moment de l'élévation du calice, le Précieux Sang déborder,

(1) C'est ce que dit saint Thomas dans l'*Adoro te* :

*« Me immundum munda tuo sanguine,
Cujus una stilla saluum facere
Totum mundum quit ab omni scelere.*

« Purifiez mes souillures par votre sang, dont une seule goutte suffit pour effacer tous les péchés du monde. »

se répandre sur les bras du prêtre, comme s'il allait couler dans le sanctuaire, et des anges venir le recueillir dans des coupes d'or pour l'emporter dans les divers pays du monde, surtout dans ceux où l'Évangile est peu connu. C'était le symbole des grâces qui découlent du Cœur du Christ sur les âmes des pauvres infidèles; car c'est pour eux aussi qu'il est mort sur la Croix.

*
**

Il suit de là, pratiquement, que le Cœur eucharistique de Jésus, loin d'être l'objet d'une dévotion mièvre, est l'exemple éminent du don parfait de soi-même, don qui en notre vie devrait être chaque jour plus généreux. A la Messe, pour le prêtre, chaque consécration devrait marquer un progrès dans l'esprit de foi, de confiance, d'amour de Dieu et des âmes. Et pour les fidèles, chaque communion devrait être substantiellement plus fervente que la précédente, puisque chacune doit augmenter en nous la charité, rendre notre cœur plus semblable à celui de Notre-Seigneur, et nous disposer par suite à mieux le recevoir le lendemain. Comme la pierre tombe d'autant plus vite qu'elle se rapproche de la terre qui l'attire, les âmes doivent marcher d'autant plus vite vers Dieu qu'elles se rapprochent de Lui et sont plus attirées par Lui.

Le Cœur eucharistique de Jésus veut attirer nos âmes. Il est souvent « humilié, délaissé, oublié, méprisé, outragé », et pourtant c'est « le Cœur qui aime nos cœurs, le Cœur silencieux voulant parler aux âmes » pour leur enseigner le prix de la vie cachée et le prix du don de soi chaque jour plus généreux.

Le Verbe fait chair est venu parmi les siens, et « les siens ne l'ont pas reçu » (Jean, 1, 11). Bienheureux ceux qui reçoivent tout ce que son Amour miséricordieux veut leur donner et qui n'arrêtent pas par leur résistance les grâces qui,

par eux, devraient rayonner sur d'autres moins favorisés. Bienheureux ceux qui, après avoir reçu, à l'exemple de Notre-Seigneur, se donnent toujours plus généreusement, par Lui, avec Lui, et en Lui.

S'il y a, au milieu même des infidèles les plus éloignés de la foi, *une seule âme en état de grâce*, vraiment fervente et renoncée, comme le fut celle du P. Charles de Foucauld, une âme qui reçoive *tout* ce que le Cœur eucharistique du Christ veut lui donner, il est impossible que, tôt ou tard, le rayonnement de cette âme ne transmette pas aux égarés quelque chose de ce qu'elle a reçu. Il est impossible que *le Précieux Sang* ne déborde pas, en quelque sorte, du calice à la sainte messe, pour purifier, un jour ou l'autre, au moins au moment de la mort, ceux de ces égarés qui ne résistent pas aux prévenances divines, aux grâces actuelles prévenantes qui les portent à se convertir. Pensons quelquefois à la mort du musulman, à la mort du bouddhiste, ou près de nous à la mort de l'anarchiste qui a été peut-être baptisé dans son enfance; ils ont tous une âme immortelle, pour laquelle le Cœur de Notre-Seigneur a donné tout son sang.

CHAPITRE X

La Paix de Jésus pendant la Passion

« *Pacem meam do vobis.* »
« Je vous donne ma paix. »
(JOAN., XIV, 27.)

Pour pénétrer plus profondément le mystère de la Rédemption, il convient de considérer comment dans l'amour du Sauveur, pendant la Passion, s'unissent très intimement *la plus grande souffrance* qui ait été endurée dans la vie présente et *la paix la plus haute* qui puisse exister dans une âme, même au ciel.

Ce sont là deux effets en apparence contraires de la plénitude de grâce que reçut Notre-Seigneur dès le premier instant de sa vie; deux effets qui sont comme les deux pôles extrêmes de sa vie intérieure ici-bas (1).

*
**

La plénitude de grâce et la souffrance rédemptrice

Cette plénitude de grâce dérive, nous l'avons vu (2), de la personnalité incréée du Verbe fait chair. Elle est morale-

(1) Cette idée très haute est comme l'âme du livre écrit au XVII^e siècle par Louis Chardon, O. P., *La Croix de Jésus*, livre où il montre comment ces deux effets en apparence contraires dérivent de la plénitude de grâce du Sauveur et sont participés à des degrés divers par les membres de son corps mystique.

(2) Cf. *supra*, I^{re} Partie, ch. XI.

ment proportionnée à sa dignité de Fils de Dieu et aussi à sa mission de Médiateur universel. C'est une plénitude absolue, intensive et extensive. Et il est de toute évidence qu'elle a incliné Notre-Seigneur à vouloir accomplir le plus parfaitement possible sa mission de Sauveur, de Prêtre et de victime. Tout serviteur de Dieu, comme on le voit dans la vie des fondateurs d'ordres, est porté par une grâce spéciale à accomplir de son mieux la mission qu'il a reçue; cette grâce lui donne l'esprit de cette mission, c'est-à-dire la manière de voir, de juger, de sentir, de vouloir et d'agir pour la réaliser comme il faut. S'il en est ainsi des fondateurs d'ordres, comme d'un saint Benoît, d'un saint Dominique, d'un saint François, que dut-il en être du Sauveur !

La plénitude de grâce, qu'il reçut dès le premier instant, produisit en lui une soif ardente de notre salut, et un vif désir de s'offrir en victime pour nous racheter. « *Amor meus, pondus meum* », dit saint Augustin : mon amour est comme un poids qui m'entraîne vers l'objet aimé. L'amour du Christ le portait à s'offrir en sacrifice pour sauver nos âmes.

Ce désir s'exprime constamment dans la prédication du Sauveur, et même avant elle, dans ses premières paroles :

« Ne savez-vous pas qu'il faut que je m'occupe des choses de mon Père ? (1) »

« *Quand je serai élevé de terre, j'attirerai tout à moi* (2). »

« Je suis venu porter un feu sur la terre, et que désiré-je, sinon le voir se répandre partout ? (3) »

« *J'ai désiré d'un grand désir manger cette pâque avec vous avant de souffrir... Ceci est mon corps, qui est donné pour vous... Cette coupe est la nouvelle alliance en mon sang, qui est versé pour vous* (4). »

Cette soif de notre salut, ce désir de la croix, répondent

(1) Luc, II, 49. — (2) Jean, XII, 32. — (3) Luc, XII, 49. — (4) Luc, XXII, 15-20.

en Notre-Seigneur au motif même de l'Incarnation : « *Qui propter nos homines et propter nostram salutem descendit de caelis* », disons-nous tous les jours dans le Credo.

Ce désir s'affirme d'autant plus qu'approche l'heure de la Passion, que Jésus appelle « son heure », celle fixée de toute éternité par la Providence, sans que sa liberté ni celle de ses bourreaux en soit violentée.

Plus cette heure s'approche, plus s'affirme en Notre-Seigneur sa volonté de mourir pour nous. Après le discours qui suit la Cène, il dit : « *Afin que le monde sache que j'aime mon Père et que j'agis selon le commandement que mon Père m'a donné, levez-vous, partons d'ici* (1). »

Sans doute à Gethsémani son âme est « triste jusqu'à la mort », mais c'est qu'il veut éprouver cette tristesse pour montrer qu'il est véritablement homme et qu'il nous est permis de nous plaindre aux heures douloureuses. Il veut aussi éprouver cette angoisse pour que l'holocauste soit parfait, et il dit à son Père : « *Que votre volonté soit faite, et non la mienne.* »

Peu après, à Pierre qui veut le défendre avec son épée, il répond : « *Ne boirai-je donc pas le calice que mon Père m'a donné ?* (2) » Ce qui rappelle les paroles dites avant d'arriver à Gethsémani : « *Il n'est pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis* (3). »

C'était là l'effet de la plénitude de grâce, qui portait le Sauveur à vouloir accomplir aussi parfaitement que possible sa mission de Prêtre et de Victime.

De fait, comme l'explique saint Thomas (4), sa souffrance fut la plus grande de toutes celles qu'on peut endurer dans la vie présente. Il n'a pas éprouvé sans doute toutes les souffrances possibles, car il y a des supplices qui sont contraires les uns aux autres, la mort sur la croix diffère

(1) Jean, XIV, 31. — (2) Jean, XVIII, 11. — (3) Jean, XV, 13. — (4) III^a, q. 46, a. 6, c. et ad 4^m.

d'autres tourments par le fer ou le feu; mais Jésus a éprouvé tous les genres de souffrances physiques et morales. Il a souffert dans tout son corps, qui n'a été qu'une plaie à la suite de la flagellation, et qui fut de nouveau mis à vif lorsqu'on lui arracha sa robe collée à ses plaies avant le crucifiement, souffrances singulièrement augmentées par la délicatesse de sa constitution, celle d'un corps miraculeusement conçu dans le sein de la Vierge.

Il a éprouvé toutes les souffrances morales venant de son peuple qui se détournait de la voie du salut, des prêtres de la synagogue acharnés contre lui, de ses amis qui l'abandonnaient, de la justice divine, qui le frappait à notre place.

Ce fut aussi *la plus grande des souffrances*, parce qu'elle provenait *du plus grand des maux*, du péché, dont Jésus *connaissait* la gravité et l'étendue mieux que personne; *souffrance intense comme son amour du bien*; souffrance à laquelle il ne voulait chercher aucun dérivatif, mais à laquelle il se livrait librement tout entier, pour avoir à notre place cette sainte détestation du mal qui est de l'essence de la contrition.

On a objecté : Mais la désolation du pécheur qui a perdu la grâce, comme Pierre après le reniement, semble plus grande encore, puisque Jésus conserve du moins la joie de son innocence.

Saint Thomas (1) répond : « *La souffrance de Jésus dépassait celle de tous les cœurs contrits*, car elle provenait d'une *plus grande sagesse* (qui lui montrait mieux qu'à personne la gravité infinie de l'offense faite à Dieu, et la multiplicité des crimes des hommes); elle provenait aussi d'un *immense amour* de Dieu et des âmes, et enfin il souffrait pour les péchés, non pas d'un seul homme, comme le pécheur repentant, mais de tous les hommes réunis. »

Nous ne pouvons nous faire une idée de la souffrance que

(1) III^e, q. 46, a. 6, ad 4^m.

dut produire en Jésus la vue précise et pénétrante des crimes des hommes. Si une sainte Catherine de Sienne éprouvait la nausée à voir l'état de certaines âmes, que dire de Notre-Seigneur : il voyait la concupiscence de la chair et des yeux et l'orgueil de la vie dans les âmes, comme nous voyons des plaies purulentes dans un corps rongé par la maladie.

Il en souffrait dans la mesure de son amour pour Dieu que le péché offense, et dans la mesure de son amour pour nos âmes que le péché ravage et fait mourir. Et ces péchés, il ne se contentait pas de les voir avec une profonde tristesse, mais il les avait pris sur lui : « *Vraiment c'étaient nos maladies morales qu'il portait et nos douleurs dont il était chargé* » (Isaïe, LIII, 4).

Si Marie au pied de la croix a souffert du péché dans la mesure de son amour pour Dieu, pour son Fils et pour nous, que penser de la souffrance du Christ ?

La plénitude de grâce et de charité augmenta considérablement en lui la capacité de souffrir du plus grand des maux, dont notre égoïsme nous empêche de nous affliger.

*
**

La paix dans la souffrance

Malgré cette douleur si intense, Jésus conserva une paix profonde pendant toute sa Passion.

On le voit par les sept dernières paroles qu'il prononça. Sans doute l'une d'entre elles paraît être surtout un cri d'angoisse : « *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ?* » (1) » Calvin a voulu y voir un cri de désespoir. Mais on voit qu'il n'en est rien par la parole de confiance et d'ac-

(1) Matth., xxvii, 46; Marc, xv, 34.

tion de grâces : *Consummatum est* (1), qui suit immédiatement après.

En réalité ces mots : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » sont le premier verset d'un psaume messianique qui revient et doit revenir sur les lèvres du Christ, et dans lequel Jésus parle au nom des pécheurs dont il porte les fautes. Ces paroles sont si peu un cri de désespoir, qu'elles sont suivies dans le même psaume d'une prière toute confiante et de l'action de grâces pour les bienfaits de la rédemption.

On lit en effet dans ce psaume xxi° :

« Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?...
Je crie pendant le jour et tu ne réponds pas;
La nuit, et je n'ai point de repos.
Pourtant tu es saint,
Tu habites parmi les hymnes d'Israël.
En toi se sont confiés nos pères;
Ils se sont confiés, et tu les a délivrés.
Ils ont crié vers toi, et ils ont été sauvés.
Ils se sont confiés en toi, et ils n'ont pas été confondus.
Et moi, je suis un ver, et non un homme,
L'opprobre des hommes et le rebut du peuple.
Tous ceux qui me voient se moquent de moi;
Ils ouvrent les lèvres, ils branlent la tête, en disant :
« Qu'il s'abandonne à Dieu, qu'il le sauve,
Qu'il le délivre, puisqu'il l'aime ! »
Oui, c'est toi qui m'as tiré du sein maternel...
Depuis le sein de ma mère, c'est toi qui es mon Dieu,
Ne t'éloigne pas de moi, car l'angoisse est proche,
Car personne ne vient à mon secours.

Une troupe de scélérats rôdent autour de moi,
Ils ont percé mes pieds et mes mains...
Ils tirent au sort ma tunique.
Toi, mon Dieu, ne t'éloigne pas,
Toi, qui es ma force, viens en hâte à mon secours !

(1) Jean, xix, 30.

Alors j'annoncerai ton nom à mes frères,
Je te célébrerai au milieu de l'assemblée des fidèles :
« Vous qui craignez le Seigneur, louez-le !
Vous tous, postérité de Jacob, glorifiez-le !...
Car il n'a pas méprisé la souffrance du pauvre,
Il n'a pas caché sa face devant lui,
Et quand l'affligé a crié vers lui, il l'a entendu. »

Que votre cœur revive à jamais !
Les extrémités de la terre se souviendront et se tourneront vers
le Seigneur.
Et toutes les familles des nations se prosterneront devant lui. »

Tel est le psaume de confiance et de louange qui commence par ce cri de douleur : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » Jésus mourant a vécu ce psaume tout entier en des profondeurs que nous ne pouvons soupçonner.

*
**

Quant aux autres des sept paroles, elles sont manifestement des paroles de paix, les plus belles qu'un prêtre martyr puisse dire; non seulement elles prouvent que Jésus a une paix profonde en son cœur, mais qu'il a une paix rayonnante, qu'il communique à ceux qui l'entourent, à ceux qu'il fortifie au moment où il est crucifié pour eux.

Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font (1). Ceci est dit pour les bourreaux au moment où ils le clouent sur la croix. Ce sera la parole répétée par les martyrs, notamment par saint Étienne, premier martyr, qui obtiendra par sa prière la conversion de Saul qui gardait les vêtements de ceux qui le lapidaient.

De même la parole dite au bon larron, elle lui promet la paix du ciel : *Aujourd'hui tu seras avec moi en paradis* (2). Après ces mots, la croix du bon larron n'est plus seulement

(1) Luc, xxiii, 34.

(2) Luc, xxiii, 43.

un châtement, comme celle de l'autre; elle est une réparation qui lui ouvre les portes du ciel. Ces paroles seront répétées souvent par les ministres du Christ qui auront à préparer les condamnés à mort à rendre leur âme à Dieu.

Paroles de paix, elles aussi, celles qui sont adressées à Marie et à Jean; elles versent comme un baume en leur cœur si endolori : *Femme, voici votre fils* (1); Marie devient ainsi plus que jamais Mère de tous les hommes, personnifiés par Jean, médiatrice et distributrice de toutes les grâces. *Mon fils, voici votre mère* (2); ces mots pleins de bonté produisent en l'âme de Jean ce qu'ils signifient : l'affection la plus respectueuse et la plus filiale pour Marie, dont il recevra tant de grâces pour son ministère apostolique.

Après les premières paroles du psaume xxi^e, Jésus dit encore : *J'ai soif... Tout est consommé* (3). Il a soif des âmes, mais il leur apporte lui-même à ce moment les eaux vives de la grâce. Il a l'immense joie de consommer l'œuvre de la Rédemption. Il y a plus de joie à donner qu'à recevoir, et Jésus donne ici la réconciliation avec Dieu, la paix profonde de l'âme à tous les hommes qui voudront la recevoir, à tous ceux qui n'y poseront pas d'obstacle.

La dernière parole : *Père, je remets mon âme entre vos mains* (4), est comme la consécration du sacrifice de la croix, qui restaure tout, et ramène sur les âmes le fleuve des miséricordes divines.

*
**

Comment Jésus a-t-il conservé cette paix profonde et rayonnante, au milieu de ses tourments, avec une douleur si intense?

C'est là, de l'aveu de tous les théologiens (5), un miracle

(1) *Jean*, XIX, 26.

(2) *Jean*, XIX, 27.

(3) *Jean*, XIX, 28-30.

(4) *Luc*, XXIII, 46.

(5) Cf. SALMANTICENNES, *De Incarnatione*, disp. XVII, dub. IV, n° 47.

et un mystère surnaturel de l'ordre de la grâce, qui provenait de ce que Jésus était en même temps *viator et comprehensor*, voyageur vers l'éternité et compréhenseur jouissant de la vision de l'essence divine.

Cette union mystérieuse de la souffrance la plus profonde et de la paix la plus haute a été expliquée de différentes manières par les théologiens (1).

L'explication la plus vraie est celle que donne saint Thomas. Elle a ses obscurités, mais aussi une grande lumière (2).

« Si l'on considère, dit-il, les différentes facultés de l'âme,... il faut affirmer que dans le Christ *viator*, encore

(1) Quelques théologiens nominalistes, comme Auréolus au XIV^e siècle, ont dit que Jésus pendant la Passion n'a souffert que dans la *partie sensitive* de l'âme, celle commune à l'homme et à l'animal. — Cela est contraire à la doctrine de l'Écriture et de la Tradition, car Jésus a souffert surtout du *péché*, souffrance qui, comme celle de la contrition, est essentiellement spirituelle et même surnaturelle, en ce sens qu'elle provient de la charité, de l'amour de Dieu offensé et des âmes qui se perdent.

D'autres théologiens ont dit tout au contraire : Jésus sur la Croix, tout en conservant la vision béatifique, n'a pas voulu conserver la joie qui en dérive normalement au sommet de l'âme. Ainsi parlent Salmeron, Melchior Cano et quelques autres. — Cette opinion est contraire à saint Thomas (III^e, q. 46, a. 7 et 8), et paraît inadmissible, car on ne conçoit pas qu'une âme voie Dieu face à face, le possède par cette vision et n'en éprouve pas au sommet de ses facultés une immense joie.

D'autres enfin, comme Théophile Raynaud, ont dit : « La souveraine béatitude et la plus profonde tristesse sont contraires, et pourtant par miracle elles ont été réunies en Jésus. » — A quoi on a répondu : Un miracle ne peut être une contradiction réalisée. Les deux premières explications diminuaient le mystère, celle-ci en fait une contradiction.

(2) Saint Thomas, III^e, q. 46, a. 7 et 8, donne d'abord une réponse abstraite qui prépare la solution. Il remarque que si l'on considère l'essence de l'âme, qui est indivisible comme essence, on peut dire : Jésus a souffert en toute son âme, qui était toute en chaque partie de son corps meurtri, et Jésus jouissait en toute son âme, qui était tout entière le sujet des facultés supérieures, dont le sommet était béatifié. Mais pour parler plus concrètement, il faut considérer, non plus seulement l'essence de l'âme, mais les différentes facultés.

voyageur vers l'éternité, il n'y avait pas rejaillissement de la gloire et de la joie de la partie supérieure de l'âme sur la partie inférieure (1). »

C'était seulement la cime de l'intelligence et de la volonté humaines du Sauveur qui était béatifiée. Jésus voulait très librement abandonner à la douleur les régions moins élevées de ses facultés supérieures et sa sensibilité (2). En d'autres termes, le Sauveur empêchait librement l'irradiation de la lumière de gloire sur la raison inférieure et les facultés sensitives ; il ne voulait pas que cette lumière et la joie qui en dérive adoucissent en quoi que ce soit par leur rayonnement la douleur physique et morale qu'il devait porter pour notre salut.

Lui qui plusieurs fois préservera ses martyrs de la douleur au milieu même de leurs tourments, en leur accordant des grâces combiantes, a voulu se livrer pleinement à la souffrance pour nous sauver par l'holocauste le plus parfait (3).

Telle une grande montagne dont le sommet ensoleillé se perd dans l'azur du ciel et dont les régions moins hautes sont ravagées par la tempête. Seule la cime des facultés supérieures de la sainte âme du Christ ne souffrait pas, parce qu'il se livrait très librement à la douleur sans vouloir chercher un soulagement dans la vision de l'essence divine.

Il y a certes là un mystère ; une chose pourtant nous permet de l'entrevoir : le pénitent qui est profondément con-

(1) III^a, q. 46, a. 8, c. et ad 1.

(2) Cf. S. THOMAS, *Compendium Theologiae*, cap. 232 : « Ratio superior Christi plena Dei visione fruebatur... (Sed Christus) permittebat unicuique inferiorum virium moveri proprio motu, secundum quod ipsum decebat. »

(3) Cf. S. THOMAS, III^a, q. 47, a. 1 : « Christus poterat suam passionem et mortem impedire : primo quidem adversarios reprimendo, ut eum non vellent, aut non possent interficere ; secundo, quia spiritus ejus habebat potestatem conservandi naturam carnis suae, ne a quocumque laesivo inflicto opprimeretur... Sic dicitur suam animam posuisse vel voluntarie mortuus esse. »

trit se réjouit, dit saint Augustin, d'être affligé de ses fautes, et cela d'autant plus qu'il en est plus affligé (1).

La souffrance et la paix du Christ, loin d'être contraires, s'harmonisaient admirablement ; en sa sainte âme l'amour de Dieu lui donnait la paix et le faisait souffrir à la vue du péché ; l'amour des âmes le faisait aussi souffrir de nos fautes et lui donnait la joie de notre salut. Cette pensée ne le quitta jamais : même sur le Thabor, c'est de sa Passion qu'il parle avec Moïse et Élie, et aussitôt après la transfiguration il annonce à ses disciples quelle sera sa mort (2).

La grande leçon que nous devons tirer de ce mystère, c'est que, à la suite du Sauveur, et en union avec lui, nous devons porter notre croix, pour participer aux fruits de la sienne. Il y a dans le monde beaucoup de croix qui ne servent à rien pour l'âme qui souffre, telle fut la croix du mauvais larron. Au contraire, en union avec le Sauveur, nous devons porter notre croix avec patience, et même avec reconnaissance et amour : nous entrerons ainsi peu à peu dans l'intelligence profonde du mystère de la rédemption, et nous en recevrons les fruits de vie, ceux qui durent éternellement.

(1) S. AUGUSTIN, *De vera et falsa Poenitentia*, c. 13 : « Semper doleat poenitens et de dolore gaudeat. » — Cf. S. THOMAS, III^a, q. 84, a. 9, ad 2.

(2) Luc, ix, 31-44.

CHAPITRE XI

Jésus, prêtre et victime sur la Croix

*« Christus dilexit nos et tradidit
semelipsum pro nobis oblationem et
hostiam Deo in odorem suavitatis. »*
(Ephés., v, 2.)

Nous venons de parler de la paix de Jésus pendant la Passion. C'est un des contrastes les plus sublimes qui fait entrevoir la profondeur de son amour. Il est un autre contraste non moins frappant : c'est celui de la force divine dans la faiblesse : Jésus, pendant la Passion et sur la Croix, est en même temps la *victime* brisée, comme anéantie pour notre salut, et le *prêtre* le plus puissant par son mérite et son intercession.

*
**

La force divine dans la faiblesse

Plusieurs fois dans l'Ancien Testament on vit cette force et cette faiblesse dans les plus belles figures du Christ à venir, en particulier en la personne d'*Isaac*, qui porta le bois de son sacrifice et qui se laissa lier sur un autel par son père Abraham, pour être immolé. Une voix céleste se fit alors entendre et dit à Abraham : « Parce que tu ne m'as pas refusé ton fils, ton unique, je te bénirai; je te donnerai une postérité nombreuse comme les étoiles du ciel;... en elle seront bénies toutes les nations de la terre, parce que

tu as obéi à ma voix (1). » La grandeur d'*Isaac* vient de ce qu'il a obéi avec son père et de ce qu'il s'est laissé lier sur l'autel du sacrifice comme une victime à immoler.

La force divine dans la faiblesse apparut aussi en une autre figure du Christ, une des plus touchantes : *Joseph*, *vendu par ses frères*, vendu par jalousie, parce qu'il avait des songes prophétiques et qu'il était particulièrement aimé de son père, Jacob. *Joseph*, vendu pour quelques pièces d'argent, devint le salut de ses frères, lorsqu'il se fit reconnaître et leur dit : « Je suis *Joseph*, mon père vit-il encore ? (2) » Ainsi le Sauveur fut persécuté par jalousie, parce qu'il avait un message divin, honni par les prêtres du sacerdoce lévitique, figure de son Sacerdoce éternel; il fut vendu pour trente deniers et devint le salut de nous tous, de tous ceux qui croient et qui espèrent en Lui.

Le Seigneur a dit à saint Paul : « *C'est dans la faiblesse que ma puissance se montre tout entière* (3). » Et le grand Apôtre écrit lui-même : « Nous prêchons un *Christ crucifié*, scandale pour les Juifs et folie pour les Gentils, mais pour ceux qui sont appelés, soit Juifs, soit Grecs, *puissance de Dieu et sagesse de Dieu*... Car ce qui serait folie de Dieu (le Christ souffleté) est plus sage que la sagesse des hommes, et ce qui serait faiblesse de Dieu (le Sauveur crucifié) est plus fort que la force des hommes (4). »

Ce merveilleux contraste de la puissance de Jésus et de son accablement constitue l'austère et sublime beauté de sa physionomie spirituelle, qui échappe aux yeux du monde, et se montre de plus en plus à la contemplation des saints. Si le beau, qui est une harmonie, provient de l'unité dans la diversité, le sublime, qui est l'extraordinaire dans l'ordre du beau, provient de l'unité la plus intime dans la diversité

(1) Genèse, xxii, 16-18. — (2) Genèse, xxxvii, xlv, 3-9.

(3) II Cor., xii, 9. Dans ce texte, selon le grec, il s'agit d'abord de la force divine plus encore que de la vertu de l'homme.

(4) I Cor., i, 22.

la plus grande. C'est la conciliation profonde de deux extrêmes que Dieu seul peut harmoniser.

Ce mystère a été complètement défiguré par deux hérésies contraires l'une à l'autre. Au II^e siècle, les docètes se scandalisèrent de la Passion du Sauveur, qu'ils jugèrent indigne d'un Dieu, et ils déclarèrent que les douleurs de Jésus n'avaient été qu'apparentes. Jésus à Gethsémani et sur la Croix n'aurait pas réellement souffert; il n'aurait pas été victime. La douloureuse Passion n'aurait été qu'un simulacre. Pour soutenir cette assertion insensée, contraire aux faits les plus certains, les docètes en vinrent à dire que le Verbe en Jésus n'avait pas pris un corps réel mais seulement un corps apparent comme un fantôme. A quelles erreurs arrivons-nous, si nous nous scandalisons de la Croix !

Par contre, d'autres hérétiques plus tard, comme Calvin, soutinrent, nous l'avons vu, que Jésus au Calvaire avait tellement souffert, qu'il s'était laissé aller un moment au désespoir et qu'il avait enduré les peines de l'enfer à l'instant où il dit : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » Calvin semble se figurer que Jésus nous a rachetés plus par l'atrocité de ses souffrances que par l'amour d'une valeur infinie avec lequel il les a portées.

L'erreur passe souvent ainsi d'un extrême à l'autre, parce qu'elle ignore ou veut ignorer le point culminant où se concilient les vérités en apparence contraires.

La doctrine de l'Eglise se tient, par contre, sur ces hauteurs où s'harmonisent les divers aspects de la vérité. Elle affirme que Jésus sur la Croix fut *le prêtre le plus fort* par son oblation et *la victime volontaire la plus anéantie*. Bien plus, dit-elle, la puissance divine ne s'est jamais plus hautement manifestée que dans la Passion du Sauveur, qui fut la plus grande action de sa vie, la consommation de son œuvre. Il y a là une admirable loi du monde spirituel, qui continue à se réaliser dans les âmes : « C'est dans la faiblesse, dit le Seigneur, que ma puissance se montre tout entière. »

Considérons d'abord Jésus victime : jusqu'où va son immolation. Nous verrons ensuite la force du Sauveur dans cette immolation même.

*
**

Jésus victime :

Jusqu'où va son immolation ?

Notre-Seigneur a voulu éprouver toutes les souffrances du corps et de l'âme qui convenaient à sa mission de Rédempteur et de victime. Il a voulu passer par toutes nos épreuves, aller jusqu'aux dernières limites du sacrifice pour expier nos fautes et nous mériter la vie éternelle, en nous laissant l'exemple des plus hautes vertus dans la plus grande adversité.

Il a été *victime dans son corps* : on lui a enlevé ses vêtements, on l'a tourné en dérision, souffleté, flagellé, mis à vif, couronné d'épines, on lui a craché à la figure. On l'a traité comme un scélérat, on lui a préféré un assassin, on l'a cloué sur une croix entre deux voleurs; on l'a abreuvé de fiel, et l'on ricanait devant lui pendant qu'il agonisait.

Il a été *victime dans son cœur* : on lui a arraché l'affection de son peuple, ce peuple qui huit jours plus tôt, lors de son entrée à Jérusalem, l'acclamait en chantant : « Hosanna au Fils de David ! » Quelle dut être la souffrance de son cœur lorsqu'il laissa échapper cette plainte : « Jérusalem, Jérusalem, qui tues les prophètes et lapides ceux qui te sont envoyés, que de fois j'ai voulu rassembler tes enfants, comme une poule rassemble ses petits sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu. » Le monde dans sa sagesse refuse les dons exceptionnels que le Seigneur lui envoie. Et, en exprimant cette souffrance, Jésus prévoit toutes les ingratitude futures, qui viendront parfois des âmes les plus comblées par lui.

Il a été *victime dans son âme même*, car sa plus grande douleur fut celle qui provenait de la vue du péché, des cri-

mes sans nombre qu'il allait expier, du décide qui allait se commettre par orgueil et aveuglement volontaire. Cette souffrance morale, spirituelle, atteignit intimement le Sauveur dans sa charité, dans son amour de Dieu et des âmes. Il souffrit du péché dans une mesure que nous ne pouvons comprendre : dans la mesure de son amour pour Dieu que le péché offense, dans la mesure de son amour pour nos âmes que le péché fait mourir.

Les stigmatisés, comme saint François et sainte Catherine de Sienne, qui ont participé à ces souffrances spirituelles, disent qu'elles restent inexprimables.

Or le Sauveur souffrit des péchés de tous les hommes, non seulement parce qu'il en voyait la gravité sans limite, mais parce qu'il les avait pris sur lui pour les expier, et parce qu'il voulut porter à notre place le poids de la malédiction divine due au péché.

Jésus ne pouvait être victime plus complètement. L'immolation ne pouvait aller au delà.

Comme le dit Isaïe, LIII, 3 :

Il a été méprisé et abandonné des hommes,
Homme de douleur et connaissant la souffrance,
Comme un objet devant lequel on se couvre le visage;
Il était en butte au mépris, et nous n'avons fait de lui aucun cas.

Véritablement c'étaient nos maladies qu'il portait,
Et nos douleurs dont il était chargé;
Et nous, nous le regardions comme un puni,
Frappé de Dieu et humilié.

Mais lui, il a été transpercé à cause de nos péchés,
Brisé à cause de nos iniquités;
Le châtement qui nous donne la paix a été sur lui,
Et c'est par ses meurtrissures que nous avons été guéris.

Nous étions tous errants comme des brebis;
Chacun de nous suivait sa propre voie,
Et Dieu a fait retomber sur lui
L'iniquité de nous tous.

Jésus, comme victime, a senti à quel degré l'Amour de Dieu pour le bien déteste le mal : « *Fortis est ut mors dilectio, dura sicut infernus aemulatio*, dit le Cantique des cantiques, VIII, 6 : L'amour est fort comme la mort, son ardeur est inflexible comme l'enfer. » Le cœur de Jésus, victime pour les pécheurs, a supporté ces rigueurs de l'Amour de Dieu. Vraiment, comme le dit saint Paul, « le Christ Jésus s'est anéanti lui-même... se faisant obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la Croix » (Phil., II, 7).

*
**

La force du Sauveur en son immolation

C'est dans cette faiblesse et cet anéantissement que la puissance du Seigneur se montre tout entière.

Si en effet Jésus est victime, il est Prêtre aussi, et l'oblation qu'il fait de lui-même a une valeur infinie. Comme le dit saint Paul : « Ce qui serait faiblesse de Dieu (un Christ crucifié) est plus fort que la force des hommes... Ce que le monde tient pour insensé, c'est ce que Dieu a choisi pour confondre les sages; et ce que le monde tient pour rien, c'est ce que Dieu a choisi pour confondre les forts,... afin que nulle chair ne se glorifie devant lui. »

Cet admirable contraste de la souveraine puissance de Jésus dans la plus grande faiblesse est annoncé par les prophètes, par la prédication du Sauveur, et nous le voyons se réaliser non seulement dans la Passion et sur la Croix, mais dans la vie de l'Eglise et celle des âmes les plus unies au Crucifié.

Parmi les prophètes, David (Ps. XXI, 17-28), après avoir annoncé : « Ils ont percé mes mains et mes pieds », ajoute : « Toutes les contrées de la terre se ressouviendront et se con-

vertiront au Seigneur. » — De même on lit dans Isaïe (LIII, 10-12) :

Il a plu à Dieu de le briser par la souffrance;
Mais quand son âme aura offert le sacrifice expiatoire,
Il verra une postérité innombrable...
Il justifiera beaucoup d'hommes...
Et il intercédera pour les pécheurs.

*
**

La prédication du Sauveur met progressivement en lumière cette grande loi du monde surnaturel.

Dès le début, dans le Sermon sur la montagne, il annonce : « Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, le royaume des cieux est à eux (1). »

Dans la parabole du bon Pasteur, il annonce nettement son sacrifice : « *Je donne ma vie pour mes brebis...* Il y aura une seule bergerie, un seul pasteur. *C'est pour cela que mon Père m'aime, parce que je donne ma vie pour la reprendre. Personne ne me la ravit, mais je la donne de moi-même*; j'ai le pouvoir de la donner et le pouvoir de la reprendre; tel est l'ordre que j'ai reçu de mon Père (2). »

« Le Fils de l'homme est venu, non pour être servi, mais pour servir et donner sa vie pour la rédemption de beaucoup (3). »

« *Quand je serai élevé de terre, j'attirerai tout à moi.* Ce qu'il disait, ajoute saint Jean, pour marquer de quelle mort il devait mourir (4). »

Aux fils de Zébédée : « Pouvez-vous boire le calice que je dois boire ? (5) »

En instituant l'Eucharistie : « *Ceci est mon corps, qui*

(1) *Matth.*, v, 10. — (2) *Jean*, x, 11-18. — (3) *Matth.*, xx, 28; *Marc*, x, 45; *Luc*, i, 68; ii, 38; *xxi*, 28. — (4) *Jean*, xii, 32. — (5) *Marc*, x, 38.

est donné pour vous... cette coupe est la nouvelle alliance en mon sang, qui est versé pour vous (1). »

« Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis (2). » La prière sacerdotale rapportée par saint Jean, ch. xvii, est comme l'introït de la Messe sanglante de la Croix.

*
**

Éclairés par toutes ces paroles, il semble que les Apôtres auraient dû comprendre que l'heure de l'accablement serait celle de la victoire suprême. Mais quand les hommes armés conduits par Judas s'emparèrent de Jésus, les Apôtres, ne pouvant porter ce mystère de la mort cruelle du Sauveur, abandonnèrent leur Maître un instant, au moment même où il allait consommer son œuvre. Ils ne virent en cette minute que le côté humain des choses, et non pas ce que Dieu réalisait en elles.

Et pourtant, au moment même où il est abreuvé d'outrages, accablé sous le poids de nos fautes, Notre-Seigneur apparaît d'une dignité souveraine et d'une force invincible. C'est lui qui dirige les événements, en faisant servir à la gloire de Dieu même ses ennemis et l'acharnement de l'esprit du mal, en faisant de la croix dont on l'accable le plus grand moyen de salut. Il transforme les plus grands obstacles en moyens.

A l'instant de son arrestation, rapporte saint Jean, xvii, 5, il demande aux soldats qui accompagnent Judas : « Qui cherchez-vous ? — Jésus de Nazareth. — *C'est moi* », et à ces mots ils reculèrent et tombèrent par terre, comme renversés par une force invisible. Quelques minutes après, il dit à Pierre qui veut le défendre avec son épée : « Remets ton

(1) *Luc*, xxii, 15-20; *Matth.*, xxvi, 26, 27; *Marc*, xiv, 22-25; *I Cor.*, xi, 23-25. — (2) *Jean*, xv, 13.

épée au fourreau, *ne boirai-je donc pas le calice que mon Père m'a donné à boire?* (1) »

Chez Caïphe, il confesse qu'il est le Fils de Dieu et qu'il viendra juger les vivants et les morts (2).

Chez Hérode, il ne répond pas aux questions que lui pose le voluptueux monarque, désireux de voir quelque prodige (3).

Chez Pilate, lorsque le gouverneur lui demande s'il est roi des Juifs, il répond : « *Mon royaume n'est pas de ce monde...* Je suis né et venu au monde pour rendre témoignage à la vérité, quiconque est de la vérité écoute ma voix (4). »

Au Calvaire, sa force apparaît dans sa patience et sa constance héroïque; l'acte principal de la vertu de force, dit saint Thomas (5), est de supporter l'épreuve, de tenir ferme sous les coups, de ne pas se laisser abattre par l'adversité, et la force héroïque, connexe avec les autres vertus, doit s'accompagner de celles mêmes qui semblent le plus opposées, de l'humilité et de la douceur. Voilà ce qui manque chez les faux martyrs. C'est cette force et cette douceur que nous voyons en Jésus, lorsqu'on lui perce les mains et les pieds et qu'il prie pour ses bourreaux, en disant : « *Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font* (6). » Cette douceur en un pareil moment manifeste la plus haute maîtrise de soi, l'oubli complet de soi-même pour le salut des âmes. Vraiment Jésus livre sa vie, comme il l'a dit dans la parabole du bon Pasteur : « *Je donne ma vie pour mes brebis.* Personne ne me la ravit; mais je la donne de moi-même, j'ai le pouvoir de la donner et le pouvoir de la reprendre (7). »

(1) Jean, XVIII, 11. — (2) Matth., XXVI, 64. — (3) Luc, XXIII, 9.

(4) Jean, XVIII, 36-38.

(5) II^a II^{ae}, q. 123, a. 6 : « *principalior actus fortitudinis est sustinere, id est immobiliter sistere in periculis, quam aggredi.* »

(6) Luc, XXIII, 34. — (7) Jean, X, 15.

Cette oblation intérieure est l'âme du sacrifice de la croix.

La puissance souveraine de Jésus mourant apparaît encore dans sa parole au bon larron : « *Je te le dis en vérité, aujourd'hui tu seras avec moi en Paradis* (1). »

L'oblation s'exprime encore par ces mots : « *Tout est consommé* (2). » Enfin, comme le rapporte saint Luc (3) : « *Le soleil s'obscurcit et le voile du temple se déchira par le milieu.* Et Jésus s'écria d'une voix forte : *Père, je remets mon esprit entre vos mains.* En disant ces mots, il expira. »

Ces derniers mots furent les paroles de la consécration au sacrifice de la Croix, l'expression suprême de l'oblation.

Au même moment, dit saint Matthieu (4), « *la terre trembla, des rochers se fendirent, des sépulcres s'ouvrirent, plusieurs saints, dont les corps y étaient ensevelis, ressuscitèrent...* Le centurion et ceux qui étaient avec lui pour garder Jésus, voyant le tremblement de terre et tout ce qui se passait, furent saisis de frayeur et dirent : *Cet homme était vraiment Fils de Dieu.* »

A la raison bornée, Jésus sur la Croix peut sembler vaincu, il est au contraire le vainqueur tout-puissant du péché et du démon. Il est « l'Agneau de Dieu qui efface les péchés du monde », comme sa résurrection le montrera de façon sensible et éclatante : la victoire sur la mort, suite du péché, sera le signe de la victoire sur le péché.

Ce contraste admirable de la force dans l'immolation se retrouvera en toutes les âmes marquées profondément à l'effigie du Crucifié : en Marie, mère des douleurs, dans les Apôtres persécutés, considérés comme « la balayure du monde (5) ».

Apprenons par là la merveilleuse fécondité de la souffrance surnaturellement supportée en union avec le Sauveur. L'apostolat par la prière et la souffrance féconde, au-

(1) Luc, XXIII, 43. — (2) Jean, XIX, 30. — (3) Luc, XXIII, 46. — (4) Matth., XXVII, 51. — (5) I Cor., IV, 13.

delà de ce que nous pensons, celui qui se fait par la prédication, l'enseignement et les œuvres extérieures. « Suivons, dit saint Paul, l'exemple du Christ, qui nous a aimés et s'est livré lui-même à Dieu pour nous, comme une oblation et un sacrifice d'agréable odeur » (Éphes., v, 2).

*
**

On voit que la passion du Sauveur fut un vrai sacrifice et le plus grand de tous, comme l'expose longuement saint Paul dans l'Épître aux Hébreux, ch. VIII et IX. Sur la Croix, Jésus était en même temps Prêtre et victime, car il s'offrait volontairement (1), et, depuis la prière de Gethsémani jusqu'à son dernier soupir, toutes ses paroles et tous ses actes expriment cette oblation volontaire, qui est comme l'âme de ce sacrifice d'adoration, de supplication, de réparation et d'action de grâces : « *Consummatum est.* »

Tous les sacrifices de l'Ancienne Loi, depuis celui d'Abraham s'appropriant à immoler son fils Isaac, jusqu'à celui de l'agneau pascal, étaient la figure de celui-ci, qui seul pouvait effacer le péché, car seul il a une valeur infinie, par la personne du Prêtre qui l'offre et par le prix de la victime offerte (2).

Jésus sur la Croix est l'hostie pour le péché, par laquelle il est remis, l'hostie pacifique qui conserve la grâce, l'holocauste parfait, qui nous élève vers Dieu. C'est l'holocauste qui était figuré par tous les sacrifices passés (3) et qui sera commémoré et perpétué en substance jusqu'à la fin du monde par toutes les messes, où le Sauveur sera toujours le prêtre principal et la victime réellement présente sur l'autel, et sacramentellement immolée.

Comme le dit saint Paul : « *Le Christ ayant paru comme*

grand prêtre des biens à venir..., ce n'est pas avec le sang des boucs et des taureaux, mais *avec son propre sang*, qu'il est entré une fois pour toutes dans le Saint des saints, après avoir acquis une rédemption éternelle (1). » « Ce n'est pas dans un sanctuaire fait de main d'homme, image du véritable, que le Christ est entré; mais *il est entré dans le ciel même afin de se tenir désormais pour nous présent devant la face de Dieu* (2). »

Le sacrifice de la Croix apparaît ainsi comme le plus parfait de tous, il vaut par lui-même, par lui seul, sans les autres, et les autres ne valent que par lui (3).

Chaque jour en assistant au saint sacrifice de la Messe, apprenons à vivre du sacrifice de la Croix, perpétué en substance sur l'autel. En particulier demandons l'intelligence de la croix et l'amour de celles que la Providence de toute éternité nous réserve jusqu'à notre entrée au ciel. Rappelons-nous cette loi de la vie chrétienne : « *Si le grain de froment, mis en terre, meurt, il porte beaucoup de fruit* (4). »

(1) Hebr., IX, 11-12. — (2) Hebr., IX, 24.

(3) Ces dernières années on a soutenu que le sacrifice de la Croix ne serait pas complet sans la Cène, qu'il y manquerait l'expression suffisante et rituelle de l'oblation. En réalité toute l'Épître aux Hébreux, après elle toute la Tradition, les plus grands théologiens, notamment saint Thomas (III^a, q. 48, a. 3), font voir dans la Croix, sans allusion à la Cène, le plus grand des sacrifices, qui vaut par lui-même et par lui seul. Il est éminemment rituel, comme *la réalité figurée contient éminemment toutes les figures*, surtout si cette réalité est celle du Prêtre et de la Victime par excellence choisis de toute éternité par Dieu. Evitons ici tout formalisme liturgique. La *figure* n'a de valeur que par rapport à la *réalité figurée*; Melchisédech ne conserve un nom dans l'histoire religieuse que par rapport au Christ. Il y a sacrifice réel et complet là où Dieu et le Christ ont voulu qu'il fût, là où il y a immolation et oblation intérieure manifestée par toutes les paroles et les actes de la victime qui s'offre. C'est ainsi que le Concile de Trente (Denzinger, n° 938) parle de l'oblation que le Christ fit de lui-même *in ara crucis*, sur l'autel de la croix.

(4) Jean, XII, 25.

(1) Cf. S. THOMAS, III^a, q. 48, a. 3. — (2) Cf. S. THOMAS, *ibid.* — (3) S. THOMAS, III^a, q. 22, a. 2; I^a II^{ae}, q. 102, a. 3.

Redisons souvent, en en demandant l'intelligence à Marie, les sept dernières paroles du Christ, qui sont comme son testament : « Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. — Aujourd'hui tu seras avec moi en Paradis. — Femme, voici ton fils. Voici ta mère. — Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné? — J'ai soif. — Tout est consommé. — Père, je remets mon âme entre vos mains ! »

CHAPITRE XII

La victoire du Christ sur la mort

« Si Christus non resurrexit, vana est fides vestra; adhuc enim estis in peccatis vestris. »

« Si le Christ n'est pas ressuscité, votre foi est vaine; vous êtes encore dans vos péchés. »

(I Cor., xv, 17.)

Le jour de la Pentecôte, comme le rapportent les Actes des Apôtres (II, 23), Pierre, éclairé et fortifié par le Saint-Esprit, dit aux Juifs : « Jésus de Nazareth vous ayant été livré selon le dessein immuable et la prescience de Dieu, vous l'avez attaché à la croix et mis à mort par la main des impies. Dieu l'a ressuscité, en le délivrant des liens de la mort, parce qu'il n'était pas possible qu'il fût retenu par elle. » — Pierre le redit les jours suivants : « Vous avez fait mourir l'Auteur de la vie, que Dieu a ressuscité des morts; nous en sommes tous témoins (1)... » « Le salut n'est en aucun autre (2). »

La résurrection apparaît ainsi à Pierre et aux autres Apôtres comme la confirmation définitive de la foi au Christ. Et, chose singulièrement frappante, les plus grands adversaires de Notre-Seigneur l'avaient pressenti et, sans le vouloir, ils servirent d'une façon étonnante les desseins de la

(1) Act. Ap., III, 15. — (2) Ibid., IV, 12.

Providence. De même que, pendant la Passion, le grand Prêtre Caïphe, *prophétisant sans le savoir*, avait dit : « Il est avantageux qu'un seul homme meure pour le peuple (1) », ainsi, comme le rapporte saint Matthieu (xxvii, 62-66), les Princes des prêtres et les Pharisiens, se rappelant que Jésus avait dit : « Trois jours après ma mort je ressusciterai », « s'assurèrent du sépulcre, en scellant la pierre et en y mettant des gardes (2) ». Ce sont ces gardes, des soldats, qui furent frappés d'épouvante au moment de la résurrection, à la vue de l'ange descendu du ciel (3), et qui annoncèrent aux Princes des prêtres ce qui était arrivé (4).

La résurrection du Sauveur était le signe décisif de sa mission divine. Pierre et les Apôtres ne cessèrent de l'affirmer.

*
**

Saint Paul écrit de même dans sa 1^{re} Épître aux Corinthiens, vers l'an 55 : « Je vous ai enseigné avant tout, comme je l'ai appris moi-même, que *le Christ est mort pour nos péchés*, conformément aux Écritures; qu'il a été enseveli et qu'il est ressuscité le troisième jour conformément aux Écritures; et qu'il est apparu à Céphas, puis aux Douze. Après cela, il est apparu en une seule fois à plus de cinq cents frères, dont la plupart sont encore vivants, et quelques-uns se sont endormis. Ensuite il est apparu à Jacques, puis à tous les apôtres. Après eux tous, il m'est apparu aussi à moi, comme à l'avorton... Ainsi donc, soit moi, soit eux, voilà ce que nous prêchons, et voilà ce que vous avez cru (5). » Puis saint Paul ajoute : « Si le Christ n'est pas ressuscité, notre prédication est vaine... ; nous sommes de faux témoins... *Si le Christ n'est pas ressuscité, votre foi est vaine, vous êtes encore dans vos péchés* (6). »

(1) Jean, xviii, 14, et xi, 51. — (2) Matth., xxvii, 66. — (3) Matth., xxviii, 5. — (4) Matth., xxviii, 11. — (5) I Cor., xv, 3-11. — (6) Ibid., xv, 14-18.

Que veut dire saint Paul par ces derniers mots ? Il veut dire que, dans ce cas, notre foi au Christ ressuscité, foi qui est la racine de la justification (1), est vaine et fausse et que par suite nos péchés ne nous ont pas été remis.

Il veut dire aussi, comme le remarque saint Jean Chrysostome : *Si le Christ n'est pas ressuscité, nous n'avons pas la garantie que Dieu ait accepté sa mort comme rédemption*. Il n'y a donc rien de fait, l'œuvre du salut est encore à accomplir (2).

Pour approfondir ces paroles de saint Paul, ainsi entendues par saint Jean Chrysostome et de nombreux interprètes après lui, rappelons d'abord ce que doit être notre foi au Christ pour notre salut : nous saisirons alors comment sa victoire sur la mort est le grand signe de sa victoire sur le péché et sur l'esprit du mal.

*
**

Comment faut-il croire en la victoire du Christ sur le péché ?

Ce que nous devons croire, après l'existence de Dieu, auteur de la grâce et rémunérateur suprême (3), c'est que Jésus, Fils de Dieu, est le Sauveur, « l'Agneau de Dieu qui

(1) Rom., iv, 25.

(2) SAINT JEAN CHRYSOSTOME dit : « Si mortuus non potest resurgere, neque ablatum est peccatum, neque mors est perempta, nec ablatum est maledictum. » P. G., t. 61, p. 335. Item THEOPHILACTE et EUCYMIUS. Ce dernier écrit : « Si deletum esset peccatum, utique mors etiam, quae per ipsum erat, extincta esset. » En d'autres termes : le péché n'est vraiment effacé que si son effet, la mort, est aboli.

(3) Hebr., xi, 6 : « Il faut que celui qui s'approche de Dieu croie qu'il existe, et qu'il est le rémunérateur de ceux qui le cherchent. »

efface les péchés du monde (1) ». Il faut croire d'une foi vive à la vérité de sa parole : « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et ployez sous le fardeau, et moi je vous referai (2) », je referai vos âmes en les tirant du péché, en leur donnant la vie de grâce, germe de la vie éternelle.

Cet acte de foi vive devrait être en nous, non pas seulement comme une certitude spéculative sans influence sur la vie, mais comme une conviction profonde et constante, qui transforme tout ce que nous avons à faire ou à souffrir chaque jour. Cet acte de foi reste souvent trop faible en nous. Si, au milieu de nos peines, nous restons abattus, repliés sur nous-mêmes, c'est que nous n'avons pas assez de foi et de confiance en Jésus-Christ, notre Sauveur.

Les Apôtres les premiers ont senti, certains jours, avant la Pentecôte, la faiblesse de leur foi; le Seigneur leur dit un jour pendant une tempête sur le lac de Génésareth : « Pourquoi craignez-vous, hommes de peu de foi ? (3) » Ils expérimentèrent plus encore leur fragilité pendant la Passion. Sans doute, ils avaient été ravis par le sublime enseignement du Maître; ils l'avaient vu faire des miracles, ressusciter Lazare, chasser les démons, marcher sur les eaux; trois d'entre eux avaient même assisté à sa transfiguration sur le Thabor; mais aussi ils le virent triste jusqu'à la mort à Gethsémani, ils le virent insulté, flagellé, couvert de crachats, et Pierre lui-même s'égara un moment jusqu'à nier trois fois qu'il le connaissait.

Ce qu'il faut croire, ce qu'il fallait croire au pied de la Croix, c'est que *Jésus agonisant est précisément par son agonie, plus que par ses sermons et ses miracles, le Sauveur des âmes*. Agonie veut dire combat, et l'agonie du Christ fut le grand combat contre l'esprit du mal, combat où Jésus fut définitivement vainqueur.

(1) Jean, 1, 29. — (2) Matth., xi, 28.

(3) Matth., viii, 26. Item xiv, 31.

Il avait dit à ses disciples après la Cène : « Prenez confiance; j'ai vaincu le monde (1). » C'est sur la Croix qu'il remporta la victoire définitive sur le mal le plus grave, le plus profond qu'il y ait au monde, sur le péché et sur le démon.

Mais sur la Croix, humainement parlant, Jésus semble vaincu : son œuvre, condamnée par la Synagogue, peut sembler à jamais détruite; crucifié entre deux voleurs, il est abandonné par son peuple, par la plupart de ses disciples, qui paraissent penser que le ciel n'entend plus sa supplication.

A l'heure du *Consummatus est*, Marie, sans doute, fit le plus grand acte de foi qui ait jamais existé sur la terre, elle ne cessa pas une minute de croire que son Fils crucifié était le Sauveur de tous les hommes; à cette grande foi de la Vierge participèrent les saintes femmes qui étaient près d'elle, aussi saint Jean, le bon larron, le centurion. Ils crurent, à des degrés divers, que l'œuvre du salut se consommait dans cet anéantissement de la Victime choisie de toute éternité pour porter à notre place le poids de nos fautes.

Mais rares furent ceux qui crurent ainsi à cette heure suprême. La plupart ne purent porter la mort du Christ : « *Fac ut portem Christi mortem* », est-il dit dans le *Stabat*.

Ce qu'il fallait croire, ce qu'il faut toujours croire, c'est que l'objet de dérision, considéré comme le rebut de l'humanité, celui devant lequel on branlait la tête en se moquant, est la force et la lumière des âmes, celui qui a vaincu le monde. Ce qu'il faut croire, c'est que l'heure des ténèbres et de l'ignominie est en même temps, vue d'en haut, l'heure glorieuse du salut, la plus féconde de toutes pour les âmes.

Or, à cette heure, beaucoup de disciples, comme le montrent les paroles de ceux d'Emmaüs, se sentirent faiblir,

(1) Jean, xvi, 33.

comme il peut arriver à tous aux heures de persécution et de haine.

Voilà pourtant ce qu'il faut croire, que le Crucifié, qui semble tout à fait vaincu, est le vainqueur du péché, « celui qui efface les péchés du monde ».

Cette victoire, si mystérieuse, si cachée, doit être confirmée par un signe, par une preuve tangible et éclatante, qui relève la confiance des disciples.

La divine Providence avait décidé de toute éternité que ce signe éclatant serait non pas un miracle quelconque, mais la Résurrection du Sauveur.

Pourquoi ? A cause des rapports très profonds qui existent entre le péché et la mort. C'est une des grandes vérités de la Révélation.

*
**

La victoire du Christ sur la mort signe de sa victoire sur le péché

Dans l'Épître aux Romains (v, 12-21), saint Paul rappelle que *la mort est entrée dans le monde par suite du péché* et que, de même qu'Adam a été le représentant de l'humanité pour sa perte, ainsi le Christ est le représentant et le chef de l'humanité pour son salut, la source inépuisable de la grâce : « Par un seul homme, dit-il, le péché est entré dans le monde, et par le péché la mort... Si par la faute d'un seul tous les hommes sont morts..., si par la faute d'un seul la mort a régné par ce seul homme, à plus forte raison ceux qui reçoivent l'abondance de la grâce et du don de la justice régneront-ils dans la vie par le seul Jésus-Christ.... Là où le péché a abondé, la grâce a surabondé (1). »

Saint Paul ajoute : « Le salaire du péché, c'est la mort ;

(1) Rom., v, 12-21.

mais le don de Dieu, c'est la vie éternelle en Jésus-Christ Notre-Seigneur (1). »

Dans le plan actuel de la Providence, si Adam n'avait pas péché, s'il n'y avait pas eu ce désordre, cette ruine, cette corruption morale qui consiste dans la *séparation de l'âme et de Dieu*, il n'y aurait pas eu cette ruine, cette corruption physique, qui consiste dans la *séparation du corps et de l'âme*. La mort est la conséquence et le châtiment du péché.

Sans doute l'homme, par nature, comme l'animal, est mortel ; mais par grâce le premier homme avait reçu pour lui et ses descendants, s'il restait fidèle à Dieu, le *privilege de l'immortalité*. Comme le rapporte la Genèse (ii, 17), le Seigneur, en le plaçant dans le jardin d'Eden pour le cultiver et pour le garder, lui avait dit : « Tu peux manger de tous les arbres du jardin ; mais tu ne mangeras pas de l'arbre de la science du bien et du mal, car le jour où tu en mangeras, tu mourras certainement. » Ce n'était là, comme le dit Bossuet (2), qu'une douce épreuve de sujétion, un frein léger du libre-arbitre, pour lui faire apercevoir qu'il avait un maître, mais un maître plein de bonté.

Le démon dit au contraire : « Assurément quand vous mangerez de ce fruit, vous ne mourrez point. Mais Dieu sait qu'aussitôt que vous en aurez mangé, vos yeux seront ouverts, et vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal (3) », c'est-à-dire : vous serez capables de vous conduire seuls, sans avoir besoin d'obéir. Lui-même, le démon, avait dit : Je n'obéirai pas.

Qu'arriva-t-il sitôt après la faute de désobéissance et d'orgueil ? Comme le rapporte l'Écriture, « aussitôt leurs yeux s'ouvrirent (4) ». Ils eurent la science du bien et du mal, non point celle qui permet de sagement se conduire seul, mais celle qui n'est autre que l'acre expérience du mal com-

(1) Rom., vi, 23.

(2) *Élévations sur les Mystères*, 6^e semaine, 7^e élévation.

(3) *Genèse*, iii, 5. — (4) *Genèse*, iii, 7.

mis et de sa différence profonde avec le bien, avec la sainteté qu'ils venaient de perdre pour eux et pour leurs descendants (1). Ils virent combien le Seigneur avait dit vrai et combien le démon avait menti.

Ils sentirent leur âme morte ; en goûtant par orgueil au mal elle venait de perdre la vie divine, l'amitié de Dieu. Elle s'était retirée de Dieu qui la vivifiait, et Dieu s'était retiré d'elle. Elle perdait par suite la maîtrise de ses passions ; la sensibilité, jusque-là soumise à la droite raison et à la volonté, se révolta, comme la volonté s'était révoltée contre Dieu. Enfin l'âme n'étant pas restée sous l'empire de Dieu, le corps cessa lui aussi de rester sous l'empire de l'âme. L'âme s'était retirée de Dieu qui la vivifiait, le corps allait se séparer de l'âme dont il tient la vie. L'âme avait manqué à l'amitié divine, Dieu retirait au corps les privilèges tout gratuits d'impassibilité et d'immortalité. L'homme avait préféré la nature à la grâce, la nature apparaissait dans sa pauvreté ; par le jeu des lois naturelles le corps humain était exposé désormais aux injures de l'air, aux intempéries, soumis à la douleur, à la maladie et à la mort. Jusque-là l'homme dominait la mort ; maintenant il était dominé par elle. Le Seigneur dit à Adam : « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front, jusqu'à ce que tu retournes à la terre, d'où tu as été tiré. Car tu es poussière et tu retourneras en poussière (2). » C'est ce que l'Eglise nous rappelle le jour des Cendres.

Cette mort du corps, suite et châtiment du péché, en était aussi le symbole, car le péché mortel est comme la mort de l'âme. La perte de la vie de la grâce était suivie de la perte de la vie physique. L'horreur de la mort devrait nous inspirer l'horreur du péché qui a introduit la mort dans le monde.

(1) Le Concile de Trente dit : « Adam perdit pour lui et pour nous la sainteté et la justice originelle qu'il avait reçue de Dieu. » DENZINGER, n° 789.

(2) Genèse, III, 19.

*
**

Sitôt après la chute, le Seigneur promet un rédempteur, en disant au serpent : « Je mettrai une inimitié entre toi et la femme, entre ta postérité et sa postérité ; celle-ci te meurtrira à la tête (1). » Comme le précisent toutes les prophéties, Jésus représente éminemment la postérité de la femme. Il fut, le Vendredi saint, le vainqueur du péché et du démon. Mais cette victoire cachée, remportée par celui qui pouvait paraître un vaincu, et qui était réellement victime pour nous, devait être manifestée par un signe éclatant. C'est ici qu'on voit la logique surnaturelle de ces mystères selon le plan de la Providence. Il convenait hautement que ce signe éclatant fût la résurrection du Sauveur. Si la mort est la suite du péché, *il convenait grandement que la victoire du Christ sur la mort fût le signe de sa victoire sur le péché.*

En d'autres termes, si le Christ est vainqueur de la mort, comme le prouve sa résurrection, c'est qu'il a été sur la Croix le vainqueur du péché.

Voilà pourquoi saint Paul écrit aux Corinthiens : « Si le Christ n'est pas ressuscité, votre foi est vaine, *vous êtes encore dans vos péchés* (2). » C'est-à-dire : nous n'avons pas la garantie que Dieu ait accepté sa mort comme rédemption. Et saint Paul ajoute que la résurrection du Sauveur est le gage de notre résurrection future : « Puisque par un homme est venue la mort, c'est par un homme aussi que vient la résurrection des morts. Et comme tous meurent en Adam, de même aussi *tous seront vivifiés dans le Christ* (3). » Jésus avait dit au tombeau de Lazare : « Je suis la résurrection et la vie ; celui qui croit en moi, fût-il mort, vivra (4). » Il avait dit aussi à trois reprises, en promettant l'Eucharistie : « C'est la volonté de mon Père que quiconque voit le Fils et croit en lui ait la vie éternelle ; et moi, *je le ressusciterai au dernier*

(1) Genèse, III, 15. — (2) I Cor., XV, 17. — (3) Ibid., 21-22. — (4) Jean, XI, 25.

jour (1). » Cette formule revient à plusieurs reprises en ce discours de Jésus, qui est appelé à nous sauver corps et âme et à nous faire participer à sa vie glorieuse.

C'est pourquoi saint Paul écrit encore aux Corinthiens : « *Le dernier ennemi qui sera détruit, c'est la mort* (2). » « Lorsque ce corps corruptible aura revêtu l'incorruptibilité, ... alors s'accomplira la parole (d'Osée, xiii, 14) qui a été écrite : « *La mort a été engloutie pour la victoire*. » « *O mort, où est ta victoire ? O mort, où est ton aiguillon ?* » Or l'aiguillon de la mort, c'est le péché... Grâces soient rendues à Dieu qui nous a donné la victoire par Notre-Seigneur Jésus-Christ (3). » De même dans l'Apocalypse (1, 18), il est écrit que Jésus, apparaissant à saint Jean, lui dit : « Ne crains point ; je suis le Premier et le Dernier et le Vivant ; j'ai été mort, et voici que je suis vivant aux siècles des siècles ; je tiens les clefs de la mort et de l'enfer (4). ... Écris : Voici ce que dit le Saint..., Celui qui ouvre et personne ne ferme, qui ferme et personne ne peut ouvrir » (*Ibid.*, III, 7. Cf. *Isaïe*, xxii, 22).

C'est ce triomphe que chante la liturgie du jour de Pâques dans la séquence *Victimae paschali laudes* :

<i>Agnus redemit oves :</i>	L'Agneau a racheté les brebis ;
<i>Christus innocens Patri</i>	le Christ innocent avec son Père
<i>Reconciliavit peccatores.</i>	a réconcilié les pécheurs.
<i>Mors et vita duello</i>	La mort et la vie ont engagé
<i>Conflizere mirando ;</i>	un stupéfiant combat ;
<i>Dux vitae mortuus</i>	L'Auteur de la vie, après être
<i>Regnat vivus.</i>	viv et règne. [mort,
.....	
<i>Scimus Christum surrexisse</i>	Nous le savons, le Christ
<i>A mortuis vere :</i>	est vraiment ressuscité :
<i>Tu nobis, victor Rex,</i>	O vous, Roi victorieux,
<i>Miserere. Amen.</i>	ayez pitié de nous. Ainsi soit-il.

(1) *Jean*, vi, 39-55. — (2) *I Cor.*, xv, 26. — (3) *I Cor.*, xvi, 54-57. — (4) Cf. *Hébr.*, ii, 14 ; *Apoc.*, xx, 13 ; *Rom.*, xiv, 9.

Que chacun pense combien l'histoire de l'humanité et sa propre vie seraient autres, s'il n'y avait pas eu de rédemption et de résurrection.

Il est de toute évidence que la victoire du Christ sur le péché est très supérieure à celle sur la mort. La première est l'essence même du mystère de la Rédemption ; la seconde n'est qu'un signe sensible de ce mystère surnaturel invisible en soi. Le signe tire sa valeur de la grandeur de la chose signifiée. L'heure du *Consummatum est* fut la plus grande et la plus glorieuse de toute l'histoire de l'humanité ; mais cette victoire était si mystérieuse, si cachée, qu'elle échappa à la plupart des Apôtres eux-mêmes, aussi dut-elle être manifestée par un signe sensible incontestable. Elle le fut par le triomphe du Christ sur la mort, suite du péché. Et c'est pourquoi nous célébrons le jour de Pâques avec une grande magnificence, pour reconnaître la grande victoire remportée par le Sauveur le Vendredi saint. L'acte d'amour du Vendredi saint, commémoré en chaque messe, dépasse de beaucoup la résurrection corporelle, qui le manifeste.

*
* *

Les Apôtres furent éclairés. La mort du Sauveur les avait laissés brisés, comme anéantis ; ils allaient revenir à leurs occupations terrestres, oublier le royaume de Dieu. Depuis le jour où ils connurent la Résurrection, leur foi n'eut plus de défaillance, et, éclairés de nouveau par la grâce de la Pentecôte, ils se répandirent dans le monde, pour prêcher la bonne nouvelle, et, à l'exemple de leur Maître, ils la prêchèrent jusqu'au martyre. Au milieu de leurs tourments, ils mirent toute leur confiance, comme saint Étienne, dans le Christ glorieux, et par le même chemin que lui ils entrèrent dans l'éternité bienheureuse.

Ce mystère de la résurrection continue en un sens dans l'Église. Jésus la fait à son image et, s'il permet pour elle de

terribles épreuves, il lui donne de ressusciter en quelque sorte et plus glorieuse après les coups mortels que ses adversaires lui ont portés. C'est ce qu'on vit pendant les persécutions de Néron, de Dioclétien, de Julien l'Apostat ; le sang de milliers de martyrs faisait naître des milliers d'églises chrétiennes.

L'Eglise triompha de même des grandes hérésies arienne et pélagienne, qui furent l'occasion des œuvres immortelles des Pères grecs et de saint Augustin.

Dans le haut moyen-âge, les Barbares répandirent partout la désolation, mais l'Eglise sut les dompter et les convertir. Au XIII^e siècle, les Albigeois voulurent renouveler le manichéisme ; alors surgirent de nouveaux grands Ordres religieux, et ce XIII^e siècle fut l'âge d'or de la théologie.

Aux XV^e et XVI^e siècles, certains purent croire que l'Eglise allait mourir sous les coups de la Renaissance païenne et du Protestantisme. Elle perdit une très grande partie de l'Allemagne et de l'Angleterre ; mais au même instant surgissait en Europe une pléiade de saints fondateurs ou réformateurs, l'Eglise s'établissait dans les Indes, où saint François Xavier renouvelait les prodiges de l'ère apostolique, en Amérique, où saint Louis Bertrand et Las Casas faisaient connaître la charité du Christ, et la vraie réforme s'organisait au Concile de Trente.

La Révolution française entreprit encore une fois de détruire l'Eglise : elle massacra les prêtres, supprima les ordres religieux, profana les autels, posa les bases d'un monde nouveau, d'une religion nouvelle. Mais en 1801 le Concordat était signé, le culte reparaisait dans les églises, peu à peu les ordres dispersés se rétablissaient, des saints comme le Curé d'Ars rappelaient toute la vitalité du Christianisme, et les Missions d'Orient, d'Asie, d'Afrique et d'Amérique faisaient d'étonnants progrès.

Il en sera ainsi jusqu'à la fin des temps : dans l'Eglise se reproduit en un sens le mystère de la résurrection du Sau-

veur. La vie de l'Eglise est une vie qui a passé par la mort, et qui au milieu des pires épreuves retrouve une jeunesse toujours nouvelle. Il en est ainsi surtout des saints qui peuvent dire avec saint Paul : « *Quotidie morior* : Chaque jour je suis exposé à la mort (1) », et qui, après avoir connu le martyre du cœur, pour travailler au salut des âmes en union avec Notre-Seigneur, apparaissent plus vivants que jamais et se survivent dans leurs œuvres qui portent elles-mêmes des fruits pour l'éternité.

Ainsi se vérifie la parole du Maître : « Je suis la Résurrection et la vie (2). » « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive... ; des fleuves d'eau vive couleront de sa poitrine (3) », et « je le ressusciterai au dernier jour (4) ».

(1) I Cor., xv, 31. — (2) Jean, xi, 25. — (3) Jean, vii, 38. — (4) Jean, vi, 40.

CHAPITRE XIII

Le Prêtre principal du sacrifice de la Messe

« *Christus semper vivens ad interpellandum pro nobis.* » Hebr., VII, 25.

Après la Résurrection et l'Ascension, le Sauveur, qui est prêtre pour l'éternité, *sacerdos in aeternum* (1), ne cesse pas d'exercer l'acte principal de son sacerdoce; et c'est surtout par le sacrifice de la messe qu'il l'exerce.

La Messe est un sacrifice sacramentel, qui perpétue en substance d'une façon non sanglante le sacrifice de la Croix, dont il est le mémorial, et nous en applique les fruits. Telle est la doctrine de foi nettement formulée par le Concile de Trente, session XXII, cap. 1 et 2.

Comme l'explique le Concile, *le sacrifice de la Messe est en substance le même que celui de la Croix*, parce que c'est *la même victime*, réellement présente sur nos autels, qui est offerte, et parce que c'est *le même prêtre principal* qui l'offre (2). Cette victime, qui fut clouée sur la croix, est

(1) Ps. cix, 4; — Hebr., v, 6; VII, 17.

(2) Cf. *Concilium Trid.*, sess. XXII, cap. 2 : « *Una enim eademque est hostia, idem nunc offerens sacerdotum ministerio, qui se ipsum tunc in cruce obtulit, sola offerendi ratione diversa. Cujus quidem oblationis (cruentae, inquam) fructus per hanc*

offerte maintenant sous les apparences du pain et du vin, et elle est *sacramentellement immolée* par la consécration séparée du corps et du sang du Sauveur, qui est là présent sur l'autel comme en état de mort. Sans doute son précieux sang n'est plus physiquement séparé de son corps, mais on peut dire qu'il est *sacramentellement répandu*, car, en vertu des paroles de la première consécration, c'est seulement le corps du Sauveur qui est présent sous les espèces du pain; et formellement par les paroles de la seconde consécration, c'est seulement le précieux sang qui est sous les espèces du vin (1).

La Messe est ainsi un *vrai sacrifice, mais non sanglant*.

incruentam uberrime percipiuntur : tantum abest, ut illi per hanc quovis modo derogetur. »

Saint Thomas avait dit (III^a, q. 83, a. 1, ad 1^m) : « *Sicut dicit Ambrosius (aut potius Chrysostomus, Homilia 17 in Ep. ad Hebr.), una est hostia, quam scilicet Christus et nos offerimus, et non multae; quia semel oblatus est Christus...* Sicut enim quod ubique offertur, « *unum est corpus et non multa corpora, ita et unum sacrificium.* » — Ibid. ad 3^m : le prêtre principal à la messe est le Christ, qui continue de s'offrir.

Item III^a, q. 32, a. 3, ad 2^m : « *Sacrificium quod quotidie in Ecclesia offertur, non est aliud a sacrificio, quod ipse Christus obtulit, sed ejus commemoratio.* » Les thomistes disent assez généralement : « *Missa et sacrificium Crucis sunt idem numerice sacrificium quoad substantiam* (ratione hostiae oblatae, principalis offerentis, ac finis), *non vero quoad modum oblationis externae* (quae nunc est incruenta, et olim fuit cruenta). » Philosophiquement parlant l'identité numérique de la victime et du prêtre principal l'emporte sur la diversité du mode extérieur d'oblation, tout comme l'humanité du Christ reste substantiellement la même, bien qu'elle soit maintenant impassible. Il importe donc de conserver le plus possible la terminologie du Concile de Trente; elle est éminemment philosophique, et exprime admirablement ce cas unique, sans perdre de vue son élévation et ce qui en lui est supérieur au temps; ainsi la substance de ce sacrifice est perpétuée plutôt que renouvelée.

(1) *Par concomitance* cependant, du fait que le corps et le sang ne sont plus séparés dans le Christ glorieux, l'un et l'autre se trouvent sous chacune des deux espèces. Mais, *vi verborum*, formellement par les paroles mêmes de la première consécration c'est le corps qui est rendu présent, et par les paroles de la seconde c'est le précieux sang.

Elle n'est pas seulement un sacrifice figuré ou la simple représentation d'un sacrifice passé, car il y a *réellement la victime*, et non pas seulement l'image de cette victime. Il y a aussi *oblation réelle* de cette victime, et non pas seulement une image de cette oblation. Mais, en ce sacrifice non sanglant, l'immolation réelle et sanglante du Calvaire n'est plus que figurée et commémorée, et ses fruits nous sont appliqués. Comme le disent les théologiens : la messe est un vrai sacrifice, non sanglant, qui représente sacramentellement l'immolation sanglante du sacrifice de la Croix (1).

(1) La principale objection des protestants était celle-ci : Tout sacrifice véritable exige essentiellement une immolation *réelle* de la victime offerte. Or à la messe il n'y a pas *immolation réelle* du corps du Christ, aujourd'hui impassible. Donc la messe n'est pas un sacrifice véritable, mais seulement le mémorial d'un sacrifice passé.

Plusieurs théologiens, oubliant, semble-t-il, que cette difficulté avait été déjà examinée par saint Thomas et par saint Albert le Grand, concédèrent inconsidérément la majeure, et ne parvinrent pas, pour nier la mineure, à trouver dans la messe une immolation réelle du corps du Christ aujourd'hui impassible.

Il fallait, selon la doctrine formulée par le Concile de Trente, distinguer la majeure : Tout vrai sacrifice *sanglant* importe une *immolation réelle* de la victime offerte, oui ; mais cela n'est pas vrai d'un sacrifice *non sanglant* et *sacramentel*. — Et il peut y avoir un vrai sacrifice sans immolation réelle, car dans le sacrifice en général l'immolation extérieure est *in genere signi*, elle est le *signe* de l'immolation intérieure du « cœur contrit et humilié » et ne vaut que par cette dernière. Comme le dit saint Augustin en un texte souvent cité par saint Thomas : « *Sacrificium visibile invisibilis sacrificii sacramentum, id est sacrum signum est* » (*De Civitate Dei*, l. X, c. 5). Cf. S. Thomas, II^e II^{ae}, q. 81, a. 7 ; q. 85, a. 2, c. et ad 2^m.

Même dans le sacrifice sanglant, l'immolation extérieure d'un animal est requise à proprement parler comme *signe* d'une oblation, d'une adoration, d'une contrition intérieures, sans lesquelles elle n'a plus aucun sens, ni aucune valeur. C'est ainsi que le sacrifice de Caïn était de nulle valeur aux yeux de Dieu. « *Sacrificium externum est in genere signi* » ; cf. Jean de Saint-Thomas, in III^{ae}, q. 83, a. 1.

S'il en est ainsi, on comprend qu'il puisse y avoir un sacrifice *réel* et *non sanglant*, dont l'immolation soit seulement *sacra-*

La Messe est par là très supérieure aux sacrifices de l'Ancien Testament, car l'immolation même sacramentelle du Verbe de Dieu fait chair est un signe autrement expressif de l'adoration réparatrice due à Dieu, que ne l'était l'immolation sanglante de l'agneau pascal et de toutes les victimes de l'ancienne Loi. De plus, cette immolation sacramentelle est autrement efficace que tous les sacrifices anciens.

La Messe est le grand mémorial de la Passion. Sans elle, le sacrifice de la Croix s'oublierait, se perdrait dans la nuit des temps.

La sainte Eucharistie permet aux générations qui se succèdent de garder le souvenir vivant, quotidien et fructueux du sacrifice du Calvaire. Elle fait participer chacun de nous, si nous le voulons, à ce sacrifice, par la sainte communion. Ainsi la source de toutes les grâces reste ouverte jusqu'à la fin du monde, et tous peuvent venir s'y désaltérer (1).

mentelle, sans séparation réelle du corps et du sang du Sauveur. Cette immolation sacramentelle, mémorial de l'immolation sanglante du Calvaire, est un *signe* d'adoration réparatrice *beaucoup plus expressif* que l'immolation sanglante de toutes les victimes de l'Ancien Testament. Saint Augustin et saint Thomas (III^{ae}, q. 83, a. 1) ne requièrent certainement pour la Messe rien de plus, comme immolation, que l'immolation sacramentelle. Voir dans l'article de S. Thomas que nous venons de citer, arg. *Sed contra*, le texte important de saint Augustin.

(1) Du reste, nulle religion ne peut subsister sans sacerdoce et sans sacrifice ; le sacrifice est même l'acte le plus parfait de la religion, du culte à la fois intérieur et extérieur. Et aujourd'hui paraîtrait insensé celui qui, trouvant insuffisante l'immolation sacramentelle du Christ, voudrait immoler de façon sanglante un agneau ou une génisse. Il ne peut y avoir qu'une victime digne du sacerdoce du Christ : lui-même. Et son immolation sacramentelle sur l'autel, quoique seulement sacramentelle, exprime beaucoup mieux l'amour de Dieu et la détestation du péché que ne pouvaient le faire tous les sacrifices sanglants de l'ancienne Loi. C'est en effet l'immolation sacramentelle du Verbe fait chair.

*
**

*En quel sens Jésus est-il le prêtre principal
du sacrifice de la Messe?*

Le Concile de Trente, sess. XXII, cap. 2, dit : « Una eademque est hostia, idem nunc offerens sacerdotum ministerio, qui seipsum tunc in cruce obtulit, sola offerendi ratione diversa. » C'est la même victime qu'au Calvaire, c'est le même prêtre qui s'offre sur la Croix et qui s'offre maintenant par ses ministres ; seul le mode extérieur de l'oblation diffère : il était sanglant au Calvaire, et ici il est sacramentel et non sanglant (1).

Suffit-il de dire, avec certains théologiens (2), que le Christ offre, non pas actuellement, mais virtuellement la Messe, en tant qu'il l'a instituée autrefois en ordonnant d'offrir ce sacrifice jusqu'à la fin du monde ? — Ne diminuons pas l'influence actuelle du Christ rédempteur.

(1) Il faut noter le texte plus développé qui fut proposé d'abord aux Pères du Concile de Trente, et qui fut simplement abrégé dans la suite. Cf. *Concilii Tridentini Actorum*, Pars V^a (Stephanus Ehses, Friburgi Brisgoviae, Herder, 1919), p. 752 : *Doctrina de sacrificio missae proposita examinanda patribus die 6 Aug. 1563* : Caput 1, fine : « Quare nemo negare audeat, missam, quo nomine oblationem hanc exprimere communi consensu consuevit Ecclesia, esse opus bonum ; est enim ipsius Christi opus, qui simul est offerens et oblatus, sacerdotum tamen ministerio, qui, dum digne sacrificant, opus certe Deo gratum ideoque meritorium exercent. »

Caput 2, fine : « Quemadmodum assidue atque perpetuae Christi preces, quas ipse apud Patrem pro nobis in caelis advocatus existens fundere creditur, nihil potentissimae illi orationi detrahunt, qua in cruce cum lacrimis Patrem pro nobis oravit et « exauditus est pro sui reverentia » (Hebr., v, 7) ; ita profecto confitendum est, nihil cruento illi crucis tametsi efficacissimo derogare. »

(2) C'est l'opinion soutenue par le P. de la Taille, *Mysterium Fidei*, elucid. 9, p. 103 ; elucid. 23, p. 295 sq. Elle fut enseignée par Scot, par les scotistes et par Amicus ; cf. *infra*, chapitre suivant, p. 376, n. 1.

De fait, si à la Messe nous sommes attentifs aux paroles de la double consécration, nous voyons que le prêtre les prononce, non pas certes en son nom, non pas précisément au nom de l'Eglise, mais au nom du Christ lui-même, dont il est le ministre, l'instrument, le porte-voix. En consacrant, il ne dit pas : « Ceci est le corps du Christ », mais il dit : « Ceci est mon corps — Hoc est enim corpus meum. » C'est le Christ qui parle par la bouche de son ministre (1).

De plus, c'est Notre-Seigneur lui-même qui, non pas seulement autrefois, mais *actuellement*, donne aux paroles de la consécration la vertu transsubstantiatrice, capable de convertir *hic et nunc* la substance du pain en celle de son corps et celle du vin en celle de son sang. La sainte humanité du Sauveur, dit saint Thomas (2), reste l'*instrument conscient*, toujours uni à la divinité, pour produire la transsubstantiation, la présence réelle et toutes les grâces qui dérivent de l'Eucharistie.

En même temps, et c'est le point sur lequel il convient d'insister ici, le Christ, Prêtre pour l'éternité, *continue de s'offrir sacramentellement*, pour nous appliquer la satisfaction et les mérites de sa Passion. Il est, comme homme, *cause principale de cette oblation continuée*, qui reste l'acte

(1) Saint Thomas distingue même, dans le cas de la messe valide célébrée par un ministre indigne, les prières que le prêtre dit *au nom de l'Eglise* et qui conservent leur valeur, et la consécration qu'il prononce, non pas au nom de l'Eglise, mais *au nom du Christ*. Il dit (III^a, q. 82, a. 5) : « Sacerdos consecrat hoc sacramentum non virtute propria, sed sicut MINISTER CHRISTI, IN CUJUS PERSONA CONSECRAT HOC SACRAMENTUM. Non autem ex hoc ipso desinit aliquis minister esse Christi, quod malus est. »

Saint Thomas ajoute (*ibid.*, a. 6) : « Quantum ad sacramentum non minus valet missa sacerdotis mali, quam boni, quia utrobique idem conficitur sacramentum... Oratio in missa, in quantum profertur a sacerdote *in persona totius Ecclesiae*,... fructuosa est, licet orationes ejus privatae non sint fructuosae. » Item III^a, q. 83, a. 1, ad 3. C'est évidemment à dessein que saint Thomas a distingué dans la Messe ce qui se fait au nom du Christ des prières dites au nom de l'Eglise.

(2) Cf. III^a, q. 62, a. 5.

principal de son sacerdoce, l'acte auquel ses ministres doivent s'unir comme des instruments chaque jour plus conscients de la grandeur de ce sacrifice.

Cet enseignement que le Christ continue actuellement de vouloir s'offrir en chaque messe, n'est pas seulement celui de la généralité des théologiens. S. S. Pie XI dans l'Encyclique sur le Christ-Roi a écrit : « *Christus sacerdos se pro peccatis hostiam obtulit, perpetuoque se offert* (1). » Ainsi se précisent les paroles du Concile de Trente que nous avons citées plus haut : « *Idem nunc offerens sacerdotum ministerio, qui seipsum tunc in cruce obtulit...* » Après s'être offert d'une façon sanglante sur la Croix, le Christ continue de s'offrir d'une façon sacramentelle et non sanglante par le ministère de ses prêtres.

Il s'ensuit que, même si la Messe est célébrée par un mauvais prêtre, la consécration est encore prononcée au nom du Christ, qui par elle convertit la substance du pain en celle de son corps, et le sacrifice conserve ainsi sa valeur infinie. Le ministre, fût-il en état de péché mortel, pourvu qu'il veuille faire l'acte institué par Notre-Seigneur, comme l'entend l'Église, est encore ici l'instrument du Christ.

Le Sauveur est donc prêtre principal au sacrifice de la Messe, non pas seulement parce qu'il y concourt d'une façon éloignée, en tant qu'il a institué l'Eucharistie, sacrement et sacrifice ; ni seulement en tant qu'il a autrefois ordonné d'offrir ce sacrifice *en son nom* jusqu'à la fin du monde ; mais en tant qu'il y concourt *actuellement* à l'heure présente et de deux manières (2). Il continue en effet de vouloir s'offrir par le ministère de ses prêtres, comme le dit le Con-

(1) DENZINGER, *Enchiridion*, n° 2195. Encyclique : « Quas primas », 11 Dec. 1925, De principatu Christi : « Cum autem Christus et Ecclesiam Redemptor sanguine suo acquisiverit et Sacerdos se ipse pro peccatis hostiam obtulerit perpetuoque offerat, cui non videatur regium ipsum munus utriusque illius naturam muneri induere ac participare ? »

(2) Cf. SALMANTICENSES, *De Euch.*, disp. 13, dub. 3, n°s 49-50.

cile de Trente, et en outre il est, comme homme, *l'instrument conscient et volontaire*, toujours uni à la Divinité pour produire actuellement la transsubstantiation et les grâces qui dérivent du sacrifice de la Messe.

Il n'y a pas de doute, quand le prêtre à l'autel prononce au nom du Sauveur les paroles de la double consécration, *Jésus veut actuellement* qu'elles soient prononcées *hic et nunc*, et lui-même leur communique la puissance transsubstantiatrice. Si l'acte de volonté du ministre est nécessaire, à plus forte raison celui du prêtre principal. De plus, si le ministre est parfois un peu distrait au moment de la consécration, le Sauveur, lui, ne l'est pas. *Il veut continuer de s'offrir ainsi* pour appliquer aux générations humaines qui passent et aux âmes du purgatoire les mérites de sa Passion et de sa mort.

Des saints parfois, en assistant à la messe, ont cessé de voir le célébrant, et à sa place ils ont vu le Sauveur lui-même qui célébrait la Messe. C'était une grâce spéciale qui venait leur rappeler ce que tous nous devons croire : que Jésus est le prêtre principal du sacrifice offert sur l'autel.

En continuant de s'offrir ainsi lui-même, *il ne cesse d'intercéder pour nous*, comme il est dit dans l'Épître aux Hébreux (vii, 25) toute consacrée à exposer la grandeur de son Sacerdoce. Il importe d'insister sur ce point.

*
**

L'oblation intérieure toujours vivante au cœur du Christ

Comment cette oblation doit-elle se concevoir ?

Il est certain et de foi que la sainte âme du Christ glorieux, au ciel, ne cesse de *voir Dieu* immédiatement, de *l'aimer* par-dessus tout, de nous aimer, de vouloir notre salut.

Il n'est pas moins certain que le Christ au ciel ne cesse pas d'adorer Dieu et de lui offrir une *action de grâces* qui ne finira jamais. C'est ce qui est dit dans la Préface de la Messe : « Oui, il est vraiment digne et juste, équitable et salubre de vous rendre grâces en tout temps et en tout lieu, Seigneur saint, Père tout-puissant, Dieu éternel, par le Christ, Notre-Seigneur. C'est par Lui que les Anges louent votre majesté, que les Dominations vous adorent, que les Puissances se prosternent en tremblant... Daignez ordonner que nos voix suppliantes puissent se mêler aux leurs, en disant : Saint, Saint, Saint est le Seigneur, Dieu des armées. Les cieux et la terre sont remplis de votre gloire. Hosanna au plus haut des cieux. » *Ce culte d'adoration et d'action de grâces durera éternellement* ; il sera toujours offert par le Christ et son corps mystique (1). De même il est dit du Christ à la Messe, avant le *Pater* : « C'est par Lui, avec Lui et en Lui, que, ô Dieu le Père tout-puissant, en l'unité du Saint-Esprit, vous sont rendus tout honneur et toute gloire, dans tous les siècles des siècles. »

*
**

Rappelons ce qu'a dit saint Thomas à propos de la prière du Christ.

Est-ce que le Sauveur au ciel continue, non seulement

(1) Cependant, selon saint Thomas (III^e, q. 22, a. 5), ce culte d'adoration et d'action de grâces, qui sera « la consommation du sacrifice du Christ », ne sera plus, après la célébration de la dernière messe, un sacrifice proprement dit. Celui-ci en effet demande une immolation au moins sacramentelle de la victime offerte, et cette immolation sacramentelle cessera à la fin du monde. — De même, maintenant, Jésus réellement présent dans un tabernacle ne cesse pas d'adorer son Père, et de lui rendre grâces ; mais ces actes intérieurs ne suffisent pas à constituer un sacrifice proprement dit ; celui-ci n'existe que pendant la Messe, et non pas du simple fait que la présence réelle dure ensuite en des hosties consacrées.

d'adorer et de rendre grâces, mais de *prier* pour nous, comme il le fit sur la terre ? Nous nous recommandons, aux heures graves, à la prière des saints ; pouvons-nous nous recommander à celle du Christ ? Il est certain qu'il ne mérite plus et ne satisfait plus pour nous, car il est arrivé au terme de sa course, il n'est plus *viator*, voyageur vers l'éternité. Mais ne continue-t-il pas de prier pour que les mérites de sa Passion nous soient appliqués ? — Il est certain que la sainte Vierge, qui ne mérite plus pour nous, continue de prier pour que les mérites de son Fils nous soient appliqués ; nous le lui demandons tous les jours dans l'*Ave Maria* et les Litanies. Pourquoi le Christ lui-même ne continuerait-il pas de prier pour nous, en ce sens ?

Pour expliquer les paroles de saint Paul : « *Le Christ toujours vivant ne cesse d'intercéder pour nous* » (1), saint Thomas nous dit : « Le Christ intercède pour nous, comme notre avocat (I Joan., II, 1), et cela de deux manières : d'abord *en présentant à son Père son humanité* qu'il a prise pour nous et en laquelle il a souffert pour nous ; il intercède aussi *en exprimant à son Père le désir* qu'il a de notre salut (2). » Saint Thomas parle de même dans son Commentaire de l'Épître aux Romains, VIII, 34, pour expliquer ces paroles : « Qui accusera des élus de Dieu ?... Qui les condamnera ? Le Christ est mort, bien plus il est ressuscité, il est à la droite de Dieu, *il intercède pour nous*. Qui nous séparera de l'amour du Christ ? » Dans le même sens, saint Jean dit : « *Si quelqu'un a péché, nous avons un avocat auprès du Père, Jésus-Christ, le juste* (3). »

Saint Thomas dit encore, dans la Somme théologique (4) : « Comme la prière pour les autres procède de la charité, plus les saints au ciel ont une haute charité, plus ils prient

(1) *Hébr.*, VII, 25.

(2) Cf. S. THOMAS, in *Epist. ad Hebr.*, VII, 25.

(3) I *Joan.*, II, 1.

(4) II^a II^{ae}, q. 83, a. 11.

pour nous, et leurs prières sont d'autant plus efficaces qu'ils sont plus unis à Dieu (1). Selon l'ordre établi par la Providence, l'excellence des êtres supérieurs rejaillit sur les inférieurs, comme la lumière du soleil rayonne autour de lui. Aussi est-il dit du Christ qu'il intercède pour nous auprès du Père (Hébr., vii, 25) (2). »

Parmi les thomistes, Gonet et les Carmes de Salamanque, en traitant de la prière du Christ (in III^{am}, q. 21), ont particulièrement bien montré que le Christ encore maintenant au ciel et dans l'Eucharistie prie à proprement parler pour nous, pour que les mérites de sa Passion soient appliqués à tel ou tel pécheur, au moment le plus opportun, comme celui de la bonne mort (3).

En ce sens, il prie, non par indigence, mais par surabondance, et par piété filiale pour rendre à son Père le culte qui lui est dû, comme il adore et rend grâces.

Saint Ambroise a dit : « Le Christ ressuscité défend toujours notre cause auprès du Père (4) » ; et saint Grégoire le Grand : « Le Christ prie tous les jours pour l'Eglise (5). »

L'oblation intérieure, qui ne cesse pas en la sainte âme

(1) Si nous nous recommandons aux prières de personnes encore vivantes que nous estimons saintes, à combien plus forte raison, quoi qu'en disent les protestants, convient-il de nous recommander aux saints du ciel !

(2) Dans le Commentaire sur les Sentences (IV, d. 15, q. 4, a. 6, q^a 2^a, ad 1^{am}), saint Thomas dit : « *Christus, in quantum homo, orat pro nobis ; sed ideo non dicimus : Christe ora pro nobis, quia Christus supponit suppositum aeternum, cujus non est orare, sed adjuvare, et ideo dicimus : Christe audi nos vel miserere nobis, et in hoc etiam evitamus haeresim Arii et Nestorii.* »

(3) Cf. GONET, de *Incarnatione*, disp. 22, a. 2 : « *Christus etiam nunc in caelo existens, vere et proprie orat, nobis divina beneficia postulando.* » Item SALMANTICENSES, *ibid.*, TOLET, SUAREZ, etc.

(4) S. AMBROSIIUS, in *Ep. ad Rom.* viii : « *Christus resurgens, semper causas nostras agit apud Patrem, cujus postulatio contemni non potest, quia in dextera Dei est.* »

(5) S. GREGORIUS MAGN., in 5^m Ps. *pœnit.* : « *Quotidie Christus orat pro Ecclesia, de quo testatur Ap. Paulus Hebr. vii, 25.* »

du Christ, est donc une oblation d'adoration, de demande et d'action de grâces.

*
**

Cette oblation intérieure, qui est toujours vivante au cœur du Christ, est-elle numériquement la même que celle par laquelle il s'offrit depuis sa venue en ce monde et surtout sur la Croix, en acceptant de mourir pour nous ?

Quelques théologiens l'ont nié, parce que, ont-ils dit, l'acte intérieur d'oblation sur la Croix était *méritoire*, tandis que celui par lequel le Christ glorieux s'offre à la Messe comme prêtre principal n'est plus méritoire. Quelques-uns, par suite, ont pensé que le Christ en chaque messe s'offre par un nouvel acte.

Cette opinion, qui multiplie ainsi les actes successifs d'oblation dans le Christ glorieux, est étrangère à l'enseignement des grands maîtres et ne semble pas devoir être admise, pour plusieurs raisons.

D'abord elle est peu conforme à la vie unitive de la sainte âme du Sauveur, vie éminemment simple, par laquelle il atteint à l'éternité divine, où il n'y a ni succession, ni innovation, mais continuation immuable de ce qui était déjà (1).

En outre, cette opinion qui multiplie les actes d'oblation dans l'âme du Sauveur est peu conforme aussi à ces paroles de saint Paul (Hébr., ix, 28) : « Le Christ s'est offert une seule fois pour ôter les péchés du monde », et (Hébr., x, 14) : « Par une oblation unique, il a procuré la perfection pour toujours à ceux qui sont sanctifiés. » Le Christ n'offre pas un sacrifice nouveau, et d'autre part son ministre n'agit

(1) Déjà lorsque nous-mêmes disons une dizaine du Rosaire, en contemplant par exemple le mystère de la Résurrection du Sauveur, il n'y a qu'un acte continu en notre intelligence, un acte de foi vive, uni à un acte d'amour et de prière ; la multiplicité des *Ave Maria* n'existe guère que pour les facultés inférieures, les sens et l'imagination.

qu'en son nom. Il convient donc d'admettre que c'est cette unique oblation intérieure, qui fut l'âme du sacrifice de la Croix, qui dure toujours au cœur du Christ (1). — De plus, admettre un second acte d'oblation serait dire que le premier fut insuffisant. Enfin celui qui est Prêtre *in aeternum* doit avoir un acte sacerdotal qui dure toujours, sans interruption ni innovation (2).

Sans doute cette oblation n'est plus méritoire maintenant,

(1) Il y a, du reste, plusieurs messes qui se célèbrent au même moment, plusieurs consécrationes qui se font au même instant, en vertu d'une même volonté actuelle du Christ, qui est pourtant virtuellement multiple à raison des différentes messes.

(2) On a objecté : Ce qui a été déjà offert autant que possible et accepté ne peut plus être offert; car le mouvement cesse à son terme. Le Christ s'est offert comme *viator*, et maintenant ne s'offre plus.

D'après ce que nous venons de dire, il faut répondre qu'il ne s'agit pas d'une oblation intérieure nouvelle, mais de la continuation de l'oblation, comme de l'adoration, de l'action de grâces et de la prière. — Le mouvement, comme mouvement (*ut via*) ordonné à un terme, cesse à ce terme; mais ce qui ne cesse pas, c'est l'acte ordonné à la fin ultime; saint Thomas dit même que l'acte du don de conseil (qui porte sur les moyens) dure au ciel. — Enfin le Christ s'est offert, de façon méritoire, comme *viator*, mais il continue de s'offrir, sans plus mériter, comme homme et comme Prêtre *in aeternum*, en offrant avec lui tout son corps mystique, comme le dit S. S. Pie XI : « *Christus sacerdos se pro peccatis hostiam obtulit perpetuoque offert* » (DENZ., 2195). C'est le sens des mots du Concile de Trente : « *Idem nunc offerens ministerio sacerdotum, qui seipsum tunc in cruce obtulit.* »

On a objecté encore : L'amour par lequel le Christ sur la terre a mérité lui convenait en tant que *viator*, et ne pouvait donc être réglé par la vision béatifique.

Plusieurs thomistes, comme Alvarez, Gonet, Billuart, ont répondu : Cet amour ne pouvait être réglé par la vision de Dieu pris en lui-même, qui attire invinciblement la volonté, mais bien par la vision de Dieu, en tant qu'il est la raison d'aimer librement les créatures, les hommes à sauver. Cet amour, qui était à la fois libre et méritoire, convenait au Christ comme *viator*. Maintenant il n'est plus méritoire. — Du reste, même s'il fut réglé par la science infuse, il peut durer comme elle. Bien plus, l'acte d'amour de Dieu fait au moment de la bonne mort, par tout élu, peut durer après elle.

mais rien n'empêche qu'un même acte, qui a été méritoire autrefois, ne le soit plus. Par exemple, lorsqu'un mourant fait un dernier acte d'amour de Dieu, cet acte est méritoire, et pourquoi ne pourrait-il pas continuer, après la mort, au purgatoire, là où il n'y a plus de mérite? Cet acte spirituel ne cesse pas du simple fait que l'âme se sépare du corps. De même en la sainte âme du Christ, ici-bas, l'acte d'amour des hommes était méritoire; mais pourquoi ne pourrait-il pas continuer, sans cette modalité du mérite, après sa mort? (1) Cet acte dès ici-bas, en la sainte âme du Christ, se produisait sous la lumière de gloire, et la vision béatifique n'a jamais cessé en lui.

Cette vision béatifique, dont il jouissait toujours sur la terre, était déjà *mesurée*, non par le temps, mais par l'éternité *participée*, comme l'admettent beaucoup de théologiens (2). Pourquoi n'en serait-il pas de même de l'acte d'a-

(1) Sans doute l'acte de la vertu de force par lequel le Christ souffrait héroïquement a cessé; mais il n'en est pas de même de son acte d'amour pour nous, ni même de l'acte intérieur d'oblation par lequel il a voulu s'offrir d'abord de façon sanglante et ensuite sacramentellement.

(2) Cf. S. THOMAS, I^a, q. 10, a. 5, ad 1^m, a. 3, ad 1^m et 3^m. Il dit, *Contra Gentes*, l. III, c. 61 : « *Quod per visionem Dei aliquis sit particeps vitae aeternae. In hoc enim aeternitas a tempore differt, quod tempus in quadam successione habet esse; aeternitatis vero esse est totum simul. Jam autem ostensum est, c. 60, quod in praedicta visione non est aliqua successio, sed omnia quae per illam videntur, simul et uno intuitu videntur. Illa ergo visio in quadam aeternitatis participatione perficitur....* »

« *Haec visio nequidem est in tempore ex parte videntis, quod est intellectus, cujus esse non subjacet tempori, cum sit incorruptibilis, ut supra (I. II, c. 79) probatum est....* »

« *Hinc est quod Dominus dicit (Joan., xvii, 3) : Haec est vita aeterna ut cognoscant te solum Deum verum.* »

Il ne répugne pas qu'un acte qui commence (et même qu'un acte qui finit) comme la vision béatifique *per modum transeuntis* probablement concédée ici-bas à saint Paul ravi au troisième ciel) soit *mesuré* par l'éternité *participée*; il suffit pour cela que, tant que cet acte dure, il ait pour mesure, non pas l'instant fugitif du temps, mais l'unique instant de l'immobile éternité. Il

mour par lequel la sainte âme du Christ aimait Dieu et les hommes? (1) Cet acte d'amour du Christ pour nous fut méritoire ici-bas, il ne l'est plus maintenant, mais il peut continuer sans cette modalité du mérite, comme peut durer l'acte de charité de l'âme humaine qui se sépare de son corps (2).

Il est certain que le Christ glorieux ne cesse de nous aimer, d'adorer son Père, de lui rendre grâces, de s'offrir à Lui, et *c'est cet acte intérieur d'oblation, toujours vivant en son cœur, qui est l'âme du sacrifice de la Messe* (3).

C'est en substance le même sacrifice que celui de la Croix, comme c'est la même humanité du Sauveur, qui dure toujours, bien qu'elle ne soit plus aujourd'hui, comme autrefois, sujette à la douleur et à la mort.

Ceci est supérieur à la théologie, c'est du domaine de la foi divine. La doctrine d'après laquelle l'essence du sacrifice de la Messe est dans l'immolation sacramentelle actuellement offerte par le Christ, prêtre principal, paraît susceptible d'être définie comme dogme de foi.

peut en être ainsi de la prière d'intercession du Christ glorieux jusqu'à la fin du monde; quant à sa prière d'adoration et d'action de grâces, elle durera éternellement.

(1) De bons thomistes, comme les Carmes de Salamanque et plusieurs autres, admettent que l'acte libre par lequel le Christ, comme homme, nous a aimés, pouvait être immédiatement réglé par la vision béatifique. En Dieu lui-même l'acte libre par lequel il nous aime est réglé par la vision incréée de la divine Bonté en tant qu'elle est la raison non nécessaire d'aimer les créatures. Cf. S. Thomas, I^a, q. 19, a. 3.

(2) Même si l'oblation intérieure du sacrifice de la Croix ne pouvait durer en l'âme du Sauveur après sa mort, il suffirait du moins qu'il la renouvelât ensuite une fois et la continuât, sans la renouveler à chaque messe.

(3) Comme la vision béatifique est mesurée par l'éternité participée, il faut en dire autant de l'amour béatifique par lequel le Christ a aimé son Père et nos âmes. Enfin même si l'acte libre d'amour rédempteur a été réglé par sa science infuse, il peut durer après la mort comme cette science même, surtout comme l'acte supérieur de celle-ci.

*
**

Recueillons-nous sous la grande prière du Christ, pour qu'il présente les nôtres à son Père, pour qu'il augmente ainsi la valeur de nos adorations, de nos supplications, de notre réparation, de notre action de grâces.

Pensons que le Christ, en s'offrant par toutes les messes, offre aussi tout son corps mystique, symbolisé par la goutte d'eau versée dans le calice au début de la Messe, pour être convertie avec le vin au précieux sang.

Plus conscients de la misère humaine que nous constatons tous les jours en nous et autour de nous, demandons au Christ Jésus, Prêtre pour l'éternité, de nous sauver, d'avoir pitié de tant d'égarés, victimes de l'éducation qu'ils ont reçue; prions le Sauveur de garder dans sa main tant de petits enfants qu'on cherche à l'heure actuelle à lui arracher en Russie, au Mexique, en Espagne, en bien d'autres pays. Et si le mal est grand, ne le constatons pas avec un regard pessimiste et découragé, mais en pensant que le Sauveur est plus fort que tous ses ennemis réunis, et que son acte d'amour plaît plus à Dieu que tous les péchés ne lui déplaisent.

Forts de cette conviction, rappelons-nous la parole de saint Paul : « *Lorsque je suis faible, c'est alors que je suis fort, ... je puis tout en celui qui me fortifie : Omnia possum in eo qui me confortat.* »

CHAPITRE XIV

La valeur infinie de chaque messe offerte par Notre-Seigneur

Nous avons vu que le Sauveur est le Prêtre principal au sacrifice de la Messe, et que l'oblation intérieure, qui fut l'âme du sacrifice de la Croix, dure toujours au Cœur du Christ qui veut notre salut, et qui offre ainsi lui-même toutes les messes qui se célèbrent chaque jour. Quelle est la valeur de chacune de ces messes ? Il importe de s'en faire une juste idée, pour s'unir plus intimement chaque jour au saint sacrifice et en recevoir plus abondamment les fruits.

On enseigne communément dans l'Eglise que le Sacrifice de la Messe considéré en lui-même a une valeur infinie, mais que l'effet qu'il produit en nous est toujours fini, si élevé soit-il, et proportionné à nos dispositions intérieures. Ce sont ces deux points de doctrine qu'il convient d'expliquer.

*
**

*Le sacrifice de la Messe
considéré en lui-même a une valeur infinie*

La raison en est qu'il est le même en substance que le sacrifice de la Croix, lequel a une valeur infinie, à cause de la dignité de la victime offerte et du prêtre qui l'a offerte, puisque c'est le Verbe fait chair qui sur la Croix était en

même temps prêtre et victime (1). C'est lui qui reste à la Messe le prêtre principal et la victime réellement présente, réellement offerte et sacramentellement immolée.

Mais tandis que les effets de la Messe immédiatement relatifs à Dieu, comme l'adoration réparatrice et l'action de grâces, se produisent toujours infailliblement en leur plénitude infinie, même sans notre concours, ses effets relatifs à nous ne se répandent que dans la mesure de nos dispositions intérieures.

Par chaque Messe sont offertes à Dieu et infailliblement une *adoration*, une *réparation*, et une *action de grâces* d'une valeur sans limite; cela à raison de la victime offerte et du Prêtre principal, indépendamment même des prières de l'Eglise universelle et de la ferveur du célébrant.

Il est impossible de mieux adorer Dieu, de mieux reconnaître son souverain domaine sur toutes choses, sur toutes les âmes, que par l'immolation sacramentelle du Sauveur mort pour nous sur la croix. C'est cette adoration qu'exprime le *Gloria* : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. Nous vous louons. Nous vous bénissons. Nous vous adorons. Nous vous glorifions. » C'est cette adoration qu'exprime à nouveau le *Sanctus* et plus encore la double *Consécration*.

C'est la réalisation aussi parfaite que possible du précepte : « Tu adoreras le Seigneur ton Dieu et tu ne serviras que lui seul » (Deuter., vi, 13). C'est par ces paroles que Notre-Seigneur répondit à Satan qui lui disait : « Je te donnerai tous les royaumes du monde, si tu te prosternes devant moi pour m'adorer, si cadens adoraveris me (2). » Seule l'infinie gran-

(1) Le prix de la victime donne à ce sacrifice une valeur *objective* infinie, et la dignité de la personne du Christ une valeur *personnelle* infinie, qui est la principale. Lorsque Marie présentait son Fils au temple, cette oblation avait une valeur *objective* infinie, mais non pas une valeur *personnelle* infinie; bien supérieure est l'oblation faite par le Christ lui-même.

(2) *Matth.*, iv, 9.

deur de Dieu mérite ce culte de latrie. Ici, à la Messe, lui est offerte une adoration en esprit et en vérité d'une valeur sans mesure.

De même il est impossible d'offrir à Dieu une *réparation* plus parfaite pour les fautes qui se commettent chaque jour, comme le dit le Concile de Trente, sess. XXII, c. 1. Ce n'est pas une nouvelle réparation distincte de celle de la Croix, le Christ ressuscité ne meurt plus et ne souffre plus; mais, selon le même Concile (1), le sacrifice de l'autel, étant *substantiellement le même* que celui du Calvaire, plaît plus à Dieu que ne lui déplaisent tous les péchés réunis (2). Comme l'humanité du Sauveur, qui était passible ou sujette à la douleur et à la mort, et qui ne l'est plus, reste substantiellement la même, ainsi le sacrifice du Christ est perpétué en substance. On ne saurait mieux reconnaître le droit imprescriptible de Dieu, Souverain Bien, à être aimé par-dessus tout, que par l'oblation de l'Agneau qui efface les péchés du monde.

Enfin il est impossible de mieux le remercier des bienfaits reçus : « *Quid retribuam Domino pro omnibus quae retribuit mihi? Calicem salutaris accipiam, et nomen Domini invocabo* : Que rendrai-je à Dieu pour tous ses bienfaits à mon égard? J'élèverai le calice du salut, et j'invoquerai le nom du Seigneur » (Ps. cxv, 12). Souvent nous oublions de remercier Dieu de ses grâces, comme ces lépreux guéris par Jésus; sur dix, un seul vint le remercier. Il convient d'offrir souvent des messes d'action de grâces; une pieuse coutume se répand à l'heure actuelle, celle de célébrer en action de grâces la messe du second vendredi de chaque mois, pour réparer nos ingratitude.

L'adoration, la réparation et l'action de grâces sont des effets du sacrifice de la Messe qui regardent Dieu même et qui sont infaillibles. Par chaque messe célébrée, par l'obla-

(1) Sess. XXII, cap. 2, initio, et can. 3 (Denzinger, 940 et 950).
(2) Cf. S. THOMAS, III^a, q. 48, a. 2.

tion et l'immolation sacramentelle du Sauveur sur l'autel, Dieu obtient infailliblement une adoration infinie, une réparation et une action de grâces sans limites. Il en est ainsi à raison de la dignité de la Victime et de celle du Prêtre principal; l'oblation intérieure, qui dure toujours au cœur du Christ, est un *acte théandrique*, acte humain de sa volonté humaine, qui puise dans la personne du Verbe une valeur à proprement parler infinie.

Au moment de la consécration, dans la paix du sanctuaire, il y a comme un grand élan d'adoration qui monte vers Dieu. Le prélude en est le *Gloria* et le *Sanctus*, dont la beauté est soulignée certains jours par le chant grégorien, le plus élevé, le plus simple et le plus pur de tous les chants religieux, ou parfois par les magnificences de la musique polyphonique; mais lorsque arrive le moment de la double consécration, tout se tait : le silence exprime à sa manière ce que le chant ne peut plus dire.

Ce silence est l'image de celui qui, selon l'Apocalypse (viii, 1), se produisit au ciel, quand l'Agneau eut ouvert le livre fermé de sept sceaux, le livre des décrets de Dieu relatifs à son royaume (1). Que ce silence de la consécration soit notre repos et notre force (2).

Ainsi est perpétué en substance l'adoration, la réparation et le *Consummation* est du sacrifice de la Croix. Et cette adoration, qui monte ainsi vers Dieu de toutes les messes quotidiennes, retombe en quelque sorte en rosée féconde sur notre pauvre terre pour la fertiliser spirituellement.

N'oublions pas que la fin la plus haute du saint Sacrifice est la Gloire de Dieu, la manifestation de sa Bonté, qui est la fin même de l'univers. Ainsi, par une messe, c'est en quelque sorte toute la création qui, dans une prière d'adoration

(1) « Quand l'Agneau eut ouvert le septième sceau, il se fit dans le ciel un silence d'environ une demi-heure » (Apoc., viii, 1).
(2) « In silentio et in spe erit fortitudo vestra » (Isaïe, xxx, 15).

réparatrice et d'action de grâces, remonte vers son Créateur.

Si ces effets sont relatifs à Dieu même, d'autres sont relatifs à nous. La Messe peut nous obtenir toutes les grâces nécessaires au salut. « Le Christ toujours vivant ne cesse d'intercéder pour nous » (Hébr., VII, 25), et son intercession n'a pas moins de valeur que son adoration.

*
**

*Quels sont les effets que la Messe
peut produire en nous ?*

Bien que le sacrifice eucharistique ait en soi une valeur infinie, à raison de la dignité de la Victime offerte et du Prêtre principal, cependant les effets qu'il produit en nous sont toujours finis, à cause des limites mêmes de la créature et des limites aussi de nos dispositions intérieures. Sur ce point les théologiens sont tous d'accord.

Ils discutent seulement sur ceci : L'effet du sacrifice de la Messe a-t-il été *limité* non seulement par la mesure de notre ferveur, mais par la volonté du Christ, de telle façon qu'une messe appliquée à la fois à plusieurs personnes leur obtient *moins* de grâces que si elle était dite pour une seule d'entre elles ?

Quelques théologiens (1) répondent affirmativement :

(1) Cette opinion est celle de Scot, des scotistes, d'Amicus et de quelques autres. Elle a été reprise récemment par le P. de la Taille (*Mysterium fidei*, elucid. 33*), comme corollaire de son opinion que le Christ n'offre pas *actuellement*, mais seulement de façon *virtuelle*, les messes qui se célèbrent dans le monde. Nous avons dit, au chapitre précédent, pourquoi nous ne pouvons admettre cette opinion contraire à la doctrine généralement reçue.

Le rapport de ces deux questions a été plusieurs fois noté. M. Vacant (*Université catholique*, 1894, tome 16, p. 529) écrivait : « Les scotistes soutinrent que Jésus-Christ n'est prêtre dans le

L'effet de chaque messe, disent-ils, a été *limité* par la volonté de Notre-Seigneur, et par suite une messe offerte pour dix fidèles leur est moins profitable que si elle était dite pour un seul. S'il en était autrement, ajoutent-ils, il serait superflu de dire plus d'une messe pour la même personne à la même intention.

Cette raison est vraiment faible, car cette personne peut ne pas avoir toutes les dispositions requises pour recevoir par la première messe dite pour elle toute la grâce désirée ; du reste, elle doit surtout désirer la vie éternelle et ne saurait trop la demander. Quant aux âmes du Purgatoire, la messe leur est appliquée par manière de suffrage, selon le bon plaisir de Dieu, dont nous ignorons la mesure, et nous ne savons pas quand ces âmes sont délivrées. Il n'est donc pas inutile de faire dire plusieurs messes pour elles (1).

Plusieurs autres théologiens, parmi lesquels de nombreux

sacrifice eucharistique que parce qu'il l'a *institué* et qu'il a *conféré* aux prêtres le pouvoir de l'offrir. Ils tiraient de cette théorie deux conséquences importantes... La deuxième c'est que la messe, n'étant pas un acte de l'Homme-Dieu, n'a pas la même valeur que le sacrifice de la Croix, qu'elle n'applique qu'une part de ses fruits, et que cette application se fait *en raison de la prière de l'Eglise* et non *en raison d'une offrande actuelle faite de la victime sacrée par Jésus-Christ lui-même.* »

Il importe, croyons-nous, de rappeler l'enseignement traditionnel tel qu'on le trouve formulé par saint Thomas et ses meilleurs commentateurs ; par cet enseignement la théologie catholique s'oppose nettement à ce que disaient les Protestants qui, tout en reconnaissant parfois dans la messe un sacrifice improprement dit d'adoration et d'action de grâces, ont nié sa valeur propitiatoire et impétratoire.

(1) Les partisans de cette opinion ont dit aussi que, s'il en était autrement, le prêtre pourrait par une seule messe satisfaire pour plusieurs honoraires reçus, ce qui n'est pas permis par l'Eglise. — Cette raison n'est pas non plus convaincante, car les honoraires ne sont pas le prix de la messe, mais seulement un moyen de subsistance permis par l'Eglise, sous certaines conditions. Aussi, bien qu'une messe puisse être profitable simultanément à beaucoup de fidèles, l'Eglise peut défendre que le prêtre reçoive plusieurs honoraires pour une seule messe.

thomistes (1), s'inspirant de textes de saint Thomas (2), disent : L'effet de chaque messe *n'est pas limité* par la volonté du Christ, mais seulement par la dévotion de ceux pour qui elle est offerte. Aussi une seule messe offerte pour cent personnes peut être aussi profitable à chacune que si elle était dite uniquement pour elle (3).

La raison en est que l'influence d'une *cause universelle* n'est limitée que par la capacité des sujets qui la reçoivent. Ainsi le soleil éclaire et réchauffe sur une place aussi bien mille personnes qu'une seule. Or le sacrifice de la Messe, étant substantiellement le même que celui de la Croix, est, par manière de réparation et de prière, *une cause universelle de grâces*, de lumière, d'attrait et de force. Son influence sur nous n'est donc limitée que par les dispositions ou la ferveur de ceux qui la reçoivent. Comme le sacrifice

(1) CAJETAN, in III^{am}, q. 79, a. 5; JEAN DE SAINT-THOMAS, in III^{am}, disp. 32, a. 3; GONET, *Clypeus thom. De Euchar.*, disp. 11, a. 5, n° 100; SALMANTIGENSES, *De Euchar.*, disp. XIII, dub. VI. — Nous nous séparons complètement de ce qu'a écrit à ce sujet le P. de la Taille, *Esquisse du mystère de la foi*, Paris, 1924, p. 22.

(2) III^a, q. 79, a. 5, a. 7, ad 2.

(3) Saint Thomas dit (III^a, q. 79, a. 5) : « *Quamvis haec oblatio ex sui quantitate sufficit ad satisfaciendum pro omni poena, tamen fit satisfactoria illis, pro quibus offertur, vel etiam offerentibus, secundum quantitatem devotionis, et non pro tota poena.* » Saint Thomas ne fixe d'autres limites que celles qui proviennent des dispositions du sujet. Il sous-entend que l'amour du Christ, prêtre principal, a une valeur infinie.

Le saint Docteur parle de même III^a, q. 79, a. 7, ad 2 : il dit que, comme le sacrifice de la Croix, celui de la Messe produit plus ou moins d'effet en ceux qui en bénéficient « *secundum modum devotionis eorum* », selon la mesure de leur dévotion. Saint Thomas ne parle pas d'une limite qui viendrait de la volonté du Christ.

Le Concile de Trente n'assigne non plus aucune limite, et il dit : « *Deus hujus oblatione placatus, gratiam et donum poenitentiae concedens, crimina et peccata etiam ingentia dimittit... Fructus oblationis cruentae per hanc incruentam uberrime percipiuntur* » (DENZ., 940) : Dieu, apaisé par cette oblation, remet de grands crimes, et les fruits de l'oblation sanglante de la Croix sont ainsi très abondamment appliqués.

de la Croix, il peut donc être aussi profitable pour un grand nombre de personnes que s'il était offert pour une seule d'entre elles. Le sacrifice du Calvaire, offert pour tous les hommes, ne fut pas moins profitable au bon larron que s'il avait été offert uniquement pour lui.

En d'autres termes : comme le sacrifice de la Croix, à raison de l'*acte théandrique* d'amour qui l'inspirait, fut d'une valeur infinie pour mériter et satisfaire, maintenant le sacrifice de la Messe, qui perpétue en substance celui de la Croix, est d'une valeur infinie pour nous *appliquer* les mérites et les satisfactions de la Passion du Sauveur.

C'est ce qui explique la pratique de l'Eglise, qui offre des messes pour le salut du monde entier, pour tous les fidèles vivants et morts, pour le Souverain Pontife, les chefs d'Etat, les Evêques, sans limiter ses intentions. En agissant ainsi, l'Eglise ne pense point rendre la messe moins profitable à celui pour qui elle est spécialement appliquée.

Cette manière de voir paraît vraiment plus fondée que la précédente ; elle semble même être un corollaire de cette doctrine certaine que le sacrifice de la Messe est numériquement le même en substance que celui de la Croix, puisque c'est la même Victime et le même Prêtre principal. Rien ne nous permet de limiter l'intention du Christ continuant de s'offrir par un *acte théandrique*, de valeur infinie, pour nous appliquer les fruits de sa Passion. La limite ne vient pas de lui, mais seulement de nous, de nos dispositions et de notre ferveur. Comme le dit saint Thomas, de même qu'on reçoit davantage la chaleur d'un foyer suivant qu'on s'en approche, ainsi nous bénéficions d'autant plus des fruits d'une messe que nous y assistons avec plus d'esprit de foi, de confiance en Dieu, d'amour et de piété.

*
**

Ces effets que la Messe produit en nous, quels sont-ils en

particulier? Elle nous *remet nos péchés*, en tant qu'elle nous obtient la grâce du repentir; si nous ne résistons pas à cette grâce, nos péchés nous sont remis (1). Comme le sacrifice de la Croix obtint cette grâce au bon larron, le sacrifice de la Messe l'obtient à ceux qui la désirent; ce n'est pas en vain qu'on dit avant la Communion ces paroles : *Agnus Dei, qui tollis peccata mundi, miserere nobis*. Combien de pécheurs, venant assister à une messe, y ont reçu la grâce du repentir et l'inspiration de faire une bonne confession de toute leur vie! (2)

De ce que la Messe remet nos péchés, il suit qu'elle peut être offerte pour des pécheurs même endurcis et impénitents, auxquels on ne pourrait donner la communion. Le saint sacrifice peut leur obtenir au moins des grâces suffisantes de lumière et d'attrait. Il peut même être offert, comme celui de la Croix, pour tous les hommes vivants, même pour les infidèles, les schismatiques, les hérétiques, les excommuniés, pourvu qu'il ne soit pas offert pour eux comme pour des membres de l'Eglise (3). Ainsi saint Paul demande (I *Tim.*,

(1) Le Concile de Trente, sess. XXII, c. 2 (DENZINGER, 940), dit : « Hujus oblatione placatus Dominus, gratiam et donum poenitentiae concedens, peccata etiam ingentia dimittit. »

(2) Un jeune homme qui vivait dans l'indifférence, mais était destiné, sans le savoir encore, à devenir prêtre et religieux, entra un dimanche matin dans une église pour assister à une messe. Il eut aussitôt l'impression que quelque chose d'immensément grand se passait à l'autel; mais il ne savait plus bien ce qu'est la messe, il ne conservait que des souvenirs vagues du catéchisme qui l'avait préparé à sa première communion; il voyait le prêtre élever le calice, et, sans pouvoir préciser ce que signifiait ce calice, il eut l'impression qu'un mystère sans mesure se passait là devant lui. Ce fut l'heure de sa conversion. Il pensa ensuite à se confesser, changea complètement sa vie, et peu après devint religieux.

(3) Cependant pour les excommuniés *vitandi*, d'après le droit ecclésiastique, le prêtre ne peut célébrer la messe que d'une façon privée en priant pour leur conversion. — Cf. Code de Droit canon, can. 2262, § 2, 2° : « Sacerdotes Missam privatim ac remoto scandalo pro excommunicato applicare non prohibentur; sed, si excommunicatus sit vitandus, pro ejus conversione tantum. »

II, 1, 2) de prier publiquement pour tous les hommes. Et comme on peut prier pour tous, on peut offrir pour tous le saint sacrifice. C'est dans cette pensée que le Père Charles de Foucauld, ermite du Sahara, célébrait souvent la messe pour les musulmans afin de préparer leurs âmes à recevoir plus tard la prédication de l'Evangile. De même on célèbre en ce moment de nombreuses messes pour la conversion de la Russie.

L'esprit du mal ne redoute rien tant qu'une messe, surtout lorsqu'elle est célébrée avec grande ferveur et que beaucoup s'y unissent avec esprit de foi. Lorsque l'ennemi du bien se heurte à quelque insurmontable obstacle, c'est que, dans une église, un prêtre, conscient de sa propre faiblesse et de sa pauvreté, a offert avec foi la très puissante hostie et le sang rédempteur. C'est le cas de rappeler que des saints, en assistant à la Messe, ont vu, au moment de l'élévation du calice, le précieux sang déborder, ruisseler sur les bras du prêtre, et des anges venir le recueillir avec des coupes d'or pour le porter au loin à ceux qui ont le plus besoin de participer au mystère de la Rédemption.

**

Le sacrifice de la Messe remet non seulement nos péchés, mais la *peine* due aux péchés pardonnés, qu'il s'agisse des vivants ou des morts pour lesquels ce sacrifice est offert. Cet effet est même infaillible; cependant la peine n'est pas toujours remise en sa totalité, mais selon la disposition de la Providence et le degré de notre ferveur. Ainsi se vérifient les paroles : « Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, donnez-nous la paix. »

Il ne s'ensuit pas que les défunts qui ont laissé beaucoup d'argent, pour qu'on dise de nombreuses messes à leur intention, soient plus vite délivrés du purgatoire que des pauvres qui n'ont pu rien laisser ou presque rien; car ces

pauvres avaient peut-être moins de dettes envers la Justice divine, peut-être ont-ils été meilleurs chrétiens et participent-ils davantage au fruit des messes dites pour tous les défunts et au fruit général de chaque messe (1).

*
**

Enfin le sacrifice de la Messe nous obtient *les biens spirituels et temporels*, nécessaires ou utiles à notre salut. La prière du Christ, qui continue de s'offrir sur nos autels, a une valeur infinie. Aussi convient-il, comme l'a recommandé S. S. Benoît XV (2), de faire célébrer des messes pour obtenir la grâce de la bonne mort, qui est la grâce des grâces, celle dont dépend notre salut éternel.

Puisqu'il en est ainsi, il convient, en assistant à la Messe, de nous unir, avec un grand esprit de foi, de confiance et d'amour, à l'acte intérieur d'oblation qui dure toujours au Cœur du Christ... Il nous y invite ainsi lui-même, comme le dit l'auteur de *l'Imitation*, l. IV, c. 8 : « Comme je me suis offert volontairement pour vos péchés à mon Père, les bras étendus sur la Croix,... ainsi vous devez tous les jours, dans le sacrifice de la Messe, vous offrir à moi, comme une hostie pure et sainte... Tout ce que vous me donnez hors vous n'est rien, parce que *c'est vous que je veux* et non pas vos dons... Si vous demeurez en vous-mêmes, si vous ne vous abandonnez pas sans réserve à ma volonté, votre oblation n'est pas entière, et nous ne serons pas unis parfaitement. » Plus nous nous unissons ainsi à Notre-Seigneur, au moment de la consécration, qui est l'essence du sacrifice de

(1) S. AUGUSTIN, *Enchiridion*, c. 110, dit que les défunts participent aux fruits de la messe, dans la mesure où ils l'ont mérité sur la terre, « qui, cum viverent, meruerunt ut haec sibi postea prodesse possent ».

(2) Lettre au Directeur de l'Archiconfrérie de Notre-Dame de la Bonne Mort.

la Messe, meilleure sera notre communion qui est une participation à ce sacrifice.

A cet appel nous devons répondre, comme le dit aussi *l'Imitation*, l. IV, c. 9 : « En vous présentant mes péchés, pour que vous me les pardonniez..., *je vous offre, Seigneur, tout ce qu'il y a de bien en moi*, quelque faible, quelque imparfait qu'il soit, afin que l'épurant, le sanctifiant, le perfectionnant sans cesse, vous le rendiez plus digne de vous... Je vous offre encore tous les pieux désirs des âmes fidèles, les besoins de tous ceux qui me sont chers... *Je vous offre* enfin des supplications et *l'hostie de paix*, principalement pour ceux qui m'ont offensé en quelque chose, qui m'ont attristé... et pour tous ceux que j'ai moi-même affligés, blessés, scandalisés, le sachant ou non, afin que vous nous pardonniez à tous... Faites que nous soyons dignes de jouir ici-bas de vos dons et d'arriver à l'éternelle vie. » Offrons de même les contrariétés quotidiennes; ce sera la meilleure manière de *porter notre croix*, comme le Seigneur l'a demandé.

Plaise à Dieu que nous ayons la pensée et la force de *renouveler cette oblation au moment de notre mort*, de nous unir alors par un grand amour aux messes qui se célèbreront alors, au sacrifice du Christ perpétué sur l'autel ! Puisse-nous faire ainsi du sacrifice de notre vie une oblation d'adoration réparatrice, de supplication et d'action de grâces, qui soit pour nous véritablement le prélude de l'éternelle vie !

*
**

Lorsqu'on pense que certains prêtres ont à desservir trois ou quatre paroisses, il faut se dire que le nombre des messes a diminué et que la difficulté d'y assister le dimanche a augmenté pour beaucoup de fidèles dans les campagnes; or les fidèles qui peu à peu cessent d'assister à la messe perdent

progressivement le sens chrétien, le sens des choses supérieures, de celles de l'éternité.

Nous avons connu un saint laïque qui, voyant l'état de ces églises, où il n'y a plus la Messe le dimanche que de loin en loin, confiait ces paroisses à ceux des saints du ciel qui ont reçu le caractère sacerdotal, en particulier à l'âme du saint Curé d'Ars, pour que d'en haut il veille sur ces troupeaux sans pasteur, pour qu'il intercède et qu'il obtienne aux mourants non assistés la grâce de la bonne mort. Il faut y penser souvent en assistant au saint sacrifice, et puisque chaque messe a une valeur infinie, *il faut demander que celle à laquelle nous assistons rayonne là où le saint sacrifice n'est plus célébré*, là où l'on perd peu à peu l'habitude d'y venir. Demandons à Notre-Seigneur de faire germer des vocations sacerdotales dans ces milieux; demandons-lui des prêtres et des saints prêtres, qui prennent chaque jour plus conscience de la grandeur du Sacerdoce du Christ, pour qu'ils en soient les ministres zélés, qui ne vivent que pour le salut des âmes. Aux périodes les plus troublées la Providence envoie des pléiades de saints, il faut demander au Seigneur d'envoyer au monde des saints qui aient la foi et la confiance des Apôtres, comme aux premiers jours de l'Eglise.

CHAPITRE XV

La Rédemption souveraine et ses fruits en Marie

*« Fecit mihi magna qui potens est.
« Le Tout-Puissant a fait en
moi de grandes choses. »
(Luc, 1, 49.)*

La manière spéciale dont le mystère de la Rédemption s'accomplit à l'égard de Marie, Mère de Dieu, contient des harmonies si profondes qu'elles restèrent assez longtemps cachées à de grands théologiens et à de grands saints, comme saint Bernard, saint Bonaventure, peut-être à saint Thomas d'Aquin (1). Maintenant que la sainte Eglise s'est infailliblement prononcée par la définition du dogme de l'Immaculée Conception, tous les fidèles peuvent voir dans ce privilège la

(1) On dit souvent que saint Thomas a nié le privilège de l'Immaculée Conception. Il n'est pas permis d'être aussi catégorique quand on a lu l'ouvrage écrit ces dernières années sur ce sujet par le Père N. del Prado, O. P., de l'Université de Fribourg, *Divus Thomas et bulla dogmatica « Ineffabilis Deus »* (Fribourg, 1919), ouvrage où l'auteur montre que saint Thomas distinguait plus qu'on ne le croit souvent entre le corps de la bienheureuse Vierge avant l'animation et sa personne qui suppose l'information du corps par l'âme raisonnable. Selon le saint Docteur, le corps de la Bienheureuse Vierge avant l'animation n'a pas été préservé de la souillure originelle; mais s'il s'agit de la personne même de Marie, de bons auteurs soutiennent que saint Thomas n'a ni affirmé, ni nié le privilège. Comme l'Eglise ne s'était pas encore prononcée, il ne s'est pas prononcé lui non plus. Cf. P. Frietoff, O. P., *Angelicum*, juillet 1933 : « *Quomodo caro B. M. V. in originale concepta fuerit.* »

forme la plus éminente du mystère de la Rédemption. Considérons-la d'abord dans ce privilège lui-même, et en second lieu dans ses suites.

*
**

La Rédemption préservatrice

L'harmonie d'un mystère est d'autant plus belle qu'elle concilie intimement des choses en apparence plus opposées, que Dieu seul peut réunir. Ainsi le mystère de la Rédemption, considéré dans le Sauveur lui-même, concilie en ses souffrances supportées par amour la Justice la plus rigoureuse et la Miséricorde la plus tendre; c'est ce qui fait la sublimité de la Croix.

L'Immaculée Conception nous présente une conciliation du même genre.

*
**

D'un côté, à raison de sa naissance, la Vierge Marie, en tant que fille d'Adam, devait contracter le péché originel. Le premier homme, par sa faute, a perdu pour lui et pour nous la justice originelle (c'est-à-dire la grâce sanctifiante et les privilèges qui l'accompagnaient), tandis qu'il nous l'aurait transmise avec la nature humaine s'il était resté innocent (1). La loi qui pèse sur notre nature déchue est universelle : comme la nature par voie de génération est transmise à tous, elle est transmise *privée* de la grâce et des privilèges de l'état d'innocence. Tout enfant naît non seule-

(1) Le Concile de Trente dit très nettement : « Si quis Adæ praevaricationem sibi soli et non ejus propagini asserit nocuisse, acceptam a Deo sanctitatem et justitiam, quam perdidit, sibi soli et non nobis etiam eum perdidisse : an. sit. » DENZINGER, *Enchiridion*, n° 789.

ment privé de la grâce sanctifiante, mais de plus porté à la convoitise, au dérèglement des passions, à l'erreur, sujet à la souffrance et à la mort. « *Tous ont péché en Adam* », dit saint Paul (Rom., v, 12). Marie, à raison de sa naissance, en tant que fille d'Adam, devait donc contracter le péché originel. Enveloppée dans le courant de la génération, comment échappera-t-elle au courant du péché? Et, comme le dit l'apôtre saint Pierre, « *il n'y a de salut que par Jésus-Christ*, car aucun autre nom n'a été donné aux hommes par lequel nous devons être sauvés » (Act. Ap., iv, 12). « *Il n'y a*, dit aussi saint Paul, *qu'un médiateur entre Dieu et les hommes, Jésus-Christ, qui s'est livré lui-même à la mort pour la rédemption de tous* » (I Tim., ii, 5). Il n'y a de salut pour personne que par le sang du Sauveur, qui est le Rédempteur de tous les hommes sans aucune exception. En ce sens, Marie, comme les autres enfants des hommes, a donc besoin de rédemption.

Saint Thomas insiste beaucoup sur ce point, car il s'agit ici d'un dogme capital de notre foi : Il n'y a de salut que par le Christ mort pour nous.

*
**

Mais d'autre part Marie est appelée de toute éternité à être la mère du Sauveur. — Le Père céleste, par un amour de prédilection, l'a choisie entre toutes les femmes pour que dans le temps elle donne un corps au Fils unique engendré de toute éternité. Seuls le Père céleste et Marie pourront dire à Jésus : « Mon Fils. » — Le Saint-Esprit la couvrira de son ombre et, sans porter la moindre atteinte à sa virginité, lui donnera de concevoir le Sauveur. — Le Verbe de Dieu, qui existe éternellement avant la création, sera véritablement fils de Marie et il l'aimera entre toutes les créatures comme sa véritable mère.

Se peut-il que, appelée à une maternité si glorieuse, Marie

vienne au monde en portant la souillure originelle? Se peut-il qu'elle naisse privée de la grâce, elle qui sera la Mère de l'Auteur de la grâce? Se peut-il qu'elle naisse inclinée à la convoitise, au trouble de la sensibilité, à l'erreur, elle qui sera la Mère du Verbe fait chair?

Ces raisons sont si fortes que même les théologiens qui doutèrent autrefois du privilège de l'immaculée conception affirmèrent nettement que Marie fut sanctifiée avant sa naissance, dans le sein de sa mère, sainte Anne. Mais l'Eglise va plus loin et a affirmé solennellement le privilège de l'immaculée conception accordé à l'instant même où fut créée l'âme de Marie et unie à son corps.

Comment concilier dès lors ces deux choses en apparence inconciliables : Marie, en tant que *filles d'Adam*, doit contracter la souillure originelle, mais, en tant qu'appelée à être *Mère de Dieu*, elle doit être exempte de toute souillure, elle doit échapper à la contagion universelle.

*
**

Comment concilier ces choses?

On comprend une exception à la loi de déchéance, en vue d'une mission unique au monde, supérieure à celle des prophètes et des apôtres.

Mais comment cette exception se réalisera-t-elle? Sera-ce indépendamment des mérites futurs de son Fils que Marie sera préservée de la tache commune? Se peut-il que le Christ, unique Médiateur et Sauveur de toutes les âmes, ne soit pas le Sauveur de Marie? Se peut-il qu'elle ne lui doive pas sa sainteté? C'est le point sur lequel insistait à bon droit saint Thomas, préoccupé de sauvegarder le dogme même de l'universelle Rédemption.

La sainte Eglise, en définissant l'Immaculée Conception, nous répond : Il y a pour Marie un mode de rédemption

unique : *Rédemption préservatrice*, et non pas seulement libératrice et réparatrice.

Marie a été préservée du péché originel, à cause des *mérites futurs de son Fils*, et c'est ce mot qui nous révèle l'harmonie profonde de ce mystère, qui est resté caché autrefois à de grands saints.

Ce qui a empêché saint Thomas d'affirmer nettement le privilège de l'immaculée conception, non encore défini par l'Eglise, c'est qu'il craignait de porter atteinte au dogme de l'universelle rédemption des âmes par Jésus-Christ, il craignait d'enlever quelque chose à la gloire du Rédempteur. Et la divine Providence semble avoir permis cette obscurité en ce grand Docteur, comme en saint Bonaventure et en saint Bernard, parce que la proclamation de ce privilège était réservée pour plus tard, pour nos temps d'incrédulité et de naturalisme, qui nient le péché originel et la nécessité de la rédemption (1).

*
**

La Rédemption préservatrice est une des merveilles du dogme catholique. Pour la bien entendre, il faut se dire que non seulement Jésus-Christ est le Sauveur de Marie, mais que c'est envers elle qu'il a exercé le plus pleinement sa mission rédemptrice. C'est là toute la grandeur de ce mystère; c'est ce qu'il faut surtout considérer.

Il convient en effet que le Sauveur absolument parfait exerce une *rédemption souveraine* au moins à l'égard d'une âme, de celle appelée à lui être le plus intimement unie dans son œuvre de salut.

Or la rédemption parfaite ne consiste pas seulement à arracher une âme au péché, mais à la *préserv*er de ce péché

(1) Si ces grands Docteurs s'étaient nettement prononcés en faveur de l'immaculée conception, ce dogme eût probablement été défini avant le XIX^e siècle.

avant même qu'elle en soit effleurée. Celui qui nous préserve d'un coup mortel nous sauve la vie mieux encore que s'il nous guérissait de la blessure faite par ce coup.

Il convient donc hautement que le Christ Jésus, parfait Rédempteur, exerce à l'égard de sa Mère la *Rédemption dans toute sa plénitude* : rédemption non pas seulement réparatrice et libératrice mais *préservatrice*. Il convient hautement que Marie ne soit pas libérée, purifiée, guérie du péché originel, mais qu'elle en soit totalement préservée par les mérites futurs de son Fils.

L'amour du Christ pour sa Mère immaculée est immense. A cette pensée notre âme doit se dilater et prendre comme un nouvel essor. La Mère du Fils de Dieu seule pouvait avoir cette prérogative unique, et combien il convenait qu'elle l'eût !

Parce qu'elle était appelée à devenir Mère de Dieu et Corédemptrice, Mère de tous les hommes, elle devait être rachetée aussi parfaitement que possible. Plus près du fleuve de grâce qui procède du Verbe fait chair, elle a reçu la plénitude de ses bénédictions.

En un temps où toutes les vérités sont diminuées, où beaucoup ne veulent plus croire ni au péché originel, ni à la nécessité de la régénération baptismale, il convenait que l'Eglise définit solennellement ce dogme, et que Marie vînt rappeler hautement toutes ces vérités en nous disant à Lourdes : « Je suis l'Immaculée Conception. »

Ce privilège, loin de porter atteinte au dogme de l'universelle rédemption des âmes par Jésus-Christ, nous montre en Marie la rédemption souveraine, aussi parfaite qu'elle se peut concevoir (1).

(1) Notons ici que, puisque Marie a été rachetée pleinement par le Christ, *elle n'a pu*, à proprement parler, *mériter l'Incarnation, pas même de congruo*. Pourquoi ? Parce que *principium meriti sub merito non cadit* ; le principe du mérite ne peut pas être mérité, tout comme la cause première ne peut être un effet

*
*
*

En la préservant de la tache originelle, le Sauveur a donné à sa Mère une *plénitude initiale de grâce* telle, qu'elle l'emportait sur celle de tous les saints et de tous les anges réunis, comme un diamant vaut plus que quantité d'autres pierres prises ensemble. De cette plénitude initiale de grâce sanctifiante dérivèrent au même degré éminent la foi, l'espérance, la charité, les vertus morales infuses et les sept dons du Saint-Esprit. De plus, cette plénitude initiale ne cessa de grandir jusqu'à la mort de Marie ; aucune faute vénielle, aucune imperfection n'en arrêta le progrès. Par une fidélité incessante, le trésor initial augmenta selon une pro-

duit, elle ne peut se produire elle-même. Or les mérites de la B^{te} Vierge Marie proviennent, comme d'une source éminente, des mérites futurs de son Fils : ils en dépendent non seulement comme d'une cause finale, mais comme d'une cause efficiente morale prévue et voulue par Dieu. Marie n'a donc pas pu mériter l'Incarnation.

Mais, après avoir reçu, par les mérites futurs de son Fils, la plénitude initiale de grâce, elle a mérité le degré supérieur de grâce, qui a fait d'elle la *digne* Mère du Sauveur. — Saint Thomas (III^a, q. 2, a. 11, ad 3^m) dit avec une admirable précision : « Beata Virgo dicitur meruisse portare Dominum omnium, *non quia meruit ipsum incarnari, sed quia meruit ex gratia sibi data illum puritatis et sanctitatis gradum, ut congrue posset esse mater Dei.* »

Plusieurs théologiens modernes paraissent oublier ici cette précision, et semblent par suite méconnaître le grand principe : *principium meriti non cadit sub merito*. Quelques-uns veulent appliquer ici l'axiome : « *causae ad invicem sunt causae* », mais il ne faut pas oublier d'ajouter : « *in diverso genere* ». Il y a certes une priorité mutuelle des causes finale et efficiente, mais à condition de bien considérer qu'elles sont dans des genres divers. Or le principe radical des mérites de Marie se trouve dans les mérites du Christ, qui supposent l'Incarnation. Donc Marie n'a pu mériter l'Incarnation. C'est clair, nous sommes ici dans le même ordre de causalité. Voir les Commentateurs de saint Thomas in III^a, q. 2, a. 11, par exemple Billuart : « Nullum meritum est aut concipi potest pro praesenti hominum statu, quod non accipiat valorem suum et vim merendi ex Christi meritis. »

gression merveilleuse. Comme les corps tombent *d'autant plus vite* qu'ils se rapprochent de la terre qui les attire, en vertu de la loi de l'accélération, corollaire de la gravitation universelle, ainsi les âmes se portent *d'autant plus vite* vers Dieu qu'elles se rapprochent de lui et sont plus attirées par lui (1).

Cette *loi de l'accélération* de la marche des âmes vers Dieu, qui se vérifie approximativement dans la vie des saints surtout par la communion fréquente (2), s'est vérifiée pleinement en Marie. Tandis que Jésus n'est jamais devenu meilleur, « non profectu melioratus est Christus (3) », puisqu'il avait été conçu dans la plénitude *absolue* de grâce, Marie est devenue toujours meilleure jusqu'à sa mort, jusqu'à l'instant de la plénitude finale de grâce, et cet instant fut celui de l'entrée de son âme dans la gloire (4).

C'est une consolation de penser qu'il y a *une âme qui a reçu pleinement tout ce que Dieu voulait lui donner* et qui n'a jamais arrêté le rayonnement de la grâce sur les autres âmes. Il existe une âme absolument parfaite, qui, sans obstacle aucun, a laissé couler en elle le fleuve de vie divine

(1) Cf. S. THOMAS, in *Epistolam ad Hebraeos*, x, 25 : « *Motus naturalis* (v. g. motus lapidis cadentis ad centrum terrae) *quanto plus accedit ad terminum, magis intenditur*. Contrarium est de motu violento. Gratia autem inclinatur in modum naturae. Ergo qui sunt in gratia, quanto plus accedunt ad finem, *plus debent crescere*. » — Item S. THOMAS, 1^a 2^a, q. 35, a. 6, ad 2^m : « *Omnis motus naturalis intensior est in fine*. »

(2) En principe, si nous combattons généreusement la négligence et toute attache au péché véniel, chacune de nos communions devrait être substantiellement plus fervente que la précédente, puisque chacune doit non seulement *conserver* mais *augmenter en nous la charité* et nous disposer par suite à recevoir Notre-Seigneur avec une plus grande ferveur de volonté le lendemain.

(3) Cf. Concilium Constantinop. II (DENZINGER, *Enchiridion*, n° 224).

(4) Comme le disent les théologiens, pour décrire cet instant, précédé par un temps divisible à l'infini : « *primum non esse viae, seu primum esse separationis animae a corpore, fuit primum esse vitae ejus gloriosae*. »

qui veut tout féconder. Il existe une âme au moins qui n'a jamais été un seul instant au-dessous de ce que Dieu désirait d'elle. Cette âme est celle de la Mère de Dieu, celle de la Mère de tous les hommes, qui veille sur eux pour les conduire à la vie de l'éternité.

Telle est la Rédemption souveraine, non seulement libératrice et réparatrice, mais préservatrice; celle qui motiva les paroles de l'archange Gabriel à Marie : « *Ave, gratia plena; Dominus tecum, benedicta tu in mulieribus* » (Luc, I, 28).

*
**

Les suites de la Rédemption préservatrice

Le privilège dont nous venons de parler a-t-il dès ici-bas supprimé en Marie toutes les suites du péché originel ?

Lorsqu'il s'agit de nous, même après le baptême, qui nous remet la faute originelle en nous rendant la grâce sanctifiante, avec le cortège des vertus infuses et des dons du Saint-Esprit, qu'arrive-t-il ? Même après le baptême, subsistent en nous, comme suites du péché originel, *la concupiscence* ou le foyer de convoitise qui alimente les passions mauvaises, l'inclination à *l'erreur* ou la faiblesse du jugement qui facilement s'égare, *la douleur* et *la mort*.

Aucun de ces troubles n'existait dans l'état de justice originelle, où la nature humaine était élevée par la grâce et ornée de privilèges; le corps était parfaitement soumis à l'âme, les passions à la droite raison et à la volonté, la volonté à Dieu. Le baptême, en nous remettant le péché originel, nous en laisse ces suites comme autant d'occasions de lutte et de mérite.

*
**

Ce qui est frappant en Marie, c'est que le privilège de l'immaculée conception la soustrait à deux des suites du

péché originel, qui sont flétrissantes et incompatibles avec sa mission de Mère de Dieu; mais il ne la soustrait pas à la douleur ni à la mort. Il y a là une grande lumière.

Marie, dès le premier instant, est *exempte de toute concupiscence*; le foyer de convoitise n'a jamais existé en elle. Aucun mouvement de sa sensibilité ne pouvait être désordonné, prévenir son jugement et son consentement. C'est la subordination parfaite de la sensibilité à l'intelligence et à la volonté, et de la volonté à Dieu, comme dans l'état d'innocence. C'est ainsi que Marie est Vierge des vierges, très pure, « *inviolata, intemerata* », tour d'ivoire, très pur miroir de Dieu.

De même *Marie n'a jamais été sujette à l'erreur*, à l'illusion : son jugement était toujours éclairé, toujours droit. Elle est, comme le disent les litanies, le Siège de la sagesse, la Reine des docteurs, la Vierge très prudente, la Mère du bon conseil. Tous les théologiens enseignent qu'elle eut dès ici-bas une connaissance éminente et supérieurement simple de ce que dit l'Écriture du Messie, de l'Incarnation, de la Rédemption. Plus que les Apôtres elle fut initiée aux secrets du royaume des cieux. De même toute la nature lui parlait du Créateur, mieux qu'aux plus grands poètes. Sa contemplation, en sa simplicité, était supérieure à celle des plus grands saints, à celle d'un saint Jean, d'un saint Paul, d'un saint Augustin. Marie était au-dessus de l'extase; elle n'avait pas besoin de perdre l'usage de ses sens pour s'unir très intimement à Dieu; son union était continuelle. Elle fut ainsi parfaitement exempte de convoitise et d'erreur.

*
**

Mais pourquoi le privilège de l'immaculée conception n'a-t-il pas soustrait Marie à la douleur et à la mort, qui sont aussi des suites du péché originel?

En vérité, la douleur et la mort en Marie, comme en

Jésus, ne furent pas, comme en nous, des suites du péché originel qui ne les avait jamais effleurés. Ce furent *des suites de la nature humaine*, qui de soi, comme la nature de l'animal, est sujette à la douleur et à la mort corporelle. Ce n'est que par privilège surnaturel qu'Adam innocent était exempt de toute douleur et de la nécessité de mourir.

Jésus, pour être notre Rédempteur par sa mort sur la Croix, a été virginalement conçu dans une chair mortelle, *in carne passibili*, et il accepta volontairement de souffrir et de mourir pour notre salut. A son exemple, Marie accepta volontairement la douleur et la mort pour s'unir au sacrifice de son Fils, pour expier avec lui à notre place et nous racheter.

Et, chose étonnante, qui fait l'admiration des contemplatifs, le privilège de l'immaculée conception et la plénitude de grâce, loin de soustraire Marie à la douleur, *augmentèrent considérablement en elle la capacité de souffrir*. Précisément parce qu'elle était absolument pure, parce que son cœur était embrasé de la charité divine, Marie souffrit extraordinairement des maux les plus graves, dont notre légèreté nous empêche de nous affliger. Nous souffrons, nous, de ce qui blesse notre susceptibilité, notre amour-propre, notre orgueil; *Marie a souffert du péché* dans la mesure de son amour pour Dieu que le péché offense, de son amour pour son Fils que le péché crucifiait, dans la mesure de son amour pour nos âmes que le péché ravage et tue. Comme l'amour de la Vierge pour Dieu l'emportait dès ici-bas sur celui de tous les saints réunis, il en fut de même de sa souffrance. Ici-bas plus une âme est proche de Dieu, c'est-à-dire plus elle aime, plus elle est vouée à la souffrance. Marie aimait le Sauveur, non seulement comme son Fils chéri, mais comme son Fils légitimement adoré, avec un cœur de vierge, le plus tendre qui fut jamais. La profondeur de son amour fit d'elle la reine des martyrs; « un glaive lui transperça la poitrine », comme le lui avait annoncé le vieillard Siméon.

Le privilège de l'immaculée conception, loin de soustraire Marie à la douleur, augmenta ainsi ses souffrances et la disposa si bien à les supporter, qu'elle n'en perdit aucune.

Enfin, si ce privilège laissa Marie sujette à la mort, il eut pour conséquence l'Assomption. Marie, conçue sans péché, préservée de toute faute, ne devait pas connaître la corruption du tombeau. Le Sauveur devait l'associer ainsi aux gloires de l'Ascension et devancer pour elle l'heure de la résurrection des corps.

*
**

Telles furent les suites de la Rédemption souveraine réalisée en elle. Non seulement Marie a été rachetée par la Rédemption la plus parfaite qui se puisse concevoir, mais elle a été intimement associée à l'œuvre du salut des hommes par l'amour et par la souffrance.

Cette Rédemption préservatrice nous rappelle le prix d'une grâce moins haute, mais si nécessaire pour nous : celle du baptême. Si nous sommes nés pécheurs, le péché originel nous a été remis par la grâce baptismale, qui est le germe de la vie éternelle, *semen gloriae*. Il y a une immense différence entre un enfant non baptisé et celui qui a reçu le sacrement de la régénération. Et comme la plénitude initiale de grâce ne cessa ici-bas de croître en Marie, le germe de la vie éternelle ne devrait pas cesser de grandir en nous jusqu'à notre mort. Nous sommes beaucoup plus aimés de Dieu que nous ne le pensons; pour savoir tout le prix de la grâce sanctifiante reçue au baptême, il faudrait avoir vu Dieu, car la grâce n'est autre qu'une participation réelle et formelle de sa vie intime, de la Déité.

Enfin la Rédemption souveraine que nous venons de contempler en Marie nous rappelle le *prix de la sainteté* et nous invite à faire une grande prière, surtout quand on pense aux tristesses du moment présent en Russie, au Mexique, en

Espagne. Comme le disent les contemplatifs, l'état actuel du monde est beaucoup plus triste et beaucoup plus beau que nous ne pensons. Le monde ne veut plus de saints, il les expulse des pays où sévit la persécution; mais Dieu, lui, veut donner au monde des saints de tous les âges et de tous les milieux. Dieu veut donner au monde des saints, mais il faut les lui demander et les obtenir de sa miséricorde. A Rome depuis plusieurs années les béatifications et canonisations se multiplient.

Aux grands moments de désarroi, comme à l'époque de l'hérésie albigeoise, et à celle du protestantisme, Dieu envoya des pléiades de saints, pour continuer l'œuvre de son Fils et relever les âmes affligées et tentées.

Si le mal est grand, ne le constatons pas d'une façon déprimante, qui découragerait autour de nous. Avec un saint réalisme regardons aussi l'autre plateau de la balance, où il y a les mérites infinis du Sauveur, ceux de Marie corédemptrice et médiatrice, ceux des saints. C'est là la contemplation surnaturelle, supérieure à toute science, la contemplation qui engendre en nous, très au-dessus des enthousiasmes d'un moment, « *la faim et la soif de la justice de Dieu* ». Elle nous dit qu'il n'y a rien de vraiment et profondément intéressant pour nous que la sainteté et ce qui nous achemine vers elle. Lorsqu'elle est incontestable, comme en Marie, elle s'impose à tous comme le règne profond de Dieu dans les âmes, et elle nous fait entrevoir dès ici-bas la grandeur du mystère de la Rédemption ou de la vie éternelle rendue aux âmes qui veulent s'ouvrir pour la recevoir.

CHAPITRE XVI

L'intimité du Christ

« *Potestis bibere calicem quem ego bibiturus sum?* »

« Pouvez-vous boire le calice que je dois boire ? »

(MATTH., XX, 21.)

Pour mieux entrer dans les profondeurs du mystère de la Rédemption, il faut parler de l'intimité du Christ ou de l'amitié de prédilection qu'il a pour certaines âmes plus fidèles et plus généreuses. Parmi ces âmes, il en est une appelée dans l'Évangile par ces simples mots : « *le disciple que Jésus aimait* ». Si nous voulons comprendre le prix de l'amitié du Sauveur, son principe, son motif, sa tendresse, sa force, ses dons inestimables, contemplons celle qu'il eut pour saint Jean.

Le plus aimé de tous les apôtres devait être bien parfait, pour que Notre-Seigneur se complût en lui de la sorte; sa pureté le charmait. Ce n'est pourtant pas la perfection de Jean qui attira l'amour de Jésus; elle fut au contraire l'effet, le résultat de cet amour qui se complut en elle, dit Bossuet, comme l'artiste dans une œuvre bien faite. L'amour de Dieu et de Jésus pour nos âmes ne présuppose pas l'amabilité en nous, mais il la pose, il la crée et l'augmente en nous assimilant à lui. En s'arrêtant sur nous, l'amour divin

produit en nous la vie de la grâce, et il ne cesse de la faire grandir si nous n'y posons pas d'obstacle (1).

Voyons comment Notre-Seigneur par son amitié a rendu saint Jean de plus en plus semblable à lui-même; nous nous inspirerons de Bossuet (2), qui remarque que le Sauveur a fait au disciple bien-aimé trois dons : sa croix, sa Mère et son cœur. Mais il paraît préférable de suivre l'ordre inverse qui est celui du temps : il montre mieux le progrès de la vie de la grâce en saint Jean, et comment le disciple bien-aimé a pénétré de plus en plus dans l'intimité du Christ. A la Cène Jésus lui a donné son cœur; peu après, en mourant, il lui a donné sa Mère; et ensuite, pour féconder son ministère, il lui a donné sa croix.

*
**

A la Cène Jésus donne à saint Jean son cœur.

Tous les apôtres en ce moment sont ordonnés prêtres, reçoivent le caractère sacerdotal et aussi la sainte communion. Mais Jean approche davantage du cœur du Maître, il repose sa tête sur la poitrine sacrée du Sauveur.

Au moment de l'institution du sacrement qui a pour but d'augmenter en nous l'amour de Dieu, Notre-Seigneur a voulu qu'un de ses apôtres privilégié sentît plus vivement les battements de son cœur, qui ne cesserait désormais de vivre dans l'Eucharistie, pour la consolation et la régénération parfaite des âmes.

Quelle grâce intérieure reçut alors saint Jean ? On le soupçonne, en se rappelant que du corps de Jésus sortait une vertu qui guérissait les malades; à plus forte raison de son

(1) Cf. S. THOMAS, I^a, q. 20, a. 2 : « *Amor Dei est infundens et creans bonitatem in rebus.* » C'est à ce principe que saint Thomas rattache tout le traité de la grâce : cf. I^a II^{ae}, q. 110, a. 1, c. et ad 1^m : « *Causatur ex dilectione divina, quod est in homine Deo gratum.* »

(2) Panégérique de saint Jean.

cœur sortait une grâce qui vivifiait les cœurs. Bien certainement, Jean reçut alors une grâce de lumière et d'amour : il connut expérimentalement que le cœur du Sauveur ne vit que pour l'amour de Dieu et des âmes, il comprit comment l'Eucharistie est ici-bas la grande manifestation de cet amour et, sous de très humbles apparences, la vie même de Dieu toujours présente parmi nous. Prédestiné de toute éternité à être le grand docteur de la charité, Jean vint boire la charité à sa source même, et recevoir l'inspiration des paroles qui attendriront saintement les fidèles jusqu'à la fin des temps. Pour mieux parler de l'amour du Sauveur pour nous, il vint sentir de près les ardeurs de ce feu spirituel qui brûle sans détruire et qui veut nous transformer en lui.

Comme saint Paul se souvient en écrivant qu'il a été élevé au troisième ciel, saint Jean se rappelle qu'il a reposé sur le cœur du Maître.

Aussi comme il a parlé, l'aigle des Évangélistes ! Il ramène toute la doctrine chrétienne à ces points fondamentaux : Dieu est lumière et amour. C'est lui le premier qui gratuitement nous a aimés ; notre amour doit être une réponse à celui qu'il nous a montré, et la charité fraternelle doit être le grand signe de notre amour de Dieu. Il se résume lui-même en écrivant dans sa I^{re} Épître (iv, 7-16) : « Mes bien-aimés, aimons-nous les uns les autres, car l'amour vient de Dieu, et quiconque aime est né de Dieu et connaît Dieu. Celui qui n'aime pas n'a pas connu Dieu, car *Dieu est amour*. Il a manifesté son amour pour nous en envoyant son Fils unique dans le monde, afin que nous vivions par lui. Et cet amour consiste en ce que *ce n'est pas nous qui avons aimé Dieu, mais lui qui nous a aimés et qui a envoyé son Fils comme victime de propitiation pour nos péchés*. Mes bien-aimés, si Dieu nous a ainsi aimés, nous devons aussi nous aimer les uns les autres... Dieu est amour ; et celui qui demeure dans l'amour demeure en Dieu, et Dieu demeure en lui. » C'est en abrégé tout le dogme, et aussi toute la mo-

rale chrétienne ramenée à son principe : l'amour de Dieu et du prochain, la charité qui doit inspirer et animer toutes les vertus. « Nous savons que nous sommes passés de la mort à la vie, parce que nous aimons nos frères » (I Joan., iii, 14). C'est le grand signe de l'amour de Dieu.

Ce que Jean a reçu, le cœur du Maître, nous l'avons reçu aussi. Nous pouvons recevoir tous les jours à la communion le Cœur eucharistique de Jésus. Et si nous le recevons, si nous y croyons, nous devons l'imiter. Le cœur du Sauveur s'ouvre à tous les fidèles, en lui nous sommes tous réunis, pour être consommés en un. Il n'écarte personne.

Pour entrer dans l'intimité du Christ, il faut aussi, à son exemple, avoir un cœur qui n'exclue personne, qui oublie les torts du prochain, un cœur sensible aux souffrances d'autrui, un cœur généreux ou magnanime, qui ne retient rien pour lui seul, qui donne sa vie aux autres et la possède d'autant mieux. Rappelons-nous que les biens de Dieu se multiplieront d'autant plus que nous désirerons les partager avec nos frères ; on ne perd pas la vérité, la bonté, lorsqu'on la donne : on la possède davantage et saintement.

Réjouissons-nous aussi de voir dans le prochain ce qui nous manque ; bien loin de nous laisser aller à la jalousie, jouissons de ses qualités, qui sont nôtres en un sens, puisque nous ne faisons qu'un, dans le corps mystique du Christ. La main peut se réjouir de ce que l'œil voit. La charité enrichit ainsi notre pauvreté ; elle nous rend tous les biens communs ; elle nous approprie en un sens tous les dons du corps mystique du Sauveur, et nous fait participer déjà en une mesure à tous les biens de la Cité de Dieu.

*
**

Mais pour entrer davantage dans l'intimité du Christ, il faut être à l'école de Marie, qui plus qu'aucune créature a

pénétré en ce sanctuaire. C'est pourquoi Jésus, au moment où il allait mourir, a confié sa Mère à saint Jean.

Seul parmi tous les apôtres Jean est au pied de la Croix. Il est là, le cœur broyé, témoin de toutes les tortures physiques et morales du Maître. Jésus l'y a invisiblement attiré pour lui faire entendre ses dernières paroles et pour lui donner une dernière preuve de son amour.

Ceux qui vont mourir laissent à ceux qui leur sont le plus chers un témoignage d'affection aussi expressif que possible. Au moment de mourir, que laissera Jésus à saint Jean ? Il n'a plus rien ; il est dépouillé de tout, abandonné de tous ; il semble même repoussé par son Père, lorsque, victime à notre place, il dit la première parole du psaume : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » En ce dénuement complet que laissera Jésus à saint Jean ?

Il lui laisse un souvenir vivant, l'âme très sainte qu'il chérit plus que toutes les autres ensemble, il lui laisse Marie : « Fils, dit-il, voilà votre mère », et à Marie : « Femme, voilà votre fils » (Joan., xix, 27). « Et depuis cette heure-là, rapporte le quatrième Évangile, le disciple la prit chez lui. »

Si le contact du cœur de Jésus à la Cène a vivifié spirituellement le cœur de Jean, cette parole du Sauveur, dite du haut de la Croix, produit, elle aussi, comme une parole sacramentelle, ce qu'elle signifie. Elle est dite par celui qui va mourir, mais qui est toujours assez fort pour toucher les cœurs et les enrichir comme il lui plaît.

Cette parole a pour ainsi dire créé entre Marie et Jean un lien spirituel très intime, analogue à celui qui unit Jésus à sa sainte Mère. Elle a donné à Marie une affection toute maternelle et très profonde, qui enveloppera désormais l'âme de Jean, et au disciple une tendresse toute filiale et respectueuse qui fait vraiment de lui le fils spirituel de Marie.

En cette heure d'angoisse, cette parole du Christ mourant entra dans le fond de leur âme comme un baume pour adoucir leurs souffrances et calmer les déchirements de leur

cœur. Ce fut une immense consolation pour saint Jean, et c'en fut une aussi pour Marie, car elle, qui voyait les âmes, découvrit dans le disciple bien-aimé ce qu'il ne voyait pas lui-même, la vivante image du Sauveur, *alter Christus*, image que Marie était chargée de parfaire, de rendre de plus en plus semblable au divin modèle.

Ainsi bien souvent dans l'histoire des âmes, lorsque Jésus semble se retirer pour éprouver la confiance de ses amis, il leur laisse sa sainte Mère, il les confie à Marie.

On ne saurait dire tout ce que saint Jean a reçu de la Vierge. Si les entretiens de saint Augustin et de sainte Monique à Ostie furent si élevés, que penser de ceux de Marie et de saint Jean ?

Par la plénitude de grâce qu'elle avait reçue, la Mère de Dieu était supérieure aux anges ; son cœur brûlait d'une charité dont l'intensité l'emportait sur celle de tous les saints réunis ; cette vive flamme ne cessait pas un instant de s'élever vers Dieu, même pendant son sommeil, où se vérifiait la parole du Cantique (v, 2) : « *Ego dormio, et cor meum vigilat...* Je dors, mais mon cœur veille. »

En une pareille intimité surnaturelle, combien dut grandir aussi la charité de saint Jean, surtout lorsqu'il célébrait la sainte Messe en présence de Marie, à ses intentions, et lui donnait la communion ! Ne savait-il pas que la Vierge lui était incomparablement supérieure par l'intelligence du sacrifice de l'autel qui perpétue en substance celui de la Croix ? Marie n'avait pas le caractère sacerdotal et ne pouvait consacrer, mais « elle avait reçu la plénitude de l'esprit du sacerdoce, qui est l'esprit du Christ rédempteur (1) ». Médiatrice universelle et Corédemptrice, elle ne cessait d'élever vers Dieu l'âme de l'Apôtre ; il s'éprit ainsi de la vie cachée et devint le modèle des contemplatifs.

C'est la pureté qui avait préparé saint Jean à vivre dans

(1) Ce sont les paroles de M. Olier.

l'intimité du Christ; c'est elle qui le disposa à hériter de son amour pour Marie, qui fut très profondément sa véritable Mère spirituelle.

Suivant l'exemple de saint Jean, mettons-nous sous la direction immédiate de la Vierge, comme nous y invite le Bx Grignon de Montfort. Elle est notre médiatrice auprès du Christ, comme lui-même est notre médiateur auprès de son Père. Elle sera notre conseil et notre force, notre défense contre le démon; elle augmentera le prix de nos mérites en les offrant elle-même à son Fils; abandonnons-lui la valeur satisfactoire et impétratoire de nos actions, de nos luttes, de nos prières, pour qu'elle en fasse, selon son bon plaisir, bénéficier les âmes qui en ont le plus besoin. Nous dépouiller ainsi sera nous enrichir. Sous la conduite de Marie nous suivrons plus sûrement la voie tracée par le Verbe, qui lui a obéi sur la terre; nous courrons ainsi dans la voie des commandements de Dieu, parce que nous recevrons la grâce qui dilate le cœur, selon la parole du Psaume : « Viam mandatorum tuorum cucurri, cum dilatasti cor meum. » La Bienheureuse Vierge nous apprendra mille choses par ses inspirations, comme une bonne mère livre à son enfant par un simple regard, sans bruit de paroles, le trésor de sa vie intérieure. Avec elle et dans son intimité nous ferons plus de progrès en quelques jours que pendant des années de travail personnel accompli loin d'elle. Ainsi parle le Bx Grignon de Montfort, vrai fils spirituel de Marie, comme le fut saint Jean (1).

*
**

Notre-Seigneur a donné à saint Jean son Cœur, il lui a donné sa Mère, que lui donnera-t-il encore pour féconder son ministère apostolique? Il lui donnera sa Croix et pro-

(1) Voir son *Traité de la vraie dévotion à Marie*, ch. iv, a. 5; ch. v, a. 2, et le résumé qu'il en fit sous le titre : *Le Secret de Marie*.

gressivement lui fera comprendre quel en est le prix inestimable.

L'amitié de Jésus n'a pas que des douceurs et des complaisances; elle est aussi forte que tendre, elle tend à purifier par l'épreuve et à s'associer les âmes dans le mystère de la rédemption par la souffrance.

Les apôtres ne le comprirent pas tout d'abord. Comme Jésus parlait de la fondation du royaume de Dieu, les apôtres se demandèrent un jour qui parmi eux serait le plus grand dans ce royaume. Alors, comme le rapporte saint Matthieu (xviii, 3), « Jésus, faisant venir un petit enfant, le plaça au milieu d'eux et leur dit : « Je vous le dis, en vérité, si vous ne vous convertissez et ne devenez comme les petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. Celui donc qui se fera humble comme ce petit enfant, est le plus grand dans le royaume des cieux. » Plusieurs fois aussi le Maître avait dit : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce, porte sa croix et me suive (1). » Mais les apôtres ne comprenaient pas encore tout le sens de ce mot : la croix. Ils ne pouvaient se faire à l'idée que Jésus serait crucifié. Il le leur avait pourtant plusieurs fois prédit.

Un jour, montant à Jérusalem avec eux, Notre-Seigneur renouvela la prédiction de sa Passion, de son crucifiement, de sa résurrection; il voulut la graver plus profondément dans l'esprit de Jean et de son frère. A ce moment leur mère s'approcha de Jésus et se prosterna comme pour demander quelque chose. Comme le rapporte saint Matthieu (xx, 21), Jésus lui dit : « Que voulez-vous ? » Elle répondit : « Ordonnez que mes deux fils que voici soient assis l'un à votre droite, l'autre à votre gauche, dans votre royaume. » Jésus leur dit : « Vous ne savez pas ce que vous demandez. Pouvez-vous boire le calice que je dois boire ? » — « Nous le pouvons », lui dirent-ils. Il leur répondit : « Vous boirez en

(1) *Matth.*, xvi, 24.

effet mon calice; quant à être assis à ma droite ou à ma gauche, ce n'est pas à moi de l'accorder, si ce n'est à ceux à qui mon Père l'a préparé. » Dès ce jour Jésus a donné sa croix à son disciple bien-aimé.

Cette parole du Sauveur, comme les deux autres dites à saint Jean, produisit en l'âme du disciple ce qu'elle signifiait. A partir de cet instant, Jean ne chercha plus à être le premier; il commença à aimer la souffrance, l'humiliation, et cet amour ne cessa de grandir en son cœur sous l'influence de la grâce.

Jésus le rendra de plus en plus semblable à lui; or il est venu pour souffrir comme victime du salut, pour nous sauver par son agonie plus encore que par ses discours. Il unira donc de plus en plus saint Jean à sa vie laborieuse et crucifiée. « Quand Jésus entre quelque part, dit Bossuet, il y entre avec sa croix et ses épines; il en fait part à ceux qui l'aiment. » Or Jean est son apôtre bien-aimé, il lui fait donc présent de cette très grande grâce qui est l'amour de la croix.

Jean croyait d'abord que, pour avoir une place de choix dans le royaume du Fils de Dieu, il fallait être assis à sa droite et revêtu de sa gloire. Il va apprendre qu'on entre profondément dès ici-bas dans le royaume par la souffrance, il saura combien l'épreuve rend clairvoyant pour contempler Jésus dans les âmes. L'affliction lui ouvrira les yeux, il entendra le sens profond de la plus haute des béatitudes, la plus surprenante pour l'humaine raison : « Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume des cieux est à eux. » Il est à eux dès ici-bas au sein même de la persécution, par la paix profonde que Jésus leur donne.

*
**

Quelle a été la croix de Jean ? A voir les choses du dehors, il semble que de tous les apôtres il ait eu la plus légère. Seul parmi eux il n'est pas mort dans les souffrances du martyre. Il a souffert pourtant la persécution, sous Domitien, il fut

plongé à Rome dans un bain d'huile bouillante. Mais cette huile se changea en rosée, il en sortit rafraîchi et purifié. Il fut ensuite exilé à Patmos, c'est là que Notre-Seigneur glorifié lui apparut et lui révéla ses secrets, en lui ordonnant de les écrire dans ce livre, le plus mystérieux de tous les livres sacrés, l'Apocalypse.

A voir les choses du dehors, la croix de saint Jean semble avoir été plus légère que celle des autres apôtres. Mais comme le dit Bossuet (1) : « *La croix de saint Jean a été la plus grande de toutes dans l'intérieur*. Apprenez le mystère et considérez les deux croix de notre Sauveur. L'une se voit au Calvaire, et elle paraît la plus douloureuse; l'autre est celle qu'il a portée durant tout le cours de sa vie, c'est la plus pénible. » Jésus le dit plusieurs fois à sainte Catherine de Sienne, *cette croix intérieure* est celle du *désir du salut des âmes*, désir combattu par l'esprit du mal, par l'esprit du monde, par la convoitise qui entraîne des milliers d'âmes vers leur perte. Dans la vie de Jésus on suit le progrès de la malice de ceux qui s'acharnent contre lui, ce qui rend plus ardente la soif du salut des âmes qui le brûle et le consume. Le martyre du cœur est souvent plus douloureux que l'autre, et il peut durer, non pas seulement quelques heures, mais de longues années.

C'est surtout cette croix intérieure du désir de la gloire de Dieu et du salut des âmes que Jésus donna à saint Jean. Elle ne frappait point les sens, mais elle était imprimée par Dieu au fond de l'âme avec le très vif désir du salut des pécheurs. Pour rendre l'apôtre capable de porter cette croix intérieure, Jésus lui inspirait *l'amour des souffrances*, qui avivait le désir tout en le calmant et empêchait l'âme de se reposer en dehors de Dieu. De même s'il arrive à certaines âmes appelées à la sainteté de s'arrêter d'une façon trop naturelle à une satisfaction qui vient des créatures, bien vite sur cette

(1) *Panegyrique de saint Jean*, premier point.

satisfaction Notre-Seigneur verse une goutte d'amertume, et cette amertume surpasse de beaucoup le plaisir goûté; c'est une grâce crucifiante et purificatrice.

Enfin la croix intérieure vint surtout pour saint Jean des hérésies qui mutilèrent la sainte Église en niant la divinité de Jésus. Combien cette négation dut torturer le cœur de celui qui écrivit le quatrième Évangile, qui avait pour but de montrer le Verbe fait chair dans toute sa gloire ! Cette croix intérieure venait aussi des divisions qui se produisirent dans l'Église naissante au grand détriment de la charité. Aussi l'apôtre, âgé de quatre-vingts ans, se faisait porter par ses disciples à l'église d'Éphèse et, ne pouvant plus prêcher longuement, il disait : « *Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres.* » Lui qui dans sa jeunesse, à cause de son ardeur, avait été appelé comme son frère par Notre-Seigneur, *boanerges*, fils du tonnerre, ne savait plus parler que de la charité fraternelle, le grand signe de l'amour de Dieu. Il n'avait rien perdu de son ardeur, de sa soif de justice, mais elle s'était spiritualisée et s'accompagnait d'une grande douceur. Et comme les auditeurs lui demandaient pourquoi il répétait toujours la même chose, il répondait : « C'est le précepte du Seigneur et si vous l'accomplissez, il suffit. »

Telle fut la croix de Jean, intérieure surtout.

Le Seigneur nous la donne aussi. Il y a trois espèces de croix : celles qui restent inutiles comme le fut celle du mauvais larron; celles qu'on porte pour réparer ses propres fautes et pour mériter le salut, comme le fut celle du bon larron; puis celles qui font penser à la Croix du Sauveur, et qu'on porte pour travailler avec Lui au salut des âmes. La croix bien portée nous porte à son tour; elle dessille les yeux et conduit à la contemplation, à voir Dieu caché dans les âmes. Si elle nous semble parfois bien lourde, demandons au Sauveur de nous donner l'amour des souffrances, de nous orienter tout au moins dans cette voie.

C'est ce qu'Il veut, puisqu'Il nous a donné son cœur, qui

est un cœur meurtri. Il nous a donné aussi sa Mère, et l'une des plus grandes grâces que puisse nous obtenir Notre-Dame des douleurs est celle de savourer la croix que le Seigneur nous impose pour nous purifier et nous faire travailler au salut des âmes (1). C'est là vraiment entrer dans l'intimité du Christ et participer à sa vie cachée et douloureuse avant d'avoir part à sa vie glorieuse dans le ciel (2).

(1) L'expression « savourer la croix » rappelle que Notre-Seigneur a déclaré : « *Plusieurs ne goûteront point la mort qu'ils n'aient vu le Fils de l'homme venant dans l'éclat de son règne* » (Matth., xvi, 28). Saint Thomas dit à ce sujet (*in Matthaeum*, xvi, 28) : « *Peccatores absorbentur morte, sed justi gustabunt mortem* » : les pécheurs sont absorbés, comme engloutis par la mort, les justes goûtent la mort, qui est l'entrée dans l'éternelle vie.

(2) Pour entrer dans l'intimité du Christ, relisons parfois l'hymne composée par une abbesse bénédictine du XIV^e siècle :

Jesu dulcis memoria,
Dans vera cordis gaudia :
Sed super mel et omnia,
Ejus dulcis praesentia.

Nil canitur suavius,
Nil auditur jucundius,
Nil cogitatur dulcius,
Quam Jesus Dei Filius.

Jesu, spes poenitentibus,
Quam pius es petentibus!
Quam bonus te quaerentibus!
Sed quid invenientibus?

Doux est le souvenir de Jésus!
Il donne les vraies joies du cœur;
mais plus que le miel et toutes choses,
douce est sa présence.

Il ne se chante rien de plus suave;
rien ne s'entend de plus agréable,
nulle pensée n'est plus douce
Que Jésus le Fils de Dieu.

O Jésus! espoir des pénitents, que
vous êtes tendre pour ceux qui vous
implorent, bon pour ceux qui vous
cherchent, mais que n'êtes-vous pas
pour ceux qui vous trouvent!

Non moins belle est cette prière allemande chantée depuis longtemps par les fidèles :

« Ich danke dir, Herr Jesu Christ,
Dass du für mich gestorben bist.
Lass dein Blut und deine Pein
An mir doch nicht verloren sein.
O Liebe, o unendliche Liebe Gottes!

Merci, merci, Seigneur Jésus,
D'être mort pour notre salut.
Ne permets pas que ton Sang et ta Croix
Soient à jamais perdus pour moi!
O Amour, ô amour infini de Dieu pour nous! »

Disons avec le B^e Nicolas de Fluë : « *Nimm mich mir, und gib mich dir* : Seigneur, prends-moi à moi et donne-moi à Toi ! »

CHAPITRE XVII

Jésus et les diverses formes de la sainteté

Les participations des mystères de sa vie en nous

« *Mansiones mullae sunt in domo Patris mei.*

« Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père. »

(JOAN., XIV, 2.)

L'intimité du Christ, dont nous venons de parler, revêt différentes formes, qui contribuent à l'harmonie du corps mystique de Notre-Seigneur, c'est-à-dire à sa variété en sa profonde unité. Dans l'Église l'union de ces deux notes : *l'unité et la catholicité*, l'unité de foi, d'espérance, de charité, de culte, de gouvernement, malgré la diversité des lieux et des temps, des races, des langues, des mœurs, des institutions, constitue, au milieu de tant de causes de division, un *miracle moral permanent* (1). C'est aussi la réalisation d'une *prophétie* du Christ, qui a annoncé que son Église devait s'étendre à tous les peuples (2) et que pourtant elle

(1) Le Concile du Vatican (DEXINGER, *Enchiridion*, n° 1794) dit : « *Ecclesia per se ipsam ob suam nempe admirabilem propagationem, eximiam sanctitatem et inexhaustam in omnibus bonis fecunditatem, ob catholicam unitatem, invictamque stabilitatem, magnum quoddam et perpetuum est motivum credibilitatis et divinae suae legationis testimonium irrefragabile.* »

(2) Cf. *Matth.*, xxviii, 19 : « Allez, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. » — Item *Marc.*, xvi, 15.

devait rester parfaitement une (1) pour conduire les âmes de tous les pays et de tous les siècles à l'éternelle vie.

Il importe de bien saisir la raison de cette variété dans l'unité. La diversité des tempéraments, des caractères, des physionomies spirituelles, est souvent une occasion de souffrances salutaires, mais aussi, hélas ! de manquements à la charité, d'irritation, d'impatience, de jugements téméraires. Dans notre étroitesse, nous voudrions parfois que toutes les âmes fussent absolument semblables, eussent le même attrait dominant que nous. Grâce à Dieu il n'en est pas ainsi. L'harmonie de l'Église, celle aussi des Ordres religieux et même des communautés exigent une certaine diversité. Dans cette vaste plaine fertile qu'est l'Église s'élèvent plusieurs collines du haut desquelles on voit comme avec les yeux d'un saint Benoît, ou d'un saint Dominique, ou d'un saint François, ou d'un saint Ignace, ou d'une sainte Thérèse. « Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père », a dit Notre-Seigneur.

Pour nous éclairer sur ce point, il convient de considérer les différentes formes de sainteté qui répondent à des attrait dominants divers et à des épreuves différentes. Chacune de ces physionomies spirituelles a sa grandeur et sa beauté.

On l'a noté plusieurs fois, la sainteté apparaît sous trois formes assez distinctes, qui correspondent à trois grâces prédominantes, et qui tendent à se rapprocher, comme les chemins qui, par les versants opposés, conduisent au sommet d'une montagne. Ces trois formes de sainteté, nous le verrons, sont éminemment contenues dans la sainte âme du Christ et en Marie.

(1) Cf. *Jean*, xvii, 20 : « Je ne prie pas seulement pour eux (pour les Apôtres), mais aussi pour ceux qui, par leur prédication, croiront en moi, pour que tous ils soient un, comme vous, mon Père, vous êtes en moi et moi en vous. » — Cf. *Matth.*, xvi, 18; *Jean*, x, 16; *Act. Apost.*, i, 8.

*
*
*

La sainteté apparaît sous trois formes assez distinctes, qui répondent aux trois grands devoirs envers Dieu : *le connaître, l'aimer, le servir*. Tout chrétien sans doute doit observer chacun de ces trois devoirs; mais, dans le corps mystique celui-ci doit exceller en telle fonction, et celui-là en telle autre.

Il y a des âmes saintes qui ont surtout pour mission d'*aimer Dieu d'un ardent amour*, et de réparer ainsi les offenses dont il est l'objet; elles reçoivent de bonne heure des grâces d'amour qui transforment leur volonté et en font une force vive qui ne cesse de se dépenser pour la gloire de Dieu et le salut du prochain.

D'autres âmes doivent exceller dans *la contemplation de Dieu, le faire connaître*, nous indiquer la voie qui mène à Lui; elles reçoivent dès le début des grâces de lumière, qui éclairent de plus en plus leur intelligence et en font comme un phare pour guider les fidèles dans leur voyage vers l'éternité.

Enfin d'autres âmes saintes ont surtout pour mission de *servir Dieu, par la fidélité au devoir quotidien*, en différentes œuvres de charité; ici la mémoire et l'activité toute pratique sont mises incessamment, sous l'influx des vertus théologiques, au service de Dieu et du prochain.

Contemplons successivement ces trois formes de sainteté, qui semblent représentées, comme on l'a dit plusieurs fois, en trois apôtres privilégiés que Notre-Seigneur conduisit au Thabor, puis à Gethsémani : Pierre, Jean et Jacques.

Chacune de ces âmes excelle naturellement en l'exercice d'une faculté, et, comme la grâce perfectionne la nature en ce qu'elle a de bon, elle saisit plus directement et plus vivement cette faculté, pour se répandre ensuite sur les autres qui sont moins éveillées. La grâce utilise ainsi pour notre per-

fection et notre salut les ressources de notre nature et constitue notre *attrait surnaturel spécial*, que nous devons toujours suivre, puisque c'est l'attrait de Dieu (1). Mais, par contre, chacune de ces âmes a son *défaut dominant* à vaincre, un écueil spécial à éviter, et c'est pourquoi le Seigneur envoie à chacune des épreuves appropriées.

Les directeurs éclairés reconnaissent dans les âmes l'attrait surnaturel spécial que Dieu leur donne et aussi le défaut dominant à combattre. Il convient de connaître l'un et l'autre, le blanc et le noir, pour avoir l'intelligence des épreuves que Dieu nous envoie, pour en mieux profiter, et pour éviter de juger témérairement d'autres âmes qui vont vers le même sommet, mais par un autre versant. Ceux qui sont comme naturellement doux doivent devenir forts, et ceux qui sont comme naturellement forts doivent devenir doux. « *Alius sic, alius sic ibat* », disait saint Augustin; il y a des voies différentes qui conduisent au même but, et sur la même route on peut marcher moins vite qu'un autre, sans pourtant revenir en arrière (2).

(1) Saint Thomas (I^a II^{ae}, q. 66, a. 2, ad 2^m), après avoir montré que toutes les vertus infuses connexes avec la charité grandissent proportionnellement ensemble, comme les cinq doigts de la main, remarque pourtant qu'un saint excelle en telle vertu et un autre en telle autre, parce qu'il y est plus incliné par nature et par vocation spéciale ou attrait de grâce : « *Unus sanctus laudatur praecipue de una virtute et alius de alia propter excellentiorem promptitudinem ad actum unius virtutis quam ad actum alterius.* »

(2) Les divers caractères n'ont pas leur cause, comme les tempéraments, dans les différences de l'organisme; ils sont des traits distinctifs des âmes elles-mêmes. Dans la première période de la vie spirituelle, tant que les sens conservent quelque prédominance, le tempérament se montre encore beaucoup; mais après la seconde conversion ou purification passive des sens, le tempérament perd beaucoup de son influence, et, les facultés supérieures étant devenues plus fortes, la physionomie spirituelle de chacun se manifeste davantage. — On doit se méfier des classifications artificielles, mais non de celles qui reposent sur la nature même de l'âme et de ses facultés; car les différen-

Le Seigneur, dans la formation des âmes, trouve moyen de tout utiliser. Il ne prend pas l'âme d'un homme d'action dévoré de zèle, d'un missionnaire, comme celle d'un théologien, d'un saint Thomas, comme celle d'un peintre, d'un Angelico, d'un poète comme Dante, d'un musicien comme Beethoven ; mais il fait tout servir à l'expression de la foi, de l'espérance et de la charité. Il y fait servir, chez un théologien, la logique d'Aristote, comme chez un artiste les harmonies savantes des sons et des couleurs. Et en dernière analyse, rien ne vaut, dans l'ordre intellectuel et dans l'ordre sensible, que comme expression des perfections divines. Il y a différents versants pour s'élever vers ce sommet, mais rien ne peut nous intéresser d'une façon profonde et durable que ce qui y conduit. L'office de la fête de Tous les Saints note admirablement toutes ces nuances de la sainteté, parmi les Apôtres, les Martyrs, les Docteurs, les Confesseurs, les Vierges.

*
**

Les âmes où domine *l'exercice de la volonté et l'ardeur de l'amour* ressemblent aux séraphins (1). Selon la Révélation, ces anges supérieurs sont embrasés par l'amour que le Saint-Esprit leur communique ; c'est cet amour qui les porte à contempler les sublimes beautés de Dieu. Leur flamme spirituelle est encore plus brûlante que lumineuse. Ils chantent le cantique : « Saint, saint, saint, est le Seigneur, Dieu des armées ! (2) » Ils constituent l'ordre suprême de la première hiérarchie angélique, car, chez ceux qui tendent vers Dieu,

tes physionomies spirituelles, comme celles de l'homme d'étude, de l'homme d'action ou de l'artiste, correspondent à l'exercice prédominant de telle faculté et à la grâce qui met cette faculté au service de Dieu.

(1) Leur nom signifie *les brûlants*. Ils représentent la sainteté divine, leur office est de consumer ou détruire le péché, par le charbon ardent de l'amour ; cf. Isaïe, vi, 2-7.

(2) Isaïe, vi, 3.

la plus haute vertu est la charité, ou l'amour divin, incompatible, à l'opposé de la science, avec le péché mortel (1).

De même, les âmes ardentes sont saisies d'abord par des grâces d'amour ; elles se portent au bien avec zèle et fermeté, et se demandent souvent : « Que ferai-je pour Dieu ? » Elles ont une soif ardente de souffrir, de se mortifier, pour prouver à Dieu leur amour, de réparer les offenses dont il est l'objet et de sauver les pécheurs. C'est secondairement seulement qu'elles s'appliquent à mieux connaître Dieu.

A ce groupe d'âmes semblent appartenir le prophète Élie, « plein de zèle pour le Seigneur (2) », l'apôtre Pierre crucifié la tête en bas par humilité et amour pour son Maître, les grands martyrs : saint Ignace d'Antioche, saint Laurent, le séraphique François d'Assise, sainte Marguerite-Marie portée dès sa jeunesse à souffrir par amour en esprit de réparation, saint Benoît-Joseph Labre, cet ami passionné de la Croix. De même, dans l'apostolat et le dévouement au prochain, saint Charles Borromée, saint Vincent de Paul, et tant d'autres.

Toutes ces âmes sont plus remarquables par leur charité, par l'élan de leur cœur vers Dieu, que par leurs lumières.

Pour celles d'entre elles qui ne seraient pas assez dociles au Saint-Esprit, l'écueil serait dans l'énergie même de leur volonté, qui peut dégénérer en raideur, ténacité et obstination. Chez les moins ferventes d'entre elles, c'est un défaut dominant assez visible ; leur zèle n'est pas assez éclairé, ni assez patient et doux. Certaines d'entre elles peuvent s'adonner trop aux œuvres actives, aux dépens de l'oraison.

L'épreuve que le Seigneur leur envoie tend surtout à assouplir leur volonté, parfois à la briser lorsqu'elle est devenue trop raide. Il permet des échecs manifestes, pour que l'ar-

(1) S. THOMAS, q. 63, a. 7, 1^m ; a. 9, 3^m ; q. 108, a. 5, 5^m ; q. 109, a. 1, 3^m.

(2) III Reg., xix, 10 : « Zelo zelatus sum pro Domino... »

deur naturelle fasse place à un zèle vraiment surnaturel, désintéressé, patient et doux. Il leur apprend à mettre leur confiance, non dans l'élan naturel du cœur, mais en la Miséricorde divine toujours secourable. Le Seigneur humilie ces âmes ardentes en permettant aussi parfois de violentes tentations, même de découragement, comme il arriva pour Élie se couchant dans le désert sous un genévrier (1). Il permet même des chutes comme le reniement de saint Pierre.

Il envoie aussi à ces âmes de grandes aridités dans une contemplation douloureuse, mais aimante et très méritoire. Leur amour ardent les brûle, les consume et les fait souffrir beaucoup de toutes les offenses qui s'élèvent contre Dieu. Il les stimule à expier ou à réparer.

Ainsi se forment ces âmes plus ardentes que lumineuses, dans lesquelles domine le zèle brûlant de la charité, la plus haute des vertus théologiques.

**

Dans un second groupe d'âmes domine d'abord l'exercice, *non de la volonté, mais de l'intelligence*. La grâce qui commence plus directement et plus vivement à les élever est une *grâce de lumière*. Elles ressemblent aux Chérubins qui sont, disent les prophètes, autour du trône de Dieu (2). Ces anges, admirablement éclairés par la lumière que leur communique le Verbe éternel, sont ravis d'abord d'admiration, ils

(1) III Rois, xix, 4 : « Elie s'avança dans le désert, l'espace d'une journée de marche; arrivé là, il s'assit sous un genévrier et demanda pour lui la mort, en disant : C'est assez ! Maintenant, Seigneur, prends mon âme, car je ne suis par meilleur que mes pères... Il s'endormit et voici qu'un ange le toucha et lui dit : « Lève-toi et mange... car tu as encore un long chemin à parcourir. »

(2) Daniel, iii, 55 : « Vous êtes béni, Seigneur, vous dont le regard pénètre les abîmes et qui êtes assis sur les Chérubins : *qui sedes super Cherubim*. » — Ps. xvii, 11 ; Lxxix, 2 ; *Isaïe*, xxxvii, 16.

contemplant la beauté de Dieu et sont portés à l'aimer et à le faire connaître aux autres (1). Leur flamme spirituelle est d'abord plus lumineuse que brûlante.

De même, ces âmes sont tout d'abord éclairées par des grâces d'illumination; elles sont portées à se délecter de la contemplation de Dieu, dans les grandes vues d'ensemble qui font le prix de la sagesse. C'est seulement par voie de conséquence que leur amour grandit. Elles éprouvent moins que les précédentes le besoin d'agir, de se mortifier, de souffrir pour réparer; mais, si elles sont fidèles, elles parviennent à l'amour héroïque pour ce Dieu qui les ravit.

A cette famille d'âmes appartiennent les grands Docteurs de l'Eglise, un saint Augustin, un saint Anselme, un saint Albert le Grand, un saint Thomas d'Aquin, beaucoup d'autres qui, au cours des siècles, ont été comme les phares qui montrent à l'humanité le chemin qui mène à Dieu.

L'écueil pour celles de ces âmes qui sont moins parfaites est souvent de se contenter des lumières qui leurs sont données et de ne pas assez y conformer leur vie. Pendant que leur intelligence est fort éclairée, leur volonté souvent manque d'ardeur; saint François de Sales en gémit, en demandant des grâces de force.

Il n'est pas rare que de grandes épreuves intérieures soient envoyées à ces âmes. La nuit des sens et celle de l'esprit, décrite par saint Jean de la Croix, les conduit progressivement au désintéressement complet et à la générosité dans l'amour. Ces épreuves intérieures sont pourtant d'habitude moins douloureuses pour ces âmes que pour les précédentes. Les lumières qu'elles reçoivent les consolent, elles ont un plus grand attrait pour l'oraison contemplative; mais elles ont assez longtemps à gémir sur leur manque d'énergie. Leur amour de la vérité fait qu'elles souffrent particulièrement de l'erreur, des fausses directions doctrinales, qui égarent

(1) S. THOMAS, I^a, q. 63, a. 7, 1^m; q. 108, a. 5, 5^m.

les intelligences. C'est leur grande croix et un stimulant à travailler pour faire connaître Dieu.

Lorsque ces âmes lumineuses sont purifiées par la souffrance et bien fidèles aux lumières que Dieu leur envoie, elles aspirent de plus en plus à s'unir à Lui, à se plonger en Lui, à s'y perdre sans retour sur elles-mêmes. Une âme lumineuse fidèle sera plus unie à Dieu qu'une âme ardente infidèle.

Il y a de grands saints, comme saint Paul, saint Jean, saint Benoît, saint Dominique, sainte Gertrude, sainte Catherine de Sienne, sainte Thérèse, saint Jean de la Croix, qui ont été à la fois et dès le début de leur ascension très contemplatifs et très ardents; ils réunirent de bonne heure les qualités de ces deux premiers groupes d'âmes, qui tendent d'ailleurs à se ressembler en se rapprochant du sommet, vers lequel toutes doivent s'acheminer.

*
**

Enfin il y a des âmes qui ont surtout mission de servir Dieu, par la *fidélité au devoir quotidien*. La faculté qui s'exerce le plus chez elles, c'est la mémoire avec l'activité d'ordre tout pratique. C'est le plus grand nombre des chrétiens. Leur mémoire les rend attentifs aux faits particuliers; ils sont frappés par l'histoire des bienfaits de Dieu, soit dans l'Ancien Testament, soit dans l'Évangile et la vie de l'Église. Ces âmes sont facilement touchées par une parole de la liturgie, un trait de la vie d'un saint. La grâce s'adapte à leur nature et leur montre clairement, dans leurs multiples occupations, le devoir à accomplir, Dieu à glorifier, le prochain à secourir.

L'inspiration divine leur donne plus rarement de grandes vues d'ensemble, mais elle les rend très attentives aux divers moyens de perfection. Par là ces âmes, si elles sont fidèles et généreuses, arrivent à une connaissance très pratique et

vécue des choses divines et à un grand amour de Dieu et du prochain. Elles peuvent ainsi parvenir aux plus hauts degrés de la sainteté.

L'écueil ici serait de trop s'attacher aux pratiques bonnes en elles-mêmes, mais qui ne conduisent pas immédiatement à Dieu, à certaines austérités extérieures ou prières vocales. On court risque alors de tomber dans la minutie, les scrupules, de s'attacher outre mesure à des méthodes utiles au début, mais un peu trop mécaniques : et cela peut empêcher l'intimité de l'union avec le Seigneur.

Les épreuves de ces âmes se trouvent généralement moins dans la vie intérieure que dans la pratique de la charité fraternelle et dans l'exercice de leur dévouement. Elles ont beaucoup à souffrir des défauts du prochain et des obstacles qu'elles rencontrent dans les œuvres dont elles s'occupent. Les grandes purifications intérieures apparaissent chez elles notablement plus tard que chez les âmes précédentes; cependant, si elles sont généreuses, elles arrivent elles aussi à une très intime union avec Dieu.

Telles sont les trois formes de sainteté qui semblent manifestées par les trois apôtres privilégiés, Pierre, Jean et Jacques, que Notre-Seigneur conduisit avec lui sur le Thabor puis à Gethsémani. Toutes ces âmes sont appelées en des formes variées à la contemplation des mystères de la foi et à l'union intime avec Dieu, et plus elles se rapprochent du sommet vers lequel elles tendent, plus elles se ressemblent, plus elles sont marquées à l'image du Christ, sans perdre pourtant leur physionomie spéciale.

*
**

La sainte âme du Christ contient éminemment ces trois formes de sainteté, sans aucune des imperfections qui subsistent chez les saints, un peu comme la lumière blanche contient les sept couleurs de l'arc-en-ciel. Il est en effet

impossible de mieux connaître Dieu, de le mieux aimer et de le mieux servir.

Jésus a voulu nous montrer l'excellence de ces trois formes de sainteté dans les trois périodes de son existence ici-bas : sa vie cachée, sa vie apostolique, sa vie douloureuse.

Dans sa vie cachée, en la solitude de Nazareth, dans la maison du charpentier, il est l'exemple de la fidélité au devoir quotidien, en des actes extérieurement bien modestes, mais très grands par l'amour qui les inspire, et même d'un prix sans mesure.

Dans sa vie apostolique, il apparaît comme la lumière du monde, et il nous dit que ceux qui le suivent ne marchent pas dans les ténèbres, mais recevront la lumière de vie (Jean, VIII, 12). Ce qu'il enseigne sur la vie éternelle et les moyens pour y parvenir, il ne le croit pas, il le voit immédiatement dans l'essence divine. Il fonde l'Église, la confie à Pierre, et il dit à ses Apôtres : « Vous êtes la lumière du monde » (Matth., v, 4); il les envoie enseigner toutes les nations, leur porter le baptême et l'eucharistie.

Enfin dans sa vie douloureuse Jésus nous manifeste toute l'ardeur de son amour pour son Père et pour nous. Cet amour le porte jusqu'à vouloir mourir pour nous sur la croix, il a soif de souffrir pour réparer les outrages faits à Dieu, pour sauver les âmes, et consommer l'œuvre rédemptrice. Cette soif de souffrir est incomparablement plus grande en lui qu'en un saint André, un saint Ignace d'Antioche, un saint Laurent, une sainte Thérèse, un saint Benoît-Joseph Labre. Le cœur de Jésus est vraiment une fournaise ardente de charité. Nul plus que lui n'a souffert du péché, et c'est de son Cœur meurtri que dérivent toutes les grâces que reçoivent les âmes réparatrices, associées au grand mystère de la Rédemption.

Jésus possède ainsi éminemment les trois formes de la sainteté, et sans aucune imperfection. Il est attentif même aux plus petites choses du service de Dieu, sans s'y attarder

en rien. Il jouit de la contemplation la plus haute, mais il n'est pas perdu en elle comme un saint en extase; Jésus est au-dessus de l'extase, et, sans cesser de voir les profondeurs de l'essence divine, il s'entretient avec ses Apôtres des détails mêmes de leur vie apostolique. Il a toute l'ardeur de l'amour, le zèle le plus fort, mais uni à la plus grande patience, à la douceur, à la compassion, qui le porte à prier pour ses bourreaux : « Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. »

La sainte âme du Christ se manifeste ainsi par ses reflets dans l'âme des saints, comme la lumière blanche par les sept couleurs. Il y a, toute proportion gardée, quelque chose de semblable en Marie, qui réunit aussi en elle éminemment toutes les formes de la sainteté.

Ne diminuons pas la vie du Sauveur en voulant trop l'expliquer par notre psychologie personnelle; c'est ainsi qu'on proposa au monde un Christ janséniste, et ensuite, par réaction, un Christ libéral. Élevons-nous vers lui, au lieu de le rabaisser à nous; il est incomparablement au-dessus de nos sentiments les plus généreux, et il est, lui, sans illusions. Très supérieur aux plus grands saints, il reste, malgré son élévation, notre parfait modèle, et nous offre incessamment la grâce pour nous donner la force de le suivre.

*
**

Les mystères de la vie du Christ doivent en un sens se reproduire en nous, dans la mesure où le Sauveur veut nous assimiler à Lui, et nous faire participer à sa vie cachée, à sa vie apostolique, à sa vie douloureuse, finalement à sa vie glorieuse dans le ciel. Cette assimilation progressive est très frappante en la vie de plusieurs saints. Et, si nous le voulons, la méditation quotidienne des mystères du Rosaire peut nous faire avancer d'un pas toujours plus ferme dans cette voie.

Les mystères joyeux de l'enfance du Christ, les mystères douloureux de sa Passion, et les mystères glorieux de la Résurrection, de l'Ascension, correspondent aux trois grands actes de la vie des âmes : *vouloir la fin dernière*, la sainteté et la béatitude éternelle, dont la pensée suscite la joie et les premiers élans de l'âme vers Dieu ; — *vouloir les moyens* capables de nous faire obtenir cette fin, l'accomplissement des préceptes, en portant la croix, à l'exemple du Maître et pour le suivre ; — *se reposer avec Lui dans la fin conquise*.

Ces mystères de la vie du Christ doivent devenir ainsi de plus en plus la nourriture de notre âme, l'objet de notre contemplation, qui les pénétrera, les goûtera et les savourera ; ce sera comme un avant-goût de la béatitude ; nous saisirons de mieux en mieux que la grâce sanctifiante est le germe de la gloire, *semen gloriae, inchoatio vitae aeternae* (1), que la vie chrétienne profonde est la vie éternelle commencée selon la parole du Sauveur, qui revient à plusieurs reprises en saint Jean : « *En vérité, en vérité, je vous le dis : Celui qui croit en moi a la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour* (2). »

(1) S. THOMAS, II^e II^{ae}, q. 24, a. 3, ad 2^{ma}.

(2) Jean, VI, 40, 44, 47, 55 ; III, 36 ; V, 24, 39.

Ce qu'est le traité de l'Incarnation pour certains contemplatifs

Si des âmes contemplatives éprouvées lisent ce livre, une réflexion pourra les aider. Une d'elles écrivait après la lecture d'un ouvrage où était exposée la pensée de saint Thomas sur la Providence : « En lisant les premiers chapitres qui traitent des attributs de Dieu, un voile noir s'étendait sur tout ce que je lisais ; seule la Déesse se dégageait, enveloppée elle aussi de ténèbres, mais de ténèbres d'une autre nature que celles que je trouve dans les lumières de la théologie. Car pour moi toutes les lumières sont obscures... Mon âme vit absente, séparée de la partie sensible, et n'a (pour ainsi dire) aucune participation aux fêtes qui se célèbrent, aux mystères qui sont commémorés. L'âme anime le corps, et c'est tout ; le corps est là seul, toujours seul présent à ces choses qui sont faites pour l'âme et qui, par conséquent, se heurtent à cet obstacle humain qui demeure inerte comme un corps mort... Puis de temps en temps, mais très rarement, une certitude s'imprime subitement dans mon esprit, accompagnée d'une étreinte dans le fond de l'âme ; je reçois alors l'assurance que j'aime Dieu d'un véritable amour... Mon âme murée (séparée du sensible) prend ainsi quelquefois conscience qu'il y a là un abîme et une vie d'une insondable profondeur ; c'est comme une connaissance expérimentale d'une richesse immense, mais inconnue ; d'un brasier incandescent, dont je ne suis pourtant ni éclairée, ni réchauffée ; d'une plénitude débordante, mais à demi perçue, dont je suis affamée et qui ne me nourrit pas. »

De fait, la prière de certaines âmes particulièrement éprouvées est presque totalement dépouillée des éléments intellectuels et affectifs qui se trouvent normalement dans la prière ; et cependant il y a là un acquiescement et un abandon qui revient à dire : « Mon Dieu, je me fie à vous », et qui comprend l'humilité, la foi, la confiance, l'amour et la vraie prière.

*
**

Aux âmes éprouvées qui sont dans cet état, les pages qui précèdent sur le mystère de l'Incarnation rédemptrice laisseront

une impression semblable. Pour ces âmes « toutes les lumières sont obscures » en comparaison de la lumière inaccessible qu'elles pressentent, et que leur fait pressentir la parole du Sauveur plus que toute autre. De fait, le soleil est une ombre en comparaison de la lumière intellectuelle des premiers principes rationnels ; celle-ci est encore une ombre en comparaison des mystères surnaturels, tels qu'il nous sera donné un jour de les voir. Et, parmi ces mystères, l'Incarnation rédemptrice est une ombre en comparaison de la Déité, qui, *telle qu'elle est en soi*, contient éminemment, formellement et *explicitement* tous les attributs divins et les trois personnes divines. La Déité, telle que nous la connaissons ici-bas, ne contient qu'*implicitement* les attributs divins qui s'en déduisent ; mais quand nous la verrons *telle qu'elle est en soi*, il ne sera plus nécessaire de recourir à la déduction ; nous verrons *explicitement* dans l'éminence de la Déité, supérieure à l'être, à l'unité, à la bonté, toutes les perfections infinies et les trois personnes divines (1). C'est là ce que pressentent comme expérimentalement certaines âmes, et c'est pourquoi elles restent insatisfaites, en la partie supérieure d'elles-mêmes, de tout ce qu'on peut leur dire sur les attributs divins ou sur la personnalité du Verbe, qui s'est fait chair pour nous sauver.

C'est le cas de rappeler la parole de saint Thomas : « *Ea quae sunt divinitatis sunt secundum se maxime excitantia dilectionem, et per consequens devotionem, quia Deus est super omnia diligendus ; sed ex debilitate mentis humanae est quod sicut indiget manu ductione ad cognitionem divinorum, ita ad dilectionem per aliqua sensibilia nobis nota : inter quae praecipuum est humanitas Christi, secundum quod in Praefatione dicitur : Ut, dum visibiliter Deum cognoscimus, per hunc in invisibilem amorem rapiamur. Et ideo ea quae pertinent ad Christi humanitatem, per modum cujusdam manu ductionis, maxime devotionem excitant, cum tamen devotio principaliter circa ea quae sunt divinitatis consistat (2).* » En d'autres termes : c'est surtout la Déité qui excite et attire l'amour et la dévotion ; mais,

(1) Cf. CAJETAN, in I^{re}, q. 39, a. 1, n° VII : « Res divina prior est ente et omnibus differentiis ejus : est enim *super ens* et *super unum*, etc. Est in Deo unica ratio formalis, non pure absoluta, nec pure respectiva, non pure communicabilis, nec pure incommunicabilis ; sed eminentissime ac formaliter continens quidquid absolutae perfectionis est, et quidquid trinitas respectiva exigit. »

(2) S. THOMAS, II^e II^e, q. 82, a. 3, ad 2^o.

comme elle est invisible, nous avons besoin d'être progressivement élevés vers elle, en partant des choses sensibles. Ainsi le Sauveur nous apparaît d'abord en son humanité, comme la voie ; puis il nous apparaîtra finalement, en sa divinité, comme la Vérité et la Vie. C'est ce que nous dit la préface de la Nativité : « *Quia per incarnati Verbi mysterium, nova mentis nostrae oculis lux tuae claritatis infulsit...* » « Par le mystère de l'Incarnation du Verbe, un nouveau rayon de votre splendeur a brillé aux yeux de notre âme : afin que, tandis que nous connaissons Dieu sous une forme visible, nous soyons ravis par Lui en l'amour des choses invisibles. » C'est le chemin parfait de l'éternelle vie.

*
**

L'état des âmes contemplatives, dont nous venons de parler, n'est pas seulement aridité ou absence de consolation, c'est de l'impuissance, toute différente aussi de la tendance naturelle au sommeil. Lorsque les âmes sont dans cette impuissance, elles peuvent bien encore lire quelques versets de l'Évangile, mais elles ne peuvent pas revenir, du moins à ce moment, à l'oraison active, à la méditation discursive.

L'oraison active est semblable au travail de l'enfant qui apprend à épeler et ensuite à lire de petites poésies. Si on lui enlevait ces poésies et si on l'obligeait à revenir à l'alphabet, il ne le pourrait pas ; il n'y aurait plus pour lui aucun intérêt, aucune vie à réapprendre l'alphabet qu'il sait déjà. Si on lui enlève ses petites poésies qu'il aime à lire, il est impuissant à trouver ce qu'il lui faut.

Un autre exemple d'impuissance est celui du prédicateur, qui est devant le texte d'un sermon de la Passion, qu'il a prêché il y a quelques années avec une grâce spéciale. Il n'a plus cette grâce qui allumerait ces petits morceaux de bois sec que sont ses notes. Il en comprend bien le texte, se le rappelle, mais la grâce ne passe pas ; il est comme un poète sans inspiration. Son âme est comme l'eau d'un lac qu'aucune brise n'anime, ou comme les feuilles des peupliers d'ordinaire agitées par le vent, lorsqu'il n'y a pas le moindre souffle. C'est le calme plat. D'où l'impression d'impuissance à prêcher comme il le faut la Passion. Et cependant sous cette impression d'impuissance, ou au-dessus d'elle, il peut y avoir une *vraie soif de faire du bien aux âmes et une prière profonde*, qui finira par être exaucée. Ce prédicateur, absolument insatisfait de ses notes, les domine déjà ;

et son impuissance ainsi sentie est un signe qu'il se tient dans la main de Dieu. De même pour les âmes contemplatives éprouvées dont nous parlons. *Elles se sentent vides de Dieu, mais elles sont encore plus avides de Lui.*

*
**

Le Père de Caussade, S. J., dans son beau livre sur *l'Abandon à la Providence*, I. III, c. 3, a bien exprimé cet état : « Les âmes, dit-il, qui marchent dans la lumière chantent des cantiques de lumière ; celles qui marchent dans les ténèbres chantent des cantiques de ténèbres. Il faut laisser chanter aux unes et aux autres, jusqu'au bout, la partie et le motet que Dieu leur donne. Il ne faut rien mettre dans ce qu'il remplit ; il faut laisser couler toutes les gouttes de ce fiel des divines amertumes quand il enivrerait. Ainsi faisaient Jérémie et Ezéchiel : toutes leurs paroles n'étaient que des soupirs et des sanglots, et la consolation ne se trouvait jamais que dans la continuation de leurs lamentations. Qui aurait arrêté le cours de leurs larmes nous aurait dérobé les plus beaux endroits de l'Écriture. *L'esprit qui désole est le seul qui puisse consoler* : ces différentes eaux coulent de la même source.

« Quand Dieu étonne une âme, il faut qu'elle tremble ; quand il la menace, elle est effrayée ; il n'y a qu'à laisser se développer l'opération divine. Ne faites point d'effort, chères âmes, pour la changer..... *Recevez dans le fond de votre être les ruisseaux dont Jésus a porté la mer dans sa sainte âme.* »

Si les contemplatifs dont nous venons de parler semblent ne plus comprendre ce qu'ils lisent sur les mystères du salut, c'est qu'ils sont avides de dépasser les étroites formules pour entrer dans les profondeurs infinies du mystère de Dieu, dans son insondable amour. « *O Liebe, o unendliche Liebe Gottes!* » En réalité, ce sont eux qui comprennent le mieux. Si leur communion leur semble très aride, si leur pauvreté leur paraît extrême, ils entendent incomparablement mieux que d'autres les sublimes paroles :

Panis angelicus fit panis hominum.

.....

O res mirabilis, manducat Dominum

Pauper, servus, et humilis.

CHAPITRE XVIII

La grâce du Christ et les mystiques du dehors

Prémystique naturelle et mystique surnaturelle (1)

On parle beaucoup actuellement de quelques « mystiques du dehors », qui, sans appartenir visiblement à la véritable Église du Christ, auraient eu la vie de la grâce et de la charité au degré supérieur qui caractérise la vie mystique.

De ce point de vue sont écrites les études de Louis Massignon (2), d'Asin Palacios (3) sur l'Islam. Ces travaux, qui apportent surtout des documents, demandent à être examinés avec soin, et leurs auteurs, croyons-nous, n'accepteraient pas les conclusions générales que certains ont cru pouvoir en tirer.

M. Émile Dermenghem, dans un ouvrage récent (4), va beaucoup plus loin qu'eux. Il écrivait même en 1930 au

(1) Sous ce titre ces pages ont paru dans les *Études Carmelitaines*, octobre 1933.

(2) LOUIS MASSIGNON, *La passion d'Al-Hosayn-ibn-Mansour-al-Hallâj, martyr mystique de l'Islam*, 2 vol., Paris, Geuthner, 1922. — *Le Dîwân d'al-Hallâj*, journal asiatique, janvier-mars 1931.

(3) MIGUEL ASIN PALACIOS, *El Islam cristianizado, estudio del « sufismo » a través de las obras de Abenarabi de Murcia*, Madrid, 1931.

(4) ÉMILE DERMENGHEM, *L'Éloge du vin (Al Khamriya)*, poème mystique de Omar ibn al Farîdh, « L'Anneau d'or », Les Éditions Véga, Paris, 1931. Traduction intégrale accompagnée de notes, d'une introduction critique et d'un essai historique et théologique sur la mystique musulmane.

sujet de plusieurs mystiques musulmans étudiés ces dernières années : « Tous ces coufis, penseurs, poètes ou saints ont exprimé la grande expérience mystique : mourir au monde pour vivre en Dieu, en des formules saisissantes et analogues à celles des Pères, des Docteurs et des mystiques chrétiens et souvent aussi des Védantins hindous. Ce qui confirmerait la thèse de R. Guénon sur l'universalité de la tradition : *quod ubique, quod semper, quod ab omnibus*, selon la formule catholique. Ils ne cessent de répéter avec les scolastiques que les créatures n'ont d'autre être que celui qu'elles tiennent de Dieu, et avec saint Paul que c'est en lui que nous avons la vie, le mouvement et l'être (1) ».

A ce sujet le P. Elisée de la Nativité, O. C. D., faisait cette juste remarque : « Nous ne savons ce que Dermenghem veut entendre par grande expérience mystique; en tout cas, jamais l'Eglise ne prendra comme critère unique de la vérité cette universalité de la tradition (2). »

*
**

D'autre part, des rationalistes et des survivants du modernisme s'efforcent de ramener même l'expérience surnaturelle décrite par saint Jean de la Croix à la mystique naturelle qui se retrouve à des degrés divers dans toutes les religions et qui, à leur point de vue, est supérieure à tout *Credo*. De la sorte, la révélation des mystères du salut, telle qu'elle est proposée par l'Eglise, la personne même de Notre-Seigneur, son exemple, les sacrements institués par lui, n'apporteraient rien d'essentiel au catholique, mais seulement une plus grande sécurité, l'essentiel étant ailleurs et au dessus : dans une expérience mystique, qui se retrouverait chez les

(1) *Nouvelles Littéraires*, 25 janvier 1930. Recension de l'ouvrage du P. Bruno, O. C. D., sur saint Jean de la Croix.

(2) *Etudes Carmélitaines* d'octobre 1931, p. 162 : « L'expérience mystique d'Ibn'Arabi est-elle surnaturelle ? »

âmes les plus intérieures de toutes les religions, et qui ne serait autre que l'épanouissement *naturel* du sentiment religieux.

Cette question, aux yeux du théologien, est une des formes les plus délicates du problème déjà très difficile du salut des infidèles, et elle se pose de plus en plus aujourd'hui (1).

Pour peu qu'on dévie de la vraie route, on incline vers des

(1) Le Père CLÉRISSAC, O. P., avait bien noté comment les grands problèmes de notre temps aboutissent à celui-ci. Il écrivait :

« Il existe un fait remarquable. Je ne l'appelle pas le conflit des grandes tendances modernes (scientifiques, sociales et mystiques), mais plutôt leur convergence, puisqu'elles convergent partout vers une religion unique, quels que soient d'ailleurs les desseins de ceux qui les représentent.

« Sans doute, la question scientifique s'est posée en tout temps, bien qu'autrefois elle n'impliquât probablement pas comme aujourd'hui d'énigmes philosophiques, ni aucun problème d'histoire et d'exégèse.

« Sous les formes variées du servage et du paupérisme, la question sociale nous a toujours hantés.

« Entre les formes extrêmes de l'illuminisme et du quietisme, les aspirations mystiques ont trouvé jadis de multiples issues pour s'épancher. Mais de nos jours ces tendances ont pris un aspect spécial et une vie nouvelle. Chacune d'elles emprunte aux deux autres, et leur communique en échange quelque chose de soi : la science prétend être une religion; le socialisme veut être une morale et se présente comme un culte fiévreux de la justice; la mystique à son tour soutient son droit d'être scientifique. Ajoutez que ces trois tendances, par leur contenu et par leur action, concourent à réaliser, sous une forme définie et suprême, soit la connaissance expérimentale de Dieu, soit l'apothéose de l'homme. Je ne pense pas qu'il soit exagéré de voir là le plus grand événement de l'histoire depuis les invasions barbares. Ne prenons pas un tel fait pour une simple manifestation de forces aveugles. Prenons garde à l'attrait séducteur de ces tendances qui captivent partout les esprits et les cœurs; prenons garde à l'importance des transformations inévitables qui en résulteront. »

De fait à ces aspirations générales des peuples répondent les dernières encycliques du Souverain Pontife sur le Christ-Roi, sur son influence sanctificatrice dans tout son corps mystique, sur la famille et la sainteté du mariage chrétien, sur les ques-

erreurs diamétralement opposées, qu'il est bon de rappeler au début de toute recherche. Dans la première partie de cette étude, nous verrons comment se pose le problème, son importance et ses difficultés; dans la seconde, nous essaierons d'énoncer les principes qui peuvent permettre de le résoudre.

I. — POSITION DU PROBLÈME

Les erreurs extrêmes à éviter

Tout le monde connaît les deux positions radicalement contraires l'une à l'autre, que l'Eglise a repoussées comme de graves erreurs; l'une d'elles est plus qu'une hérésie, elle ne choisit pas dans le dépôt de la Révélation ce qu'elle veut garder, elle nie toute révélation surnaturelle.

D'une part en effet le *naturalisme*, tel qu'on le trouve formulé par exemple chez Spinoza et ses successeurs, nie absolument l'ordre surnaturel, et le miracle et la vie de la grâce; il ne voit dès lors dans les différentes religions que l'évolution naturelle du sentiment religieux. Le modernisme arrivait aussi à cette conclusion en renouvelant et en augmentant l'erreur pélagienne (1). De ce point de vue, le catholicisme est tout au plus la forme la plus élevée de l'évolution

tions sociales, sur la nécessité de la réparation, sur les missions. En toutes ces encycliques il est question du règne du Christ sur toute l'humanité. Il suit de tout cela que, pour garder la *prééminence* qu'elle doit avoir sur l'activité scientifique et sur l'activité sociale, la religion, la vie intérieure doit être profonde, doit être une vraie vie d'union à Dieu. C'est une nécessité manifeste.

(1) Cf. *Bulletin de la Société française de Philosophie*, mai-juin 1925 : *Saint Jean de la Croix et le problème de la valeur noétique de l'expérience mystique*; cf. *ibid.*, p. 87, Remarques écrites par M. M. Blondel à M. J. Baruzi sur le caractère *infus* de la contemplation dont parle saint Jean de la Croix. Voir aussi R. DALBIEZ, *Une nouvelle interprétation de saint Jean de la Croix*

du sentiment religieux, et la mystique dont parle saint Jean de la Croix est une forme intéressante de la mystique naturelle, qui ailleurs s'exprime en un langage panthéistique comme en Orient chez les bouddhistes, ou parmi les occidentaux chez des théosophes qui s'inspirent de Jacob Boehme ou de la seconde philosophie de Schelling.

L'extrême opposé au *naturalisme* n'est autre que le *pseudo-surnaturalisme* qui apparut sous des formes variées chez les prédestinations, chez Wiclef, chez les protestants et les jansénistes; tous ont soutenu que, par suite du péché originel, la nature humaine est si corrompue, que tous les actes des infidèles sont des péchés, et leurs vertus apparentes des vices splendides, qui procèdent de l'amour-propre et de l'orgueil.

Contre ces dernières erreurs, selon la doctrine catholique, la prédestination n'est pas nécessaire pour accomplir des actions même excellentes, ni la grâce sanctifiante, ni même la foi infuse, ne sont requises pour faire une œuvre moralement bonne (*ad faciendum actum ethice bonum*), comme payer ses dettes, donner quelques bons principes à ses enfants. L'homme déchu peut même, sans la grâce, avoir un certain *amour inefficace* de Dieu auteur de la nature, amour fait d'admiration et de velléité, qui peuvent inspirer à une âme naturellement poétique des pages pleines de lyrisme sur les perfections divines. Les païens peuvent ainsi sans la grâce accomplir certains actes moralement bons; ils sont aussi visités par la grâce actuelle, avec le secours de laquelle ils peuvent faire certains actes *salutaires*, qui les disposent à recevoir la grâce habituelle, principe radical des actes non seulement salutaires, mais *méritoires*. « *Facienti*

(*La Vie Spirituelle*, 1928) : « l'interprétation intégrale de l'expérience mystique sera théologique, ou elle ne sera pas ». — P. BENOÎT LAVAUD, O. P., *Psychologie indépendante et prière chrétienne* (*Revue thomiste*, 1929) et *Les Problèmes de la vie mystique* (*La Vie Spirituelle*, juin 1931).

quod in se est (cum auxilio gratiae actualis) *Deus non denegat gratiam* (habitualement) (1). »

Pie IX dit, en effet, que ceux qui ignorent invinciblement, ou sans faute de leur part, la vraie religion, mais qui font ce qui est en leur pouvoir pour observer la loi naturelle, peuvent par une illumination et une grâce de Dieu parvenir aux actes surnaturels de foi et de charité nécessaires au salut, peuvent en d'autres termes recevoir la vie de la grâce, germe de la gloire, et être sauvés (2). Ces hommes « de bonne volonté », au sens théologique de l'expression, appartiennent ainsi, comme le disent assez généralement les théologiens, à l'âme de l'Eglise (3).

On voit comment la doctrine catholique s'élève ainsi au-dessus des erreurs diamétralement opposées du naturalisme, qui nie l'ordre de la grâce, et du pseudo-surnaturalisme étroit, qui nie que Dieu veuille offrir à tous les adultes la

(1) Cf. saint THOMAS, I^a II^{ae}, q. 109, a. 6 : « Utrum homo possit sese ad gratiam praeparare sine gratia. Ad hoc quod praeparet se homo ad susceptionem doni gratiae habitualis oportet praesupponi aliquod auxilium gratuitum Dei interius animum moventis, sive inspirantis bonum propositum » ; et I^a II^{ae}, q. 112, a. 3 : Utrum ex necessitate detur gratia se praeparanti ad gratiam. « Praeparatio (non secundum quod est a libero arbitrio, sed) secundum quod est a Deo movente, habet necessitatem ad id ad quod ordinatur a Deo, non quidem coactionis, sed infallibilitatis : quia intentio Dei deficere non potest, secundum quod Augustinus dicit in libr. de Dono persever. c. xiv : quod per beneficia Dei certissime liberantur, quicumque liberantur. »

(2) « Notum Nobis Vobisque est, eos qui invincibili circa sanctissimam nostram religionem ignorantia laborant, quique naturalem legem ejusque praecepta in omnium cordibus a Deo insculpta sedulo servantes ac Deo obedire parati, honestam rectamque vitam agunt, posse, divinae lucis et gratiae operante virtute, aeternam consequi vitam... » DENZINGER, 1677.

(3) Cf. DUBLANCHY, *De axiome : Extra Ecclesiam nulla salus*, Bar-le-Duc, 1895, p. 373 ss. et l'art. *Eglise*, col. 2163 ss. du *Dict. de Théol. Cathol.* — CAPÉLAN, *Le Problème du salut des infidèles*, Paris, Beauchesne, essai théologique, p. 80 ss. 92. — EDOUARD HUGON, *Hors de l'Eglise point de salut*, Paris, Téqui, 2^e éd., 1914, ch. I, II, III, IV.

grâce suffisante pour l'accomplissement des préceptes nécessaires au salut. Mais cependant il reste un grand mystère, celui de la prédestination, et c'est une très grande grâce d'appartenir visiblement à l'Eglise, de bénéficier de son enseignement infaillible, du saint sacrifice de la messe et des sacrements. D'où la nécessité des missions.

*
**

Deux tendances relatives aux « mystiques du dehors » et l'importance du problème

S'il y a eu et s'il y a encore des erreurs diamétralement opposées au sujet du salut des infidèles, on peut distinguer, dans les limites de l'orthodoxie, deux tendances assez diverses au sujet de ceux qu'on a appelés les mystiques du dehors.

Certains inclinent à penser que la grâce sanctifiante, la foi et la charité infuses pouvant exister dans des âmes qui n'appartiennent pas visiblement à l'Eglise, on peut aussi trouver en elles, plus fréquemment qu'on ne l'a dit jusqu'ici, la vie mystique, surtout si l'on reconnaît que celle-ci est l'épanouissement normal de la vie de la grâce.

Cette tendance porte à admettre assez facilement que certains mystiques « du dehors » sont des mystiques « authentiques », et même parfois à parler de mystique musulmane, hindoue, juive, etc., comme s'il s'agissait, malgré les erreurs qui s'y mêlent, d'une mystique vraie. On est ainsi conduit à spécifier que tel ou tel de ces mystiques du dehors a eu des grâces surnaturelles authentiques, et même des grâces élevées, qui feraient penser, sinon à l'union transformante, à la VII^e Demeure de sainte Thérèse, du moins à celles qui la précèdent. Il est certain qu'il y a parfois des analogies frappantes, notées par M. L. Massignon et par M. Miguel Asin Palacios (1).

(1) Comme le note M. MARITAIN (*Les Degrés du savoir*, p. 542)

Mais, sous ces analogies, les questions de nature et d'origine restent très obscures, et, en matière si délicate, l'exagération, contraire à toute prudence scientifique, deviendrait vite aussi dangereuse que facile. Sur ces frontières de la nature et de la grâce, nous touchons aux problèmes les plus ardues de la théologie, et ceux qui les ont étudiés toute leur

et aussi le P. BRUNO, il semble pourtant que le cas d'Ibn'Arabi rapporté par M. M. Asin Palacios appelle beaucoup plus de réserves que celui d'al-Hallâi, dont parle M. L. Massignon.

Dans le numéro d'avril 1932 des *Études Carmélitaines*, M. MIGUEL ASIN PALACIOS, p. 139-239, cite des textes frappants du « Sharh Hikam » de Ibn'Abbâd Rondi, qui font certes penser à ce qu'écrira plus tard saint Jean de la Croix, en particulier ces sentences et leur commentaire : « Fréquemment Dieu t'enseigne, dans la nuit de la désolation, ce qu'il ne t'enseigne pas dans la splendeur du jour de la consolation... Il convient donc que le serviteur reconnaisse la grâce que Dieu lui fait dans la nuit de l'angoisse » (cité *ibid.*, p. 152). — « Les tribulations portent l'âme à la présence de Dieu et lui apprennent à converser avec Lui sur le tapis de la sincérité... Sois convaincu de ta propre bassesse, et Dieu t'aidera par sa noblesse... Dis à ton Seigneur, prosterné sur le tapis de la pauvreté spirituelle : « O Riche ! qui aidera le pauvre, sinon Toi ? » — « O Fort ! qui aidera le faible, sinon Toi ? » — « O Noble ! qui aidera le vil, sinon Toi ? » (*Ibid.*, p. 158.)

On n'est pas moins frappé par ce qui est dit (*ibid.*, pp. 118 ss.) des vertus de ce maître. Elles s'expriment en ces belles sentences : « Celui qui aime la célébrité n'est pas sincère envers Dieu » (*ibid.*, p. 140) ; — « Prie pour celui qui t'a offensé, ton oraison sera écoutée » (p. 143) ; — « C'est dans les tribulations que l'homme pratique les vertus intérieures, dont la plus petite est plus méritoire que des montagnes d'œuvres extérieures de vertu » (p. 145) ; — « Pour ceux qui cherchent Dieu, les jours de tribulation doivent être des pâques » (p. 157).

Par contre, une personne très clairvoyante, âme d'oraison, qui vit au Maroc, nous écrit après avoir pris connaissance de ces textes : « L'expérience quotidienne auprès des fathmas qui nous servent m'a prouvé souvent combien il faut être circonspect pour donner un sens à leur vocabulaire religieux et juger de leur vie intérieure. Constamment par exemple elles emploient les mêmes mots que nous pour signifier l'abandon à la volonté divine, et néanmoins quel abîme entre leur fatalisme veule et notre vivant abandon chrétien ! Cela m'aide à comprendre comment il peut y avoir une différence profonde de source pour des états plus élevés qui ont des analogies apparentes. »

vie hésiteraient peut-être souvent à formuler une opinion. Sur les questions relatives aux limites de deux domaines, le jugement ne peut guère être qu'une résultante de la connaissance approfondie des deux domaines pris en soi.

*
**

Aussi plusieurs esprits formulent-ils des réserves, qui aident à poser le problème plus profondément et qui en montrent mieux l'importance.

Tout d'abord, même en admettant que la vie mystique soit le plein épanouissement normal de la vie de la grâce, ce sommet, quoique normal, reste bel et bien un sommet. Et, par suite de la négligence, de la paresse spirituelle, du manque de générosité dans l'épreuve et de docilité au Saint-Esprit, ce sommet est déjà bien rarement atteint dans l'Église catholique, même dans les ordres religieux, bien qu'on y reçoive tant de lumières surnaturelles, tant d'exemples, tant de grâces, en particulier par les sacrements, surtout par la communion quotidienne. A combien plus forte raison est-il difficile d'y parvenir si l'on est privé de ces multiples secours !

De plus, comme nous l'écrivait récemment un missionnaire très au courant de ces questions, il est très facile, en choisissant bien — et n'est-ce pas sur des choix de ce genre qu'on se base ? — de grouper un grand nombre de textes *descriptifs* de ces mystiques « du dehors » qui semblent s'exprimer, avec une frappante similitude de termes, comme saint Jean de la Croix sur l'*essentiel* de la vie mystique. Et l'on arrivera à ceci :

a) Pour tous : l'*essence* de la contemplation est bien la connaissance générale, amoureuse, confuse, indistincte, « sans formes ni images », qu'enseigne le Docteur du Carmel.

b) Pour tous : la *conduite pratique* à tenir dans la contemplation est une sorte de « nada » universel, et consiste

à « abstraire l'entendement de toute notion particulière » (*Montée du Carmel*, I, II, c. XII), et à « vaquer à l'attention amoureuse en Dieu, sans vouloir rien spécifier » (*Vive Flamme*, III, 3, § 6).

c) Pour tous enfin (et ceci est peut-être le plus remarquable) : l'apogée et la perfection de la vie mystique existe quand l'âme, « transformée totalement en son Bien-Aimé », est devenue « Dieu par participation » (*Cantique spirituel*, XXII).

Il semble donc que toutes ces âmes, par quelque chemin qu'elles aient progressé, avec ou sans le secours de la doctrine infaillible et des sacrements de l'Église visible, *se rejoignent au sommet*.

Se rejoignent-elles vraiment ?

La question, on le voit, est des plus importantes :

Si, comme nous l'admettons, la même grâce sanctifiante est présupposée dans ces âmes diverses, il se trouve que, du point de vue exposé plus haut, tout semblerait se passer comme si cette grâce (avec la foi aux deux premières vérités de l'ordre surnaturel que Dieu, auteur du salut, existe, et qu'il récompense les bonnes œuvres, et avec la charité) suffisait pour parvenir même aux degrés élevés de l'union surnaturelle avec Dieu, sans qu'il soit nécessaire d'avoir la connaissance explicite du mystère de l'Incarnation rédemptrice et de recevoir les sacrements. Cette foi explicite en la personne divine du Sauveur, ses exemples, les sacrements, les enseignements et les directions de l'Église sembleraient dès lors n'apporter au catholique qu'un secours secondaire, pour ne pas dire accidentel, une plus grande sécurité, l'essentiel étant ailleurs et au dessus (1).

(1) C'est pourquoi les thomistes soutiennent généralement comme plus probable avec saint THOMAS, II^e II^{ae}, q. 2, a. 7, cette thèse bien connue : « Post Evangelium sufficienter promulgatum, fides explicita Incarnationis est omnibus necessaria necessitate medii ad salutem. » S. THOMAS, *ibid.*, dit : « Post tempus gratiae revelatae, tam majores quam minores tenentur habere

Bien plus, saint Jean de la Croix lui-même (qui, en réalité, cela va sans dire, fonde toute sa mystique sur la plénitude de la Révélation donnée par Notre-Seigneur, sur la connaissance explicite du mystère de la Croix perpétué sur l'autel pendant la messe et sur les sacrements, en particulier sur l'union au Sauveur par la communion à la fois spirituelle et sacramentelle) ne semblerait-il pas, à la fin, définir et décrire la *contemplation* d'une manière qui n'aurait plus rien de spécifiquement *chrétien* et *catholique* par des notes et définitions dont, en fait, on se sert pour « reconnaître » et « authentifier » les mystiques du dehors ? Sauvegarderait-on ainsi suffisamment la parole de Jésus : « Je suis la voie, la vérité et la vie » ? (1)

fidem explicitam de mysteriis Christi. » Item II^e II^{ae}, q. 2, a. 8, *finis*, ad 1^{um} et 2^{um}. La raison en est que *Jésus-Christ est la voie pour arriver au salut* : « *Ego sum via, veritas et vita* » (Joan., XIV, 6). Et saint Pierre dit dans les Actes, IV, 12 : « *Non est aliud nomen datum hominibus, in quo oporteat nos salvos fieri.* » On ne peut être sauvé que par le Christ, en étant incorporé à lui, en appartenant à son corps mystique; ce qui semble exiger, chez les adultes, après la réalisation du mystère de l'Incarnation, une foi explicite en ce mystère, une foi explicite en celui qui efface les péchés du monde.

Cependant on peut se demander si l'Évangile doit être considéré comme promulgué là où il n'a pas encore été prêché et là où sa prédication a été complètement oubliée. En tout cas la vraie mystique suppose la foi au moins implicite au Rédempteur.

(1) Saint Jean de la Croix, dans le *Cantique Spirituel*, str. 37, dit que les mystères qui sont dans le Christ se nomment *cavernes* pour symboliser leur profondeur et leur hauteur, que les trésors qu'il renferme sont semblables à une mine inépuisable, et que ce que les Docteurs en ont découvert n'en représente qu'une minime partie. Dans la *Montée du Carmel*, I, II, c. 20, il montre que c'est manquer de respect au Christ qui a apporté la plénitude de la révélation, de demander des révélations privées. Il insiste sur la parole divine dite au Thabor : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis ma complaisance, écoutez-le » (Matth., XVII, 5). Saint Jean de la Croix, du reste, tient, comme sainte Thérèse, que le contemplatif ne doit pas s'éloigner de son propre mouvement de la considération de l'Humanité du Christ.

La question ainsi posée est grave. En suivant la première tendance dont nous avons parlé, et qui se présente sous des formes plus ou moins accentuées, n'arriverait-on pas, sous la poussée du syncrétisme actuel, à perdre peu à peu *le sens de la vraie contemplation*, qui est appelée par saint Paul *le sens du Christ* (I Cor., II, 16)? C'est la question que pose le missionnaire dont nous parlions plus haut.

On répondra sans doute : La doctrine de *la foi implicite* va justement contre ce syncrétisme et ne signifie nullement que *la foi explicite* et les sacrements n'ont qu'une valeur accidentelle. Sur ce point le P. Élisée de la Nativité (1) a fait de justes remarques : « La difficulté commence, écrivait-il, en ce qui concerne la foi au Médiateur. L'adulte ne peut être justifié qu'en croyant d'une manière ou d'une autre à la rédemption opérée par le Christ. Cette foi dans le Christ Rédempteur admet trois états ou, si l'on veut, trois degrés différents : la connaissance explicite des mystères de l'Incarnation et de la Rédemption, tels que nous les connaissons, nous chrétiens ; l'idée d'un médiateur s'interposant entre Dieu et les hommes ; enfin la conviction que Dieu dans sa miséricorde a pourvu d'une manière quelconque au salut du genre humain. Ce dernier degré de connaissance du Rédempteur s'appelle de la foi implicite dans le Christ et se confond d'une certaine manière avec la foi (surnaturelle) dans la Providence et la croyance en un Dieu rémunérateur... Croire que Dieu sauve les hommes par les moyens qui lui plaisent c'est posséder une foi implicite dans le Christ Rédempteur... (et cela suffisait, dit saint Thomas, avant la venue du Christ)... Il est difficile de soutenir que les conditions ont changé pour ceux qui, ayant vécu après le Christ, n'ont jamais entendu parler de lui (2). »

Il reste cependant une sérieuse difficulté, même pour ceux

(1) *Études Carmélitaines*, etc. 1931, p. 162, art. déjà cité.

(2) *Ibidem*, p. 163.

qui admettent l'opinion selon laquelle *la foi explicite* au Christ Rédempteur n'est pas de nécessité de moyen après la promulgation de l'Évangile. Il y a en effet une notable différence entre ce qui est strictement nécessaire pour le salut ou pour éviter la damnation et ce que demande l'union mystique avec Dieu, surtout l'union à ses degrés les plus élevés.

On en vient ainsi à se demander si l'on ne néglige pas de considérer ici deux choses très importantes.

1° Trouve-t-on chez ces « mystiques du dehors » l'ensemble des conditions, surtout la purification profonde, qu'exige la vraie mystique, c'est-à-dire la contemplation surnaturelle et l'intime union à Dieu qui en résulte ?

2° N'y a-t-il pas plutôt chez eux, s'ils sont en état de grâce, une mystique ou une prémystique naturelle, c'est-à-dire une contemplation naturelle de Dieu, qui rappelle celle de Platon et de Plotin, ou même celle de certains platoniciens chrétiens, comme Malebranche et les derniers ontologistes que nous avons connus (1) ?

Si l'on oubliait de considérer très attentivement ces deux points, on serait conduit, précisément comme le furent les ontologistes, à une confusion plus ou moins latente de la nature et de la grâce, et l'on finirait par parler d'une mystique universelle plus ou moins bien balbutiée ; la nôtre serait

(1) Le Père ALLO, O. P., *Mystiques Musulmans (La Vie Spirit., 1^{er} mai 1932, p. [110])*, cite les paroles du Persan Bisthâmi, qui, transformé par l'union, au nom d'Allah s'écriait : « Il n'y a de Dieu que moi, adorez-moi. Gloire à moi ! Combien grande est ma majesté ! » et aussi celles d'Al Hallâj : « *Ana al Haqq*. Je suis la Vérité. » — « Faisons la part, dit-il, de l'outrance orientale ; mais, en pays chrétien aussi, l'Inquisition aurait eu affaire à eux... Pour ce qui est de leur « pur amour », faut-il admirer cette bonne femme (dont parle E. DERMENGHEM, *op. cit.*, p. 30) qui voulait éteindre l'enfer avec son sceau d'eau et brûler le ciel avec sa torche, afin que Dieu ne fût plus aimé que pour lui-même ? » Cet article excellent du Père Allo est à lire en entier pour la question qui nous occupe.

seulement la plus correcte (1). Et non seulement cette confusion serait déplorable pour nous, mais elle serait aussi sans aucun profit pour les âmes de bonne volonté qui, hors de l'Église visible, peuvent tendre à la véritable vie intérieure, à la conversation intime et profonde avec Dieu. La question, on le voit, est grave; il importe de ne pas se prononcer à la légère, toute précipitation serait ici particulièrement dangereuse.

Comme le dit le P. Allo, O. P. (2) : « Aujourd'hui dans les milieux adonnés à l'étude et à l'admiration de la mystique, un syncrétisme périlleux commence à se dessiner; et les croyants doués de science et de zèle ne devraient pas fermer les yeux à cette menace. Cela devrait être dit. »

*
**

Les difficultés du problème

Il y a d'abord ici les deux grandes difficultés de la théologie mystique prise en elle-même : 1° *l'objet est transcendant*, puisqu'il s'agit de l'union à Dieu considéré dans sa vie intime, et non plus seulement connu naturellement du dehors par le reflet de ses perfections dans le miroir des choses sensibles; 2° *le sujet dont il s'agit est l'individu*

(1) Au sujet par exemple du livre de M. E. Dermenghem, le P. ALLO écrit justement (*loc. cit.*, p. [114]) : « Nous aurions souhaité que le distingué traducteur et commentateur appuyât un peu plus sur la critique et fit mieux voir qu'il sentait la portée de toutes ces différences. De fait, une confiance très noble dans l'esprit humain éclairé et dirigé par Dieu, une largeur de cœur presque trop « catholique », l'ont porté à découvrir partout les mêmes effets de l'illumination divine, à ramener tout à un catholicisme qui sait plus ou moins bien s'exprimer; il semble qu'il n'ait vu souvent que des nuances où il y a pourtant des contrastes de couleur fort tranchés... Il y a des différences d'espèces, et une seule espèce peut être la bonne, la vraie, la surnaturelle. »

(2) *La Vie Spirituelle*, *loc. cit.*, p. [117].

humain, dont les anciens disaient : *individuum est ineffabile*, non pas certes comme Dieu dont la vie intime est au-dessus des frontières de l'intelligibilité qui nous est naturellement accessible, mais parce que l'individu humain est un composé mystérieux d'esprit et de matière, matière peu intelligible en soi et qui est pour ainsi dire au-dessous des frontières de l'intelligibilité. Il n'y a de science que du général, de l'universel, car elle s'obtient par abstraction de la matière individuelle, qui répugne ainsi en quelque sorte à l'intelligibilité. D'où le mystère du composé humain individuel, où s'entrecroisent constamment les actes des facultés supérieures, intelligence et volonté, et ceux de l'imagination, de la mémoire, des sens externes, et toutes les émotions de la sensibilité ou passions plus ou moins déréglées, en état de santé ou de maladie.

Il y a, par suite, des « nuits obscures » au fond très diverses, qui se ressemblent superficiellement. Les unes viennent d'un travail profond de la grâce divine, les autres non, on y trouve parfois surtout de la neurasthénie et beaucoup de misère humaine.

Ces difficultés sont celles de la théologie mystique en général et de son application même dans un milieu chrétien et catholique fervent.

Mais ces difficultés grandissent beaucoup, cela va sans dire, lorsqu'il s'agit des mystiques du dehors dont on parle ici.

*
**

N'oublions pas qu'il peut y avoir et qu'il y a, entre la vraie mystique surnaturelle et la fausse mystique assez manifestement diabolique, une certaine mystique ou prémystique naturelle, dont les « expériences » plus ou moins troubles deviennent la source obscure et parfois empoisonnée des systèmes les plus contradictoires.

On a dit que certaines philosophies non chrétiennes ne

font que conceptualiser de la mystique sauvage, qui existe depuis toujours. Il est des méthodes d'extase qui sont pré-historiques.

Est-il certain que ces « expériences » sont dans le « sens de la vérité » ? Avons-nous le droit de les conceptualiser dans un sens chrétien de mystique authentique, plutôt que dans un sens panthéistique ?

On a souvent parlé de la fausse charité, qui — parfois sans y prendre garde — n'a plus du tout le même objet formel que la charité infuse, mais qui se décore de son nom, et n'est au fond que libéralisme ou vain sentimentalisme. Le principe *Corruptio optimi pessima* s'applique ici avec une profondeur qui passe souvent inaperçue. S'il n'y a rien de plus grand sur terre que la vraie charité, qui est essentiellement surnaturelle, il n'y a rien de pire que la fausse. De même s'il n'y a rien de plus grand que la vraie mystique, qui est l'exercice éminent des trois vertus théologales et des dons du Saint-Esprit qui les accompagnent, il n'y a rien de pire que la fausse. Elle est, cela va sans dire, d'autant plus dangereuse qu'elle prend davantage les dehors de la vraie. On pourrait être tenté de parler de l'âme de vérité qui est en elle; il n'y a peut-être seulement qu'un grain de vérité, qui, loin d'en être l'âme, est au service de l'erreur volontaire ou involontaire, qui est le principe de cette déviation. Dans ce qui est faux *simpliciter* et non seulement *secundum quid*, le vrai est détourné de son but. Ces remarques, qui portent directement contre les théosophes, ne doivent pas être oubliées ici.

Si l'on ne considère pas assez qu'il existe une prémystique naturelle, on aboutit à une falsification, pour ne pas dire à une caricature de la vie contemplative, et ce pourrait être l'œuvre de prédilection de l'esprit de mensonge, qui se cache le plus possible sous les dehors de la vérité.

Certain syncrétisme moderniste est porté à dire : « *Le Christ est ici, ou : Il est là.* » « Ne le croyez pas », dit l'Évan-

gile (Matth., xxiv, 23). De ce point de vue, le Christ serait partout, sauf peut-être là où il est vraiment.

On voit par là la difficulté du problème : comment distinguer une mystique surnaturelle, qui par suite de l'ignorance de plusieurs mystères révélés reste assez amorphe, d'une mystique ou prémystique naturelle, qui du reste peut exister même en des âmes en état de grâce, comme on l'a vu en bien des platoniciens chrétiens, dont il était parfois difficile de dire s'ils étaient des chrétiens platonisants ou des platoniciens christianisants ?

La difficulté augmente encore du fait que le vocabulaire mystique vient en partie de Denys et des néo-platoniciens et d'une certaine manière n'est pas rigoureusement propre à l'Église. Plotin parle souvent de la purification, καθάρσις, mais dans un tout autre sens que saint Jean de la Croix.

De plus, ce vocabulaire est souvent bien plus dans la ligne des descriptions psychologiques pratiques que dans celle des descriptions qu'on pourrait appeler théologiques, ou écrites par la raison spéculative à la lumière des principes révélés. C'est donc, au fond, comme le remarquait le missionnaire dont nous parlions plus haut, un langage assez humain, et du point de vue de « l'expérience » de l'homme contemplatif. Il n'est donc pas étonnant que les pseudo-mystiques s'en servent comme les vrais mystiques.

Telles sont, croyons-nous, les principales difficultés du problème : les unes tiennent à la nature du sujet fort mystérieux, où se trouve l'obscurité d'en haut, celle de Dieu, dont la lumière est inaccessible, et l'obscurité d'en bas, qui vient de la matière, partie essentielle du composé humain. Entre ces deux obscurités, il est fort malaisé de distinguer la vraie mystique surnaturelle de ses analogies naturelles. La difficulté augmente par suite du vocabulaire assez commun souvent aux vrais et aux faux mystiques; elle augmente encore par l'impossibilité de voir et de voir vivre « les mystiques du dehors », qui ne nous sont connus que par des

documents souvent fort incomplets. Déjà un directeur a beaucoup de peine à bien juger un dirigé, qu'il connaît seulement par quelques entretiens et par des lettres, il aboutit parfois à un jugement fort différent de celui porté par des personnes très sensées qui voient vivre tous les jours et depuis longtemps ce dirigé. A combien plus forte raison sera-t-il difficile de porter un jugement exact sur « les mystiques du dehors » dont il est ici parlé ! Cependant la question étant posée aux théologiens et aux missionnaires, il faut savoir à quels principes directeurs recourir pour essayer de la résoudre.

II. — ÉLÉMENTS DE SOLUTION

Plusieurs de ces éléments ont été indiqués par deux théologiens qui ont vécu parmi les Musulmans, le regretté P. Lemonnyer et le P. Allo dans *La Vie Spirituelle* du 1^{er} mai 1932 (1), comme aussi par M. J. Maritain dans son dernier ouvrage si remarquable à plus d'un titre : *Distinguer pour unir ou les degrés du savoir* (2).

Elevons-nous progressivement des degrés éminents de l'ordre naturel aux degrés supérieurs de l'ordre de la grâce.

(1) A. LEMONNYER, *L'existence des phénomènes mystiques est-elle concevable en dehors de l'Eglise*, où est rappelée, p. [73-77] sq., cette bonne distinction « de grâces mystiques mineures, qu'on peut appeler de suppléance (à cause de la fragilité du sujet ou des difficultés spéciales où il se trouve) et les grâces mystiques majeures qu'on nommera de perfection », ces dernières sont celles dont parlent d'habitude les auteurs mystiques, en particulier sainte Thérèse, à partir de la IV^e Demeure, ou des premières oraisons passives.

(2) Voir dans cet ouvrage, la II^e Partie, ch. VI, *Expérience mystique et Philosophie*, surtout p. 532-539 : « Y a-t-il une expérience mystique d'ordre naturel ? 532. — Première objection, 534. — Seconde objection, 535. — Troisième objection, 539... Les analogies naturelles de l'expérience mystique, 555-573. »

Il y aurait d'abord à ce point de vue beaucoup à dire du travail de l'imagination et de la sensibilité plus ou moins désordonnée sur les premières données dont vit le sentiment religieux, que celles-ci proviennent de la raison naturelle qui s'élève vers Dieu ou des traditions religieuses plus ou moins altérées. Ce domaine est illimité, il suffit de penser aux fantaisies parfois invraisemblables des poètes même chrétiens et catholiques, sans même parler des décadents. Pour nous restreindre, nous ne formulerons que les principes relatifs à l'activité de nos facultés supérieures : intelligence et volonté.

Ces principes de solution concernent, on le voit, tout d'abord la *contemplation naturelle* et l'*amour naturel de Dieu*, dans la mesure où ils sont possibles dans l'état actuel, et ensuite les *différentes formes d'inspiration supérieure* que l'homme peut recevoir. Il est facile de ramener les principes directeurs à ces deux catégories.

*
*
*

La connaissance naturelle et l'amour naturel de Dieu

Il importe de rappeler que, selon l'enseignement de la théologie catholique tel qu'il est formulé par saint Thomas (I^a, q. 60, a. 5 ; I^a II^{ae}, q. 109, a. 1, 2, 3 ; II^a II^{ae}, q. 26, a. 3), l'homme, après sa déchéance (1), peut encore, sans la grâce, par ses forces naturelles, connaître l'existence de Dieu auteur de notre nature, les attributs divins les plus manifestes, et aimer Dieu auteur de notre nature, d'un amour naturel inefficace, qui, sans nous faire renoncer au péché mortel, c'est-à-dire sans rectifier foncièrement notre vouloir

(1) De par cette déchéance, il naît pécheur, « *aversus a Deo, directe aversus a fine ultimo supernaturali et indirecte aversus a Deo fine ultimo naturali* », car tout péché, qui est directement contre la loi surnaturelle, est directement contre la loi naturelle, qui nous prescrit d'obéir à Dieu quoi qu'il commande.

et notre vie, nous porte à admirer les perfections de Dieu, naturellement connaissables, son infinie sagesse et sa bonté (1). Cette admiration est elle-même le principe de velérités, qui chez une âme naturellement poétique, surtout chez les grands artistes, s'exprime en un lyrisme qui peut faire penser à la vraie mystique. Il peut n'y avoir là cependant qu'un sentimentalisme plein de fluctuations décevantes et dont les plus beaux élans ne sont qu'un feu de paille.

Chez des âmes naturellement douées d'une intelligence vigoureuse ou d'une volonté forte, cet amour naturel et inefficace de Dieu, auteur de notre nature, paraîtra plus fort, surtout s'il s'unit comme chez un Plotin à l'amour de la philosophie, ou comme chez d'autres à l'amour de l'art, ou encore à celui de la patrie dans un peuple opprimé.

C'est là qu'on trouvera facilement une *préfiguration naturelle de la vie mystique*, qui pourra faire illusion, si l'on oublie la parole de Jésus : « Ce ne sont pas tous ceux qui me disent : Seigneur, Seigneur, qui entreront dans le royaume des cieux, mais bien celui qui fait la volonté de mon Père » (Matth., VII, 21). N'oublions pas non plus que dans le plan actuel de la Providence tout homme est soit en état de grâce, soit en état de péché mortel; il est tourné vers Dieu ou détourné de Lui, pas de milieu; l'indifférence absolue n'est pas possible à l'égard de Dieu.

Par suite, au sujet des analogies naturelles de la vraie mystique, il faut noter ce que dit le P. Lemonnyer, *art. cit.*, p. [78] : « Que par exemple des faits de catalepsie spéciale, matériellement semblables à l'extase mystique, ou de lévita-

(1) Cf. les Commentateurs de saint THOMAS au traité de la grâce, I^a II^{ae}, q. 109, a. 3. La plupart posent ainsi la question : « *Utrum homo lapsus possit diligere Deum super omnia ex solis viribus naturalibus sine gratia?* » et *Utrum homo lapsus possit sine speciali gratia omnia legis naturalis precepta implere?* » Nous avons longuement parlé ailleurs de cet amour naturel et inefficace de Dieu : *L'Amour de Dieu et la Croix de Jésus*, t. I, p. 107-150.

tion, ou de radiation lumineuse, ou des états psychiques plus ou moins analogues aux épreuves mystiques, puissent apparaître en dehors de l'Eglise et soient réellement observés, qu'est-ce que cela peut bien nous faire et quelles objections de principe imagine-t-on que nous ayons à y opposer? Normaux ou pathologiques, naturels ou diaboliques, ce sont des phénomènes qui ne requièrent pas nécessairement une cause divine.

« Nous ne tenons même pas leur apparition pour impossible en dépendance d'une *contemplation naturelle* à objectif religieux, comme pouvait être la contemplation néo-platonicienne, comme peut l'être la contemplation bouddhique, théosophique ou toute autre d'affinité chrétienne. Cette contemplation naturelle, préparée et soutenue par une ascèse appropriée, portée, grâce à une méthode et un entraînement bien conçu, à un degré exceptionnel d'intensité, peut comporter des conséquences psychiques, et le tempérament aidant, surtout si l'imagination et l'émotivité se mettent de la partie, des conséquences corporelles, matériellement semblables à tels ou tels phénomènes mystiques accessoires, la lévitation, sans doute, exceptée. Très facilement des hallucinations s'y mêleront, susceptibles d'évoquer l'idée de visions prophétiques. » Il y aurait beaucoup à dire à ce sujet sur le tempérament de certaines races prédisposées à la passivité et au fatalisme.

*
**

L'amour naturel de Dieu, dont nous venons de parler, peut-il parvenir à ce qu'on a appelé une « *saisie immédiate de Dieu* », qui permettrait de parler ici non plus seulement de prémystique naturelle, mais de mystique naturelle proprement dite?

Le panthéisme, en particulier celui de Plotin et plus encore celui de Spinoza, répondent affirmativement. Nous avons expliqué ailleurs pourquoi la théologie catholique doit ré-

pondre : non (1). Ce serait la confusion de la nature et de la grâce.

Il y a différence d'objet formel entre l'intuition obscure *naturelle* de Dieu connu du dehors dans le miroir des choses sensibles sans la grâce de la foi, et la connaissance *surnaturelle* et quasi expérimentale de Dieu, fondée sur la Révélation divine et la foi infuse unie à la charité et éclairée par les dons du Saint-Esprit. Seule la connaissance surnaturelle peut arriver à atteindre « les profondeurs de Dieu », comme dit saint Paul (I Cor., II, 10), en d'autres termes, seule elle atteint *la vie intime de Dieu, la Dété, d'abord obscurément par la foi et clairement ensuite par la vision béatifique* (2).

(1) *L'Amour de Dieu et la Croix de Jésus*, t. I, p. 199-205 : « Que penser d'une saisie immédiate de Dieu dans l'ordre naturel ? »

(2) C'est précisément parce que la *Dété*, ou l'Essence divine comme telle, constitue un objet formel qui dépasse infiniment l'objet propre de toute intelligence créée, angélique ou humaine, que saint Thomas a pu écrire, *C. Gentles*, I, I, c. 3 : « Quod sint aliqua intelligibilia divinatorum, quae humanae rationis penitus excedant ingenium, EVIDENTISSIME APPARET... » L'objet propre de notre intelligence est en effet l'être intelligible des choses sensibles; de là elle peut naturellement s'élever à la connaissance de l'existence de Dieu et des perfections analogiquement communes à Dieu et aux créatures, mais elle ne peut s'élever à connaître (quidditative) *ce qu'est en soi LA DÉTÉ, objet formel de l'intelligence divine*, ni ce qui appartient *PER SE PRIMO*, essentiellement et immédiatement à cet objet formel. Comme le dit saint Thomas, *ibid.* : « Sensibilia ad hoc ducere intellectum nostrum non possunt, ut in eis divina substantia videatur quid sit, quum sint effectus causae virtutem non aequantes. » — Les anges ne peuvent non plus naturellement connaître ce qui est l'objet propre de l'intelligence divine : « Non autem naturali cognitione angelus de Deo cognoscit quid est, quia et ipsa substantia angeli, per quam in Dei cognitionem ducitur, est effectus causae virtutem non adaequans ». Saint Thomas, *ibid.*, n° 2. — Item I^a, q. 1, a. 6 : « Sacra doctrina propriissime determinat de Deo, secundum quod est altissima causa : quia non solum quantum ad illud, quod est per creaturas cognoscibile, sed etiam quantum ad id, quod notum est sibi soli de seipso, et aliis per revelationem communicatum. » C'est à cause de cette

M. Maritain insiste à bon droit sur ce point (*op. cit.*, p. 533) : « Admettre à quelque degré que ce soit, sous les formes les plus simplement ébauchées qu'on voudra, une expérience authentique des profondeurs de Dieu sur le plan naturel, ce serait nécessairement

ou bien confondre notre intellectualité de nature, spécifiée par l'être en général, avec notre intellectualité de grâce, spécifiée par l'essence divine elle-même ;

ou encore confondre la présence d'immensité, par laquelle Dieu est présent en toutes choses *au titre de son efficacité créatrice*, avec l'inhabitation sainte par laquelle il est spécialement présent, *à titre d'objet*, dans les âmes en état de grâce ;

ou encore brouiller dans un même concept hybride la sagesse d'ordre naturel (la sagesse métaphysique) et le don infus de sagesse ;

ou enfin attribuer à l'amour naturel de Dieu ce qui appartient exclusivement à la charité surnaturelle.

De toute manière, ce serait confondre ce qui est absolument propre à la grâce avec ce qui est propre à la nature. »

Si la vie végétative, la vie sensitive et la vie rationnelle constituent trois ordres distincts, à plus forte raison faut-il reconnaître au-dessus d'elles l'ordre de la vie proprement divine, supérieure à la vie rationnelle de l'homme et à la vie angélique.

Ainsi seulement on peut sauvegarder le sens des paroles de saint Paul (I Cor., II, 9) : « *Ce sont des choses que l'œil*

différence d'objet formel, que nous maintenons contre une objection récente, qu'on peut démontrer qu'il y a en Dieu un ordre de mystères surnaturels, c'est-à-dire de mystères *inaccessibles* aux forces naturelles de toute intelligence créée.

C'est pourquoi saint Thomas a dit, dans le passage du *C. Gentles* que nous venons de citer : « *Evidentissime apparet...* » S'il y a un objet formel qui peut constituer un ordre nouveau, c'est celui de l'intelligence divine. Nous avons traité plus longuement cette question dans la *Revue Thomiste*, janvier 1933, pp. 71-84, et de *Revelatione*, I, c. XI.

n'a point vues, que l'oreille n'a pas entendues, et qui ne sont pas montées au cœur de l'homme — des choses que Dieu a préparées pour ceux qui l'aiment. C'est à nous que Dieu les a révélées par son Esprit; car l'Esprit pénètre tout, même les profondeurs de Dieu. Car qui d'entre les hommes connaît ce qui se passe dans l'homme, si ce n'est l'esprit de l'homme qui est en lui? De même personne ne connaît ce qui est en Dieu (sa vie intime), si ce n'est l'Esprit de Dieu. » Quelle distance il y a entre connaître le Vicaire de Jésus-Christ du dehors par ce que tout le monde sait de lui, et connaître sa vie intime! A plus forte raison quelle distance il y a entre connaître Dieu du dehors par le reflet de ses perfections dans l'ordre créé, et connaître sa vie intime au moins obscurément par révélation divine!

C'est pourquoi il a toujours été nécessaire, pour être sauvé, d'avoir la *foi infuse explicite* au moins en ces deux premières vérités de l'ordre surnaturel : *Dieu, auteur du salut, existe et il est rémunérateur* : « Deus est et remunerator est » (Hebr., xi, 6). Sans cette foi explicite on ne peut avoir la *foi implicite* aux autres mystères surnaturels.

Même si notre amour naturel de Dieu était efficace, comme il pourrait l'être sans la grâce, si l'homme n'était pas déchu, s'il se trouvait dans un état de pure nature et surtout de nature intègre, il n'arriverait pas à cette « saisie immédiate de Dieu ». Il n'y arriverait même pas chez les anges, qui ont eu besoin comme nous d'être élevés à l'ordre surnaturel de la grâce pour connaître obscurément d'abord et clairement ensuite la vie intime de Dieu ou le mystère de la Dénité (cf. S. Thomas, I^a, q. 62, a. 2). Il y a une distance sans mesure entre connaître Dieu comme Dieu, en sa vie intime, même obscurément, et connaître Dieu du dehors comme Premier Être et Première Intelligence par le reflet de ses perfections dans les créatures.

C'est parce que notre amour naturel de Dieu ne peut arriver à cette expérience de la vie intime de Dieu, que nous ne

parlons pas de « *mystique naturelle* », mais seulement de « *prémystique naturelle* ».

*
**

L'inspiration supérieure et ses différentes formes

Mais si notre amour naturel de Dieu ne peut arriver à l'expérience intime qui ne se trouve que dans la vraie mystique, à raison du don de sagesse, il est souvent très difficile de distinguer dans la réalité concrète cet amour naturel d'un amour qui proviendrait d'une *inspiration supérieure*. C'est malaisé surtout chez un philosophe ou dans une âme forte, où cet amour naturel de Dieu s'unit à quelque autre amour fort, qui n'est pas sans grandeur, et s'accompagne d'une certaine ascèse purificatrice, comme la *καθαρσις* de Plotin.

C'est ici surtout qu'il peut y avoir une *prémystique naturelle*, d'autant plus difficile à bien distinguer concrètement de la vraie mystique, que l'inspiration supérieure dont nous venons de parler n'est pas toujours de même nature, loin de là.

Si on lit attentivement les œuvres de saint Thomas, on voit qu'il distingue au moins quatre espèces d'inspirations supérieures, dont deux sont d'ordre naturel, et deux de l'ordre surnaturel de la grâce. On peut les réduire au tableau suivant, à lire de bas en haut :

Inspiration	d'ordre surnaturel	{ <i>inspiration mystique proprement dite</i> , portant par exemple au recueillement passif et autres degrés de l'oraison infuse.
	d'ordre naturel	{ <i>inspiration mystique improprement dite</i> , donnée surtout à cause de l'indigence du sujet ou du milieu.
		{ <i>provenant de Dieu, auteur de la nature</i> , par exemple pour le salut temporel d'un peuple.
		{ <i>provenant des esprits créés, bons ou mauvais</i> , comme l'inspiration poétique.

Il peut y avoir, on le sait, des inspirations qui ne viennent pas directement et immédiatement de Dieu, mais des *esprits créés*, bons ou mauvais. Et il n'est pas rare que les mystiques du dehors aient recherché quelque contact avec les esprits.

Comme le remarque M. Maritain (*op. cit.*, p. 546) : « Le soin que prend saint Thomas de réfuter les théories d'Averroès, d'Alexandre d'Aphrodise, d'Averroès, sur la possibilité pour l'homme d'atteindre immédiatement par une intuition intellectuelle le monde des purs esprits (1), montre assez à quel point la tentation d'un tel commerce peut séduire les philosophes. »

On oublie aussi assez souvent de considérer qu'il peut y avoir une *inspiration divine d'ordre naturel*, comme celle que peut recevoir un grand philosophe, un grand poète, un artiste de génie, un législateur, un stratège. Saint Thomas en parle plusieurs fois, en particulier I^a II^{ae}, q. 68, a. 1, en citant le chapitre 14, de *bona fortuna*, du livre VII de la *Morale à Eudème*, écrite par un disciple platonisant d'Aristote, où il est parlé des hommes exceptionnels, qui mus par un instinct divin n'ont pas besoin de délibérer pour faire de grandes choses. Voir aussi l'*Éthique à Nicomaque*, I. VII, c. 1, n. 1, 2, 3, et comm. de saint Thomas, leç. 1. La fin du *Banquet* de Platon et une partie du *Gorgias* semblent avoir été écrites sous une inspiration de ce genre. D'où l'expression : le divin Platon.

Il suffit de se rappeler certains leitmotivs des œuvres wagnériennes ou certaines symphonies de Beethoven, pour se rendre compte que l'*inspiration naturelle* poétique ou musicale, unie à l'amour naturel et inefficace de Dieu, possible sans la grâce, peut donner parfois l'illusion de la vraie mystique. Elle la donnera plus encore, si elle se trouve, comme il peut arriver, dans une âme en état de grâce.

(1) C. Gentes, I. III, c. 41, 42, 43, 44, 45.

*
**

Il y a souvent aussi des *inspirations divines de l'ordre de la grâce*, mais il est assez rare que celles-ci soient d'ordre proprement mystique.

Tout d'abord il faut noter, chez les âmes qui cherchent la vérité religieuse, l'inspiration qui les conduit à croire surnaturellement aux vérités nécessaires de nécessité de moyen pour être sauvé, surtout aux deux premières : *Deus est et remunerator est* (Hebr., XI, 6), Dieu (auteur du salut et non seulement de la nature) existe et récompense les bonnes œuvres. Cette foi explicite à ces deux premières vérités surnaturelles contient la *foi implicite* aux autres.

Saint Thomas dit même (I^a II^{ae}, q. 89, a. 6) que lorsque l'enfant, même non baptisé, arrive pleinement à l'usage de la raison, *il doit ordonner sa vie à une fin bonne*, et s'il le fait, il reçoit par la grâce la rémission du péché originel (1), c'est-à-dire il est justifié par le baptême de désir. En d'autres termes, l'enfant, même non baptisé, arrivé pleinement à l'usage de la raison, *doit choisir*, non pas seulement par velléité, mais EFFICACEMENT, *la route du bien* et s'écarter délibérément de celle du mal. Or, choisir ainsi le droit chemin, c'est déjà aimer efficacement le bien plus que soi, et donc c'est aimer efficacement et par-dessus tout le Souverain Bien, Dieu, auteur de notre nature, connu au moins confusément.

Cela, l'homme déchu ne peut le faire, nous l'avons vu, sans la grâce (2). Pour que l'accomplissement de ce précepte soit *hic et nunc* réellement possible, l'enfant reçoit alors une grâce suffisante, et, s'il n'y résiste pas, il reçoit un plus grand secours, et même, selon saint Thomas, il est jus-

(1) « Cum usum rationis habere incoeperit... primum quod tunc homini cogitandum occurrit, est deliberare de seipso. Et si quidem seipsum ordinaverit ad debitum finem, per gratiam consequetur remissionem originalis peccati » (loc. cit.).

(2) Cf. saint Thomas, I^a II^{ae}, q. 109, a. 3.

tifié, le péché originel lui est remis. Ce texte de la I^a II^{ae}, q. 89, a. 6, est à rapprocher de celui bien connu du *De Veritate*, q. 14, a. 11, ad 1^m, oublié par les jansénistes : « *Hoc ad divinam Providentiam pertinet, ut cuilibet provideat de necessariis ad salutem, dummodo ex parte ejus non impediatur. Si enim aliquis taliter (in silvis) nutritus, ductum naturalis rationis sequeretur in appetitu boni et fuga mali, certissime est tenendum, quod ei Deus vel per internam inspirationem revelaret quae sunt ad credendum necessaria, vel aliquem fidei praedictorem ad eum dirigeret, sicut misit Petrum ad Cornelium.* » Pie IX parle de même dans un texte cité au début de ce chapitre (cf. Denzinger, n° 1677). *Dieu ne commande jamais l'impossible et rend possible à tous les adultes l'accomplissement de ses préceptes.*

Ici il est plus facile que dans les cas précédents de discerner par son *efficacité*, par la bonne conduite qui en résulte, cet *amour surnaturel* de Dieu d'un amour naturel inefficace qui à certains égards lui ressemble. Si l'enfant, dont nous venons de parler, persévère dans le bien malgré tous les obstacles qui l'entourent, il sera sauvé.

*
**

Enfin, comme l'a remarqué le P. Lemonnyer (art. cit., p. [7]), il importe de rappeler une distinction faite souvent par les théologiens, notamment par les thomistes à propos des dons du Saint-Esprit, qui, étant connexes avec la charité, sont en toute âme en état de grâce.

Parmi les *inspirations spéciales du Saint-Esprit*, que les dons nous disposent à recevoir, il y en a qui nous sont accordés surtout à cause de notre faiblesse, ou de l'indigence du milieu où nous nous trouvons, pour accomplir certains actes salutaires et méritoires, que d'autres plus forts ou dans un milieu moins ingrat accompliraient par le simple exercice des vertus infuses aidées de la grâce actuelle commune. On

a appelé ces inspirations spéciales du Saint-Esprit des *grâces mystiques mineures* ou *improprement dites*. Il n'est pas rare que les convertis les reçoivent au moment de leur conversion et ensuite pendant un temps plus ou moins long pour suppléer en quelque sorte à leur manque de formation (1).

D'autres inspirations spéciales du Saint-Esprit, que les dons nous disposent aussi à recevoir, nous sont accordées surtout à cause de la perfection de l'acte à poser. Celles-ci, lorsqu'on n'y résiste pas, disposent prochainement à l'état mystique initial décrit par sainte Thérèse dans la IV^e Demure et même aux suivants. On peut les appeler *grâces mystiques majeures* ou *proprement dites*. Parmi les thomistes Jean de Saint-Thomas a fait assez clairement cette distinction (2).

On voit donc que l'inspiration supérieure dont nous venons de parler se présente sous des formes très variées. Elle peut appartenir à l'ordre naturel et provenir soit des esprits créés, bons ou mauvais, soit de Dieu, auteur de notre nature, comme l'ont noté plusieurs philosophes grecs, en particulier l'auteur de la *Morale à Eudème*, I, VII, c. 14.

L'inspiration supérieure peut être aussi de l'ordre surnaturel de la grâce. Et (sans parler ici de l'inspiration prophétique, ni des autres grâces de soi extraordinaires), elle peut

(1) Les convertis reçoivent aussi parfois, au moment de leur conversion, des grâces proprement mystiques et même des grâces tout à fait extraordinaires, telle la conversion du Père A. Ratisbonne, qui rappelle celle de saint Paul.

(2) Cf. JEAN DE SAINT-THOMAS, *Cursus Theol., de Donis*, in I^{ae} II^{ae}, q. 68, diss. XVIII, a. 2. *Solv. obj.* n° 6 : Comment le Saint-Esprit vient au secours de notre faiblesse au milieu des difficultés. Cf. S. THOMAS, I^a II^{ae}, q. 68, a. 2, ad 1 et 3. — Nous avons parlé ailleurs de l'influence des dons du Saint-Esprit dans la vie ascétique, influence latente et assez fréquente, ou manifeste mais rare, tandis que dans la vie mystique elle devient à la fois fréquente et assez manifeste. Cf. *Perfection chrétienne et contemplation*, 6^e éd., p. 371, 404-408, 769.

être mystique, soit seulement au sens large, soit au sens propre. L'inspiration mystique improprement dite suit d'habitude la justification et est alors principe d'actes à la fois salutaires et méritoires; mais elle peut précéder la justification et y disposer par des actes salutaires, mais non encore méritoires, puisque le principe du mérite est l'état de grâce et la charité.

Au-dessus des actes naturels, qui peuvent contenir une certaine préfiguration de la mystique, il y a donc, parmi les actes surnaturels, une grande diversité depuis les premiers actes salutaires jusqu'à des actes grandement méritoires, qui ne sont pourtant pas à proprement parler d'ordre mystique. — Tels sont, croyons-nous, les principaux éléments de solution.

*
**

*Que conclure dans l'ordre de la possibilité
et dans celui de l'existence?*

Dans l'ordre de la possibilité il est plus facile de se prononcer. 1° *La vraie mystique*, qui comporte et tout au moins prépare prochainement la connaissance quasi expérimentale de Dieu présent en nous, *n'est pas possible en dehors de l'état de grâce*; mais en dehors de l'état de grâce il peut y avoir une *prémystique naturelle* et aussi des influences diaboliques. Cette *prémystique naturelle* peut exister en même temps que des grâces actuelles qui disposent aux actes salutaires non encore méritoires; elle peut même exister en des âmes en état de grâce, qui font des actes méritoires, comme on l'a vu en particulier chez des philosophes chrétiens de tendance platonicienne.

2° Dans le plan actuel de la Providence, où l'état de pure nature n'existe pas, *tout homme est soit en état de grâce soit en état de péché mortel*, il n'y a pas de milieu. Tout homme est soit tourné vers Dieu, soit détourné de lui, con-

versus ad Deum vel aversus a Deo. Dans l'état de nature pure, l'homme serait né avec une volonté non encore convertie vers Dieu, ni détournée de lui, mais *capable* de se convertir ou de se détourner de lui. Dans l'état actuel, l'homme naît pécheur, « *aversus a fine ultimo supernaturali, et indirecte a fine ultimo naturali* » (1), car tout péché contre la loi surnaturelle transgresse au moins indirectement la loi naturelle, qui fait un devoir d'obéir à Dieu quoi qu'il commande. Dès lors tout homme est soit tourné vers Dieu, soit détourné de lui. Plus précisément : tout homme ou bien aime Dieu *efficacement* d'un amour d'estime (appréhensive) par-dessus toutes choses, ce qui suppose la grâce sanctifiante et la charité, ou bien il n'arrive pas à cet *amour efficace* de Dieu, et cela, soit à cause du seul péché originel, s'il n'a pas l'usage plein de la raison, soit aussi à cause d'un péché mortel personnel (cf. S. Thomas, 1^a 2^{ae}, q. 89, a. 6). C'est pourquoi Notre-Seigneur a dit : « *Qui n'est pas avec moi est contre moi* » (Matth., ix, 39), et aussi aux Apôtres, ce qui est consolant : « *Qui n'est pas contre vous est pour vous* » (Marc, ix, 39; Luc, ix, 50). L'indifférence proprement dite ou la neutralité absolue n'est pas possible à l'égard de la fin ultime. Donc dans l'économie actuelle du salut tout homme est en état de grâce ou en état de péché mortel.

3° *L'état de grâce est possible en dehors de l'Eglise visible*, et il se réalise chez les hommes qui, faisant, avec le secours de la grâce actuelle, ce qui est en leur pouvoir, arrivent à aimer *efficacement* Dieu plus qu'eux-mêmes d'un amour d'estime, sinon d'un amour senti. « *Facienti quod in se est (cum auxilio gratiae actualis) Deus non denegat gratiam (habitualement)* » (2). »

(1) Cf. saint THOMAS, 1^a 2^{ae}, q. 109, a. 3, et chez ses commentateurs, au début du traité de la grâce, l'exposé de la thèse : « *Utrum homo in statu naturae lapsae nondum reparatae minores vires habeat ad bonum morale (naturale) quam habuisset in statu naturae purae?* »

(2) Cf. saint THOMAS, 1^a 2^{ae}, q. 109, a. 6, et 112, a. 3.

4° Les grâces mystiques improprement dites, ou mineures, non seulement sont possibles en dehors de l'Eglise visible, mais elles peuvent y être assez fréquentes chez les meilleures des âmes en état de grâce, pour suppléer à l'indigence de pareils milieux, où les enfants de Dieu qui s'y trouvent ont si peu de secours (1). Ainsi les âmes qui sont, vraiment, au sens théologique, de bonne foi et de bonne volonté, peuvent arriver à un véritable esprit de prière, comme l'ont remarqué les missionnaires assez souvent. Il pourra y avoir par suite des tentatives plus ou moins durables d'intimité avec Dieu, surtout si dans l'enseignement religieux il reste des traces de l'Evangile comme dans la doctrine de l'Islam et dans certaines de ses traditions (2). A plus forte raison ces grâces se trouveront-elles dans les milieux où, malgré les erreurs de l'hérésie protestante ou

(1) Comme le remarque le P. LEMONNYER, *art. cit.*, p. [73] et sq. : « Les grâces mystiques mineures sont proprement des grâces de suppléance. Dieu, pour les accorder, prend moins en considération le mérite que le besoin. Il les tient en réserve plutôt comme secours miséricordieusement accordés à la faiblesse que comme moyens directs d'accélérer le progrès dans la perfection... S'il y a des candidats-nés aux grâces mystiques mineures, ce sont ces catholiques inconnus, membres de la seule Eglise spirituelle... Ils manquent de tant de choses... »

(2) Cf. P. ALLO, *art. cit.*, p. [108] sq. : « Les « coufis » ou contemplatifs mahométans ont approfondi et vivifié le monothéisme du Coran, qui fut toujours leur autorité dogmatique; si le christianisme (ils estimaient grandement les moines chrétiens) a exercé sur eux quelques influences, elles furent bien moindres que celles du néo-platonisme. Le Védānta indien a eu aussi les siennes... Ils n'admettaient point, naturellement, l'Incarnation dogme chrétien. Ils vénéraient beaucoup Jésus... qui était pour eux le type même de l'union transformante... Ils furent souvent, quoique orthodoxes dans l'ensemble, exposés aux calomnies et aux persécutions des théologiens littéralistes, jusqu'à avoir leurs martyrs, comme le fameux Al Hallāj. » On comprend que dans un pareil milieu et dans de telles épreuves il y ait eu chez les meilleurs une certaine intimité avec Dieu et de vraies inspirations du Saint-Esprit.

du schisme, l'Evangile est prêché et où le Christ est aimé par les âmes de bonne foi (1).

5° Quant aux grâces mystiques proprement dites, ou majeures, par lesquelles l'âme arrive aux états mystiques proprement dits, décrits par sainte Thérèse à partir de la IV^e Demeure (récueillement passif et quiétude), elles sont possibles en dehors de l'Eglise visible, car « la grâce des vertus et des dons » peut s'y développer, quoique bien plus difficilement. Mais tout porte à penser *a priori* que ces grâces mystiques proprement dites, rares déjà dans l'Eglise visible, sont très rares dans ces milieux. Il se peut qu'il y ait çà et là quelques cas de ce que sainte Thérèse appelle la IV^e Demeure, mais il est bien douteux qu'il y ait plus (2).

*
**

Si de l'ordre de la possibilité nous passons à celui de l'existence, il est beaucoup plus difficile de se prononcer. 1° Nous manquons presque toujours des éléments d'appréciation nécessaires pour juger du caractère « essentiellement surnaturel », des « expériences », des mystiques du dehors. Seule l'Eglise pourrait se prononcer fermement sur ces cas.

(1) Ces grâces doivent être même plus fréquentes depuis la Consécration du genre humain au Sacré-Cœur, faite par le pape Léon XIII au début de ce siècle. Et Marie, Mère de tous les hommes, doit obtenir le salut de bien des pécheurs.

(2) Cf. LEMONNYER, *loc. cit.* : « Les grâces ou phénomènes mystiques majeurs supposent une charité en voie de devenir parfaite et appelée à l'être effectivement. Même au sein de l'Eglise visible, où la grâce de Jésus-Christ coule avec plus d'abondance, rares, en somme, sont les âmes que Dieu en favorise après les y avoir disposées. L'on est porté à croire qu'elles sont beaucoup plus rares encore dans cette dispersion où l'atmosphère spirituelle est moins pure et si réduits les moyens extérieurs de sanctification... L'existence des phénomènes majeurs de la vie mystique demeure parfaitement concevable dans cette portion de l'Eglise spirituelle qui est extérieure à l'Eglise visible, bien qu'il y ait de fortes raisons *a priori* de l'y croire très rare. »

2° Même pour avoir une sérieuse probabilité il faudrait, lorsqu'on apporte des textes de ces mystiques du dehors, ne pas se contenter de retenir ceux qui rendent un son de mystique chrétienne, mais il faudrait exposer aussi ceux qui ont un caractère nettement panthéistique, ou quiétiste, ou même érotique, comme il y en a chez beaucoup.

Si l'on était aussi exigeant, les cas sérieusement probables de vraie mystique dans ces milieux seraient vraisemblablement bien peu nombreux et se réduiraient peut-être pour la plupart à des tentatives de courte durée. N'oublions pas en effet ce que dit saint Jean de la Croix même des milieux catholiques les plus gardés (cf. *Nuit obscure*, l. I, c. 9) : « Dieu n'élève pas à la contemplation proprement dite tous ceux qui désirent l'atteindre en suivant le chemin de l'esprit; il n'en prend pas même la moitié. » — *Vive Flamme*, 2° str., v. 5 : « Pourquoi si peu parviennent-ils à cet état élevé?... (Bien des âmes), dès que Dieu les éprouve, fuient la peine et se refusent à porter tant soit peu sécheresse et mortification. » S'il en est ainsi dans l'Eglise visible, à plus forte raison en dehors d'elle.

3° Notons qu'il faudrait par suite se montrer très réservé à l'égard de prétendus mystiques fort nombreux, qui sont au moins teintés de monisme panthéistique (1). Sans doute, pour le bien des âmes « de bonne volonté » au sens évangé-

(1) Cependant, comme on l'a fait justement remarquer : « Si le cœur est humble et fidèle sans savoir le dire, la grâce surnaturelle saura prendre de lui pleine possession, et *telle infirmité dans la formulation doctrinale* ne sera plus qu'un muet et involontaire hommage à la pleine transcendance de la Révélation chrétienne. » — Les grâces prévenantes et de confortation, accordées aux âmes les plus consciencieuses de ces milieux païens, visent peut-être moins en général à rectifier des formules abstraites qui parfois traduisent mal ce qui est au fond de l'intelligence et du cœur, qu'à les compenser dans le *mouvement concret* de l'âme vers Dieu, en en soutirant le venin par le vide de la théologie négative, par l'esprit de renoncement et d'abandon. Ainsi Eckart et Rosmini joignaient à des formules spéculatives erronées une vraie charité.

lique, la prémystique naturelle qui se trouve dans ces milieux peut être *utilisée* par Dieu, comme il peut utiliser la poésie; saint Paul le fit dans son discours devant l'Aréopage : « *In ipso enim vivimus et movemur et sumus, sicut et quidam vestrorum poetarum dixerunt : Ipsius enim et genus sumus* » (Act. Ap., xvii, 28). Mais nous ignorons dans quelle mesure Dieu se sert ainsi, pour le bien des âmes, de ces fleurs naturelles.

4° Il faudrait surtout exclure parmi ces prétendus mystiques ceux qui, comme les théosophes, veulent posséder la béatitude finale *par les seules forces de leur nature*, ce qui rappelle le péché de l'ange tel que le décrit saint Thomas (1), beaucoup plus que la vraie mystique.

5° Tout considéré, il est donc bien probable qu'on trouverait assez souvent la *contemplation naturelle* chère à Plotin et à Proclus.

Plotin (2) parle à plusieurs reprises de l'extase, et dit que pour nous unir au premier principe, il faut que nous nous réduisions à la simplicité absolue, que nous dépassions tout raisonnement et toute multiplicité : « Nous devons attendre en silence que la lumière divine nous apparaisse, comme l'œil, tourné vers l'horizon, attend le soleil qui va se lever au-dessus de l'Océan... La pensée ne peut que nous élever peu à peu à la hauteur d'où il est possible de découvrir Dieu. Elle est comme le flot qui nous porte, et qui en se gonflant nous soulève, en sorte que de sa cime tout à coup nous voyons. » Si élevée soit-elle, pour Plotin, cette contemplation est naturelle, car notre nature provient de l'Un par émanation, c'est en lui que nous sommes et que nous subsistons. Dans cette forme du panthéisme comme dans les autres,

(1) I^a, q. 63, a. 3 : « *In hoc angelus appetiit indebite esse similis Deo, quia appetiit ut finem ultimum beatitudinis id ad quod virtute suae naturae poterat pervenire, avertens suum appetitum a beatitudine supernaturali, quae est ex gratia Dei.* »

(2) *Ennéades*, V, 5, 10; IV, 3, 32.

il est déjà vrai de dire de notre nature ce que la doctrine chrétienne dit de la grâce : elle est déjà une participation de la nature divine.

Proclus (1) dit de même : « L'âme faisant acte d'intelligence se connaît avec tous les êtres contingents. Mais en s'élevant au-dessus de l'intelligence, elle s'ignore et ignore aussi les contingents; s'unissant ainsi à l'Un, elle se complaît dans le repos, fermée à toutes les connaissances, devenue muette et silencieuse, d'un silence intrinsèque. »

Au sujet de cette contemplation naturelle il faut se rappeler ce qu'en disent Ruysbroeck et Tauler. Ce dernier dit dans le Sermon LV, 5 : « Si quelqu'un regardait ce chemin (de la haute contemplation) avec une liberté abusive et une fausse lumière, ce serait la manière de faire la plus regrettable qu'on pût avoir dans le temps. Le chemin qui conduit à ce terme doit passer par l'adorable vie et passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ... C'est par cette aimable porte qu'on doit passer en forçant la nature, en s'exerçant à la vertu avec humilité, douceur et patience. Sachez-le en vérité : celui qui ne va point par ce chemin finira par s'égarer (2). » Cette remarque est faite certes pour des chrétiens, mais elle montre bien quelle immense différence il y a entre la contemplation surnaturelle et celle qui se trouve chez un Plotin ou un Proclus.

*
**

Rappelons, pour finir, les raisons pour lesquelles la vraie mystique, quoiqu'elle soit l'épanouissement normal de la vie de la grâce, est, comme la parfaite docilité au Saint-

(1) *Procli opera inedita*, édition de Victor Cousin, Paris, 1864, col. 171.

(2) Cf. *Sermons de Tauler*, traduction par les RR. PP. Hugueny, Théry, O. P., et A. L. Corin. Introduction théologique du P. Hugueny, t. I, pp. 92, 93.

Esprit, chose rare même dans l'Eglise visible, même dans les ordres religieux, où se trouve pourtant le secours des sacrements, la communion quotidienne. Quoiqu'elle soit dans le développement normal de la vie de la grâce, la vie mystique reste un sommet et, là où elle existe, elle ne dépasse pas souvent la IV^e Demeure ou l'oraison de quiétude. La raison en est qu'elle requiert ordinairement comme conditions la pureté du cœur, la simplicité de l'esprit, une vraie humilité, l'amour du recueillement, la persévérance dans l'oraison, une fervente charité, qui s'obtient lorsqu'on use de son mieux des grands moyens que l'Eglise nous donne, des sacrements, de la sainte communion, en se laissant former par la liturgie et l'étude surnaturelle de la doctrine sacrée. Cet ensemble de conditions ne se trouve pas fréquemment réalisé même chez les catholiques, à plus forte raison chez ceux qui n'appartiennent pas visiblement à l'Eglise.

Et donc, sans nier le moins du monde que les païens reçoivent les grâces suffisantes qui leur permettent, s'ils n'y résistent pas, d'arriver à la foi infuse des vérités absolument nécessaires au salut et à la charité (1), il se pourrait finalement que « l'expérience du divin » qu'on croit remarquer chez plusieurs « mystiques du dehors » ne soit le plus souvent qu'une sorte de *prémystique naturelle*, profondément

(1) Saint Thomas dit même qu'il ne répugne pas que Dieu fasse un miracle pour confirmer une vérité naturelle de la religion ou la valeur d'une vertu comme la chasteté. Cf. *de Potentia*, q. 6, a. 5, ad 5^m.

Il dit à propos d'une vestale, qui aurait porté de l'eau du Tibre dans un vase perforé, comme le rapporte saint Augustin, *de Civitate Dei*, l. X, c. 26 : « Non est remotum quin sit in commendationem castitatis quod Deus verus per suos angelos bonos hujusmodi miraculum per retentionem aquae fecisset, quia si aliqua bona in gentibus fuerunt, a Deo fuerunt. » Il est vrai que ce fait extraordinaire n'est pas un miracle proprement dit, car il ne dépasse pas la puissance naturelle des anges bons ou mauvais.

distincte de la vraie, qui est d'ordre essentiellement surnaturel. S'il y a quelques tentatives de cette dernière, elles semblent n'être que de courte durée ou ne pas dépasser les degrés inférieurs de la connaissance quasi expérimentale de Dieu.

On s'en rend mieux compte en comparant ces essais à l'esprit et à la vie des saints, par exemple à ce que dit saint Paul de la vie des Apôtres : « Traités d'imposteurs et pourtant véridiques, d'inconnus et pourtant bien connus; regardés comme mourants, et voici que nous vivons; comme attristés, nous qui sommes toujours joyeux; comme pauvres, nous qui enrichissons un grand nombre; comme n'ayant rien, nous qui possédons tout » (II Cor., VI, 8-10). Telle est la vraie mystique avec les signes qui l'accompagnent.

Cette solution est, croyons-nous, à la fois assez ferme, pour répondre aux exigences des principes, et assez souple pour respecter les différents modes d'action de la grâce divine dans les âmes. Elle évite les deux erreurs que nous signalions au début de ce chapitre : le naturalisme et un pseudo-supernaturalisme étroit comme celui des jansénistes. Elle maintient d'une part que c'est une très grande grâce que de naître dans l'Eglise catholique, et elle affirme fortement d'autre part que Dieu ne commande jamais l'impossible et qu'il rend réellement possible à tous les adultes l'accomplissement des préceptes qu'ils ont à observer.

En marquant, comme nous l'avons fait, les déficiences de ces mystiques du dehors, on propose mieux, croyons-nous, la vraie vie à ceux qui, selon l'expression de saint Paul, *la cherchent comme à tâtons* (Act., XVII, 27) et qui, par la grâce du Christ, mais seulement par elle, peuvent la trouver et y persévérer jusqu'à la mort.

Rappelons-nous que Léon XIII, au début de ce siècle, consacra le genre humain au Sacré-Cœur de Jésus; le rayonnement de cette grâce doit augmenter en cette année jubilaire qui marque l'anniversaire de la Rédemption.

ÉPILOGUE

Les trois naissances du Verbe

La synthèse de la Révélation relative au Verbe fait chair se trouve dans le Prologue de l'Evangile de saint Jean. Il y est question des trois naissances du Verbe, qui sont célébrées chaque année par les trois messes de Noël : sa naissance éternelle, sa naissance temporelle selon la chair à Bethléem et sa naissance spirituelle dans les âmes.

* *

La naissance éternelle du Verbe est manifestement exprimée dans le premier et le dernier verset du Prologue du Quatrième Evangile :

« Au commencement était le Verbe,
et le Verbe était en Dieu,
et le Verbe était Dieu.

.
Dieu, personne ne le vit jamais :
Le Fils unique, qui est dans le sein du Père,
c'est lui qui l'a fait connaître. »

En ces paroles se trouvent nettement affirmées la distinction du Verbe, Fils de Dieu, et du Père, et aussi la divinité du Verbe, consubstantiel au Père.

La distinction de ces deux personnes divines apparaît du fait qu'il est dit : *le Verbe était en Dieu*, et « *Verbum erat apud Deum* ». Nul n'est auprès de soi-même, ni en soi-même. Et si l'on doutait que l'expression « le Verbe » désigne une personne, le doute serait enlevé par le verset 18, qui est à la fin du Prologue : « Dieu, personne ne le vit

jamais. *Le Fils unique, qui est dans le sein du Père, c'est lui qui l'a fait connaître.* » Il est clair, par tout ce prologue, que le Fils unique est le Verbe de Dieu fait chair ; et l'expression « *qui est dans le sein du Père* » explique et précise celle du verset 1^{er} : « *Le Verbe était en Dieu.* »

Il est manifeste aussi que *le Fils unique* est, non pas le nom d'un attribut divin, mais un nom de personne, comme celui de *Père*. Enfin ces deux personnes sont réellement distinctes : Le Père *n'est pas* le Fils, car celui qui engendre *n'est pas* celui qui est engendré ; nul ne s'engendre soi-même.

On ne peut pas dire au contraire : Dieu *n'est pas* son intelligence, sa sagesse, son amour ; *il est* en réalité son intelligence, il est la Sagesse même, l'Amour même ; ces attributs essentiels s'identifient absolument avec son Essence. Par contre, le Père *n'est pas* le Fils ; il y a entre eux une opposition de relation, qui n'existe pas entre chacun d'eux et l'essence divine.

Il n'est pas moins clair, par ce Prologue, que le Verbe est consubstantiel au Père, puisqu'il est dit : *et le Verbe était Dieu*. Dans le grec, « le Verbe » est manifestement le sujet de cette proposition, comme de celle qui précède et de celle qui suit. Et il est clair aussi que le mot *Dieu* y est pris dans le même sens plein que dans la proposition précédente : « *Le Verbe était en Dieu* », et que dans la suivante : « *Il était au commencement en Dieu.* »

De plus, les versets suivants montrent que le Verbe est, avec le Père, Créateur, auteur de la vie naturelle et de la vie surnaturelle :

« *Tout par lui a été fait, et sans lui n'a été fait rien de ce qui existe. En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes. Et la lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point reçue.* »

Ces dernières paroles visent surtout la lumière surnaturelle nécessaire pour croire les vérités de la foi nécessaire au salut.

Le premier et le dernier verset de ce Prologue nous font voir ainsi le sens profond de la parole du psaume II, 7 : « *Le Seigneur m'a dit : Tu es mon Fils : je t'ai engendré aujourd'hui* », et celle du psaume CIX, 1-3 : « *Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Assieds-toi à ma droite... Dans les splendeurs des saints, je t'ai engendré de mon sein, avant que l'étoile du matin parût.* » Nous saisissons mieux aussi ce que voulait dire le Saint-Esprit en inspirant l'auteur du livre de la Sagesse, VII, 25-27 : « *La Sagesse est le souffle de la puissance de Dieu, une pure émanation de la gloire du Dieu tout-puissant ; ... elle est le resplendissement de la lumière éternelle, le miroir sans tache de l'activité de Dieu et l'image de sa bonté.* »

*
* *

Ce Prologue nous parle non moins nettement de la naissance temporelle du Verbe, au verset 14 :

« *Le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous (et nous avons vu sa gloire, comme celle qu'un fils unique tient de son Père), tout plein de grâce et de vérité.* »

Cette naissance temporelle, selon la chair, est celle qui fut annoncée par le prophète Michée, V, 2 : « *Et toi, Bethléem Ephrata, petite pour être entre les milliers de Juda, c'est de toi que sortira pour moi celui qui doit être dominateur en Israël et dont l'origine est dès les temps anciens, dès les jours de l'éternité...* Il sera grand jusqu'aux extrémités de la terre. »

C'est la réalisation de la prophétie d'Isaïe, IX, 5-6 : « *Un enfant nous est né, un fils nous a été donné ; il porte sur son épaule le signe de sa principauté. On l'appellera le Conseiller admirable, Dieu fort, le Prince de la paix, le Père du siècle futur, dont le règne n'aura point de fin.* »

*
**

Enfin ce Prologue nous parle de la naissance spirituelle du Verbe, comme vivant dans l'Église qui est son corps mystique, dans les âmes de bonne volonté (versets 11, ss.) :

« Il vint chez lui, et les siens ne l'ont pas reçu. Mais à tous ceux qui l'ont reçu, il a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu, à eux qui croient en son nom, et qui sont nés, non pas du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais qui sont nés de Dieu. »

Il leur a donné de devenir enfants de Dieu par adoption, comme lui est Fils de Dieu par nature. Notre filiation est une image de la sienne, comme le précise le verset 16 :

« Et c'est de sa plénitude que nous avons tous reçu, et grâce sur grâce ; parce que la loi a été donnée par Moïse, la grâce et la vérité sont venues par Jésus-Christ. »

Jésus dit lui-même : « Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera et nous viendrons à lui, et nous ferons en lui notre demeure » (Jean, xiv, 23). Il a dit aussi : « Si vous m'aimez, gardez mes commandements. Et moi je prierai le Père, et il vous donnera un autre Consolateur, pour qu'il demeure toujours avec vous » (Jean, xiv, 16).

Le Verbe, Fils de Dieu, avec le Père et le Saint-Esprit, habite en toutes les âmes en état de grâce de la terre, du purgatoire et du ciel, en tous les justes. Quant à sa sainte humanité, elle n'habite pas dans l'âme juste, mais elle exerce sur elle une influence constante, car elle est l'instrument toujours uni à la Divinité, pour nous communiquer toutes les grâces sacramentelles ou extrasacramentelles que Jésus nous a méritées pendant sa vie terrestre et surtout sur la Croix (1). On peut dès lors parler d'une naissance spirituelle du Verbe

(1) Cf. S. ТРОМАС, III^e, q. 43, a. 2 ; q. 48, a. 6 ; q. 62, a. 4.

dans les âmes, ou d'une venue silencieuse du Verbe dans les âmes, comme il vint en celles des bergers de Bethléem ; c'est cette venue silencieuse qu'honore une des trois messes de Noël. En ce sens aussi saint Paul écrit dans la I^{re} Épître aux Corinthiens, iv, 15 : « C'est moi qui vous ai engendrés en Jésus-Christ par l'Évangile » pour vous incorporer à Lui, pour que vous soyez en Lui, et Lui en vous.

Nous ne saurions trop remercier le Seigneur de la réalisation du mystère de l'Incarnation rédemptrice. Souvent, lorsque nous entrons dans une église, nous demandons une grâce spirituelle ou temporelle pour nous ou pour les nôtres et parfois nous remercions Dieu pour tel ou tel bienfait. Mais n'oublions pas de le remercier pour le bienfait des bienfaits, pour celui qui, depuis la chute, est la source de tous les autres, pour celui de la venue du Sauveur. Et comme le dit saint Paul aux Colossiens, iii, 17 : « Quoi que ce soit, que nous fassions, en parole ou en œuvre, faisons tout au nom du Seigneur Jésus, en rendant par lui des actions de grâces à Dieu le Père » pour tous les bienfaits qui nous sont venus et qui nous viennent quotidiennement par son Fils. *Ipsi gloria in saecula.*

*
**

Ces pages ont pour but d'inviter les âmes à la contemplation du mystère du Christ, qui a voulu devenir, dans l'Eucharistie, notre nourriture spirituelle.

Il serait difficile de mieux exprimer cette contemplation qu'elle ne l'est dans la grande doxologie, le *Gloria*, qu'on récite parfois mécaniquement à la Messe, mais qui par la plénitude du sens de ses paroles ravit les âmes les plus contemplatives. Dans le *Liber Pontificalis* (éd. Duchesne, I, 129) il est dit que le pape Télesphore au début du II^e siècle (128-139) ordonna que ce *Gloria in excelsis* serait récité le jour de la Nativité du Christ. Lorsque Dieu inspirait celui qui le

composa, il voyait qu'il serait chanté à la Messe pendant des siècles et ferait l'admiration des plus grands croyants.

GLOIRE A DIEU

Gloria in excelsis Deo, et in terra pax hominibus bonae voluntatis.

Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.

1) LE PÈRE

Laudamus te. Benedicimus te. Adoramus te. Glorificamus te. Gratias agimus tibi propter magnam gloriam tuam.

Domine Deus, Rex caelestis, Deus Pater omnipotens.

Nous vous louons. Nous vous bénissons. Nous vous adorons. Nous vous glorifions. Nous vous rendons grâce à cause de votre grande gloire.

Seigneur, Dieu, Roi du ciel, Dieu le Père tout-puissant.

2) LE FILS

Domine Fili unigenite, Jesu Christe. Domine Deus, Agnus Dei, Filius Patris. Qui tollis peccata mundi, miserere nobis. Qui tollis peccata mundi, suscipe deprecationem nostram. Qui sedes ad dexteram Patris, miserere nobis. Quoniam tu solus Sanctus. Tu solus Dominus. Tu solus Altissimus, Jesu Christe.

Seigneur, Fils unique de Dieu, Jésus-Christ. Seigneur Dieu, Agneau de Dieu, Fils du Père. Vous qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de nous. Vous qui effacez les péchés du monde, recevez notre prière. Vous qui êtes assis à la droite du Père, ayez pitié de nous, car vous êtes le seul Saint, le seul Seigneur, le seul Très-Haut, Jésus-Christ.

3) LE SAINT-ESPRIT

Cum Sancto Spiritu, in gloria Dei Patris. Amen.

Avec le Saint-Esprit, dans la gloire de Dieu le Père. Ainsi soit-il.

Contemplons souvent dans ce *Gloria* l'immense amour de Dieu pour nous. Dieu parle, il faut qu'on lui réponde. Rappelons-nous, comme le dit saint Jean de la Croix, qu'au soir de notre vie nous serons jugés sur l'amour.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	V
------------------------	---

PREMIÈRE PARTIE

Le mystère de l'Incarnation et la personnalité du Sauveur

CH. I. — <i>La vie intérieure et le mystère du Christ.</i>	3
CH. II. — <i>Jésus, Fils de Dieu, selon les trois premiers Évangiles</i>	14
CH. III. — <i>Le Sauveur, Auteur de la vie, selon les premiers sermons de saint Pierre</i>	34
CH. IV. — <i>Le mystère de l'Incarnation selon saint Paul</i>	45
CH. V. — <i>Le Verbe fait chair selon saint Jean.</i>	56
CH. VI. — <i>L'annonce prophétique du Sauveur</i>	67
CH. VII. — <i>La personnalité divine de Jésus</i>	92
CH. VIII. — <i>Les convenances de l'Incarnation et notre vie intérieure.</i>	117
CH. IX. — <i>Le motif de l'Incarnation et la vie intime de Jésus</i>	129
CH. X. — <i>La prédestination du Christ</i>	140
CH. XI. — <i>La sainteté de Jésus : la sainteté innée, substantielle, incréée, et la plénitude de grâce</i>	146
CH. XII. — <i>L'intelligence humaine du Sauveur et sa contemplation</i>	168
CH. XIII. — <i>La volonté humaine du Sauveur. Son impeccable liberté</i>	204

DEUXIEME PARTIE

L'amour du Sauveur pour nous
et le mystère de la Rédemption

CH. I. — <i>Le témoignage de Jésus et le mystère de la Rédemption</i>	219
CH. II. — <i>La rédemption selon saint Paul</i>	230
CH. III. — <i>L'amour de Dieu pour son Fils dans le mystère de la Rédemption</i>	241
CH. IV. — <i>L'amour rédempteur du Christ</i>	251
CH. V. — <i>L'humilité de Jésus et sa magnanimité.</i>	261
CH. VI. — <i>La prière du Sauveur.</i>	272
CH. VII. — <i>Le sacerdoce du Christ</i>	282
CH. VIII. — <i>Les mérites infinis du Christ.</i>	294
CH. IX. — <i>La Cène et le Cœur eucharistique de Jésus.</i>	308
CH. X. — <i>La paix de Jésus pendant la Passion.</i>	319
CH. XI. — <i>Jésus, prêtre et victime sur la Croix</i>	330
CH. XII. — <i>La Victoire du Christ sur la mort</i>	343
CH. XIII. — <i>Le Prêtre principal du sacrifice de la Messe</i>	356
CH. XIV. — <i>La valeur infinie de chaque messe offerte par Notre-Seigneur</i>	372
CH. XV. — <i>La Rédemption souveraine et ses fruits en Marie</i>	385
CH. XVI. — <i>L'intimité du Christ</i>	398
CH. XVII. — <i>Jésus et les diverses formes de la sainteté.</i>	410
CH. XVIII. — <i>Ce qu'est le traité de l'Incarnation pour certains contemplatifs</i>	423
CH. XIX. — <i>La grâce du Christ et les mystiques du dehors.</i>	427
ÉPILOGUE. — <i>Les trois naissances du Verbe.</i>	465

 Imprimerie E. AUBIN ET FILS

LIGUGÉ (Vienne)

 12-33
